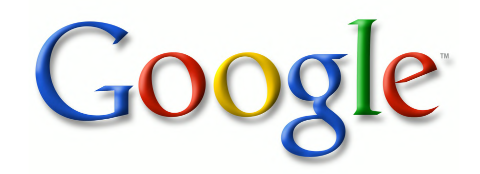
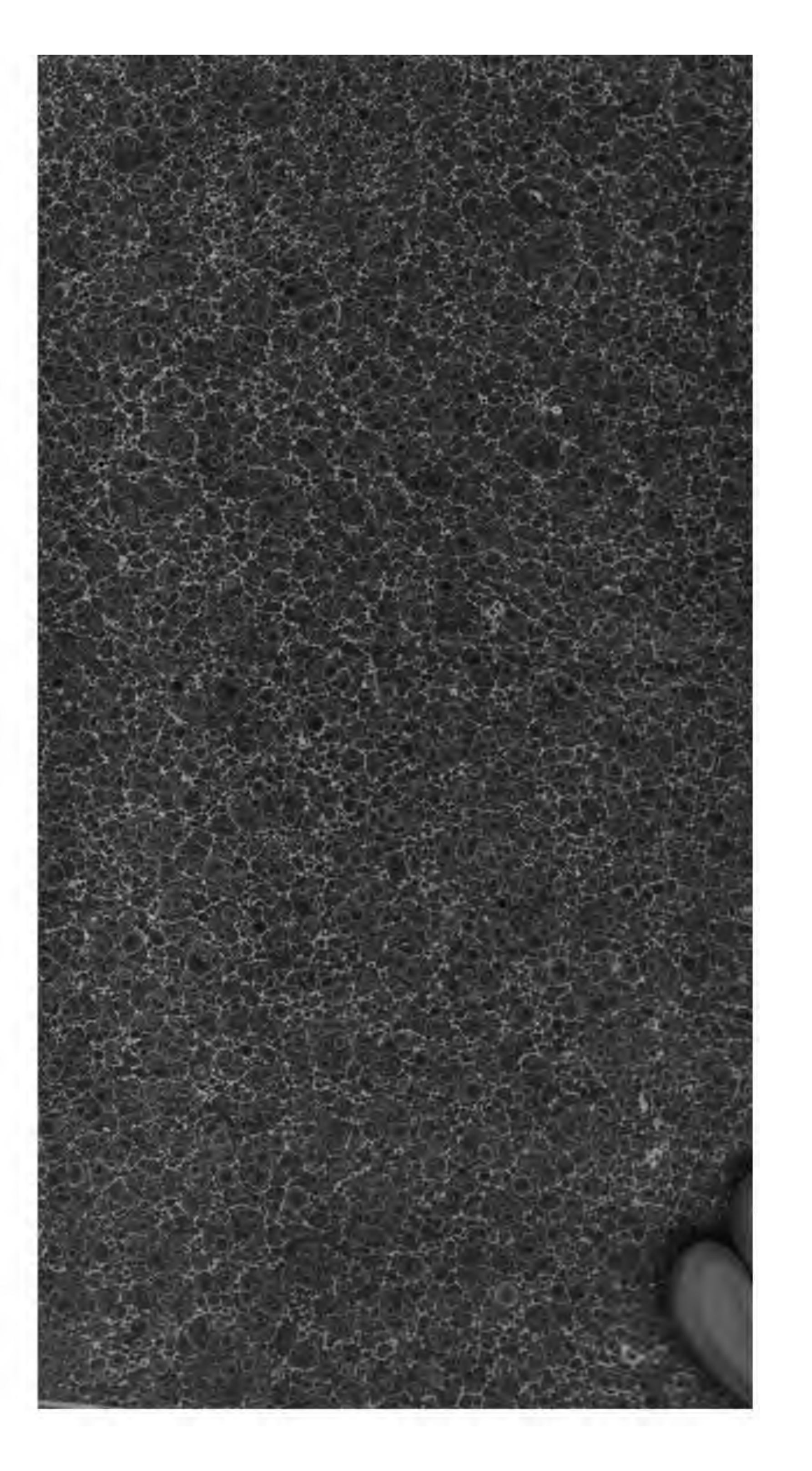








HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DU BRÉSIL.



C

IMPRIMERIE DE A. MOREAU,
rue Montmartre, n° 39.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DU BRÉSIL,

DEPUIS SA DÉCOUVERTE JUSQU'A NOS JOURS,

COMPOSÉE

PAR M. DAVID B. WARDEN,
Correspondant de l'Académie royale des sciences, Membre de la Société de géographie, de la Société asiatique, etc.

EXTRAITE DE

L'ART DE VÉRIFIER LES DATES,

PUBLIÉ PAR M. LE MARQUIS DE FORTIA,
De l'Académie des Inscriptions.

TOME I.



A PARIS,
CHEZ L'ÉDITEUR,
RUE DE LA ROCHEFOUCAULD, N° 12.
1832

DESCRIPTION

HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE

DU BRÉSIL.

Le Brésil est situé entre le 4e dégré 20′ de latitude nord et le 33e dégré 55′ (1) de latitude sud, et entre les 37° 5′ et 74° de longitude ouest de Paris. Il a plus de 950 lieues de longueur du nord au sud, et environ 925 de l'est à l'ouest. Il est baigné au nord est et au sud-est par l'Océan Atlantique ; au sud-ouest et à l'ouest, il confine avec la république Argentine et le Pérou ; au nord-ouest, avec la Colombie ; et au nord, il est séparé de la Guiane par le fleuve Oyapoc et des chaînes de montagnes. Cette vaste région renferme une surface de 256,986 lieues carrées (de 20 au dégré), ou environ les deux cinquièmes de la surface de l'Amérique méridionale.

(1) Depuis la création de l'État de Montévidéo, le point extrême au sud est placé sous ce parallèle : c'est la position de l'ancien *marco* de limite. On peut consulter la belle carte de l'Amérique méridionale, par M. Brué, géographe. Cette carte, dressée sur quatre grandes feuilles, présente les limites respectives de chaque État, et les sous-divisions en provinces ou districts.

M. de Humboldt a calculé la superficie du Brésil d'après des cartes manuscrites qui lui ont été communiquées par le gouvernement de Rio-Janéiro, en tirant, du nord au sud, une ligne par la rivière de Tucantins et en suivant le cours de l'Araguay, 40 lieues à l'ouest de Villaboa, vers le point où le Rio-Parana coupe le tropique du Capricorne, et divise le Brésil en deux parties. La plus occidentale, qui comprend les capitaineries du grand Para, du Rio-Négro et de Mato-Grosso, a 138,156 lieues carrées (de 20 au degré), tandis que la partie orientale, comprenant les capitaineries des côtes, Minas-Geraes et Goyaz, a 118,830 lieues carrées. Ces évaluations sont conformes, dit M. de Humboldt, à celles d'un géographe très-distingué, M. Adrien Balbi (1), qui compte 2,250,000 milles carrés d'Italie (250,000 lieues carrées marines) pour tout l'empire brésilien, en excluant, comme je l'ai fait, la province Cisplatine et celle des Missions, à l'est de l'Uruguay (2).

Contestation entre les Cours de Portugal et d'Espagne, concernant les limites de leurs possessions respectives. Vers le milieu du quinzième siècle, la couronne de Portugal, sous le règne de l'infant dom Henrique, commença à faire des découvertes sur la côte occidentale de l'Afrique depuis les caps de Boxador et de Non, vers la côte de Guinée, et plus loin vers le sud, ainsi qu'il est reconnu et établi par la bulle du pape Nicolas V, en date du 8 juin 1454, qui octroya à dom Henrique la conquête de toutes les mers, terres et îles du côté de l'orient et du midi. Calixte III confirma cette bulle, le 15 mars 1456, en accordant au même Infant la promotion à tous les bénéfices ecclésiastiques desdites terres découvertes. Sixte IV confirma plus amplement les priviléges accordés par ses prédécesseurs, par sa bulle du 21 juin 1481, en réservant les îles Canaries pour les rois catholiques, d'après le traité fait entre les deux couronnes.

L'Amérique ayant été découverte par Cristoval Colon pour la couronne de Castille, le pape Alexandre VI expédia deux bulles, le 2 et 3 mai 1493, pour limiter les nouvelles possessions espagnoles dans l'Océan, vers l'ouest, et les séparer

---

(1) Essai statistique sur le Portugal, tome II, p. 229.

(2) Relation historique de M. de Humboldt, tome III, ch. 26, et note *B*.

de celles des Portugais, vers l'est, par un méridien passant d'un pôle à l'autre, à 100 lieues ouest de l'une des îles du cap Vert (1), déclarant que cet arrangement ne préjudicierait en rien aux concessions pontificales faites à la couronne de Portugal, d'après lesquelles ses conquêtes étaient reconnues dans l'espace de ces 100 lieues (2). Il fut convenu que ce méridien, appelé *linea de concession*, passerait par la plus occidentale desdites îles, nommées S.-Antonio, mais il ne fut pas stipulé quelle espèce de lieues serait adoptée, de celles dites légales de Castille, de 26 et demie au dégré, ou des lieues marines, de 20 au dégré, ou des lieues portugaises, de 17 et demie au dégré. En calculant par ces dernières, sa différence eût été de 580 lieues au lieu de 370.

Le roi dom Joaõ II de Portugal ayant adressé des plaintes à la couronne de Castille sur cette décision, un arrangement fut signé par ces deux puissances, par lequel elles consentaient à ce que la ligne de démarcation fût reculée 270 lieues plus loin vers l'occident, et que le droit de découverte et de conquête du côté de l'orient appartiendrait toujours au roi de Portugal; et du côté de l'ouest, aux rois de Castille (3).

Ce traité mémorable fut solennellement ratifié à Tordésillas, le 7 juin 1493, et approuvé par le roi d'Espagne, le 2 juillet suivant; et par le roi de Portugal, le 27 février 1494. Ils se soumettaient tous deux, en cas de contravention, aux plus sévères censures de la part du saint-père. La copie de ce traité, signé par dom Juan II, fut apportée à la ville de Sétubal, en Castille, le 5 septembre de la même année.

Par suite de cet arrangement, chacune des deux puissances consentit à envoyer quatre embarcations, avec des astronomes, des navigateurs et des géographes, afin d'é-

---

(1) *Herréra*, décad. I, lib. II, cap. 4.

Quæ linea distat à qualibet insularum quæ vulgariter nuncupantur de los Azores et cabo Verde *versùs occidentem*, etc.

(2) François I ayant eu connaissance de cet arrangement dit : Je voudrais bien qu'on me montrât l'article du testament d'Adam qui partage le Nouveau-Monde entre mes frères, l'empereur Charles V et le roi de Portugal, en m'excluant de la succession.

(3) *Herréra*, décad. I, lib. II, cap. 10. — *Muñoz*, lib. IV, cap. 29.

tablir ladite ligne, et déterminer les territoires appartenant à chaque couronne.

Le traité de Tordésillas reçut un caractère encore plus inviolable par la sanction du pape Jules II, dont la bulle, en date du 24 janvier 1506, fut communiquée par l'archevêque de Braga et l'évêque de Vizeu, à leurs souverains respectifs.

D'après le rapport de 12 cosmographes castillans et portugais, nommés pour établir cette ligne de limites, les premiers avaient pris leur base à l'île S.-Antonio, la plus occidentale de toutes celles du cap Vert; les autres à l'île de Sal, la plus orientale desdites îles. On n'avait pas indiqué la valeur des lieues; les instruments des géographes étaient très-imparfaits; par conséquent, les commissaires différèrent beaucoup entre eux, et l'opération resta sans exécution. Néanmoins, les hidrographes portugais prétendirent que les Portugais avaient droit à 200 lieues de terrain au Brésil, la ligne de démarcation passant par le Rio de la Coroa près le Maranham et non loin de S.-Vicente (1).

Le 6 septembre 1522, le navire *Victoria* arriva de son voyage, pendant lequel il avait découvert les Moluques ou Épiceries. Chaque prince prétendait que ces îles étaient comprises dans sa répartition. En même tems, on découvrit plusieurs points sur la côte australe et méridionale de l'Amérique que comprenait le méridien supposé de la démarcation.

Pour mieux venir à un accommodement, il fut décidé (1524) que des plénipotentiaires, nommés par les parties, se réuniraient au pont du Rio-Caya, limitrophe entre Badajoz et Yelves, pour déterminer le méridien de Tordésillas, et d'autres à son *nadir* ou point diamétralement opposé. L'imperfection des globes, cartes et instruments astronomiques empêcha ces commissaires de s'entendre. Ils passèrent leur tems à discuter si les 370 lieues commenceraient à la plus occidentale ou à la plus orientale des îles du cap Vert, et se séparèrent sans prendre aucune conclusion (2).

---

(1) Communication de D. Juan-Batista de Gesio. Madrid, 24 nov. 1579. L'original existe dans *l'archivo general de indias de Sevilla.*

(2) *Herréra*, décad. III, lib. VI, cap. 6, 7 et 8.

1526. Deux ans après, des arbitres et commissaires s'assemblèrent encore à Séville de la part du Portugal; ils trouvèrent l'ambassadeur de cette couronne avec le jurisconsulte Azevédo; et de la part de l'empereur, l'évêque d'*Osma*, président du Conseil des Indes, le docteur *Lorenzo Galindes*, du même Conseil, *dom Garcia de Padilla*, grand-commandeur de l'ordre du Calatrava, avec l'intervention du grand-chancelier et du nonce apostolique *Mercurio Gatinara.* Après plusieurs conférences et une longue négociation, dit Argensola, où se trouvèrent des jurisconsultes, des géographes et des moines qui ne firent qu'augmenter les doutes et les difficultés plutôt que les résoudre, il ne résulta de leur négociation, en Espagne, que des plaidoiries, des compromis et des projets inutiles; et, en Asie, des combats entre les flottes et les armées des deux monarques (1).

1529. Enfin, par un arrangement signé à Saragosse, le 22 avril 1529, l'Espagne céda au Portugal la possession des îles Moluques pour une somme de 350,000 ducats, en se réservant le droit de rachat; et il fut de nouveau stipulé que le traité de Tordésillas resterait en vigueur dans toutes ses parties.

Quant à la ligne de démarcation américaine, les cosmographes espagnols et portugais, guidés par des cartes nautiques et routières particulières, et non par des observations astronomiques, arrivèrent à des résultats très-différents. D'après les premiers, l'étendue du continent entre Porto-Veio, sur la mer du Sud, et le cap S.-Augustin, sur la mer du Nord, était de 51 dégrés; selon les derniers, il comprenait 55 dégrés. On cherchait à établir la ligne de démarcation par l'embouchure du fleuve Maranham, d'un côté, et de l'autre, par celle du S.-Antonio et Organos, y comprenant le Rio de la Plata, et toute la côte, jusqu'à la baie de S.-Vicente.

Les cosmographes portugais insistèrent, disant que si ce méridien tombait par la bouche du Maranham, il devait passer beaucoup au-delà de la baie de S.-Vicente, parce que, entre le cap S.-Augustin et le Maranham, il y a 14 dégrés et deux tiers de distance; et entre le même cap et cette baie, il n'y a que 10 dégrés; et que par conséquent, la ligne de

(1) *Conquista de las islas Molucas*, lib. I.

démarcation ne peut passer par ces deux endroits. Entre l'île de S.-Antonio et le cap S.-Augustin, on compte environ 3 dégrés, et 14 dégrés deux tiers entre le cap S.-Augustin et le Maranham, qui, ensemble, font 17 dégrés, deux tiers. Il manque environ 5 dégrés pour compléter le nombre de 22 dégrés un tiers; ou de 370 lieues concédées à la couronne de Portugal.

Dès lors, une étendue considérable de continent situé entre la Plata, et la baie de S.-Vicente fut réclamée par chaque puissance, jusqu'à ce que la réunion des deux royaumes, sous le même roi (1580), mit fin à la contestation. Ce fut un effet, dit Solorzano (ch. 6, n° 74), de la Providence, afin que, sous la direction d'un seul monarque, l'on publiât plus librement, parmi les nations barbares, la lumière de l'Évangile, comme aussi pour éviter les disputes occasionnées par la découverte des Philippines, auxquelles les Portugais avaient plus de droit que les Castillans.

1681. Suivant l'art. 12 du traité provisoire signé à Lisbonne le 7 mai 1681, les droits des deux couronnes à la possession légale de ces contrées devaient être définitivement réglés, sans rien changer au méridien de Tordésillas. Si dans le délai de deux mois, la contestation n'était point aplanie, elle devait être portée devant le souverain pontife, qui, en qualité d'arbitre, la déciderait dans le courant de l'année.

Dans le congrès qui eut lieu, en raison de cette convention, on éleva les mêmes doutes et les mêmes difficultés qui avaient entravé la conférence de Rio-Caya entre Badajoz et Yelves. La Cour d'Espagne envoya alors un commissaire à Rome, mais il ne s'en présenta point de la part du Portugal. Les deux parties s'étaient bien trouvées d'accord sur la nécessité de reconnaître solennellement la base fondamentale posée par le traité de Tordésillas, c'est-à-dire de 370 lieues de parallèle; mais les diplomates portugais prétendaient encore qu'elles devaient être calculées à partir de la plus occidentale des îles du cap Vert (S.-Antonio), tandis que les Portugais, suivant leurs représentations au congrès de 1522, avaient choisi l'île de Sal ou la plus orientale.

Les commissaires espagnols préférèrent l'île de S.-Nicolas, qui est située à égale distance des deux autres. Ils démontrèrent qu'en traçant la parallèle à partir de cette île par le 16e dégré 36′ de latitude nord, les 370 lieues embrassaient 22° 5′ de longitude, tandis qu'en procédant par

la parallèle de S.-Antonio, sous le 18e dégré de latitude, elles comprenaient 22° 13′ de longitude.

Une autre difficulté résultait de l'imperfection des mappemondes et cartes exécutées à cette époque. Le problème de la démarcation des dégrés de longitude, à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur, n'avait pas encore été résolu. La solution en appartient à *Edouard-Wright*, qui, ayant remarqué une constante proportion entre le rayon et la sécante, d'après les règles géométriques, démontra, par l'application de ce principe, que les dégrés de latitude augmentaient dans la même proportion que ceux de longitude diminuaient.

Le pilote espagnol, capitaine *Gomes Jurado*, fixa, d'après les cartes hollandaises, à 4 dégrés la différence de méridien entre l'île S.-Antonio et le cap S.-Augustin; et à 5° 45′ la différence entre ledit cap et l'île de S.-Nicolas.

Quant à la différence de méridien entre ce même cap S.-Augustin, qui est le plus oriental du Brésil, et celui de Santa-Maria, à l'embouchure du Rio de la Plata, les commissaires espagnols l'estimèrent à 19° 3′, conformément au *derrotero* qui fut publié ensuite par le cosmographe et ingénieur en chef portugais, *Luis Serrano Pimentel*. Cette différence, par rapport aux 370 lieues, et à l'île de S.-Antonio, peut passer la ligne de démarcation à 50 minutes à l'est du cap Santa-Maria, et par rapport à l'île de S.-Nicolas, à 2° 43′

Dans cette affaire, les commissaires espagnols accusèrent les Portugais de faire usage d'une fausse carte de *Juan Texeira*, falsifiée et publiée par un autre Texeira de Albornos, et approuvée par D. Manuel Pimentel Villarboas, l'un des commissaires portugais. Suivant cette carte, le méridien de démarcation aurait passé, en partant de l'île de S.-Nicolas, à 19 lieues E. de Colonia del Sacramento; et en partant de S.-Antonio, à 13 lieues O. de ladite colonie

La Cour d'Espagne taxa aussi de mauvaise foi celle de Portugal, parce qu'elle avait refusé d'envoyer un délégué à Rome où la difficulté aurait pu être résolue par le pape et ses cardinaux, en plein consistoire, ou par les nouvelles académies de Londres et de Paris, en se servant de leurs observations astronomiques.

Les Portugais ayant le privilége de compter, non par lieues castillanes de 26 au dégré ou par lieues marines de

20, mais bien par leurs propres lieues de 17° 1/2 au dégré, cette grande différence leur donnait un avantage considérable, car, dans la distribution des capitaineries, ils avancèrent de plus de 5 dégrés à l'ouest de la ligne de division, embrassant les terres arrosées par le Rio de Vicente-Pinzon, sur la rive occidentale de l'Amazone, et cette capitainerie fut injustement concédée à Luis de Melo de Silva. Ces divisions en répartitions ne devaient commencer qu'à la capitainerie de Juan de Barros, servant de limites, et continuer est et sud le long de la côte jusqu'à Rio de Janeiro et à l'île de S.-Sébastiam.

L'Espagne ayant accordé à la France le libre commerce avec le Pérou et le Chili, quinze navires français arrivèrent dans le port de Talcaguana. L'académie des sciences avait saisi cette occasion pour envoyer d'habiles marins et astronomes, munis d'instructions détaillées et d'excellents instruments, afin de déterminer la différence de méridien entre les îles du cap Vert et les parties les plus au sud de la côte du Brésil, et établir ainsi celui de Tordésillas. Le naturaliste Freville, ami de Cassini, fixa les méridiens de Montévidéo, Buénos-Ayres et autres points de cette côte. L'ingénieur Frezier vérifia la situation des îles du cap Vert en Afrique, de l'île de Santa-Catharina, contiguë au Brésil, de toute l'extrémité méridionale de ce continent, et enfin de la baie de Tous-les-Saints; ce qui engagea à dresser une carte particulière de ces divers lieux. La commission scientifique franco-espagnole, qui se trouvait à Quito, détermina les positions d'un grand nombre de points nécessaires à l'établissement du méridien de Tordésillas. M. de la Condamine calcula la longitude du Rio-Négro, à sa jonction avec l'Amazone, et celle de l'embouchure de ce fleuve à Para. Ensuite il rectifia la longitude de l'île de Caïenne, fixée par Richer, 70 ans auparavant. Après avoir ainsi établi, d'une manière positive, la longitude du cap Vert et de ses îles, la commission démontra la position du méridien de Tordésillas, telle qu'elle existe sur la carte générale de l'académie de Paris. Dans cette expédition, l'astronome Fleurieu reconnut de même la situation du cap Vert et des îles adjacentes, qui fut ensuite vérifiée par le capitaine Cook, ainsi que celle de Rio-Janéiro. Enfin Bougainville rectifia la position de Buénos-Ayres et celle des îles Malouines (1).

(1) Lastarria, manuscrit, art. 16, 20 et suiv. Voyez le titre à la fin de l'histoire du Brésil.

En 1754, une pierre de marbre magnifique, taillée à Lisbonne, fut établie au confluent du Jauru et du Paraguay, sous la latitude de 16° 24′, pour marquer les limites entre les possessions espagnoles et portugaises. Elle porte l'inscription suivante :

Sur le côté de l'est :

Sub Joanne quinto Lusitanorum rege fidelissimo.

Du côté du midi :

Sub Ferdinando sexto Hispaniarum rege catholico.
Justitia et pax osculatæ sunt.

Du côté du nord :

Ex partis Frisium regendorum conventis.
Madriti idib. Januarii M. DCC. L.

1713. *Ligne de limite entre les possessions portugaises et françaises.* Par le traité d'Utrecht de 1713, la rivière connue sous le nom de *Vicente-Pinzon* dans la Guiane, fut indiquée comme limite commune entre les Guianes portugaise et française. « Sa majesté très-chrétienne se désistera toujours, comme elle se désiste dès à présent, par ce traité, dans les termes les plus forts et les plus authentiques et avec toutes les causes requises comme si elles étaient insérées ici, tant en son nom qu'en celui de ses héritiers et successeurs, de tous droits et prétentions qu'elle peut et pourra élever sur la propriété des terres, appelées du cap du Nord, et situées entre la rivière des Amazones et celle de *Tapos* ou Vincent-Pinzon, sans se réserver ni retenir aucune portion desdites terres, afin qu'elles soient désormais possédées par sa majesté portugaise. »

L'auteur de la *Corografia Brazilica* dit (art. Guiane) que les Portugais et les Français donnaient toujours le nom de Vicente-Pinzon à la rivière Oyapoc (ou Wiapoc, située sous la latitude de 1° 30′ N.), que ces derniers, selon l'idée de la Condamine, voulurent établir comme limite l'*Aguary*, qu'ils avaient nommé *Arauary*, qui se décharge soixante lieues plus loin au sud-est, selon l historien Berredo. Les Espagnols, maîtres de cette portion du territoire, avaient toujours reconnu l'Oyapoc et le Vicente-Pinzon comme la même rivière; et près de son embouchure, il y avait une pierre (1) en marbre, établie par ordre de Charles V, pour

(1) Cette pierre ou colonne resta inconnue jusqu'à l'année 1723, où elle fut découverte par un officier de la garnison de Para.

servir de limite entre ses conquêtes et celles des Portugais. Cet auteur ajoute que le fort de Saint-Louis, dont le nom fut ensuite changé en celui de S.-Francisco, situé à cinq lieues de la mer, fut toujours l'établissement le plus méridional de la France équinoxiale.

Tabatinga était la dernière colonie portugaise sur le Maranham, mais, suivant les rapports des intendants et missionnaires, les limites s'étendaient jusqu'à la rivière de Napo, en remontant à un point situé en face de l'embouchure de la rivière Agoarica (eau riche), où le capitaine Pedro Texeira planta jadis le poteau qui devait servir de ligne de démarcation entre les colonies des Portugais et des Espagnols (1).

1777, 1er octobre. *Traité préliminaire de limites (tratado preliminar), signé à San-Ildefonso, par les plénipotentiaires d'Espagne et de Portugal*, pour servir de base à un traité définitif, et faire cesser toutes les contestations qui ont divisé les deux couronnes depuis près de trois siècles, relativement à la démarcation de leurs possessions respectives en Asie et en Amérique (2).

Il y aura paix et alliance perpétuelles sur terre et sur mer et dans toutes les parties du monde, entre l'Espagne et le Portugal, avec oubli réciproque de toute offense commise jusqu'à ce jour; à cet effet, sont ratifiés les traités de paix des 13 février 1668, 6 février 1715 et 10 février 1763, sans toutefois déroger aux conditions des présentes. (Art. 1er.)

Tous les prisonniers seront mis en liberté sans autre condition que celle d'acquitter les dettes qu'ils auraient contractées dans le lieu de leur résidence. Le matériel et l'artillerie appartenant à l'une des puissances et tombés au pouvoir de l'autre, depuis le traité de Paris du 10 février 1763, seront mutuellement restitués dans les quatre mois de l'exécution du présent traité. (Art. 2.)

L'un des principaux sujets de discorde étant causé par la possession de la Colonia del Sacramento, de l'île de San-Gabriel et des ports et territoires réclamés sur le bord septentrional du Rio de la Plata, par la nation portugaise, qui possédait en commun avec l'Espagne la navigation sur cette

---

(1) *Diario da viagem* etc., par l'intendant de la capitainerie de Rio-Négro, manusc. Voy. les titres des ouvrages, etc.

(2) Voy. à l'année 1750, le 13 janvier, le traité de limites des possessions américaines entre le Portugal et l'Espagne.

rivière et sur l'Uruguay, il est convenu que ladite navigation et les terres situées au nord et au sud de ces deux rivières appartiendront exclusivement à la couronne d'Espagne jusqu'au Rio-Pequiri ou Pepiri-Guazú. La ligne de démarcation commencera sur la côte à l'embouchure du Chui, comprenant le fort San-Miguel, et de là, en suivant les bords du lac Merim jusqu'aux sources du Rio-Negro. Cette dernière rivière et tous les affluents de la Plata et de l'Uruguay au-dessus de l'embouchure du Pepiri-Guazú appartiendront à l'Espagne, ainsi que les territoires adjacents renfermant la Colonia, l'île de San-Gabriel et tous les établissements occupés par les Portugais, sa majesté très-fidèle renonçant à tous droits et priviléges sur ces territoires résultant en sa faveur des art. 5 et 6 du traité d'Utrecht de 1715. (Art. 3.)

La navigation sur le lac Los-Patos et le Rio-Grande de S.-Pedro appartiendra désormais au Portugal, dont la domination s'étendra depuis le bord méridional de ce lac jusqu'à la petite rivière de Tahim, en suivant en ligne droite les bords du lac Manguera jusqu'à la mer. Dans l'intérieur, la ligne cotoyera le lac Merim jusqu'au premier ruisseau au midi, près le fort portugais de S.-Gonzalo. Remontant ce ruisseau, elle traversera les sources des petites rivières qui se jettent dans le Rio-Grande et dans le Yacuy, passant du côté des Portugais par les sources de l'Ararica et du Cayacui, et du côté des Espagnols, par le Piratini et l'Ibimini; une ligne tracée jusqu'à l'embouchure du Pepiri-Guazú séparera les établissements portugais de ceux des Espagnols et des missions de l'Uruguay, en ayant soin de prendre pour points de démarcation les sommets des montagnes et le lit des rivières. (Art. 4.)

Les lacs Merim et Manguera, les terres qui les séparent et celles situées entre ce dernier et la mer, ne seront occupés ni par l'une ni par l'autre des deux nations, de manière que les Espagnols ne dépasseront pas la rivière Chui et San-Miguel, au nord, ni les Portugais la rivière Tahim, du côté du sud. Les *Guardias* de Chui et son district, la *barra* de Castilhos-Grande et le fort de S.-Miguel appartiendront à l'Espagne. (Art. 5.)

Sera aussi considérée comme neutre une portion de terrain située le long de la ligne de démarcation jusqu'à l'embouchure du Pepiri-Guazú, de manière qu'aucun poste ou établissement ne pourra y être établi de part ni d'autre. (Art. 6.)

Les habitants des établissements portugais, cédés à l'Espagne par l'art. 3 qui précède, auront le droit de rester ou de se retirer en emportant leurs effets. La même faculté est accordée aux sujets espagnols occupant les possessions cédées au Portugal par l'art. 4 ci-dessus. (Art. 7.)

A l'égard des prétentions des deux couronnes sur le pays situé près l'embouchure du Pepiri-Guazú, la ligne suivra le lit de cette rivière jusqu'à sa principale source ; s'avançant ensuite toujours par les points les plus élevés jusqu'à l'affluent du Rio-S.-Antonio, qui se jette dans la grande rivière de Curituba, autrement nommée Iguazù, elle cotoyera cette dernière rivière en descendant jusqu'à son embouchure avec le Parannà à l'est, et remontera ensuite ledit Parannà jusqu'à sa jonction avec le Rio-Igurei à l'ouest. (Art. 8.)

Depuis l'embouchure de l'Igurei, la ligne remontera son lit jusqu'à sa principale source ; de là, par les endroits les plus élevés jusqu'à l'affluent le plus considérable de la rivière la plus rapprochée de ladite ligne, qui se jette dans le Paraguay, et qu'on suppose être celle appelée *Corrientes*, ou des courants, la ligne descendra cette rivière jusqu'à sa jonction avec ledit Paraguay, dont elle longera le principal canal jusqu'aux *Pantanos* ou marécages formés par ce fleuve, et connus sous le nom de *Laguna de los Xarayes*, et traversant ces marais, s'avancera jusqu'à l'embouchure du Rio-Jauru. (Art. 9.)

De ce dernier point à l'ouest, la frontière se dirigera vers le bord méridional du Rio-Guaporé, ou Itenes, vis-à-vis l'embouchure du Rio-Sararé, qui afflue dans ledit Guaporé par son bord septentrional. Lors de l'exécution du présent traité, on trouvera, entre le Jauru et le Guaporé, d'autres rivières ou limites naturelles qui serviront à fixer la démarcation d'une manière encore plus précise, en réservant toutefois aux Portugais la navigation exclusive du Jauru et la route de Cuyabá à Mato-Grosso. Partant du point ci-dessus indiqué sur la rive méridionale du Guaporé, la ligne descendra tout le cours de cette rivière jusqu'au plus bas de sa jonction avec le Rio-Mamoré, qui prend sa source dans la province de Santa-Cruz de la Sierra, traverse les missions de Moxos, et forme, avec le Guaporé, la rivière appelée Madéra, laquelle se jette dans l'Amazone, par le sud. (Art. 10.)

La ligne descendra la Madéra jusqu'au point de cette rivière situé à une égale distance de la jonction de la Mamoré

et du fleuve des Amazones, se dirigera de là, en allant de l'est à l'ouest, jusqu'au bord oriental du Rio-Jabaré, qui se jette dans l'Amazone ou Maranham par le sud, et suivra le cours de ce fleuve jusqu'à l'embouchure la plus occidentale de la Japura, qui entre par le nord. (Art. 11.)

La frontière continuera, à partir de cette embouchure et en remontant la Japura, jusqu'à une pointe qui couvrira les établissements portugais sur les bords de cette rivière et du Rio-Négro, ainsi que la communication ou canal entre ces deux rivières qui appartiendra exclusivement aux Portugais, en se conformant, à cet égard, au traité du 13 janvier 1750, et notamment aux dispositions de l'art. 9; de manière que cette pointe ne pourra être dépassée, soit par les Espagnols, soit par les Portugais, pour entrer dans le territoire l'un de l'autre. Pour cet effet, les commissaires fixeront les limites les plus naturelles, en prenant toujours les montagnes et les rivières, sans avoir égard à un peu plus ou moins de terrain qui pourrait rester à l'une ou l'autre couronne. (Art. 12.)

La navigation des rivières par où passera la ligne sera commune aux deux nations jusqu'au point où les deux bords appartiendront à l'une d'elles; des indications seront placées aux endroits nécessaires pour faire connaître où la navigation est commune et où elle cesse de l'être. (Art. 13.)

Toutes les îles qui se trouvent dans les rivières par où passera la ligne de démarcation appartiendront au domaine dont elles seront le plus proches, dans le tems le plus sec; et si elles sont situées à une distance égale entre les deux bords, elles seront neutres, excepté celles d'une grande étendue qui seront divisées en deux, et la ligne correspondante de séparation déterminera les limites de chaque nation. (Art. 14.)

Des commissaires seront nommés par les deux Cours, pour fixer les limites de la manière la plus précise et la plus incontestable; et le travail sera exécuté à la fois dans chaque province ou territoire, et communiqué réciproquement aux deux gouvernements. (Art. 15.)

Les commissaires veilleront à empêcher que rien ne trouble la tranquillité et la paix perpétuelle entre les deux nations, et à éviter toute contestation qui porterait préjudice aux possessions actuelles, à la navigation commune et aux terres maintenant occupées et non déterminées par la ligne de démarcation. (Art. 16.)

Tout contrebandier sera puni suivant les lois de la nation qu'il aura violées; il en sera de même pour tout sujet d'une couronne qui entrera dans le territoire ou les rivières de l'autre, excepté dans le cas d'urgence indispensable qui sera dûment constaté, ou muni d'une autorisation spéciale. (Art. 17.)

Dans les rivières où la navigation sera commune, en tout ou en partie, on ne pourra établir aucun fort, garde ni bureau, ni obliger les sujets des deux puissances qui y naviguent à des visites, licences et autres formalités; seulement ils seront obligés de respecter l'intégralité de leur territoire respectif, ainsi qu'il est dit dans l'article précédent. (Art. 18.)

En cas de contestation entre les autorités ou particuliers des deux puissances, ils ne devront nullement avoir recours à la force pour terminer leurs différends, mais traiter à l'amiable et prendre des moyens d'arrangement en attendant la décision de leur gouvernement respectif. Ceux qui contreviendront à cette clause seront punis selon le libre arbitre de la puissance offensée. La même peine sera portée contre ceux qui tenteraient de passer ou de s'établir dans la partie de territoire neutre; et afin qu'elle ne serve point de refuge aux malfaiteurs, les gouverneurs des frontières des deux pays s'entendront sur les moyens propres à les arrêter et à les punir, comme aussi sur ceux de faire rentrer les esclaves qui auraient pris la fuite. (Art. 19.)

Chacun des deux souverains cède et transfère à l'autre, tant en son nom qu'en celui de ses successeurs, tout droit ou possession qu'il peut alléguer sur des terrains, où, d'après la ligne de démarcation ci-dessus, la navigation des rivières appartiendra exclusivement à l'autre; et il s'engage à faire évacuer la partie qui devra être occupée dans l'espace d'un mois, ou plutôt s'il se peut, en laissant aux habitants la liberté de sortir avec leurs biens et effets, ou de les vendre. (Art. 20.)

Afin de consolider ladite paix et union, et d'empêcher tout sujet de discorde relativement aux possessions en Asie, sa majesté très-fidèle cède, en son nom et pour ses successeurs, à sa majesté catholique, tout droit qu'il pourrait avoir à alléguer sur le domaine des îles Philippines, Mariannes et autres dans ces parages, qui sont occupées par la couronne d'Espagne; renonçant à toute prétention qui pour-

rait résulter en faveur du Portugal, du traité de Tordésillas, du 7 juin 1494, et de la convention de Zaragoza, du 22 avril 1529. (Art. 21.)

Sa majesté catholique offre de restituer et évacuer, dans les trois mois de la ratification du présent traité, l'île de Santa-Catalina et la partie voisine du continent occupées par les armes espagnoles, avec l'artillerie, les effets et les munitions qu'elle y possédait pendant l'occupation. De son côté, sa majesté très-fidèle promet que, dans aucun tems, en paix comme en guerre, elle ne laissera entrer dans ledit port de Santa-Catalina, ou dans ceux de la côte opposée, aucune escadre ou bâtiment de guerre, particulièrement ceux d'une puissance en guerre avec l'Espagne, ou soupçonnés de faire la contrebande. (Art. 22.)

Les escadres et troupes des deux puissances, dans l'Amérique, se retireront dans leurs destinations respectives, et des ordres seront donnés pour que l'évacuation se fasse de part et d'autre avec toute l'égalité et la bonne foi possibles. (Art. 23.)

Si d'autres articles étaient nécessaires pour l'intelligence du présent traité, ils seront ajoutés et également observés et ratifiés. (Art. 24.)

Le présent traité sera ratifié dans l'espace de quinze jours après la signature, et plus tôt s'il est possible.

Fait à San-Ildefonso, le 1er octobre 1777.

Signé, el conde de Florida-Blanca, D. Francisco-Inocencio de Souza Coutinho.

Ratifié et appouvé par le roi, à San-Lorenzo el Réal, le 11 octobre 1777 (1).

Par le traité entre le Portugal et la France, de 1801, cette dernière puissance obtint une cession du territoire du côté de la Guiane. La rivière Carapanatuba, qui s'unit à l'Orellana, à environ 20 milles au-dessus du Macapa, devait servir de démarcation jusqu'à sa source; de là, jusqu'à la Cordillière, et le long de son sommet jusqu'à la partie la plus proche du Rio-Branco, qu'on supposait être située sous la latitude de 2° 1/3 N.

Par l'art. 7 du traité d'Amiens, conclu le 4 germinal

(1) *Tratado preliminar sobre los limites de los paises pertenecientes en America meridional a las Coronas de España y Portugal.*

an X (25 mars 1802), les limites sont fixées à la rivière Arawari, qui se jette dans l'Océan, au-dessus du cap Nord, près l'île Neuve et celle de la Pénitence, environ à un dégré un tiers de latitude septentrionale. Cette rivière servira de ligne de démarcation depuis son embouchure la plus éloignée du cap Nord jusqu'à sa source; et ensuite cette ligne s'étendra jusqu'au Rio-Branco, ou rivière Blanche, son affluent, vers l'ouest.

En conséquence, la rive septentrionale de la rivière Arawari, depuis sa dernière embouchure jusqu'à sa source, et les terres qui se trouvent au nord de ladite ligne de limites, appartiendront, en toute souveraineté, à la république française; et la rive méridionale de ladite rivière et toutes les terres au sud de ladite ligne, appartiendront à sa majesté très-fidèle.

La navigation de la rivière Arawari, dans tout son cours, sera commune aux deux nations. Signé J. Buonaparte, Cornwallis, Azara et Schimmelpennink (1).

1814. Par le traité du 30 mai 1814, sa majesté très-fidèle, en conséquence d'arrangements pris avec ses alliés, et pour l'exécution de l'art. 8, s'engage à restituer à sa majesté très-chrétienne, dans le délai ci-après fixé, la Guiane française, telle qu'elle existait au 1[er] janvier 1792. L'effet de cette stipulation étant de faire revivre la contestation existante à cette époque au sujet des limites, il est convenu que cette contestation sera terminée par un arrangement convenable entre les deux Cours, sous la médiation de sa majesté britannique.

Bientôt des difficultés s'élevèrent concernant l'exécution de cette stipulation, et par l'art. 107 de l'acte du congrès de Vienne, du 9 juin 1815, le prince-régent du Portugal et du Brésil, pour manifester d'une manière incontestable sa considération particulière pour sa majesté très-chrétienne, s'engage à restituer à sadite majesté la Guiane française jusqu'à la rivière d'Oyapoc, dont l'embouchure est située entre le 4[e] et le 5[e] dégré de latitude septentrionale, limite que le Portugal a toujours considérée comme celle qui avait été fixée par le traité d'Utrecht. « L'époque de la remise de cette colonie à sa majesté très-chrétienne sera dé-

(1) Pièces officielles relatives aux préliminaires de Londres et au traité d'Amiens. Paris, 1 vol. in-8°, an VI-1803.

terminée dès que les circonstances le permettront, par une convention particulière entre les deux Cours, et l'on procédera à l'amiable, aussitôt que faire se pourra, à la fixation définitive des Guianes portugaise et française, conformément au sens précis de l'art. 8 du traité d'Utrecht. »

Par le traité entre la France et le Portugal (1), du 28 août 1817, la rivière d'Oyapoc est encore adoptée comme limite; son embouchure est fixée entre le 4ᵉ et le 5ᵉ dégré de latitude nord, et le 322ᵉ dégré de longitude est de l'île de Ferro.

Le gouvernement français prétendait ensuite que la rivière de Vicente-Pinzon était l'Arawari, qui est distant de l'Oyapoc de 60 lieues au sud-est.

Le Rio-Oyapoc, confondue, dit M. de Humboldt, dans le 8ᵉ article du traité d'Utrecht, avec le Rio de Vicente-Pinzon (Rio-Calsoëne ou Mayacari), a été, jusqu'au dernier congrès de Vienne, l'objet d'interminables discussions entre les diplomates français et portugais. J'ai traité cette question dans un *mémoire sur la fixation des limites de la Guiane française*, dressé d'après la demande du gouvernement portugais, pendant les négociations de Paris, en 1817. Ribero, dans sa célèbre mappemonde de 1529, place le Rio-Vicente-Pinzon au sud de l'Amazone, près du golfe de Maranham; c'est l'endroit où ce navigateur débarqua, après avoir été au cap S.-Augustin, et avant d'avoir atteint l'embouchure de l'Amazone. (V. archives politiques ou pièces inédites par M. Schœll, t. I, p. 48-58.) (2)

En 1532, le Brésil renfermait 14 *capitanias*, ou capitaineries. Nicolas de Oliveyra en donne la description suivante. Cette région, appartenant au roi d'Espagne, en qualité de roi de Portugal, s'étend, presqu'à partir de l'équateur, jusqu'à 35° au sud, et comprend 1041 lieues le long des côtes de la mer. Elle est divisée en 14 *capitanias* ou capitaineries, savoir :

1° Grand-Para; 2° Maranham; 3° Ciara; 4° Rio-Grande do Norte; 5° Parahyba; 6° Tamaraca; 7° Pernambuco; 8° Serégipe; 9° Bahia; 10° Ilheos; 11° Espirito-Santo; 12° Porto-Seguro; 13° Rio de Janéiro; 14° S.-Vicente.

---

(1) Voyez à l'année 1817.

(2) Relation historique de M. de Humboldt, liv. VIII, chap. 24.

Six de ces capitanias appartiennent à des seigneurs particuliers qui les ont acquises par leurs armes, et les huit autres sont la propriété du roi.

On compte 160 lieues de Para à Maranham; 125 de Maranham à Ciara; 100 de Ciara à Rio-Grande; 45 de Rio-Grande à Parahyba; 25 de Parahyba à Tamaraca; 6 de Tamaraca à Pernambuco; 70 de Pernambuco à Serégipe; 25 de Serégipe à Bahia; 30 de Bahia aux Ilheos; 30 des Ilheos à Porto-Seguro; 65 de Porto-Seguro à Espirito-Santo; 75 de Espirito-Santo à Rio-Janéiro; 65 de Rio-Janéiro à S.-Vicente (1).

Le Brésil fut ensuite divisé en dix gouvernements, savoir:

		Lat.				Long.			
1. Para, situé au nord	entre	0°	15' et	9°	0'	27°	30' et	46°	0'
2. Maranham, au nord	—	1	3	11	15	23	30	29	40
3. Pernambuco, à l'est	—	2	45	11	0	17	45	24	0
4. Bahia, à l'est. . . .	—	10	0	19	0	19	0	27	15
5. Rio de Janéiro, à l'est-sud	—	19	0	23	10	22	50	27	0
6. S.-Paulo, à l'est	—	19	30	26	15	27	0	37	0
7. Rio-Grande do Sul, est-sud.	—	25	20	32	10	31	30	36	36
8. Minas-Geraes, au centre vers l'est. .	—	14	20	23	20	25	0	30	0
9. Goyaz, au centre vers l'est et nord.	—	6	0	21	0	27	0	37	0
10. Mato-Grosso, au centre vers l'ouest et le nord	—	9	0	22	30	32	0	48	4 (2)

En 1817, le Brésil était divisé en 20 provinces, sans compter celles de Solimões et Guianná, qui sont des dépendances du Gram-Pará. Ces provinces sont :

1° Rio-Grande do Sul; 2° Paranná; 3° Uruguay; 4° Santa-Catharina; 5° S.-Paulo; 6° Mato-Grosso; 7° Goyaz; 8° Minas-Geraes; 9° Rio-de-Janéiro; 10° Espirito-Santo; 11° Porto-Seguro; 12° Bahia; 13° Serégipe del Rey; 14° Pernambuco; 15° Parahyba; 16° Rio-Grande

(1) De Laet, *novus orbis*, lib. XV, cap. 15. Lugd. Batav. apud Elzevirios, anno 1633.

(2) *Tratado completo de cosmographia*, etc., par G. P. C. Casado Giraldes, p. 148. Cet auteur donne ces latitudes et longitudes par approximation.

do Norte; 17° Ciara; 18° Piauhy; 19° Maranham; 20° Para, avec ses dépendances de Solimões et Guianná (1).

D'après le vingtième article de la constitution politique de la monarchie portugaise de 1822, le royaume du Brésil est composé des provinces suivantes, savoir:

1° Para et Rio-Négro; 2° Maranham; 3° Piauhy; 4° Rio-Grande do Norte; 5°. Ciara; 6°. Parahyba; 7°. Pernambuco; 8° Alagoas; 9° Bahia et Serégipe; 10° Minas-Geraes; 11° Espirito-Santo; 12° Rio-de-Janéiro; 13° Saô-Paulo; 14° Santa-Catharina; 15° Rio-Grande do Sul; 16° Goyaz; 17° Mato-Grosso, et des îles Fernando de Noronha, Trindade, et toutes les autres adjacentes à ce royaume.

Description des provinces du Brésil, d'après la Corografia Brazilica et d'autres ouvrages que nous avons cités. La province du *Rio-Grande do Sul* ou *de S.-Pedro* (2), la plus méridionale du Brésil est située sous les latitudes 28° et 35° sud. Elle est bornée, à l'est, par l'Océan Atlantique; au sud, par la rivière Plata; à l'ouest, par la rivière Uruguay et la province du même nom; au nord, par les provinces de S.-Paulo et de S.-Catharina, dont elle est séparée par les rivières de Pellotas et Mampituba. Elle a 130 lieues portugaises (3) du nord-est au sud-est, et 100 de largeur moyenne. Le gouvernement de la province de Rio-Grande do Sul, dépendait de celui de Rio-Janéiro jusqu'en 1800. Sa population, en 1801, était d'environ 60,000 individus; en 1808, elle n'était que de 40,000 (4).

Les Tapuyas, qui occupaient ce territoire à l'arrivée des Portugais, en furent chassés après plusieurs combats, et le pays conquis fut érigé en comté par le roi de Portugal, en faveur de dom Lope Hurtado. Les Tapuyas, qui s'é-

---

(1) *Corografia Brazilica*, ou *Relação historioco geografica do Reino do Brazil composta e dedicada a sua majestade fidelissima por hum presbitero secular do gram Priorado do Crato, O Padre Manoel Ayres de Cazal*, 2 tomes in-8°. Rio de Janeiro, na impressáo Regia, 1817.

(2) Nommée aussi *capitania del Rey*, ou du roi, parce qu'elle n'appartenait à aucun particulier.

(3) De 18 au dégré, valeur de 6,18056 kilomètres ou 4 milles anglais.

(4) Investigador Portuguez 19, 199, 17, 253. Brazil by M. Southey, chap. 44.

taient retirés vers l'ouest, revenaient souvent pour attaquer les colons et détruire leurs sucreries.

Nicolas Resende, qui fit naufrage sur cette côte, et se sauva avec 30 autres Portugais, pénétra dans l'intérieur du pays jusqu'à un grand lac dont il suivit les bords, pendant plusieurs jours, sans en atteindre l'extrémité. En 1601, les Français prirent possession de cette province; mais l'année suivante, elle fut reprise par les Portugais.

Portalègre (1) est le chef-lieu de cette province.

La province de *Paranná*, ainsi nommée de la rivière qui la baigne à l'est, est située sous la zone tempérée, entre les 24° et 33° 30′ de latitude sud, et bornée au nord par la province de Mato-Grosso; à l'ouest et au midi, par le Paraguay; et à l'est, par l'Uruguay et la Paranná. Elle a 190 lieues portugaises de longueur du nord au sud, et plus de 80 de l'est à l'ouest.

La province de Paranná fut découverte, en 1526, par Sébastian Caboto et Diego Garcia. En remontant le Paraguay, le premier fort qu'on y établit fut celui de S.-Anna, et le premier établissement celui de l'Assomption. Les parties méridionales et orientales furent conquises par les jésuites, et nommées *Terreno das Missõens*, ou Terre des Missions.

La cité de Assumpsão est le chef-lieu de cette province.

La province de l'*Uruguay*, autrefois celle des Sept-Missions (*Provincia das sete Missôes*), située entre les 26° et 35° de latitude, est bornée, au nord, par la province de S.-Paulo; à l'ouest, par celle de Paranná; au sud et à l'est, par la province du Rio-Grande de S.-Pedro. Elle a une étendue de 180 lieues portugaises.

Vers le commencement du dix-septième siècle, les jésuites espagnols, entrant dans le territoire à l'est de la rivière Uruguay, fondèrent sept villages nommés *reduçoes*, pour la civilisation des Tappes, alors propriétaires de ce pays.

Voici les noms de ces villages: 1° S.-Francisco de Borja; 2° S.-Miguel; 3° S.-Joam; 4° S.-Angelo; 5° S.-Nicolau; 6° S.-Lourenço; 7° S.-Luiz (2).

La ville de Saint-Miguel est le chef-lieu de cette province.

---

(1) En parlant de l'établissement des villes, nous avons ajouté des notes contenant des renseignements sur leur situation, leur croissance, etc.

(2) Voyez l'année 1801.

La province de *S.-Cathrina*, qui, autrefois, formait partie de S.-Paulo, est située entre les 25° 50′ et 29° 20′ (1) de latitude sud. Elle renferme l'île qui lui donna son nom et un territoire de 60 lieues (2) du nord au sud sur le continent voisin qui s'étend de la rivière Sahy, qui la sépare de la province de S.-Paulo au nord, jusqu'à la Mampituba, qui la sépare de celle du Rio-Grande au sud. La *Cordillera*, qui traverse ces mêmes provinces dans une direction parallele à la côte, sert de limite à l'ouest. Sa plus grande largeur sur la côte de la mer, qui renferme la majeure partie de l'ancienne capitainerie de S.-Amaro, n'excède pas 20 lieues.

En 1654, l'île de S.-Catharina, qui avait été nommée l'île de *Patos*, fut donnée, par le roi Jean IV, à *Francisco Diaz Velho*, qui fut assassiné par un pirate anglais, au moment où il commençait son établissement. Cet événement empêcha d'autres propriétaires d'y former une colonie. La premiere, composée d'habitants des îles Azores, y fut établie aux frais de la couronne.

L'île de S.-Catharina, comprise dans la province du même nom, a neuf lieues de longueur du nord au sud et 2 1/2 de largeur; elle est séparée du continent par un canal dont la largeur n'excède pas 200 brasses, et qui forme deux ports, dont l'un, le plus au nord, de trois lieues d'étendue, peut contenir les plus grands navires. Cette île est montueuse et une partie est encore couverte de bois. Le commodore Anson y toucha en 1740 (3). Elle devint alors importante et des fortifications y furent établies. En 1749, sa population montait à 4,197; mais sur la fin de ce siècle, plusieurs mille individus furent enlevés par une maladie contagieuse. En 1796, il y avait 4,216 familles (*fogos*) ou 23,865 individus. En 1804, elle contenait, d'après les calculs des autorités, 10,142 individus, dont 4,000 nègres. Les forces militaires de l'île consistaient en un régiment de troupes régulières d'environ 1,000 hommes, et une milice de 3,000

(1) Selon M. Giraldes, entre les 29° et les 25°.

(2) 80 lieues de longueur, selon M. Giraldes. Voyez *Tratado completo de cosmographia e geographia*, qui renferme une description statistique du Brésil, sous le titre de *Reino do Brazil* en 1821.

(3) Walters'. Voy. of lord Anson, p. 63, 64. Voyez aussi Frézier, tome II, p. 38-40; et Shelvocke, p. 50-58.

individus (1). En 1813, la population montait à 32,949 habitants, dont 24,806 blancs, 665 noirs et mulâtres libres, et 7,478 esclaves (2).

En 1796, on y comptait 3 sucreries, 192 distilleries de rhum, 4 *engenhos* pour piler le riz, 297 moulins à vent et à cheval, 884 *bolandeiras* pour moudre le mandioca, et 32 tanneries (3).

L'île de *S.-Francisco,* qui appartient aussi à la province de S.-Catharina, située à la distance de 5 milles au nord d'Itapicú, a 6 lieues d'étendue du nord au sud. Elle a la forme d'un arc dont la corde est parallèle à la côte; le canal, qui la sépare du continent, a été improprement nommé Rio de S.-Francisco (4). L'entrée méridionale, nommée *Aracary,* a 200 brasses de largeur, mais l'eau est si peu profonde qu'elle n'admet que de grands bateaux. L'entrée septentrionale, nommée *Babitonga*, a de 1,000 à 1,500 brasses de largeur, et donne passage à de grands *sumacas.* En 1749, cette île contenait une population de 120 familles ou 1,221 habitants.

La ville de N. S. do Desterro est le chef-lieu de cette province.

La province de *S.-Paulo* fut formée, en 1710, d'une partie de la capitania de S.-Amaro et de la moitié de celle de Vicente.

En 1530, Joam III, ayant résolu de diviser la côte du Brésil en capitanias, en donna une à Martim Affonso de Sousa, comprenant 100 lieues de côte; et à son frère Pédro Lopez de Sousa, qui l'avait accompagné dans cette nouvelle région, une autre de 50. La lettre de donation, signée le 20 janvier 1535, après le départ de Martim pour l'Inde, spécifia que sa capitainerie, qui prit ensuite le nom de S.-Vicente, devait s'étendre depuis la rivière Maccahé jusqu'à 12 lieues au midi de l'île de Cannanéa où est située la barre de Paranagua; excepté une étendue de 10 lieues entre les rivières Curupacé, maintenant nommée Juquiriqueré, et S.-Vicente, qui fut donnée à Pédro Lopez de Sousa, sous le titre de *capi-*

---

(1) Voyage autour du monde, en 1803, 4, 5 et 1806, par le capitaine Lisiansky, sur le vaissseau *la Néva.*

(2) Journal o Patriota, de juin 1814. Voy. p. 99.

(3) Cor. Braz. I, 193.

(4) Cor. Braz. I, 189.

tania de S.-Amaro. Environ 40 ans après, la moitié du territoire de S.-Vicente fut prise pour créer la capitania de Rio de Janéiro.

Cette province est presque toute située sous la zone tempérée, entre les 20° 30′ et 28° de latitude sud. Elle est bornée à l'est par l'Océan, au nord par la province de Minas-Geraes, dont elle est séparée par la *serra de Mantiqueira ;* par la rivière Grande, quil a sépare de la province de Goyaz ; au sud, par la rivière Pellotas, qui la sépare du Rio-Grande do Sul ; à l'ouest, par la rivière Paranná, qui la sépare des provinces de Goyaz et de Mato-Grosso. Elle a 135 lieues d'étendue du nord au sud, et 100 de largeur moyenne de l'est à l'ouest (1).

A l'entrée de la barre de Cannanéa, du côté du continent, se trouve une pierre de marbre d'Europe de 4 palmes d'étendue qui y fut portée en 1503. On y voit les armes royales de Portugal.

La population de cette province, en 1808, était de 200,478 individus; la capitania possédait alors 418 ecclésiastiques, dont 331 réguliers qui résidaient dans 15 couvents. En 1813, 209,218 : savoir, blancs, 112,964; noirs libres, 3,951 ; esclaves, 37,602 ; mulâtres libres, 44,053; esclaves, 10,648 ; total, 209,218.

En 1814, la population montait à 211,928 ; en 1815, à 215,211. On l'estime actuellement à plus de 300,000 individus. Il y a 157 compagnies de milice locale (*ordenanças*). En 1808, on comptait 458 moulins à sucre et 601 distilleries d'eau-de-vie de canne à sucre ; mais plusieurs en fournissaient seulement pour les familles des propriétaires. La proportion des naissances est de 1 à 21, et la mortalité de 1 à 46 (2).

---

(1) Selon M. Giraldes, elle a 160 lieues de longueur et 100 de largeur. Selon les voyageurs MM. Spix et Martius, cette capitainerie renferme 17,500 milles carrés, dont 5,000 ou 2/7 sont couverts de bois, et 12,500 de prairies ou pâturages. En 1814, le produit de l'agriculture monta à 1,005,764,440 *reis*, dont 178,678,800 provenaient des bestiaux. Lib. IV, ch. 1 *.

(2) En général, on compte une naissance pour 28 individus. Dans 15 villages autour de Paris, la plus grande proportion des naissances est de 1 à 22-7, et de 1 à 23-5 dans 39 villages hollandais **.

* 160 *reis* font 1 franc au pair.

** Voyage de Spix et Martius, lib. III, ch. 1.

L'île de S.-Vicente, située dans la province de S.-Paulo, a de 3 à 4 lieues de longueur. Elle est remarquable à cause des collines nommées *Ostreiras*, formées d'écailles d'huîtres qui ont fourni une quantité inépuisable de chaux pour la construction des maisons. Les naturels de l'intérieur du pays venaient autrefois sur la côte en certaines saisons pour sécher du poisson et manger des huîtres au milieu des forêts de manglier où se formaient ces collines (1).

L'île de *S.-Sebastião*, située dans la même province, à 8 lieues E.-N.-E. de S-Amaro, a 4 lieues d'étendue. Elle est séparée du continent par un canal profond d'une lieue de longueur, nommé *Toque-Toque* (2). Sebastião a une population de plus de 700 individus, non compris les esclaves noirs.

La cité épiscopale de S.-Paulo est le chef-lieu de cette province.

La province de *Mato-Grosso*, qui est située entre les parallèles du 7[e] dégré et 24[e] dégré 30′ de latitude sud, occupe une surface de 315 lieues portugaises du nord au sud, et de 230 dans sa plus grande largeur. Elle a 15 dégrés en longitude, et renferme une surface de 48,000 lieues carrées. Elle a plus d'étendue que l'ancienne Germanie. A l'ouest, elle est séparée des possessions espagnoles par les rivières Guapore, Jauru et Paraguay; à l'est, par la rivière Paranná, qui la sépare de la province de S.-Paulo, et par l'Araguaya, qui la sépare de Goyaz. Mato-Grosso est divisé en sept districts, savoir : 1° Camapuania vers le sud; 2° Mato-Grosso; 3° Cuiaba; 4° Bororonia; 5° Juruénna; 6° Arinos; 7° Tappiraquia. Cette province renferme une population de plus de 100,000 individus. Vers le milieu du seizième siecle, Aleyxo Garcia et son frère ou fils, accompagnés d'un grand nombre de serviteurs, traversèrent le Paraguay et pénétrèrent dans la partie méridionale de cette province. Quelque tems après, Manoel Correa, Pauliste, passa l'Araguaya et s'avança dans la partie septentrionale. En 1718, Antonio Pirez de Campos, Pauliste, remonta la rivière Cuiaba, poursuivant les Indiens Cuchipos. L'année suivante, Pascoal Moreira Cabral remonta le Rio-Cuchipo-Mirim, et découvrit

(1) Gaspar da Madre de Deos, liv. I, § 29 et 30.
(2) Cor. Braz. I, 218.

un pays qui abondait en or, et dont il fut nommé *guarda mor regente* ou gouverneur.

Sur le Rio-Branco, grand affluent du Rio-Négro, les Portugais ont sept paroisses habitées par des Indiens qui commencent à se civiliser. Ils y ont établi un fort distant de Para, en suivant le cours de la rivière, de 359 lieues ou neuf semaines de voyage. Ces établissements ont été formés depuis 1775. Dans ces riches pâturages, les bestiaux se multiplient d'une manière extraordinaire. On y cultive le cacao.

Villa-Bella est le chef-lieu de cette province.

La province de *Goyaz*, établie en 1749, était auparavant la *comarca* ou *ouvidoria* de S.-Paulo, située au centre du Brésil, entre le 6e dégré et 21' de latitude sud. Elle est bornée au nord par les provinces de Para et de Maranham ; à l'ouest, par celle de Cuiaba, dont elle est séparée par la rivière l'Araguaya ; au sud, par la Camapuania et la province de S.-Paulo ; et à l'est, par la cordillère des provinces de Minas-Geraes et de Pernambuco. Goyaz a environ 200 lieues de longueur, comptant depuis le confluent de l'Araguaya et le Tucantins à celui du Rio-Pardo avec la Paranná, et sa largeur est proportionnellement étendue (1). Elle est divisée en 6 districts, dont 3 dans la partie occidentale, savoir : 1° Cayaponia ; 2° Goyaz ; 3° Nova-Beyra ; et 3 dans la partie orientale, savoir : 1° Rio das Velhas ; 2° Parannan ; 3° Tucantins.

On estime la population actuelle de cette province à environ 175,000 individus.

D'après le recensement de 1804, elle renfermait une population de 50,539, savoir :

Nombre des mâles blancs mariés	901	
— des mâles non mariés	2,639	
Nègres libres mariés	546	
— non mariés	2,662	
Mulâtres mariés	1,518	
— non mariés	5,850	= 14,116 mâles libres.
Femelles blanches mariées	809	
— non mariées	2,693	
Négresses mariées	576	
— non mariées	4,179	
Mulâtres mariées	1,638	
— non mariées	6,639	= 16,534 femelles libres.

(1) Selon M. Giraldes, elle a 300 lieues de longueur et 200 de largeur.

Esclaves mâles	12,021
femelles.	7,868
Total des mâles	26,137
— des femelles	24,402=50,539(1)

La cité de Villa-Boa est le chef-lieu de cette province.

Sous l'administration de Gomez Freyre, gouverneur de Rio et de Minas-Geraes, les habitants de ce dernier territoire et les Paulistes s'emparèrent de la partie du pays dont on a formé depuis la capitainerie générale de Goyaz, ainsi appelée du nom des Indiens qui l'habitaient. Un pauliste, nommé *Manoel Correa*, découvrit, en allant à la chasse des esclaves, de l'or dans une des rivières qu'on y rencontre. *Bartholomeu Bueno* trouva ensuite des morceaux de ce métal dans le pays des Aracys, près d'un affluent de l'Orellana. Dans une seconde expédition, qu'il fit en 1670, ce célèbre aventurier ayant pénétré jusqu'au Rio-Vermelho, affluent de l'Araguaya, vit des femmes indiennes portant des plaques d'or qu'elles avaient pêchées dans le lit des ruisseaux. Le fils de Bueno, nommé *Bartholomeu*, qui, encore enfant, avait accompagné son père dans cette dernière expédition, fut envoyé, par le gouverneur *Rodrigo Cesar de Meneses*, avec une centaine d'hommes, pour aller à la découverte de l'endroit où Bueno s'était arrêté. Bartholomeu, ayant pris une direction trop au sud, chercha en vain, pendant trois années, et revint à S.-Paulo, après avoir perdu la majeure partie de ses compagnons. Cependant il fut plus heureux dans une seconde expédition, où il découvrit de l'or dans cinq ruisseaux différents. Nommé *capitam mor*, il fut alors chargé, par le même gouverneur, d'établir une colonie dans ces parages. Il y fonda l'*Arrayal de Ferreiro* (2).

La province de *Minas-Geraes* ou *Mines-Générales*, fut ainsi nommée parce qu'on trouva de l'or dans tous ses districts. Elle fut formée, en 1720, d'une portion de celle de S.-Paulo, située entre les 13° et 23° 27′ de latitude sud, et entre les 328° et 336° (3) de longitude de l'île de Fer;

(1) M. Southey. Hist. of Brasil, ch. 44.

(2) Cor. Braz., art. *Goyaz*.

(3) Selon les observations les plus récentes, le P. Cazal assigne à cette province une étendue de 112 lieues de longueur du nord au sud, et 80 lieues de largeur de l'est à l'ouest.

elle est bornée au nord par la province de Bahia, dont elle est séparée par la rivière Verde; et par celle de Pernambuco, dont elle est séparée par la rivière Carynhenha; au midi, par la *serra* de Mantiqueira, qui la sépare de celle de S.-Paulo par les rivières Preto, Parahybuna et Parahyba, qui la sépare de la province du Rio de Janéiro; à l'ouest, par la province de Goyaz, et à l'est, par celles d'Espirito-Santo, Porto-Seguro et une partie de Bahia.

Ce pays fut premièrement découvert, en 1573, par *Sebastião Tourinho*, habitant de Porto-Seguro, qui, remontant le Rio-Doce, le traversa jusqu'au Rio-Jequitinhonha qu'il descendit jusqu'à la côte. Après Tourinho, *Antonio Dias Adorno* et *Marcos d'Azevédo* suivirent la même route pour aller à la recherche des émeraudes et des saphirs. En 1693, *Antonio Rodriguez*, natif de Taubaté, traversa la partie orientale pour trouver des mines d'or. *Bueno Miguel d'Almeida*, en 1694, et *Manuel Garcia*, en 1695, parcoururent aussi les districts de S.-João del Rey, Sabará et Villa-Rica. Les richesses rapportées par ces aventuriers engagèrent beaucoup de Portugais et d'indigènes à émigrer dans cette province.

Le 9 novembre 1709, la province de Saint-Paul et celle des Mines furent détachées de la capitainerie de Rio de Janéiro, pour former une capitainerie particulière. En 1711, Villa-Rica et Mariana furent déclarées *villas*; S.-João del Rey et Sabará le furent également en 1712; et Villa do Principe en 1714. On divisa alors la province en quatre *comarcas*, savoir: Villa-Rica, Rio das Mortes, Sabará et Serro do Frio. Minas fut détachée de S.-Paulo en 1720, pour former une *capitania séparée*, et D. *Lourenço d'Almeyda* fut nommé le premier général de cette province. En même tems, on nomma un surintendant-général des mines. A l'arrivée du gouverneur, le pays était déjà divisé en quatre *comarcas* ou districts.

En 1776, cette province contenait 319,769 habitants. En 1808, sa population s'éleva à 433,049. En 1813, elle montait à 480,000. A cette époque, les noirs esclaves étaient aux blancs dans la proportion de 2 à 1; les mulâtres de 3 à 2, et par rapport aux noirs de 3 à 4. Le nombre des Indiens était d'environ 9,000. La population actuelle est estimée à 500,000 (1).

(1) Voyage de MM. Spix et Martius, lib. IV, ch. 1 et note 1.

M. le colonel Eschwège a publié le tableau suivant de la population de Minas-Geraes en 1808 (1).

GENS LIBRES.

Couleur.	Mâles.	Femelles.	Total.
Blancs.	54,157	52,527	106,684
Mulâtres . . .	64,406	65,250	129,656
Noirs libres. .	23,286	24,651	47,937
Total. . . .	141,849	142,428	284,277

ESCLAVES.

Couleur.	Mâles.	Femelles.	Total.	Total général.
Blancs.	»	»	»	106,684
Mulâtres . . .	7,857	7,880	15,737	145,393
Noirs esclaves.	86,849	46,186	133,035	180,972
Total. . . .	94,706	54,066	148,772	433,349

Villa-Rica est le chef-lieu de cette province.

La province de *Rio de Janéiro*, qui prit son nom du port de sa ville capitale, renferme l'ancienne capitania de S.-Thomé, la moitié de celle de S.-Vicente et une partie d'Espirito-Santo. Elle est baignée par l'Océan Atlantique au sud et à l'est; à l'ouest, elle est bornée par la province de S.-Paulo; au nord, par celle d'Espirito-Santo, dont elle est séparée par les rivières Cabapuâna, Preto et Parahyba, et en partie par la *serra* de Mantiqueira, ainsi que par la province de Minas-Geraes. Près de son extrémité septentrionale, cette province, située entre les 21° et les 24°, a 60 lieues d'étendue de l'est à l'ouest, et 23 de largeur moyenne, en comptant de la forteresse de Santa-Cruz, à l'entrée de la baie de Rio-Janéiro, jusqu'à la rivière Parahybuna. La côte du Sud s'étend depuis le cap Frio jusqu'au cap Trindade, qui est presqu'à 3 lieues à l'ouest de la pointe Joatinga. Cette province est divisée en deux parties par les montagnes d'Organ, savoir : celles du nord, *Serra-acima* ou montagnes au-dessus; et celle du sud, *Beira-mar* ou côte de la mer. La première est divisée en deux districts ou territoires : 1° Parahyba-Nova; 2° Canta-Gallo; la seconde en quatre : 1° Ilha-Grande; 2° Rio de Janéiro; 3° Cabo-Frio; 4° Goytacazes.

(1) Voy. Journal von Brasilien, etc. Weimar, 1818. Erster heft., pag. 209. Bevölkerung der ganzen capitanie von Minas-Giraes in 1808.

En 1515, Joam de Solis entra dans la baie de Rio de Janéiro. Le 1[er] janvier 1532, Martim Affonso de Sousa y pénétra aussi, et lui donna le nom de Rio de Janéiro, ou rivière de Janvier. En 1555, Villegagnon prit possession d'une île dans la baie pour faire un établissement sur la côte. Le 18 janvier 1567, les Français en furent expulsés par Mendo da Sa, gouverneur de Bahia.

La population actuelle de la province de Rio-Janéiro est de plus de 400,000 individus. MM. Spix et Martius lui donnent 420,000 habitants.

Le chef-lieu de la province est la cité épiscopale du même nom.

La province d'*Espirito-Santo*, nommée d'après la ville du même nom, renferme les trois quarts de l'ancienne capitania qui avait été accordée à Vasco Fernandes Coutinho, en 1534. L'époque de sa première colonisation n'est pas bien connue; mais il est à présumer qu'elle est la même que celle de la Villa-Velha ou Vieille-Ville, qui en fut la capitale jusqu'à l'érection de Victoria. Selon l'auteur de la *Description géographique* de *l'Amérique portugaise* (1), Coutinho n'avait que 60 individus pour former le premier établissement dans sa capitainerie, dont deux étaient des *fidalgos bannis* (*degradados*), dom Jorges de Menezes et dom Simao de Castello Branco (2).

Cette province a une étendue de 38 lieues (3) du sud au nord, entre le Rio-Cabapuana et le Rio-Doce; sa largeur de l'est à l'ouest est inconnue, une partie considérable étant encore possédée par les naturels du pays. Elle est bornée, au nord, par la province de Porto-Seguro; à l'ouest, par celle de Minas-Geraes; au sud, par celle de Rio-Janéiro; et à l'est, par l'Océan-Atlantique.

En 1749, la capitainerie d'Espirito-Santo renfermait 1,705 feux. Le nombre de communiants était de 9,446 (4).

Les principales villes sont:

---

(1) *Descripção geografica d'América Portugueza*, 1587, manus. On croit que Francisco da Cunha est l'auteur de cet ouvrage.

(2) Brito Freyre, III, n. 177.

(3) Selon M. Giraldes, cette province est située entre les 19° et les 21° de latitude, et sa longueur est de 38 *legoas*.

(4) Brasil by M. Southey, (ch. 46), qui cite la collection manuscrite de Pinheiro, vol. IX, n. 47.

1° Villa de Victoria; 2° Villa-Velha; 3° Benevente; 4° Almeyda; 5° Guarapary; 6° Itapémirim.

Il existait autrefois un commerce considérable entre les ports de cette capitainerie et ceux de l'Europe et d'Afrique. On voit encore à Villa-Velha les ruines de l'ancienne douane, mais il n'y a plus vestige de commerce.

Villa de Victoria est le chef-lieu de cette province.

La province de *Porto-Seguro* comprend le territoire de la capitania du même nom, une portion de celle d'Ilheos et d'Espirito-Santo. Elle est située entre les 15° 54′ et 19° 31′ (1) de lat. sud, et bornée au nord par la province de Bahia, dont elle est séparée par la rivière Belmonte; à l'ouest, par Minas-Geraes; au sud, par Espirito-Santo; et à l'est, par l'Océan. Cette province s'étend 65 lieues (2) du nord au sud; mais ses limites ne sont pas bien déterminées, parce que les naturels, les Aymores, en occupent encore une grande partie. Néanmoins, c'est dans cette province que les Portugais firent leur premier établissement.

En 1500, Cabral y laissa deux *degradados* ou exilés, et, en 1504, Christovam Jaques y amena un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient deux missionnaires franciscains. Le premier donataire fut *Pedro de Campos Tourinho*. Après la mort de son fils *Fernam*, le roi, par une lettre du 30 mai 1556, confirma la capitania en faveur de sa sœur *Leonor de Campo Tourinho*, veuve de Gregorio de Pesqueira. Deux mois après, cette dame la vendit, avec la permission de son souverain, au duc de *Aveiro*, *dom João de Alancastro*. Sous le règne de Joseph II, elle retourna à la couronne (3).

Les villes de cette province sont:

1° Porto-Seguro; 2° Villaverde; 3° Trancozo; 4° Prado; 5° Alcobaça; 6° Caravellas; 7° Villa-Viçoza; 8° Portalègre; 9° S.-Mattheus; 10° Belmonte.

En 1749, le nombre de feux, dans cette capitainerie, était de 485; celui des communiants de 2,480.

Le chef-lieu de cette province est la ville du même nom.

La province de *Bahia* renferme presque tout le territoire de l'ancienne capitania de ce nom avec celui d'Ilheos. Elle

---

(1) Selon M. Giraldes, entre 15° 30′ et 19° 30′.
(2) M. Giraldes dit qu'elle a 85 lieues de longueur.
(3) Brito Freyre, Guerra Brazilica, liv. I, n. 19.

est située entre 10 et 16 dég. (1) de lat. S., et bornée au nord par les provinces de Serégipe del Rey et Pernambuco; au midi, par celles de Porto-Seguro et Minas-Geraes; à l'ouest, par la province de Pernambuco, dont elle est séparée par le S.-Francisco, et, à l'est, par l'Océan Atlantique. Elle a une étendue d'environ 115 lieues du nord au sud. On estime sa largeur de 70 à 80 lieues (2); mais cette fixation n'est pas bien déterminée, attendu qu'on n'a pas encore fixé la longitude de la ville de Urubú ou autre endroit sur le bord du Rio-Francisco.

La Reconcave de la *comarca* de Bahia, de 6 à 10 lieues de largeur, s'étend autour de la baie du même nom dans laquelle plusieurs petites rivières déchargent leurs eaux. Celles-ci sont toutes navigables pour des barques à quelque distance de la baie.

La capitania de Bahia fut accordée, par le roi Jean III, à *Francisco Peyreyra Coutinho*, en récompense de ses services dans l'Inde. Après 7 ou 8 ans de guerre avec les Indiens Tupinambas, il fut forcé de quitter le territoire, qui se trouva sans propriétaire (*devoluto*). Le monarque se décida alors à y fonder une ville qui deviendrait la capitale de toutes les colonies. Il confia cette importante entreprise à Thome de Souza, qui s'était distingué en Afrique et dans l'Inde.

Cette province est divisée en 3 *comarcas*, savoir :

1° Ilheos; 2° Jacobina; 3° Bahia.

Les villes de la comarca d'Ilheos sont :

1° Ilheos; 2° Olivença; 3° Rio de Contas; 4° Camamú; 5° Marahú; 6° Barcellos; 7° Serinhehem; 8° Cayrú; 9° Igrapiuna; 10° Boypeba; 11° Valença.

Les villes de la comarca de Jacobina sont :

1° Jacobina; 2° Villa-Nova da Rainha; 3° Rio de Contas; 4° Villa-Nova do Principe; 5° Urubú.

Les villes de la comarca de Bahia sont :

1° Abrantes; 2° Aguafria; 3° Itapicurú; 4° Pombal; 5° Soyre; 6° Mirandella; 7° Abbadia; 8° Inhambupe; 9° Villa do Conde; 10° San-Francisco; 11° Santo-Amaro; 12° Maragogype; 13° Cachoeira; 14° Jaguarype; 15° Joam-Amaro; 16° Pedra-Branca; 17° S.-Salvador ou Bahia.

En 1775, la population de la capitainerie de Bahia était

---

(1) M. Giraldes dit 11° 40'.

(2) M. Giraldes dit 100 lieues.

estimée à 245,000. Elle est à présent de plus de 500,000 individus.

L'île d'*Itaparica*, dans la province de Bahia, située dans la baie de Tous-les-Saints, a six lieues et demie de longueur du nord au sud, et trois dans sa plus grande largeur.

La baie de Todos os Santos ou Saint-Salvador, a une étendue de huit lieues de l'est à l'ouest, et de six et demie du nord au sud. Elle renferme plus d'une centaine d'îles.

Le chef-lieu de cette province est la ville du même nom.

La province de *Serégipe* (1) *del Rey*, autrefois un district de Bahia, est située entre les 11° et les 12° 20′ de latitude. Elle a 26 lieues de côtes comprises entre Rio-Réal, qui la sépare de Bahia, et le S.-Francisco, qui la sépare de Pernambuco; et près de 40 dans l'intérieur jusqu'à l'angle où elle se termine à la petite rivière Xingo, à deux lieues au-dessous de la grande chute de Paulo Affonso.

La conquête et la colonisation de cette province furent commencées par *Christovam de Barros*, député gouverneur de Bahia, d'après les ordres du roi Philippe II, et à la demande des colons qui demeuraient entre Rio-Réal et l'Itapicuru, et qui se trouvaient inquiétés à la fois par les naturels du pays et par les pirates français qui venaient y chercher le bois de teinture.

Les villes de cette province sont, dans la partie orientale: 1°. Serégipe; 2° Santo-Amaro; 3° Santa-Luzia; 4° Itabayanna; 5° Villa-Nova; et dans la partie occidentale: 1° Propiha; 2° Lagarto; 3° Thomar.

Le chef-lieu de cette province est la cité du même nom.

La province de *Pernambuco* (2) est située entre les 7° et 15° de latitude sud; elle est bornée au nord par les provinces de Parahyba, Ciara et Piauhy; au midi, par la rivière S.-Francisco, qui la sépare de Serégipe et de Bahia, et par la Carinhenha, qui la sépare de Minas-Geraes; à l'ouest, par la province de Goyaz; et à l'est, par l'Océan. Elle a 70 lieues (3) de côte entre le San-Francisco et la Goyanna.

---

(1) Appelée aussi *Carigi*, du lac du même nom; mais son vrai nom est *Serigp*.

(2) Elle tire son nom des écueils cachés qui sont à l'entrée du port.

(3) Selon M. Giraldes, elle a 160 *legoas* de longueur et 100 de largeur.

En 1534, cette province fut accordée, comme capitainerie avec une étendue moins considérable qu'à présent, à *Duarte Coelho Pereyra*, en récompense des services rendus par lui pour avoir chassé les Français de la rivière Santa-Cruz, et avoir rétabli la factorerie qu'ils avaient détruite.

En 1717. un arrangement eut lieu entre le comte de *Vimiozi*, dom *Francisco de Portugal*, donataire de Pernambuco, et l'avocat-général de cette province, d'après lequel ce comte accepta, en échange de cette capitainerie, le marquisat de Vallença pour lui et son fils, avec la somme de 80,000 *cruzados*.

Tableau des comarcas et des villes de cette province.

Comarcas.	Villes.
Ollinda.	Ollinda. Goyânna. Iguarassú. Páu-d'Alho. Limoeiro.
Recife (1)	Recife. Serenhem. S.-Antonio. S.-Antâo.
Alagôas.	Porto-Calvo. Alagôas. Atalaya. Anadia. Maceyó. Porto de Pedras. Poxim. Penêdo.

Cette province a une population de plus de 550,000 habitants.

L'île d'*Itamaraca*, autrefois nommée Ilha *dos Cosmos*, de la province de Pernambuco, a trois lieues de long sur une de large. Elle est séparée du continent par un canal étroit et profond. Lopez de Souza y fonda sa deuxième colonie. On y rencontre beaucoup de collines.

Le chef-lieu de cette province est la cité épiscopale du même nom.

(1) Du mot latin *recipere*, recevoir.

La province de Parahyba, qui renferme les deux tiers environ de l'ancienne capitainerie d'Itamaraca, s'étend à 19 lieues le long de la côte, entre le Rio-Goyanna et la baie de Marcos, qui est à 3 milles au nord du Rio Camaratiba. Pernambuco a pris 7 à 8 lieues de la partie méridionale d'Itamaraca, et le Rio-Grande, 4 ou 5 au nord. Parahyba est située entre les 6° 15′ et 7° 14′ de latitude sud, et sa plus grande étendue de l'est à l'ouest est de 60 lieues (1). On a calculé que les deux tiers de la surface ne sont pas susceptibles de culture. La capitainerie d'Itamaraca n'était qu'une partie de celle que Jean III avait donnée à *Pedro Lopez de Souza*, en 1534; l'autre partie, nommée S.-Amaro, était voisine de celle de S.-Vicente, qui appartenait au frère de ce donataire.

Les Français, réunis avec les Potiguáras, s'étaient établis dans cette province; mais ils en furent chassés, en 1584, par un corps de troupes sous Diego Florès.

A l'arrivée des Hollandais, en 1634, la population de Parahyba était composée de 700 familles qui possédaient 20 *engenhos* ou sucreries. En 1775, elle fut évaluée à 52,000. En 1812, elle excédait 122,000, dont 17,000 esclaves, 8,000 noirs libres, 28,000 mulâtres libres, et 3,400 Indiens. Les villes situées dans la partie orientale sont: 1° Parahyba; 2° Pilar; 3° Alhandra; 4° Villa-Real; 5° Villa do Conde; 6° Villa da Rainha; 7° S.-Miguel; 8° Montemor. Celles de la partie occidentale sont: 1° Pombal; 2° Villa-Nova de Souza.

Le chef lieu de cette province est la cité du même nom.

La province de Rio-Grande do Norte, ou Grande-Rivière du Nord, renferme une partie de la *capitania* accordée par Philippe II à *Joam de Barros*. En 1654, Jean IV donna une partie de cette province à *Manuel Jurdão*, qui périt dans un naufrage en vue du port où il allait débarquer. En 1689, ce pays fut donné par la couronne, avec le titre de comté, à *Lòpo Furtado de Mendonça*. Cette province est située entre les 4° 10′ et 6° 15′ de latitude sud (2).

---

(1) Selon M. Giraldes, entre les 5° 30' et le 7e dégré de latitude, n'ayant que 29 *legoas* de longueur.

(2) Selon M. Giraldes, cette province est située entre les 4° et 5° 20' de latitude sud, ayant 50 *legoas* de longueur et 30 de largeur.

Elle est bornée, au nord et à l'est, par l'Océan; au sud, par la province de Parahyba; à l'ouest, par celle de Ciara, dont elle est séparée par la *serra* d'Appody, à environ une lieue à l'ouest de la rivière du même nom. Les villes situées dans la partie orientale de cette province, sont: 1° Natal; 2° Arêz; 3° Estremôz; 4° S.-Jozé; 5° Villa-Flôr. La population de Rio-Grande, en 1775, fut estimée à 23,000.

La cité de Natal est le chef-lieu de cette province.

L'île de *Fernando de Noronha*, d'environ deux lieues de long, est située dans la province du Rio-Grande do Norte, à 70 lieues E.-N.-E. (1) du cap S.-Roque, sous le 3e degré 53′ de latitude méridionale. Elle a environ 3 *legoas* de longueur et autant de largeur. Elle est montagneuse et si aride, qu'il n'y a qu'une petite portion de surface susceptible de culture; et le sol ne produisant pas assez pour la nourriture des habitants, on est obligé de tirer des vivres de Pernambuco. Elle est néanmoins bien pourvue d'eau. Cette île fut découverte, en 1635, par un Portugais du même nom; mais elle resta inhabitée à cause de sa stérilité. La compagnie française des Indes orientales considérant qu'il s'y trouvait deux ports capables d'abriter de gros navires, voulut s'en emparer pour s'en servir comme de point de relâche; mais la Cour de Lisbonne s'y opposa, et fit passer, dans cette île, un certain nombre de colons. On y construisit d'abord, en 1730, deux forts; et plus tard, cinq autres, munis d'une grosse artillerie et d'une garnison nombreuse. On y envoya des criminels, et on y établit un détachement portugais de Pernambuco, pour empêcher le commerce de contrebande. En 1738, le roi Jean V donna ordre de réparer les fortifications au nombre de 9 ou 10, après l'expulsion des pirates qui s'y étaient établis. Lors de l'arrivée de don Ulloa, en 1745, le plus important de ces forts comptait près de 1,000 hommes, composés partie de troupes réglées venant de Pernambuco, et qu'on relevait tous les six mois; partie de gens bannis de toute la côte du Brésil, de quelques pauvres *metis* venus volontairement, et d'Indiens envoyés pour travailler aux fortifications (2).

La province de *Ciará* (3) prit ce nom d'une de ces petites

(1) Giraldes dit E.-S.-E.

(2) *Relacion del Viage*, etc., lib. III, cap. 3. Cor. Brazil.

(3) Selon le Cor. Braz. B. Freyre écrit *Seara*. Cette capitaine-

rivières à l'entrée de laquelle le premier établissement fut formé. Elle est bornée, au nord, par l'Océan; au sud, par la *cordillera* d'Araripe ou Cayrirís, qui la sépare de celle de Pernambuco; à l'est, par les provinces du Rio-Grande et Parahyba, et, à l'ouest, par celle de Piauhy, dont elle est séparée par la *serra* Hybiappaba. Elle a environ 90 lieues dans sa plus grande longueur de l'est à l'ouest, et autant de largeur du nord au sud, avec une étendue considérable de côtes (1).

Pendant la sécheresse, qui y dura depuis 1792 jusqu'en 1796, plusieurs milliers d'habitants périrent de faim ou de maladie. Ses paroisses furent abandonnées. En 1813, elle avait une population de 150,000 habitants. Les villes situées dans la partie orientale de la province, sont : 1° Nossa-Senhora d'Assumpção; 2° Aracaty; 3° Icó; 4° Cratto; 5° Bom Jardin; 6° S.-Bernardo; 7° S.-Joam do Principe; 8° Campo-Maior; 9° Aquiráz; 10° Montemór o Novo; 11° Mecejânna; 12° Soure; 13° Arronches. Celles de la partie septentrionale sont: 1° Sobral; 2° Villa-Viçoza; 3° Villa-Nova del Rey.

La ville d'Aracaty est le chef-lieu de cette province.

La province de *Piauhy*, qui tire son nom d'une des rivières qui l'arrosent, fut établie en 1718; jusqu'alors, elle avait été une *comarca* de Maranham. Elle est bornée, à l'est, par la province de Ciará, dont elle est séparée par la *serra* de Hybiappaba; à l'ouest, par la rivière Parnahyba, qui la sépare de Maranham. Sa forme est presque triangulaire. Elle a plus de 100 lieues sur la côte méridionale, où elle est bornée par la province de Pernambuco, et 18 au nord, où elle est baignée par l'Océan. Située entre les 2° 30' et 11° de latitude, elle renferme une longueur de 120 lieues (2) du nord au sud, et 50 de largeur moyenne.

La conquête de cette province fut commencée, vers l'année 1674, par un Paulista, nommé *Domingos Jorge*, et un Portugais, *Domingos Affonso*, de Maffra; mais elle n'eut pas de gouverneur avant l'année 1758.

---

rie fut ainsi nommée à cause de la grande étendue de terres incultes qui se trouvait dans ce district de Maranham.

(1) Selon M. Giraldes, Ciará est située entre les 2° 30' et le 6° dégré de latitude, et sa largeur n'est que de 80 lieues.

(2) 160 lieues, selon M. Giraldes.

Les villes de cette province sont : 1° Oeyras; 2° Parnahyba; 3° Marvão; 4° Campo-Maior; 5° Vallença; 6° Jerumenha; 7° Pernaguá.

La cité d'Oeyras est le chef-lieu de cette province.

Province de Maranhão ou *Maranham*. Cette province fut probablement nommée des mots *mara non*, ou *pas mer*, exprimés par V. Y. Pinson, lorsqu'il entra dans le golfe des Amazones et reconnut que ses eaux n'avaient pas la qualité salée de celles de l'Océan (1). On a cru ensuite que c'est le nom du fleuve qu'on appliqua au territoire. Cette province est située entre le 1er dégré 16′ 29″ et le 12e dégré de latitude sud, et entre les 332° 45′ et 335° 52′ 20″ (2) de longitude du méridien de l'île de Fer. Elle est bornée, à l'est, par la chaîne de Piauhy et par le Rio-Parnahyba; à l'ouest, par la province de Para et le Rio-Turu-Assu, et avec Goiazes, par le Rio-Manoel Alves-Grande, depuis son confluent avec les Tucantins jusqu'à celui du Rio-Araguaias dans S.-Joam *das duas barras ;* au nord, par l'Océan, et au sud, par la chaîne de montagnes Taugatinga, ou de Piauhy. Sa plus grande étendue du nord au sud, depuis la pointe nord de l'île de S.-Joam jusqu'aux sources des Rios Parnahyba et Balsas, est de 235 lieues, de 20 au dégré, et sa plus grande largeur, de l'est à l'ouest, à la latitude de 7 dégrés, est de 129 lieues. L'étendue de la côte est de 98 lieues, considérée comme surface plane. Cette province a une superficie d'environ 19,200 lieues carrées, de 20 au dégré, dont la partie occupée par une population civilisée est de 11,600 lieues carrées, et celle habitée par les Indiens de 7,600 lieues (3).

---

(1) Quelques auteurs pensent que Maranham fut ainsi appelé, d'après Fernando Gonzale do Maranhao, Espagnol de nation. Barredo, dans son ouvrage, *Annaes historicos*, dit que le nom de cette province fut donné après le retour de la malheureuse expédition faite en 1535, par Jean de Barros, dont les officiers, pour annoblir leur disgrâce, disaient qu'ils étaient allés dans le fleuve Maranham. *Querendo enobrecer à sua disgraça disserao ter sido na rio Maranham.*

(2) Selon l'ingénieur Pereira do Lago.

(3) D'après les calculs de l'ingénieur Pereira do Lago. Selon le père Cazal, la province de Maranham, située entre les latitudes de 1° 4′ et 7° 1/2 sud, est d'une forme triangulaire, dont le côté occidental, du nord au sud, est de 120 lieues (*legoas*), et celui le long de sa côte un peu moins. M. Giraldes la place entre

Ces derniers occupent les districts de Miarim, de Vianna, de Monçao, de Codo, de Caxias et de Pastos-Bons.

La population, en 1648, était environ de 400 habitants portugais et 80 soldats. En dix années, elle s'éleva jusqu'à 700 individus. On comptait, en 1683, plus d'un millier de Portugais dans la seule ville de S.-Luiz.

La population actuelle de la province s'élève à 152,893, dont 55,618 libres. Elle renferme une cité, 12 petites villes et 19 villages.

Le premier donataire de Maranham fut le juge *Antonio Coelho de Carvalho*, auquel le roi donna, par un décret du 19 mars 1624, la concession de 50 lieues de côte, depuis la baie de Cumam jusqu'au Rio-Pindare. En 1626, Maranham fut séparé de Pará et du gouvernement général du Brésil, et placé sous la direction d'un capitaine-général. *Francisco Coelho de Carvalho* y arriva, dans cette qualité, le 22 août de cette même année. Les deux capitaineries de Maranham et de Pará furent ensuite réunies, et encore séparées le 25 février 1652. Elles furent de nouveau confondues, le 25 août 1654, avec l'ancien titre d'Etat. Cette union dura 119 ans, pendant lesquels on compte 27 capitaines-généraux. Enfin, elles furent divisées derechef par un décret du 3 mai 1774.

Par un autre décret du 15 mars 1639, on lui accorda 16 lieues de plus; et ces deux décrets furent confirmés le 10 janvier 1646. Le 2 novembre 1722, ces terres furent données, avec le titre de capitaine de Cumam, à *Antonio d'Albuquerque Coelho de Carvalho*, qui les légua à son fils Francisco d'Albuquerque Coelho de Carvalho. Cette donation fut annulée par des lettres royales, du 1er juin 1754, qui indemnisèrent le propriétaire par une concession de terre en Portugal (1).

Les villes de cette province sont : 1° Alcantara; 2° Guimarens; 3° S.-Joam de Côrtès; 4° Vianna; 5° Monçào; 6° Hycatú; 7° Cachias; 8° Tury; 9° Vinhaes; 10° Passo do Lumiar; 11° Maranham.

---

les latitudes de 1° 15' et 7° 20', et lui donne 120 *legoas* de longueur et 110 de largeur.

(1) *Estatistica historica geografica da provincia do Maranhao*, etc.; por Antonio Bernardino Pereira do Lago, coronel do corpo d'Engenheiros, em commissão na mesma provincia. Lisboa, 1822.

La dernière est le siége d'un évêché et le chef-lieu de la province.

La distance par mer, de S.-Louis à Belem, est d'environ 300 lieues. Cette côte renferme 32 baies; ce qui rend la navigation si difficile, qu'il faut trente jours pour faire ce voyage en canots. La population de la ville de Maranham est d'environ 12,000 âmes.

L'île de *Maranham*, située dans un golfe près la bouche occidentale du Rio-Marim de la province de Maranham, a 7 lieues d'étendue du N.-O. au S.-O., et 5 dans sa plus grande largeur. Elle forme, avec le continent, deux jolies baies: l'une, à l'est, sous le nom de S.-Goré; l'autre, à l'ouest, sous celui de S.-Marcos, chacune de 6 milles de largeur, et qui communiquent par un petit détroit appelé *Rio do Mosquito*, de 5 lieues de longueur, qui sépare l'île du continent. Cette île a quelques hauteurs; elle est bien boisée et arrosée par 15 petites rivières.

La province de *Pará* est bornée, au nord, par l'Océan et la rivière Maranham ou Amazone, qui la sépare de la Guianna; à l'ouest, par la rivière Madeira; au midi, par les provinces de Goyaz et Mato-Grosso, et à l'est, par celle de Maranham. Elle s'étend de l'équateur, ou plutôt depuis 0° 15′ jusqu'à 7 dégrés de latitude sud, et embrasse une surface de 250 lieues (*legoas* portugais) de l'est à l'ouest, et moins de 120 dans sa plus grande largeur (1).

Tableau des districts et des villes de Pará.

Districts.	Villes principales.
Pará propre.	Belem ou Pará. Bragança. Collares.
Xingutania.	Villa-Viçosa. Gurupá. Melgaço.
Tapajonia.	Santarém. Souzel. Alter do Chão.
Mundrucania.	Villa-Nova da Rainha. Borba. Villa-Franca.

(1) Selon M. Giraldes, la longueur de cette province est de 220 *legoas*, et sa largeur de 150.

Le chef-lieu de cette province est la ville épiscopale de Pará ou Belem.

L'île de *Joannes* ou *Marajo*, dans la province de Pará, située entre les Tucantins et l'Amazone, ayant l'Océan au nord et le détroit de Tagypuru au sud, a une étendue de 27 lieues du nord au sud, et 37 de l'est à l'ouest (1).

En 1616, *Francisco Caldeyra* arriva dans cette province avec 200 soldats, et établit une forteresse en bois vers l'endroit où on jeta ensuite la fondation de la ville de Belem ou Pará.

La province de *Solimões* (2) est bornée, au nord, par la rivière du même nom, ou plutôt par l'Amazone; à l'est, par la Madeira; à l'ouest, par la Hyabary, qui la sépare des possessions espagnoles; au sud, par les mêmes possessions dont la ligne de démarcation, établie en 1751, fut ratifiée en 1757. Elle est située entre les 3° 23′ et 7° 30′ de latitude sud, et a une longueur, du nord au sud, de 70 lieues sur la côte orientale, et plus de 180 de l'est à l'ouest. Elle renferme tout le pays situé entre la Madeira et le Javary, et qui se trouve compris dans le gouvernement du Rio-Negro, qui dépend lui-même de Gram-Pará. Le territoire, aussi grand que la Grande-Bretagne, a des rapports avec les grandes rivières navigables l'Orellana, le Madeira, le Purus, le Coary, le Teffe, le Jurua, le Jutay et le Javary, dont la plus petite a 1,800 pieds de largeur à son embouchure.

On avait supposé que les sources de ces rivières se trouvaient dans les montagnes du Pérou; mais on a reconnu que derrière ces rivières il existe une communication entre l'Ucayale, grand affluent d'Orellana, et le Mamoré par le Rio de la Exaltacion, et le lac Rogagualo dans la province de Marcos. On ne sait pas encore si les rivières de cette province coulent de ce lac, ou si elles ont leurs sources plus au nord (3).

---

(1) Cor. Braz., II, 294. L'auteur dit que la grandeur de cette île a été établie par un habile officier de la marine royale, d'après des observations géométriques et astronomiques. Selon Pimentel (*arte de navegar*), cette île n'a que 12 lieues d'étendue. Le jésuite André de Barros lui avait assigné une étendue de plus de 90 lieues.

(2) Nom donné par les Portugais au Marañon, au-dessus du Rio-Negro. Voyez l'article *Maranham*.

(3) Brazil by M. Southey, ch. 44.

Étant occupée par diverses nations indigènes, cette province est peu connue, excepté le long de la Madeira et dans le voisinage des Amazones. Elle est divisée en six districts, savoir : 1° Puru; 2° Coary; 3° Teffe; 4° Hyurba; 5° Hyutahy; 6° Hyabary : ce sont les noms des rivières qui la traversent du sud au nord.

Cratto est le chef-lieu de cette province.

La province de *Guianna* forme la partie orientale et méridionale de la région nommée Terra-Firma, bornée, au nord, par l'Océan et la rivière Oronoco; au midi, par l'Amazone; à l'est, par l'Océan, et à l'ouest, par les rivières Hyapura et Oronoco. La Guianne portugaise, qui renferme le territoire appartenant aux Français depuis 1809, comprend la partie méridionale de cette vaste province et l'île de Cayenne. Elle est bornée, au nord, par les possessions espagnoles et le Surinam : les autres limites sont déjà décrites. Elle est située entre le 6° dégré de latitude nord et 4° latitude sud, et elle a 280 lieues de l'est à l'ouest, et 90 dans sa plus grande largeur.

Depuis l'an 1775, les Portugais ont établi, sur les bords du Rio-Branco, sept paroisses habitées principalement par des Indiens, savoir : 1° *S.-Maria;* 2° *S.-Joam-Baptista;* 3° *Nossa-Senhora do Carmo*; 4° *S.-Philippe;* 5° *S.-Antonio ;* 6° *S.-Barbara ;* 7° *S.-Joaquim.* Le pays fournit de beaux pâturages; les rivières abondent en tortues et en poissons. On a établi un fort qui est distant de 369 lieues de Pará par le cours des rivières, ou 62 jours de voyage (1).

Les villes de la partie orientale sont : 1° Alemquer; 2° Almeyrim; 3° Arrayóllos; 4° Cayenna; 5° Espozende; 6° Faro; 7° Macappá; 8° Mazagão; 9° Montalegre; 10° Outeyro; 11° Obydos; 12° Prado; 13° Villa-Nova. Les villes de la partie occidentale sont : 1° Barcellos; 2° Moura; 3° Marippy; 4° Rio-Negro; 5° Sylves; 6° Serpa; 7° Thomar.

Macappá est le chef-lieu de la province.

Vers l'année 1630, les Français s'établirent dans la Guianna; mais bientôt après ils abandonnèrent toutes leurs possessions dans la Terra-Firma, et les colons se transportèrent à l'île de Cayenna, où ils restèrent jusqu'en 1655; alors les Anglais s'en rendirent maîtres et la gardèrent jusqu'en

(1) Cor. Braz., II, 354.

1674, lorsqu'elle tomba au pouvoir des Hollandais, qui l'occupèrent pendant quatre ans.

Division actuelle du Brésil (1831) (1).

NOMS DES PROVINCES ET DES DISTRICTS (*comarcas*).	CHEFS-LIEUX DES PROVINCES ET DES DISTRICTS.
1. Province de Rio-Janéiro . .	Rio-Janéiro.
2. Province de S.-Paulo. . . .	S.-Paulo.
Comarca de S.-Paulo . .	*Idem.*
— d'Ytu	Ytu ou Hitu.
— de Paranagua et Corityba. . . .	Corityba.
3. Province de Santa-Catharina	*Ciudade* ou cité de Nossa-Senhora de Desterro.
4. Province de S.-Pedro. . . .	Portalègre.
5. Province de Mato-Grosso .	Cité de Mato-Grosso.
6. Province de Goyaz.	Cité de Goyaz.
Comarca de Goyaz	*Idem.*
— de S.-Joam de Duas-Barras . .	Natividade.
7. Province de Minas-Geraes .	Cité de Ouro-Preto ou Villarica.
Comarca de Ouro-Preto . .	*Idem.*
— du Rio-Das-Montes.	S.-Joam del Rey.
— du Rio-Das-Velhas.	Sabará ou Villa-Réal de Sabará.
— de Paracatu	Paracatu.
— du Rio-S.-Francisco	Rio-San-Francisco das Chagas ou Rio-Grande.
— de Serro-Frio . . .	Villa do Principe.
8. Province d'Espirito-Santo .	Cité da Victoria ou Victoria.
9. Province de Bahia	S.-Salvador ou Bahia.
Comarca de Bahia.	*Idem.*
— de Jacobina	Jacobina.
— dos Ilheos	S.-Jorge ou Ilheos.
— de Porto-Seguro . .	Porto-Séguro.
10. Province de Serégipe . . .	Cité de S.-Christoãvo ou Serégipe.
11. Province das Alagoas . . .	Cité das Alagoas.
12. Province de Pernambuco. .	Cité do Recife ou Pernambuco.
Comarca de Recife	*Idem.*
— d'Ollinda	Ollinda.
— de Sertão (désert) .	Symbres, jadis Ororabo.
13. Province de Parahyba . . .	Parahyba.

(1) Ce tableau nous a été communiqué par M. Balbi, géographe.

Suite de la division actuelle du Brésil.

NOMS DES PROVINCES ET DES DISTRICTS (*comarcas*).	CHEFS-LIEUX DES PROVINCES ET DES DISTRICTS.
14. province du Rio-Grande. .	Cité de Natal ou Natal.
15. Province de Ciará.	Cité de Portalegre ou Ciará.
Comarca de Ciará.	*Idem.*
— de Cratto	Cratto.
16. Province de Piauhy	Oeyras.
17. Province de Maranham. .	Maranham ou cité de S.-Luiz.
18. Province de Pará.	Cité de Belem ou Pará.
Comarca de Pará	*Idem.*
— de Marajo.	Villa de Monforté ou Villa-Goanna.
— de Rio-Negro . . .	Barra do Rio-Negro.

La nouvelle province d'*Alagoas*, située entre les 9° et 10° 30' de latitude, a été détachée de la partie orientale de Pernambuco. Cette dernière province a perdu aussi, à l'ouest du S.-Francisco, toute la *comarca* du même nom qui fait partie de Minas-Geraes. L'ancienne province de Porto-Seguro forme actuellement la *comarca* du même nom de la province de Bahia.

Sol. Une grande partie de l'intérieur du Brésil est coupée par de vastes savanes ou des forêts impénétrables. Dans la province de Pará, le sol est, en général, uni, fertile et bien boisé. Celui du Maranham est, au contraire, inégal, sans offrir toutefois d'élévations considérables. Il est également très-fertile et produit du bois de belle qualité.

La province de Ciará est comme celle de Maranham, sans vallées profondes, ni hautes montagnes, à l'exception des bras des grandes cordilières dont elle est presque entièrement entourée. La terre y est pauvre, excepté sur les parties élevées, qui sont productives et bien boisées.

La province de Rio-Grande do Norte présente une surface inégale, avec quelques hauteurs considérables. Le sol n'en est pas riche, quoique dans plusieurs endroits on y cultive avec succès la canne à sucre et le cotonnier.

Les deux tiers de la province de Parahyba sont couverts d'aspérités et mal cultivés. Le reste est fertile et rempli de bois très-étendus, surtout dans les terrains élevés et dans le voisinage des rivières.

Le territoire de Pernambuco est très-propre à la culture du sucre et du coton et abonde en beau bois.

La partie orientale de la province de Serégipe del Rey est connue sous la dénomination de *mattas*, en raison des forêts étendues qu'elle renferme. La partie occidentale est appelée *agrestes*, attendu la nature rocailleuse du sol où il se trouve quelques bois et terrains productifs, mais mal arrosés.

Bahia est un pays montagneux, très-boisé et favorable à l'agriculture.

Porto-Seguro est presque entièrement couverte de bois d'une belle qualité. La *serra des Aymores*, qui traverse une partie de cette province et de celle de Bahia, s'étend tantôt vers la mer, tantôt dans l'intérieur.

Le territoire d'Espirito-Santo est coupé par un grand nombre de *serras* couvertes de bois. Il est fertile et susceptible de recevoir beaucoup de genres de culture.

La province de Rio de Janéiro est montagneuse, à l'exception du district de Goytacazes. Les *campos* ou plaines, qui s'étendent depuis Parahyba jusqu'au Maccahé, sont riches et productives.

Celle de S.-Paulo présente une grande variété de terrain. Sa partie orientale renferme la cordilière de Cubatam, qui, s'étendant parallèlement à la côte, est couverte de bois épais, arrosés par des ruisseaux, dont les uns se jettent dans la mer et les autres coulent dans l'intérieur.

S.-Catharina est une province montueuse, boisée, par conséquent, fertile et très-propre à l'agriculture, excepté dans quelques situations marécageuses.

La province de Rio-Grande do Sul est traversée par une chaîne de montagnes; mais le sol est généralement plat, couvert de vastes plaines bien arrosées et abondant en pâturages.

Mato-Grosso est un pays bas, ayant des bois le long des rivières. Une partie du district de Campuania, d'une étendue de 70 milles, est annuellement inondée par les eaux du Paraguay.

La province de Parannâ est également basse : il s'y trouve quelques montagnes ou éminences, mais peu élevées. La terre y est excellente et capable de fournir presque tous les produits de la zone tempérée.

Les trois provinces d'Uruguay, de Solimões et de Piauhy, sont regardées comme très-fertiles.

La contrée de Minas-Geraes est la plus montagneuse du Brésil. L'aspect de celle de Goyaz est inégal, montueux en quelques parties, et son sol est presque partout peu favorable à l'agriculture. On y trouve cependant quelques morceaux de terre productifs et bien boisés.

Les *campos Geraes* du Brésil oriental présentent, dit le prince Maximilien, comme un monde nouveau, des plaines immenses entièrement dénuées de forêts, ou des collines à pente douce qui se prolongent en chaînes, et qui sont couvertes d'herbes sèches et hautes et d'arbrisseaux épars. Les campos qui s'étendent jusqu'au Rio-S.-Francisco à Pernambuco, à Goyaz et au-delà, sont coupés, dans différentes directions, par des vallées où naissent les rivières, qui de ce plateau élevé descendent vers la mer. Les *campos* n'y sont pas parfaitement unis : leur surface offre alternativement des plaines en pente douce et des plateaux partout tapissés d'herbes et d'arbustes. Quoique généralement unis et dépourvus de forêts, ils diffèrent cependant des *Steppes* de l'ancien et du nouveau monde, dont M. de Humboldt a fait une peinture si belle et si fidèle (1).

Montagnes. Des chaînes de montagnes bordent la côte depuis le 10e jusqu'au 30e dégré de latitude. Celle qui s'étend de l'extrémité septentrionale de la province de Bahia jusqu'à S.-Catharina, est distante d'environ 150 milles de la côte. Une autre plus considérable commence entre les provinces de Pernambuco et Maranham, et se prolonge jusqu'à la grande cordilière du Brésil, où les principales rivières ont leur source. Une troisième chaîne s'étend, plusieurs centaines de milles, le long de la côte orientale des Tucantins.

La haute chaîne de montagnes qui traverse les provinces de Minas-Geraes, de Goyaz et de Pernambuco, est séparée de celle de la côte orientale par d'immenses forêts, qui s'étendent depuis Rio de Janéiro jusqu'aux environs de ahia, sur une longueur de 11 dégrés de latitude, ou 198 *legoas*, lieues partugaises, ou 165 milles géographiques de 18 au dégré.

Dans la province du Rio-Grande do Sul, une chaîne de montagnes se dirige vers le nord, près la mer, jusqu'à la latitude de 29° 30′, où elle tourne sur l'ouest, et ensuite vers

(1) Voyage du prince Maximilien, chap. 16.

le nord-ouest. Elle donne passage à plusieurs rivières, dont la principale est Paraná.

Dans la capitainerie de S.-Paulo, la haute chaîne de montagnes, nommée *Cubatão*, couverte de bois, qui se trouve parallèle à la côte, s'incline graduellement vers l'intérieur, et donne naissance à beaucoup de rivières, qui coulent de deux côtés dans la Parанná et dans la mer (1)

Hauteurs des montagnes. La hauteur moyenne des provinces montagneuses de l'intérieur a été estimée de 400 à 450 *brazas* (2) au-dessus de la mer. Le terrain le plus élevé se trouve dans le Minas-Geraes; mais la hauteur moyenne de Mato-Grosso est plus considérable qu'ailleurs. Selon l''ingénieur Von-Eschwege, aucune montagne du Brésil n'est élevée au niveau de neige perpétuelle.

La *serra d'Itambé*, dans la province de Minas-Geraes, s'élève de 5,590 pieds français au-dessus du niveau de la mer.

La *Fazenda de Gama*, située entre Barbacena et Padre-Anastasia, est élevée de 3,330 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Les montagnes dites *dos Orgãos* ou des Orgues, dans la province de Rio de Janéiro, sont à la hauteur de 564 toises ou 1,099 mètres.

La montagne de *Corcovado* est élevée de 2,329 pieds au-dessus du niveau de la mer, d'après les observations des capitaines Fitzroy et King.

Le point le plus haut de la route, dans la *serra da Mantiqueira*, est de 3,160 pieds.

Les plus hautes montagnes qu'on ait mesurées au Brésil n'ont que 900 toises; telles sont, dans la capitainerie de Minas-Geraes, l'*Itacolumi*, près Villa-Rica, la *serra d'Itambé*, celle de *Caras*, etc. (3).

Volcans, tremblements de terre. Il n'y pas de volcans dans le Brésil, mais on en voit les traces dans la montagne Morena de la province d'Espirito-Santo. Le 24 septembre 1744, à midi, après une grande sécheresse dans la province de Mato-Grosso, on y éprouva un tremblement de terre. Celui qui détruisit la ville de Lima, au mois d'octobre 1746, se fit sentir dans cette province.

---

(1) Cor. Braz., I, 203.

(2) 202 mètres.

(3) V. Eschwege, Journ. von brésilien, 1818, tom. I, p. 213. M. de Humboldt, Rel. hist., lib. VIII, ch. 24.

Eaux thermales. Il y en a cinq sources, nommées Caldas de S.-Feliz ou Frey-Raynaldo, à 10 lieues au sud de l'*Arraial* du même nom, dans le district de Parannà de la province de Goyaz.

Lacs et rivières. Le plus grand lac du Brésil est celui de *Patos* (1), situé dans la province du Rio-Grande do Sul, et parallèle à la côte de la mer. Il a 45 lieues (2) d'étendue du N.-E. au S.-O., et 10 dans sa plus grande largeur. Des navires de moyenne grandeur peuvent y naviguer; mais on y rencontre des bas-fonds dangereux. Dans la partie méridionale, les eaux sont salées. Il reçoit presque toutes les eaux de la partie septentrionale et orientale de la province par les canaux du Jacuhy au nord et le Rio de S.-Gonzalo au midi. Il les décharge dans l'Océan par le Rio-Grande de S.-Pedro, qui a 3 lieues de longueur et 1 de largeur. Les bords sont bas et son lit éprouve quelquefois des changements.

Le *lago Mirim* ou lac Mineur, ainsi nommé par comparaison avec celui de Patos, a 26 lieues de longueur et 7 dans sa plus grande largeur. Il s'étend le long de la côte de la mer, et décharge ses eaux dans le lac Patos par le Rio de S.-Gonzalo. Le canal a 14 lieues de longueur, et il est navigable.

Le lac *Mangueira*, situé entre la côte de mer et le lac Mirim, avec lequel il communique, a une étendue de 23 lieues.

Le lac *do Peixe* (3) ou du Poisson, nommé aussi *Mos-*

---

(1) Le père Cazal prétend que Patos était le nom des naturels qui, autrefois, occupaient ses bords. M. Southey croit que ce nom lui a été donné à cause de quelques canards qui y furent laissés, en 1554, et qui se multiplièrent tellement, qu'ils couvraient, en quelque sorte, la surface de ce lac.

(2) Le marquis de Grimaldi donne une plus grande étendue à ce lac. Il dit que le Rio-Yacui, formé par trois ruisseaux, conserve son nom originaire d'Igay dans tout son cours, du nord au sud. Mais en tournant à l'est, il prend celui de Yacui, et, en approchant de la mer, il forme un lac appelé *lac de Patos*, autrement appelé Rio-Grande de San-Pedro, de 60 lieues de long et de 10 à 12 dans sa plus grande largeur. (V. *Respueta á la memoria que presento el de Portugal en* 16 *de enero de* 1776, n° 41.)

(3) Ainsi nommé à cause de la grande quantité de poissons

tardas, situé dans la Péninsule, entre le lac Mirim et la mer, a 9 lieues d'étendue et de 5 à 8 palmes de profondeur.

Le grand lac de *Saracá*, dans la capitainerie de Rio-Negro, situé à la distance de 9 lieues du Maranham, communique avec ce fleuve par six canaux, dont les deux extrêmes sont éloignés l'un de l'autre de 13 lieues. Celui inférieur reçoit les eaux de l'Unainu, par lequel, vers le milieu du 18e siècle, les Hollandais fesaient passer des marchandises aux naturels de Surinam et d'Essequebo.

Le lac *Ibéra* ou *Caracares*, situé dans la province de Parranná, a une grande étendue. Sur quelques cartes, il a 44 lieues de longueur et un peu moins de largeur. Suivant d'autres, il n'a que 25 de longueur et 6 de largeur. Il communique, par le Mirinay, avec l'Uruguay et avec le Paraguay par le Correntes.

Le lac *Juparanan*, dans la province de Porto-Seguro, à environ 21 milles de la mer, a 4 lieues de circuit. Il est entouré de forêts, semé d'îles, et il abonde en poisson.

Rivières. En général, la plupart des grandes rivières du Brésil sont des affluents du Maranham et de la Plata. Ceux de cette dernière arrosent les parties méridionales, et ceux du Maranham les parties septentrionales.

Le *Rio-Maranhão* (1) ou Maranham, nommé *Guienna*,

---

qui vient de la mer dans certaine saison, où elle y force un passage.

(1) Les Indiens donnèrent à ce fleuve le nom de *Paranná-Vacu*, ou Grande-Rivière. Les navigateurs Pinzons, qui reconnurent les premiers son embouchure, l'appelèrent *Mar-Doce*, ou Mer-Douce. Le nom *Marañon*, qui est espagnol, lui aura été donné peut-être par quelqu'un de cette nation. Gonzalo Pizarro lui donna le nom d'Orellana, à cause des femmes guerrières qu'il avait rencontrées sur ses bords, à la hauteur de 2° sud. Les premiers Portugais qui remontèrent la rivière des Amazones, depuis l'embouchure du Rio-Negro, l'appelèrent *Solimões*, nom qui lui est encore resté aujourd'hui, non pas, comme on l'a prétendu, par allusion aux substances vénéneuses avec lesquelles les Indiens de ces latitudes empoisonnaient leurs flèches, ni du nom des tribus habitant les bords du Rio-Negro; mais cette dénomination lui vient d'une nation appelée *Soriman*, et par corruption *Solimas* et *Solimões*. (Cor. Braz., *Apendice das provincias de Solimões*, etc.)

M. de la Condamine se trompait sur l'origine de ce mot. Rio

par quelques indigènes et improprement des *Amazones* (*Rio das Amazonas*), est sans contredit le plus grand fleuve de l'univers. Son cours est de 11 à 1,200 lieues portugaises ou plus de 4,000 milles anglais.

Les Portugais l'appellent les *Amazones* jusqu'à l'entrée du Rio-Negro ; de là jusqu'au confluent de l'Ucayale et de la Tanguragua, on lui donne le nom de *Solimões;* et plus haut celui de Maranham.

La Tanguragua sort du lac Hyauricocha, situé, sous la latitude de 10° 1/2 sud, dans le district de Huanaco, à environ 30 lieues portugaises nord-nord-est de Lima. Elle court nord-nord-est l'espace de 100 lieues entre les deux cordilières des Andes jusqu'à la ville de Jaen de Bracamoros, où elle commence à être navigable. Elle y reçoit le Chincipé, qui vient du nord-ouest, et le Chachapóyas du sud-est ; l'un et l'autre navigables. A 40 lieues plus bas, elle reçoit aussi le S.-Tiago, qui descend des montagnes de Loxa. A cet affluent, la Tanguragua a une largeur de 250 toises esp. ou 1,500 pieds anglais, et à une demi-lieue plus bas, coulant vers l'est à travers la cordilière intérieure des Andes ; son lit n'a que 25 toises de largeur dans l'endroit le plus étroit. Par ce canal, nommé *Pongo*, de deux lieues de longueur, les eaux descendent en une heure. A son extrémité, est située la ville de Borja. A environ 20 lieues plus bas, la Tanguragua reçoit, du côté gauche, le Rio-Marona, qui descend du volcan de Sangay ; et 12 lieues plus bas, du même côté, la Pastáça, qui a ses sources dans la même cordilière.

A 10 lieues plus bas, vient se jeter la *Guállaga*, qui prend sa source vers le 11[e] dégré de latitude au nord du lac Chiquiacóba, dans le district de Huanáco ; ensuite, la Chambyra et le Tigre. Ces deux rivières coulent du nord-ouest, et la dernière a 100 lieues de côurs.

A la distance de 20 lieues au-dessous de l'entrée du Tigre, est la magnifique jonction de la Tanguragua avec l'*Ucayale*. Ce dernier a sa source sous la latitude de 18° au sud-est du grand lac Chucuito ou Titicáca, et à 36 lieues est-nord-est

---

de Solimões, dit-il, rivière des Poissons ; nom qui lui a probablement été donné à cause des flèches qui sont l'arme la plus ordinaire des habitants de ses bords (p. 131). M. Southey croit que ce mot de Solimões fut donné par les Portugais, parce qu'on y trouve en abondance des poissons de ce nom. *History of Brazil*, vol. III, p. 142.

de la cité d'Arica. Il coule vers le nord et nord-ouest sous le nom de *Benni* jusqu'à sa jonction avec l'*Apurimáco*, sous la latitude de 11°, où ces noms sont remplacés par celui d'*Ucayale*.

L'*Apurimáco* a sa source à la distance de quelques lieues au nord de la cité d'Arequipa, entre le lac Chucuito et l'Océan-Pacifique, dont il est distant seulement de 15 lieues. Dans son cours tortueux, vers le nord, il reçoit, du côté gauche, les Pampas, sous la latitude de 13° 10′; et du côté droit, l'*Urubamba*, sous la latitude de 12° 15′, et le *Montaro*, sous celle de 12° 6′. Se dirigeant alors vers le nord-est, il reçoit le *Perene*, du côté gauche; et de l'autre, la *Paucartamba*, à 3 lieues de sa jonction avec le Benni, sous le 11ᵉ dégré de latitude.

Le *Montaro* sort du lac Chinchayocha, sous le 11ᵉ dégré de latitude, dans le district de Huanaco, et coule le long de la Cordilière, vers le sud-est, dans une distance considérable.

Le plus grand affluent de l'Ucayale, après qu'il a pris ce nom, est la *Pachitèa*, qui a sa jonction du côté gauche, sous la latitude de 8° 30′. Son cours est de 60 lieues.

Le *Maranham* au confluent où il prend ce nom, coule vers le nord-est la distance de 30 lieues, et reçoit, du côté gauche, le *Napo*, qui, prenant sa source dans la cordilière intérieure des Andes, dans le voisinage de Quito, coule vers le sud-est, et après un cours de 160 lieues, décharge ses eaux par plusieurs canaux formés par des îles au-dessus desquelles il a une largeur de 600 toises.

Après la jonction du Napo, le Maranham a 900 toises de largeur. Sa distance jusqu'à l'Océan, en ligne droite, est de 400 lieues. A cet endroit, le Maranham se dirige vers l'est, et après un cours de 13 lieues, il reçoit, du côté droit, le *Rio-Cassiquin*, qui vient du sud et dont le cours est de 100 lieues.

Vingt-quatre lieues plus bas, le Maranham reçoit les eaux du *Hyabary*, qui a ses sources dans le territoire des Toromonas, sous la latitude de 11° 30′.

Trente-quatre lieues plus loin est l'entrée de la grande *Içâ*, qui, sous le nom de *Putumayo*, a ses sources près ladite cordilière, au nord-est de Napo et dans le voisinage de S.-Joam de Pasto.

Ensuite se trouvent le *Hyutahy*, le *Hyuruhá*, moins



grande que la précédente, n'ayant que 362 toises de largeur à son entrée; et le *Teffe*, le *Cuary* et le *Purús*, qui déchargent leurs eaux par plusieurs canaux.

Le *Teffe*, dont les eaux sont claires et de la couleur de l'ambre, est navigable pour les gros navires à une distance considérable du Maranham. Le voyage des barques, en le remontant, est de deux mois. On ne connaît ni ses sources ni ses affluents. Le pays qu'il arrose est occupé par les Muras, qui ont chassé toutes les autres peuplades.

Le *Rio das Trombetas*, nommé premièrement *Oriximana*, est un des plus grands affluents du Maranham au-dessus du Rio-Negro, ayant à sa jonction une largeur de 869 *braças* ou un mille et demi, et ses eaux étant si profondes, qu'on n'a jamais pu les sonder. Cette rivière, selon Orellana, était le séjour des Amazones.

Le *Rio-Hyapurá*, nommé Caquetá près sa source, et Japura et Yapura par la plupart des auteurs, prend ses sources dans la province de Popayan, au nord de Putumayo, et coule parallèlement au Maranham pendant une grande distance. Dans son cours, vers le sud-est, cette rivière arrose un terrain de 320 lieues de la province de Guianna, et se décharge dans l'Amazone par neuf canaux, dont le premier est à la distance de 100 lieues à l'ouest du dernier. Ils portent les noms d'*Auatiparaná*, *Euiratyba*, *Manhâná*, *Uaranapú*, *Hyapurá*, *Unaná*, *Copéya Hyucara* et *Cadáya*.

Le Hyapurá a une communication avec le Rio-Negro par le moyen des lacs et des courants. Son cours est si rapide, qu'il ne serait pas navigable, s'il n'était ralenti par des îles innombrables, et de diverses grandeurs, formées par les sinuosités de son lit, et dont le sol est entièrement ras et presque toujours inondé. Après le Rio-Negro, le Hyapurá est le plus grand affluent du Maranham.

Selon La Condamine, le Maranham a de 10 à 1,200 toises de largeur, à 8 lieues au-dessous du Purús où on n'a pas trouvé de fond avec une corde de 103 brasses.

Le *Rio-Negro*, dont l'ancien nom est Guyari, a une largeur et un volume d'eau presque égaux à ceux du fleuve dans lequel il décharge ses eaux. Il prend sa source dans la province de Popayan, au nord-est du Rio-Hyapurá dont la direction est parallèle à une distance égale. A 12 lieues de distance de son entrée, le Negro se divise en deux ca-

4.

naux. M. de la Condamine, qui a mesuré le plus septentrional à sa distance de 10 milles de Maranham, trouva qu'il avait une largeur de 7,218 pieds. A son confluent avec ce fleuve, il n'a qu'un mille de largeur ; mais plus haut, il a 4 à 6 lieues. Il renferme beaucoup d'îles. Ses eaux, qui paraissent noires comme de l'encre, sont néanmoins pures et salubres. Ses bords ne sont pas infectés d'insectes ni malsains comme ceux du Maranham. C'est par cette raison que les bateliers indiens poussent des cris de joie, en y entrant. Entre le fort S.-José et Lamalonga, distance de 112 lieues, le Negro reçoit les eaux de plusieurs affluents qui communiquent par des canaux naturels, et dans la saison des pluies, par des *pantanaes*. A la distance de 35 lieues au-dessus de Lamalonga, la navigation du Negro est interrompue par des rochers, et plus haut elle présente aussi des difficultés.

La jonction de cette rivière avec le Maranham est sous la latitude de 3° 9′. Afin de vérifier la communication entre l'Orénoque et le Rio-Negro, M. de Humboldt entra dans cette dernière rivière (1800) par celle d'Apure, et parvint, après une navigation pénible, au fort S.-Charles, limitrophe des possessions portugaises, et retourna à la Guiane, par le Casiquiari, grand affluent de l'Orénoque, et dont l'entrée est sous la latitude de 3° 1/2.

A la distance de 20 lieues au-dessous du Rio-Negro est la *Madeira*, autrefois nommée *Cayary*, qui s'unit au Maranham du côté droit, à 3° 20′ de latitude. On lui a donné le premier nom à cause des gros troncs d'arbres qu'elle chârrie dans son courant. Elle fut découverte, en 1725, par le sergent-major *Ferdinand de Melo Palheta*. En 1741, on l'a remontée jusqu'aux environs de Santa-Cruz de la Serra, ville du Haut-Pérou (Bolivia), située par 17° 1/2 de latitude sud.

Elle prend le nom de Madeira à sa jonction du Guaporé et du Mamoré, sous la latitude de 10° 22′. A 40 lieues au-dessous de cette pointe, sous la latitude de 13°, la Madeira communique avec le Benni, par la rivière *Exaltaçao*, qui sort du lac Rogaguàlo, d'où une autre rivière, de peu d'étendue, coule pour s'unir avec le Mamoré.

En face de l'angle de jonction du Mamoré et du Guaporé se trouve une île fermée par une roche qui commande l'entrée des deux rivières. On compte 260 lieues de cette pointe à la bouche de la Madeira. Dans la distance des 60 premières

lieues, il y a 12 grandes cataractes qui empêchent la navigation. La chute de S.-Antonio (*Salto do Théotonio*) est la première, sous la latitude de 8° 48′, qui l'interrompe en remontant. Il faut trois mois pour naviguer en canot depuis cette chute jusqu'à celle de Guajirumirim du Guaporé.

Depuis la chute de S.-Antonio jusqu'au Maranham, la Madeira renferme plus de 30 îles de 1 à 3 lieues d'étendue. Celle de Minas, située à 17 lieues au-dessous du Rio-Marmellos, a 10 milles de longueur et 3 de largeur. Elles sont couvertes de beaucoup d'arbres.

Le Maranham, augmenté par les eaux du Rio-Negro et la Madeira, a communément une lieue de largeur, et aux endroits où se trouvent des îles parallèles, il a 2 lieues de largeur.

A 60 lieues en ligne directe et 90 par le canal du fleuve, au-dessous de la Madeira, est l'entrée de la grande rivière *Tapajoz*, et 60 lieues plus à l'est, le *Rio-Xingú*, qui, vers ses sources, porte le nom d'*Arinos*.

Celle-ci tire son nom d'une nation actuellement inconnue. Elle a sa source près celles de Paraguay. Après un long cours, l'*Arinos* s'unit avec la Juruênna pour former le Tapajoz, ou plutôt le *Tapayó*. La Juruênna, qui a sa source sous la latitude de 14° 42′, a un cours de 120 lieues. Les affluents forment des communications faciles avec le Guaporé. M. Mawe observe que celle entre la ville de Pará et les mines de Mato-Grosso et de Cuiba, par ces rivières, est de 200 lieues plus courte que par la Madeira et le Guaporé (1).

L'Arinos fut découvert, en 1746, par le capitaine *Joam de Souza é Azevedo*. En 1805, il fut exploré par *Joam Viages*, et en 1812, par *Antonio Thomé de Franca*.

Dans les plaines sablonneuses de Parycis se trouve le *Tapajoz*, qui prend sa source dans la capitainerie de Mato-Grosso, coule vers le nord entre la Madeira et le Chingu, la distance de 300 lieues, et s'unit au Maranham, sous la latitude de 2° 24′, et longit. de 55° (Greenwich), à 118 lieues de la ville de Pará, et 162 par sa plus courte navigation.

Le *Xingú* ou *Zingu*, nommé *Paranaiba* par le père Acuña, et *Aoripana* par le père Fritz, arrose le district de Tapajonia, dans la province de Pará. Ses sources, ainsi

(1) Mawe, *Travels in the interior of Brazil*, chap. 18.

que celles de Tapajoz, se trouvent dans le district de Cuiaba; mais elles ne sont pas encore connues. Chacune a un cours de 230 lieues au moins.

Il faut faire un voyage de 8 jours jusqu'aux premières chutes, et on le remonte pendant deux mois.

Le Maranham, après avoir reçu les eaux du Xingú, se dirige vers le nord-est à la distance de 40 lieues, et sa largeur augmente en s'approchant de l'équateur. Enfin, il décharge ses eaux dans l'Océan par une embouchure de 7 à 8 lieues d'étendue (1).

A 24 lieues au-dessous de l'entrée du Xingú, il y a un canal nommé *Tagypurú*, qui s'étend vers le sud-est et l'est, et dont les eaux se jettent dans le *Rio-Tucantins*. En plusieurs endroits, ce canal est étroit; mais vers le Rio-Annapû, il a 4 lieues de largeur avec plusieurs îles.

Le *Tucantins*, qui a sa source vers le centre de la province de Goyaz, se dirige de cette pointe vers le nord-est, et s'augmentant en largeur, se jette dans l'Océan par une embouchure égale à celle du Maranham. A la distance de 40 lieues de cette embouchure, il a 10 milles de largeur; à 26 lieues plus haut, la navigation est bonne. La marée est sensible jusqu'à Arroios où les canots sont enregistrés. Ses nombreuses îles ralentissent le courant, et donnent un abri pendant les gros vents. Les navires qui partent de Macappá pour remonter le Maranham. passent par le Tucantins pour éviter les grands courants et le gonflement (2) extraordinaire du fleuve.

En 1798, la Cour donna ordre d'explorer le Tucantins. En conséquence, *Elias Ferreira de Barros*, habitant de Pastosbons, fit partir, dans une barque, *Manoel Aloez Grande*, qui, après un jour et demi de navigation, entra dans ce canal et passa à Pará, d'où on ouvrit un commerce avec le haut Maranham.

La marée se fait sentir dans le Maranham jusqu'à la ville d'Obydos, à plus de 150 lieues au-dessus de Macappá, en suivant le cours du fleuve. Depuis Borja, où les chutes se terminent, les bords sont plats et couverts de bois. Le cou-

(1) Quelques auteurs donnent au Maranham 80 lieues d'embouchure; mais d'après les meilleures cartes, il n'a que 50 lieues depuis la pointe de Tigióca jusqu'à Macappá, et dans cette distance se trouve l'île de Marajo.

(2) Nommé *Póróróca*; en anglais, *Hyger* ou *Bore*.

rant est toujours rapide pendant les hautes eaux ; de nouvelles îles sont formées, d'autres sont détruites ou réunies ensemble.

Le *Rio da Prata* ou *Paraguay,* prend sa source dans la plaine de la *serra* de Pary ou Lage, qui fait partie de celle de Paricys dans la province de Mato-Grosso, et aux *Sete-Lagoas,* ou 7 petits lacs qui se communiquent entre eux. Un peu au-dessous du dernier, la rivière coule vers le nord à travers un pays marécageux ; ensuite, à une petite distance, vers l'ouest, se dirige vers le sud.

Son premier affluent est le *Rio-Diamantino* ou rivière de Diamants, qui vient d'une source éloignée, et qui reçoit les eaux de *Corrego-Rico* ou Canal-Riche, autrement nommé *Rio do Oiro* ou rivière d'Or.

Le *Rio-Novo* (découvert en 1786), affluent oriental du Paraguay, est formé des petites rivières nommées Santa-Anna, Gomez et autres, à travers lesquelles passe le grand chemin de Cuiaba.

Le *Jauru* est le premier grand affluent du Paraguay ; il prend sa source dans les plaines ci-dessus dénommées, sous la latit. de 14° 42′, et longit. 58° 38′ (Greenwich). Il coule vers le sud-est, à la distance de 34 lieues, et, après un cours entier de 60 lieues, il s'unit au Paraguay sous la latitude de 16° 24′, à 7 lieues au sud de Villa-Maria (1).

Le bord oriental du Paraguay est très-élevé dans toute cette étendue, et a 7 lieues portugaises au-delà du Jaurú jusqu'à la pointe Escavalda, où les deux bords commencent à s'aplanir et sont entrecoupés de lacs. A 20 lieues au-dessous de cette pointe, la rive occidentale est bordée d'une *serra* ou chaînon d'une égale longueur, mais étroit et rompu dans plusieurs endroits pour laisser passer les eaux de trois lacs adjacents, dont les canaux ressemblent à des grandes rivières lors des inondations du fleuve. Ces lacs portent les noms d'*Oberaba*, *Gahyba* et *Mandiore.* Le premier a trois lieues de diamètre ; le dernier en a environ cinq.

Le *S.-Lourenço*, autrefois *Porrudos*, a sa source vers le 15e dégré de latitude.

La Cuiaba, grand affluent du S.-Lourenço, prend sa source sous la même latitude que le Paraguay, et se forme de deux affluents, la Cuiaba-Mirim et la Casca. Après avoir

(1) Mawe, Travels, in Brazil, chap. 18.

reçu les eaux de beaucoup d'autres, elle devient navigable à plus de 20 lieues au-dessus de la capitale, mais avec difficulté à cause de ses nombreuses chutes. Au-dessous de la Villa-Réal, sa largeur augmente; son courant devient rapide à travers un pays plat qui est submergé pendant les inondations périodiques. Elle se décharge dans le S.-Lourenço, sous la latitude de 17° 20′.

Traversant le chemin de Goyaz, le S.-Lourenço est déjà une rivière considérable; ensuite il reçoit les eaux de la Parranahyba, qui, elle-même, reçoit celles du Sucuri, dont les sources sont à une grande distance dudit chemin. Un peu au-dessous de la Parranahyba, se trouve la dernière chute d'où il coule, vers le sud-ouest, à travers un pays plat, et se décharge par deux canaux dans le Paraguay, sous la latitude de 18° 45′. Le canal de l'est est connu sous le nom du *Rio-Chaynez*. A sa jonction, le S.-Lourenço est aussi grand que le Paraguay.

Le *Tocoary* a son principal canal de décharge sous la latitude de 19° 15′, vis-à-vis la *serra* de Chaynez. Cette rivière a ses sources dans la province de Mato-Grosso, près les limites de Cayaponia et au nord de Camapua. A sa jonction avec le Cochim, le Tocoary est déjà très-fort. Près de là, il y a une chute du même nom, où les canots déchargent la moitié de leur cargaison pour pouvoir passer outre. Un peu plus bas, il y a une autre chute, nommée *Belliago*, la dernière de 113 que les navigateurs rencontrent du port Féliz à Cuiaba. A cette chute, le Tocoary a 60 *braças* de largeur. Son cours est tortueux et traverse généralement des *campinhas* ou plaines très-peu boisées.

A 11 lieues plus au midi se trouvent les bouches du *Rio-Mondego*. Cet affluent, nommé premièrement *Aranhahi*, et ensuite *Embotateu*, est navigable presqu'à sa source, qui est près de celle d'Anhandubi-Guaçu.

A cet affluent, le Paraguay coule dans deux canaux formés par une île étroite de 20 lieues de longueur. Le plus oriental se nomme Paraguay-Mirim.

A la distance de 11 lieues, au sud de Mondego, se trouvent deux monts très-élevés, en face l'un de l'autre. Sur la pente du plus occidental, est situé le fort de Nova-Coimbra.

A la même distance, au-dessous de la Coimbra, se trouve, du même côté, la bouche de *Bahia-Negra* ou baie Noire, située à 6 lieues dans l'intérieur, et de 5 d'étendue.

Elle reçoit les eaux des lacs et des marécages situés à l'ouest et au sud des montagnes d'Albuquerque.

A 17 lieues plus bas, le Paraguay reçoit, du côté de l'est, le Rio-Queyma.

A 8 milles de cette dernière rivière, sous la latitude de 21°, du côté de l'ouest, se trouve le *Morro*, où est situé le fort Bourbon, que les anciens Paulistas nommaient le mont de Miguel-José.

Descendant encore 8 lieues, par eau, au sud du mont Miguel-José, sous la latitude de 21° 20′, une petite chaîne de montagnes borde le Paraguay, où ses eaux, comprimées dans un canal étroit, coulent rapidement en deux canaux qui sont séparés par une île de roches. Cet endroit, nommé *Fecho dos Morros* ou Barricade-de-Roches, sert de limite entre le haut et le bas Paraguay. Là, se terminent les bords marécageux de cette rivière majestueuse, qui commençant, comme il est déjà dit, à la pointe Escavalda, a presque 100 lieues au nord; la largeur, dans cette étendue, pendant les inondations qui commencent en avril, et continuent jusqu'en septembre, est de 20 à 40 lieues.

Les eaux forment un immense lac, nommé, par les anciens Vicentistas, *Lago-Xarays*, d'après une nation de ce nom qui n'existe plus. Pendant la crue des eaux, les terres élevées paraissent comme des îles. Les lits des rivières S.-Lourenço, de Tocoary, de Mondego et autres du côté de l'est, ainsi que les lacs et les bois de l'autre côté, forment une partie de ce *Caspian* périodique.

A partir de Fecho dos Morros, les deux bords du Paraguay commencent à devenir une terre ferme, et particulièrement celui de l'est. De ce côté, est le petit *Tipoty*, le *Correntes*, le *Rio-Branco* ou rivière Blanche des Espagnols; qui paraît être le même Correntes, l'*Appa*, qu'on croît être le *Parahy* des anciens Paulistas, le *Guidáva*, l'*Ippanès-Guassú*, l'*Ippanès-Mirim* et le *Chichuhy*.

Le Rio-Branco est considérable. Il fait sa jonction avec le Paraguay à 14 lieues au-dessous de *Fecho dos Morros*.

L'Ippanès-Guassú arrose un territoire inculte, et se jette dans le Paraguay à 30 lieues au-dessous de Correntes.

Le Chichuhy, nommé aussi Jejuhy, est formé de deux petites rivières nommées Iguaray-Assu et Iguary-Mirim, et se jette dans le Paraguay, sous la latitude de 24° 12′.

Le bord raboteux de *Huguruguita* commence à Chichu-

hy, et se prolonge la distance de 10 lieues jusqu'à l'entrée du petit *Suobógo*, où commence la côte de Pataque, de peu d'étendue, qui se termine au *Tabixú*. Ces deux rivières se jettent dans le Paraguay, du côté gauche.

A 18 milles au sud de la cité d'*Assumpção*, située sous la latitude de 25° 22′, on découvre le premier bras du grand *Pilco-Mayo*, qui descend de la cordilière des Andes, dans le district de Potosi. Douze lieues plus bas est l'entrée du second bras, et quatre plus loin est le bras le plus méridional. Cette rivière a un cours de près de 200 lieues, et elle est navigable près de sa source.

Du côté de l'est, le Paraguay reçoit les eaux de *Pirajú*, de la *Cannabé* et du *Tibiquary*.

La Cannabé, qui a sa source dans la province de Parannà, a un cours de 30 lieues. Elle se décharge dans le Paraguay, à 15 lieues au nord de Tibiquary.

Cette dernière rivière, nommée aussi *Tibicoary*, est considérable, et se décharge dans le Paraguay, à la distance de 25 lieues au-dessus du confluent de la Parannà.

Sous la latitude de 26° 50′, le *Rio-Verde* ou *Parsa*, ou *Colorado*, verse ses eaux dans le Paraguay, après un cours de plus de 200 lieues, lequel commence près les Andes.

A 12 lieues plus au sud, on voit l'union majestueuse du fleuve avec la Parannà, qui a presque la même grandeur.

Le *Rio-Parannà*, de la province de S.-Paulo, est formé de deux grands affluents : la Parannahyba, qui vient du centre de Goyaz, et le Rio-Grande, qui vient de l'intérieur de Minas-Geraes. Les autres principaux affluents, sont : 1° La rivière *Curuhury*, qui vient de l'intérieur de Goyaz, traverse le territoire de Cayapós, et verse ses eaux dans la Parannà, un peu au-dessous de la grande chute d'*Urubú-Pungá*, qui intercepte le passage des poissons. 2° Le *Rio-Tieté*, nommé autrefois l'*Anhemby*, ou rivière de beaucoup d'eau, qui entre du bord oriental à trois lieues plus bas. Il a un cours de 7 à 800 milles, mais sa navigation est obstruée par cinquante chutes rapides. 3° Le *Rio-Sucurihú*, qui a sa jonction à deux lieues plus bas, du côté occidental. A une lieue et demie, se trouve l'île Comprida, qui a six lieues de long. 4° A deux lieues et demie, au-dessous de son extrémité méridionale, le *Rio-Aguapehi* s'unit à la Parannà, du côté gauche. Son embouchure a quatre *braças* de largeur. 5° Quatre lieues plus bas, se trouve le *Rio-Verde*,



qui vient de l'ouest. En face de sa bouche, il y a deux îles, parallèles l'une à l'autre, qui ont moins d'une lieue de largeur. 6° Dix lieues en descendant, est l'entrée du *Rio da Onça*, qui est du même côté; et 15 milles plus bas, est le *Rio-Pardo*, qui vient du nord, et fournit une communication avec Camapuan. Cette rivière a beaucoup de chutes, et la rapidité en est si grande, qu'il faut deux mois pour remonter à sa source. 7° A une lieue et demie plus bas, est le *Rio de S.-Anastacio*, qui vient de l'est. 8° A 25 lieues ensuite, se trouve la *Paranná-Panêma*, vis-à-vis de laquelle est une île de presque deux lieues d'étendue. A environ une lieue et demie au-dessous de son extrémité méridionale, se trouve une autre île de 3 lieues d'étendue; et un peu plus bas, une autre de 8 lieues. 9° A moins de 3 milles de l'extrémité méridionale de cette dernière île, est la bouche centrale du *Rio-Ivinheyma*, qui vient de l'ouest. A cet endroit, la Paranná a presque deux lieues de largeur, et elle renferme beaucoup de grandes îles. 10° A la distance de 8 lieues, toujours en descendant, l'*Ivahí* mêle ses eaux venant de l'est. 11° A 6 milles de là, est une île qui a 4 lieues d'étendue, en face de laquelle est l'entrée du *Rio-Amambahy*, qui vient de l'ouest. Près de cet affluent, se trouve l'*Ilha-Grande*, qui a presque 20 lieues d'étendue et une largeur considérable. Son extrémité est à une lieue au-dessus des *Sete-Quedas* ou Sept-Chutes. 12° Un peu plus de deux lieues au-dessus de la pointe méridionale de cette île, arrive le *Rio-Iguatimy*, du côté occidental, sous la latit. de 24° 40′. Au-dessous de la grande île, le courant de la Paranná est fort, et devient encore plus rapide en traversant la *serra de Maracajú*, où cet immense volume d'eau, renfermé dans un espace de 50 *braças*, se précipite, avec un bruit épouvantable, par sept canaux formés par six îles de roche. 13° A douze lieues, au-dessous de Sept-Chutes, est la bouche du *Rio-Jaguaré*, sur la rive gauche; et 18 lieues plus bas, l'Iguassú. Plus loin, la Paranná se dirige vers l'ouest, et elle mêle ses eaux avec le *Paraguay*, sous la latit. de 27° 20′. Lorque le vent est fort, les vagues de la Paranná sont agitées, comme celles de la mer, sous la même influence. La Paranná abonde en poissons, dont quelques espèces sont excellentes.

Au-dessus de la mission de Corpus, les bords de cette rivière et ceux de ses affluents sont occupés par des nations aborigènes.

A 30 lieues de la jonction de la Parranná avec le Paraguay, on rencontre l'affluent septentrional de la rivière *Salado*, et à plus de 50 lieues, plus au sud, l'affluent méridional, mieux connu sous le nom de *Xalupoy*. A l'angle méridional de cette jonction, se trouve la cité de Santa-Fé, sous la latitude de 31° 35′.

Un peu plus loin, le Paraguay reçoit, du côté droit, le *Terceiro* ou *Carcapal*, qui a un cours de plus de 100 lieues.

Le Paraguay, qui, depuis le parallèle de 20°, se dirige un peu vers le S.-S.-O., change sa direction à cette dernière rivière, et coule vers l'E.-S.-E. la distance de 40 lieues, et reçoit les eaux de plusieurs rivières, dont aucune n'est considérable jusqu'à la latit. de 34°, où est l'*Uruguay*, son dernier grand affluent.

Cette rivière, nommée généralement le *Rio de la Plata* par les Espagnols, est formée de nombreux affluents qui arrosent la province du Rio-Grande do Sul. Après s'être augmentée des eaux du Pilcomayo, elle a une largeur de plusieurs lieues, et renferme un grand nombre d'îles basses, nommées *Parannás*. L'Ibicui, qui unit ses eaux à celles de l'Uruguay, sous la latitude de 29° 1/2, a 400 *braças* de largeur à quelque distance de sa jonction. Un autre affluent, le *Negro*, arrose un pays de 80 lieues d'étendue. Un troisième, la *Gualeguay*, a un cours de plus 40 lieues. Depuis le Pilcomayo, la rive gauche du Paraguay s'étend vers l'est jusqu'au Cabo de Santa-Maria, et la rive droite au S.-E., depuis la même rivière, à plus de 30 lieues de la Ponta das Carretas, où son embouchure a plus de 15 lieues de largueur. L'Uruguay est navigable pour les grands bateaux jusqu'à la première chute, à 10 lieues au-dessous du confluent de l'Ibicui. Les canots remontent jusqu'aux *Campos da Vacaria*, ou Plaines-des-Vaches, mais avec difficulté à cause des nombreuses chutes et des courants rapides.

La *Sipotuba*, qui a un cours de 60 lieues, se réunit au Paraguay, sous la latitude de 15° 50′.

Après la jonction de Sipotuba, ce fleuve n'a plus de chutes, et il a généralement une grande profondeur.

Le Paraguay coule depuis le 12e jusqu'au 24e dégré de latitude. Après un cours de 600 lieues, il se décharge dans l'Océan, sous le nom de *Rio de la Plata*. Les eaux s'élancent de son embouchure avec une telle impétuosité, qu'elles conservent leur douceur à une distance de plusieurs lieues.

Ce fleuve est navigable depuis le Jauru presqu'à ses sources, distance de 70 lieues, à l'exception d'une chute.

Le *Rio-S.-Francisco*, le plus grand fleuve qui se jette dans la mer, entre le Maranham et le Paraguay, prend sa source dans la *serra* da Canastra, dans la province de Minas-Geraes, et qui est située par le 20° 40′ de latitude. Sese aux y forment une magnifique cascade. Après un cours considérable vers le N.-E., il reçoit, du côté gauche, le *Rio-Bambuhy*, et, à huit lieues plus bas, le *Rio-Lambary*, qui, venant du côté opposé, arrose le grand district de Tamanduá. A une égale distance, vers le nord, est le *Rio-Marmellada*, qui vient de la *serra* des Quatys. A cinq lieues plus bas, le Francisco est augmenté par les eaux de Pará, qui a un cours de 40 lieues. Ensuite vient la *Paraupéba*, qui a son origine près la ville Le Quelluz, et dont le cours est de 60 lieues. A sept lieues au-dessous de cette dernière rivière, est l'*Andayá*, qui a un cours de plus de 30 lieues, et, un peu plus bas, la *Borrachuda*, qui est presque aussi considérable que la précédente. Les deux coulent le long d'une cordilière et se déchargent du côté gauche. A cinq lieues plus bas, du même côté, est l'*Abayté*, formée par deux affluents du même nom, dont les sources sont éloignées l'une de l'autre de plus de 30 lieues. A 16 lieues plus loin, on voit la grande cataracte de *Pirapora*, et, quatre lieues de là, est l'entrée du *Rio das Velhas* (Vieilles-Femmes), nommée primitivement *Guaycuhy*, qui, dans la langue des aborigènes, a la même signification. Cette rivière, qui prend sa source dans le voisinage de S.-Bartholemeu, a un cours tortueux de 60 lieues. Un peu plus bas, le S.-Francisco reçoit, du côté droit, les eaux du *Jequetahy* et du *Pacuhy*, et plus loin, du côté opposé, la grande *Paracatu*, qui est navigable jusque près du *Corrego-Rico* ou Riche-Canal. A six lieues vers le nord, le S.-Francisco reçoit encore les eaux de l'*Urucuya*, grande rivière navigable, qui a ses sources près les limites de Goyaz. Ensuite on rencontre, sur le bord occidental, les affluents l'*Acary*, le *Pardo*, le *Pandeiro*, le *Salgado*, la *Pindahiba*, l'*Itacaramby* et le *Japore*. Le Pandeiro a un long cours à travers de magnifiques bois. Quelques lieues au-dessous le Japore, la *Carinhenha*, grande rivière, est navigable. Elle prend naissance dans les *Chapadas de Santa-Maria*, près les limites de Goyaz. Son courant est rapide ; ses eaux sont claires.

Depuis la Carinhenha jusqu'à l'embouchure du S.-Francisco, il n'y a que cinq affluents considérables, savoir : *Le Rans*, le *Parimirim*, le *Verde* de la rive droite, le *Correntes*, à 30 lieues au-dessous de la première ; le *Rio-Grande*, à 40 lieues plus bas, sur la rive gauche.

Le Rans prend sa source dans les monts Altos de la province de Bahia, et se jette dans le Francisco, à 30 milles au-dessus de la chapelle de Bom-Jésus de Lappa.

Le Parimirim descend de Morro das Almos dans la province de Bahia, et coule dans une direction N.-O. au Francisco, qu'elle joint à 30 milles au-dessous de l'*Arraial* de Bom-Jardim.

Le Verde coule vers le nord à travers une grande surface de pays, et s'unit au S.-Francisco, près le passage qui mène de Pilão-Arcado.

Le Correntes a sa source dans un lac de la province de Pernambuco, d'où elle coule, sous le nom de Formozo, reçoit les eaux d'un affluent du même nom, et ensuite celle d'Éguas, de Guara et d'Arrojado, et se décharge dans le Francisco, à 10 milles au-dessous de la chapelle de Bom-Jésus de Lappa. Elle a un cours de 40 lieues, et elle est navigable à une grande distance de son entrée.

Le *Rio-Grande* ou Grande-Rivière, dont le nom primitif n'est pas connu, prend sa source dans la *serra* de Paranan, de la province de Pernambuco. Après un cours considérable, elle reçoit les eaux du Mosquito ; à 5 lieues plus bas, celles de Femeas ; à 12 lieues plus loin, l'Ondas ; à 4 lieues plus bas, le *Rio-Branco*, qui est navigable à la jonction du Riachao et le Janéiro, nommée *Très-Barras* ; à 20 lieues plus bas, le Rio-Grande est augmenté par le *Preto*, son plus grand affluent, qui vient de près de la *serra Figuras*. Le Rio-Grande s'unit au S.-Francisco, à 20 lieues au-dessous de Preto, et est navigable jusqu'à l'entrée d'Ondas.

Au-dessous de la jonction du Rio-Grande, le Francisco se dirige vers l'est et ensuite vers l'est-sud-est, conservant la même largeur jusqu'à l'*Aldeia* de Vargem-Redonda, où la navigation supérieure se termine. À cet endroit, son canal devient plus étroit et le courant plus rapide jusqu'à la petite *Aldeia* de Caninde, limite de la navigation depuis l'Océan. Dans cette distance de 20 lieues, il se rencontre plusieurs chutes, dont la plus grande est celle de Paulo-Affonso. Le Francisco est rempli d'îles : on en compte 300, depuis la grande chute jusqu'à son embouchure, qui a deux lieues de

largeur. Cette rivière est navigable jusqu'à la distance de 40 lieues de la mer. A l'endroit où elle a un mille de largeur, ses eaux s'élèvent seulement de trois pieds pendant les hautes marées ; mais, après les grandes pluies, elles s'élèvent jusqu'à 20 pieds, et inondent le pays en plusieurs endroits, à la distance d'une lieue de son lit, par le 10° dég. 50′ de lat. sud. Le Francisco se décharge par deux canaux d'une largeur inégale. Celui du nord a une demi-lieue de largeur ; mais l'eau est si peu profonde, que les sumaques seules peuvent y entrer. D'après les renseignements fournis par M. de Saint-Hilaire, le Francisco est navigable depuis le Rio das Velhas jusqu'au lieu appelé *Vargem-Redonda*, dans un espace de 340 lieues, c'est-à-dire 200 lieues de Salgado à Joazeiro, et 140 de ce dernier endroit à Vargem-Redonda, où se trouve la grande chute de Paulo-Affonso, qui rend la navigation impraticable dans un espace de 26 lieues. De ce point, la navigation n'est plus interrompue jusqu'à son embouchure, distance de 37 lieues.

Selon le colonel d'Eschwege, la hauteur du Rio de S.-Francisco au passage de Pará, près du confluent de Parapeba, est de 1,777 pieds : de là, à la cataracte de Pirapora, le fleuve s'abaisse de 94 pieds, et quelques milles allemands plus loin, vers le nord, il n'est plus élevé que de 1,602 pieds au-dessus de l'Océan. Depuis ce point, les courbures ralentissent son courant. Joazeiro est situé à 936 pieds au-dessus de la mer ; ainsi, dans un espace de 9° de Pará à ce dernier endroit, le fleuve s'abaisse 6 pieds 1/2 par mille allemand, ou 2 lieues de France (1).

MM. Spix et Martius ont fourni les renseignements suivants sur la navigation des affluents supérieurs de la Parannâ.

La navigation de la rivière Tieté, affluent de Parannâ, est difficile à cause des sinuosités dangereuses résultant de ses nombreuses chutes, et elle est rendue insalubre par les brouillards épais qui s'y forment après le coucher du soleil. Son entrée est distante seulement de 45 lieues de Porto-Feliz, et la route des bateliers est de 130 lieues. Il y a 13 chutes où il faut débarquer les cargaisons. A celles de Avahandavassu et à Itapuré, qui ont 30 pieds de hauteur, il faut passer par terre le canot avec les marchandises. La

(1) Voyage de M. de Saint-Hilaire, tome II, ch. 14.

dernière est à 7 lieues de la jonction de deux rivières. Ayant passé la grande chute de la Paranná, nommée *Urubú-Punga*, située à 3 milles plus au nord, et le courant dangereux de Jupiá, on arrive à l'embouchure du Rio-Pardo ordinairement le cinquième jour. La Paranná, à cet endroit, a une demi-lieue de largeur, et la navigation est périlleuse pendant un gros vent. Le Rio-Pardo passe à travers un pays champêtre et par 32 chutes; son cours n'est que de 80 lieues, et sa navigation est si difficile, qu'il occupe souvent deux mois. Les bateaux sont déchargés dans la rade de Sangue-Xuga, et transportés sur des charrettes tirées par des bœufs à celle de Camapuão, distante de 2 milles et demi, et qui est le premier établissement dans ce désert. Cette *fazenda* se trouve à moitié chemin de la route. Il y a un détachement de soldats établi pour la protéger contre les attaques des Cujapos du voisinage. De cet endroit, les bateaux descendent la petite rivière Camapuão avec la moitié de leur cargaison jusqu'au Rio-Cochim, dont la navigation est également mauvaise à cause de ses chutes rapides qui sont au nombre de 22. Du Cochim, les bateaux passent dans le Tacoary, rivière qui a 70 brasses de largeur; elle a deux chutes: celle de Belliago est la 113e que les bateaux doivent passer en allant de Porto-Feliz à Cujaba. On arrive ordinairement au Rio-S.-Lourenço en huit jours; et après être entré dans le Rio-Cujabá, on remonte cette rivière en dix jours jusqu'à la ville du même nom. Ce voyage dure de quatre à cinq mois (1).

Le *Mearim* ou *Meary*, quelquefois nommé Maranham, a sa source dans la partie méridionale de la province de ce dernier nom. C'est un grand fleuve, profond et rapide, et navigable de son embouchure dans la baie de S.-Marcos, jusqu'au centre de la province, où sa navigation est obstruée par une chute; mais il est si peu profond à son embouchure, que les navires ne peuvent entrer qu'à l'aide de la marée. Le Meary est remarquable à cause du gonflement extraordinaire de ses eaux, nommé *Póróróca* (en anglais *Bore*). Son courant, fort et rapide, arrête, pendant neuf heures, la marée, qui, devenant ensuite plus forte, remonte, pendant trois heures, la distance de 5 lieues avec une rapidité et un bruit étonnants.

---

(1) Voyage de MM. Spix et Martius, lib. III, cap. 2.

Le Mearim, suivant Do Lago, a ses sources dans les montagnes de Canella et de Negro, et il coule au sud et au sud-ouest environ 126 lieues. Pendant l'hiver, il porte de grands canots l'espace de 40 lieues; et pendant l'été, 23 lieues jusqu'au Pontal. Les petits canots, même pendant l'été, vont beaucoup plus loin.

Le *Parnahyba* ou *Paranahyba*, qui forme la limite entre la province de Maranham et celle de Piauhy, a ses sources dans la chaîne de Tungatinga, au 12e dégré de latitude vers la limite de la dernière province au sud-ouest. Cette rivière est formée de trois ruisseaux du même nom, et elle est ensuite augmentée par les eaux des affluents *Balsas* et *Urussuhy*. A 24 lieues plus bas, vient la *Gurguéa*; à 30 lieues plus loin est le *Canindé*, et à 20 lieues le *Poty*; à 40 lieues plus bas est l'entrée de la *Longá*. A six lieues de là, la Parnahyba se divise en deux canaux, et se décharge dans l'Océan par six bouches formées par cinq îles qui ne sont jamais submergées. Les deux bouches extérieures sont à 12 lieues de distance l'une de l'autre. Elle est navigable, pour les grandes barques, jusqu'au Rio-Balsas, et les canots vont près de ses sources. Ils vont à la voile pendant huit jours, et ensuite à la rame et à la *vara* ou perche.

Selon l'ingénieur-géographe Do Lago, le Parnahyba a un cours de 240 lieues; sa plus grande largeur est de 680 *braças* sur un fond d'une à cinq. Les grands canots peuvent naviguer librement jusqu'à Manga, à 140 lieues de sa bouche; mais ils sont obligés de décharger près de S.-Gonzalo à cause de deux chutes. Dans l'hiver, son courant est violent et sa navigationdifficile; et dans l'été, on y rencontre beaucoup de bas-fonds et de bancs de sable.

Le *Jaguaribe*, ou rivière des Jaguars, qui arrose la province de Ciará, prend sa source dans la *serra* de Boa-Vista, dans le district d'Inhamu, et coule, vers le nord, jusqu'à l'Océan, dont la marée se fait sentir dans cette rivière à 30 milles de son embouchure.

L'*Appody*, autrefois nommée *Upanéma*, traverse, dans la province de Rio-Grande do Norte, une étendue de pays plat d'environ 130 milles de longueur.

La *Parahyba*, qui arrose la province à laquelle elle donne son nom, prend son cours dans le district de Cayrirís-Velhos de la *serra* de Jabitacá, près la source du Capibaribe, et coule à l'est-nord-est jusqu'à l'Océan, dans lequel elle se décharge par deux branches formées par l'île de S.-Bento,

qui a trois milles d'étendue. Les sumaques remontent jusqu'à la capitale, et les canots jusqu'à la ville de Pilar.

Le *Rio-Real* parcourt la province de Serégipe del Rey dans une longueur de 140 milles. Il est navigable jusqu'à 30 milles de son embouchure dans la mer, où il se jette à 25 milles nord-est de l'Itapicurú.

La *Cotindiba*, autre rivière, reçoit, à la distance de huit milles de la mer, le Serégipe, qui donne son nom à la province ainsi appelée. Les sumaques la remontent jusqu'à 18 milles pendant les marées.

Le *Rio-Itapicurú*, de la province de Maranham, prend son origine dans le district de Balsas, et se décharge dans la baie de S.-Jozé. Il coule vers le nord-ouest jusqu'à Cachias. A 30 lieues au-dessus de ce confluent, il se réunit avec le Rio-Alpercatas, rivière d'une égale grandeur, qui vient des terres des Indiens Tymbyras. Les canots remontent à cette jonction. Ce fleuve se dirige après vers le nord-ouest, et traverse deux paroisses de son nom, où termine la navigation des grandes barques à voiles. Son courant est rapide, et son cours est tortueux à travers de grands bois.

Le *Capibaribe* (Rio das Capibaras), qui arrose la province de Pernambuco, ainsi nommé d'après cet animal, prend son origine dans le district de Cayriris-Velhos de la même province, et à environ 50 lieues de la mer. Cette rivière s'y décharge par deux bouches, dont l'une dans la Praça do Recife; l'autre à une lieue vers le sud, à l'*Arraial dos Affogados*, où il y a un pont de bois de 260 pas de longueur.

Le *Rio-Grande*, autrefois nommé *Potengy*, a sa source vers le centre de la province de Rio-Grande del Norte, et décharge ses eaux dans la mer, à 4 lieues au sud du Cabo de S.-Roque. Il est navigable, pour les grandes barques de 150 tonneaux, à la distance de 11 lieues de son embouchure, et plus haut pour les canots.

Le *Rio-Doce* (Doux), qui traverse la province de Porto-Seguro, ainsi nommé parce que ses eaux conservent leur fraîcheur à quelque distance dans la mer, prend sa source dans la *serra* de Mantiqueira, au centre de Minas-Geraes. En passant près de la province de Porto-Seguro, la navigation est obstruée par trois chutes, nommées *Escadinhas*, qui ont une lieue d'étendue. Ensuite le Doce parcourt une vaste étendue de pays plat, et décharge ses eaux dans la mer, à 46 lieues de Rio de Santa-Crux. Ce fleuve renferme beaucoup d'îles, et ses eaux abondent en poissons.

Le Doce est navigable à une grande distance de son embouchure, et on croit qu'il ferait le meilleur canal de communication pour le *transit* des productions de l'intérieur du Brésil.

A environ 20 milles de son embouchure, le Doce a une communication avec le lac Juparanan, qui a quatre lieues de circuit.

Ce fleuve fut premièrement reconnu, en 1572, par Sébastiam-Fernandez Tourinho, habitant de Porto-Seguro, qui le remonta vers ses sources (1), et redescendit par le Jequitinhonha.

Le *Jequitinhonha* ou *Belmonte*, si célèbre par l'immense quantité de diamants qu'il a fournis, prend sa source dans le Cerro-Frio, près de Tijuco, dans la province de Minas-Geraes. Après avoir reçu les eaux de plusieurs grands affluents, il se dirige à travers les montagnes des Aymores, où ses eaux tombent précipitamment à 20 *braças* avec un bruit qui s'entend à quatre lieues de distance; ensuite il traverse de grandes forêts et se décharge dans la mer, sous le 15ᵉ dégré 40′ de latitude australe. Son embouchure a de 5 à 600 pas de largeur; mais elle est obstruée par des bancs de sable. Dans le tems des hautes eaux, son courant est impétueux. Ce fleuve est navigable jusqu'au village de Tocoyos, situé à 96 lieues de la mer; entre ce village et S.-Miguel, distant par la rivière d'environ 34 lieues, les rochers rendent la navigation difficile. De là à la mer, il faut décharger les pirogues trois fois : 1° à la Cachoeiro-Inferno, à 28 lieues de S.-Miguel; 2° au Salto-Grande, ou Grande-Chute, qui en est à 48 lieues; et 3° à la Cocheirinha, située à 18 lieues de l'Océan.

Ce fleuve, sortant de la province de Minas-Geraes, coule vers le nord-est, et sert de limite entre celle de Porto-Seguro et Bahia (2).

En 1804, *Joam da Silva-Santos, capitam mor* de Porto-Seguro, s'embarqua sur le Rio-Grande, et étant arrivé près de Tocoyos, à environ 86 lieues de Belmonte, il rencontra un colon portugais qui lui apprit que le Rio-Grande était

---

(1) Vasconcellos, lib. I, n. 50. — Eschwege, Journal Von brésilien, tom. I, p. 52. — Cor. Braz., VIII, prov. de Minas-Geraes.

(2) Cor. Braz., VIII, prov. de Minas-Geraes.

le Jequitinhonha. Après avoir reçu les eaux de l'Arassuahy, il prend le nom de Rio-Grande; et plus bas, au-dessous de S.-Miguel, celui de Rio-Grande de Belmonte (1).

Le *Rio-Parahyba*, la plus considérable rivière de la capitainerie de Rio-Janéiro, prend sa source dans un petit lac situé dans la *serra da Bocaina*, qui est une continuation de celle dos Orgãos. Elle coule, sous le nom de Paratinga, entre cette chaîne de montagnes et celle de Mantiqueira. Passant dans la province de S.-Paulo, elle reçoit, sur la rive gauche, la petite rivière Jacuhy, un peu au-dessus de la ville de S.-Luiz et un peu au-dessous de la Parahybuna, qui a sa source dans la *serra* d'Ubatúba. Là, elle prend le nom de Parahyba, se dirige vers la mer et ensuite tourne vers le nord-nord-est, et coule le long de la baie de la *serra* Itapeva et par la ville de Jacarehy. Après un cours de 20 lieues, elle se dirige vers l'est et l'est-sud-est, et ensuite vers la province de Rio-Janéiro. Prenant une direction nord-est, elle reçoit les eaux du Piauhy, et à plusieurs lieues plus bas, celles de la Parahybuna, sur le côté opposé. Cette jonction est nommèe *Tres-Rios* ou Trois-Rivières. A 10 lieues plus loin, on rencontre l'entrée de la Pomba sur la rive septentrionale, et plus bas, le Bengálas. Après cette union, la Parahyba précipite ses eaux par la chute de San-Fidelis jusqu'à l'endroit où les barques remontent. A huit lieues de là est le Muriahé, qui se décharge sur le bord septentrional; à six lieues plus bas est l'entrée de la Parahyba. De là, jusqu'à la chute de San-Fidelis, qui est la première en remontant, on compte 72 îles, et au-dessus elles sont encore plus nombreuses. A huit lieues au-dessous de Lorêna, ses eaux sont comprimées entre des rochers qui ont plus de 60 pieds de hauteur et 1,800 pieds d'étendue; son canal n'a pas plus de 30 pieds de largeur. Elle est navigable pour des barques jusqu'au Rio das Balsas, qui est à plus de 100 lieues de son embouchure. On navigue à la voile pendant huit jours; ensuite on emploie la rame et la perche.

Baies. La baie de *Rio-Janéiro*, dans la province du même nom, a 6 lieues de longueur du nord au sud, 4 de largeur et 32 de circonférence, et assez de profondeur pour recevoir les plus grands navires qui peuvent ancrer en sûreté. La largeur de l'entrée est de 850 *braças*, et sa profondeur de 14 *braças*. Au centre est située l'île de Lage, défendue par

(1) Voyage de M. de Saint-Hilaire, vol. II, ch. 7.

un fort du même nom. A l'est, est celui de Santa-Cruz, et à l'ouest, les batteries de S.-Jozé et de S.-Théodosio, près d'un rocher immense de 97 *braças* de hauteur, et nommé, d'après sa forme, le *Pain-de-Sucre*. Le fort de Santa-Cruz est situé au pied de la montagne Pico, ainsi nommée à cause de sa pointe.

Le nom primitif de cette baie était *Nitherohy*, qui la désigne bien, le mot *nitheró* signifiant *caché*, et *hy* eau. En effet, elle est cachée par les montagnes, excepté à l'entrée (1).

Rio de Janéiro, comme Bahia, a été probablement un lac d'eau douce. L'entrée est entre deux rochers très-élevés à un demi-mille de distance. La rade, entourée par les rochers de la cordilière, a 17 lieues de circonférence. Au milieu du détroit se trouve un rocher de 100 pieds de longueur et 60 de largeur (2).

La Bahia *de Todos os Santos*, ou baie de Tous-les-Saints, paraît avoir été formée par l'irruption d'un grand lac. L'entrée, située au midi, entre le continent à droite et la grande île d'Itaparica à gauche, a trois lieues de largeur. Cette baie qui reçoit les eaux de plusieurs rivières navigables, a partout une grande profondeur, et elle peut contenir les flottes de toutes les nations.

Ports. Les principaux ports sont ceux de Rio-Janéiro, S.-Salvador, Para, Maranham, Ollinda, Parahyba, Seguro, Espirito-Santo, Santa-Catharina et Rio-Grande.

La distance du cap S.-Roque, au point le plus rapproché du continent africain, peut être évaluée à 500 lieues.

Navigation. On compte ordinairement 22 à 23 jours pour aller de l'embouchure de la Plata à Rio de Janéiro; 15 à 26 pour venir de Santa-Catharina ou du Rio-Grande; 8 à 15 de Porto-Seguro; 12 à 20 de Bahia, suivant les vents qui règnent le long de la côte, et qui dépendent de la position du soleil (3).

« Je suis persuadé, dit M. Mawe, que si un système de navigation par la vapeur était établi sur le Maranham et ses affluents, les effets seraient vraiment prodigieux. L'eau a une profondeur suffisante pour recevoir les bâtiments de toute grandeur, jusqu'à l'Ucayale qui arrose le pays des Omaguas (Pérou). Au-delà de ce point, la navigation serait encore

(1) Voyez Vasconcellos, lib. I, n. 60.

(2) Voyez Pimentel, p. 305.

(3) Voyage de MM. Spix et Martius.

facile pour les navires tirant 5 à 6 pieds d'eau. Deux hommes, avec un bateau à vapeur, feraient autant qu'une douzaine avec le mode de navigation actuelle, et on n'emploirait que le tiers de tems (1) ».

Climat. Dans une si grande étendue de pays entrecoupé par des montagnes, des lacs et des rivières, le climat doit varier beaucoup. Dans quelques provinces, on éprouve la température des tropiques; dans d'autres, celle de la zone tempérée.

D'après les observations de M. Bento Sanchez Dorta et d'autres, les températures moyennes de cinq années, à Rio de Janéiro, prises de 1786 à 1814, la moyenne est de 22° 80' centigrades (2).

D'après les observations de M. Eschwege, le thermomètre de Fahr. ne s'élevait jamais, dans le pays peu élevé, au-dessus de 82° dans l'été, (27° 77 cent.) et n'était jamais au-dessous de 54° (12° 22 cent.) dans l'hiver.

Dans la capitainerie de S.-Paulo, située presque sous le tropique du Capricorne, et élevée à 1,200 pieds au-dessus du niveau de la mer, la hauteur moyenne du thermomètre centigrade est de 22 à 23°. La différence de température d'hiver, c'est-à-dire depuis le mois de mai jusqu'en septembre et de l'été, où la saison des pluies d'octobre à avril est plus considérable que dans les provinces situées plus au nord; cependant les soirées sont fraîches depuis le mois de mai jusqu'au commencement de septembre. Pendant la saison froide, la gelée blanche se fait sentir dans les parties élevées du pays, pendant les mois de juin et de juillet; mais on n'a pas besoin de feu (3).

Dans les Campos-Geraes du Brésil oriental, le ciel est toujours couvert pendant la saison froide, et les vents sont continuels. Dans la saison sèche, la chaleur est étouffante, l'herbe est desséchée, et l'eau potable manque.

Il paraît que la température de Gurapina est très-variable. Le prince Maximilien dit (4) que pendant quelques jours, le thermomètre de Réaumur tomba jusqu'à 13°.

Dans l'intérieur de Ciará, les ouragans sont fréquents, et

---

(1) *Journal of a Passage from the Pacific to the Atlantic*, etc., p. 444-5.

(2) Voyage autour du monde, par le capitaine de Freycinet, p. 95.

(3) Voyage de MM. Spix et Martius, book, III, ch. 1.

(4) Voyage du prince Maximilien, I, 85.

souvent funestes aux bestiaux, ainsi qu'aux plantations et aux habitants.

Le climat de Belem ou de Pará fut très-nuisible aux premiers colons; mais après avoir abattu les arbres et formé des pâturages, cette ville est devenue plus saine que toutes celles du midi.

Pendant les années 1640, 41 et 42, les jours étaient pluvieux les trois quarts de l'année, dans la province de Rio-Grande (1).

Pendant la sécheresse qui eut lieu en Mato-Grosso, depuis 1744 jusqu'en 1749, les bois prirent feu, et la fumée obscurcit le ciel.

Dans la province de Ciará, la plupart des rivières perdent leurs eaux pendant le tems de sécheresse, c'est-à-dire, depuis le mois de juin jusqu'au commencement de décembre. Si la pluie manque pendant l'autre partie de l'année, ce qui arrive, dit-on, tous les dix ans, les conséquences sont épouvantables. Dans cette province, les nuits sont fraîches; la rosée est abondante. Les vents de mer se font sentir depuis neuf heures du soir jusqu'à cinq du matin.

Règne minéral. Herréra raconte, dans son histoire du voyage de Pinzon, que les naturels du pays lui jetèrent un bâton doré (*una vara de dos palmas, doruda*) en échange d'une sonnette (2).

En 1531, Martim Affonso fit une expédition malheureuse dans l'intérieur du Brésil, vers les parties méridionales, pour découvrir des mines; il y perdit 80 Européens.

En 1552, on fit encore des recherches infructueuses, pour le même objet, dans l'intérieur du pays.

En 1572, le gouverneur de Bahia ayant appris qu'il existait des mines de pierres précieuses dans l'intérieur de la capitainerie de *Porto-Seguro*, près les limites d'Espirito-Santo, y expédia *Sebastiam-Fernandez Tourinho*, natif de cette capitainerie, qui remonta la rivière Doce, et se dirigea vers l'ouest, par terre et par eau, pendant trois mois. Il découvrit des pierres de différentes couleurs (espèce d'émeraudes et de saphirs), et les naturels du pays l'assurèrent qu'il en existait d'autres.

D'après le rapport favorable que *Tourinho* fit à son retour, le capitaine *Antonio Diaz Adorno* fut envoyé avec

---

(1) Margravius, lib. VIII.

(2) Herréra, décad. I, lib. IV, cap. 6.

160 Portugais et 400 Indiens pour explorer ces mines. Il y pénétra par le Rio das Caravellas, et revint confirmer cette découverte. Le gouverneur y fit encore partir d'autres expéditions sous *Diogo Martins Cám* et le capitaine *Marcos de Azevêdo Coutinho*. Les naturels, qui occupaient alors ce pays, étaient les Tapuyas, les Patachos, les Aturaris, les Puris, les Aymores et autres (1).

En 1618, le roi fit publier des règlements pour les mines (regimento das Minas) qu'il accorda à ceux qui les avait découvertes, sous condition de payer la cinquième partie du produit net. Par un *alvara* du 8 août, les mineurs de la capitainerie de S.-Vicente jouissaient du privilége de n'être point saisis.

Vers le milieu de ce siècle, on trouva de l'or dans les *serras de Jaragua et de Pernaguá*. En même tems, *Marcos de Azevêdo*, accompagné d'un autre aventurier, remonta le Rio-Doce et le Rio das Caravellas, et ils rapportèrent des échantillons de diamants et d'argent. Ayant refusé d'indiquer au gouvernement où étaient ces trésors, ils furent jetés dans une prison perpétuelle.

Fernando Diaz Paez obtint la permission d'aller, à ses frais, à la recherche de ces mines. Quoique âgé de 80 ans, il explora tout le pays compris dans la nouvelle capitainerie de Minas-Geraes et en prit possession; mais il mourut en 1677.

En 1681, on commença à exploiter les mines d'or et de diamants.

D'après les ordres de Joam IV, *Bartholameu Barreiros de Ataide* voyagea, pendant deux ans, dans l'intérieur de la province de Maranham pour y découvrir de l'or et de l'argent, mais sans succès. Revenant à l'île du même nom, avec trois mineurs, dont deux Français et l'autre Vénitien, il y trouva du fer en si grande abondance, qu'il proposa au gouvernement de le fournir à un *cruzado* le quintal. En raison de cette découverte, cette île est quelquefois nommée *Ilha do Ferro* (2).

Vers l'année 1689, les Paulistes découvrirent la riche mine d'or de *Jaragua*, dans la montagne du même nom,

---

(1) Vasconcellos, *Noticias curiosas*, etc., lib. I, n° 51-55. — Brito Freyre, lib I, n° 43. — Rocha Pitta, lib. II, § 78-9.

(2) *Hist. of Brazil*, by M. Southey, ch. 30, 32 et 36. Cet auteur y donne beaucoup de renseignements sur les mines.

à environ 80 milles de S.-Paul, ainsi que celles de Villa-Rica et de Sabará, dans le district du même nom. Cette dernière fut enregistrée, en 1700, par le lieutenant-général Barbagoto.

1695. Le premier or du district de Minas-Geraes fut trouvé par *Antonio Rodriguez Arzam*, natif de la ville de Thaubaté, et *capitam mor* d'Espirito-Santo.

1699–1701. Les mines d'*Ouro-Preto* furent découvertes en 1699, 1700 et 1701, par *Antonio Dias de Thaubaté*, et par les Paulistas *Thomas Lopez de Camargos* et *Francisco Bueno da Silva.*

En 1702 (le 19 avril), on établit un second code civil (*regimento das Terras Mineraes*) en faveur des pauvres aventuriers, mais sous condition de ne point leur accorder une seconde concession de mines sans qu'ils eussent travaillé aux premières.

En 1708, *des Cours de justice* furent établies aux mines par le gouverneur Antonio de Albuquerque.

1714. Découverte des mines de *Jacobina*, dans l'intérieur de Bahia. Elles ont fourni des masses métalliques plus fortes que toutes celles du Brésil.

1718. Les mines de *Cujaba*, situées à l'ouest de S.-Paul, ont été découvertes par le Pauliste *Antonio Pirez de Campos*, dans son expédition contre les Cuchipos, pour en faire des captifs. Le premier mois après sa découverte, on y ramassa 400 *arrobas* d'or de 14.656 kilogrammes.

1718. Découverte, par un Pauliste, de mines d'or, près les bords du Rio de Contas, province de Bahia (1).

1720. Deux insurrections eurent lieu aux mines. Les chefs furent punis sévèrement. On établit des lois concernant les esclaves fugitifs.

1721. Découvertes des mines de *Pascoal Moreira Cabral.* On y forma un établissement dont *Fernandez Diaz Falcam* fut élu *capitam mor*, avec pleins pouvoirs civils et militaires, jusqu'à ce que la volonté du roi eût ratifié sa nomination.

1726. Les Paulistes découvrent les mines d'or de la province de Goyaz.

1733. Découverte de diamants dans la *serra* do Frio. L'auteur est nommé *capitam mor de Villa do Principe* pendant sa vie.

---

(1) Cor. Braz., II, 136.

Découverte de diamants dans le district du même nom (*districto diamantino*), de 14 lieues de diamètre, dans la province de Minas-Geraes, par *Bernardo da Fonseca Lobo*, qui n'en connaissait pas la valeur. Ils furent vérifiés, quatre ans après, par l'*ouvidor* de la province.

En 1741, ce district fut loué à *J. F. d'Oliveira* et F. F. *da Sylva*, pour trois ans, et pour la somme de 900,000 *cruzados* par an. Le 3 avril 1743, il fut placé sous la surveillance du *provedor* du trésor de Villa-Rica, en lui accordant 200,000 *cruzados* par an. Ensuite il fut accordé par contrat aux particuliers nommés *Caldeyras*, qui exploitèrent ces mines avec beaucoup de succès. Devenus opulents, ils commirent des crimes pour lesquels ils furent condamnés à finir leurs jours en prison, et leur propriété fut confisquée au profit de la couronne (1).

En 1747, on découvrit les mines aurifères de *Santa-Isabella*, dans la rivière *Arinos*, affluent de Tapajoz; mais elles furent aussitôt abandonnées pour celles de Cuyaba et de Mato-Grosso.

1758. Par un décret du 19 février, les *mineiros*, propriétaires de 30 esclaves, jouissaient du privilége de n'être point saisis.

Le 1er janvier 1772, le contrat, qui avait été encore accordé par la couronne à *J.-E. d'Oliveira*, fut annulé, et le gouvernement prit la direction du district. On y trouve non-seulement des diamants, mais aussi des saphirs, des émeraudes, des aqua-marinas, des chrysolithes et des topazes (2).

Un *alvara* du 28 septembre 1820, détermina, d'une manière précise, les priviléges des mineurs, en désignant les objets exempts de la saisie (3).

En 1800, trois individus, bannis pour crimes politiques, découvrirent, dans la petite rivière *Abacta*, un diamant à huit faces, pesant 7/8 d'une once.

1808. La circulation de la poudre d'or est prohibée dans la province de Minas-Geraes, pour donner lieu à celle des pièces de monnaie en or, argent et cuivre.

On trouve près de l'*Arraial* de Aguaquente, dans le dis-

---

(1) Cor. Bras., art. *Minas-Geraes*.

(2) Cor. Bras., art. *Minas-Geraes*.

(3) M. de St.-Hilaire, voy. au Brésil, chap. XI.

trict de Parannan, de la province de Goyaz, une pépite d'or qui pesait 43 livres. On l'avait envoyée au Musée royal de Lisbonne, et elle tomba entre les mains de soldats français lorsqu'ils entrèrent dans cette ville (1).

Produit des mines d'or. Les mines d'or de Goyaz, S.-Pablo, Mato-Grosso et Cuyaba, rapportaient, en 1735, plus de 5 millions et demi de dollars. Celles de diamants, chrysolithes, topazes, rubis, amethystes et hyacinthes, découvertes depuis l'année 1730, dans le Rio-Caravellas et Cerro del Frio, district des mines générales, donnaient annuellement pour environ 700,000 *pesos fuertes* ou dollars (2).

En 1773, le revenu royal des mines d'or de Minas-Geraes, monta à 118 *arrobas*, et jusqu'à l'année 1812, il fournit plus de 6,895 *arrobas*, qui égalent 85 millions de *cruzados*. Actuellement on en tire à peine 24 *arrobas* (3).

D'après les renseignements fournis par Correa da Serra, le produit annuel des mines de Portugal montait à 29,900 marcs espagnols d'or pur, dont la valeur en dollars était de 4,360,000 à 145 $^{82}/_{100}$ le marc.

Selon le calcul de M. de Humboldt, les mines d'or du Brésil donnaient, au commencement de ce siècle, 6,873 *kilogrammes* de la valeur de 4,360,000 piastres.

L'importation annuelle de l'or et de l'argent des deux Amériques en Europe, de 1751 à 1800, monte à environ 35,000,000 piastres, dont le Brésil a fourni 4,360,000. Depuis 1810, on a estimé le produit annuel des mines du Brésil à 1,240,000 piastres (4).

Le gouvernement brésilien avait accordé aux compagnies étrangères la permission de posséder des terres et des mines dans le Brésil, pendant l'existence de ces mêmes compagnies; mais ensuite, par un décret du 12 août 1825, la durée en fut limitée à 20 années. Les étrangers étaient obligés de payer 25 pour 100 sur le produit de l'or, et les Brésiliens 20 seulement. Les opérations des premiers étaient bornées à deux ou trois mines d'or, tandis que les autres pouvaient les

---

(1) Cor. Bras., I, 345.

(2) Lastarria, manuscrit, art. 107.

(3) Voyage de MM. Spix et Martius, book, IV, 1.

(4) Les dépenses de l'aqueduc de Lisbonne et du couvent de Mafra ont été défrayées par le revenu royal des mines d'or du Brésil.

dre à une distance illimitée, et embrasser toute espèce de métaux. Par conséquent, les Anglais de la compagnie de Minas-Geraes transférèrent leurs priviléges à la compagnie impériale brésilienne des mineurs sous certaines conditions (1).

Le 16 septembre 1824, un décret de l'empereur autorisa la formation de la compagnie anglaise sous le nom de *imperial mining association*, laquelle acheta les terres de Gongo-Soco, situées à 14 lieues au nord de Villa-Rica, ainsi que celles d'Antonio-Perreiro, à 8 milles de la même ville et celle d'Inficionado ou Catas-Pretas. La quantité d'or extraite de la première mine, pendant les cinq premiers mois de 1829, monta à plus de 2,037 livres pesant. Plus de 600 individus sont employés dans ces travaux, dont 180 anglais, et tous sous la direction du capitaine Lyons (2).

Cuivre natif. Une masse pesant 2,666 livres fut trouvée, il y a quelques années, dans le district de Cachoeira de la province de Todos os Santos, et envoyée au Musée royal de Lisbonne.

On trouve du cuivre dans la *serra de Ibiapaba* de Ciará.

Platine. On trouve ce métal près de Sumidouro (3).

Fer. La *serra Araassoiava* (4), nommée par corruption *Guarassoiava*, située dans le district de la ville de Sorocaba, de la province de S.-Paulo, consiste en minerai de fer très-pur. Selon M. Mawe, dix fonderies produisant chacune 10,000 quintaux par an, ne l'épuiseraient pas dans un siècle. Le bois y est aussi inépuisable. En 1810, une compagnie de mineurs suédois y fut établie, mais elle éprouva de l'opposition.

En 1818, quelques mineurs suédois, sous la direction du colonel Frédérick Varnagem, commencèrent à manufacturer le fer dans la province de Minas-Geraes. Avant cette époque, le travail de ce métal était défendu, même aux natifs (5).

---

(1) *Notices of Brazil*, by M. Walsh, vol. II, p. 115-16.

(2) *Notices of Brazil*, by M. Walsh, vol. II, p. 212.

(3) Mawes' Travels, p. 209.

(4) Ce mot veut dire éclipse du soleil, en allusion à la grande étendue de pays obscurcie par l'ombre de cet astre avant son coucher.

(5) *Notices of Brazil*, by M. Walsh, vol. II, p. 203.

Le fer existe près Penha et S.-João, dans le pays de Minas-Novas.

Une *argile blanche*, nommée *tabatinga*, sert pour couvrir les maisons dans beaucoup d'endroits du Brésil. En Pará, on y mêle la gomme liquide de *sorveira* pour la rendre plus solide et plus cohésive.

Salines. Il y a des salines très-productives près Cabo-Frio, le cap S.-Roque, à Alcantara, trois lieues de S.-Luiz, à Pilam-Arcado en Pernambuco, et des sources salées, nommées *bébédouros*, sur les frontières de Goyaz, S.-Paulo, et Minas-Geraes. Dans la baie près le Cabo de S.-Roque, le sel est si abondant qu'on en pourrait charger des navires.

Autrefois le gouvernement louait les salines pour la somme de 48,000,000 de *reis* par an. On estima leur produit à 96 millions, dont la moitié appartenait à la reine.

D'après le 9ᵉ article du traité entre la couronne et le propriétaire du monopole du sel, il est permis aux habitants de Pernambuco, Cabo-Frio et Rio-Grande de faire usage du sel qui se trouve dans leurs districts, mais sans pouvoir en exporter la moindre quantité pour Rio de Janéiro, Santos ou autre gouvernement.

Avant la découverte d'un lac salé (*salina de Almeida*), près la rivière Jauru, le sel manquait dans le district de Mato-Grosso. Une poignée valait, dit-on, une livre d'or.

Salpêtre. On en trouve dans les cavernes du Sertão ou désert du pays de Minas-Geraes.

Règne animal. Os fossiles. L'auteur de l'ouvrage intitulé *Corografia Brazilica* dit que, vers la fin du dernier siècle, on découvrit, près de la ville de Rio das Contas, la carcasse d'un animal qui avait plus de 30 pas de longueur. Les côtes étaient d'une palme et demie de large, les jambes de la grandeur d'un homme de moyenne stature; une dent molaire, sans ses racines, pesait quatre livres, et il fallait quatre hommes pour détacher la mâchoire inférieure (1).

En creusant un puits, près du Recife, dans la province de Pernambuco, on trouva des os énormes, ainsi que dans un lac à environ huit lieues N.-E. de la Villa do Penedo. On en a trouvé beaucoup dans le lac de Santa-Catharina et d'autres,

---

(1) Voy. Cor. Braz., I, p. 78.

d'une forte dimension, dans la paroisse de S.-Pedro de la province de Serégipe del Rey.

M. de Saint-Hilaire trouva, à Villa do Fanado, une dent de Mastodonte, qu'il a envoyée au Muséum de Paris.

Singes (*simia*). On en compte un grand nombre d'espèces.

Animaux domestiques. Les bœufs sont, en général, bien faits et charnus, avec les cornes plus grandes que celles des espèces d'Europe.

Les *chevaux* sont d'une taille moyenne, bien faits, bons et vifs.

Chiens. Il y en a d'indigènes, mais mélangés actuellement avec ceux d'Europe, nommés *chimarroe*. Les chiens des Pourys, dit le prince Maximilien, accueillent par des aboiements l'étranger qui s'approche de ses demeures solitaires. Celui de l'Europe est tellement multiplié dans la province de Rio-Grande do Sul, qu'il vit, avec la race indigène, dans les plaines, sans entrer dans les villages. Quand ils ont besoin d'un repas, ils s'approchent d'un troupeau de bœufs, en séparent un, et le poursuivent jusqu'à ce que l'animal succombe.

Parmi les *ruminants*, les *cerfs* sont les plus remarquables. Les espèces sont décrites par Azara. La plus commune est la *veado mateiro* des Portugais, le cerf rouge ou le *guarapita*.

Le *tigre* ou *onça preta* (*felis discolor*, L.) est un animal fort redoutable; ainsi que le *jaguar* (*felis onça*, L.), le jaguar noir tigré (*felis brasiliensis*, L.), et le *cougouar*, *onça vermelha* (*felis concolor*, L.); les plus grands ont six pieds de longueur à la racine de la queue. Ces animaux attaquent les bœufs et les chevaux,

Les autres animaux les plus remarquables sont : 1° le tapir (*tapirus americanus*); 2° le *fourmillier*, dont le plus grand se nomme (*myrmecophaga jubata*, L.); 3° le *pecari*, deux espèces (*dicotyles labiatus*), et *d. torquatus* (F. Cuvier), qui sont connus dans le pays sous le nom de *porco-mato*, ou cochon de bois. Ils vont en troupeaux d'une centaine ou plus dans les bois de pins de la province de S.-Paulo; 4° le *tatou*, animal singulier dont il y a plusieurs espèces; le plus grand a été nommé par M. Cuvier, *dasipus-gigas*; ils sont bons à manger; 5° le *capibara*, qui va en troupeaux de 80 à 100 sur les bords de l'*Arroio da Palma*, dans la province de Rio-Grande do Sul; 6° le *pares-*

reux (*bradypus*), dont il y a deux espèces, le *b. tridactylus* et à collier noir (*b. torquatus*, Illeger); 7° le *paca* (*cœlogenus paca*); 8° l'*agouti* (*dasyprocta agouti*).

Vampire. (*Phyllostomus spectrum.*) Il pique les veines des chevaux et d'autres animaux, et suce le sang jusqu'à ce qu'il en soit gorgé. Dans les plaines de Montalègre, sur la rive gauche de l'Orellana, les bestiaux en sont souvent victimes. Dans la province de Ciará, les vampires ont détruit des milliers de bestiaux.

Parmi les *digitigrades*, les plus remarquables sont: 1° le *manati* ou *lamentin*, *peixeboi* des Portugais, qui est encore assez commun dans le Rio-S.-Matteo : sa chair est très-recherchée, et il donne une grande quantité d'huile; 2° la *loutre* (*lutra brasiliensis*, L.), acquiert une grandeur considérable dans les grandes rivières du Brésil.

Reptiles. Le *crocodile* (*crocodilus sclerops*), ou jacari de six à neuf pieds de long, habite dans tous les fleuves du Brésil, surtout dans ceux qui n'ont pas beaucoup de pente et dans des lieux marécageux, parmi les larges feuilles de plantes aquatiques, telles que la *nymphæa*, *pontederia*, etc., ainsi que parmi les racines de manglier. Il abonde dans les Lagoa-Feia et Lagoa-Verde, qui communiquent avec le Rio-S.-Francisco. Dans le Maranham, on en a mesuré qui avaient 30 palmes de longueur.

Le *lézard* (*lacerta teguixin*) est bon à manger.

L'*anguille électrique* se trouve dans le Rio-Itapicuru.

Tortues. Il y en a plusieurs espèces : 1° la tortue de mer colossale, ou la tortue franche (*tortudo mydas*, L.); 2° la tortue luth (*tortudo coriacea*, L.); 3° la tortue carret (*tortudo careta*, L.).

Avant l'introduction des bestiaux dans la capitainerie de Rio-Negro, les Portugais et les Indiens n'avaient d'autre nourriture que la tortue. L'huile en est employée pour la cuisine; elle l'est aussi à brûler.

Serpents. Les plus remarquables sont : 1° le *boa constrictor*, qui est commun au Brésil; 2° le *serpent à sonnettes*, (*crotalus horridus*), nommé *cobra cascavello* par les Portugais, qui se trouve dans les pays hauts et secs; 3° le *curucucù* (*crotalus mutus*, L.) (*lachesis mutus* de Daudin), serpent de 7 à 8 pieds de long et si vénimeux, que sa morsure tue en moins de six heures. Il se trouve dans tout le Brésil; 4° le serpent corail (*cobra coraes*); 5° *coluber formosus*, à tête orangée; 6° la *vipère verte* ou *jararacca*, reptile

atroce, du genre *trigonocephalus*, et qui a de 5 à 6 pieds de longueur ; 7° le *sucurys* et *sucurius*, dont le premier est grisâtre, l'autre noirâtre. Chacun, dit-on, porte à la queue deux grands crochets qu'il attache aux racines des arbres ou aux rochers au-dessus de l'eau lorsqu'il veut s'emparer d'un gros animal. On en a tué qui mesuraient 80 palmes (1). Les serpents mangent les œufs des pigeons et leurs petits.

Cétacés. Les baleines étaient autrefois nombreuses sur la côte du Brésil. Elles fréquentaient la baie de Rio-Janéiro et l'île de Santa-Catharina, où la pêche en était très-productive.

Crustacés. L'île de S.-Vicente est remarquable par la quantité et la grandeur des huîtres qui y abondent. Les écailles servent en guise d'assiettes. Les Indiens y venaient de l'intérieur, à certaines saisons, pour les manger, et autour de leurs cabanes, au milieu des forêts de mangliers, ils se formaïent des collines nommées *Ostreiras*, qui ont fourni une quantité inépuisable de chaux pour la construction des maisons. Une petite espèce d'huîtres s'attache en grande quantité à l'écorce du manglier.

Le *crabe bariolé* y vit en troupes nombreuses.

M. Mawe dit (chap. 4) avoir trouvé sur les bords de la baie de los Ganchos, la coquille du genre *murex*, qui produit cette couleur écarlate si estimée par les anciens.

Insectes. Abeilles. Il y en a plusieurs espèces connues, par les naturels du pays, sous différents noms. L'une attache ses ruches à des branches d'arbres ; une autre les place dans leurs troncs ou dans la fente des rochers ; une troisième arrange ses rayons dans la terre.

Un insecte, nommé *pernilongo*, fréquente les bords de la rivière de Madeira, où il attaque la bouche, le nez et les oreilles des habitants.

Le *broca* est un autre insecte qui vole sans qu'on voie ses ailes, attaque et détruit les barriques, etc., en y faisant des trous.

Les *bichos do pé* sont des puces qui s'enfoncent dans la peau, surtout dans celle des Européens nouvellement débarqués. M. de Saint-Hilaire raconte (p. 36) qu'un jour on lui en tira 17 d'un seul pied.

Les *mosquitos* pullulent dans les endroits humides.

---

(1) Cor. Braz., I, 386.

Les *chiguas* ou *jiggers* tourmentaient beaucoup les premiers colons d'Espirito-Santo, dont plusieurs perdaient les pieds par les piqûres de ces insectes, qui pénètrent sous les ongles des doigts des mains et des pieds et même dans les articulations. Enfin, on a trouvé un préservatif dans l'huile épaisse et rouge du *couro*, qui est aussi employée à fermer les blessures et les contusions.

Murocoça. Cet insecte pique la peau à travers un drap de laine et tourmente les habitants de la ville d'Outeiro.

Les *guêpes* sont très-nombreuses à Santa-Anna de Cajari, où elles minent les habitations.

Les *carapanas* règnent, dit-on, pendant six mois de l'année et disparaissent vers le 4 octobre.

Règne végétal. Pins. Vers le nord du district de S.-Francisco, il y a des bois de pins qui s'élèvent à 80 pieds et dont le tronc est sans branches, à la hauteur de 55 pieds. Ils servent pour les mâts de navires de 2 à 300 tonneaux (1). Le fruit des pins est la nourriture ordinaire des Indiens. Dans le pays des Paulistes, on le mange cru, rôti ou bouilli.

Il y a des arbres d'une grandeur énorme. Nous eûmes, dit La Condamine (p. 145), la curiosité d'en mesurer un, et nous trouvâmes sa longueur, entre les racines et les branches, de 84 pieds, et sa circonférence de 24 pieds, quoiqu'il fût desséché et dépouillé de son écorce. Nous vîmes une pirogue creusée dans un seul tronc d'arbre, et une table d'une seule pièce, de 8 à 9 pieds de long sur 4 1/2 de large, d'un bois dur et poli, que nous vîmes depuis chez le gouverneur du Pará; on peut juger de quelle hauteur et de quelle beauté sont les bois des bords de l'Amazone et de plusieurs rivières qui y tombent.

J'ai mesuré un cèdre, dit Acuña (ch. 31), d'une grosseur et d'une hauteur extraordinaires, qui avait 30 palmes de tour : les autres sont presque de mêmes dimensions.

Sur les bords du Rio-Capibary, on trouve des arbres si gros, qu'on en fait des canots de 80 palmes de longueur, 8 de largeur et 5 de hauteur, qui naviguent la Cuyabá, ayant à bord 8 hommes et une cargaison de 400 *arrobas*.

Le *cocotier* (*cocos nucifera*, L.) croît à la hauteur de 30 pieds dans la province de Minas. Il y a des arbres qui portent 100 fruits, dont la valeur, en quelques endroits, est de

(1) V. Mawe, *Travels in Brazil*, ch. 4.

20 à 25 fr. On en compte 12 espèces. On le cultive sur la côte, depuis le 18e dégré de latitude jusqu'à Bahia et Pernambuco. Les fibres des spathes des feuilles (appelées *cairo*), qui ont 4 à 5 pieds de longueur, sont employées pour faire des cordages pour les navires; on en fabrique même des câbles (1). On retire de la pulpe du fruit une huile bonne pour la table et pour les lampes.

Palmier. Une espèce de palmier fournit de la farine, nommée *farinha da guerra*, ou farine de guerre.

Un autre arbre, nommé *buriti*, de la province de Piauhy, a un fruit de la grosseur d'un œuf de poule, dont la pulpe fournit une liqueur nourrissante et agréable.

Un arbre, singulièrement utile, croît dans le pays arrosé par le Tieté. Le fruit nommé *jataez*, est bon; l'écorce, épaisse et compacte, est employée pour faire des canots: son bois dur entre dans la construction des sucreries, et les racines fournissent une résine dont les naturels du pays font usage pour s'éclairer.

Agave américaine (*agave vivipare*, Lin.). On en fait des haies: sa moelle spongieuse à la propriété de brûler doucement sans s'éteindre. Les Portugais s'en servent pour faire des cordons, que les moines de Saint-François appellent *cordons de Jésus*, et qu'ils portent en forme de ceinture. Les pêcheurs hollandais en fesaient leurs lignes et leurs filets. Le *quinquina* (*chinchona*, L.) croît près les sources de la Cayaba.

La plus grande espèce de bambou qui croît au Brésil, nommée *taquarassu*, s'élève à 50 ou 60 pieds de hauteur. Sa tige a la grosseur du bras. On se sert des entre-nœuds pour puiser de l'eau.

Des grands roseaux de l'espèce nommée *uba* ou *canna brava*, qui croissent à 6 palmes de hauteur, couvrent la surface et les bords des rivières et en obstruent le passage. D'autres arbres et arbrisseaux remarquables sont: 1° le *cæsalpina* (*brasiliensis*, L.), bois de Brésil; 2° le *ceiba* ou fromager, dont le fruit a la grosseur et la figure des calebasses; 3° le *cactus*, qui couvre les hauts rochers; 4° l'*orange* sauvage (*laranja da terra*), le *figuier* sauvage, qui est un arbre colossal; 5° le *bombex pentandrium*, Jaquin; 6° le *genipayer* (*genipa americana*), dont le suc est employé

(1) Voyage du prince Maximilien.



par les naturels du pays pour teindre la peau; 7° le *manglier* (*rhizophora*), *conocarpus racemosa*, *avicennia tomentosa*, dont l'écorce est employée pour tanner les cuirs; les feuilles pour frotter les cordes de coton; 8° *acajou à pomme* ou *cajueiro* (*anacardium*, L.; *cassuvium*, J.): on en mange le fruit et on en extrait de l'eau-de-vie; 9° *mandioca brava*, dont le suc vénéneux tue les moutons et autres animaux; 10° *bignonia* ou *pâu d'arco*, dont le bois compact est employé pour faire des arcs; 11° le *copaier* u *copaiva* (*copaifera officinalis*), qui donne le baume de opahu; 12° le *cabureiba*, ou mirosperme péruvifère, ou ume du Pérou (*myroxylon peruvianum*), qui se trouve x environs de Guarapary, dans la capitainerie d'Espirito-ito; 13° le *sassafras*, qui croît naturellement dans l'île anta-Catharina; 14° la *sumameira*, arbre du Rio-Negro, nt les semences sont renfermées dans un duvet blanc, l'élasticité et la chaleur excèdent celles de toute subs- végétale connue; 15° le *manguba* produit un coton les mêmes propriétés, mais sa couleur est noire; 16° la *na*, plante parasite dont le fruit, rôti et réduit en poudre, est considéré comme un remède pour la plupart des maladies qui règnent à Pará; 17° l'*herbe* de Paraguay, le *caa* ou *matte*, qui croît dans le district de S.-Paulo; 18° l'*ambuzeiro*, arbre qui croît dans les régions les plus arides du Brésil; son fruit succulent et les bulbes attachées à ses racines rampantes sont pleins d'eau et servent à étancher la soif des voyageurs; 19° le *piquiha* (*acanthus caryx pinguis* d'Arruda) s'élève, dans un terrain sec et sablonneux, à la hauteur de 50 pieds; son fruit, de la grosseur d'une orange, est bon à manger, et son bois est propre pour la construction des navires; 20° l'*embira*, dont l'écorce sert pour faire des cordages; 21° l'*arbre de jalop* (*convolvulus jaloppa*), qui abonde en Pará.

La sarsaparilla, la *cana fistula* ou cannelle blanche, les noix muscades, la vanille, l'indigo, la cochenille, sont les produits naturels du pays.

Les oranges, les citrons, les figues, les raisins, les ananas, etc., acquièrent dans ce pays une qualité parfaite. Les deux premiers ont été introduits par les Portugais.

Presque toutes les plantes des Indes occidentales et de l'Europe centrale s'acclimatent au Brésil.

Dans quelques endroits des parties méridionales de la province de Rio-Grande do Sul, le bois est si rare, que les

domestiques meurent si on ne leur donne une certaine portion de sel ou d'argile saline, nommé *barreiro*. Au sud de cette ligne, il ne leur est pas nécessaire, parce que les eaux et le pâturage en contiennent assez (1).

Pendant la sécheresse qui régna à Ciará, depuis 1792 jusqu'en 1796, tous les animaux domestiques y périrent.

Dans la capitainerie de S.-Paul, où le principal métier des habitants est l'éducation des bestiaux, chaque propriétaire possède depuis plusieurs centaines jusqu'à des milliers de têtes de bétail. Quelques-uns en ont jusqu'à 40,000, outre les bœufs qui servent au trait ou à l'agriculture.

Dans un terrain de deux milles carrés de bons pâturages, on nourrit ordinairement de 3 à 4,000 têtes.

Chevaux. Les premiers importés à S.-Salvador du cap Vert, en 1581, y étaient vendus de 10 à 12 *milreis*, et transportés ensuite à Pernambuco, le prix en était de 30 à 60 *cruzados*.

A Montévideo, les chevaux se vendent de 5 à 7 dollars par tête ; à Pernambuco, de 10 à 12 dollars.

Mulets. On en élève un grand nombre dans la province de Rio-Grande do Sul. On châtre les mâles. Ils supportent mieux la chaleur que les chevaux et valent deux fois plus. Les mulets de Rio-Grande ne coûtent que de 1 à 2 *milreis*.

Les *moutons* et les *chèvres* sont plus prolifiques que ceux de l'Europe, mais ils ont dégénéré.

Il est remarquable que les moutons tombent malades et meurent s'ils se nourrissent pendant dix années sur le même sol ; mais transportés sur un autre, à la distance de quelques milles seulement, ils se rétablissent. On donne le lait des chèvres aux enfants (2).

La propriété de Cunha, en Parahyba, qui appartient à la famille de Albuquerque de Maranham, s'étend 14 lieues le long du chemin qui conduit de Recife à Natal.

Pour favoriser l'accroissement des plantations à sucre, un décret fut rendu, le 22 septembre 1758, pour la capitainerie de Rio de Janéiro, contre la saisie pour dette, des biens d'un planteur, qui sont employés aux travaux de la plantation. Le 6 juillet 1807, ce décret fut mis en vigueur dans toutes les possessions portugaises d'outre-mer. Par un

(1) Azara, I, 53; Azara, *quadrupèdes*, II, 357.

(2) Cor. Braz., II, 31.

autre décret du 21 janvier 1809, il a été statué que les saisies ne peuvent porter que sur le tiers du produit net de la plantation (1).

Le 22 avril 1809, loi du gouvernement pour l'encouragement de l'industrie agricole et manufacturière, en accordant aux produits des fabriques l'exemption de tous droits sur les matières premières.

Septembre 1810, proclamation de la Cour de Portugal, qui garantit les priviléges des donataires et des seigneurs dominants, à tous ceux qui voudraient devenir propriétaires de terres dans la province de Minas-Geraes et sur les bords du Rio-Doce. Elle s'engagea aussi d'accorder les priviléges de *villa* à tout établissement qui contenait douze cabanes d'Indiens civilisés.

Par un décret du 16 mars 1820, les étrangers sont autorisés à former des colonies dans le royaume du Brésil. Ils recevront *gratis* une certaine étendue de terrain, qui doit retourner à la couronne s'ils revenaient en Europe avant dix ans; mais, passé ce délai, ils pourront y aller librement et disposer de leurs propriétés. Ceux qui s'y établiront, seront considérés comme sujets de sa majesté, et jouiront des mêmes avantages et priviléges.

Population. D'après l'état de la population des diocèses, ridigé au *tribunal des ordres*, en 1776, et envoyé au roi, la population du Brésil monta seulement à 1,500,000 individus, mais on n'y comprenait que ceux de la communion. Le dénombrement de 1798 porta la population à plus de 3,000,000.

D'après le rapport fait au roi de Portugal, en 1819, la population du Brésil, dans l'année précédente, monta à 3,617,900 habitants, savoir :

1,728,000	nègres esclaves (*pretos captivos*).
843,000	blancs (*brancos*).
426,000	libres, de sang mêlé (*mestiços, mulatos, mamalucos, libertos*).
259,400	Indiens de différentes tribus (*Indios de todas as castas*).
202,000	esclaves de sang mêlé (*mulatos captivos*).
159,500	noirs libres (*pretos foros de todas as naçoes africanos*).
3,617,900	

(1) Kosters' Travels, ch. 16.

On a désigné les différentes classes de la manière suivante: 1° les *Indios*, les Indiens purs ou habitants primitifs du Brésil; 2° *aribocos*, nés d'un nègre et d'un Indien; 3° *negros* ou *malecos*, les nègres créoles nés au Brésil; 4° *mamalucos*, mamelus ou metis sortant de blancs et d'Indiens; 5° *mulatos*, mulâtres provenant du mélange de blancs et de nègres; 6° *Braseileiros*, Brésiliens ou Portugais créoles; 7° *Portugueses* ou *Filhos do Reino*, ou des Portuguais d'Europe. Les Indiens civilisés sont connus sous le nom de *caboclos;* et ceux qui vivent encore dans leur état naturel, sous celui de *gentios, tapuyes* et *bugres* (1).

M. de Humboldt, d'après des pièces officielles inédites qui lui ont été communiquées par M. Balbi, a évalué la population du Brésil à 4,000,000 (2).

Nieuhoff raconte (chap. 7) qu'en 1647, il y avait près de 40,000 nègres employés aux moulins à sucre, entre Rio-Grande et S.-Francisco, dont la plupart avait été amenés des royaumes de Congo, d'Angola et de Guinea. Lorsque le commerce était florissant, leur prime était de 70 à 100 dollars, et quelquefois les plus intelligents se vendaient jusqu'à 14 et 1,500 écus; mais qu'après la décadence du commerce, ils ne valaient plus que 40 dollars.

Esclaves. En 1821, 76 navires partirent de Bahia pour le commerce des esclaves. On en importa à Rio, 21,199; et en 1822, 24,934. Ils avaient été achetés à Angola, Ambuiz, Ambuehe, Benguela, Cabinda, Luanda, Mozambique et Quilumana. On compte la perte d'un sur cinq pendant la traversée (3).

En 18[illegible], le nombre d'esclaves importés à Rio de Janéiro montait à 43,055 (4).

Le nombre des esclaves rachetés et mis en liberté par les croiseurs anglais, depuis le mois de juin 1819 jusqu'en juillet 1828, ce qui embrasse une période de neuf années, s'élève à 13,281; ce qui donne un chiffre annuel de plus de 1,400. On évalue à près de 100,000 le nombre d'esclaves enlevés pendant le même laps de tems sur les côtes d'Afrique (5).

---

(1) Voyage du prince Maximilien, cap. 2.
(2) Relat. hist., lib. IX.
(3) *Journal of mrs. Graham*, p. 146-151-228, et Appendix.
(4) *Notices of Brazil*, by M. Walsh, vol. II, 322.
(5) *Id.*, vol. II, p. 491, and Parliamentary reports.

Le voyageur Koster (page 16) a évalué les esclaves noirs de Pernambuco à 32 livres sterling, ou 768 francs par tête.

Proportion des naissances à la population. Dans la province de S.-Paulo, comprenant 209,218 habitants, dont la moitié blancs, on a trouvé que la proportion des naissances à la population était de 1 à 21, et les décès de 1 à 46.

Longévité. En 1806, Un métis, nommé *Christovam de Mendonça*, de la province de Serégipe del Rey, exerça encore son métier de potier dans sa 128e année, à l'*Aldeia d'Aracajú*, près l'embouchure de la rivière Cotinguiba. Il travailla un peu jusqu'au jour de sa mort, qui eut lieu deux ans après (1).

A Montalègre, située sur la rive gauche de Maranham, l'évêque trouva un Indien centenaire qui avait encore beaucoup de santé et de vigueur. Il y en avait trois autres qu'on supposait être plus vieux. A Cariazedo, un Indien centenaire avait une femme du même âge environ, dont il était jaloux (2).

Cazal assure que plusieurs individus de différentes castes de la capitainerie de Minas-Geraes ont vécu 100 ans.

M. de Saint-Hilaire assure que *Joam Gonzalvez da Costa* parcourut les forêts à l'âge de 100 ans.

Maladies. Les maladies les plus ordinaires sont des catarrhes, des rhumatismes, des inflammations et de violentes coliques.

Piso remarque (3) que le mélange de trois différentes races d'Européens, d'Africains et d'Américains avait produit de nouvelles maladies, ou avait tellement modifié la constitution physique des Brésiliens, que les plus habiles médecins étaient embarrassés des nouveaux symptômes.

Dans l'année 1556, les naturels du pays, où les Français débarquaient sous Villegagnon, furent attaqués par une fièvre pernicieuse, dont 800 furent enlevés. On leur persuadait, dit Lescarbot, que c'était M. Villegagnon qui les fesait mourir.

---

(1) Cor. Braz., II, 152.

(2) Journal de Coimbra, 4-371, cité par M. Southey, ch 44.

(3) *De Indiæ utriusque re naturali et medica*, Amstelædami, 1658.

En 1621, la petite vérole fit de grands ravages parmi les Indiens civilisés de Maranham.

En 1642, une maladie épidémique dévasta Pernambuco et les provinces du midi. En même tems, la petite vérole fit de grands ravages; plus de 1,100 esclaves noirs y périrent.

En 1645, une maladie épidémique éclata à Parahyba, et se propagea au camp des Portugais, où elle fit de grands ravages. Les malades éprouvèrent une forte oppression à la poitrine et des douleurs aiguës. Ils moururent souvent après l'attaque, et tous le troisième jour. Au commencement, les médecins ne savaient pas comment traiter cette nouvelle maladie; mais enfin ils découvrirent qu'une saignée copieuse était un bon remède.

En 1663, Une maladie épidémique fit mourir un grand nombre d'Indiens soumis.

La petite vérole fit encore de grands ravages à Pernambuco, et sur toutes les côtes jusqu'au Rio-Janéiro. La mortalité était si grande, que les nègres de plusieurs sucreries étaient tous morts, et les bras manquaient pour l'agriculture.

En 1686, une maladie épidémique se déclara au Recife, où elle enleva plus de 2,000 personnes. De là, elle se propagea, par Ollinda, à Bahia, où il en mourut de 20 à 30 personnes journellement parmi les blancs, et particulièrement les marins. Chose remarquable, dit le père Labat, les étrangers qui abordèrent à ces villes, pendant plusieurs années après, gagnèrent la même espèce de maladie, qui fut connue par les Portugais sous le nom de *bicha* (1).

Après la sécheresse, qui dura depuis 1744 jusqu'en 1749, dans la province de Mato-Grosso, une grande mortalité y eut lieu.

Dans la province de Ciará, la même cause produisit les mêmes effets. La sécheresse y régna depuis 1792 jusqu'en 1796; et pendant cet intervalle, le miel sauvage était la principale nourriture des habitants, qui périrent de maladies qu'il avait occasionnées. La population de la province montait alors à 150,000 habitants; et sept paroisses en furent abandonnées, car tous les animaux domestiques y avaient péri (2).

(1) Labat, tom. I, p. 72-4.

(2) Cazal, Cor. Braz., art. *Ciará*.

Les habitants de la ville de Cratto, dans la même province, sont quelquefois affligés de maladies des ieux et des jambes ; elles sont considérées comme épidémiques.

Dans le Porto-Seguro, une maladie cutanée des jambes et des pieds se déclare quelquefois, connue sous le nom de *sarna* ou *psora*. On emploie comme remède, contre cette affection, de l'eau chaude et des esprits.

Dans la province de Minas-Geraes, la lèpre est commune. Les noirs mâles y sont sujets à une espèce de goître (1).

Les esclaves noirs, en beaucoup d'endroits, sont sujets à l'*éléphantiasis* et à une espèce particulière de lèpre (*mal de S.-Lazaro*).

Partout, l'insecte nommé *bicho*, pénètre dans les pieds, et y dépose les œufs qu'il faut extirper.

Un autre insecte, nommé *carrapato*, pénètre aussi sous la peau ; et si on l'arrache subitement, la blessure qu'il a faite est souvent difficile à guérir.

Tous les endroits marécageux ou annuellement inondés par les débordements des lacs ou des rivières, sont malsains. En 1773, les soldats du fort d'Iguatimim, qui furent employés pour établir la Ciudad-Réal, à la jonction du Piquiry et la Paranná, dans la province de S.-Paulo, furent tous enlevés sous peu de jours, par une fièvre pernicieuse, qui y règne particulièrement aux mois de janvier, février et mars.

A Jacaréhi, dans la Parahyba, les habitants, principalement les mulâtres, sont incommodés par des excroissances, des glandes du cou, que les femmes ornent avec des bijoux d'or et d'argent (2).

Piso décrit une espèce de maladie vénérienne bien différente de celle connue en Europe (3).

---

(1) Cazal, Cor. Braz., art. *Minas-Geraes*.

(2) Voyage de MM. Spix et Martius, chap. III.

(3) Lues quædam ex coitu non tantum per contagium vel parentum hæreditario malo in liberos, sed ex leviori attactu atque per se contrahitur, orta potissimum ex alimento fœtido et salso, potu rancido et corrupto. Inter Afros non solùm atque Americanos sed Lusitanos et Belgas quoque sævit, tumoribusque schirrosis et virulentis ulceribus totum corpus infestat. Quæ quidem lues huic regioni est Endemia, et *Bubas* ab Hispanis, atque *miá* à Brasilianis appelatur. Et sicuti citius sanatur à solis remediis indigenis, ita citius contaminat quàm illa quæ *lues gallica* vulgo

Éducation. En 1686, une école fut établie à Nossa-Senhora do Rosario da Cachoeira, à 14 lieues de Bahia, par des contributions charitables faites par l'influence du jésuite F. Alexandre de Gusmam. Des enfants y furent envoyés de toutes les parties du Brésil; elle devint très-florissante (1).

Sous l'administration de Pombal, les Brésiliens ne pouvaient plus envoyer leurs filles aux couvents du Portugal, sans une permission spéciale du roi (2).

1716. *Recolhimento* ou asile pour des femmes, établi à Bahia, par le vice-roi, le marquis de Angeja, d'après le testament de *Joam de Mattos de Aguiar,* qui avait laissé, pour cette fondation, la somme de 80,000 *cruzados;* 400 *milreis* par an pour autant de malades, et 100 *milreis* pour doter chacune de 38 demoiselles. Le surplus de cette somme généreuse servit à payer 11,000 messes pour son âme, à deux *testons*, ou 1 fr. 25 c. chaque.

1770. Établissement à Rio-Janéiro d'une *académie des sciences et d'histoire naturelle*, par l'influence du docteur José Henriquez Ferreira.

En 1792, suivant sir John Staunton, il n'y avait, à Rio-Janéiro, que deux libraires, et seulement pour les ouvrages de théologie et de médecine.

1800. Par lettre royale du 1er mai, quatre étudiants, désignés par la chambre, doivent aller continuer leurs études à l'université de Coimbra, dont deux pour les mathématiques, un pour la médecine, et le quatrième pour la chirurgie. Les frais de chacun est de 250,000 *reis.*

L'auteur de *Corografica Brazilica* dit, en parlant de la province de Piauhy, que le subside littéraire (*subsidio litterario*), qui est le produit d'une taxe sur les bestiaux de cette province, est assez important; mais qu'avant l'année 1808, il n'y avait aucune école, même primaire.

En Maranham, il y a des écoles publiques, dont les dépenses sont payées par le trésor; on y enseigne les premiers

---

vocatur et ad Incolas huc defertur. Gonorrhea simplex, sicut haud difficilis habetur curationis, ita facile acquiritur, modo a diuturna equitatione sub æstu meridiano. (Piso, lib. II, cap. 16, *de Lue Indica.*)

(1) *Rocha Pitta, America Portugueza* 7, § 67-70,

(2) Administration de Pombal, tom. II, p 27.

éléments, la grammaire latine, la rhétorique, la logique et la métaphysique. Dans le collége de *Silveira*, créé en 1820, on enseigne les premières éléments, la langue latine et française, la géographie, la musique et le dessin.

1809. Formation d'une école d'anatomie, de chirurgie et de médecine annexée à l'école royale militaire; établissement d'un laboratoire de chimie, et d'un *lazaretto de quarantaine* sur le promontoire de Boa-Viagem.

Les bibliothèques, qui avaient été établies par les jésuites, ont été détruites par les insectes.

1814. La bibliothèque, formée de celle du prince, et établie dans le Terceiros de Carmo, par les soins de MM. Joaquim Damaso et José Viegas, fut ouverte au public en 1814. Elle renferme 60,000 volumes. On accorde annuellement à cet établissement la somme de 4,485 *milreis*.

En 1828, le nombre des journaux était de vingt-cinq, dont quinze à Rio, trois à Bahia, et les autres à Pernambuco, S.-Paul, S.-Joam del Rey et Villa-Rica. Le *Courrier du Brésil*, qui paraît trois fois la semaine à Rio, est écrit en français; le *Rio-Herald*, journal hebdomadaire, est en anglais.

Par un décret du 21 août 1829, l'assemblée législative, sur la proposition de l'empereur, a créé une chaire de langue française dans chacun des établissements de cours juridiques des provinces de S.-Paulo et d'Ollinda.

L'académie des beaux-arts fut fondée à Rio, au mois de mars 1824, en vertu d'un décret du 9 novembre 1820, qui accorda, pour cet objet, 7,000,000 de *reis*. Elle est mise sous les auspices de l'empereur, auquel on a accordé le titre de *fundador et protector da imperial academia das bellas artes*. Les professeurs sont français. Cet établissement est ouvert à tous ceux qui cherchent à se perfectionner dans les arts. On accorde une subvention annuelle de 6,980 *milreis*.

Le *musée national*, établi par dom Joam, en 1821, est ouvert au public tous les jeudis. Sur le frontispice de l'édifice, on lit:

Johannes VI
Rex fidelissimus.
Artium amantissimus
A fundamentis erexit
Anno 1821.

On a donné à cet établissement la somme annuelle de 4,512 *milreis*.

On vient de fonder deux universités : l'une à S.-Paulo, l'autre à Pernambuco.

A Rio-Janéiro, il y a une académie militaire où les élèves suivent les cours pendant sept ans; une académie de marine où les études durent trois ans; une académie de chirurgie et de médecine dont le cours d'études est de cinq ans; une académie des beaux-arts et deux séminaires où l'on enseigne le latin, le grec, l'anglais, le français, la rhétorique, la philosophie et la théologie.

On a annexé à cet établissement des chaires de botanique, de chimie, de minéralogie, de physique, de philosophie, de rhétorique, d'anglais, de français, de grec et de latin.

On accorde annuellement 11.000,000 de *reis* pour le traitement des professeurs. Celui d'un professeur d'une école primaire est généralement de 300 dollars; celui des autres professeurs est de 500, environ 2,666 francs.

Les fils des noirs libres et des mulâtres sont admis dans les écoles.

La méthode d'enseignement mutuel a été adoptée dans les écoles primaires. Cinq cents Brésiliens étudient à leurs frais en Europe; et vingt-un pensionnaires militaires y continuent leurs études aux frais du gouvernement.

Sciences. L'ouvrage de Piso et Marcgraff fut le premier qui parut sur l'histoire naturelle du Brésil, sous les titres de *Gulielmi Pisonis medici, amstelædamensis de Indiæ utriusque re naturali et medica ;* 326 *pag. Georgii Marcgravii de Liebstad, tractatus topographicus et meteorologicus Brasiliæ, cum eclipsi solari; quibus additi sunt illius et aliorum commentarii de Brasiliensium et Chilensium Indole et Lingua*, 226 *pag., Amstelædami*, 1658, *in-fol.*

Barlæus, historien des exploits de Nassau, donna les premières cartes gravées des provinces, villes et ports du Brésil, dans son ouvrage intitulé : *Casparis Barlœi, Rerùm per octennium in Brasilia, etc.*, in-fol., 333 pag., *Amstelodami*, 1647.

L'ouvrage de Gioseppe, intitulé : *Istoria delle guerre del Brasile*, imprimé à Rome, en 1698, renferme des cartes des provinces, villes, ports et forteresses du Brésil.

On vient de publier, à Paris, un ouvrage intitulé : *Voyage*

pittoresque dans le Brésil, par Maurice Rugendas, 12 livraisons in-folio.

Le général *Manoel Matins de Couto Reis* a levé le plan de la capitainerie de S.-Pedro do Sul et celui de l'île de Santa-Catharina.

Les colonels du génie *Francisco Soares de Andrea* et *Henrique Izidoro de Brito*, et le major du génie *Antonio-Elixario de Brito*, ont été chargés de dresser la carte de la capitainerie de Rio-Janéiro suivant la méthode des projections de Monge. Ce travail fut suspendu en 1817.

M.Portugal a levé les plans des îles de Fernando, de Santa-Catharina et de l'Ilha-Grande, et vérifié les points principaux de la côte depuis Ciará jusqu'à l'embouchure de la Plata. Ses cartes hydrographiques sont recherchées des navigateurs.

Jacinto Desiderio Cony, colonel du génie, leva, en 1810, la carte topographique de la capitainerie de Rio-Janéiro.

Les majors du génie *Joao Paulo dos Santos Barreto* et *Brito* ont levé, en 1819, le plan de la partie de la capitainerie de Rio-Janéiro, comprise depuis la ville de ce nom jusqu'à la rivière Taguahy. Cette carte représente une surface de 100 lieues carrées.

Le capitaine de vaisseau *Diogo Jorge de Brito*, assisté d'autres officiers de la marine, a dressé une carte hydrographique de la baie de Rio-Janéiro. Il a vérifié aussi plusieurs points importants de la côte du Brésil, près de l'embouchure de la Plata.

Le colonel du génie *Paullet* a levé la carte topographique de la capitainerie de Ciará; et fut chargé, en 1820, de vérifier les travaux topographiques exécutés autrefois sur le Rio-Grande do Sul, par les ingénieurs Barboza et Serra.

Le colonel du génie *Salvador* a vérifié, en 1815, l'ancienne carte de la capitainerie de Bahia, et en a fait une nouvelle.

Le lieutenant-colonel du génie *Cabral* a levé, pendant 18 ans, la carte de la capitainerie de Mato-Grosso.

Modesto Rangel a levé, en 1784, le plan de l'île Santa-Catharina. Ensuite, il a dressé une carte topographique des environs de Rio-Janéiro, comprenant une surface de 40 lieues carrées.

Antonio-Bernardino Perreira do Lago, colonel du génie, a réduit à une échelle quintuple la partie de la carte générale du Brésil, comprise entre les 5e et 26e parallèles sud et

les méridiens 306e et 343e, dressée auparavant par le capitaine de frégate Ponte-Leme.

Il a publié, dans les *Annales*, sa détermination de 190 points, qui sont les plus importants du Brésil. Il a aussi levé la carte de la côte de S.-Luiz de Maranham, pour accompagner sa description de cette province, publiée à Lisbonne, en 1822, sous le titre de *Estatistica historica geographica, etc.* (1).

Le contre-amiral baron Roussin a publié l'hydrographie du Brésil, renfermant 14 cartes des côtes depuis l'île Santa-Catharina jusqu'à Maranham; ouvrage qui est le fruit de la campagne qu'il a faite en 1819 et 1820, par les ordres du roi. Nous en parlerons, ainsi que du voyage du capitaine de Freycinet.

Les naturalistes allemands, le comte d'Hofmanusegg, MM. Eschwege, Frereis et Siebers, ont publié des mémoires sur l'histoire naturelle du Brésil.

Le chevalier Schaeffer, major de la garde d'honneur de l'empereur du Brésil, a publié à Altona, en 1824, un ouvrage sur ce pays.

Lors du mariage de l'archiduchesse Léopoldine avec l'empereur dom Pédro, la Cour de Vienne envoya, à Rio-Janéiro, une réunion de savants chargés d'explorer le Brésil, composée du professeur Mecken, botaniste, le docteur Pohl, minéralogiste, M. Nataer, zoologiste, M. Schott, jardinier, M. Buckberger, dessinateur des plantes, et M. Euter, pour le paysage.

Les docteurs Spix et Martius, membres de l'académie des sciences de Munich, ont exécuté un voyage par les ordres du roi de Bavière. Ils visitèrent ensemble la province de Rio-Janéiro, de S.-Paul, de Minas-Geraes, de Maranham, de S.-Luiz, la rivière des Amazones, et l'embouchure du Rio-Negro. Ils se séparèrent au Rio-Teffe. M. Martius, après avoir examiné les rochers et les cataractes de Yupura, arriva au pied de la montagne Arascoara, séparée de Quito seulement par les cordilières. M. Spix s'avança sur le Teffe et pénétra aux frontières du Pérou. Deux volumes de leur voyage sont publiés en allemand et en anglais.

---

(1) Esssai statistique sur le royaume de Portugal et des Algarves, par M. Balbi, ancien professeur de géographie, etc., vol. II. Appendice à la géographie littéraire, p. 115-117.

La Toscane a envoyé le professeur Radde, de Florence, pour voyager au Brésil.

Le prince Maximilien a parcouru le pays le long de la côte orientale, entre le 13e et le 23e dégré ; pays, dit-il, qui sont entièrement inconnus, ou qui plutôt n'ont pas du tout été décrits.

M. Mawe a fourni de bons renseignements sur la province de Minas-Geraes.

M. Eschwege, officier du génie, a mesuré la haute chaîne de montagnes de la même province.

M. Auguste de Saint-Hilaire, membre de l'Institut de France, a parcouru, une grande partie de l'empire du Brésil, pendant six années, depuis 1816 jusqu'en 1822. Il y a fait environ 2,500 lieues dans les provinces de Rio de Janéiro, d'Espirito-Santo, de Minas-Geraes, Goyaz, S.-Paul, Santa-Catharina et Rio-Grande. Il a visité aussi la république cisplatine et les anciennes missions jésuitiques de la rive gauche de l'Uraguay. L'histoire de ses voyages formera 6 vol. in-8°. Deux sont déjà publiés.

La collection que M. de Saint-Hilaire a envoyée au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, consiste 1° en 129 individus d'animaux mammifères, rapportés à 48 espèces, dont 13 manquaient à la collection du Muséum ; 2° en 2,006 oiseaux, formant 451 espèces, dont 156 nouvelles pour les galeries ; 3° 35 individus de reptiles, réduits à 21 espèces ; 4° 58 individus de poissons, dont 21 espèces ; 5° quelques coquilles ; 6° environ 16,000 insectes, dont M. Latreille juge que près de 800 n'étaient pas connus.

Ancien gouvernement civil. Les gouverneurs des provinces, nommés pour trois ans, recevaient leurs instructions de la Cour de Lisbonne, à laquelle ils rendaient compte de leur administration. Il leur était défendu de se marier dans le pays de leur juridiction, de faire le commerce, d'accepter aucun présent ni émolument qui eût rapport à l'exercice de leurs fonctions. Si le gouverneur mourait en place, l'évêque prenait les rênes du gouvernement. Il était aidé dans ses fonctions par l'officier commandant et le principal magistrat. Les affaires civiles et militaires étaient jugées par l'*ouvidor* et le *juiz da fora*. Ils étaient nommés pour trois ans et pouvaient être renouvelés. L'*ouvidor* était le premier magistrat de la *comarca*, ou cercle, et chef de l'administration civile et judiciaire, excepté dans le district où le gou-

[illegible] réside. Dans les affaires financières, le premier juge (*juiz da fora*) est adjoint en qualité de fiscal pour la couronne.

En général, la municipalité d'une ville consistait en un juge (*juiz da camara*), plusieurs assesseurs (*vereadores*), un secrétaire (*escribâo da camara*), et un trésorier (*thesaureiro*). Dans les occasions importantes, le *juiz da fora* assistait aux séances de la chambre. Les autres officiers étaient : 1° le *procurador da coroa*, ou procureur-général ; 2° *l'intendente da marinha*, ou port-amiral ; 3° *escrivam da fazenda real*, ou chef du trésor ; 4°. le *juiz da alfondega*, ou contrôleur des douanes.

Dans chaque district, il y avait un juge pour la décision des affaires civiles ; mais on pouvait appeler de son jugement aux tribunaux supérieurs de Bahia, de Rio-Janéiro et même à ceux de Lisbonne, si la question était importante.

Les affaires criminelles ordinaires étaient jugées par le juge du district ; et, si elles étaient d'une nature grave, par le gouverneur, aidé d'un certain nombre d'assesseurs.

Dans chaque province, il y avait aussi un tribunal spécial, chargé de prendre connaissance des legs appartenant à des personnes résidantes au-delà des mers. Ils déduisaient 5 pour 100 pour leur profit, et fesaient passer au Portugal le reste de la succession.

Troupes. Les troupes réglées et la milice étaient à la disposition du gouverneur, qui nommait tous les sous-officiers. La milice était composée de tous les citoyens, excepté les *hidalgos* ou nobles du premier ordre, qui étaient exempts de toute espèce de service personnel. Les noirs et les mulâtres formaient des corps à part. Les Indiens étaient incorporés avec les colons. Les troupes réglées montaient ordinairement à 8,000 hommes, et la milice à 30,000.

Par une loi du 20 mars 1730, il était défendu à tous étrangers d'entrer au Brésil, excepté à ceux nommés pour y occuper des places, et qui ne devaient amener que les domestiques nécessaires, et portugais de nation.

Par une autre loi du 14 avril 1732, les Portugais qui allaient au Brésil pour affaire devaient être munis de passeports, et le clergé ne pouvait s'embarquer pour ce pays, excepté les évêques, les missionnaires, les prélats et les religieux d'un ordre déjà établi dans cet État. Les femmes ne

pouvaient s'embarquer pour ce pays sans la permission du roi, excepté celles qui accompagnaient leur mari (1).

Gouvernement ecclésiastique. Il consistait en évêque, un doyen et son chapitre, et un vicaire-général.

En 1676, érection de trois évêchés, savoir : Pernambuco, Rio de Janéiro et Maranham.

L'église, jusqu'au règne de Joam V (1706), avait été gouvernée par la constitution de Lisbonne. Le premier synode fut assemblé par *dom Sebastiam Monteiro da Vide,* et on rédigea un corps de constitutions pour l'église du Brésil.

Pendant les premières conquêtes des Portugais, la couronne s'empara des dîmes. Les prélats des six évêchés établis à différentes époques, et qui étaient tous européens, recevaient du gouvernement leurs appointements, qui variaient de 1,200 à 30,000 livres.

Le roi, en qualité de grand-maître de l'ordre du Christ, avait le droit des dîmes et le produit de la croisade.

Les missionnaires recevaient un tribut annuel de chaque famille, et de plus, 40 sous pour chaque naissance, mariage et enterrement, et le double de cette somme dans le district des Mines.

Les *couvents* n'étaient pas reconnus par les lois au Brésil ; néanmoins il y avait 20 monastères appartenant à des ordres religieux.

L'*inquisition* n'a jamais été établie légalement. Sous l'administration du vice-roi Antonio Alvarez da Cunha, les *auto-da-fé* furent prohibés, et les juifs protégés au grand regret des commissaires que l'inquisition y avait envoyés.

Pendant l'occupation de ce pays par les Hollandais, ils suivirent les règlements du synode de Dordrecht. Le conseil ecclésiastique était composé de six anciens et d'un ministre pour la direction des affaires ordinaires. Pour celles d'une grande importance, on appelait six diacres en qualité de conseillers assistants, et on en choisissait deux tous les mois pour avoir soin des malades et des orphelins (2).

En 1580, les carmelites s'établirent dans la ville de Santos, sous la direction du père Domingos.

---

(1) *Hist. of Brazil*, by M. Southey, ch. 36.

(2) Nieuhoff, ch. 3.

En 1581, les bénédictins s'établirent à S.-Salvador, sous le père Antonio Ventura. (Voyez ces années.)

En 1612, fondation des capucins français d'Évreux, d'Abbeville, etc., dans l'île de S.-Luiz de Maranham.

En 1634, on établit, dans la baie de Tous-les-Saints, la mission des capucins français de la province de Bretagne, qui s'étendit ensuite par tout le Brésil (1).

En 1665, les carmelites réformés de Sainte-Thérèse sont établis à Bahia.

En 1677, quatre nonnes paroissiennées ou commissariées du couvent de Santa-Clara, à Évora, arrivent à Bahia, pour y établir un couvent de religieuses.

En 1678, des capucins italiens s'établirent à Bahia.

En 1731, le roi Jean V envoya des missionnaires au Brésil.

Le [illegible] août 1819, on posa la première pierre de la première église protestante du Brésil à Rio de Janéiro, pour le service des Anglais, à Rua dos Borbanes, près le couvent d'Ajuda.

Le [illegible] septembre 1824, le pape Léon XII adressa une lettre encyclique aux archevêques et évêques de l'Amérique. Il les exhorte à user de leur ascendant pour ramener les peuples de ces contrées sous la domination espagnole. Il en [illegible] un heureux et prompt résultat, si vous faites connaître [illegible] à vos troupeaux, les qualités augustes et distinguées qui caractérisent notre bien-aimé fils Ferdinand, roi catholique des Espagnes, dont la vertu sublime et solide [illegible] à l'éclat de la puissance, la gloire de [illegible] et le bonheur de ses sujets. Le roi Ferdinand envoya cette lettre aux archevêques et évêques des deux Amériques [illegible] et des Philippines (2).

[illegible] se compose actuellement d'un archevêque, [illegible] évêques et deux prélats, qui sont évêques *in partibus*. Les évêques sont suffragants de l'achevêque de Bahia. Cette ville fut érigée en évêché en 1551, et en archevêché en [illegible]. Pernambuco en évêché en 1676; Rio de Janeiro [illegible] année; S.-Paulo en 1745; Marianna en

---

(1) [illegible] de l'église, p. 261.

(2) [illegible] février 1826.

1745; Maranham en 1677, Pará en 1720; Goyaz et Cuyaba ont chacune des prélats ou évêques *in partibus*.

Le clergé est composé des bénédictins; des carmelites, des franciscains, anciens et réformés, avec des capucins mendiants. Les plus riches sont les bénédictins et les anciens carmelites. Les autres font des vœux de pauvreté. Les bénédictins sont propriétaires de 700 maisons dans la ville de Rio-Janéiro.

Il est défendu au clergé régulier, c'est-à-dire, aux bénédictins et aux carmelites, de prendre des novices, ce qui annonce l'intention du gouvernement de les supprimer. Les noirs et les mulâtres sont admis comme prêtres.

L'évêché de Rio contient quatre provinces, savoir : Rio de Janéiro, Santo-Espirito, Santa-Catharina et Rio-Grande do Sul, dont la population est de 800,000 individus, y compris 1,000 ministres de l'église.

Rio-Janéiro renferme 42 chapelles, couvents et autres maisons religieuses (1).

Revenu du clergé. Par un ordre du roi, du 23 nov. 1608, les appointements des curés furent élevés de 35,000 *reis* à 50,000.

Un autre ordre, du 16 février 1718, porta ceux des curés de Minas-Geraes à 200,000 *reis*. L'évêque de Mariannaa un revenu de 18,000 à 20,000 *cruzados*. L'archidiacre reçoit du gouvernement 500,000 *reis* (3,125 fr.); les autres dignitaires 400,000 *reis* (2,500); les simples chanoines 300,000 *reis* (1,875 fr.); les curés, 200,000 *reis* (environ 1,250 fr.) (2).

Gouvernement des jésuites dans la province de Paranná. Le trésor de la couronne d'Espagne fournissait annuellement la somme de 40 à 50,000 ducats (*ducados*) aux missionnaires employés dans cette conquête. Après la formation des villages et la construction des temples, chaque guarani, de 18 à 50 ans, payait annuellement une capitation de deux pièces d'or (*pezos duros*), excepté les caciques, qui étaient exempts de ce tribut, ainsi que leur premier fils (*primogenitas*), et douze hommes dans chaque mission destinés au service de l'église. En 1634, le nombre d'individus qui payèrent ce tribut était de 19,116. Celui des *réduçoes* ou réductions était de 30, qui renfermaient 125,000

(1) *Notices of Brazil*, by M. Walsh, vol. I, p. 361-2.

(2) Voyage de M. de Saint-Hilaire, ch. 8.

Indiens chrétiens. En 1645, on leur accorda la faculté d'exporter la *matte* sous certaines conditions. En 1649, on exigea seulement la moitié de ce tribut, afin d'augmenter leur nombre et de les empêcher de s'enfuir dans le territoire appartenant au roi de Portugal, où il n'y avait pas de capitation. Les trafiquants de l'Assumpção se plaignirent du monopole exercé par les jésuites sur la *matte*, par l'intervention des curés, des réductions, et il leur fut défendu, par décret, d'en envoyer plus de 12,000 *arrobas* à cette ville.

Les maisons des *Reducções*, missions (*missoes*) ou villes étaient généralement bâties en *pisé*, blanchies d'une espèce d'argile, couvertes de tuiles, avec des *verandas* de deux côtés pour garantir contre le soleil et la pluie. Chaque mission avait une église mère, généralement en pierre, et richement décorée. Les fonctions paroissiales étaient exercées par un vicaire et un curé, tous deux jésuites, et qui étaient en même tems inspecteurs de toute l'économie civile. Sous leur direction, il y avait des magistrats (*corregidores*) élus annuellement, un cacique nommé pour la vie et d'autres officiers, chacun avec une juridiction particulière.

A l'exception de ces officiers, chaque individu des deux sexes portait une chemise ordinairement de coton blanc, qui tombait jusqu'à la cheville du pied. Ils cultivaient la *matte*, le cotonnier, du maïs, des racines et des légumes qui convenaient le mieux au terrain.

Tout était déposé dans les magasins, et distribué journellement au peuple sous l'inspection des magistrats ou autres personnes subordonnées. Les maisons des curés étaient proches des églises et voisines à deux édifices, dont l'un était une école pour les premiers éléments, la peinture, l'architecture et la musique, contenant des ateliers pour différentes occupations manuelles; l'autre, un *récolhimento* pour l'éducation d'un grand nombre de jeunes demoiselles: elles apprenaient à filer et à tisser, sous l'inspection des matrones qui recevaient, chaque lundi, une certaine quantité de coton qu'elles remettaient en coton filé le samedi.

Le curé, accompagné de certains officiers et maîtres, visitait, tous les jours, à huit heures du matin, les écoles et les ateliers. On exportait le superflu de ces produits avec une grande quantité de lins, cuirs et *matte* dont le montant était destiné à payer les capitations, et à recevoir en échange des articles européens.

Les Guarannis possédaient deux millions de bestiaux. Tel



était l'état de ces missions, en 1768, lors de l'expulsion des jésuites (1).

Dans l'année 1630, les jésuites firent une grande conquête spirituelle dans la province de Parannà. Soixante-dix Guarannis furent établis en vingt grandes *aldeias* ou villages nommés *Reducções* ou réductions. Les jésuites s'avançant, l'année d'après, dans le Haut-Parannà pour y étendre leurs conquêtes, furent repoussés au sud de Maracaju-Serra. En 1637, un corps composé de 140 Paulistas et 1,500 Indiens, attaquèrent les réductions de Jesu-Maria, S.-Christovam et Santa-Anna dans la Basse-Parannà, et en enleva 700 prisonniers.

Les jésuites réussirent ensuite à réduire les Tappes vers l'est; et le nombre de ces deux nations, soumises à l'autorité de ces missionnaires, s'éleva bientôt à environ 200,000, dont 40,000 étaient capables de porter les armes. En 1634, il y avait 30 réductions renfermant 125,000 Indiens chrétiens, dont 19,116 payaient tribut (2).

Esclavage des noirs d'Afrique. Le célèbre *Las Casas* représenta à la Cour que les Africains étaient plus forts et plus propres aux travaux de l'agriculture que les Indiens. Elle suivit son avis, et en l'année 1503, 4,000 noirs furent introduits dans l'Amérique par les Génois. Les Portugais en amenèrent 25,000 dans l'espace de cinq ans, le roi ayant avancé les deux tiers des fonds nécessaires à cette entreprise. Ce commerce fut ensuite fait par les Français; et les Anglais en eurent le monopole pendant trente ans, conformément au traité d'Utrecht.

Un auteur espagnol, Lastarria, a évalué le nombre des Africains introduits au Brésil à environ 350,000 individus, y compris les Zambos et les mulâtres. Ils ont contribué, dit-il, à alléger le joug qui pesait sur les malheureux Indiens (3).

Vers l'an 1702, la passion d'exploiter les mines devint générale dans tout le Brésil. Beaucoup de propriétaires des fermes abandonnèrent l'agriculture pour se transporter, avec leurs esclaves, dans les districts des Mines. En vain le

---

(1) Cor. Braz., tom. I, nº 2. *Provincia do Parannà.*

(2) Guthrie dit que les missions entre les rivières Uruguay et Paraguay renferment 340,000 familles.

(3) *Réorganisation* et *plan*, etc., ms. Madrid, 1805.

gouvernement essaya de les en empêcher. Le prix de ces esclaves s'était tellement augmenté, que les moins riches propriétaires des *engenhos* ne pouvaient plus en acheter, ce qui amena une stagnation dans le commerce de sucre, et une dépopulation des villes et des villages qui se manifestait encore plus de trente ans après (1).

Il n'existait aucune législation particulière concernant les esclaves; il leur était permis de travailler deux jours par semaine dans la portion du terrain consacré à leur usage. Par ce moyen, les plus industrieux pouvaient acheter leur liberté à un prix fixe s'ils se trouvaient opprimés. Les nègres ou mulâtres qui avaient acheté leur liberté, jouissaient de tous les droits de citoyens, excepté qu'ils étaient exclus de la prêtrise, des emplois civils et de l'armée, si ce n'est dans leurs propres bataillons.

Ces esclaves essayèrent souvent d'empoisonner leurs maîtres, et pris sur le fait, ils s'empoisonnèrent eux-mêmes (2). Néanmoins, les noirs libres n'étaient dégradés ni par les lois, ni par l'opinion publique.

Pierre Moreau, dans son Histoire des derniers troubles du Brésil, présente (p. 26) un tableau affreux de la corruption des mœurs. Il dit « que les juifs et les chrétiens fesaient commerce, non-seulement des enfants, des femmes esclaves avec les nègres, mais encore de ceux qui avaient été engendrés de leur propre sang avec leurs négrines. Ils les vendaient et les achetaient comme l'on fait des veaux et des moutons.

Pour remédier à cette horrible avarice, les magistrats hollandais donnèrent la liberté à l'esclave débauchée par son maître.

Lois concernant l'esclavage des Indiens. Pendant la guerre avec les Hollandais, les corsaires s'emparèrent de tous les naturels occupés de la pêche, et les vendirent aux habitants des îles occidentales (3).

En même tems, les colons portugais les poursuivirent dans l'intérieur du pays, et, pour les éviter, ils s'enfuirent vers le nord.

---

(1) Rocha Pitta, liv. 8, § 111-112, 114, 117.—*Hist. of Brazil*, by M. Southey, ch. 32.

(2) « Veneno ubique obvio, sibimetipsis atroces manus inferunt, gratulantes sibi naturæ renuntiare, vindictam que dominis plus justo severis reponere. »

(3) Duterte, tom. II, p. 484.

La question de l'esclavage des Indiens était la source de débats continuels. Déjà, pour mettre un terme à cet abus, un décret de dom Carlos, du 7 juillet 1550, et un autre du 21 septembre 1556, déclarèrent libres les Indiens du Brésil (1).

Par un décret du roi Sébastiam, du 20 mars 1570, aucun Indien ne serait considéré comme esclave, à l'exception de ceux qui ont été pris dans une guerre légitime, et qui, comme les Aymores et quelques autres tribus féroces, attaquaient les Indiens alliés et les Portugais, afin de les dévorer.

Une autre loi du 22 août 1587, confirmative de celle ci-dessus, déclara que les Indiens qui étaient au service des Portugais, devaient être regardés, non comme des esclaves, mais comme des laboureurs libres.

En 1595, Philippe II publia un édit pour confirmer celui de 1570, et réduire le terme d'esclavage à dix ans.

En 1603, Pédro Coelho vendit comme esclaves les Tapuyas qu'il avait pris en guerre, ainsi que ceux qui lui avaient servi en qualité d'alliés; mais ensuite il fut forcé, par la Cour de Madrid, de les remettre en liberté.

Enfin, deux autres décrets de Philippe III, du 5 juin 1605 et du 30 juillet 1609, prohibaient l'esclavage, dans quelque cas que ce fût.

Cependant, par l'influence des partisans de l'esclavage, ces derniers décrets furent révoqués; et un nouvel acte, du 10 septembre 1611, déclara que les Indiens pris en état de guerre, de rébellion ou d'insurrection, seraient renfermés, leur nom et leur signalement enregistrés, et qu'ils ne seraient vendus que lorsque les hostilités auraient été approuvées par le gouvernement de Portugal. On pouvait aussi acheter des Indiens à des tribus anthropophages, et le prix en serait fixé par le gouvernement ou autre personne désignée à cet effet. Dans ce dernier cas, ils étaient libres après un service de dix ans. Les Indiens soumis devaient être réunis dans des villages d'environ 300 cabanes, avec des terres pour leur usage et des prêtres pour les instruire.

Une loi de dom Philippe IV, du 12 septembre 1628, ordonnait aux gouverneurs de Rio de la Plata et du Paraguay de faire mettre un terme à l'esclavage des Indiens, dont le

---

(1) *Recopilaçion*, ley V, lib. VI, tit. II.

commerce était fait par les Portugais de S -Pablo, au Brésil, ville éloignée de dix jours de marche de la dernière réduction des Indiens dans la province de Paraguay (1).

Résolution du 17 octobre 1653, qui permet de nouveau l'esclavage des Indiens, sans condition, 1° s'ils s'opposaient à la propagation de l'Évangile; 2° s'ils donnaient des secours aux ennemis de la nation; 3° s'ils mettaient des obstacles à l'exécution des ordres qui leur étaient donnés; 4° s'ils commettaient des vols ou des assassinats; 5° s'ils étaient anthropophages.

A cette époque, il n'y avait presque plus d'Indiens sur la côte, et les anciennes capitaineries y suppléaient par des noirs d'Afrique; mais le district de Maranham n'avait que des esclaves du pays. Une loi de Joam IV, conçue à peu près dans les mêmes termes que celle de Philippe III, ordonna l'émancipation de tous les Indiens alors en servitude. Le nouveau gouverneur Balthazar Souza Pereira et celui de Para, Ignacio do Rego Barreto, reçurent des ordres pour la faire exécuter; mais les propriétaires d'esclaves s'y refusèrent et prirent les armes. L'autorité, n'étant pas en force, dut céder, et la loi fut suspendue.

Le jésuite *Antonio Vieyra* et ses collègues, qui déclamaient avec énergie contre la captivité des aborigènes de Pará et de Maranham, en furent chassés par les colons.

1755. Le 6 juin, décret de Joseph Ier, inséré dans le nouveau code de lois portugaises. On y confesse que plusieurs millions d'Indiens ont été détruits, et qu'il reste très-peu des anciennes villes brésiliennes, dont la population a également diminué. Ce décret déclare les Indiens libres, et ordonne de remettre en liberté ceux qui sont esclaves.

Par un décret du 31 janv. 1775, les jeunes esclaves abandonnés devenaient libres; mais en général ils étaient ensuite réduits à l'esclavage par celui qui voulait s'en charger. Par un autre décret du 22 février 1823, ils sont considérés comme orphelins, et doivent être élevés comme citoyens, avec tous les priviléges des hommes libres.

1815. Le 25 janvier, traité entre l'Angleterre et le Portugal, signé à Vienne, pour l'abolition immédiate de la traite dans tous les pays situés au nord de l'équateur.

29 mars, décret impérial de Napoléon, pour l'abolition

(1) *Recopilaçion*, ley VI, lib. VI, tit. II.

de la traite. Aucun armement ne pourra être fait pour ce commerce dans les ports de France ou dans ceux de ses colonies. Il ne pourra être transporté aux colonies aucun noir provenant de la traite faite par des Français ou des étrangers. Toute infraction au présent décret sera punie de la confiscation du vaisseau et de la cargaison.

1817. Le 18 juillet, par une autre convention entre l'Angleterre et le Portugal, il fut convenu de faire visiter les navires de commerce des deux pays par leurs vaisseaux de guerre respectifs, et dans le cas où il s'y trouverait des bâtiments ayant à bord des esclaves, de les arrêter, pour être jugés par un tribunal compétent. Pour cet objet, on établit deux commissions, dont l'une dans les possessions anglaises, sur la côte d'Afrique; l'autre dans le Brésil.

Cette année, le nombre d'esclaves importés à bord des navires portugais à Rio-Janéiro, des ports de Guianná et de Mozambique, a été estimé à 20,075 (1).

1826. Le 3 novembre, une autre convention, entre la Grande-Bretagne et le Brésil, fut signée à Rio de Janéiro, pour l'entière cessation de la traite à l'expiration de trois ans, à dater de la ratification de ce traité, qui eut lieu quatre mois après.

1827. Le 2 juillet, le parlement anglais passa un acte pour l'exécution de cette convention; et, le 23 mars 1830, la permission accordée aux Brésiliens de faire la traite au sud de l'équateur cessa entièrement.

1757. *Code de règlements concernant les Indiens du Brésil.* Dans tous les villages des Indiens convertis, il y avait un prêtre et un magistrat directeur, et deux juges ordinaires, un blanc et un Indien, qui avaient le pouvoir d'infliger des peines sévères et de détenir les personnes suspectes. Les crimes étaient jugés par l'*ouvidor,* dont il fallait attendre la tournée. Un directeur de bonne réputation et connaissant les langues du pays, fut nommé par le capitaine-général pour résider dans chaque établissement brésilien, afin de surveiller la conduite des magistrats, et de faire connaître au gouverneur et aux ministres de la justice la négligence qu'ils mettraient à remplir leurs devoirs. Afin d'empêcher l'usage de la langue de tupi, on enseigna aux enfants la langue portugaise, et on ouvrit, dans cha-

(1) Voyage de MM. Spix et Martius, lib. II, ch. 1.

que établissement, deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. Les premiers doivent apprendre à lire, à écrire et à compter; les dernières à filer et à coudre. Les frais étaient payés par les parents ou par les personnes auxquelles ces enfants étaient attachés. On leur donna des prénoms portugais, et il était défendu de les appeler négres. Les directeurs devaient engager les Indiens à vivre dans des cabanes séparées, à s'habiller selon leur rang, à éviter l'ivrognerie, et récompenser les plus industrieux, en leur accordant des places, des priviléges et des honneurs. Ils devaient cultiver le maïs, le riz, les haricots et autres légumes, et on devait leur enseigner la culture du coton et du tabac. On prenait, pour le revenu public, la dixième partie de leurs produits, qu'on plaçait dans un magasin, sous la protection des directeurs, qui en recevaient en outre pour leur part le sixième, excepté sur le produit réservé pour la consommation des Indiens. L'usage des poids et mesures fut introduit, ainsi que celui des registres. On défendit l'introduction des liqueurs spiritueuses et le service de plus de la moitié des Indiens parmi les Portugais, ou pour des expéditions dans l'intérieur, pendant lesquelles on ne pouvait les garder plus de six mois. Tous les Indiens, depuis l'âge de treize ans jusqu'à soixante, devaient être enregistrés (1).

1775. Le 6 juin, la liberté des Indiens fut encore proclamée.

M. Mawe (2) assure que, pendant son séjour à Égas, on lui apprit qu'il existait dans les bois deux *Brancos*, dont le seul métier est de faire la chasse aux Indiens. Le fait est, dit-il, que, dans les parties reculées de la province de Pará, *la force fait le droit*, et que cette force et l'intérêt particulier sont plus écoutés que la justice dans l'application des lois. L'empereur peut faire force édits, et le résident donner des ordres; le *Branco* solitaire est lui même un souverain, et beaucoup plus absolu que dom Pédro dans sa capitale. En effet, l'empereur a déclaré *libres* tous ses sujets indiens: les blancs continuent à les chasser et à en faire des esclaves. Nous le demandons, de quel côté est la force, le pouvoir absolu? Et d'ailleurs, comment réprimer de pareils ex-

---

(1) *Hist. of Brazil.*, by M. Southey, ch. 40.

(2) Journal of a passage from the Pacific to the Atlantic, etc., p. 432-4.

cès, lorsque, même actuellement, il faut près d'un an pour communiquer de Rio-Janéiro aux postes frontières sur le Maranham; et si l'on considère la rareté de ces communications, et combien peu l'empereur ou son gouvernement sont instruits de ce qui se passe dans cette partie de l'empire?

L'évêque da Cunha observe qu'on a essayé plusieurs moyens pour civiliser les Brésiliens; mais aucun n'a réussi, à cause du peu de connaissances que les Européens possédaient concernant ce peuple. Le meilleur plan était celui de convertir leurs misérables villages en villes, de les laisser choisir leurs magistrats, et se gouverner en quelque sorte eux-mêmes. L'Indien sauvage, auquel la nature a donné à sa naissance une liberté entière et une indépendance complète, et qui n'a d'autres besoins que ceux qu'il peut satisfaire avec ses propres mains, considère tous les autres hommes comme ses égaux, et ne peut s'habituer aux idées d'obéissance et de soumission (1).

Manufactures. L'ancien gouvernement prohiba toutes sortes de manufactures, excepté celle du sucre. En 1617, le Brésil envoyait déjà annuellement à Lisbonne 26,000 coffres de sucre, chacun pesant au moins 15 *arrobas*. Dans les plus grands moulins, on employait 15 ou 20 Portugais et 100 nègres; dans les moyens, 8 ou 10 Portugais et 50 nègres, et dans les plus petits, 5 ou 6 Portugais et 20 nègres. Les plus grands produisirent 7 ou 8,000 *arrobas;* les moyens, 4 ou 5,000; les plus petits, 3,000; montant en tout à 40,000 coffres par an (2).

En 1801, il y avait, dans le district de Goytacazes, province de Rio-Janéiro, 280 sucreries, dont 90 considérables.

Poudre à canon. En 1809, le roi fit établir une manufacture de poudre à canon au Lagoa de Freitas.

Coton. Vers l'année 1800, une filature de coton, établie près de Bahia, fut détruite par le gouverneur, et le propriétaire envoyé en Europe pour être jugé d'après les lois qui défendaient l'introduction des manufactures (3).

Poterie et tuiles. Il y en a un grand nombre dans

---

(1) *Ensajo economico*, etc., etc., chap. 4.

(2) Laet, *Novus orbis*, etc., ch. 24.

(3) Lindley, voyage au Brésil, etc.

différentes provinces. A l'*Arraial do Bairo*, vis-à-vis l'île de S.-Sébastiam, les femmes font à la main de jolis vases. Dans la province de Santa-Catharina, on fait des tuiles et de la bonne poterie.

Cuirs et sacs. A S.-Vicente, on fait des sacs de peaux de gros cochons pour le transport des liquides, et on prépare des cuirs pour la fabrique des chaises.

Cordages. En 1801, on introduit le cordage de cocoa et de la fibre d'ananas pour remplacer le lin et le chanvre. La fibre de la plante nommée *malvaisco*, qui croît dans le district de Bahia, fournit aussi un excellent substitut pour le lin et le chanvre.

Les colons portugais apprirent des Indiens Omaguas l'usage de *caoutchouc*, ou gomme élastique.

Canots. Ceux employés pour la navigation de la rivière Tieté, et qui sont creusés dans le tronc des arbres nommés *iberova* ou *ximbouva*, lesquels se trouvent dans les forêts du Rio-Pirassicaba, affluent du Tieté, ont de 50 à 60 pieds de longueur, 5 1/2 de largeur, et de 3 à 4 de profondeur. Ils portent une cargaison de 400 *arrobas*, outre les provisions nécessaires.

Commerce. En 1520, trois frères, nommés *Parmentiers*, natifs de Dieppe, partirent de ce port, et arrivèrent à Pernambuco, d'où ils apportèrent en France du bois de Brésil. En 1530, 1532 et 1540, quelques négociants anglais firent des voyages de commerce au Brésil. *Jean Whithal*, négociant anglais, résidant à Santos, au Brésil, écrivait à son correspondant à Londres, *Richard Staper*, le 26 juin 1578, pour l'informer que le voyage d'Angleterre à S.-Vicente rapportait des bénéfices dans la proportion de trois à un. Il lui envoyait en même tems une commande d'articles de son commerce, en l'invitant à les lui expédier sur un bâtiment de 70 à 80 tonneaux (1).

Par une loi du 18 janvier 1594, le vice-roi et les autorités du Pérou devaient y prohiber le passage par le Rio de la Plata, de toutes sortes de marchandises et même des escla-

(1) Hakluyt, vol. I, p. 701-4. A letter written to M. Richard Staper, etc. A copie of the letters of the adventurers for Brasil, etc., anno 1580, 24 octobr., London. Certaine notes of the voyage to Brasill with the Minion of London, etc.

ves, à l'exception des bâtiments appartenant à la *casa* de *Contratacion* (1).

En 1595, le commerce entre Rio de Janéiro et le Pérou, par le canal de la Plata, commença au moyen de petits navires de 30 ou 40 tonneaux. Une cargaison de la valeur d'un millier de ducats, en objets de luxe et de commodités, rapporta, dit-on, un bénéfice de 10,000 *cruzados* (2).

Une autre loi, rendue par don Philippe II, le 26 juin 1595, défendait au gouverneur de Santa-Cruz de la Sierra de tenter aucune découverte dans le Brésil et d'y introduire aucune espèce de commerce.

Les vice-rois ne devaient non plus établir aucune communication avec ces provinces, ni pousser les découvertes qui pouvaient y avoir été commencées (3).

1617. Nicolas de Oliveira dit que déjà le Brésil envoyait, tous les ans à Lisbonne, 26,000 coffres de sucre, chacun de 15 *arrobas*; à Viana, plus de 5,000, sans parler des autres ports de Portugal, auxquels il en aborda une bonne quantité.

Une autre loi, du 7 février 1622, défendait toutes les communications entre le Brésil et le Paraguay, Buénos-Ayres et le Rio de la Plata (4).

Pendant l'occupation du Brésil par les Hollandais, depuis 1630 jusqu'en 1640, ils chargèrent annuellement, au Recife et aux autres ports, de quatre-vingts à cent navires de sucre et de bois de Brésil.

L'armada portuguese (*armada do commercio*), qui passa au Brésil en 1655, était composée de trente-six navires, sous le commandement du capitaine-général *Francisco de Brito Freye* et *Manuel Velho*. Elle partit de Lisbonne le 17 avril; et, après quatre jours de voyage, elle aborda à l'île de Madeira. Le 15 mai, elle continua sa route, et n'arriva à Rio-Janéiro que le 15 décembre. Elle revint l'année suivante au port du départ, apportant 53,220 *caixas* ou

---

(1) *Recopilacion de leyes de los Reynos de las Indias*, ley V, lib. IV, tit. XVIII. Madrid, 1681.

(2) Hakluyts' Voyages, vol. II, 706. A letter from Francis Suares, etc.

(3) *Recopilacion*, ley XXVII, lib. IV, tit. III.

(4) Ley III, lib. VIII, tit. XIV.

caisses de sucre et de tabac, des cuirs, de l'ivoire et du bois de Brésil, pour la valeur de neuf millions (1).

Par l'art. 16 du traité de commerce entre les royaumes de la Grande-Bretagne et de Portugal, conclu à Londres, le 29 novembre 1642, les deux parties s'engagent d'envoyer, dans deux ans, des ambassadeurs et des commissaires députés pour s'accorder touchant le frétement des navires des sujets du très-renommé roi de la Grande-Bretagne, pour leur commerce et navigation dans le Brésil, d'autant qu'il n'y a point de convention faite sur ce sujet.

L'introduction et l'usage des productions du Brésil furent prohibés par divers pays, entre autres par la France, en 1664, ce qui donna lieu à la prohibition des manufactures françaises à Lisbonne, et à la substitution de celles anglaises (2).

En 1679, une compagnie de négociants de Lisbonne obtint le privilége exclusif du commerce avec le Maranham et la Pará, pour l'espace de vingt ans.

En 1693, toute communication entre Buénos-Ayres et le Brésil était défendue par le consentement des deux Cours.

En 1696, la flotte pour Lisbonne était composée de quarante-cinq navires chargés de sucre, de tabac, de coton, d'huile de poisson et de cuirs. L'amiral et vice-amiral, chargés pour le compte du roi, étaient, l'un de 60, et l'autre de 72 pièces de canon; les autres portaient depuis 12 jusqu'à 36 pièces.

Les Biscayens fréquentaient les côtes du Brésil pour la pêche de la baleine, pendant le dix-septième siècle, vers la fin duquel cette pêcherie fut livrée par la couronne pour la somme de 30,000 dollars.

Par le traité de 1703, le Portugal s'engagea à permettre l'importation dans les États des manufactures anglaises de laine, sans y imposer des droits plus élevés que ceux qui existaient avant l'ordonnance pour prohiber l'importation du drap, de la laine étrangère (3).

1714. Par l'art. 31 du traité d'Utrecht, le commerce avec

---

(1) Viage da armada da companhia do commercio, e Frotas do Estado do Brasil, à cargo do general Francisco de Brito Freyre. Impressa por mandada de el Rey, anno 1655.

(2) Lastarria, ms. appendice, § 109.

(3) Voyez *Voyage de Frezier*, en 1712-14, p. 277.

les Indes espagnoles est réservé uniquement aux Espagnols, conformément aux lois d'Espagne. Le roi ne permettra à aucune nation étrangère d'y envoyer des vaisseaux ni d'exercer le commerce; mais cette exclusion ne doit porter aucun préjudice au contrat d'*assiento*, arrêté entre l'Espagne et la Grande-Bretagne pour la traite (1).

En 1731, le commerce de Maranham occupait un seul navire, qui accompagna la flotte qu'on envoya de Lisbonne au Brésil.

En 1734, une flotte arriva de Bahia à Lisbonne, avec une autre venant de Rio-Janéiro, et ayant à bord, pour le roi et les négociants, 15 millions et demi de *cruzados* en or, 437 *arrobas* de barres d'or; 48 *arrobas* d'or travaillé, 8,870 marcs d'argent, 42,803 pièces de huit, 3 millions de diamants, outre 36 octaves et 5 quintaux, 11,000 rouleaux de tabac, 113 cuirs, 1,000 caisses de sucre.

Le roi se réservait, sous certaines conditions, tous les diamants au-dessus de 20 carats (2).

En 1736, le Brésil fournit 6,600 caisses de sucre, chacune pesant 1,200 livres.

1737. Une flotte de vingt-sept navires arriva à Lisbonne de Pernambuco, ayant à bord 1,301,000 *cruzados* pour les négociants et 200,000 pour le roi, 11 *octaves* de diamants, 6,294 grandes caisses et 700 petites caisses de sucre, 8,600 rouleaux de tabac, 84,000 demi-cuirs, 13,000 cuirs en poils, 11,000 quintaux de bois de Brésil, 450 quintaux de bois violet (3).

1753. La flotte brésilienne revint à Lisbonne avec des marchandises, de l'or et de l'argent, pour le montant de 3 millions de *cruzados*.

1755. *Établissement des compagnies de Maranham et de Pernambuco.* La compagnie brésilienne, établie en 1648, après avoir subsisté soixante-treize ans, fut abolie le 1er février 1721. Carvalho en fit établir deux autres pour 20 ans: 1° celle de Maranham et Pará, le 7 juin 1755, avec un capital de 1,200,000 *cruzados* en 1,200 actions à 400 *milreis* chaque: tout propriétaire de dix de ces actions, était éligible pour l'administration des affaires de la société; 2d une

(1) Dumont, Corps dipl., tom. VIII, p. 427.
(2) *Mac Phersons' annals of commerce*, vol. III, p. 206.
(3) *Mac Phersons' annals of commerce*, vol. III, p. 212-213.

Le commerce du sel était probibé partout le Brésil. Un seul individu en eut le monopole pour la somme de 48,000,000 de *reis* par an. Le produit net était le double de cette somme, et il tirait un plus grand profit encore de la vente de cet article dans l'intérieur de ces districts, où il était nécessaire pour les troupeaux (1).

1811. Par un acte du parlement d'Angleterre (51e de George III), les produits bruts ou manufacturés des colonies portugaises, dans l'Amérique méridionale, peuvent être importés dans la Grande-Bretagne, directement dans leurs propres navires, ce qui est en opposition à la troisième section de l'acte de navigation, qui défend toute importation des articles des continents d'Asie, d'Afrique et d'Amérique, excepté par des navires anglais.

1812. Plan approuvépar le prince régent, pour établir une compagnie qui doit diriger le commerce entre Goyaz et Pará, dont les fonds devaient monter au moins à 100,000 *cruzados*. Tout membre qui en payait 10,000, devait posséder une *sesmaria* de terre, c'est-à-dire, une étendue d'une demi-lieue de largeur et une et demie de profondeur sur les bords du Maranham, de Tucantins ou de l'Araguaya. On accorda une exemption du paiement du dixième sur les productions de ces terres, et des droits d'entrée sur tous les objets de commerce desdites rivières (2).

1814. Le 18 juin, parut une ordonnance du roi de Portugal et du Brésil, qui accordait un avantage de 9 pour 100 sur les marchandises qui seraient importées par les navires de cette nation dans les états du royaume uni du Brésil, du Portugal et des Algarves.

1816. Le 16 août, il fut formé à Rio-Janéiro une compagnie permanente d'armement maritime, composée de 400 actionnaires solidairement responsables. La mise de fonds était de 400,000,000 de *reis* ou deux millions et demi de francs.

Cette compagnie est régie par trois directeurs temporaires pris parmi les actionnaires.

En 1817, 119 navires entrèrent dans le port de Bahia, savoir : 69 anglais, 30 américains et 12 français. Les articles d'exportation montèrent à environ 20,000 dollars.

---

(1) Azeredo Coutinho, *Ensaio economico*, etc., chap. 1, § 7.
(2) Cor. Braz., I, 322.

Il y a 40 ans, dit le voyageur Mawe (p. 67), on prenait une baleine chaque jour à l'établissement d'*Armaçao*, situé à environ 4 lieues de Santa-Cruz et 9 de S.-José. Maintenant on n'en prend qu'une dans l'espace d'un mois, quoiqu'on y emploie 150 nègres.

M. Henderson dit, dans la préface de son ouvrage sur le Brésil (1821), que ce pays consomme annuellement pour la valeur de trois millions sterling d'objets de manufacture anglaise.

2 mai 1818. *Décret relatif aux droits de douanes, importations, etc.* Les droits d'importation et d'exportation seront payés sur tous les objets, sans exception, même ceux appartenant à la famille royale, et tous priviléges et exemptions sont suspendus pour 20 années. On permet l'importation des vins étrangers, mais ils paieront un droit trois fois plus fort que ceux du Portugal; l'eau-de-vie étrangère paiera une fois et demie. Chaque nouveau nègre (*negro novo*), âgé de plus trois ans, qui sera amené d'Afrique dans les ports du Brésil, paiera, outre le droit existant, montant à près de 6,000 *reis*, un droit additionnel de 9,600 *reis*, dont la moitié doit être versée à la banque de Rio, afin de créer un fonds destiné à former des établissements pour des colons blancs. Chaque *arroba* de viande salée, exportée des ports du Brésil, est taxée à 600 *reis* pour les bâtiments étrangers, et à 200 *reis* pour les portugais. Les lingots d'or et d'argent, les diamants polis et autres pierres précieuses, paient 2 pour 100 d'exportation.

Tous les articles de commerce brésiliens, qui jusqu'ici n'étaient pas assujettis à un droit fixe, paieront un droit de 2 pour 100, comme équivalent des droits consulaires qui, avant que le commerce fût libre, étaient acquittés dans les douanes portugaises; mais, alors, ces marchandises pourront être réexportées du Portugal, sans frais. Les objets de manufacture portugaise, qui ne jouissent pas des priviléges des manufactures nationales, obtiennent une diminution de 5 pour 100 sur les articles d'importation pour le Brésil. La même réduction aura lieu sur les productions asiatiques exportées du Portugal, qui ne paieront plus que 3 pour 100. Le droit sur toutes les marchandises portugaises est réduit de 16 à 15 pour 100. Les marchandises étrangères, expédiées sur navires portugais, obtiennent une diminution de 5 pour 100 sur la taxe, qui est généralement de 24 par 100.

Le sel importé par des étrangers ou des Portugais, paie 800 *reis* par *mois*. Les bâtiments étrangers paient, dans les ports du royaume uni, les mêmes droits que les navires portugais acquittent dans les ports des diverses nations.

Le même décret royal (*alvará*) commande la construction de phares et la formation de corporations, appelées *capatacias*, dans les ports de mer. Ces dernières sont des sociétés de porteurs, la plupart mulâtres et nègres libres, qui sont chargés, sous la direction des officiers des douanes, du soin de transporter et emmagasiner les marchandises, dont ils sont responsables tant qu'elles restent entre leurs mains.

Au produit déjà très-important des douanes du Brésil, il faut ajouter les droits sur les marchandises exportées d'une province à l'autre, et qui sont appelés *direitos da entrada.* Des droits semblables sont acquittés à la frontière de chaque capitainerie.

Les impôts et les taxes sont perçus, ou par les agents immédiats du gouvernement, ou par des fermiers, et ils sont modifiés suivant les provinces qui ont chacune leur administration financière à part. Cependant il y a des taxes qui sont à peu près communes à toutes les provinces, telles que : *dizimo*, le dixième de tous les produits de l'agriculture, des pêcheries et du bétail; *subsidio real* ou *nacional*, ou droits sur la viande fraîche, les peaux tannées ou non, l'eau-de-vie de cannes à sucre et les laines manufacturées dans le pays; *subsidio literario* pour les appointements des précepteurs; *imposto para o banco do Brazil*, taxe pour la banque; *la taxe somptuaire* sur les carrosses à deux ou quatre chevaux; l'impôt sur les moulins à sucre et les distilleries, qui varie suivant les localités; *decima* ou le dixième du revenu des propriétés foncières dans les villes; *siza*, droit de 10 pour 100 sur la vente des maisons; *meia siza*, droit de 5 pour 100 sur la vente d'un esclave qui a déjà servi (*negro ladino*); *novos direitos*, impôt de 10 pour 100 acquitté sur leur traitement annuel, par les employés des finances et de la justice; les *sellos*, droits d'estampille; les *foros*, droits sur les patentes; les *rendimentos da chancellaria*, revenus de la chancellerie et ceux provenant des postes sont aussi très-considérables. Il y a, en outre, d'autres taxes qui tiennent aux localités, et sont perçues par les magistrats, comme par exemple : un droit de 320 *reis* par chaque tête de bétail

exportée de la *comarca* de Paracatú, et un de 80 réaux par chaque cargaison de coton exportée de Villa-Cayteté (1).

Vers l'année 1820, la province de Maranham possédait cinquante-quatre maisons de commerce nationales et quatre étrangères (2).

1820. M. Balbi donne le bilan du commerce du Portugal avec le Brésil, depuis 1795 jusqu'en 1820, d'après lequel il paraît que la balance fut toujours contre la mère patrie, excepté en 1797, 1799, 1804, 1808, 1816 et 1817. En 1819, les articles d'importation montaient à 18,792,000 *cruzados*; ceux d'exportation à 16,366,000; la perte à 1,425,000 (3).

1824. Décret du 6 novembre, pour ordonner la prompte formation d'un nouveau tarif de valeur destiné à faire droit aux plaintes des négocians étrangers, sur le préjudice que leur cause le taux exagéré de la plupart des évaluations actuelles.

En 1824, les exportations de la Grande-Bretagne au Brésil montèrent à 3,425,324 livres sterling.

Par un décret de 1827, le commerce de l'Inde, qui était un monopole pour les Brésiliens, fut ouvert aux navires de toutes les nations, en payant un droit de 15 pour 100 *ad valorem*.

En 1828, les articles d'importation montaient à 3,000,000 de livres sterling, dont 2,200,000 en marchandises anglaises.

En 1828, 505 navires entrèrent dans le port de Rio-Janéiro; savoir, 266 anglais, 159 américains, 39 français, 14 suédois, 35 danois, hollandais et d'autres nations. Leur tonnage montait à 151,500.

En 1828, la valeur des articles importés du royaume du Brésil aux États-Unis de l'Amérique septentrionale, fut de 3,097,752 dollars; et la valeur des produits indigènes exportés desdits États au Brésil, fut de 1,505,770. Les articles étrangers montèrent à 482,935. La valeur totale fut de 1,988,705 dollars (4).

(1) *Travels in Brazil*, by MM. Spix et Martius, book II, c. 1, note 3.

(2) Do Lago, *Estatistica*, etc.

(3) Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve, vol. I, p. 424.

(4) *Commerce and navigation of the United States*, 1288, doc. no. 187.

La *force militaire* du Brésil consiste en 20 à 30,000 hommes de troupes réglées.

Marine. La flotte brésilienne, en 1829, se composait de 1 vaisseau de ligne, 8 frégates, 4 corvettes, 10 bricks, 11 schooners et cutters, 9 chaloupes canonnières et 12 transports et paquebots. L'entretien de cette flotte, considéré dans son armement complet, ou le total de la dépense de la marine, pour le personnel, montait à 3.483,554,640 *reis* (1).

Pavillon. Le pavillon brésilien représente un parallélogramme jaune tracé dans un carré vert; au centre de ce parallélogramme, on voit la couronne impériale entourée de dix-neuf étoiles représentant les dix-neuf provinces.

Routes. On a ouvert une grande route de Goyarès à Rio de Janéiro; une autre de Cuyabá à Camapécan, et par la rivière Teche à la capitainerie de S.-Paulo.

On commence à établir une communication entre Minas-Geraes et Espirito-Santo, par le Rio-Doce; et une autre entre Mato-Grosso et le Pará, par la rivière de Madeira.

On a amélioré la navigation des fleuves d'Araguia et de Tucantins, pour faciliter le transport des productions de Goyarès à Pará.

TABLEAU DES INDIENS.

Ababás. Nation indigène de la *comarca* ou district de Mato-Grosso (2).

Abacaris. Cette nation habitait autrefois les bords de l'Amazone, près de l'entrée du Rio-Cuyari (3).

Abacaxis. Cette peuplade habite la ville de Serpa, dans la capitainerie de Rio-Negro. Elle est venue s'y fixer après avoir abandonné le bord oriental de la Madeira (4).

Abatyras. Ces naturels, qui étaient probablement une

---

(1) Voy. budget de l'empire du Brésil pour l'année 1829, calculé sur les quatre années antérieures, extrait du dernier rapport du ministre des finances et communiqué par M. Balbi. (Bulletin des sciences géographiques, vol. XVIII, p. 143.)

(2) Cor. Braz., I, 293.

(3) Acuña, *Relation de la rivière des Amazones*, ch. 67.

(4) *Diario da Viagem*, etc., par l'intendant da Veiga e Sam Paio, en 1774 et 1775. Manuscrit.

PROVITOTAL.	TOTAL de la Recette.	SOLDE.	DÉFICIT.
reis.	reis.	reis.	reis.
Rio de Jar589,669,000	6,685,665,000	« «	3,904,004,000
Espirito-Sa 60,021,000	55,158,000	« «	4,863,000
Bahia. . . .564,114,000	1,803,944,000	239,830,000	« «
Serégipe. . 58,696,000	77,111,000	18,415,000	« «
Alagoas. . .114,617,000	104,051,000	« «	10,566,000
Pernambuc134,393,000	1,316,745,000	182,352,000	« «
Rio-Grande 90,260,000	99,796,000	9,536,000	« «
Paraliiba. . 61,544,000	288,433,000	126,889,000	« «
Piauhy . . 87,977,000	125,793,000	37,816,000	« «
Ciará. . . . 58,329,000	104,017,000	« «	54,312,000
Maranhâo. 538,499,000	699,383,000	60,884,000	« «
Pará. . . .183,347,000	294,632,000	« «	88,715,000
Minas-Gér136,375,000	643,481,000	207,106,000	« «
Goyaz. . . 88,496,000	59,566,000	« »	28,930,000
Mato-Gross09,476,000	30,411,000	« «	79,065,000
St.-Paulo. 10,624,000	403,664,000	« «	6,960,000
St.-Cathari138,915,000	33,299,000	« «	105,616,000
Rio-Grande19,807,000	520,035,000	» »	1,299,772,000
Cisplatina. . 26,486,000	463,744,000	« «	762,742,000
Som71,645,000	13,808,928,000	882,828,000	6,345,545,000

(*Ce tablea*du **Brésil.**)

PROV	CINQUIÈME de l'or et produit des hôtels de monnaie.	PERCEPTION des sommes dues au gouverne-ment.	REVENUS extraor-dinaires, dépôts et domaines.	TOTAL.
	reis.	reis.	reis.	reis.
Rio de Jan	1,660,436,000	20,820,000	276,253,000	6,685,665,000
Espirito-S	« «	1,090,000	12,000	55,158,000
Bahia. . .	43,568,000	30,297,000	1,485,000	1,863,944,000
Serégipe .	« «	« «	1,000,000	77,111,000
Alagôas. .	« «	« «	12,696,000	104,051,000
Pernambuc	« «	29,772,000	75,479,000	1,316,745,000
Rio-Grand	« «	4,568,000	13,314,000	99,796,000
Parahiba. .	« «	5,224,000	3,000,000	288,433,000
Piauhy. . .	« «	7,948,000	13,213,000	125,793,000
Ciará. . . .	« «	11,156,000	2,000,000	104,017,000
Maranhâo.	« «	60,000,000	3,500,000	699,383,000
Pará. . .	« «	11,174,000	8,200,000	294,632,000
Minas-Gér	106,000,000	133,441,000	19,500,000	643,481,000
Goyaz. . .	30,000,000	7,501,000	220,000	59,566,000
Mato-Gros	7,000,000	1,362,000	3,576,000	30,411,000
St.-Paulo.	25,000,000	4,412,000	7,925,000	403,664,000
St.-Cathari	« «	« «	329,000	33,299,000
Rio-Grand	« «	9,235,000	« «	520,035,000
Cisplatina.	« «	44,000	650,000	463,744,000
Som	,872,004,000	338,044,000	442,352,000	13,808,928,000

(1) Bullet45 et 146. (Articles communiqués par M. Balbi.)

horde d'Aymores de la province de Porto-Seguro, démolirent la ville de S.-Amaro. En 1564, ils détruisirent aussi celles de Porto-Seguro, de Juassema et de S.-André (1).

Acconans. Cette tribu occupait autrefois le district de Lagõa-Comprida, dans la province de Pernambuco; ensuite elle s'établit dans la paroisse de Collegio, sur les bords du S.-Francisco (2).

Achavari. Cette tribu, réunie avec celle de *Jumas*, composait autrefois une peuplade qui était établie sur la rive orientale du lac de Capaca, dans le pays de Rio-Negro. Ayant tué leur missionnaire, le père *Antonio de Andrade*, religieux carme, le gouverneur, Bernardo Pereira de Berredo, donna ordre de les châtier, et l'*Aldeia* fut éteinte (3).

Achouaris. Les descendants de cette tribu sont établis dans la ville d'Ega, *comarca* de Teffe, province de Solimões (4).

Acrodś. Ce peuple, qui venait de l'est de la *serra* Parannan, se trouvait réuni avec les Carajas et les Javahés de l'*Arraial* de S.-José de Mossamedes, fondé, en 1774, dans le district de Goyazes, province de Goyaz; mais ils se révoltèrent ensuite et se retirèrent (5).

Alarua. Ces Indiens habitent le canton d'Alvarès, dans la capitainerie de Rio-Negro.

Amacaches. Cette peuplade nombreuse habitait les bois et les montagnes vers le sud de la province de Rio-Janéiro. Ils fesaient de fréquentes incursions dans les établissements portugais, où ils attaquaient les habitants armés de *macanas*, de lances et de flèches empoisonnées.

Amanú. Tribu qui habite les bords de la rivière d'Apoaperi, affluent de la Yupúra ou Caquetá.

Les *Amapiras*, descendants des Tupinambas, habitaient sur les frontières du Tapuyas, en deçà du Rio-Francisco, sur les bords duquel ils occupaient une étendue d'environ 100 lieues de terrain. Les Tapuyas, établis sur l'autre bord,

---

(1) Cor. Braz., II, 71, 72, 81.
(2) Cor. Braz., II, 172.
(3) *Diario da Viagem*, etc.
(4) Cor. Braz., II, 327.
(5) Cor Braz., I, 336-337.

leur fesaient une guerre cruelle, et pour cela traversaient la rivière dans des barques faites d'écorce d'arbre.

Leur langage ne diffère de celui des Tupinambas que par les noms propres. Ils étaient plus rusés et plus voleurs. Ils cultivaient le manioc. Les hommes se coupaient les cheveux au niveau des oreilles; les femmes portaient la chevelure longue. Ils portaient une petite pierre dans un trou pratiqué dans la lèvre, et se peignaient le corps avec le jus du *genipapa*. Enfin, ils se fesaient, avec des ossements d'animaux, une espèce de trompette (1).

Amazones. Femmes guerrières qui habitaient le pays près du fleuve de leur nom, et le long de son affluent le Rio das Trombetas. On prétend qu'elles se soutenaient par leurs propres travaux agricoles, et se gouvernaient seules sans avoir aucun commerce avec les hommes, excepté en certains tems de l'année où elles se donnaient à eux (les Guacaras) pour devenir enceintes (2).

Les Amazones, dont Orellana et plusieurs auteurs parlent, étaient de la nation des Omaguas, qui étaient guerrières comme celles du royaume de Tunja, rencontrées par Gonzalo; celles de Popayan, reconnues par Sebastian de Benalcazar; et celles de Chile, par Pédro de Valdivia (3). Acuña dit (chap. 70) que les preuves de leur existence sont si fortes, que ce serait manquer à la foi humaine de ne pas le croire.

Ambuas. Indiens qui habitent sur les bords du Rio-Teffe, dans la capitainerie de Solimões, et qui errent sur les bords de la Yupúra.

Amixócores ou *Amixocoros.* Nation des Tapuyas qui ha-

(1) *Roteiro geral*, etc., capit. 180. Em que se declara quem sao os Amapiras e onde vivem, etc.

(2) Vasconcellos, *Noticias*, etc., liv. I, § 31.

Brito Freyre traite comme une fiction l'histoire des Amazones, ainsi que celle des géants Curinquians, des pigmées Goajazis et des Matujus. *Temos por fabulosas as dos Matujus que nascem, et andão com os pès as avessas : dos pigmeos Goajaris; dos gigantes Curinquians et das Amazonas que lhe derão o nome.* Guerra Brazilica, tom. I, p. 21.

(3) L'histoire des Amazones est racontée par Raleigh, Da Cunha, Feipo, Sarmiento, Cornelli et La Condamine. On sait que les femmes *Muturitus* et autres se battent comme les hommes. (Voyez ce mot.)

bitait les bois et les montagnes au sud de la capitale du Rio-Janéiro. Ils soutenaient une guerre continuelle contre les Portugais.

Ammaniús. Tribu d'Indiens de Pará qui habitent le voisinage du Rio-Mojú (1).

Les *Anaos*, nommés *Goayazes* ou *Guayazis*, étaient d'une taille extrêmement petite (2).

Anhelinos. Branches des Tapuyas qui habitaient dans des cavernes.

Ania. Une partie de cette tribu forma, en 1774, la première population de la peuplade de S.-Matheus, près le lac Ayama qui communique avec la Yapura.

Annaciois ou *Annacous*. Nation qui habitait la province et la capitainerie de Puerto-Seguro, vers les rivières Grande et Mucury. Après une guerre continuelle de plusieurs années, contre les Portugais, ils réussirent, en 1687, à détruire leurs colonies dans la partie occidentale de cette province.

Les *Apenarís* habitent la *comarca* de Hyutahy, dans la province de Solimões. Ils font usage de flèches empoisonnées dans leurs guerres (3).

Les *Aperas* occupaient autrefois les bords du Maranham, au-dessous du Rio-Cuyari (ou *Madeira*). (Acuña.)

Les *Apetupas*, nation des Tapuyas, demeuraient autrefois auprès des Aquitigpen.

Les *Apiapetangas* habitaient la province d'Espirito-Santo, à l'arrivée des Portugais, dont ils étaient les ennemis mortels, ainsi que de leurs alliés. Une peuplade de la même nation habitait le pays voisin de celui des Tupiguas et des Tupiniquins.

Apotos. Nation barbare qui habitait les bords de la rivière Cunuris, dans la province et le pays des Amazones.

Appiacás. Cette nation, qu'on décrit comme féroce, habite le centre de la *comarca* d'Arinos, dans la province de Mato-Grosso. Elle a un village composé de bonnes ca-

---

(1) Cor. Braz., II, 293.

(2) *De statura tao pequena que parecem afrenta dos homens.* Vasconcellos, *Noticias*, lib. I, § 31. Voyez le mot *Guayazis*.

(3) Cor. Braz., II, 330.

banes construites en bois sur la rive droite du Rio-Arinos. Les Appiacás font des canots et façonnent le bois pour la construction de leurs maisons sans posséder d'autres outils que des haches de pierre (1).

Les *Appinagés* habitent la Nova-Beyra, province de Goyaz, ainsi que le Rio-Moju dans la province de Pará (2).

Apuyas. Cette nation barbare occupait les plus hautes montagnes occidentales de la province de Rio-Janéiro. Ils étaient toujours en guerre avec les nations voisines et avec les Portugais. Ils résistèrent à tous les efforts des missionnaires pour les civiliser. Ils étaient anthropophages.

Aquigiros. Nation des Tapuyas, d'une très-petite taille, mais forts et vaillants. La race est éteinte.

Aquiguires. Nation barbare qui, autrefois, fréquentait les bois et les montagnes vers l'ouest du Brésil, et qui attaqua souvent, avec succès, les établissements portugais de la capitainerie d'Espirito-Santo.

Aquitigpas. Nation inconnue aujourd'hui.

Les *Aracio* ou *Araés*, habitent la *comarca* de Tappiraquia, dans la province de Mato-Grosso (3).

Les *Aracuitos*, peuplade des Tapuyas, habitaient dans des cavernes. Ces deux dernières peuplades n'existent plus.

Aracuyes. Ces Indiens occupaient autrefois les bois de la capitainerie de Pernambuco. Ils allaient nus, armés de *macanas* et de flèches.

Les *Arahis* demeuraient autrefois près du fleuve Maranham. Ces deux peuplades n'existent plus.

Les *Aramitos*, de la race des Tapuyas, demeuraient dans des cavernes.

Les *Ararua* habitent les bords de la rivière Yupúra. Ils allongent les extrémités inférieures de leurs oreilles qu'ils ornent des plumes de toucan. (*Ramphastos piscivorus et tucanus, Lath.*)

Les *Ararys* ou *Araris* occupent le pays arrosé par le Rio-Preto, dans la province de Minas-Geraes (4). Une horde

(1) Cor. Braz., I, 308.
(2) Cor. Braz., I, 338; II, 293.
(3) Cor. Braz., I, 311.
(4) Cor. Braz., II, 352.

de la même race est établie à l'*Aldeia* de Valença, dans le district de Parahyba-Nova, province de Rio-Janéiro; ils sont assez bien faits, et ont le teint plus clair que les Purys (1).

Les *Araycas* habitent la comarca de Hyutahy, province de Solimões (2).

Arinos. Nation aujourd'hui inconnue, qui a donné son nom à une rivière de Mato-Grosso.

Aroaqui. Indiens belliqueux qui, en 1774, habitaient la ville de Sylvez, dans la capitainerie de Rio-Negro et les bords de l'Anavone, affluent de cette rivière. Ces Indiens ne se défigurent pas (3).

Aros. Nation entièrement inconnue aujourd'hui, ainsi que les *Aucapuras* qui occupèrent autrefois le pays de Piauhy.

Les *Aturaros*, de la race des Tapuyas, demeuraient autrefois près de Porto-Seguro. Ils n'existent plus.

Augaras. Nation barbare qui habitait les bois et les montagnes à l'ouest de la capitainerie de Porto-Seguro. Elle a disparu.

Aymores. Tribu des Tapuyas du nord, connue aujourd'hui sous le nom des *Botocudos* (4). Ces Indiens sont de taille moyenne, ont les muscles très-prononcés, la poitrine et les épaules larges, et sont naturellement farouches et anthropophages. Ils ont toujours été la terreur de leurs ennemis.

Les premiers historiens du Brésil racontent, de la manière suivante, l'origine de ces peuples. Quelques individus fuyant leurs ennemis, arrivèrent à des montagnes escarpées où ils restèrent fort long-tems sans voir d'autres

---

(1) Cor. Braz., I, 367; II, 25.

Selon M. d'Eschwege (Journ., I, p. 88), Arari était le nom que les Botocudos portaient originairement.

(2) Cor. Braz., II, 331.

(3) *Diario da Viagem*, etc., manusc. par l'intendant-général Francisco Xavier da Veiga e Sam Paio.

(4) Ainsi nommés à cause de grosses plaques de bois avec lesquelles ils bouchent les trous de leurs oreilles. Le mot *botoque*, en portugais, signifie le tampon d'une barrique. Voy. *Botocudos*.

Les Aymores sont aussi connus sous les noms de Aymbores, Aymures, Guaymures et Waymores.

nations. Le tems leur fit oublier leur ancien langage, mais ils en créèrent un nouveau qu'aucune autre nation du Brésil ne pouvait comprendre. Les Aymores étaient tellement sauvages, que les autres Indiens les regardaient comme des barbares. On en prit quelques-uns du côté des Ilhéos et de Porto-Seguro qui se laissèrent mourir de faim sans vouloir prendre aucune espèce de nourriture. Cette nation commença ensuite à venir sur le bord de la mer, par le Rio de Caravellas, près de Porto-Seguro, et passa le bois de la capitainerie.

Les Aymores, devenus formidables, mangeaient les blancs et les noirs; ils prenaient ces derniers pour de grands singes. Ennemis irréconciliables des Portugais, ils forcèrent la colonie de Lucas-Giraldes de se retirer de Bahia, et les habitants de Porto-Seguro et de S.-Amaro d'abandonner ces villes. Mais ensuite ils furent attaqués avec succès par Mendo da Sa, en 1560. Ils résistèrent aux Paulistas en 1690. Ils occupaient une grande étendue du pays situé entre le Rio-Prado et le Rio-Doce, depuis le 13e jusqu'au 19e dégré 1/2 de latitude australe. Ils firent de grands ravages dans la colonie de Minas-Geraes; mais les Portugais, aidés par les Coroados, réussirent à les mettre en déroute, et ils se retirèrent vers le Méary, sur les frontières de Maranham. C'étaient les sauvages les plus terribles de toutes les nations brésiliennes. Allant tout nus, en petites bandes, sans chef et sans habitation, ils se nourrissaient de la chasse et de fruits sauvages. Quelquefois ils mangeaient leur viande crue. Ils s'embusquaient derrière les arbrisseaux pour attaquer l'ennemi. On dit qu'ils ne savaient pas nager.

Le reste des Aymores fréquente les bords du Rio-Mucury, dans la province de Minas-Geraes. Les autorités du gouvernement d'Ilheos disaient, en 1581, que six ans auparavant, ils avaient reçu de Rome quelques reliques de S.-Georges, et que depuis ils avaient vaincu les Aymores en plusieurs combats.

M. Langsdorff, consul-général de Russie au Brésil, présenta à l'Institut de France la tête d'un Botocudo mort après son retour de S.-Hélène où il avait été envoyé pour ramasser des insectes.

Vers l'année 1812, l'*ouvidor* Marcellino da Cunha fut envoyé par le gouverneur de la capitainerie de Bahia pour faire un traité avec ces Indiens. Un seul chef refusa de l'accepter. Afin de les comprimer, on perça une route à tra-

vers les forêts jusqu'à Minas-Novas, et on y établit six postes militaires. La communication a lieu par des pirogues qui mettent vingt jours pour arriver au premier endroit habité de Minas; voyage pénible, dit le prince Maximilien, et sur lequel M. Mawe s'est exprimé trop légèrement.

Les *Ayrinys* occupent les bords septentrionaux du Rio-Negro, dans la paroisse de Nossa-Senhora de Nazareth, province de Guianna.

Les *Baccahirys* occupent le pays arrosé par le Rio das Mortes, district de Bóróronia, dans la province de Mato-Grosso. Ils se nourrissent de la chair de quadrupèdes et des oiseaux auxquels ils font une guerre continuelle. Ils n'ont jamais été hostiles aux chrétiens. Ils ont le teint clair; ces qualités font présumer que c'était une tribu des Paracys (1).

Bacuna. En 1774, plusieurs Indiens de ce nom habitaient la ville de Sylves, dans la capitainerie de Rio-Negro (2).

Les *Bacurys* habitent le pays traversé par le Rio-Carinos, dans le district du même nom, dans la province de Mato-Grosso. Il y en a plusieurs peuplades sur le Rio-Ucayary, dans les provinces de S.-Miguel d'Iparanna et de Santa-Anna (3).

Les *Banybas* ou *Banibus* demeuraient autrefois près la villa de Rio-Negro, province de Guianna (4).

Barbados ou *Barbus*, ainsi appelés à cause de l'usage où ils étaient de porter de longues barbes, habitaient les bords du Sipotùba et le district de Cuyaba, dans la province de Mato-Grosso. On croit que cette peuplade appartient à la famille des Bóróros (5).

Barés. Plusieurs Indiens de ce nom habitaient, en 1774, les villes de Sylves et de S.-Antonio, dans la capitainerie de Rio-Negro. Il y en a aussi près la villa du même nom, province de Guianna (6).

---

(1) Cor. Braz., I, 303.

(2) *Diario da Viagem*, etc, de l'intendant da Veiga e Sam Paio, etc.

(3) Cor. Braz., I, 308; II, 353.

(4) Cor. Braz., II, 345.

(5) Cor. Braz., I, 302.

(6) *Diario da Viagem*, etc., manuscrit.

Les *Bariras-Arariras* habitent les bords du Cabaral, affluent du Paraguay. En 1797, quatre chefs de cette nation vinrent à Villa-Bella pour faire la paix avec les Portugais.

Les *Bayanahys* habitent le Rio-Uenenexi, dans la province de Guianna (1).

Bayas. Vers le milieu du dix-huitième siècle, une nation nommée *Bayas* résidait dans le voisinage de *Fecho dos Morros* de la province de Mato-Grosso, où elle fut reconnue par les commissaires espagnols et portugais envoyés pour établir la ligne de démarcation sur le Jaurú. Elle a disparu (2).

Les *Bohanes* habitent le Rio-Negro (3).

Les *Bórórós*, peuple d'une disposition pacifique, furent établis dans les *Aldeias* de S.-Anna, Rio das Pedras et Lanhoze. Dans les districts de Mato-Grosso, de Cuyaba et de Bórórónia, ils étaient mêlés avec les conquérants et formaient une partie considérable de la population. Une horde de cette nation demeurait autrefois dans la province de Goyaz, entre la Parannahyba et Rio-Grande. Un Pauliste, *Antonio Pires de Campos*, devenu leur cacique, fut blessé mortellement par une flèche dans une attaque contre les Cayapos. Il s'était tellement concilié leur attachement, qu'ils le pleurèrent pendant un mois (4).

En 1741, on créa l'*Arraial de Santa-Anna*, dans le district du Rio das Velhas de la province de Goyaz, pour y placer 500 Bórórós, qui venaient de Cuyabá pour secourir les Portugais contre les Cayapos. En 1775, ils furent transférés à l'*Arraial* de Lanhozo, et ils furent remplacés par une horde des Chacriabas.

En 1811, les Bórórós de l'*Aldeia* Pedras furent transférés aux *presidios* de la Nova-Beira (5).

Botocudos. Voyez *Aymores*.

Les Botocudos du Rio-Doce, dit M. de Saint-Hilaire, ont cessé de faire la guerre aux Portugais. Ceux des environs de

(1) Cor. Braz., II, 348.

(2) Cor. Braz., I, 286.

(3) Ms. de M. Lastarria, de 1804, art. 80. *Los Bohanes que bebian las saludables aguas del Rio-Negro.*

(4) Cor. Braz., I, 302 et 351.

(5) Cor. Braz., I, 354.

Passunha crurent sans doute suivre le même exemple. Bientôt même, les tribus de Passunha et celles du Rio-Doce devinrent identiques. Quelques Botocudos, qui sont établis près le poste militaire de S.-Miguel, vers l'extrémité de Minas-Novas, sur la rive droite de Jéquitinhonha, sont devenus très-utiles aux Portugais, en portant des fardeaux, puisant de l'eau à la rivière, cherchant du bois, etc. Sur les bords de cette rivière, il existe des Botocudos presque blancs; et je vis, à Passunha, dit M. de St.-Hilaire, un jeune homme de cette nation qui non-seulement n'était point cuivré, mais dont les joues étaient embellies par les roses les plus agréables.

Les Botocudos, dit le même auteur, habitent une immense étendue de pays, mais ils ne sont probablement pas aussi nombreux qu'on le croit généralement. La terreur qu'ils inspirent, les a multipliés; et comme ils mènent une vie errante, on a souvent fait plusieurs tribus de la même troupe. Le commandant *Julião* avait été à même de voir toutes les tribus qui habitent les bords du Jéquitinhonha, ou du moins il avait vu la plupart d'entre elles : il s'était entretenu avec leurs capitaines, et il estimait à environ 2,000 individus la population indienne qui avoisine le fleuve (1).

M. *Guido Thomas Marlière*, né en France, et qui a été nommé, par l'empereur, directeur-général des Indiens, s'occupe spécialement de la civilisation des Botocudos (2).

Les *Bugés* habitent la *comarca* de Hyutahy dans la province de Solimões (3).

Bugres (4). Nom donné par les Paulistes aux Indiens qui occupent le pays situé entre le Rio-Tieté et l'Uruguay, dans la province de S.-Paulo. Ils sont divisés en quatre hordes. Parmi eux se trouvent quelques blancs avec des barbes

(1) Voyage de M. de Saint-Hilaire, liv. II, ch. 7 et 8.

(2) Voyez *Roteiro geral*, etc.; man., cap. 32. *Em que se declara quem sao os Aimores, e sua vida e costumes*, etc. Cor. Braz., I, 72, 74, 97, 130, 394; II, 59, 62, 72, 74, 97, 130.

History of Brazil, by M. Southey, ch. 41.

Le Voyage du prince Maximilien contient (ch. 12) une notice intéressante sur les Botocudos.

(3) Cor. Braz., II, 330.

(4) Il y a une rivière de ce nom dans le district de Goyazes, province de Goyaz.

comme celles des Européens. Les hommes vont nus; les femmes portent une espèce de ceinture. Ils ont des cabanes; ils cultivent des légumes et possèdent des animaux domestiques (1). Ils fesaient des incursions autrefois dans les campos Geraes de Curytiba et de Guarapuaba et dans les hautes terres qui séparent les eaux de l'Uruguay de celles de Paranná.

Les *Burais* occupaient autrefois les bords du Maranham au-dessous de la rivière Cuyari (Madeira). (Acuña, chap. 67.)

Les *Bús* habitent les bords boisés du Rio-Tucantins, au sud de la province de Maranham (2).

Les *Cabahybas* occupent le pays arrosé par le Rio-Arinos, dans la province de Mato-Grosso. Ils demeurent au nord des Appiacás dont ils parlent la langue (3).

Les *Cachinezes,* qui sont peu nombreux, occupent la partie septentrionale de la *comarca* du Rio das Mortes, dans la province de Minas-Geraes. Ils sont d'une petite taille, craintifs, et ne font d'autre mal que d'enlever des bestiaux des paroisses voisines (4).

Cahans. Cette nation, probablement la même que les Guaycurus nomment *Cayabávás,* habite les terres arrosées par l'Igatimy, l'Escopil et le Miammaya, dans la province de Mato-Grosso. Ils demeurent en *aldeias* ou villages, se couvrent d'une sorte de manteau et s'adonnent à la culture de plantes comestibles (5).

Les *Cahetés*. Branche des Tupis, nommés aussi *Caités, Caetas* par Brito Freyre, et *Caetens* par Vasconcellos, occupaient, pendant les premières années de sa conquête, toute la côte située entre le Rio-S.-Francisco et le Rio da Parahyba. C'était une nation très-guerrière, anthropophage, mais qui aimait singulièrement la danse et le chant. Elle parlait la langue des Tupinambas. Elle fesait de fréquentes incursions sur le territoire des Pitiguares pour se procurer des prisonniers. Ces peuples étaient aussi en guerre avec les Ta puyas et les Tupinais, et passaient souvent le Francisco sur une espèce de radeau pour aller combattre les Tupinambas

---

(1) Cor. Braz., I, 220-221.
(2) Cor. Braz., II, 265.
(3) Cor. Braz., I, 308.
(4) Cor. Braz., I, 374.
(5) Cor. Braz., I, 285.

qui se trouvaient à Bahia, à près de 50 lieues. Ces derniers s'étant ligués ensuite avec les Tupinais et les Tapuyas, marchèrent, dans l'intérieur du pays, contre les Cahetés, qu'ils chassèrent sur le bord de la mer et en firent beaucoup de captifs. Le reste qui gagna la montagne d'Aquesiba, devint ensuite si formidable, vers l'année 1560, que les habitants d'Ollinda n'osaient pas s'écarter de plus de 12 lieues de la ville. Après cinq ans d'une guerre continuelle, ils furent subjugués par Duarte Coelho de Albuquerque, et répartis en différentes hordes.

Cette nation féroce avait massacré (en 1534) l'évêque du Brésil, dom Pédro Fernandès Sardinha, qui fit naufrage sur leur côte; ils avaient attaqué l'établissement d'Ollinda et tué plusieurs des habitants de Pernambuco. A cause de ces hostilités, toute la tribu fut condamnée à l'esclavage. Les Portugais profitèrent de cette décision pour rendre d'autres peuplades esclaves, et elle fut révoquée lorsque les Cahetés furent presque éteints (1).

Les Cahetés se servaient beaucoup de canots qu'ils construisent d'une façon aussi singulière que solide avec de l'osier et de la paille tressée.

Les *Caiuiaros*, branche des Tapuyas, demeuraient dans des cavernes lorsqu'ils furent reconnus par les Portugais. Ils ont disparu.

Cajuvicena. Indiens qui habitent les bords de la rivière Jupurá (ou *le Gran-Caquetá des Espagnols*).

Les *Camararès* ont donné leur nom à un affluent du Rio das Candeàs, qui arrose leurs terres dans la *comarca* de Juruenna, province de Mato-Grosso (2).

---

(1) Vasconcellos, *Noticias*, I, no. 46. Cor. Braz., II, 154. Voy. l'année 1438.

Roteiro geral do Brazil, manusc. cap. 19, *que trata de quem são estes Caites que ferão moradores na costa de Pernambuco.* L'auteur de cet ouvrage dit que rien n'approche de la cruauté de cette nation; et il cite un trait qui arriva, en 1571, sur le fleuve Francisco. Une esclave caite, ennuyée des cris que poussait un enfant, le lança dans le fleuve, et c'était cependant sa fille. Un Indien la chercha à la nage et la retira de l'eau par ordre de son maître.

Les Cahetés étaient fort nombreux. L'auteur de Caramuru dit (ch. 14) qu'à l'avant-garde marchaient trente mille Cahetés.

(2) Cor. Braz., I, 306.

Les *Cambdz*, peuplade de Guaycurus, habitent la rive occidentale du Paraguay (1).

Cambebas. Voyez *Omagoas*.

Camecran, nation de Pará, composée de cinq hordes, savoir : *Macamecran*, *Crorécamecran*, *Porécamecran*, *Chacamecran* et *Piocamecran*. Ils sont pacifiques. Ceux de la première peuplade sont mêlés avec les habitants du nouvel *Arraial* de S.-Pédro d'Alcantara, appartenant à la juridiction de Goyazes (2).

Les *Campehos*, peuplade nomade de la race des Tapuyas, coupaient la tête de leurs ennemis pour la faire promener en trophée.

Les *Canarins* fréquentent le voisinage de Caravellos et de Villa-Viçoza, dans la province de Porto-Seguro. On dit qu'ils ont un grand établissement d'une seule maison au centre du pays, dans une grande vallée.

Les *Cancaires* étaient de la race des Tapuyas. On dit que les mamelles des femmes pendaient jusqu'aux cuisses et qu'elles se les attachaient dans leurs courses.

Canociros. Ces Indiens infestaient autrefois la rivière de Tucantins et ses affluents, et forçaient les habitants de Goyaz d'abandonner leurs fermes sur le Maranham (3).

Les *Canoçoaris* ou *Canicuaris*, ainsi nommés par Vasconcellos, et *Canicuaris* par Alcédo, habitaient autrefois les bois du Rio-Negro, au nord de Maranham. Ils empoisonnaient leurs flèches de jus d'herbes (4).

Canuruiaras. On remarque, dit-on, chez les femmes de cette tribu, comme chez celles des Cancaires, la même difformité de mamelles, qu'elles sont forcées de les relever quand elles veulent courir.

Les *Capochós* habitent le Rio-Mucury, dans la province de Minas-Geraes (5).

---

(1) Cor. Braz., I, 276.

(2) Cor. Braz., II, 293. L'auteur de cet ouvrage décrit les Macamecran et les Temembos comme la même nation. (Voyez ce dernier mot.) Les noms de ces hordes ressemblent beaucoup à ceux des tribus des Timbyras. (Voyez ce mot.) Le colonel C. Giraldes parle de la nation Camecran sous le nom de *Mamecran*. Voyez *Tratado completo*, et art. *Reino do Brazil*.

(3) Voyez l'expédition contre eux en 1789.

(4) Acuña, ch. 65.

(5) Cor. Braz., I, 394.

Les *Capuênnas* fréquentent les bords d'Uéxié ou Ixié, dans la province de Guianna (1).

Carabuyavas. C'est le nom général d'un peuple nombreux qui habitait la rivière *Baturam* ou *Basurara*, à 32 lieues au-dessus de l'embouchure de Cuchiguara. Acuña vit parmi eux des armes de fer, des haches, hallebardes, serpes et couteaux, qui leur avaient été fournis par les Hollandais, après avoir pris possession de l'embouchure de la rivière Doce ou Philippe, qui se jette dans la mer vers le cap du Nord. (Acuña, chap. 64.)

Caraganas et *Carapanaris*. Tribus citées par Vasconcellos.

Caraguatayras. Nation des Tapuyas, d'une petite taille. Ils ne sont plus connus.

Les *Carajás* habitent le district de Nova-Beira, province de Goyaz. Une peuplade de cette nation forme une partie de la colonie de S.-José de Massamedes, fondée en 1774, dans la province de Goyaz. En 1775, la nation des Carajás, qui possédait, avec les Javahès, l'île de S.-Anna ou Bannanal, dans le district de Nova-Beira, y fut établie en six *aldeias*, savoir : *Angeja* et *Scabra*, près l'extrémité méridionale de l'île *Annadia*, à 8 lieues au N. de Scabra et près de la rivière ; *S.-Pedro*, à 5 lieues N.-E. de Cunha ; *Lavradio*, à 15 lieues au N. d'Annadia ; *Lamaçaes*, à 13 lieues au N., et à *Mello*, sur l'affluent oriental de la rivière (2).

Les *Caraon* habitaient autrefois la province de Maranham.

Les *Carapótos*, qui habitaient autrefois la *serra* de *Cuminaty*, dans la province de Pernambuco, sont réunis aux Acconans, sur les bords de S.-Francisco (3).

Carayas. En 1774, plusieurs Indiens de ce nom habitaient autrefois la ville de Sylves, dans la capitainerie de Rio-Negro (4).

Carihos (5). A l'époque de la conquête, cette nation occupait les bords du Rio-Cannanéa. Ils étaient d'une bonne

(1) Cor. Braz., II, 353.

(2) Cor. Braz., I, 366-338-340.

(3) Cor. Braz., II, 183.

(4) *Diario da Viagem*, etc., de l'intendant da Viga e Sam, Paio, etc.

(5) Ainsi nommés par l'auteur du *Roteiro geral*. Le père Ca-

constitution et bien proportionnés. Contre la coutume générale des autres sauvages, ils se couvraient de peaux de bêtes, et ils habitaient des cabanes couvertes d'écorce d'arbres, afin de se garantir du froid qui se fait sentir dans cette région. Ils pratiquaient la chasse, la pêche, et avaient de belles fermes, où ils cultivaient la *mandioca* et divers légumes, comme les Tamoyos et les Tupiniquins. Ils combattaient avec l'arc et les flèches, principalement contre les Guainazes, leurs voisins, et en cas de défaite, se réfugiaient dans les bois. Leur langue était différente de celle des tribus voisines, quoiqu'ils eussent une grande ressemblance avec les Tupinambas; mais ils ne mangeaient point leurs prisonniers, et ils entretenaient volontiers des relations avec les blancs.

Cassiari. Ces Indiens occupaient le canton d'Alvaraès, dans la capitainerie de Rio-Negro.

Les *Catathoys* occupent la partie occidentale de la province de Porto-Seguro (1).

Les *Catauixis* habitent les bords de la Capanná, affluent de la Madeira (2).

---

zal les décrit sous le nom de *Carijos;* d'autres auteurs sous ceux de *Carios*, *Carigos* et *Cariges*.

Le père Jarricus, missionnaire, dit que les Cariges se trouvaient à 80 lieues au sud de la ville de S.-Vincent, et qu'ils s'étendaient la distance de 200 lieues sur cette côte jusqu'aux bords du Rio de la Plata. Il les décrit comme les plus policés de tous les Indiens du Brésil; d'une belle taille; ils sont presque aussi blancs que les Européens. Ils ne s'approchaient point de S.-Vincent par crainte d'être enlevés par les Portugais.

Le père Maffeus rapporte (lib. XVI, p. 481) que plus de deux cents Carigos étaient venus des frontières du Rio du Paraguay à la capitainerie de S.-Vincent, distance de plus de 150 lieues, pour inviter les pères de la compagnie, Jean de Sousa et Pierre Correa, d'aller prêcher chez eux. *Carigii et Ibiragiarii populi americæ interioris, dociles, mitesque naturam christianæ religionis præstantiam hostantibus, qui ad Paragajum amnem (is ex argenteo defluit) sedes habebant, nec dubitavere Carigii amplius ducenti, aliquot Hispanis admissis, audiendi evangelii, ac baptismi petendi causa Brasilium versus à 600 passuum millibus iter periculosum ignotumque capessere.*

Selon Vasconcellos (liv. I, n° 62), les Carios étaient le peuple le plus civilisé du Brésil. *Carijos o melhor naçāo do Bresil.*

(1) Cor. Braz., II, 74

(2) Cor. Braz., II, 323.

Cataxixis, nommés aussi *Catavexe*. Indiens du canton d'Arvelos, dans la capitainerie de Rio-Negro, qui portent sur quelques parties du corps des taches blanches de différentes formes qui ne sont dues à aucune opération. Elles se manifestent à l'âge de puberté, et quelquefois plus tard, même après 30 ans. Une chose digne de remarque, dit l'intendant de Rio-Negro, c'est que ces taches se communiquent comme par contagion. Je laisse, dit-il, aux professeurs de l'histoire naturelle, l'explication de ce phénomène que je ne saurais comprendre (1).

Caupunas. Peuplade qui habitait autrefois les bords de la Cuchiguara, la plus adroite et la plus curieuse, dit Acuña, en tout ce pays, pour les ouvrages de main (2).

Les *Cautáros*, qui ont donné leur nom à un affluent de Guapore, habitent la partie septentrionale du district de Mato-Grosso (3).

Les *Cavana*, qui habitent le pays arrosé par le Jurua, au-dessus de ses chutes, district de Rio-Negro, sont d'une si petite taille, qu'on assure qu'ils n'ont guère que cinq palmes. On va jusqu'à prétendre qu'ils ont une queue et qu'ils doivent leur origine aux amours des femmes avec les singes *coatas*, ce qui leur a fait donner le nom de *Coata-Tapuia*. Ce récit, dit l'intendant de la capitainerie de Rio-Negro, doit paraître une fable, ou même une chimère, mais il est sûr qu'il n'y a rien d'impossible à l'origine qu'on assigne à cette espèce d'hommes à queue; et d'ailleurs, un grand nombre d'Indiens, descendus du Jurua, assurent les reconnaître.

Le religieux carme, le père *Jozé de S.-Tereza Ribeiro*, fit une déposition devant le vicaire-général de cette capitainerie pour attester qu'il avait vu un de ces hommes avec les Indiens rachetés (*resgatados*), qui avait une queue de la grosseur du pouce, et d'environ une demi-palme de longueur, mais recouverte d'une peau unie et sans poils (4).

Les *Cayanas* habitent les bords de l'Amazone, près de son affluent Cuyari (Madeira), nommé aussi grande rivière de Bois à cause des arbres qu'elle châriait. (Acuña, c. 67.)

---

(1) *Diario da Viagem*, etc.
(2) Acuña, ch. 63.
(3) Cor. Braz., I, 293.
(4) *Diario da Viagem*, etc.

Cayapós, nommés aussi *Caïpos*. Cette nation, qui donna son nom au district de Cayaponia, province de Goyaz, l'a toujours occupé depuis un tems immémorial; ils sont partagés en plusieurs tribus; leurs principales demeures sont sur le Rio-Cururuhy, et non loin de la chute d'Urubu-Punga, où ils vont pour la pêche. Ils fesaient une espèce de vêtement de l'écorce des arbres. Armés de l'arc et de la flèche, ils poussaient leurs incursions à la distance de 1000 milles jusqu'aux *Sertoens* de Curytiba, dans la capitainerie de S.-Paulo. Ayant plusieurs fois attaqué les convois de Goyaz, la chambre de Villa-Boa envoya une expédition contre eux, en 1750, dont fesaient partie 500 Bórórós, sous les ordres du colonel *Antonio Pirez de Campos*. Cet officier n'osa pas attaquer leur grand établissement près Camapuam, mais il les repoussa, et ouvrit une communication entre S.-Paulo et Cayaba. En 1780, quelques Cayapos firent leur soumission et furent établis sur les bords de la rivière Tartaruga (1). Quelquefois ces Indiens ne sont point hostiles. En 1810, le docteur *Joam Ferreyra*, trésorier *mor* de la cathédrale de S.-Paulo, visita la fameuse cataracte d'Urubu-Punga, et y trouva une peuplade de Cayapos qui se conduisirent amicalement. En 1781, on fonda l'établissement ou *aldeia Maria* près les bords de la rivière Fartura, dans la province de Goyaz, pour y établir 300 Cayapos. L'année suivante, 200 autres y sont arrivés pour y demeurer (2). Les Cayapos sont encore la plus puissante nation de la province de Goyaz. Ils occupent le pays situé entre le bord oriental du Parannâ et le Paraguay, et vers les sources et premiers affluents de l'Araguaya (3).

Les *Cayarai* habitent l'établissement de Fonte-Boa, dans la capitainerie de Roi-Negro.

Cayavicena. Indiens originaires de la petite rivière de Tonati et fondateurs de la peuplade de *S.-Ferdinand* (4).

Cayriris. Le reste de cette nation, qui occupait autrefois la *serra* de leur nom, dans la province de Pernambuco,

(1) Cor. Braz., I, 330-31-33. — *History of Brazil*, by M. Southey, ch. 41.

(2) Cor. Braz., I, 337.

(3) Voyage de MM. Spix et Martius, lib. III, ch. 2.

(4) *Diario da Viagem*, etc.

fut transféré, en 1740, à l'*aldeia* de Pédra-Branca, dans la *comarca* de la province de Bahia, à cinq lieues O.-S.-O. de l'*Arraial* de Ginipapo (1).

Ceocóces. Cette tribu, réunie avec les Romaris, est établie à S.-Pédro, située sur les bords du Rio de S.-Francisco. Ils étaient venus du voisinage de la *serra* do Paô d'Assucar, ou Pain-de-Sucre, à quatre lieues de la province de Pernambuco (2).

Les *Chacamecran*, horde de la nation camecran, habitent la province de Pará (3).

Chacriabas. Horde d'Indiens établie à l'*Arraial* de S.-Anna, district du Rio-Das-Velhas, province de Goyaz. Ils y furent amenés des bords du Rio-Preto, dans la province de Pernambuco. Ils cultivent la *mandioca*, le maïs et des légumes (4).

Chamocócos. Peuplade de la province de Mato-Grosso (5).

Les *Charúas* habitaient le lac Mirim, et vers le golfe du Rio da Prata, et se retirèrent ensuite vers le centre du pays et sur le bord méridional du Rio-Negro, vers sa jonction avec l'Uruguay. Ils ont fait la guerre contre les Minuânos. Les deux tribus manient habilement les chevaux et la lance. Anthropophages, ils ont dévoré les corps de Juan Solis et ses compagnons (6).

Chavantes. Ainsi nommés d'après le Rio-Chavantes qui arrose leur pays, situé entre l'Araguaya et Tucantins, dans le district de Nova-Beyra, province de Goyaz. C'est la peuplade la plus nombreuse de ce district. Vers l'année 1781, on chercha à les réduire, et on en réunit un certain nombre à l'*aldeia de Pedro-Terceiro*, du district de Pilar, mais ils s'enfuirent dans les bois, et devinrent les plus grands ennemis des chrétiens (7).

---

(1) Cor. Braz., II, 129.

(2) Cor. Braz., II, 150.

(3) Cor. Braz., II, 293.

(4) Cor. Braz., I, 354.

(5) Cor. Braz., I, 280.

(6) Lastarria, ms. § 80. *Estos habian devorado los cuerpos de nuestro Juan Solis y compañeros, nos descubridores*. Voy. Cor. Braz., I, 141.

(7) Cor. Braz., I, 338.

Les Chavantes rodent aussi dans les parties septentrionales du district de Tucantins, où ils enlèvent quelquefois les bestiaux des Portugais.

Les *Chayavita* habitent les bords du Yavari ou Javari.

Chevelus. Ainsi nommés par les Espagnols, à cause des cheveux longs que portent les deux sexes de ce peuple. Au tems des premières expéditions, leur pays s'étendait depuis la rivière Agarico, à plus de 180 lieues vers le nord (1).

Chibarás. Cette horde indigène occupe les parties méridionales de la *comarca* de Hyutahy, dans la province de Solimões (2).

Les *Chimanos* demeurent dans le district de Hyabary, province de Solimões (3).

Les *Chinaana* occupent les bords du Yavari ou Javari.

Les *Chituas* occupent les bords de la rivière Jupúra.

Les *Chócós* vivaient autrefois à Jacaré, province de Pernambuco ; ensuite ils furent réduits et mêlés avec la population (4).

Les *Chucurús* forment une partie de la population de la villa de Symbres, autrefois Orórôbá, dans la province de Pernambuco (5).

Les *Cicuos* étaient de la nation des Tapuyas. Ils n'existent plus.

Comani. En 1774, ces Indiens habitaient la ville de Sylves, dans la capitainerie de Rio-Negro. L'intendant Da Viga e Sam-Paio dit que les femmes sont belles et ne manquent point d'agrément (6).

Les *Combocas* furent les premiers habitants de l'*aldeia dos Bôcas*, du district de Xingutania, dans la province de Pará (7).

Coqui-Vicena. Nation qui habite les bords du Tonatu,

---

(1) Acuña, ch. 49. Voyez *l'Expédition du cap. Jean de Palacios*, pour l'année 1635-7.

(2) Cor. Braz., II, 330.

(3) Cor. Braz., II, 332.

(4) Cor. Braz., II, 159.

(5) Cor. Braz., II, 191.

(6) *Diario da Viagem*, etc.

(7) Cor. Braz., II, 307.

dans la province de Rio-Negro. Plusieurs de ses habitants sont descendus pour occuper, avec les Parianas, l'établissement de S.-Fernando (1).

Coretús et *Cocurúnas*. Les descendants de ces deux nations, de la rivière Jupúra, habitent la ville d'Ega, située sur le Rio-Teffe, dans la province de Solimões (2).

Coroados. Les restes des anciens Goytacas furent ainsi nommés d'après leur usage de couper les cheveux en rond. A l'époque de la colonisation de la province de Rio-Janéiro, les Coroados occupaient la plus grande partie de ce territoire, mais ils s'allièrent avec les conquérants. Ils habitent le pays arrosé par le Rio-Xipoto, qui, pour cette raison, est appelé *Rio-Xipoto dos Coroados*, et entre les deux chaînes de *serra da Onça* et de *serra* S.-Geraldo. Leur nombre est estimé à plus de 2,000, mais il a été diminué par les maladies, et surtout la dyssenterie qui en a enlevé un grand nombre dans ces dernières années.

Selon les renseignements fournis par M. de Saint-Hilaire, les Coroados qui habitent les forêts voisines du Rio-Benito, se composent de deux hordes mélangées, les *Tampruns* et les *Sasaricons*. Ils sont, dit cet auteur, d'une petite taille; la tête d'une grosseur énorme et aplatie au sommet, s'enfonce dans de larges épaules; de longs cheveux noirs pendaient en désordre sur leurs épaules; leur peau, d'un bistre terne, était çà et là barbouillée de rocou. L'on entrevoyait dans leur physionomie quelque chose d'ignoble que je n'ai point observé chez les autres Indiens. Joze Rodriguez s'occupa long-tems de leur civilisation. Après sa mort, le gouvernement nomma un directeur pour les surveiller, auquel il accorda 100,000 *reis* par an (625 fr. environ), mais on ne tarda pas à se lasser de cette dépense, et actuellement on ne s'occupe plus des Coroados. On les avait d'abord établis dans une *aldeia*, ou village, à environ 9 à 10 lieues d'Uba, de l'autre côté du Parahyba. Aujourd'hui, ils vivent au nombre de 5 à 600 dans les bois des alentours (3).

Selon le père Cazal, les Coroados ont des maisons en bois assez grandes pour contenir 50, 80 et même 100 familles (4):

---

(1) *Diario da Viagem*, etc.

(2) Cor. Braz., II, 327.

(3) Voyage de M. de Saint-Hilaire, chap. 2.

(4) Cor. Braz., I, 368; II, 53 et 54.

mais le prince Maximilien dit qu'elles ne pouvaient contenir plus de deux familles. Cet auteur remarque que les Goytacazes laissent croître leurs cheveux dans toute leur longueur; et par conséquent, il n'adopte pas l'opinion de l'auteur de Corografia Brazilica, concernant l'origine des Coroados. Il croit que les Pouris, les Coroados et les Coropos appartiennent à la même souche, par la raison de l'affinité de leur langue (1).

Les *Coropos* occupent la rive droite du Parahyba jusqu'au Rio-Pomba, et la rive droite de cet affluent. Ils vivent encore, ainsi que les Coroados, dans l'état sauvage; mais ils cultivent du manioc, du maïs, des patates, des courges et d'autres plantes potagères. Une peuplade de 300 de cette nation habite les bords du Rio da Pomba. Ils ont eu des rapports avec les Portugais depuis 1767 (2).

Les *Cortys* habitent la Nova-Beyra, dans la provinee de Goyaz (3).

Les *Corumanas* habitent l'établissement de Fonte-Boa, dans la province de Rio-Negro.

Cotochos. V. *Patachos*.

Les *Crapos* habitent la paroisse de S.-Manoel, dans la province de Minas-Geraes. Ils sont cultivateurs (4).

Les *Criquity* habitent la province de Maranham.

Les *Crixas*, qui donnaient leur nom à la rivière *Crixa*, du district de Goyaz, ont disparu.

Cuchiguaras. Ces naturels habitent les rives du Cuchiguara, grand affluent du Maranham, dont les rivages, dit Acuña (chap. 63), étaient chargés de maïs et de manioc.

Les *Cuchipós*, naturels de la province de Mato-Grosso, avaient autrefois une *aldeia* où est situé actuellement l'ermitage de S.-Gonsallo (5).

Cuchivdras. Leurs descendants habitent la petite ville d'Alvellos, du district de Coary, province de Solimões (6).

---

(1) Voyez chap. 5 de son Voyage, et Eschwege, Journal von Brésilien, tom. I, p. 159.
(2) MM. Spix et Martius, liv. III, ch. 3.
(3) Cor. Braz, I, 338.
(4) Cor. Braz., I, 368.
(5) Cor. Braz., I, 248.
(6) Cor. Braz, II, 325.

Les *Cucuvianas* habitent les bords de la rivière Tonati. Ils étaient autrefois réunis en *aldeia*, sur les bords du Maranham qu'ils ont abandonné après avoir tué leur missionnaire (1).

Les *Cuigtaios*, peuplade des Tapuyas, qui demeuraient, à l'arrivée des Portugais, près de Porto-Seguro, n'existent plus.

Les *Culinos* occupent le district de Hyabary, dans la province de Solimões (2).

Les *Cumanachós* habitent la partie occidentale de la province de Porto-Seguro (3).

Cumaxia est le nom des Indiens qui habitent la ville de Serpa, dans la capitainerie de Rio-Negro.

Les *Cumayaris*, nation barbare et peu connue, habitaient autrefois les bois, près la rivière Cuchiguara (4).

Les *Cumurumas* habitent l'établissement de Fonte-Boa, dans la capitainerie de Rio-Negro.

Les *Cunibocas* habitent la province de Mato-Grosso.

Les *Cupinharós* habitent le Rio-Tucantins, au sud de la province de Maranham (5).

Les *Curandos* habitent les bords d'Inabú, dans la province de Guianna (6).

Les *Curanaris* habitent les bords du Maranham, près l'entrée de la rivière Cuyari (Madeira) (7).

Curazicaris. Vingt lieues plus bas que la rivière Yvona, du côté du sud, commence (dit Acuña, ch. 56) la puissante nation des Curazicaris, dans un pays montagneux, et elle finit à 22 lieues au-dessous du dernier bras de Caraganatuba. Elle occupe plus de 80 lieues le long du fleuve Amazone. Leurs habitations étaient près les unes des autres. Nous rencontrâmes une quantité de villages, mais sans voir aucun habitant. Craignant d'être faits esclaves, ils s'étaient

(1) *Diario da Viagem*, etc.
(2) Cor. Braz., II, 332.
(3) Cor. Braz., II, 74.
(4) Acuña, ch. 63.
(5) Cor. Braz., II, 265.
(6) Cor. Braz., II, 350.
(7) Acuña, ch. 67.

retirés dans les montagnes. La première habitation de ces peuples que nous rencontrâmes, en remontant le fleuve, fut appelée par nos gens le *village d'or*, parce qu'on y trouva quelques pièces de ce métal, données en échange à des habitants, qui les portaient pendues à leurs oreilles et à leurs narines. On trouva cet or dans le Yquiari, que les Portugais ont nommé la *rivière d'Or*.

Curiguires. Ce peuple habite les bois, près la source de la rivière Cuchiguara : il faut deux mois pour y remonter de son embouchure. Ils sont d'une grande taille et très-guerriers. Ils vont nus : ils portent de grandes plaques d'or dans les narines et les oreilles. Selon les rapports des personnes que j'ai vues (dit Acuña, ch. 63), ils sont des géants de 16 palmes de haut et fort vaillants.

Curinqueans. Vasconcellos dit que cette race est d'une taille gigantesque, ayant 16 palmes de haut. Ils sont vaillants. Ils portent des ornements d'or dans les oreilles et les narines (1).

Herréra dit qu'il était venu dans la capitainerie d'Ilheos une peuplade indienne d'une taille gigantesque, d'un teint clair, anthropophage, qui parlait une langue inconnue. Armés d'arcs et de flèches d'une grande dimension, ils avaient tué beaucoup de naturels du pays et quelques Portugais.

La nation des *Curucuris* occupait autrefois le pays compris entre le Teffe et le Jurua, en s'étendant le long de la rive méridionale dans un espace de 80 lieues (2).

Les *Curupatabas* habitent les bords du Rio-Negro ou rivière Noire : ils se servent de flèches empoisonnées.

Les *Cuxaras*, tribu des Tapuyas, habitaient de grandes plaines intérieures.

Figuares. C'était le nom d'une peuplade barbare, qui, pendant la conquête de la capitainerie de Parahyba, était en guerre avec les Petivares, amis des Français. Ils ne sont plus connus sous ce nom.

Les Indiens *Frechas* occupaient autrefois la partie occidentale de la province de Porto-Seguro (3).

Les *Gamellas* occupent les bords du Rio-Grajehú, dans

(1) *Noticias*, liv. I, n° 31.
(2) Voyage du cap. Pedro Texeira, pour l'année 1637.
(3) Cor. Braz., II, 74.

l'intérieur de la province de Maranham, vers le S.-O., près des établissements portugais. On leur a donné ce nom à cause du morceau de bois qu'ils portent dans la lèvre inférieure, auquel ils donnent la forme d'un vase. Ils ont des cabanes et ils cultivent des légumes. Leurs armes sont l'arc et la flèche (1).

Garulhos. Une tribu de ces Indiens occupait autrefois un établissement de la paroisse de la Dame-de-Neves, sur le Maccahé, à 8 milles de son embouchure. Une partie de la même tribu se trouvait établie dans la paroisse de S.-Antonio, sur la Parahyba. Ils sont actuellement presque éteints.

Gé. Cette nation, qui habite les provinces de Maranham et de Pará, est divisée en cinq tribus, distinguées par les noms de *Augé*, *Crangé*, *Cannacatagé*, *Poncatagé* et *Paycogé*. Ils diffèrent par leur langage et leurs coutumes (2).

Les *Goyaz*, de la capitainerie du même nom, ont été exterminés par les *Sertanistas* (3), ou habitants de l'intérieur du pays.

Guainazes. A l'arrivée des Portugais, cette nation habitait la côte depuis Angra dos Reys jusqu'au Rio de Cannanéa. Ils étaient voisins des Carijos et des Tamoyos, avec lesquels ils étaient continuellement en guerre. Ces Indiens étaient d'un naturel doux, crédules et peu intelligents. Ils vivaient de chasse et de pêche et de fruits sauvages, n'étaient point anthropophages et fesaient travailler leurs prisonniers. Ils ne combattaient que sur leur territoire ; ils habitaient des cavernes et non les bois. Leur lit était fait avec des feuilles et des peaux d'animaux, et ils entretenaient des feux jour et nuit. Leur langage différait de celui de leurs voisins ; cependant ils comprenaient la langue des Carijos. Ils ressemblaient, pour l'extérieur, aux Tamoyos, et étaient très-civils, comme la plupart des habitants de la côte. Devenus esclaves, ils se refusèrent à toute espèce d'ouvrages (4). En 1531, ils firent la paix avec Martim Affonso.

Les *Guaitacas*, nation des Tapuyas, demeuraient, à l'arrivée des Portugais, près de la mer, entre Espirito-Santo

---

(1) Cor. Braz., II, 260 et 264.

(2) Cor. Braz., II, 265.

(3) Voyez l'année 1736.

(4) *Roteiro geral*, manusc. capitulo 63. *Que trata de quem sao os Guainazes e seus costumes*. Voy. l'année 1563.

et Rio-Janéiro. Ils se plaisaient aux campagnes. On dit qu'ils pouvaient attraper les bêtes sauvages à la course.

Guaitacazes (1). Cette nation était séparée des Tamoyos, au sud, par la Parannahyba, et confinait, au nord, avec les Tapuyas, qui vivaient en paix avec eux. Elle donna son nom à tout le district, compris entre le Rio-Maccahé, au sud, et la Cabapuanna, au nord, y compris 30 lieues de côtes, ce qui formait autrefois la capitainerie de S.-Thome (2). Cette nation était partagée en trois tribus, savoir : les *Goaitacamope*, les *Goitaca-Guaçu* et les *Goaitaca-Jacorito*.

Les Guaitacazes étaient d'une haute taille; ils avaient le teint plus clair que les autres Indiens; ils ne laissaient point croître le poil et se teignaient la figure avec le suc du *jenipape*. Dans leurs mœurs et amusements, ils ressemblaient aux Tupinambas. Ils cultivaient quelques légumes, mais vivaient principalement par la chasse. Ils n'étaient point anthropophages. Doués d'une grande force et habiles à manier l'arc, leurs flèches étaient armées avec des dents de requins, dont ils s'emparaient en jetant dans la bouche de cet animal un harpon à deux pointes dans lesquelles il entrait ses mâchoires. Ils se battaient avec bravoure en plein champ, et attaquaient les autres nations, ainsi que les Portugais. Après avoir forcé Pédro de Goes à abandonner sa capitainerie de Parahyba et avoir fait beaucoup de mal à Vasco-Fernandez Coutinho, ils éprouvèrent une grande défaite en 1630. Ensuite ils furent graduellement assaillis et forcés de se soumettre à ladite colonie. De Lery, qui passa devant leur pays, en cotoyant, entre l'Espirito-Santo et le cap Frio, les décrit comme un peuple féroce, toujours en guerre avec leurs voisins, et si légers à la course, qu'ils pouvaient attraper les bêtes sauvages.

Au commencement du dix-huitième siècle, ils furent

---

(1) Nommés aussi *Goytacazes*, *Goytacares*, *Ouetacazas*, et par de Léry, *Ouetacas*.

(2) *Roteiro geral*, etc., cap. 45. *Em que se diz quem sao os Guaitacazes e suas vidas e costumes*.

De Lery, p. 50.

Cor. Braz., II, 41, 44, 53.

Vasconcellos, lib. I, n° 59. Cet auteur dit que les champs des Ouetacazas pouvaient, à juste titre, être nommés *Campos Elysios*, ou Champs-Elysées, à cause de leur beauté extraordinaire et de leur grande fertilité.

amenés à la paix par *Domingos-Alvarez Pesanha*, qui leur accorda un établissement sur ses terres, situées sur le Parahyba do Sul. Il y fit bâtir une maison pour recevoir ceux qui venaient échanger leurs cire, miel, oiseaux et poterie, contre des outils ou des babioles. Vers le milieu dudit siècle, ils domptèrent les Coropos qui s'incorporaient avec eux sous le nom de Coroados. Ils occupaient alors un pays de plus de 400 milles d'étendue, depuis les *Campos dos Goytacazes*, le long du Parahyba do Sul, depuis la rive septentrionale jusqu'à la rivière Xipota, dans la *comarca* de Villa-Rica. Ils attaquèrent les mineurs et les fermiers qui voulaient s'établir dans ce pays avec une opiâtreté si grande, que ces derniers se trouvèrent forcés à demander la paix en 1755, après une perte considérable en hommes et en argent pour les subjuguer (1).

Les *Guanacás* sont indigènes de la province de Ciará (2).

Les *Guanans* occupaient autrefois la *serra* de Chaynes, de la province de Mato-Grosso (3).

Les *Guannás* habitent les sources d'Aranianhy, dans la province de Mato-Grosso (4).

Les *Guapindayas* demeurent dans la *comarca* de Tappiraquia, province de Mato-Grosso (5).

Les *Guarannaquacos* habitent les bords du Maranham, au-dessous de l'affluent Cuyari (Madeira) (6).

Les *Guaranis, Guarannis* ou *Guarinnis* habitent la province de Parانná. Leur nom, qui signifie *guerrier*, ainsi que la langue de cette nation, est commun à plusieurs peuplades (7).

Les Guaranis, errants sur les bords de l'Uruguay, envoyèrent, en 1622, des députés auprès du gouverneur de Buénos-Ayres, *D. Diego-Gongora*, afin d'obtenir des missionnaires jésuites. Dès l'année 1609, ces prêtres avaient

---

(1) *Da Cunha de Azeredo Coutinho*, *Ensaio economico*, ch. 6, § 7 et 8.

(2) Cor. Braz., II, 221.

(3) Cor. Braz., I, 295.

(4) Cor. Braz., I, 280.

(5) Cor. Braz., I, 311.

(6) Acuña, ch. 67.

(7) Cor. Braz., I, 157.

déjà établi une mission sur les deux rives du Paranná. En 1634, les Réguliers avaient dix-neuf réductions, parmi lesquelles étaient celles de S.-Miguel, S.-Luiz et S.-Nicolas, qui depuis formèrent une partie des sept *pueblos* de Guaranis, sur le bord oriental de l'Uruguay. Vers l'année 1707, quand les Paulistes eurent détruit les établissements de S.-Cristobal, S.-Teresa, etc., près les sources et les bords d'Igay, il se forma une nouvelle réduction et dix colonies, au nombre desquelles se trouvaient celles de S.-Borja, S.-Lorenzo, S.-Juan et S.-Angel, qui complètent les sept *pueblos* d'Uruguay, dont la juridiction comprend le *pueblo* Yapeyu, situé sur le bord oriental, et s'étend jusqu'au confluent de Rio-Negro et suit le cours de cette rivière à l'est jusqu'à ses sources.

En 1801, les sept *pueblos* de la bande orientale de l'Uruguay contenaient 12,174 Indiens de toutes classes et de tous sexes, sous la direction spirituelle de sept *cures* (1).

Les *Guarinumas* habitent les bords de l'Amazone, près l'entrée de son affluent la Cuyari. (Acuña, chap. 67.)

Les *Guariterés* occupent une partie de la *comarca* de Juruenna, dans la province de Mato-Grosso (2).

Guarú. Nation qui occupait autrefois une partie de la capitainerie de S.-Thomé, actuellement province de Rio de Janéiro. Quelques auteurs prétendent que le nom Guarú (les Portugais disent *Guarulho*) est générique et embrasse plusieurs nations, parmi lesquelles sont les Sacarús de la *serra* dos Orgãos ou montagne d'Organ (3).

Les *Guatós* possèdent la partie méridionale de la *comarca* ou district de Bórórónia. Ils sont amis des Portugais. Les deux sexes portent une large ceinture. Ils ont beaucoup de canots, dans lesquels ils se rendent aux établissements portugais (4).

Guayanás. Une horde de ce peuple qui demeurait à l'*aldeia* de Piratinin, sous leur cacique Tebireça, fut les premiers habitants de S.-Paulo. Cette peuplade est com-

---

(1) Lastarria, manusc., art. 80 et 88. Voir l'année 1801.
(2) Cor. Bras., I, 306.
(3) Cor. Braz., II, 44, 45 et 46.
(4) Cor. Braz., I, 302.

prise sous le nom d'Igaruânas ou pêcheurs de la province de Pará (1).

Les *Guayavas*, aujourd'hui inconnus, demeuraient autrefois près la baie de Todos os Santos, en amitié avec les Portugais. Ils avaient un langage particulier.

Les *Guayazis* habitent le bord méridional du Maranham, à l'est de la rivière Xingu. C'est une race craintive, dont une partie dépend des Portugais, et l'autre des Tupinambas. (Alcedo.) Acuña dit, d'après le rapport des Tupinambas, que les Guayazis sont des nains aussi petits que de petits enfants (2).

Les *Guaycanans* parcourent les plaines du Rio-Grande du Sud.

Les *Guaycurús* ou *Guaicurús*, nommés aussi *Cavalleiros* par les Portugais, habitaient, depuis un tems immémorial, les bords du Paraguay, sur une étendue de 100 lieues au moins, et particulièrement entre le Rio-Embotateú ou Mondêgo et le S.-Lourenço. Ils sont divisés en trois corps et en différentes hordes. Ceux qui sont alliés avec les Portugais, habitent la province de Mato-Grosso, sur le Rio-Mondego, vers le midi, et sont divisés en sept hordes, savoir: *Chagotéo*, *Pacachodéo*, *Adioéo*, *Atiadéo*, *Oléo*, *Laudéo* et *Cadoéo*. Les plus méridionaux sont nommés *Linguas* par les Espagnols voisins; et lorsqu'ils font des incursions contre les *aldeias* de la province de Santa-Cruz de la Sierra, ils sont connus sous le nom de Xiriquânos; d'autres sont nommés Cambáz.

Les deux autres corps des Guaycurús habitent le bord oriental du Paraguay. Ceux au midi sont alliés avec les Espagnols; les autres, vers le nord, avec les Portugais. Ils sont séparés par le *Fecho dos Morros*. Ces trois corps de nation sont en guerre les uns contre les autres.

Tous les ans, ils font des campagnes contre les Guatós, Cayapos, Bórórós, Coroas, Caiavabas, Guannás, Xiquitos et Chamococos de la province de Santa-Cruz de la Sierra, et les Guaxis qui habitent près les sources d'Aranhahy.

Dans l'année 1791, les Guaycurús, qui habitaient le bord oriental du Paraguay, firent la paix avec le gouverneur de

(1) Cor. Braz., II, 295.
(2) Acuña, ch. 69.

Mato-Grosso, dans son palais de Villa-Bella. Elle fut signée par deux principaux chefs de la nation, *Emavidi Channé*, qui prit le nom de Paulo-Joachim Ferreira, et *Gueyma*, qui prit celui de Joam Gueyma d'Albuquerque. Ils furent accompagnés de dix-sept guerriers et d'une négresse créole brésilienne captive, ou prisonnière, en qualité d'interprète.

Les Guaycurús, qui demeurent à l'ouest du Paraguay, n'ont aucun rapport avec les Portugais. Parmi eux, se trouvent plusieurs tribus nommées Zingoas, Cambas et Xiriquanhos. Ces derniers font des expéditions hostiles contre la province de Santa-Cruz de la Sierra (1).

Les Guaycurús firent la guerre, il y a quelques années, contre les Coroados qui erraient vers les sources de Mambaya, affluent de Parahyba, ainsi que sur les Cambebas ou Pacataques qui habitent vers les sources d'Imbetatiu.

En 1797, les Guaycurús ravagèrent les plaines espagnoles où est située la ville de Coruguaty (2).

Les *Guayos*, nation des Tapuyas, qui vivaient dans des cabanes et fesaient usage des flèches envenimées, ont disparu.

Les *Guayzacares* occupaient les plaines de Piratininga. Ils n'étaient pas anthropophages.

Guégués. Ces peuples occupaient autrefois une partie du pays de Piauhy.

En 1766, environ 900 de cette nation, qui avaient occupé le pays vers les sources du Parnahyba, furent établis à l'*aldeia* de S.-Gonçalo d'Amarante, dans la province de Piauhy. Fatigués de cette vie, ils s'enfuirent dans les bois; mais ils furent ramenés par la persuasion (3).

Les *Güenoas* sont dispersés entre le Rio-Uruguay et la mer (4).

Guerens. Cette nation guerrière fit de fréquentes invasions dans la province de Porto-Seguro. En 1668, ils avancèrent, sous leur chef, Joam Amarco, contre les établissements de Bahia et d'Ilheos, et même contre ceux de la

---

(1) Voyage de MM. Spix et Martius, lib. III, ch. 2.
(2) Cor. Braz., I, 252-275 6.
(3) Cor. Braz., II, 249.
(4) Lastania, manusc. de 1804, art. 80.

côte; mais ils furent ensuite vaincus par les Paulistas, qui en envoyèrent un grand nombre à la capitale, où les plus robustes étaient achetés à plus de 20 *cruzados* par tête (1).

Les *Guianaguacos*, de la grande nation des Tapuyas, et qui, à l'arrivée des Portugais, demeuraient dans des cavernes, n'existent plus.

Les *Guigrauibas*, peuplade des Tapuyas, qui demeuraient autrefois près de la côte de la mer, entre Porto-Seguro et Espirito-Santo, ne sont plus connus sous ce nom.

Les *Guimajis* occupent les bords du Maranham, au-dessous de l'affluent Cuyari. (Acuña, chap. 67.)

Les *Guipas*, de la grande nation des Tapuyas, qui habitaient autrefois près de Porto-Seguro, n'existent plus.

Les *Guyguos*, de la race des Tapuyas, demeuraient près de Bahia. Ils parlaient une langue particulière.

Les *Hyabahánas* habitent les bords d'Inabú, dans la province de Guianna (2).

Les *Hyauains*, de la province de Pará, ont été chassés de leurs terres par les Mundrucús; et aujourd'hui ils ne sont plus connus de ce nom (3).

Les *Hytartaous*, descendants des Tapuyas, habitaient les parties intérieures de la capitainerie de Rio-Grande. Ils étaient ennemis des Portugais.

Ica. Nation qui habite les bords de la rivière du même nom, qui est celui d'une espèce de petits singes à bouche très-large comme les habitants de cette nation (4).

Icos. Le reste des *Icos* qui habitaient autrefois les bords de la rivière Peixe, fut établi, par les conquérants, dans la ville de Portalègre, dans la province de Rio-Grande do Norte (5).

Itatis. L'auteur de Caramuru parle de cette nation en disant que, sous les ordres du brave Tatu, 12,000 Itatis s'avancèrent en dix files au combat.

---

(1) Cor. Braz., II, 72, 81, 82.
(2) Cor. Braz., II, 350.
(3) Cor. Braz., II, 311.
(4) *Diario da Viagem*, etc.
(5) Cor. Braz., II, 217.

Jaboros-Apuyares. Ancienne race errante des Tapuyas, qui combattaient avec des perches brûlées au bout.

Jaguaruannas. Cette tribu habite la province de Ciará.

Jahycós. C'étaient les premiers habitants de la *Freguezia*, ou paroisse de Nostra-Senhora das Mercês, dans la province de Piauhy (1).

Janduis. Nom employé, par quelques historiens, pour désigner une peuplade des Tapuyas, dont le chef était nommé *Juan Dui* (2).

Japovatans. C'était une branche des Tapuyas qui habitaient la capitainerie de Rio-Grande.

Javahés. En 1775, les *Javahés* qui occupaient, conjointement avec les Carajás, l'île de S.-Anna ou Bannanal, dans le district de Nova-Beira, de la province de Goyaz, y furent établis en trois *aldeias*, savoir : à *Ponte de Lima*, près le centre de l'île ; à *Cunha* et à *Mello* (3). Une peuplade de cette nation, venue au district de Nova-Beira, fut établie, en 1774, à *l'Arraial* de S.-Joze de Mossamedes, dans le district et la province de Goyaz.

Les *Jeicos* occupaient autrefois le pays de Piauhy.

Les *Jucuna* habitent le canton d'Alvaraès, dans la capitainerie de Rio-Negro.

Jugui est le nom des Indiens qui habitent la ville de Serpa, dans la capitainerie de Rio-Negro.

Jumas. Peuplade de la capitainerie de Rio-Negro, peu guerrière, et qui se fie à la rapidité de sa fuite. La ville de Borba, dans la Pará, a beaucoup souffert de leurs incursions (4).

Les *Júmmas* habitent la *comarca* de Mundrucania, dans la province de Pará (5).

Jurimais. En 1709, il y avait une peuplade de ces Indiens dans l'endroit appelé Tayacutiba. Ils furent enlevés, par les jésuites espagnols, pour fonder la peuplade de leur nom.

---

(1) Cor. Braz., II, 250.

(2) Marcgraff, lib. IV, c. 1. Brito Freyre, 525-8. Voyez l'année 1634, le 7 février.

(3) Cor. Braz., I, 340.

(4) *Diario da Viagem*, etc.

(5) Cor. Braz., II, 315.

Les *Juris*, qui habitent les villes d'Ega et d'Olivenza, dans le pays de Rio-Negro, sont connus par un réseau noir qui leur couvre les lèvres, et va, de chaque côté de la bouche, jusqu'aux oreilles. Dans leur caractère et leurs mœurs, ils ressemblent à la nation Passé, et on trouve peu de différence dans les deux langues (1).

Juruzinas ou *Bouches Noires*. Peuplade d'Igaruânas de Pará, qui fut gagnée par les jésuites en 1655 (2).

Lambys. Nation indigène de la *comarca* de Mato-Grosso (3).

Laratios. Nation autrefois populeuse, aujourd'hui inconnue. Elle avait un langage particulier.

Lopis ou *Lopos*. Cette tribu, qui est aussi éteinte, habitait l'intérieur du pays, derrière les Molopacos. Elle se nourrissaient des fruits. Ils étaient si sauvages, dit Knivet, qu'ils ressemblaient plutôt à des bêtes qu'à des hommes.

Les *Macaraguacos* étaient une branche de la grande nation des Tapuyas.

Machacaris. Les Machacaris étaient autrefois propriétaires du pays entre le Rio do Norte et do Sul, de la province de Porto-Seguro. Une peuplade de ces Indiens, fuyant les Aymores, étaient accueillis par les Portugais à la Villa de Caravellas. Ne voulant pas cultiver la terre, on les abandonna; et vers l'année 1801, ils quittèrent les bords de la mer, pour se retirer auprès des Tocoyos. L'administration de cette ville s'occupa de leur civilisation; mais le climat sec de ce pays leur devint funeste. Ils mangeaient de la terre, et la plupart succombèrent. Le reste, au nombre de vingt à trente, fut établi à S.-Miguel, où on leur donna des terres; mais les soldats de cette division ayant séduit leurs femmes, ils quittèrent cet endroit, avec la permission du commandant, pour s'établir plus près de l'embouchure du fleuve, où ils furent rejoints par plusieurs de leur nation, venant de la province de Bahia. Ils sont actuellement au nombre d'une centaine (4).

---

(1) *Diario da Viagem*, etc.
(2) Cor. Braz., II, 295.
(3) Cor. Braz., I, 293.
(4) Cor. Braz., II, 74.
Voyage de M. de Saint-Hilaire, vol. II, ch. 7.

Macu. Quelques Indiens de ce nom habitent le territoire de Rio-Negro. Ils vivent de chasse, de pêche, de fruits et de ce qu'ils dérobent dans les peuplades portugaises, où ils sont bien détestés (1).

Les *Macunís* occupent le Rio-Mucury, dans la province de Minas-Geraes (2).

Une peuplade de cette nation est établie dans l'*aldeia d'Alto dos Bois*, ou Hauteur-des-Bœufs, dans une situation avantageuse dans le pays de Minas-Novas, où ils se retirèrent, en 1809, avec trois colons portugais, pour éviter les Botocudos. En 1814, on envoya un détachement de trente hommes, sous les ordres de João de Magalhaes, pour protéger cette colonie. Plusieurs Macunís servent comme soldats (3).

Les *Macutuos*, de la même nation, avaient un langage particulier. Au tems de la conquête, ils cultivaient des plantes alimentaires. Ils ne sont plus connus.

Les *Maimimy*, autrefois alliés des Guaymuros, étaient de la famille des Tapuyas. Ils ont disparu.

Malalis. Ces Indiens s'enfuirent devant les premiers Portugais qui arivèrent dans leur pays; mais étant poursuivis par les Botocudos, ils revinrent pour chercher la protection des premiers, qui les accueillirent amicalement. Ils furent ensuite réunis à d'autres Indiens de la nation de Panhâmes, de Copoxos, de Macunis et de Monoxos, pour former le village de *Porto de Santa-Cruz* (Port de S.-Croix), établi sur les bords du Sussuhy. Cette petite colonie devenait, dit M. de Saint-Hilaire, chaque jour plus florissante, lorsque, en 1814, une maladie épidémique enleva une grande partie de sa population.

Selon cet auteur, la taille des Malalis est petite, leur poitrine et leurs épaules sont larges, leurs cuisses et leurs jambes menues; ils ont le cou peu allongé, la tête grosse et ronde, les cheveux noirs, plats et touffus, de grands yeux, l'os des joues proéminent, le nez épaté, la bouche grande, les mâchoires avancées. Les Malalis croient avoir une origine

(1) *Diario de Viagem*, etc.

(2) Cor. Braz., I, 394.

(3) Voyage de M. de Saint-Hilaire. Cet auteur donne des renseignements fort intéressants sur ces Indiens.

commune avec les Monoxos; mais leurs langues diffèrent beaucoup (1).

Les *Mammayamas* sont compris sous le nom d'Igaruânas de la province de Pará (2).

Les *Mandós* habitent la *Freguezia* de Poyares, sur le bord méridional du Rio-Negro. Ils ont aussi des habitations sur le Rio-Uenenexe, et ils font partie de la population du village de Lamalonga (3).

Les *Manbares* errent dans le pays arrosé par le Rio-Taburuhyna, affluent de Juruênna, dans la *comarca* d'Arinos, province de Mato-Grosso (4).

Les *Mandeves, Mandeivos* ou *Mandevis*, branche des Tapuyas, qui cultivaient les champs au tems de la conquête, sont maintenant inconnus.

Maques. Dans le poème intitulé *Caramuru*, l'auteur dit que Sambambaia est suivi de 10,000 Maques, nation agricole et vaillante.

Les *Maracas*, voisins des Tapuyas, étaient robustes et bien faits. Les hommes coupaient leurs cheveux au niveau des oreilles; les femmes les mettaient en tresses. Leur langage, qui était différent des autres, avait un accent guttural et était compris par les Tapuyas. Ils se croyaient bons musiciens. Grands chasseurs et guerriers, ils combattaient en plaine, ne ponrsuivaient jamais l'ennemi, n'étaient point anthropophages, et vendaient leurs esclaves aux Portugais. Leurs cabanes étaient bien construites. Les femmes cultivaient les légumes, tandis que les hommes allaient à la chasse. Ils étaient en guerre avec toutes les autres nations. Chassés de la côte, ils occupaient, près le Rio del Serégipe, 50 à 60 lieues d'un terrain montagneux, où ils furent attaqués par les Tupinambas d'un côté, et par les Tupuais à l'ouest (5).

Les *Maraguas* occupent les bords du Maranham, au-dessous de l'affluent Cuyari (Madeira). (Acuña, chap. 67.)

---

(1) Voyage de M. de Saint-Hilaire, ch. 16.

(2) Cor. Braz., II, 295.

(3) Cor. Braz., II, 347.

(4) Cor. Braz., I, 308.

(5) *Roteiro geral*, etc., manusc., cap. 184. *Que trata de quem sao os Maracas*, etc.

Les *Maranacuacênas* habitent la *Freguezia* de Carvoeyro, sur le bord méridional du Rio-Negro.

Les *Maranas* sont indigènes du canton d'Alvaraès, dans la capitainerie de Rio-Negro.

Les *Maranhâs* habitent la *comarca* de Hyutahy, dans la province de Solimões (1).

Les *Marapitannas*, par corruption nommés Marabytânnas, occupent le village situé près le fort de S.-José dos Marabytânnas, sur le bord méridional du Rio-Negro (2).

D'autres occupent les parties inférieures de la Juta et les bords du Javari, affluents du Maranham.

Maravas. Plusieurs Indiens de ce nom habitent la ville de Serpa, dans la capitainerie de Rio-Negro.

Margajas. Cette nation, qui demeurait dans les bois entre Espirito-Santo et Rio de Janéiro, montra de l'amitié aux gens de la seconde expédition française qui abordèrent à leur côte.

Les *Mariapigtanges* demeuraient autrefois près des Tupinaquins.

Les *Mariaranas* habitent la ville de Nogueyra, située sur le Rio-Teffe, dans la province de Solimões (3).

Les *Maribucos*, nation des Tapuyas, demeuraient autrefois près le Rio-Grande.

Les *Mariquitos*, de la race des Tapuyas, habitaient les bords de la mer, entre Pernambuco et la baie de Tous-les-Saints. C'était une race de moyenne taille, qui menait une vie vagabonde, et qui cherchait toujours à surprendre l'ennemi sans oser l'attaquer en guerre ouverte. Les femmes, qui n'étaient pas laides, combattaient avec les hommes. Ils étaient anthropophages. Le voyageur anglais Antoine Knivet donne des renseignements de ce peuple.

Matayus. Tribu remarquable par leur légèreté à la course. Ils sont tributaires des Tupinambas auxquels ils fournissent des haches de pierre pour abattre les gros arbres (4).

Les *Maturuas* habitent la *comarca* de Hyutahy, dans la province de Solimões (5).

---

(1) Cor. Braz., II, 330.
(2) Cor. Braz., II, 353.
(3) Cor. Braz., II, 328.
(4) Acuña, ch. 69.
(5) Cor. Braz., II, 330.

Mavaja. Indiens qui habitent les bords de la rivière Yupúra. Ils allongent les extrémités inférieures de leurs oreilles qu'ils ornent de plumes de toucan.

Les *Maves*, nation guerrière qui habite la rivière du même nom, dans la capitainerie de Rio-Negro, sont fameux pour la manière dont ils préparent la boisson *guarrana* du fruit de cette plante rampante (*sipo*). La consommation en est considérable dans la Pará.

En 1769, le capitaine-général Fernand da Costa de Alaide adressa une lettre circulaire aux autorités de cette province et de celle de Rio-Negro, pour prohiber tous rapports avec les Indiens Maves.

Les *Mayurena*, anthropophages qui habitent les bords du Javari, affluent du Maranham, sont d'un aspect aussi hideux que leurs mœurs sont barbares. Ils laissent croître leurs cheveux qu'ils réunissent sur le sommet de la tête, où ils forment une espèce de couronne ouverte. Ils se percent les lèvres et la cloison du nez où ils introduisent des épines tirées des arbres, et se fourent au coin de la bouche des plumes d'arara. Ils pendent au nez et à la lèvre supérieure des moitiés de coquilles bivalves. Ils mangent la chair non-seulement de leurs ennemis, mais même des amis et des parents, sans excepter des pères et des enfants (1).

Mayurúnas. Cette nation habite le district de Hyabary, dans la province de Solimões. Ils sont anthropophages (2).

Les *Menhams* habitent la *serra do Mar*, de la province de Minas-Geraes (3).

Mepuri. Une partie de cette tribu habite la peuplade de S.-Antonio, dans le pays de Rio-Negro. Ils ne se défigurent pas comme la plupart des autres tribus. Sa langue est un dialecte de celle des Barés (4).

Les *Metayes*, voisins des Molopaques, étaient de petite taille et de couleur brune. Les deux sexes allaient tout nus. Ils portaient les cheveux pendants un peu au-dessous des oreilles. Knivet, qui les décrit, croit qu'ils étaient anthropophages.

---

(1) *Diario da Viagem*, etc.

(2) Cor. Braz., II, 332.

(3) Voyage de MM. Spix et Martius, lib. IV, c. 1.

(4) *Diario da Viagem*, etc.

Les *Minuanos* ou *Minuanes* demeurent dans la province de Rio-Grande do Sul, à l'ouest de Charruas. Ils errent sur le bord méridional du Rio-Negro, près de sa jonction avec l'Uruguay (1).

Miramumins. C'était le nom d'une peuplade de l'intérieur de la capitainerie de S.-Vincent, grands ennemis des Portugais.

Les *Miranhas*, indigènes du canton d'Alvaraès, dans la capitainerie de Rio-Negro, portent les lèvres entièrement noires. Ils sont anthropophages.

Les *Molopacos*, nommés aussi *Molopaques*, occupaient autrefois un pays étendu au-delà de la rivière Parahyba du Sud. Knivet les décrit de la manière suivante : Ils sont aussi grands que les Allemands, et portent de la barbe. Les femmes ont les cheveux longs, qui descendent jusqu'aux cuisses. Elles se couvrent le milieu du corps avec une petite peau. Ils entouraient leurs bourgades de remparts faits avec des poutres de bois et du gazon. Chaque famille avait sa maison à part. Ils obéissaient à un chef nommé Moroshua, qui ne différait de ses sujets qu'en nourrissant plus de femmes. Ils avaient beaucoup d'or dont ils ne fesaient d'autre usage que de le mettre à leurs lignes pour pêcher dans la rivière de Pará, distante de 80 lieues de celle de Paraciva. Knivet ajoute qu'ils sont tellement civils, qu'ils ne passeraient point pour sauvages s'ils ne mangaient pas de chair humaine.

Les *Momanás* habitent la *comarca* de Hyutahy, sur le bord de l'Icapó, province de Solimões (2).

Mongoyós. Ce peuple, autrefois courageux, défendit son territoire contre les Portugais, mais enfin il fut repoussé des forêts et ensuite forcé à la paix en 1806. Il a été partagé en six ou sept *aldeias*, au voisinage et au nord du Rio-Patype, dans la *comarca* dos Ilheos, province de Bahia. Chaque famille a une cabane. Ils s'occupent de la chasse et à recueillir du fruit et du miel, et ils cultivent les patates, le mandioc et des légumes. Ils ont quelquefois aidé les Portugais à repousser les attaques des Botocudos (3).

(1) Lastarria, manuscrit de 1804, art. 80.

(2) Cor. Braz., II, 331.

(3) Cor. Braz., II, 100.



Les *Monnos* habitent les parties occidentales de la province de Porto-Seguro (1).

Les *Mundrucus* habitent le district de Mundrucaria, dans la province de Pará, auquel ils ont donné leur nom. Cette nation nombreuse et guerrière est redoutée de celles voisines; mais ils sont alliés avec les Portugais et quelques-uns sont convertis (2).

Muras. Ces naturels de la province de Pará, ont long-tems infesté les affluents supérieurs d'Orellana et le fleuve même dans les possessions portugaises. Ils occupent les bords des lacs Cadaya et Amaná. La plupart des deux sexes vont nus. Ils n'ont pas de cabanes.

L'intendant de la capitainerie de S.-José de Rio-Negro, dit que les bords des canaux du grand lac Saraca seraient très-propres à la culture du café et du cacao, qui prendraient du développement sans la crainte des naturels du pays, vraiment sauvages et brigands, sous le nom de Muras, qui sortent souvent des rochers du voisinage pour venir piller, et qu'il faut anéantir si l'on veut obtenir une augmentation marquante de cet article (3).

Hervas (lib. IV, § 72) est porté à croire qu'ils sont les descendants de ce peuple nommé Muru-Muru, qui habitait le pays à l'est de Cusco et qui fut réuni à l'empire des Incas par Capar Yupangu.

Chassés de leurs bois par les Mundrucus, ils ont formé un établissement d'environ 1,000 personnes, près la ville de Borba, sur la rive droite de la Madeira, à 24 lieues de sa jonction avec l'Amazone. Les Muras occupent le pays arrosé par le Teffe, d'où ils ont chassé les autres peuplades (4).

Les *Murueva* habitent les bords de la rivière Yupúra.

Muturitus. Parlant de ces peuples, l'intendant de Rio-Negro dit : depuis quatre ans, ils fatiguent de leurs hostilités nos établissements de la rivière Topayo, menant avec eux leurs femmes qui leur présentent les flèches dans le combat (5).

---

(1) Cor. Braz., II, 74.
(2) Cor. Braz., II, 311, 315, 317, 319, 320.
(3) *Diario da Viagem*, etc., manuscrit.
(4) Cor. Braz., II, 316, 319, 324-344.
(5) *Diario da Viagem*, etc.

Les *Napareques*, cultivateurs, ont disparu ; ils avaient un langage particulier.

Les *Naporas*, branche des Tapuyas, s'occupaient de l'agriculture au tems de sa conquête. Ils ne sont plus connus sous ce nom.

Les *Nengahybas*, nommés aussi *Igaruanas*, sont les principaux seigneurs de l'île de Joannes ou Marajo, dans la province de Pará. Ils sont habiles marins. Plusieurs ont été christianisés par l'influence du jésuite Antonio Vieyra (1).

Les *Noroguages* ou *Norogages*, nation pacifique, habitent le district de Nova-Beyra, province de Goyas (2), et fréquentent les bords du Rio-Mojú, dans la province de Pará (3).

Les *Nuhinuos*, de la nation des Tapuyas, n'existent plus. Ils habitaient les plaines dans l'intérieur du pays.

Obacatiazas. Peuplade qui habitait quelques îles vers l'embouchure du Rio-Francisco. Ils étaient anthropophages. Surpris de leurs ennemis, ils gagnaient l'eau en plongeant.

Obiurajâras. Nation des Tapuyas (4).

Omaguas ou *Omagoas*, connus aussi sous le nom de *Aguas* et *Cambebas* ou *Tête aplatie*, à cause de l'habitude d'aplatir la tête de leurs enfants en la comprimant entre deux planches. Les Portugais les nomment *Cabeças chatas*, ce qui signifie la même chose. Les Omaguas occupaient autrefois les îles du Maranham, dans la province de Solimões. Ils furent convertis à la religion catholique, en 1686, par le père Manuel Fritz, allemand et jésuite.

Les Cambebas, qui étaient parmi les premiers habitants d'Olivença, ont le teint plus clair que les peuplades qui habitent le pays plus haut ; ils sont aussi plus intelligents. Ils y vivent en paix avec leurs vieux ennemis les Técunas et autres (5).

Les Aguas, dit Acuña (cap. 51), occupent la province

---

(1) Cor. Braz., II, 295.
(2) Cor. Braz., I, 338.
(3) Cor. Braz., II, 293.
(4) *Roteiro geral do Brazil*, cap. 20.
(5) Cor. Braz., II, 326.
Acuña dit que le mot *aguas* veut dire dehors. Les Espagnols appellent cette province *Omaguas*, par une corruption de son nom propre.

fertile de son nom, qui commence à 60 lieues au-dessous de la rivière Jumburagua et s'étend à la distance de 200 lieues le long de l'Amazone, y comprenant toutes les îles dans cette étendue. Elle est si peuplée que les villages se suivent de près à près, et toutes les îles sont habitées. Cette nation est la plus civile et la plus policée de toutes celles qu'on rencontre sur l'Amazone. Ils sont tous vêtus, les hommes et les femmes, en toile de coton, dont ils font trafic avec leurs voisins. Ils obéissent à leurs caciques. Ils font aplatir la tête des enfants. Ils soutiennent une guerre perpétuelle avec les nations des deux bords du fleuve, avec les Curinas du côté du sud, et avec les Taconas du côté du nord. Après avoir fait de grands ravages dans les capitaineries du midi, les missionnaires jésuites trouvèrent les moyens de les concilier, et ils furent répartis dans des villages sur toute l'étendue de possessions portugaises.

Les *Onayanares*, qui habitaient autrefois Ilha-Grande, ne sont plus connus.

Les *Oquigtaiubas*, connus au tems de la conquête, ont disparu. Ils parlaient un langage particulier. Ils se couvraient le corps d'un rets de coton sans manches.

Les *Oremanaos* habitaient autrefois les bords du Rio-Padauiry, dans la province de Guianna (1).

Les *Orequaras* occupent les bords du Maranham, au-dessous de l'affluent Cuyari (Madeira) (2).

Les *Ovaitagnasses* habitaient autrefois près le cap Frio, entre Rio-Janéiro et Parahyba.

Ovecates. L'auteur du Caramuru, parlant de cette nation, dit : Urubu, monstre horrible, conduisit 20,000 Ovecates au combat.

Les *Ovetecares*, cités par quelques auteurs, portaient les cheveux entrelacés au sommet de la tête.

Les *Pacayds*, qui sont compris sous le nom d'Igaruânas, habitent l'île de Joannes, dans la province de Pará (3).

Les *Paccahas* habitent la *comarca* de Juruenna, dans la province de Mato-Grosso (4).

---

(1) Cor. Braz., II, 349.
(2) Acuña, chap. 67.
(3) Cor. Braz., II, 295.
(4) Cor. Braz., I, 305.

Les *Pacunas* habitaient autrefois le bord oriental du Rio-Icapó, dans la province de Solimões (1).

Pacuru est le nom des Indiens qui, en 1774, habitaient la ville de Sylves (2).

Les *Pahacuui*, associés des Guaymuros, étaient de la grande nation des Tapuyas.

Les *Pahaiuos* étaient de la nation tapuyas.

Les *Pahos* ou *Pahis*, de la nation tapuyas, demeuraient au tems de la conquête près des Aquitigpas. Ils n'existent plus.

Les *Paieces*, qui occupaient autrefois les *campos* du même nom, et qui sont incorporés avec les Cabixes et les Mambares, étaient probablement de la même tribu.

Les *Palies*, branche des Tapuyas, portaient une espèce de tunique de lin. Ils parlaient une langue particulière.

Les *Pâmmas* habitent la *comarca* de Mundrucania, dans la province de Pará (3).

Ceux du même nom, qui ont le teint clair, occupent une portion considérable du pays sur le Madeira, dans la *comarca* de Juruenna, province de Mato-Grosso (4).

Les *Panhâmes* occupent le Rio-Mucury et la *serra do Mar*, dans la province de Minas-Geraes (5).

Les *Pannaty*, qui occupaient la *serra* de leur nom, furent établis par les conquérants dans la ville de Portalègre, de la province de Rio-Grande do Norte (6).

Les *Panos* habitent le district de Hyabary, dans la province de Solimões (7) et les bords de Yavari ou Javari.

Papanazes. Ce peuple habitait autrefois les bords de la mer, entre la capitainerie de Porto-Seguro et celle d'Espirito-Santo, d'où il fut chassé par ses ennemis, les Tupiniquins et les Goytacazes, après une guerre acharnée, et forcé de se retirer dans l'intérieur. La langue des Papanazes était com-

---

(1) Cor. Braz., II, 331.
(2) *Diario da Viagem*, manuscrit.
(3) Cor. Braz., II, 315.
(4) Cor. Braz., I, 305.
(5) Cor. Braz., I, 394.
(6) Cor. Braz., II, 217.
(7) Cor. Braz., II, 332.

prise des autres tribus. Ils vivaient de chasse et de pêche, ne connaissaient point l'agriculture ; allaient presque nus, et portaient pour armes un arc et des flèches. Ils ne laissaient croître de poils sur aucune partie du corps, et ne portaient qu'une petite touffe de cheveux au sommet de la tête. Ils se peignaient le corps de diverses couleurs, et s'adonnaient, comme les Tupinambas, aux plaisirs de la danse et du chant.

Celui qui tuait son adversaire dans une querelle était livré aux parents de la victime pour subir la peine du talion. Les deux partis célébraient les services des funérailles pendant plusieurs jours et restaient ensuite amis. Si le meurtrier réussissait à s'échapper, son fils ou sa fille prenait sa place ; et s'il était sans enfant, on livrait son plus proche parent, qui n'était pas mis à mort, mais qui restait esclave des parents du mort (1).

Parapotozo. Cette nation, amis des Guaymuros, étaient une peuplade des Tapuyas.

Paras. Des Indiens de ce nom habitent la ville de Serpa, dans la capitainerie de Rio-Negro.

Les *Paráuânnos* habitent S.-Alberto, situé sur le Rio-Negro, dans la province de Guianna (2).

Les *Parequi* sont descendus de la rivière Utamava pour habiter la ville de Serpa, dans la capitainerie de Rio-Negro. C'est une belle espèce d'hommes. Les deux sexes se font reconnaître par un cercle blanc et large de trois doigts, formé, par le moyen d'une ligature, sur les deux cuisses (3).

Les *Pareybes* habitaient autrefois les bords du fleuve Parahyba.

Parianas. Quelques Indiens de cette tribu occupent l'établissement de S.-Fernando, sur la rive septentrionale du Maranham, ainsi que la peuplade de Castro de Avelam. Ils y sont venus des bords du Tonaty (4).

Les *Parintintins* occupent le district de Mundrucania, dans celle de Pará (5).

---

(1) *Roteiro geral*, cap. 46. *Em qui se declara un suma quem sao os Papanazes e seus costumes.*

(2) Cor. Braz., II, 347.

(3) *Diario da Viagem*, etc., manuscrit.

(4) *Diario da Viagem*, etc., manuscrit.

(5) Cor. Braz., II, 315.

Parycis. Nation indigène de Cuyaba, province de Mato-Grosso, amis des conquérants. Ils étaient remarquables par leur belle taille et leur affabilité (1).

Passes ou *Passe.* Cette nombreuse nation agricole occupe quelques îles de l'Amazone, les bords de la rivière Içá et les villes d'Olivença, S.-Antonio et Rio-Negro. Sa marque distinctive consiste en une tache noire carrée, qui embrasse une partie du visage, du nez et du menton, avec deux raies qui partent du haut de cet organe pour aller joindre la racine des cheveux. Les oreilles sont percées de larges trous, où on met des tronçons de flèches. Dans un trou de la lèvre inférieure, on loge un morceau rond de bois noir, dur et poli, qu'ils en retirent quand ils veulent. L'intendant de Rio-Ngero, qui a fourni ces renseignements, dit que les femmes ont un air noble et des traits charmants (2).

Les *Patachós* ou *Cotochos* habitent les forêts du voisinage du Mucury et sur les rives septentrionales du fleuve S.-Matheus, dans la province de Porto-Seguro. Ils occupaient autrefois le pays arrosé par le Rio-Grugungy, dans la province de Bahia. Réunis aux Mongoyos, ils devinrent les plus forts dans la capitainerie d'Ilheos vers l'année 1730 (3).

Les *Patos*, qui occupaient autrefois les bords du lac de leur nom et l'île de S.-Catharina, pénétrèrent dans l'intérieur du continent, d'où ils disparurent (4).

Payaba. Nation qui habite les bords de la rivière Içá, dans la province de Rio-Negro.

Payacú. Le reste de ces peuples qui habitaient autrefois les bords de l'Appody, fut établi par les conquérants dans la ville de Portalègre, dans la province de Rio-Grande do Norte (5).

Payagoas. Les peuples de cette nation de tems immémorial ont été les maîtres de la navigation du Rio-Paraguay et de ses confluents (6).

---

(1) Cor. Braz., I, 302.

(2) *Diario da Viagem*, etc.. manusc. Voyez aussi Cor. Braz., II, 331, 333, 345.

(3) Cor. Braz., II, 74, 100-101.

(4) Cor. Braz., I, 192.

(5) Cor. Braz., II, 217.

(6) Cor. Braz., I, 252.

Les *Periati*, les *Paranama*, les *Purenuma* et les *Poyana* occupent les bords de la rivière Yupúra.

Les *Petivares*, amis des Français, occupaient autrefois une grande étendue de pays vers le nord du Brésil, et particulièrement dans la capitainerie de Parahyba. Ils demeuraient dans des villages et avaient chacun leurs champs séparés qu'ils cultivaient avec soin. Ils étaient très-guerriers et anthropophages. Le voyageur anglais Antoine Knivet raconte qu'en 1601, le gouverneur de Pernambuco partit avec 400 Portugais et 3,000 Indiens alliés pour attaquer les Petivares qui se trouvaient assemblés en grand nombre aux bords du Rio-Grande; qu'il arriva, le septième jour, à leur camp, qui renfermait 40,000 individus; qu'il en tua 5,000 et en prit 3,000 prisonniers. Le cacique, nommé *Piraiuwath*, fut tellement humilié par une si grande défaite, qu'il demanda la paix à certaines conditions, se déclarant vassal du roi d'Espagne.

Pimenteiras. Ainsi nommés par les Portugais, d'après le district qu'ils occupent, situé entre les *Rios* Piauhy et Gurguea, près les frontières méridionales de la province de Piauhy. Vers l'année 1560, une horde arriva dans ce pays et attaqua avec succès les *Fazendas*. On croit qu'ils sont les descendants des naturels qui vivaient en domesticité avec les blancs du voisinage de Quebrobó en Pernambuco, et qui s'enfuirent vers l'année 1685, pour ne pas marcher avec les *Bandeiras* contre les indigènes (1).

Piracuys. Cette peuplade des Tapuyas était associée avec les Guaymuros.

Pitiguares, de la race des Tupis, nommés aussi *Petiguares*, *Potyguaras*, *Potiguares*, *Pitigares* et *Potigoares*, dominaient autrefois sur toute l'étendue de terrain situé entre le Rio-Grande et le Parahyba. Ils occupaient particulièrement les parties septentrionales de cette première province, ainsi que toute celle de Ciará. Ces naturels étaient d'une moyenne taille, très-belliqueux et anthropophages. Ils parlaient la langue des Tupinambas, dont ils paraissaient avoir adopté les usages. Ils étaient bons archers et grands pêcheurs à la ligne. Ils ne se laissaient venir de poil sur aucune partie du corps, excepté à la tête. Ils étaient quelquefois en guerre avec les Tapuyas, leurs voisins, du

(1) Cor. Braz., II, 238

côté de Rio-Grande. En 1532, ils furent chassés de l'île d'Itamaraca par Pédro-Lopez de Souza. Grands amis des Français, ils les accompagnaient dans leurs expéditions, et furent alliés avec eux par mariages jusqu'en 1584, lorsqu'ils furent vaincus par Diégo-Florez Valdès.

Le principal objet de la conquête de S.-Roque ou Rio-Grande do Norte, fut celui des Pitiguares, qui molestaient la colonie de Parahyba. Selon Vasconcellos, les Potigoares comptaient autrefois de 20 à 30,000 archers. Ils occupaient la capitainerie de Pernambuco, Itamaraca et tout le pays jusqu'à la *serra* de Copaoba. En 1634, le roi nomma Antonio-Felipe Camaram capitaine-major de tous les Indiens, non-seulement de sa nation *pitiguar*, mais aussi d'autres peuplades de différentes *aldeias* (1). La plupart de cette nation a été depuis convertie par les capucins missionnaires qui y furent envoyés par Frey Christovam, premier religieux de Pará (2).

Une partie des *Pittas* christianisés occupe l'*aldeia* de Valença, dans la province de Rio-Janéiro.

Les *Pochetis* habitent le Rio-Moja, dans la province de Pará, et le district de Nova-Beira, de la province de Goyaz.

Les *Punovis* occupaient autrefois les bords du Maranham, au-dessous de la rivière Cuyari (3).

Purupúrus est le nom des Indiens qui habitent le centre du district de Pará, dans la province de Solimões. *Maranuxauha* est leur chef (4).

Purys (5), nommés aussi *Pourys* et *Pories*. Cette race d'une petite taille, carrée et trapue, habite sur la rive sep-

---

(1) *Memorias Diarias*, etc., par Albuquerque Coello.

(2) Vasconcellos, *Noticias*, *etc*, lib. I, no. 43 et 157.

Cor. Braz., II, 195, 201, 207, 221.

Roteiro geral, ms., cap. 8. *Que trata da vida e costumes do gentio Pitiguar*.

Voyez l'année 1583.

L'auteur de Caramuru dit que le brave Sergipe avait amené au combat vingt mille hommes de cette nation valeureuse.

(3) Acuña.

(4) Cor. Braz., II, 322.

(5) Mot qui signifie brigand, ou homme audacieux; ainsi nommés par les Coroados, chez lesquels ils fesaient des incursions. Voyez Eschwege, Journal von Brésilien, tom. I, p. 108.

tentrionale du Parahyba, province d'Espirito-Santo (autrefois territoire de Rio de Janéiro); les parties occidentales et centrales de la province, près les établissements portugais. Ils fesaient des incursions jusqu'au Rio-Pomba, dans la province de Minas-Geraes. Knivet dit que les *Pories* qui se tenaient, à l'arrivée des Portugais, à près de 100 lieues de la mer, se nourrissaient de *cocos* et des pinons de pommes de pin. Leur seule richesse était une espèce de baume qu'ils échangeaient contre un couteau ou un peigne. Ils vivaient en paix avec les Portugais.

L'auteur de *la Corografia Brazilica* représente néanmoins la plupart de ces Indiens comme errants d'après les habitudes de leurs ancêtres, et dit qu'ils ne font pas même usage de peaux de bêtes pour couvrir leur nudité. Le prince Maximilien observe (tom. II, p. 59) que cet auteur fait un tableau inexact de l'état des Pourys sur le Parahyba inférieur, en les représentant comme réunis dans des villages. Ils se conduisent paisiblement, dit le prince, vis-à-vis de S.-Fideles; mais, dernièrement, ils ont fait la guerre aux Coroados de l'*aldeia* da Pedra. Il paraît néanmoins qu'une expédition portugaise, qui remonta le Rio-Doce en 1801, découvrit 144 fermes qui avaient été dévastées par ces Indiens. On réussit à faire un traité de paix avec eux, et on en établit environ mille en village (1).

Une horde des Purys, convertis au christianisme, est établie au village de Valença, dans le district de Parahyba-Nova, province de Rio-Janéiro (2).

Une autre horde est établie dans le voisinage de la rivière Iguassu, dans la province de S.-Paulo.

Les Purys, ennemis des Coroados, n'ont pas encore reconnu la domination portugaise, à l'exception d'un petit nombre établi sur les bords du Rio-Pardo et du Rio-Parahyba. Ils sont plus nombreux et peuvent être évalués à 4,000 individus, vivant sur le versant oriental de la *serra* da Onça et dans les forêts au nord de Parahyba. De là, ils étendent leurs excursions jusqu'au Rio-Doce, où ils attaquent souvent les cannibales Botocudos qui y demeurent (3).

Les *Quaravaquazanas* habitent un affluent du Rio-Negro,

---

(1) Cor. Braz., II, 44, 48, 59.
(2) Cor. Braz., II, 25.
(3) Travels by MM. Spix et Martius, lib. IV, ch. 2.

par lequel, selon Acuña, on peut se rendre dans la rivière appelée Rio-Grande, qui se jette dans la mer au cap du Nord. Cette nation se sert de flèches empoisonnées.

Les *Quinciguigos* et les *Quiriguias* étaient deux nations des Tapuyas, qui occupaient le pays près de la baie de Todos os Santos, d'où ils furent chassés par les Tupinambas.

Quinnimúras. Ces anciens habitants du Reconcave ou l'*Enseada de Todos os Santos*, de la province de Bahia, en furent chassés par les Tuppinás et se retirèrent vers le sud (1).

Romarès. Le reste de cette peuplade est établi, avec les Ceocóces, à la villa de S.-Pédro, située sur les bords du Rio de Francisco, dans la province de Serégipe del Rey (2).

Sapope est le nom des Indiens qui habitent la ville de Serpa dans la même capitainerie.

Les *Sarummás* habitent les bords de la Juruenna, dans le district du même nom, de la province de Mato-Grosso (3).

Sorimaons ou *Sorimans* était le nom des Indiens qui occupaient autrefois la province de Solimões, au-dessus du Rio-Negro, et dont on rencontre encore les restes dans le canton d'Arevelos (4).

Suma. Quelques Indiens de ce nom habitent la ville de Serpa, dans la capitainerie de Rio-Negro.

Les *Tabayares*, race des Tupis, occupaient autrefois la côte de Pernambuco.

Tabbajarás. Ces naturels occupent encore la plus grande partie de la *serra* du Hybiappába, de la province de Ciará (5).

Les *Tacanhúnas* habitent les bords de la rivière du même nom, affluent du Tucantins, dans la province de Pará (6).

Les *Tacunas* habitent le district de Hyatahy, de la province de Solimões. Ils forment une partie de la population

(1) Cor. Braz., II, 111-12.
(2) Cor. Braz., II, 150.
(3) Cor. Braz., I, 305.
(4) *Diario da Viagem*, etc.
(5) Cor. Braz., II, 223.
(6) Cor. Braz., II, 305.



de la ville d'Olivença et de S.-José, situées sur les bords du Solimões (1).

Les *Tamarès* occupent les bords du Rio-Juyna, affluent de la Juruenna, dans la *comarca* du même nom, province de Mato-Grosso (2).

Tamomymes. Nation nombreuse et fort guerrière qui fut entièrement détruite par les Portugais. Ils avaient plusieurs bourgades dans les îles de la rivière de *Paraeiva*, environnées d'un rempart construit avec de grosses pierres et de la terre.

Le voyageur anglais Knivet dit qu'il alla souvent combattre contre eux avec les Portugais, et qu'il accompagna une expédition composée de 500 soldats de cette nation et de 3,000 Indiens alliés pour assiéger leur bourgade nommée *Morogegen*.

Les assiégés firent des sorties si furieuses, que les Portugais furent obligés de se retrancher pour attendre du secours d'Espirito-Santo. En se couvrant de claies faites de longues cannes, ils approchèrent des remparts, y firent brèche et pénétrèrent dans la ville, dont 16,000 habitants furent tués ou faits prisonniers. Ces derniers furent partagés parmi les Portugais. Ensuite on s'empara d'autres petites bourgades, où l'on tua les vieillards et les infirmes, et dont les autres furent faits esclaves. Enfin, ajoute Knivet, après avoir ravagé leur pays pendant sept jours, nous cotoyâmes la rivière de Paraeiva jusqu'à la ville nommée *Morou*. De là, nous traversâmes la montagne *Parapiaquena* et arrivâmes à *Tupim-Boyera*, que les Portugais nomment *Organa*. Nous descendîmes le long de la rivière *Macuin* jusqu'à la ville de S.-Sébastiam, où l'armée fut congédiée.

Les *Tamoyos*, nommés aussi *Tamuies*, branche des Tupis, étaient autrefois maîtres de la côte située entre le 21° 37′ et 23° de latitude. A l'époque de la découverte, ils l'occupaient depuis le Rio do Cabo de S.-Thomé jusqu'à Angra. Ils finirent par se retirer dans l'intérieur. Ces Indiens, robustes et vaillants, étaient ennemis de toutes les autres nations voisines, excepté de celle des Tupinambas, auxquels ils ressemblent beaucoup par les mœurs et le langage. Ils étaient en hostilité continuelle avec les Goytacazes et les

(1) Cor. Braz., II, 331-334.
(2) Cor. Braz., I, 305.

ception qu'elle habite dans des cavernes, existait près le Rio-Frio.

Les Tapuyas du Reconcave étaient chassés par les Tupinambas qui occupaient les deux rives de S.-Francisco.

Les Tapuyas, qui occupaient le territoire de la province de Rio-Grande, à l'arrivée des Portugais, en furent expulsés par ces derniers après plusieurs combats.

Selon les *Annales historiques de Berredo*, les Tapuyas étaient les seuls naturels connus de Maranham lors du naufrage de Aires da Cunha, en 1535.

Vasconcellos peint les Tapuyas qui habitaient le Rio-Grande dos Tapuyas comme barbares et anthropophages (1); d'autres auteurs les représentent comme les moins cruels de tous les Brésiliens, et prétendent qu'ils ne tuaient jamais les prisonniers. Selon le rapport véridique fait, en 1775, par l'intendant de la capitainerie de Rio-Negro, la tribu de Tapuyas qui habitait près de la rivière Içá était anthropophage. Ils portaient pour marque distinctive une raie noire et large, qui s'étendait des oreilles jusqu'aux narines (2).

Barlæus donne de longs détails concernant les Tapuyas, amis des Hollandais, qui habitaient sur les bords du Rio-Grande et dans le pays de Ciará et de Maranham, sous un chef nommé *Jandovius* ou *Joannes Wy*. Ils sont, en général, d'une complexion robuste : l'aspect de leur visage est menaçant et leur regard farouche; ils ont les cheveux très-noirs; leur vitesse à la course est extrême et le cède à peine à celle des animaux. Ils sont tous anthropophages, et leur réputation de cruauté les fait redouter des autres sauvages et des Portugais. Ils mangent les cadavres même de leurs parents, dont ils conservent les os avec soin jusqu'à la célébration de quelque festin solennel. Alors, ils réduisent ces ossements en poudre, qu'ils avalent après l'avoir délayée dans de l'eau (3).

---

(1) Lib. I, § 144. *Gentio Tapuya, gente barbara, tragadore de carne humana, amiga de guerras et treiçoes.*

(2) *Diario da Viagem*, etc., par Da Veiga et Sam Paio.

Voyez *Roteiro geral*, etc., capitulo 183. *Que trata da terra quo os Tapuyas possuias*, etc.; et cap. 185. *Em que se declara o sitio em que vivem os outros Tapuyas*, etc.

(3) *Barlæus de Rebus gestis in Braziliam*, p. 249-256. *De Tapujarum gente. Amstelædami*, 1647.

Les *Taraguaigos*, associés des Guaymuros, étaient de la grande nation des Tapuyas.

Les *Taramambázes* occupent la côte depuis la baie de Turyassú jusqu'à Caheté, dans la province de Pará. Ils sont grands nageurs (1).

Les *Temembós* ou *Macamecrans* de la nation tupi, mais d'un teint plus blanc, au nombre de 3,000, demeurent dans le pays de Maranham, sous un cacique héréditaire et sept capitaines. Ils sont remarquables à cause de leur dégoût pour les liqueurs spiritueuses et leur habitude de manger de la terre quand la nourriture manque. Ils sont souvent molestés par d'autres peuplades de la même origine, les *Pachetis*, qui sont cannibales, et les *Chavantes*, qui avaient abandonné l'*aldeia* de Goyaz (2).

Les *Temiminós*, nommés par quelques auteurs *Timiminos* et *Timimines*, habitaient autrefois la côte située entre le Rio-Francisco et Bahia. Leur chef, nommé *Maracayà-guaçú*, et par les Portugais, *Grande-Gato* ou Grand-Chat, occupait l'île du même nom, située à l'embouchure du Rio-Janéiro. Ces Indiens étaient les ennemis cruels des Tamoyos (3).

Tera. Indiens qui occupent les bords de la Madeira. En 1716, on fit une expédition contre eux. Elle fut commandée par le capitaine en chef de Pará, Juan Barros de Guerra, qui fut noyé dans son canot par la chute d'un arbre (4).

Les *Timbyras*, nommés aussi *Tumbiras*, habitent les bords du Rio-Alpercatas, vers le sud de la province de Maranham. Ils sont divisés en deux hordes : l'une, nommée *Timbyras da Matta*, qui demeure dans les bois; l'autre, *Tymbiras de cannella fina*, aux jambes fines, ainsi

---

Voyez aussi *Marcgravius*, lib. VIII, cap. 13. *De Tapuiyarum et consuetudinibus e relatione Jacobi Rabbi qui aliquot annos inter illos vixerat*.

History of Brazil, by M. Southey (ch. 13), où il donne beaucoup de détails concernant les Tapuyas.

(1) Cor. Braz., II, 297.

(2) Cor. Braz., II, 265.

(3) *Memorias historicas de Rio de Janeiro*, por Pizarro e Araujo, tom. I, liv. I, cap. 1, n. 18.

(4) *Diario da Viagem*, etc., manuscrit.

nommés à cause de leur souplesse. On prétend qu'ils courent aussi vite qu'un cheval (1).

Les Timbyras qui habitent à l'ouest de Pastos-Bons, se divisent en deux tribus, dont les noms se distinguent par la terminaison en *krans* et *gez*. Les premiers sont les *Sacamekrans*, les *Capiekrans*, les *Parecamekrans*, les *Xome krans* et les *Macamekrans*, qui demeurent vis-à-vis la peuplade d'Almeida del Rey. Les seconds sont les *Piocobgez*, les *Canaygez* et les *Crygez*, dont la plus grande partie demeure près de la rivière des Tucantins et du Farinha. Presque tous sont apprivoisés. Les Piocobgez sont les plus belliqueux (2).

Les *Tobayàras* ou *Tobayares* (*Brito-Freyre*) étaient probablement de la même tribu. Ces naturels, qui habitaient autrefois la côte située entre le Rio-Francisco et Bahia, prétendaient être les princes du Brésil. Ils firent une longue guerre contre les *Pitiguares* (3).

Tobayres. Cette nation se ligua la première avec les Portugais en 1540, et leur rendit de grands services comme guerriers. Un de leurs chefs, nommé *Piragybe*, fut récompensé d'une pension et de l'ordre de *Christ* (4). Un autre, nommé *Tabyra*, qui eut l'œil percé d'une flèche, l'arracha, en disant qu'il voyait assez clair avec l'autre pour vaincre.

Les *Toiros* ont un village près d'Estremoz, dans la province de Rio-Grande do Norte (5).

Topayos. Les débris de ceux qui formaient autrefois le bourg de Tupinambara, à l'embouchure de la Madeira, furent ensuite établis à celle de Topayos. Ils sont, dit M. de la Condamine, tout ce qui reste de la vaillante nation des Tupinambas, dominante, il y a deux siècles, dans le Brésil, où ils ont laissé leur langue (6).

Les *Toquédas* habitent la *comarca* de Hyutahy, de la province de Solimões (7).

---

(1) Cor. Braz., II, 265.
(2) Pereira do Lago, art. *Indios Selvages*.
(3) Vasconcellos, *Noticias, etc*, liv. I, n° 47 et 156.
(4) Établi en Portugal par le roi Denys, en 1319.
(5) Cor. Braz., II, 216.
(6) Voyage de La Condamine, p. 141.
(7) Cor. Braz., II, 330.

Les *Toromonas* habitent près les sources de Hyabary, dans la province de Pará, sous la latitude de 11 dégrés et demi (1).

Tucanucos. Peuplade de la nation tapuyas, qui habitait autrefois vers Rio-Grande, derrière la capitainerie de Porto-Seguro. Elle a disparu.

Tucunans. Indiens qui furent établis, en 1759, dans la ville de S.-Joseph de Javari, située sur le bord méridional du Maranham. Les Indiens pratiquent la circoncision pour les deux sexes. Ce sont ordinairement les mères qui se chargent de l'opération, que l'on célèbre par une grande fête en donnant un nom au nouveau circoncis. Le caractère distinctif de cette nation est une raie noire et étroite qui va des oreilles jusqu'au nez. Les hommes se couvrent le milieu du corps d'une écorce d'arbre; les femmes vont nues (2).

Les *Tumbéraniens*, de la rivière Yupúra, ont tous le visage noir, et portent à la lèvre inférieure un trou bouché par une espèce de tourillon noir et rond (3).

Les *Tummimioes*, ennemis des Tupinaques, habitaient autrefois la ville d'Espirito-Santo (4). Ils ont été détruits par les Portugais.

Les *Tupiguas*, alliés des Tupinaquins, occupaient autrefois l'intérieur du pays entre S.-Vincent et Pernambuco. Au tems de sa conquête, c'était une nation puissante; mais elle a été anéantie par l'esclavage des Portugais.

Les *Tupinaes*, descendants des Tapuyas, ressemblent aux Tupinambas pour la stature, la couleur, le langage et les mœurs. Ils ne diffèrent pas plus ensemble que les habitants de Lisbonne avec ceux de Bahia. Ils se liguaient autrefois contre les Cahetés (5).

Les *Tupinambas* (6) sont d'une taille moyenne et bien proportionnée, et d'une couleur plus claire que les autres tribus. Ils ont les pieds petits, se rasent la tête et s'arrachent

---

(1) Cor. Braz., II, 285.

(2) *Diario da Viagem*, etc., manuscrit.

(3) *Diario da Viagem*, etc., manuscrit.

(4) Vasconcellos, I, no. 47.

(5) *Roteiro geral*, etc., manuscrit.

(6) Nommés aussi *Tououpinambaoutts* (de Léry), *Topinambas*, *Tupinambes* et *Tupinambazes*.

le poil de toutes les parties du corps. Robustes, belliqueux, rusés, grands chasseurs et pêcheurs, ils étaient la nation la plus vaillante de la race des Tupis; elle était aussi la plus répandue de toutes celles du Brésil. Maîtres de toute la côte de Bahia, ils se divisèrent en bandes hostiles les uns contre les autres, vivant dans des villages séparés entre le S.-Francisco et le Rio-Real jusqu'à Bahia. Ceux en-deçà de Bahia, étaient ennemis de ceux établis de l'autre côté entre le Rio-Paranaassu et le Rio-Serégipe. Ils se fesaient la guerre en canots. A l'arrivée des Portugais, un grand nombre venait d'être tué ou blessé.

La cause de ces hostilités était l'enlèvement d'une jeune femme. Les principaux chefs d'Itaparica ayant épousé cette querelle, furent soutenus par les tribus du Rio-Paranná. et les Tupinambas de Bahia furent vivement attaqués. Plusieurs, qui passèrent à l'île d'Itaparica, peuplèrent le Rio-Jaguaribe, Tinhare et la côte d'Ilheos. Ils finirent par former des tribus divisées, et prirent de nouveaux noms. Il y avait autrefois quatre nations connues sous le nom de *Pipipan*, *Choco*, *Uman* et *Vouvé*, qui avaient la haine la plus invétérée les uns contre les autres, lorsqu'ils occupaient un pays sauvage de 30 lieues carrées, situé entre les rivières Moxoto et Pajehu, près la *serra* d'Ararripe, dans la province de Pernambuco. Plusieurs tribus habitaient la côte située entre le Rio-Francisco et Bahia, où leurs villages étaient composés de six ou sept cabanes, chacune contenant vingt ou trente familles.

Un trait remarquable de ces peuples est que, lorsqu'ils trouvent la tombe d'un ennemi, ils en retirent les ossements pour les réduire en poudre.

Ils firent une vigoureuse résistance contre les Portugais, en 1540, lorsqu'ils massacrèrent les colons de Pereira Coutinho, dans l'île d'Itaparica. En 1572, ils s'allièrent avec les Tamoyos, pour chasser ces étrangers; mais ils furent vaincus par Salema, au cap Frio, et chassés dans l'intérieur. Ils se dispersèrent peu à peu, après avoir abandonné leurs terres pour des liqueurs fortes qui leur furent fournies par les Portugais.

Les restes de ces nations abandonnèrent leurs pays, et s'établirent à l'île à laquelle ils donnèrent leur nom de *Tupinambas* (1).

---

(1) Voyez les années 1572 et 1616.

Cette île est peuplée, dit le père Acuña, de ces vaillants hommes, qui, lors de la conquête du Brésil, aimèrent mieux abandonner leur pays que de perdre leur liberté et se soumettre à la rude domination des Portugais. Laissant quatre-vingt-quatre gros villages, ils se mirent en marche, et passèrent à la main gauche des Cordilières. Ils traversèrent toutes les rivières qui descendent de ces montagnes. Une partie se rendit près la source de Cuyari; mais un Espagnol ayant fait fouetter l'un d'eux qui avait tué une vache, ils ne purent souffrir cette injure; et, se jetant dans leurs canots, ils descendirent jusqu'à cette grande île qu'ils occupent aujourd'hui. Cette nation, continue-t-il, est forte, brave et vaillante; ils ont le cœur si noble et une grandeur d'âme telle, qu'ils pourraient en disputer avec les peuples de l'Europe les plus accomplis; ils sont fort spirituels et fort intelligents. Ils parlent la langue générale du Brésil (1).

Les Tupinambas de Maranham s'opposèrent fortement à l'établissement des Français, et plus tard à celui des Portugais; mais ils furent vaincus, en 1616 et 1618, par le capitaine Jeronimo de Albuquerque.

En 1661, un assez grand nombre de Tupinambas consentirent à former des peuplades particulières, et furent employés à la guerre contre d'autres nations accoutumées à respecter et à craindre leur nom. Il s'en trouve aujourd'hui (1775), dit l'intendant de la capitainerie de Rio-Ngero, dans les peuplades des villes de Condé, Caeté et Azevedo; mais ils y existent sans gloire et sans nom.

Les Tupinambas de Serégipe del Rey furent réduits, vers l'année 1697, par quelques colons portugais et des missionnaires jésuites.

En 1739, lors du voyage du capitaine Pedro Texeira, il y en avait une peuplade sur les bords de la Madeira. Les voyageurs allemands, MM. Spix et Martius, racontent qu'il existe encore un petit nombre de Tupinambas échappés aux guerres continuelles qui leur ont été faites dans le village de Tupinambarana, maintenant *Villa-Nova*.

Hans Stade a fait, le premier, l'histoire des Tupinambas, dans son ouvrage intitulé : Wahrhaftige Historia und Beschreibung einer Landerhafte, ou histoire véritable et Description d'un pays du Nouveau-Monde, habité par des

---

(1) Acuña, la rivière des Amazones, ch. 68.

peuples sauvages, nus, cruels et anthropophages. *V.* Francfort, 1536, 1 vol. in-4°.

L'auteur de *Roteiro geral*, etc., donne beaucoup de détails sur cette nation (*v.* capit. 150-176), ainsi que celui de *Corografia Brazilica*, v. II, 92, 112, 140, 155, 156, 261, 272, 273, 274, 277, 295, 314.

Les naturalistes allemands, MM. Spix et Martius, ont observé, avec raison, que les peuples du continent américain offrent, dans leur histoire particulière, des émigrations semblables à celles qui amenèrent en Europe les habitants des hautes régions du centre de l'Asie. Les recherches d'un célèbre voyageur ont paru mettre hors de doute que la direction de ces émigrations a toujours été du nord au sud. Mais, outre ces grands mouvements de population, il y en a eu de partiels dans différentes directions. Par exemple, l'arrivée des Européens sur la côte du Brésil, a probablement refoulé dans l'intérieur les tribus les plus puissantes, tandis que les autres, pensant qu'il y aurait plus de sécurité pour elles à se joindre aux Portugais et à s'établir parmi eux, restèrent dans leurs établissements. Cette opinion est confirmée par l'émigration lointaine des Tupinambas qui formaient la nation la plus importante que les Européens eussent trouvée sur la côte. Ils ont opéré leur mouvement rétrograde du littoral de Bahia et de Pernambuco à Maranham, Pará et le long du fleuve des Amazones jusqu'à l'embouchure de la Madeira, où l'on voit les derniers restes que la guerre a épargnés dans le village de Tupinambarana, actuellement Villa-Nova.

Les *Tupinaques* ou *Topinaques* quittèrent les environs de Pernambuco, pour s'établir sur la côte entre la capitainerie d'Ilheos et celle d'Espirito-Santo, où ils formèrent une peuplade nombreuse, qui n'existe plus.

Tupinikinses. Selon Hans Stade, ces Indiens, qui avaient reconnu la domination des Portugais, occupaient les montagnes de la capitainerie de S.-Vincent, à plus de 80 lieues dans l'intérieur du pays. Ils ont disparu.

Tupiniquis ou *Tupiniquins.* Cette nation, qu'on croit être la même souche que les Tupinaes, leurs voisins, occupait une étendue de pays, de 5 dégrés, situé entre le Camamée et le Cricaré. Les Tupiniquins étaient habiles comme marins, chasseurs et pêcheurs à la ligne. Dans ces exercices, ils ressemblaient aux Tupinambas. A la guerre, ils étaient actifs

et entreprenants. Confédérés avec les Goytacazes, ils détruisirent la première colonie d'Espirito-Santo. Ils firent aussi la guerre contre les premiers colons de la *comarca dos Ilheos*, dans la province de Bahia; ensuite ils firent la paix, qu'ils observèrent fidèlement: mais, se trouvant comprimés par les Tupinambas, d'un côté, et de l'autre, par les Aymores, ils abandonnèrent leur pays pour se mettre sous la protection des jésuites, et se mêler avec les colons. Les missionnaires envoyaient les étudiants du collége de la capitale à Almeyda, pour y apprendre la *lingua* tupiniquina. En 1513, Jorge Lopès Bixorda présenta au roi Emmanuel, trois naturels de cette nation, amis des colons (1).

Les *Tupins*, qui occupaient le pays entre les rivières d'Itanhaem et Cannanéa, déclarèrent la guerre contre les Portugais en 1562 (2).

Tupis. Les Tupis, qui furent maîtres de toute la côte du Brésil, lorsque les Tapuyas eurent été refoulés dans l'intérieur, se divisèrent en seize différentes tribus ou nations, dont les principales étaient les Cahetés, les Carihos, les Pitagoares, les Tabayres, les Tomoyas, les Tupinambas, les Tupinaes, les Tupiniquins, etc. (Voyez ces mots.)

Les *Tupinaes* ressemblaient, en couleur, conformation, mœurs et habitudes, aux Tupinambas. Leur langage diffère, mais moins peut-être que celui de certaines provinces du Portugal entre elles. Leurs ancêtres prétendaient descendre d'une même famille; cependant ces deux peuples étaient presque toujours en hostilité. Les Tupinaes, d'ailleurs, regardaient toutes les autres tribus comme leurs ennemis, et les appelaient par cette raison *jubares*. Ils habitaient autrefois la côte; mais ils furent chassés dans l'intérieur, où ils occupaient un espace de 200 lieues, entrecoupé par quelques bandes de Tapuyas avec lesquelles ils fesaient une guerre continuelle. Plus cruels et plus anthropophages que les Tupinambas, ils ne fesaient aucun esclave. L'enfant d'une femme et d'un ennemi est dévoré, et la mère assiste au festin qui est appelé *cunhamimbira*.

---

(1) Damiam de Goes, cron., p. I, ch. 56.
Cor. Braz., II, 57, 65, 69, 72, 92, 96, 99.
Roteiro geral, etc., manus., cap. 39. *Em que se declara quem sao os Tupiniquis, e sua vida e costumes.*

(2) Madre de Deos, lib. I, no. 136.

Ils portaient les cheveux longs et en boucles. Ils détestaient le travail. Ils étaient moins spirituels et sincères que les Tupinambas, et étaient, comme eux, musiciens, danseurs, pêcheurs et chasseurs. Ils ont, autrefois, parcouru les différentes parties de la côte, et s'en sont vus constamment repoussés à cause de leur caractère turbulent. Ils portaient des ornements en os aux lèvres et aux narines, et un collier fait avec les dents de leurs ennemis (1).

Les *Tyguares*, aujourd'hui inconnus, habitaient autrefois le village de Taboussouram, près la rivière Camaratiba, vers les limites du gouvernement de Parahyba.

Les *Uacarauhás* habitent la *comarca* de Hyutahy, dans la province de Solimões (2).

Uamanys. Les descendants des *Uamanys* demeurent avec d'autres Indiens dans la petite ville d'Alvellos, du district de Coary, de la province de Solimões (3).

Les *Uaruccocas* habitent le district de Hyurua, de la province de Solimões.

Les *Uaupés* ou *Uaupys* donnaient leur nom à la rivière Uaupé, dans la province de Guianna.

Leurs descendants habitent la ville d'Éga, dans la province de Solimões

Les *Ubirajaras*, voisins et ennemis acharnés des Amapiras, habitaient de même en deçà du Rio-Francisco. Leur langue était inconnue aux autres tribus; ils ne paraissaient avoir eu aucun rapport avec les blancs. Ils ressemblaient aux autres Indiens, ils portaient les cheveux longs et ne se laissaient point croître de poils. Ils étaient cultivateurs et pêcheurs; ils prenaient les poissons au moyen d'épines d'arbres qui leur servaient d'hameçons. Leur arme de guerre était un pieu pointu des deux bouts, long de trois palmes, et qu'ils lançaient sur leur ennemi lorsqu'il était presque sur eux; ils employaient les mêmes moyens à la chasse. Les tribus qui leur étaient les plus hostiles, étaient, d'un côté, les Aymores, et de l'autre, les Amazones (4).

---

(1) *Roteiro geral*, etc., manusc., cap. 178 et 179. *Que trata de quem sao os Tupiuais*, etc.

(2) Cor. Braz., II, 330.

(3) Cor. Braz., II, 325.

(4) *Roteiro geral*, etc., manusc., cap. 182. *Que trata brevemente da vivenda dos Ubirajaras e sues costumes.*

Les *Uerequênnas* habitent la paroisse de S.-Joam-Baptista, dans la province de Guianna.

Les *Uhayhás* occupent la *comarca* de Juruenna, dans la province de Mato-Grosso (1).

Les *Umavas* occupent la partie supérieure du Juta, affluent du Maranham, qui s'y jette à la hauteur de 2° 40' sud.

Les *Umavas* de la Jupura habitent la ville d'Olivenza, dans la capitainerie de Rio-Negro. Ils portent les lèvres entièrement noires; ils ont la coutume d'aplatir la tête de leurs enfants entre deux planches ou avec les mains. Ils sont anthropophages (2).

Les *Umavasous* habitent l'établissement de Fonte-Boa, dans la capitainerie de Rio-Negro.

Les *Uraycus* habitent le district de Hyabary, de la province de Solimões.

Les *Urubus* fréquentent le district de Hyutahy, dans la province de Solimões.

Les *Urucurunys* habitent la *comarca* de Mato-Grosso.

Les *Vanis* et les *Vaymas* habitent le canton d'Alveraès, dans la capitainerie de Rio-Negro. Les premiers sont connus aussi sous le nom de *Coca*, parce qu'ils répètent souvent ce mot, qui, dans leur langue, veut dire *non* (3).

Les *Varaieu* occupent les parties inférieures de la Juta et les bords du Javari, affluent du Maranham.

Vaymores. Nation barbare et cannibale, qui habite les bois et les montagnes entre les provinces d'Ilheos et Porto-Seguro.

Viatan. Nation autrefois populeuse et alliée des Pitiguares. Elle a été anéantie par la servitude et les guerres excitées contre eux, par les Portugais, à cause de cette alliance.

Les *Wayanawacones*, décrits par le même voyageur Knivet, étaient bien faits et simples dans leurs manières; mais les hommes si paresseux, qu'ils passaient toute la journée à dormir dans leurs cabanes, pendant que leurs femmes cherchaient des pepons et des racines pour leur nourriture.

Les *Waynasses* habitaient l'Ile-Grande, située à environ

(1) Cor. Braz., I, 305.

(2) *Diario da Viagem*, etc., manuscrit.

(3) Do.

18 lieues au sud de l'embouchure de Rio-Janéiro. Leur principale bourgade était nommée *Tawaripipo*. Knivet les décrit comme petits, avec un gros ventre et les pieds plats; les femmes étaient difformes, excepté par le visage. Les deux sexes portaient les cheveux à la façon des cordeliers. Ils se peignaient le corps en rouge.

Les *Waytaquases*, dont le voyageur anglais Knivet a donné une description, habitaient un pays marécageux, près du cap Frio. Ils étaient robustes; ils portaient de longs cheveux; leurs cabanes étaient petites et basses. Ils étaient en guerre avec tous leurs voisins, et les femmes combattaient aussi bien que les hommes.

Les *Wbarangas* habitaient autrefois les bords du Maranham, près l'entrée de la rivière Cuyari. Selon Acuña, ils sont excellents ouvriers en bois.

Les *Xamas* habitent les bords de la rivière Yupúra.

Les *Xerentes* occupent le district de la Nova-Beira, et celui de Tucantins, de la province de Goyaz.

Ximbiuas (nommés aussi Tappiraques). Ils habitent le district de Tappiraquia, dans la province de Mato-Grosso. En 1775, on établit, pour ces Indiens, trois *aldeias*, sous les noms de Lappa, Almeida et Semancelhe, sur les bords de l'Araguaya; mais bientôt après elles furent abandonnées par ces naturels, qui préférèrent la chasse et la pêche (1).

Les *Xiquitos* habitent la province de Mato-Grosso (2).

Les *Xiriquanos* habitent également la province de Mato-Grosso (3).

Les *Xomanas* ou *Xumanas* habitent les bords du Yupúra et l'établissement de Fonte-Boa, dans la capitainerie de Rio-Negro. Plusieurs sont établis à Castro de Avelam, à Olivença et à S.-Antonio. Ils portent sur la figure un réseau noir qui couvre les lèvres et sort des deux côtés de la bouche. Les hommes portent aux oreilles de grands chapelets de fruits de Tucuma; les femmes des plumes d'oiseaux.

Les Xomanas s'adonnent au travail, et étant d'une disposition douce, ils sont estimés par les Portugais (4).

---

(1) Cor. Braz., I, 312.
(2) Cor. Braz., I, 280.
(3) Cor. Braz., I, 276.
(4) *Diario da Viagem*, etc.

Les *Xurimba* occupent les bords de la petite rivière d'Içá.

Yaros. Ces Indiens habitaient autrefois la côte orientale de la rivière d'Uruguay, entre la rivière Noire et celle de S.-Salvador. Le capitaine Juan Alvarez, premier navigateur d'Uruguay, fut tué, avec un nombre considérable d'Espagnols, par une centaine des guerriers de cette nation. Selon Azara, elle fut ensuite exterminée par les Charruas (1) ; mais il paraît, d'après le manuscrit de Lastarria de 1804, qu'il en existait encore à cette époque (2).

Yavana est le nom des Indiens qui habitent la ville d'Éga, dans la capitainerie de Rio-Negro.

Yerena. Une partie de cette tribu se rendit à S.-Mattheus, en 1774, pour former cet établissement.

Yorimaus. Deux lieues au-dessous des Curazinaris, commence, dit Acuña (ch. 61.), la plus belliqueuse nation du fleuve des Amazones. Au sud de ce fleuve, ils occupent ses bords dans une étendue de 60 lieues, ainsi que la plus grande partie de toutes les îles voisines et toute la terre ferme bien avant dans le pays. La plupart sont mieux faits que les autres Indiens. Ils vont tous nus. Tous les jours, plus de 200 canots pleins de femmes et d'enfants nous apportaient toutes sortes de fruits, de poissons, de farines et d'autres choses en échange contre des boutons de verre, des aiguilles et des couteaux. Leur première habitation se trouve à l'embouchure d'une belle rivière.

La nation *Yucuña*, qui habite les bords du Yupúra, a, pour marque distinctive, des pendants d'oreille de cuivre ou de laiton qu'ils achètent à tous prix. Autrefois guerriers, ils sont devenus agricoles. Un extrait de la racine de manioc, nommé *tapioca*, leur sert de nourriture. Ils n'épousent qu'une seule femme ; mais la répudiation est reconnue. Ils ont coutume de choisir leurs femmes dans les tribus voisines (3).

Les *Yupivas* et les *Yuvivas* errent sur les bords de la rivière Yupúra.

---

(1) Azara, tom. II, p. 28.

(2) *Reorganisacion y plan*, etc., art. 80. *Los yaros qui bebian las saludables aguas del Rio-Negro*

(3) *Diario da Viagem*, etc., manuscrit.

Yupura. Nation qui habite les bords de la rivière du même nom.

Les *Zapucayas* habitent les bords du Maranham, près de l'entrée de la rivière Cuyari ou Madeira. Ils sont bons ouvriers en bois. (Acuña.)

On rencontre peu de ces Indiens dans les principaux ports du Brésil. Un certain nombre est employé dans la baie de Rio-Janéiro à conduire les bateaux pour le service du gouvernement. M. Henderson les décrit de la manière suivante: Ils sont de moyenne taille, d'une couleur cuivrée. Leurs membres sont bien proportionnés et annoncent une grande force musculaire qu'ils avaient acquise par la chasse, leur principale occupation. Leur chevelure noire, épaisse et tombant sur le cou, les oreilles et le devant de la tête, donne une expression sombre à leur physionomie, qui n'annonce pas cependant la férocité. Ils sont d'ailleurs d'un caractère inoffensif, mais ils montrent beaucoup d'éloignement pour toute idée de civilisation (1).

Zurinas. Peuplade qui habite les bords de la rivière Cuchiguara, et remarquable, dit Acuña (ch. 62.), par les ouvrages de main qu'ils exécutent.

Indiens métis. *Cafusos*. Il existe, à Taruma, district de S.-Paulo, dans une plaine isolée entourée de bois, quelques familles de *Cafusos*, qui sont un mélange d'Indiens et de noirs. Leur extérieur est étrange. Ils sont petits et nerveux. Les muscles du cou et des bras sont surtout très-forts, tandis que les pieds sont en proportion plus faibles; leur couleur est un cuivre foncé ou café brûlé, et leurs traits ont plus de rapport avec le caractère éthiopien qu'avec celui américain. Ils ont la figure ovale, les os des joues élevés, mais non aussi prononcés que chez les Indiens; le nez gros et aplati, la bouche grande avec des lèvres fortes, mais égales. Les yeux noirs plus ouverts que chez les Indiens et très-peu obliques; mais ce qui donne à ces métis une apparence tout à fait extraordinaire, c'est l'excessive longueur de leur chevelure, qui, particulièrement à l'extrémité, est demi-ronde et s'élève perpendiculairement à la hauteur d'un pied ou d'un pied et demi, ce qui présente l'aspect d'une vaste perruque. Cette étrange coiffure, qui, au premier abord, semble artificielle, est sans contredit une conséquence de leur origine

---

(1) Brazil, by J. Henderson, p. 29.

mixte, et tient le milieu entre la laine du noir et la longue chevelure de l'Américain. Cette perruque naturelle est souvent si élevée, que ceux qui la portent sont obligés de se baisser pour passer sous la porte de leurs cabanes, et les cheveux en sont si épais et si mêlés, qu'on ne peut admettre aucune idée d'artifice dans leur arrangement. La conformation de leur tête donne aux Cafusos un air de ressemblance avec les Papuas de la nouvelle Guinée (1).

Un grand nombre de *Mamalucos* (2) dépendaient des Français qui avaient formé des relations dans ce pays avant l'existence des établissements portugais, et qui y laissèrent leurs enfants pour en apprendre la langue. Ces derniers finirent par prendre toutes les habitudes des indigènes, et dans un certain tems, leur nombre fut très-considérable. Ils étaient reconnaissables par leur teint plus blanc et portant des taches de rousseur, et par leur chevelure beaucoup moins épaisse. Quant au caractère, on les regardait comme plus féroces que les naturels eux-mêmes.

Albinos. L'auteur du *Roteiro* constate l'existence d'un enfant blanc de 10 à 12 ans, ayant les cheveux, les sourcils et les paupières aussi blancs que du coton, et dont les parents indiens vivaient dans un endroit qui n'avait jamais eu de relation avec les Français (3).

Les *Manajós* qui habitent dans les bruyères, à 7 lieues de Vianna, dans la province de Maranham, sont blancs, bien proportionnés et très-pacifiques. Ils sont de la race mélangée des Portugais et des femmes naturelles du pays (4).

Selon le père Cazal, les Manajós occupent le pays situé à l'ouest de Balsas, et s'étendent jusqu'aux bords du Tucantins, où ils sont connus sous le nom de *Temembos* (5).

Parmi la nation *Bugres* se trouvent quelques blancs avec des barbes. (Voyez le mot *Bugres*.)

---

(1) Voyage au Brésil par MM. Spix et Martius, éd. ang., vol. II, p. 325.

(2) Nom donné aux enfants d'un blanc et d'une Indienne, et d'un Indien avec une femme blanche. J'ignore, dit Madre de Deos, l'origine de cette dénomination.

(3) *Roteiro geral*, etc., manusc., cap. 177. *Que trata de como entre os Tupinambas ha muitos* Mamalucos, etc.

(4) L'ingénieur Do Lago, *Estatistica*, etc.

(5) Cor. Braz., II, 265.

Les *Pammas* de Mato-Grosso ont le teint clair. (Voyez ce mot.)

Observations sur la migration de quelques peuplades. Les Indiens expulsés des riches contrées de Minas-Geraes par les colons qui vont à la recherche des mines d'or, se sont retirés peu à peu jusques dans les forêts impénétrables qui couvrent la *serra do Mar,* chaîne de montagnes qui borde la côte et s'étend de 30 à 50 milles dans l'intérieur des terres. Là, sont les tribus des Coroados, les Coropos, Puris, Botocudos, (Aymores) Macuarvis, Malalis, Panhames, Menhamis, Paraibos, (Goytacazes). On voit aussi errer le long du Rio-Francisco, à l'ouest de cette capitainerie, des bandes de Cayapos. Toutes ces tribus, à l'exception d'une partie de ces derniers et des Botocudos, ont reconnu l'autorité des Portugais et sont maintenus dans l'obéissance au moyen de postes militaires établis par le gouvernement sur les confins de cette forêt. Dans le même but, tous les pays peuplés d'Indiens sont divisés en district, dont chacun est sous le commandement d'un chef qui est ordinairement un officier ou un sergent du régiment des dragons des mines. Les naturels les plus indomptables sont les Botocudos, qui résident principalement sur les bords inférieurs du Rio-Doce, qui coule près de Villa-Rica. Une compagnie s'est formée à l'effet de rendre cette rivière navigable et de soumettre les Indiens. Cette circonstance a engagé plusieurs tribus à faire du commerce avec les Portugais (1).

Population. On comptait plus de 56 villages, au nord de l'état de Maranham, dans une étendue de côtes de 400 lieues environ; dont 3 au centre, dans un espace de 25 lieues; 2 dans le district de Gurupy de 20 lieues d'étendue; 7 dans celui de Camuta, de 40 lieues; 6 dans celui de Pará, de 50 lieues; 28 dans la Boca do Rio, de 150 lieues; 4 dans le district de Camuci; enfin, 6 dans l'île de Maranham. Suivant André de Barros, ces établissements contenaient plus de 200,000 individus; ce qui donnerait un terme moyen de 3,000 à 4,000 personnes par village. « Cependant, » dit M. Southey, « cette » estimation paraît exagérée, si on la compare au recensement » opéré dans les réductions des Guaranis et des Chiquitos; et » s'il est vrai que les tribus établies sur les rivières étaient » moins guerrières et plus dociles que celles de l'intérieur ou

(1) Voyage de MM. Spix et Martius, lib. IV, c. 1.

» des diverses parties des côtes, par la même raison, elles ont » dû être plus rapidement détruites. » Vieyra affirme que depuis que les Portugais se sont emparés du Maranham, ils ont, en moins de 40 années, détruit plus de 400 établissements indiens, dont quelques-uns étaient aussi peuplés que de grandes villes, et fait périr plus de deux millions d'Indiens. Il paraît aussi, d'après le voyage de Texeira, que les tribus des fleuves étaient très-nombreuses. Toutefois, ces calculs sont sûrement très-exagérés (1).

Acuña dit (ch. 36) qu'il y avait plus de 150 peuplades dont il avait eu une connaissance particulière dans le cours de son voyage. « Le pays, » dit-il, « est si peuplé, que les cabanes, non-seulement de la même nation, mais encore de la » nation voisine, touchent les unes aux autres.» Malgré cette proximité, les habitants sont toujours en guerre pour faire des esclaves.

Nieuhoff raconte (ch. 12) que la capitainerie de Rio-Grande qui, en 1545, pouvait mettre sur pied 100,000 combattants, en put à peine fournir 300 en 1645; et il observe que cette grande diminution fut causée par les guerres et par des maladies épidémiques.

Il est difficile de se former une idée exacte de l'ancienne population du Brésil; mais d'après le nombre des nations et peuplades qui la composaient et qui montaient à plus de 400, il est évident qu'elle devait être très-considérable. Beaucoup de ces tribus habitant le long de la côte et à une grande distance dans l'intérieur, étaient très-peuplées, ainsi que l'ont prouvé leurs combats multipliés avec leurs conquérants; enfin, une grande portion de ce pays est encore occupée par des nations indigènes, dont quelques-unes ne sont que très-imparfaitement connues.

La connaissance que l'on a acquise des usages et des mœurs des principales tribus, démontre combien peu sont applicables à tous les Brésiliens les descriptions fournies par les premiers visiteurs de ces contrées et adoptées ensuite par la plupart des auteurs. La relation de Vespucci, concernant quelques peuplades des côtes, a servi de texte pour toutes les autres.

Suivant Osorius, « Ces peuples barbares, sans religion, » sans loi, sans aucune idée de poids ou de mesure, n'obéissent

(1) *History of Brazil*, by M. Southey, vol. I, p. 508.

» à aucune autorité; en cas de guerre, ils choisissent pour » chef celui d'entre eux qui est réputé le plus courageux et le » plus habile (1). »

Giuseppe les peint comme des misérables, n'adorant aucun dieu, sans habitation fixe, errant à travers les bois et les plaines, couchant sur la dure, se couvrant d'écorces d'arbres, etc. (2).

D'après l'historien Mariana, les Brésiliens sont de tous les sauvages les plus anthropophages. Ils vivent comme les Cyclopes, passent la nuit dans le lieu où ils se trouvent à la fin du jour (3).

Physique, mœurs et usages des Indiens. Physique. D'après les observations de MM. Spix et Martius, les Indiens qu'ils ont vus, sont de petite taille, les hommes n'ayant que quatre à cinq pieds (allemands) de hauteur, et les femmes n'excèdant guère quatre pieds. Leur complexion est épaisse et robuste. Ils ont le crâne et les os des joues larges et saillants; le front bas, les tempes proéminentes, le visage large et angulaire, les oreilles petites, les yeux petits, d'un noir brun et placés dans une direction oblique, l'angle extérieur tourne vers le nez; les sourcils minces et fortement arqués; le nez petit, légèrement comprimé dans la partie supérieure et aplati dans le bas; les narines grandes; les dents blanches; les lèvres épaisses; le cou épais et court; la poitrine large; les mollets minces; les bras ronds et musclés; les pieds étroits par derrière et large par devant; le grand doigt du pied séparé des autres; la peau fine, douce, luisante et d'une couleur de cuivre foncé; les cheveux longs et épais. Les hommes ont généralement peu de barbe, quoiqu'on en rencontre cependant qui l'aient très-

---

(1) *Nullas literas norunt, nullam religionem colunt; nullis legibus alligantur; nullis ponderibus aut mensuris utuntur; nullius regis imperio subjiciuntur. Cum autem Bellum inter eos oritur eum ducem eligunt, quem omnium fortissimum et in bellis gerendis acerrimum ferre credunt.* (Osorius, lib. II de rebus Emmanuelis.)

(2) Delle guerre del Brazil, part. I, lib. I. *Costumi de i gentili, etc.*

(3) Tom. III, lib. III, cap. 4. *Los Brasileños son tenidos entre todos los bárbaros por los mas anthropóphagos, y no hay duda que son muy codiciosos de la carne humana. Viven á la manera de los Cyclopes, y donde se les acaba el dia alli pasan la noche.*

épaisse. Il n'y a personne de difforme parmi eux. En un mot, la conformation des Indiens se rapproche plutôt de celle des Chinois et des Kalmoucks que de celle des nègres, qui sont plus grands, ont la tête plus étroite et plus oblongue, le visage plus projeté, le nez plus épaté, les lèvres plus épaisses et la bouche plus grande (1).

D'après une autre description, les hommes sont généralement carrés, trapus et charnus. Ils ont la tête grosse et ronde; les cheveux noirs, le visage large, les pommettes des joues saillantes; les yeux noirs et petits; le nez court et large; les dents blanches et le teint bien foncé; en général, leurs traits sont bien marqués.

Quelques auteurs ont affirmé que la petitesse de la taille est commune à tous les peuples du Brésil; mais il paraît prouvé que plusieurs peuplades ne le cèdent, sous ce rapport, à aucune race européenne (2).

On a prétendu aussi que les Brésiliens étaient imberbes, mais on a reconnu l'inexactitude de cette assertion. On sait qu'ils arrachent leur barbe de bonne heure, et que la plupart en laissent seulement autour de la bouche. Néanmoins, les anciens Tupinambas la laissaient croître. Parmi les Muras, on voit des individus qui l'ont assez forte, ainsi que parmi les Bugres de la province de S.-Paulo. Par cette raison, les Portugais ont donné le nom de *Barbados* à une peuplade qui habite les bords du Sypotuba.

En parlant des Pouris, le prince Maximilien dit (ch. 5) que chez la plupart de ces indigènes, la barbe ne formait qu'un mince entourage autour de la bouche, et pendait à peu près à trois pouces au-dessous du menton. Les Guaycurus, les Camacans et autres peuplades s'arrachent soigneusement tous les poils du corps, même les sourcils. Quant à la couleur des Indiens, je partage, dit M. de Saint-Hilaire (ch. 17), l'opinion du baron d'Eschwege, qui croit que la teinte cuivrée qu'on leur a attribuée et qui se rencontre réellement chez plusieurs d'entre eux, ne leur est pas naturelle. Parmis les Indiens que je vis à Passanha, je n'observai la couleur cuivrée que chez deux individus qui ne portaient point de chemise. Les autres, qui étaient vêtus, avaient la peau simplement basanée et même d'un jaune beaucoup moins obscur que celle des mulâtres.

---

(1) *Travels in Brazil*, ch. II, London, 1824.
(2) Eschwege, Journal von Brésilien, tom. I, p. 162.

Un caractère que je crois, dit le même auteur, absolument sans exception chez les Indiens du Brésil méridional et des missions de l'Uruguay, c'est la couleur des yeux que j'ai constamment trouvé noirs. La position des organes de la vue fournit encore un autre caractère. Chez les Indiens en général, les yeux sont un peu bridés; ils sont obliques, et leur angle extérieur se trouve plus élevé que l'intérieur.

Les Botocudos sont décrits comme mieux faits et plus beaux que les habitants des autres peuplades. On n'en voit aucun contrefait; ils sont d'une taille moyenne; ils ont la poitrine et les épaules larges, les pieds et les mains bien proportionnés, le nez droit et légèrement recourbé.

Les Camacans sont d'une grandeur ordinaire, robustes, les épaules larges, les traits du visage bien prononcés; leur peau est d'une belle couleur brune.

Les Guaycurus ont la taille moyenne et sont très-nerveux, mais leurs jambes sont courbes par l'habitude qu'ils ont d'aller toujours à cheval. Les femmes ont les traits rudes, les dents irrégulières et noircies par l'usage du tabac, quoiqu'elles les conservent toute la vie. Dans la vieillesse, les deux sexes sont très-ridés.

Les Aguas, dit Acuña, ont depuis long-tems la coutume d'aplatir la tête de leurs enfants entre deux presses ou petites planches, dont l'une tient sur le front et l'autre derrière la tête. Par ce moyen, on la rend aussi plate que la main.

Les anciens *Omagoas* ou *Cambebas* et *Umavas* fesaient usage du même appareil pour aplatir le front et allonger la tête de leurs enfants. Leurs descendants ont perdu cette coutume, quoique les mères produisent le même effet en comprimant fortement avec les mains la tête molle des enfants nouveau-nés (1).

Les Cauperes, qui demeurent dans des cavernes, ont l'habitude, dès l'âge le plus tendre, de tirer, de tems en tems, la peau de l'aine pour l'allonger et en former une espèce de tablier.

Quelques peuplades laissent croître les cheveux dans toute leur longueur. D'autres, comme les Botocudos, font raser le derrière de la tête, laissant seulement une petite touffe sur le sommet. Les Tapuyas laissaient tomber leurs cheveux sur les épaules, excepté les caciques qui les fesaient couper

(1) *Diario da Viagem*, etc., manuscrit.

en forme de couronne. Ces naturels ne coupaient jamais les ongles des doigts de leurs mains.

Costumes. De Léry raconte que les Tupinambas, hommes, femmes et enfants, vont dans un état complet de nudité sans en témoigner aucune espèce de honte. Aujourd'hui, la plupart des indigènes vont encore nus, excepté qu'ils cachent leurs parties sexuelles. Les hommes employent, pour cet objet, une gaîne tressée avec des feuilles sèches d'*issara* ou d'autres plantes entrelacées. Les femmes portent une espèce de ceinture. Les Camarcans ou Mongoyos portent un étui de feuilles de palmier qu'ils nomment *kyranaka*. Leurs femmes portent des franges de coton tressées qui leur tombent par devant jusqu'aux genoux.

Les hommes de Bugres, de la province de S.-Paulo, vont entièrement nus. Les femmes portent une ceinture. Celles des Tupinambas se couvrent d'un filet élastique. Les hommes de Marauham croyent être mis avec décence lorsqu'ils portent le *tacanhoba* ou bande de feuilles de palmier. Les femmes employent à peine une feuille pour se couvrir. Les Borroros du Rio dos Parrudos n'ont aucune espèce de vêtement, si ce n'est des ornements de plumes sur la tête. Les Omaguas, à Olivença, portent un manteau qui ressemble au *poncho*. Les femmes Guaycurus se couvrent d'un large jupon et d'un manteau de calicot rouge qui enveloppe tout le corps.

Les Guatos ont pour tout habillement une large ceinture confectionnée avec des fibres du palmier *tucum*.

Les deux sexes des Muras du Rio-Negro vont nus; ils teignent leur corps et le couvrent d'une espèce d'argile.

Les anciens Tapuyas avaient des manteaux de coton et de plumes si artistement faits, qu'ils pouvaient résister à la plus forte pluie. Ils portaient des sandales faites de l'enveloppe du fruit *aguay*.

Les femmes Mongoyos portent une ceinture de coton qui tombe jusqu'aux genoux. Les hommes ont une ceinture de palmier. Les Caricos fabriquent des hamacs et des manteaux bordés de fourrures et ornés de plumes.

Les Pouris et autres peuplades portent des colliers composés de graines noires et dures, au milieu desquels sont suspendus des dents canines de singes, de jaguar, de chat sauvage.

L'ornement favori des Paragués, peuplade de l'île de

Serpa, dans le Maranham, est un cercle blanc dans la peau, large de trois doigts, autour de chaque jambe, qu'ils produisent au moyen de ligature.

Les Aracuyès de Pernambuco portaient des tablettes ovales, supendues à leurs oreilles, à leurs lèvres et aux parties inférieures. Ils se peignaient le corps de rouge et de jaune, et s'attachaient à la tête, aux bras et aux jambes, des plumes des oiseaux les plus beaux. Le plumage écarlate de la *guara* est particulièrement propre à ce genre d'ornement. Cet oiseau abonde dans la province de S.-Catharina.

En général, les Brésiliens se teignent le visage, les bras et le corps avec le fruit de l'*urucú* (*bixá orellana*), du genipayer (*genipa americana*), et ils s'arrosent avec le suc laiteux de certains arbres pour se préserver de la morsure des insectes. Ils forment des lignes de différentes couleurs sur toutes les parties du corps. Les Guaycurus les tracent sur le visage. Les Juruunas font une ligne noire, du front jusqu'à la lèvre supérieure et autour de la bouche, et la largeur de cette ligne indique la noblesse. Les chefs se noircissent tout le visage. Les Parintintins noircissent seulement la lèvre supérieure en forme d'une demi-lune. Les Ararès de Pará font un cercle noir autour de la bouche.

Les femmes guaycurus se teignent le corps avec le suc des plantes dont nous avons parlé. Elles se coupent les cheveux, en laissant un peu plus de trois pouces de longueur sur le sommet de la tête. Depuis l'enfance, elles portent un manteau de coton de différentes couleurs et une ceinture nommée *ayulate*, qu'elles ne quittent jamais. Les hommes portent seulement une petite ceinture de coton autour du milieu du corps. Ils ornent la tête, les bras et les jambes, de plumes de diverses couleurs. L'ornement le plus bizarre est la *botoque* ou plaque cylindrique d'un bois blanc et léger (*barrigudo* ou *bombax ventricosa*), de plus de 4 pouces de longueur, qu'on suspend à la lèvre inférieure et aux lobes de l'oreille, à l'âge de 7 ou 8 ans. Les Guaycurus portent aussi à la lèvre inférieure un petit cylindre de bois gros comme une plume à écrire et de trois pouces de longueur. Chez les riches, cet ornement est en argent, et ils mettent à leurs oreilles des demi-lunes du même métal.

Les habitants de Maranham portent de même à la lèvre inférieure un morceau de bois de six lignes de diamètre et de trois pouces de longueur. Les femmes s'allongent les

oreilles jusqu'à cinq pouces de longueur, au moyen des poids qu'elles y suspendent (1).

Les *Curazicaris*, dit Acuña, vont tout nus, tant hommes que femmes, mais ils font des grands trous à leurs oreilles pour y pendre des bijoux.

Les *Gamellas* de Maranham fixent dans un trou de la lèvre inférieure un petit plat de bois de la forme d'une ellipse, dont le grand axe a trois pouces et demi et le petit deux. Ils y mettent leur nourriture, qu'ils lancent dans la bouche par une contraction de la même lèvre.

Ces bizarres ornements furent remarqués par Cabral et par Vespucci. Les hommes portaient des os supendus aux joues, et aux lèvres. Les femmes les avaient aux oreilles, qui se trouvaient tellement allongées, qu'elles touchaient les épaules (2).

Le chef brésilien qui fut présenté au roi Henri VIII, en 1532, portait des petits os suspendus aux pommettes des joues et à la lèvre inférieure une pierre fine grande comme un petit pois. C'étaient des marques d'une grande bravoure.

Les Aymores sont aujourd'hui connus sous le nom de *Botocudos*, à cause des morceaux de bois qu'ils portent au visage comme ornement.

Les Cahans s'introduisent un petit cylindre d'une substance résineuse dans la lèvre inférieure.

Les Araras portent dans les cartilages du nez un petit cylindre de bois orné de plumes.

Nourriture. Sur la côte de la mer et sur les bords des lacs et des rivières, les habitants se nourrissent de poisson, dont ils mangent presque toutes les espèces, même le requin et le crocodile (*crocodilus sclerops*). On prend le poisson en l'enivrant avec des racines, des tiges, des feuilles, ou le fruit de plusieurs plantes, telles que certaines espèces de la

---

(1) Cette coutume est très-répandue, non-seulement dans l'Amérique méridionale, mais aussi dans les îles du Grand-Océan et dans la mer des Indes. Voyez Azara, tom. II, p. 83 et 149; La Condamine, voyage de la rivière des Amazones, p. 85; *Cook*', *voyage to the Pacific Océan*, p. 155 et 173, London, 1785; le Voyage de La Pérouse, tom. II, p. 201. — *Dixons' voyage round the world*, Letter 35, London, 1789.

(2) De Léry, ch. 8.
Marcgravius, lib. VIII, 6.

paullinia et de la *jaquinia obovata*, les branches et les feuilles du *tingi*, sorte de liane et la racine du manglier. L'effet de ces plantes sur les poissons est si prompt, qu'ils meurent sur-le-champ ou se laissent prendre à la main. On les sèche et on les conserve en entier ou réduits en poudre. Les naturels prennent aussi toutes sortes de poissons avec la flèche ou la lance. Les Goytacazes et autres peuplades prennent le requin en mettant dans sa gueule un petit bâton pointu aux deux bouts et le tirent à terre par une corde.

Dans certaines saisons, les habitants de l'intérieur viennent à la côte pour ramasser des huîtres. Elles sont si grandes, que les écailles servent comme assiettes. La consommation a été telle, que des amas de coquilles ont formé de petites collines, nommées *Ostreiras*. On en voit encore à Santos, S.-Vicente, Conceição, Iguápe, Cannanéa et autres endroits. Elles servaient de cimetières à ceux qui y mouraient pendant la saison des pêcheries (1).

Les habitants des forêts et de tout l'intérieur du pays mangent presque tous les animaux et plusieurs espèces d'insectes avec leurs larves.

Le poisson est si commun, qu'on dit, comme proverbe, qu'il s'offre au plat de lui-même. On en prend autant qu'on veut et quelquefois sans filet et à la main.

Le *peixe-boy*, veau marin ou phoque (*phoca*), nommé *manahy* par les Indiens, qui se trouve dans tout le cours du Maranham, fournit une bonne nourriture. La chair boucannée se conserve plus d'un mois.

La tortue offre aussi un aliment très-estimé. Quand les femelles vont pondre leurs œufs à terre, les naturels du pays se mettent en embuscade et les renversent sur le dos. Ensuite, ils les enfilent avec des cordes qu'on passe par des trous pratiqués au haut de leur plastron; et les remettant sur les pieds, ils les tirent jusqu'à leurs canots, auxquels ils les attachent. On les conserve ensuite dans une espèce de parc ou de réserve entourée d'une palissade, où elles sont nourries de feuilles et de branches d'arbres, pour servir de provisions pendant la saison des pluies où la chasse et la

---

(1) Madre de Dios, *Mémorias para a Historia da Capitania de S.-Vicente*, *etc*, lib. I, no. 31. *Pois que se algum Indio morria no tempo da pescaria, servia de cemiterio a* Ostreira *na qual depositavaõ o cadaver, e depois o cobriaõ com conchas.*

pêche sont impraticables. La chair de la tortue ressemble à celle d'une jeune vache. Les œufs sont très-nourrissants. Quelques femelles ont de 200 à 300 œufs plus gros que ceux de poules (1).

Le maïs et l'yucca sont la nourriture générale des habitants de l'intérieur. De cette dernière plante, on fait la cassave, qui est le pain ordinaire. On recueille les racines avant le débordement des eaux des rivières, et on les met dans des trous profonds pratiqués en terre et dont on bouche bien l'entrée.

Les Guaycurús et autres peuplades nomades cherchent toujours les bords d'une rivière ou d'un lac où le poisson, le gibier, les fruits et les bons pâturages abondent.

Les Mongoyos et autres peuplades emploient le chien à la chasse. C'est le seul animal domestique dont ils fassent usage.

Les Tupinambas, les Cayapos et autres peuples se nourrissent de gibier, de miel et de fruits sauvages, sans pratiquer aucune espèce d'agriculture.

Les naturels de Maranham ne plantent jamais rien. La chasse et la pêche fournissent abondamment à leur subsistance (2).

Les Bugres de la province de S.-Paulo préfèrent la chair du cheval et du mulet à celle du bœuf. Ils mangent la viande rôtie, ou bouillie dans des vases de terre.

Le voyageur Mawe raconte que les habitants de Canta-Gallo dévorent des oiseaux non vidés et non plumés. Néanmoins le prince Maximilien a vu ceux de Parahyba vider leur gibier (3).

Plusieurs peuplades mangent un gros ver blanc ou chenille (*bicho da taquara*) qui se trouve dans l'intérieur des bambous au tems de leur floraison. M. de S.-Hilaire en donne la description.

Les Guaycurús ne font aucun cas de l'agriculture. Ils font cuire avec soin leur viande, qu'ils mangent lentement et plusieurs fois par jour, sans aucun assaisonnement.

Tous les naturels du Brésil recueillent du miel.

Boissons enivrantes. On prétend que les Indiens côtiers avaient trente-deux espèces de breuvages spiritueux. Ils en font

(1) Acuña, ch. 26.

(2) Do Lago, *Estatistica*, etc.

(3) Voyez chap. 5.

partout avec le maïs, l'ananas, la patate, le manioc, le miel sauvage, avec l'*acaya*, l'*aypi*, le *pacoba*, etc. (1). On emploie aussi, pour cet objet, le fruit d'un arbre qu'on croit être l'*acayaba* de Piso et Margraff, nommé la noix d'acajou. Les Mongoyos ou Camacans font une boisson très-enivrante d'un mélange fermenté de cire avec les abeilles. Ils en obtiennent aussi d'une espèce de patate et de la racine de mandioc broyée et fermentée. Les Guaycurús composent un breuvage très-fort, de miel et d'eau, qu'ils nomment *chicha*. La boisson favorite des Brésiliens est extraite du yucca, qu'on prépare dans des tourteaux secs, détrempé dans de l'eau et qu'on fait bouillir à petit feu. Ils gardent leur boisson dans de grands vases de terre, dans un tronc d'arbre ou dans des corbeilles de joncs goudronnés.

Anthropophages. Selon les rapports de beaucoup de voyageurs, tous les Tupis qui habitaient la côte de la mer, engraissaient leurs prisonniers de guerre, et les tuaient les jours de fête avec le *tacapé* ou *ivera-pemme*; mais aujourd'hui on ne voit aucune trace de cette horrible coutume. Les Portugais des environs de Parahyba, dit le prince Maximilien, prétendent que les Pouris mangent leurs ennemis, mais ces derniers ne voulaient pas en convenir avec nous. Ils disaient que les Aymores seuls avaient cet usage.

Il paraît que les Apuyas de la province de Rio-Janéiro étaient anthropophages. Ils fesaient engraisser leurs captifs mâles pour en manger la chair. Si c'était une femme, elle était victime de leur brutalité.

Les anciens Tamoyos, qui mangeaient aussi leurs prisonniers mâles, gardaient les femmes pour leurs maîtresses.

Pendant les préparatifs de la mort d'un captif, une femme était chargée de le surveiller et de coucher avec lui, et souvent c'était la sœur ou la fille de celui qui avait fait le prisonnier. L'enfant de cette union, étant considéré comme appartenant au père, était nourri pour être mangé; mais souvent les femmes se fesaient avorter pour empêcher un pareil acte, et quelquefois elles laissaient échapper le prisonnier ou s'enfuyaient avec lui dans les bois.

On prétend que les Tapuyas mangeaient leurs propres enfants morts, et que les parents partageaient le festin si le mort était un adulte.

Selon Pigafetta, les naturels de la baie de S.-Luzie ne

(1) Vasconcellos, *Noticias*, etc., p. 86 et 87.

mangeaient que la chair de leurs ennemis. On la partageait entre les vainqueurs. Chacun portait chez soi sa portion, qu'il fesait sécher à la fumée pour en rôtir un morceau tous les huit jours. J'ai appris ces faits, dit-il, de Jean Carvajo (*Carvalhos*), notre pilote, qui avait passé quatre ans au Brésil.

Il paraît hors de doute que les Tupinambas et autres nations élevaient les enfants prisonniers jusqu'à l'âge de puberté pour être tués ou mangés. On appelait ces fêtes *cunhamonbira* ou fils d'un ennemi. La victime était liée par une corde de coton, nommée *mussurana*. La massue était nommée *ivera-pemme*. Les principaux assistants avaient le corps enduit de gomme pour y attacher de petites plumes.

Mariage. Les hommes se marient à l'âge de 15 à 18 ans; les filles à 10 ou 12 ans. La seule cérémonie observée, consiste dans des présents en fruits ou gibier, que fait le poursuivant aux parents de celle qu'il veut épouser, et par lesquels il s'engage tacitement à nourrir sa femme. « Nous n'a-
» vons jamais remarqué, » disent MM. Spix et Martius, « de
» relations criminelles entre les pères et les filles, les frères
» et les sœurs; mais la sodomie est un vice commun à plu-
» sieurs tribus d'Indiens..... Nous avons vu souvent des
» femmes de 20 ans avoir déjà quatre enfants; mais il est
» rare de voir plus que ce nombre dans une seule famille. »

Langues. La langue *tupi*, nommée *lingoa geral*, ou langue générale à laquelle appartient celle des Guaranys, était la plus étendue du Brésil. On la parlait le long de toute la côte et à une distance considérable dans l'intérieur.

Selon Hervas, il y avait seize tribus brésiliennes qui se servaient des dialectes de la langue primitive guarani, et cinquante-une dont les langues étaient différentes. Cet auteur remarque que les Tupis du Brésil, les Guaranis de Paraguay et les Omaguas du Pérou parlent des dialectes de la même langue, dont on trouve des traces dans une étendue de 70 dégrés.

Jusqu'en l'année 1753, la langue des Tupinambas, dialecte de celle guarani, fut la seule en usage dans les colonies portugaises de Pará et de Maranham. Elle cessa après l'introduction des esclaves africains, la liberté accordée aux indigènes et la création de la compagnie de commerce.

En 1554, le père Anchieta composa une grammaire et un

vocabulaire de la langue des Tupinambas au collége de S.-Paul.

Les jésuites ont formé une orthographe qui exprime tous les mots et dictions des Brésiliens, très-rapprochée de la vraie prononciation, en lettres de nos caractères, et leur ont, les premiers, appris à lire et écrire. De Léry (ch. 20) donne un colloque assez curieux, entre les Toupinambous (Tupinambas) et les Tupininquins, en langues brésilienne et française.

Les Hollandais ont ensuite entretenu des ministres et des maîtres d'école pour leur enseigner la religion chrétienne dans ce même langage; et l'Ancien et le Nouveau Testament ont été traduits en entier dans la langue brésilienne par un jeune ministre anglais, qui avait été élevé parmi les naturels depuis l'âge de 11 ans jusqu'à 15.

Le père Cazal donne un vocabulaire de la langue des Guaycurús et de la *lingoa geral,* pour montrer la différence qui existe entre elles (1).

La langue de Xomana de Rio-Negro est fort curieuse par l'étymologie des mots. Le soleil, nommé *sima,* signifie astre chaud; la lune, *vanin,* astre froid; les étoiles, *vuete,* astres brillants; la foudre, *yuvi,* fracas; la température, *quiriva,* indice de pluie; l'éclair, *pela,* la crainte; l'aurore, *samataca,* commencement du jour (2).

Le prince Maximilien a fourni un vocabulaire des diverses tribus des Tapuyas. Il trouve que, dans la langue botocoady, le son nasal est fréquent, et qu'elle n'a pas de son guttural; qu'elle abonde en voyelles; que le son de différentes consonnes est souvent très-confus; qu'elle est riche en *onomatopées*, c'est-à-dire en mots qui imitent un son propre à une chose; que la racine est souvent redoublée.

Selon cet auteur, la langue *muchacali* a de même le son nasal, et elle manque de son guttural.

La *patacho* a beaucoup de mots dont le son est confus.

La *malali* a le son nasal et guttural. La plupart des mots se prononcent d'une manière confuse.

Les Guaycurús ont un dialecte mâle et un dialecte femelle.

La langue des Mongoyos ou Camacam a beaucoup de sons de la gorge et du palais.

---

(1) Cor. Braz., I, 284.
(2) *Diario da Viagem*, etc.

La langue des Goytacazes est plus barbare que toutes les autres.

Le prince auteur dit (cap. 5) qu'on a allégué la ressemblance de quelques mots isolés dans ces langues, pour en inférer que les peuples qui les parlaient sont d'origine européenne, mais c'est à tort, quoique les mots *papa* et *mama* signifient chez les Cambecas ou Omaguas la même chose que chez nous, et que le mot *sa* soit, dans la langue des Coropes, comme dans les langues germaniques, le signe affirmatif. L'on ne peut rien conclure de ces conformités insignifiantes et accidentelles; car, du reste, on ne trouve pas la moindre ressemblance entre ces langues et celles d'Europe (1).

Les voyageurs allemands, MM. Spix et Martius, ont reconnu que la différence qui existe dans les dialectes des Indiens de l'Amérique est extrêmement remarquable; car on ne peut les rapporter tous à une même origine, pour quelques mots radicaux qui se trouvent synonymes. D'ailleurs, la diversité en est si palpable, qu'il arrive souvent que des Indiens d'une tribu ne peuvent se faire comprendre de la tribu voisine, et sont obligés, pour y parvenir, d'avoir recours aux signes, comme les Européens. Leur langage n'exprime, en général, que les objets qui leur sont habituels, et ils expriment la qualité prédominante d'une chose par des sons imitatifs (onomatopées). Ils distinguent avec soin les parties intérieures et extérieures du corps, les plantes et les animaux; et le rapport qui peut exister entre différents objets naturels est fréquemment indiqué d'une manière expressive par les mots eux-mêmes. Du reste, on chercherait en vain chez eux des expressions pour des idées abstraites, sur les plantes, les animaux, et encore moins sur les couleurs, le sexe, la variété, etc. N'ayant aucune connaissance des lois générales et de la puissance de la nature, ils n'ont point de termes qui y soient analogues (2).

---

(1) Les habitants de la Nouvelle-Zélande appellent leur père *pahpah*. Voyage de Collins, p. 533; Voyage de La Condamine, p. 56 et 57.

(2) Nous avons recueilli des vocabulaires de diverses nations qui seront publiés dans l'appendice du quatrième volume. Ce sont les Coroados, Corópos, Puris, Botocudos, Macuanis, Penhams (Panhems ou Panhámis) dans *Minas-Geraés;* les Machacalís, Capoxós, Cataxos, Comanaxós, sur les frontières de

Religion. Selon Pigafetta, qui accompagna Magellan dans son voyage autour du monde, les Brésiliens n'avaient aucun culte. Simam de Vasconcellos assure que les Brésiliens ne professent aucun culte particulier (1), mais qu'ils reconnaissent l'influence des esprits malins, savoir : *Curujira*, ou l'esprit des pensées; *Macachera*, celui des chemins; *Jurùpary* ou *Anhanga*, esprit malin ou démon; et *Maràguigàna*, ou âmes séparées qui annoncent la mort (2).

De Léry affirme (ch. 16) que les Tupinambas n'ont aucune forme de religion. Ils n'adorent aucun dieu, ni céleste, ni terrestre. Néanmoins, ils croient qu'après la mort, les âmes de ceux qui se sont bien battus et qui ont mangé

Porto-Seguro, *Bahia* et *Minas*; les Cariris, Sabujás, Camaçaens, Masacarás dans *Bahia*; les Geicos dans le *Piauhi*; les Apogenicrans, Pimenteiras et Purecamecráns, dans *Maranham*; les Murás, Mundrucús, Uainumás, Manaxos, Canna-Mirim, Passes, Juri-Tocana-Tapuuja, Juri-Tabóca-Tapuuja, Culinos, Catuquinas, Uairuçú, Campévas, Marauás, Araquaxus, Cauixánas, Mariatés, Maxurúnas, Tocúnas, Manáos, Barés et Cariays dans *Pará* et *Rio-Negro*. Enfin nous possédons des vocabulaires de la langue principale du Brésil (celle des Tupinambàs) et de la langue des Incas. *Travels in Brazil*, etc., book IV, chap. 2.

Voyez, à ce sujet, *Arte da lingoa Brazilica*, par José de Anchieta. Lisboa.

Marcgravius, lib. VIII, cap. 9. *Dictionariolum nominum et verborum linguæ Braziliensis maxime communis.*

Corografia Brazilica, tom. I, p. 284-5. Vocabulaire des mots tupiques ou généraux, et des guaycurús, qui ne présentent aucune ressemblance.

Arte de grammatica da lingua Brazilica da naçam Kiriri, composta pelo P. Luis Vincencio Mariani da companhia de Jesu, missionario nas aldeas da dita naçao, Lisboa, 1699.

A glossary of Tupi words, à la fin de l'ouvrage de M. Luccock, intitulé : *Notes on Rio-Janeiro*, etc. London, 1820.

Von Eschwege, *Journal von Brasilien*, p. 165-172. *Sprach proben der Coroatos, Coropos und Puris.*

(1) *Os Indios do Brazil de tempos immemoraveis á esta parte, nao adorao expressamente Deos algum; nem tem templo, nem sacerdote, nem sacrificio, nem fé, nem ley algũa.* Noticias curiosas, etc., lib. II, no. 12.

(2) *Idem*, no. 15.

Il paraît néanmoins certain que plusieurs nations admettent le principe de l'immortalité de l'âme, l'existence d'un créateur de tout, nommé *Tupan*, et d'un esprit malin appelé *Anhanga*.

grand nombre de leurs ennemis, vont derrière les hautes montagnes dans de beaux jardins, où elles dorment avec celles de leurs grands-pères, et que celles des lâches qui n'ont rien fait pour défendre la patrie vont avec le diable, *Aygnan*, pour être incessamment tourmentées par ce malin esprit.

Acuña, parlant (ch. 6) de la religion des habitants du fleuve Maranham, dit qu'ils fabriquent des idoles de leurs mains. Aux unes, ils attribuent la souveraineté sur les eaux; et, pour indiquer cette puissance, ils leur mettent un poisson à la main; d'autres protégent leurs semences; d'autres règlent leurs batailles. Ils les portent dans leurs courses, et les adorent seulement quand ils en ont besoin, disant qu'elles sont descendues du ciel pour demeurer avec eux et leur faire du bien. Lorsqu'ils marchent au combat, ils fixent, à la proue de leurs canots, l'idole de la guerre; quand ils vont à la pêche, ils y mettent celle des eaux. Ils avouent néanmoins qu'il peut y avoir un dieu plus grand et plus puissant que ces idoles (1).

Les Guaycurús croient à l'existence d'un être intelligent, auquel ils ne rendent aucun culte. Lorsqu'ils veulent savoir leur destinée, ils s'adressent à une divinité inférieure, nommée *Nanigogico*, qui a des communications avec leurs devins ou jongleurs, nommés *Unigenitos*, lesquels interprètent le chant mystérieux d'un oiseau nommé *macauhan*.

Sorciers. Il y a des maisons destinées pour les sorciers, où ils parlent au démon et pratiquent leurs superstitions. Après leur mort, leurs ossements sont suspendus en l'air dans les mêmes lits de coton où ils couchaient pendant leur vie. Ces sorciers sont à la fois *prédicateurs*, *conseillers* et *conducteurs*.

Les *payes* ou prêtres des Tupis demeuraient dans des cabanes noires où personne n'osait pénétrer. On s'empressait de leur donner tout ce qu'ils demandaient; leur influence était si extraordinaire, que, s'ils prédisaient la mort d'un individu, il se mettait dans son hamac, et, refusant toute nourriture, se laissait périr de faim.

En 1800, au mois d'octobre, les habitants naturels de la villa de Pédra-Branca, district de Maranham, brûlèrent vive

(1) Voyez Marcgravius, lib. VIII, cap. 11. *De Braziliensium religione.*

une femme de leur tribu soupçonnée d'avoir ensorcelé un malade. Ils voulurent faire subir le même sort à une parente de cette femme ; mais elle se sauva dans la maison du propriétaire d'une sucrerie de Sururu (1).

Le prince Maximilien dit (ch. 5) qu'il avait trouvé chez plusieurs tribus des Tapuyas des preuves manifestes d'une croyance religieuse.

Pereiro do Lago, parlant des naturels de Maranham, dit qu'ils montrent le ciel en criant *Tupau*, mais sans aucune démonstration de culte. On a vu les Guajajaras jeter dans les tombes des patates et certaines herbes ; mais cet usage, ajoute-t-il, n'est pas général.

Les Camacans et autres peuplades croient que les âmes des morts qui n'ont pas été bien traités pendant leur vie, reviendront sous la forme de jaguars pour faire du mal à leurs ennemis.

Les Xomanas du Rio-Negro brûlent les os des morts, et en avalent les cendres dans leur boisson. Ils croient que, par ce moyen, ils reçoivent dans leur corps les esprits des amis défunts.

Barlæus, parlant des Tapuyas, dit qu'ils soutiennent que les âmes des morts passent dans le royaume du démon, qui est situé vers l'occident ; qu'elles se rassemblent sur les bords d'un marais (tel que le Styx des Poètes), et sont transportées sur l'autre rive par le démon, après qu'il a été reconnu si la mort a été naturelle ou violente. De là, elles passent dans un lieu de délices, une espèce d'Élisée, où elles trouvent en abondance du miel et du poisson (2).

Les Passes de Rio-Negro croient que les âmes de ceux qui ont bien vécu seront récompensées, et iront vivre avec le Créateur de l'univers, et que les méchants deviendront des esprits malfaisants.

Culte de la lune. De tous les corps célestes, la lune est le plus en vénération parmi les Brésiliens. C'est cet astre qui produit le tonnerre, les éclairs, qui donne la santé ou la maladie, la guerre ou la paix, une bonne ou une mauvaise récolte.

Traditions. *Déluge*. Parmi quelques peuplades, il y a

---

(1) Cor. Braz., *Introducçao*, note X, p. 58.

(2) *Barlæus*. *Rebus gestis in Braziliam*, p. 257. *De Tapujarum gente*, *Amstelodami*, 1647.

une tradition vague d'un déluge. On dit que la famille de *Tamandouare de Toupa*, avertie par le grand être d'une inondation générale, se sauva en grimpant sur les palmiers, et qu'après l'abaissement des eaux, elle descendit pour repeupler la terre, étant la seule famille qui n'avait pas péri (1).

Suivant une tradition populaire de Rio-Janéiro, un vieillard, nommé *Paye-Tome* ou *Tzomé*, vêtu de blanc et portant un bâton à la main, aborda sur la côte près S.-Vicente, venant du pays des Guaranis, ou *peuples de l'est*. Ce vieillard s'avança le long du rivage, en instruisant les habitants à se vêtir, à se construire des maisons et à cultiver la mandioca. Il s'arrêta quelque tems au cap Frio; mais, ayant eu à souffrir quelques mauvais traitements de la part des naturels, il les quitta, en se dirigeant vers le nord; et, depuis, on n'en a plus entendu parler. Ces peuples, repentants de leur conduite envers leur bienfaiteur, prirent le nom de *Tzoméos*, qui fut depuis changé en celui de *Tomoyos* par les Français, et en celui de *Thome* par les jésuites, qui prétendirent que ce personnage pouvait être S. Thomas l'apôtre, venant des Indes orientales. Après l'expulsion des jésuites, les *Tzoméos* changèrent leur dénomination en celle de *Tupinambas*, ou famille des *Tupis*. La *Restinga*, ou chaussée, appelée *Mairòpe*, ou route de l'*homme blanc*, aurait été, suivant la même tradition, élevée par miracle, pour aider S. Thomas à sortir des mains de ces ingrats habitants (2).

L'auteur du poëme de *Caramurú* rapporte, d'après la même tradition, qu'une loi fut autrefois promulguée par le grand *Sumé*. Ce personnage était blanc, portait une barbe épaisse, et était venu, à travers l'Océan, des contrées où le soleil se lève. Il commandait aux éléments et aux tempêtes; à sa voix, les forêts les plus épaisses s'ouvraient pour lui

(1) Vasconcellos, *Noticias*, etc. On trouve une semblable tradition concernant le déluge dans l'Histoire du Chili, par Ovalle, lib. III, ch. 1; dans celle de l'Inde, par Acosta, lib. I, cap. 25; dans l'ouvrage d'Azara, tom. II, p. 34, note; dans les Décades d'Herréra, déc. I, lib. IX, cap. 4, où il parle des habitants de l'île de Cuba; déc. I, lib. I, c. 6, et déc. II, lib. III, c. 5, où il est question de l'origine de ceux de la Terre-Ferme et de Castilla del Oro, etc., etc.

(2) *Notes on Rio-Janeiro*, by J. Luccock, ch. 10. London, 1820.

faire un passage, et les animaux les plus féroces venaient ramper à ses pieds; la surface des lacs et des fleuves devenait solide sous ses pieds. Il enseignait aux hommes l'agriculture et l'usage du manioc. Les *Cabôclos* (peuples brésiliens), refusant d'écouter ses paroles divines, voulurent le tuer à coups de flèches; mais il détournait ces armes contre eux-mêmes. Il les abandonna alors, se retira sur le bord d'un fleuve, et finit par quitter tout à fait le pays. On voit encore, dit l'auteur, les traces de ses pas imprimés dans le roc et sur le sable du rivage (1).

Il est évident que les missionnaires ont embelli cette tradition des naturels, en y mêlant quelques faits du christianisme.

Caractère, lois et coutumes. Sans agriculture et sans industrie, dit l'évêque da Cunha, et fier de sa force phisique, le sauvage brésilien existe sans autre vêtement que celui que la nature lui a donné. Il vit et dort paisiblement, sans songer à faire la moindre provision pour le lendemain. Il ne possède que son arc et ses flèches, et s'en servir est toute son industrie. De cette manière, des millions d'individus passent leur vie sans être obligés de travailler pour leur subsistance, et semblent nés seulement pour jouir.

En général, les Brésiliens, comme les autres naturels de l'Amérique, ne montrent jamais dans leur visage ou leurs gestes aucune marque de surprise ou d'affliction. Après une absence de plusieurs jours, le membre d'une famille y revient sans dire un seul mot de ce qui lui est arrivé pendant son absence. Leur histoire prouve qu'ils sont courageux et capables de souffrir les plus grands tourments, sans pousser un seul soupir. Un prisonnier de Pará, étant destiné à être mangé, fut exposé aux piqûres venimeuses des insectes *maribondos*. Ce corps, disait-il à ceux qui le tourmentaient, n'est pas le mien; il est composé de la chair de mes ennemis, de celle des parents, des frères et des enfants de ce peuple. Je me réjouis qu'ils torturent de cette manière leur chair et leur sang (2).

---

(1) *Caramurú, Poema epico do descubrimento da Bahia*, etc., chap. 12. Dans le chapitre précédent, l'auteur donne la tradition de ces peuples, concernant la création, le déluge et la dispersion des peuples. C'est le missionnaire Nobrega qui, le premier, a fait connaître cette tradition de la nation tupinambas. Voyez Vasconcellos, *Chron. del Brazil*, lib. I, num. 83.

(2) *Caramurú*, p. 161-6.

En général, chaque village a un chef à qui tous obéissent volontairement et sans aucune contrainte. A sa mort, son fils lui succède. Le principal devoir de ce chef est de conduire les guerriers et de leur donner des conseils. Il ne peut les forcer de faire quelque chose contre leur volonté, ni même les punir des crimes qu'ils commettent.

Les habitants des champs des Ouétacazes (*campos dos Ouetacazes*) ont montré une bravoure extraordinaire. Préférant la mort à l'esclavage, ils n'ont jamais été vaincus, ni par leurs ennemis brésiliens, ni par les Européens. La conquête du gouvernement de S.-Vicente par les Portugais est due à l'Indien célèbre *Tebireça;* celle de Bahia au fameux *Tabira* ou Main-de-Fer. Pour la belle défense des Portugais, le grand *Piragiba* fut récompensé de l'ordre de Jésus. La conquête et la pacification de Pará et de Maranham furent l'ouvrage du célèbre *Tomagia* et d'autres Indiens qui servirent dans les guerres des Portugais contre les Hollandais. La reprise de Pernambuco par les Portugais fut due, en grande partie, aux exploits de l'invincible D. Antonio Filippe Camaram. Dans ces occasions, les Brésiliens ont montré une force phisique et un courage vraiment étonnants (1). Ils ont démontré la fausseté du système de Montesquieu, que les habitants des pays chauds ont les fibres molles et sont faibles et craintifs.

Chez les Guaycurús, les hommes, qui affectent le costume et les manières des femmes, sont nommés *cudinas*, nom qui désigne des animaux châtrés. Il paraît que les premiers conquérants trouvèrent des individus de cette espèce dans la Floride et dans l'isthme de Darien.

---

(1) *Ensaio economico*, etc., por da Cunha de Azeredo Coutinho, cap. 5, § 6.

Vasconcellos, lib. I, n. 101-3.

Berredo, *Annaes historicos do Estado do Maranham*, lib. VI, no. 563.

Rocha Pitta, *Amer. Port.*, lib. V, no. 94 et 95.

De Léry, *Historia Navigationis in Brasiliam, etc., cap V. Ex adverso Brevium planiciem sumus conspicati, amplitudine triginta miliarium : hanc incolunt* Ouetacates *homines adèo feri, ut neque pacem inter se colant, et cum finitimis omnibus advenisque bellum gerant. Cùm verò ab hostibus premuntur (à quibus tamen nunquam jugum excepêre) mira pernicitate morti se eripiunt.*

Alcédo écrit *Ouetacares*.

L'ingénieur Pereira do Lago et d'autres auteurs décrivent les naturels de Maranham comme indolents, lâches, craintifs, traîtres et insensibles à tout sentiment d'humanité.

Femmes. Les femmes sont considérées, en général, comme une espèce de propriété : elles font tout le travail domestique. Dans les voyages, elles portent les bagages comme des bêtes de somme, tandis que les hommes ne portent que leurs armes.

Mariages. Les mariages ont lieu entre les individus de la même nation. On cite comme exception à cet usage les Yucunas de l'Apure, qui contractent des mariages avec les peuplades voisines.

La *polygamie* est reconnue partout. Il est permis d'avoir autant de femmes qu'on en peut nourrir. Néanmoins, chez les Guaycurús, l'attachement conjugal est rarement rompu.

Les Brésiliens observent généralement trois dégrés de consanguinité. Nul ne prend comme femme ni sa mère, ni sa sœur, ni sa fille; mais l'oncle se marie avec sa nièce.

Pigafetta raconte que les naturels de la baie de S.-Luzia, pour avoir une hache ou un coutelas, offraient leurs filles, mais non leurs femmes.

Les Passes de Yupúra ont une espèce de jeu où le vainqueur, distingué dans les combats ou dans des espèces de joûtes ou tournois, a le droit de choisir une femme parmi les jeunes filles de la peuplade.

Avortement. L'avortement est très-fréquent chez les Guaycurús et autres peuplades; mais les femmes aymores ou botocudos ne pratiquent point cette coutume barbare, et aiment beaucoup leurs enfants. Francisco Alvez raconte qu'il a connu vingt-deux chefs, tous mariés et âgés au moins de quarante ans, dont l'un seulement avait un enfant.

Accouchement. L'accouchement est facile. Lorsque la femme en sent les approches, elle se retire seule dans un bois, et revient avec l'enfant dans ses bras. Elle en baigne le corps avec le suc de certaines herbes, afin de le rendre moins sensible à l'action du froid (1).

Chez les Pétivares et plusieurs autres peuplades, le mari se met au lit à l'accouchement de sa femme, et reçoit les

(1) *Feminæ ubi peperunt, secedunt in sylvam et infanti umbilicum concha præcidunt et una cum secundinis coctum devorant. Jacob Rabbi in Marcgraff,* lib. VIII, cap. 12.

visites de ses voisins, qui ont pour lui toutes sortes d'attentions (1).

Les femmes portent leurs petits enfants dans des liens d'écorce d'arbres ou dans un petit rets qu'elles appellent *tupoia;* elles les tiennent au-dessus de l'épaule droite ou sur le dos, au moyen d'une large bandelette qui passe sur le front; elles ne les châtient jamais; elles les allaitent un an entier. La première éducation des garçons est d'apprendre l'usage des armes, à chasser et à nager.

Législation. Les homicides sont punis de la même manière que parmi les Hébreux, c'est-à-dire vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, etc. (2). Parmi les Papanazes et autres peuplades, celui qui en tuait un autre était livré à ses parents, étranglé et enterré en présence des deux parties qui, après avoir fait de grandes lamentations, mangeaient et buvaient ensemble pendant plusieurs jours, afin de faire oublier toute inimitié. Si l'individu était tué par accident, la punition était la même. Si le coupable s'échappait, son fils ou sa fille était livré pour être esclave du plus proche parent de celui qui avait été tué.

Les Aguas, dit Acuña, font esclaves tous les prisonniers; mais ils les traitent comme leurs semblables et ne les rendent jamais. Nous arrivâmes, dit cet auteur, à un bourg de ces Indiens qui nous reçurent avec beaucoup d'amitié, nous offrant à manger tout ce qu'ils avaient, sans en demander aucun paiement. Nous leur achetâmes des toiles de coton peintes et des canots; mais, quand on leur parla d'esclaves, ils parurent tous offensés de la proposition, disant qu'ils estimaient leurs esclaves plus que tout le reste de leurs biens. C'est donc une calomnie, ajoute Acuña, inventée par les Portugais, de dire que les Aguas conservent leurs esclaves pour les manger dans leurs festins : ils ont fabriqué cette fable pour excuser des cruautés qu'ils exercent sur ces naturels paisibles.

Chez les Guaycurús, le principal motif pour faire la

---

(1) Voir *Nieuhoff*, ch. 12. Il paraît que cette coutume était autrefois pratiquée dans la Cantabria. *Las mugeres despues que han parido, acostumbran servir à sus maridos, que en lugar de ellas guardan la cama, costumbre que en otros tiempos reyno en la Cantabria. Mariana, Historia general de España*, lib. III, cap. 1.

(2) Lev. 24. 19, 20.

guerre est d'avoir des captifs, afin d'empêcher le décroissement de leur population. Par la même raison, ils achètent des enfants des Chamocos. Ce peuple est fidèle à ses engagements en tems de paix; mais en guerre, la trahison non-seulement est permise, mais elle est louable. Le jeune guerrier qui revient du combat après avoir tué, pour la première fois, son ennemi, ou l'avoir conservé prisonnier, est honoré d'une fête où les convives boivent à l'excès une liqueur forte. Il y a trois classes d'hommes chez les Guaycurús : la première, qui est une espèce de noblesse, est composée des capitaines, dont les femmes et les filles sont distinguées comme des *donas*. La seconde est composée de soldats, dont l'obéissance militaire se transmet de père en fils. Les capitaines et soldats, fiers de leur naissance, se nomment *joage*. La troisième classe, qui renferme la plus grande partie de la population, est composée d'esclaves et de leurs descendants. Un séñor qui contracte un mariage avec une esclave perd sa dignité. Les dégrés de noblesse ou de distinction des capitaines dépendent du nombre d'esclaves.

Parmi les tribus du Rio-Negro, il y a une fête annuelle, nommée fête de Parica, qui se tient dans une grande maison où les hommes se fustigent pendant huit jours avec des cordes de cuirs, à l'extrémité desquelles sont attachées des pierres. En même tems, les femmes font rôtir le fruit de l'arbre *parica*, et le réduisent en poudre qu'elles se font introduire dans les narines à travers le creux d'une canne, ce qui produit un effet délétère qui est augmenté par la boisson. Pendant cette cérémonie, qui dure seize jours, plusieurs en sont victimes.

Arts utiles. Feu. On fait du feu en fesant tourner rapidement la pointe d'un morceau de bois dans le trou d'un autre. L'écorce de *lecythis* ou *pao d'estopa* des Portugais sert d'étoupe.

Cabanes. La cabane des Tupinambas avait 150 pieds de long, 14 de largeur et 12 de hauteur, avec un toit convexe, couvert de feuilles de palmier. Elle était sans distribution; mais chaque famille avait sa place marquée où elle était libre. Cette habitation pouvait contenir vingt ou trente familles; elle était percée de trois portes basses. Au centre du village, composé de six ou sept maisons, il y avait une aire où on tuait les prisonniers. Le tout était entouré d'une double palissade.

Les Guaycurús demeurent dans des tentes mobiles composées de longues perches et de nattes de joncs disposées horizontalement pendant le beau tems, et obliquement en tems de pluie. On en met deux ou trois l'une au-dessus de l'autre, laissant un intervalle, afin de garantir de la pluie et de diminuer la chaleur.

Les Bugres, de la province de S.-Paulo, construisent leurs maisons avec deux rangées de perches flexibles courbées et réunies en haut, et entrelacées de petits arbrisseaux et couvertes de feuilles de palmier, nommé *guaricanga*. Chaque cabane, d'une forme oblongue, avec une seule porte à l'une des extrémités, peut contenir plusieurs familles. Elles y couchent par terre, les pieds vers le feu, qui est au milieu de la pièce.

Acuña dit (ch. 62) qu'un village de Yorimaus avait plus d'une lieue de long, et que les maisons tenaient les unes aux autres.

Pigafetta dit que les habitations des naturels de la baie de S.-Luzia étaient de longues cabanes nommées *boi*, dont l'une pouvait contenir jusqu'à cent hommes avec leurs femmes ou leurs enfants.

Les cabanes de la plupart des peuplades sont grandes, construites en bois et en terre, et couvertes de toits en feuilles de palmier. Celles des Carijos, à l'arrivée des Européens, étaient construites en bois, avec des toits, et plaquées d'écorces d'arbres dans l'intérieur. Celles des Coroados, tribu des Goytacazes, sont construites en bois et en terre, et couvertes d'herbe ou d'écorce d'arbres. Les cabanes peuvent contenir chacune 50, 80 et même 100 familles. Il y a une seule porte et point de fenêtres.

Quelques peuplades font des cabanes de grandes feuilles de cocotier, fichées en terre les unes à côté des autres, et qui forment une espèce de voûte sous laquelle plusieurs famille peuvent se loger.

La cabane du chef des Yacumas, à S.-Mattheus, était ornée de dards empoisonnés, de chevelures des captifs tués et de tibias façonnés en flûtes.

Chez plusieurs peuplades, on entretient le feu toute la nuit, pour conserver une température agréable et pour éloigner les bêtes sauvages.

Hamacs. Plusieurs peuplades couchent dans des hamacs suspendus à des branches d'arbres. Ils sont artistement tra-

vaillés et souvent tressés avec l'*embira*, écorce d'une espèce de *cécropia*.

Les Camacans et autres peuplades de l'intérieur du pays couchent dans des *camas*, ou lits faits avec des perches posées sur quatre pieux qu'ils couvrent d'*estopa* ou d'écorce battue. Les Guatós couchent sur la peau de l'once (*felis onca* L.).

Haches et coignées. On emploie pour hache la néphrite ou jade ascien ou axinien. On fabrique des coignées avec l'écaille de la poitrine de la tortue. On la sèche à la fumée; ensuite on l'effile sur une pierre et on l'assujettit dans un manche de bois.

Cordes. On en fait avec les fibres des feuilles d'une espèce de *bromélia*, du *pao d'estopa* (*lecythis*), du *pao d'embira*, de l'*embeira broma*, du *barriguedo* (*bombax*).

Les Cambebas ou Omagoas de Olivença, fabriquent plusieurs espèces d'étoffes. Ils ont appris les divers usages de la *gomme élastique*, dont on fait des seringues, des souliers, des bottes, des chapeaux et même des vêtements.

Cordons, tabliers et sacs. On en confectionne avec du coton. Les femmes camacans et guaycurús filent et tissent, font des cordes, des ceintures et des nattes. Les Cahans cultivent le cotonnier, et filent et tissent le coton pour en faire des vêtements. Les Mongoyos font des sacs de peau de daim.

Soufflets. Les Mongoyos emploient à cet usage la peau du cerf.

Vases. On emploie pour cet objet les écales des gourdes, le fruit du calebassier (*crescentia cujete*, L.), et des morceaux d'un grand roseau de trois à quatre pieds de longueur et dont le nœud forme le fond. Les femmes mongoyos fabriquent de jolis vases de terre. L'argile est préparée sur une feuille de banane placée sur les genoux; ensuite, on la met sur un plateau contenant des cendres tamisées, et on donne au vase la forme et le poli. On l'expose ensuite à l'action du feu.

Pots de terre. Les Mongoyos et autres peuplades donnent à ces pots des formes agréables.

Les paniers, qui tiennent lieu de hottes, sont construits en feuilles vertes de palmier tressées. La partie qui touche le dos et les côtes offre une surface plate, et on le porte au moyen d'une courroie qui passe ou sur le front, ou pardessus les épaules.

En général, les meubles des Brésiliens sont fort simples; ils consistent en pots, plats et jattes faits avec des gourdes et des calebasses, des corbeilles de feuilles tressées, etc.

Les Camacans et autres peuplades font des bougies de cire qui répandent en brûlant une odeur agréable. Ils les vendent aux Européens.

Acuña trouva chez la nation des Curazicaras des meubles, de grandes cuvettes ou jarres pour faire leurs breuvages et pétrir leur pain, des fours pour le cuire, des tinettes, des marmites, des terrines, des pots à boire et même des poêles. Ils fesaient un grand trafic de ces ustensiles avec les nations voisines.

Radeaux et canots. Les *jangadas* ou radeaux, qui sont en usage sur la côte du Brésil, ont été inventés par les naturels. Ils consistent en six pièces de bois léger liées ensemble, avec une voile latine, une pagaie pour gouvernail, une quille qui passe entre deux pièces de bois du centre, un siége pour le timonier, et un bâton fourchu auquel sont suspendus les provisions et le vase qui contient l'eau fraîche.

Les Nhengahybas de l'île Joannes ou Marajó, de la province de Para, étaient tous marins. Ils possédaient un grand nombre de canots qu'ils nommaient *igarás*, d'où vient la dénomination de *igaruânas*, sous laquelle ils sont connus. Les igaras de guerre étaient de 40 à 50 pieds de long, d'un seul tronc d'arbre.

Pigafetta raconte que les naturels de la baie de S.-Luzia avaient des barques qu'ils appelaient *canots*, qui pouvaient contenir jusqu'à trente et même quarante hommes; que ces bâtiments étaient formés d'un seul tronc d'arbre creusé au moyen d'une pierre tranchante; qu'ils voguaient avec des rames qui ressemblaient à des pelles à feu.

Les Tupinambas avaient autrefois des canots qui portaient vingt-huit hommes. Ceux des Cahètes sont d'une construction particulière, de bois et d'osier, assez grands pour contenir dix ou douze personnes.

Salpêtre. Les Tapuyas fesaient autrefois du salpêtre en brûlant la terre qui en contenait, fesant bouillir les cendres et ramassant les sels cristallisés.

Siéges. Les Caupunas et les Zurinas, qui habitent sur les bords de la Cachiguara, font des siéges en forme d'animaux, si commodes, dit Acuña, que l'invention humaine n'en sau-

rait trouver de meilleurs. Du morceau de bois le plus grossier, ils font des figures en relief si naturelles, que nos sculpteurs pourraient prendre de leurs leçons.

Arcs et flèches. Les armes principales de toutes les peuplades sont l'arc et la flèche, travaillés avec beaucoup d'art. L'arc des Puris, des Coroados, des Muras du Rio-Négro, a six pieds et demi de long. Il est fait de bois de palmier, *airi*, qui est dur et massif. La corde est la fibre du *gravatha* (*bromelia*). Les flèches, de six pieds de long, sont faites avec le *taquara*, roseau noueux et solide qui croît dans les forêts sèches. Elles sont ornées, à leur extrémité inférieure, de plumes bleues et rouges. On emploie souvent celles du *hocco muti* (*crax alector*, L.), ou du *gacutinga* (*penelope leucoptera*). La flèche des Coroados est d'un autre roseau sans nœuds. La flèche de guerre a une pointe de roseau nommé *taquararu* (*bambusa*). Celle qu'on emploie pour tuer les oiseaux et petits animaux est obtuse et quelquefois garnie de bourrelets. On emploie pour la fabrication des flèches, de grosses boules de cire qu'on recueille dans le creux des arbres qui servent de ruches aux abeilles. Les flèches des Muras sont armées de morceaux de canne d'une palme et demie de long et de quatre doigts de large. La flèche des naturels de Maranham est un roseau de neuf palmes de long et de six lignes de diamètre, armé d'un morceau d'os affilé, et frotté quelquefois avec des herbes vénéneuses. Les principaux chefs se servent d'une espèce de lance de bois noir de treize palmes de long.

Les Cayapos, outre l'arc et la flèche, communs à presque toutes les nations, font usage d'une massue de bois dur, de trois pieds de longueur, ronde à la poignée, et du reste plate comme une rame à l'autre bout. Cette arme est ornée d'écorces d'arbrisseaux de différentes couleurs, entrelacées comme une natte. Les naturels de Mato-Grosso, ceux de Cuyaba et les Tupis de la côte orientale, se servent dans leurs combats de *macanas*, ou courtes massues de bois dur.

Les Guatos font usage d'une grande lance. Plusieurs peuplades sont armées de *targues*, faites avec la peau apprêtée du lamantin, et assez fortes pour résister à une balle de mousquet. On fait les trompettes avec des tibias d'hommes, ou avec la corne de quelque animal.

Les Indiens du Rio-Négro emploient dans leurs combats la *sarbacane* et la lance, dont ils empoisonnent la pointe.

Ils se couvrent de boucliers de cuir d'anta ou de peau de jacaré ou crocodile.

Les anciens Payagoas étaient devenus formidables aux Portugais par leurs canots de guerre, qui les rendaient maîtres du Paraguay et de ses affluents. Ils en possédaient quelquefois des *armada*, de 80 à 100, ayant à bord 800 guerriers. Les Tamoyos, qui s'étaient alliés avec les Français contre les Portugais, en 1564, avaient 120 canots, dont les plus grands pouvaient contenir 150 hommes (1).

Les Guaycurus étaient également redoutables comme cavaliers. On présume qu'ils s'étaient procuré les premiers chevaux des colons de l'Assomption plutôt que de ceux du Pérou. Ils domptaient leurs coursiers dans l'eau. Le cheval de bataille n'était employé qu'à la guerre, et on ne le vendait jamais. Les guerriers étaient équipés de la manière suivante. Ils n'avaient ni selle ni étrier; la bride était faite d'*acroata* ou aloès du pays; ils portaient un bâton de quatre à cinq palmes de longueur et d'un pouce de diamètre; une lance un peu plus grosse et de douze pieds de long; un *trassado* ou grand couteau, avec un arc et des flèches. Le corps était entouré d'une corde pour retenir le bâton du côté droit et le couteau à gauche. Avec la main gauche, on gouvernait le cheval; avec la droite, on maniait la lance, lorsqu'on ne se servait point de l'arc. Les selles des femmes consistaient en deux paquets d'herbe sèche, couverts d'un drap. Les Guaycurus dirigent leurs bestiaux avec leurs chevaux contre l'ennemi.

Les habitants des bords du Maranham vont sur l'eau dans des barques si légères, qu'ils les prennent sur leurs épaules, et se retirent devant l'ennemi vers quelque rivière ou lac. Ils font usage de dards d'un bois dur et pointu qu'ils lancent avec tant d'adresse, qu'ils ne manquent jamais de percer un homme de part en part.

En général, les naturels du Brésil n'ont d'autres animaux que le cheval et le chien, qu'ils élèvent pour la chasse. Les Bugres ont apprivoisé le *quaty* et la *cotia*, animaux du pays (2).

(1) Brito Freyre, lib. I, no. 68 et 69. *De troncos admiravelmente grossos, ligeirissimas et tao grandes como galas piquenas, podem trazer cento et sincoenta Indios.*

(2) Voyez la note *A* à la fin du volume.

Agriculture. Les Brésiliens ont une aversion indomptable pour l'agriculture, parce que la nature a fourni abondamment à tous leurs besoins, et qu'il leur répugne de rester inactifs entre le tems des semences et celui de la récolte. Ils ne se contentent pas de l'espoir d'une récompense. Leur tâche journalière étant finie, ils veulent en goûter les fruits avant de se coucher (1).

Un vieillard exprima son étonnement de voir les Français venir de si loin chercher le bois de son pays, afin d'enrichir ceux qui devaient leur survivre, comme si la terre n'était point suffisante pour leur subsistance. Nous avons, dit-il, des enfants et des parents que nous aimons; mais nous sommes assurés qu'après notre mort, la terre qui nous a nourris les nourrira aussi. (De Léry.)

Horticulture. Presque toutes les peuplades de l'intérieur du pays cultivent le maïs, les patates, les bananes, les pommes de terre, le manioc et les courges. Plusieurs ont des arbres fruitiers. Les Bugres de S.-Paulo cultivent trois sortes de maïs, blanc, violet, et une autre espèce nommée *perurúca* par les Paulistas.

Commerce. Le commerce des naturels du Brésil consiste principalement en cire, miel, oiseaux, quadrupèdes, poterie, etc.

Les Omaguas, les Carijos et autres peuplades fabriquent des manteaux et des hamacs pour vendre aux blancs.

Tous les peuples, dit Acuña (ch. 38), qui habitent les bords de notre grande rivière, vivent ensemble en grandes peuplades, et tout leur commerce s'y fait par eau, comme à Venise et à Mexico, dans de petites barques qu'ils nomment *canots*, et qu'ils font avec des troncs de bois de cèdre apportés chez eux par les courants.

Médecine. Les médecins des Camacans font souffler sur le malade la fumée du tabac, pendant qu'ils marmotent des paroles mystiques.

Chez les Guaycurús, il y a certaines personnes nommées *unigenitos*, célèbres charlatans, qui prétendent guérir toutes sortes de maladies, en suçant la partie affectée et crachant dans un tombeau.

Les prêtres Tupi suçaient, de même, la partie malade, et montraient ensuite un morceau de bois ou d'os, ou d'autre

(1) Acuña, ch. 6.

substance étrangère, qu'ils prétendaient avoir extrait par cette opération.

Les naturels de Maranham ont l'habitude de se faire des incisions sur le corps pour se guérir de leurs maladies. Ils se servent aussi de plusieurs herbes, et particulièrement de la semence d'*urucú*.

Les remèdes des Mongoyos consistent en emplâtres composés d'herbes mâchées, en décoctions et en bains.

On guérit généralement un refroidissement en fesant transpirer fortement le malade par le moyen de la vapeur produite par l'eau versée sur une grosse pierre rougie (1).

Les Aymores et autres nations frappent la partie malade avec le *cançançao* (*yatropha urens*), ou avec une espèce d'ortie pour y produire une inflammation. Ensuite, ils font des incisions avec une pierre aiguë ou un couteau. Les Coroados se servent d'un petit arc et d'une flèche armée d'un caillou ou d'un morceau de verre, enveloppé de coton pour l'empêcher de pénétrer trop avant dans la veine.

Longévité. On cite beaucoup d'exemples de longévité parmi les Indiens. Jan Duwy, ou Jean Wy, roi des Tapuyas, avait, dit on, plus de 110 ans.

Pigafetta dit que les hommes de la baie de S.-Luzia parviennent ordinairement jusqu'à 125 ans et quelquefois jusqu'à 140. Il ne dit pas comment il a pu vérifier ce fait.

De Léry, qui a demeuré un an parmi les Tupinambas, dit que plusieurs parviennent à l'âge de 100 ou même de 120 ans, car ils savent bien compter leur âge par lunes (ch. 8.).

Connaissances scientifiques. On affirme que les Guaycurus ont des noms pour désigner les quatre points cardinaux, les planètes et les étoiles les plus remarquables. Les Passes de l'Yapuru croyaient que le soleil est stationnaire, et que la terre tourne sur elle-même. Ils s'imaginaient qu'elle est environnée d'une arche transparente au-delà de laquelle les dieux ont leur habitation dans une région lumineuse dont la clarté pénètre par la voûte et forme les étoiles. Ils nomment les rivières les grandes artères de la terre, et les ruisseaux en sont les veines.

Amérigo Vespucci rapporte comment les Brésiliens, au moyen de caillous, lui firent le calcul de leurs années.

---

(1) Journal von Brasilien, tom. I, p. 106.

Arts d'agrément. Quelques peuplades se font des flûtes de *taquara*. On dit que les Tamoyos possédaient le talent de faire des *impromptus*. Les Mongoyos dansent et chantent au son d'un instrument aussi simple qu'inharmonieux, composé d'un arc et d'une seule corde.

Maladies. Les Indiens sont rarement malades et vivent généralement jusqu'à un âge avancé qui n'est presque jamais annoncé par des cheveux gris. Ils périssent en grande partie par accident ou de mort violente. Les incommodités auxquelles ils sont le plus sujets sont des inflammations aux yeux et aux intestins, des maladies de foie, des diarrhées, dyssenteries et fièvres intermittentes qui tiennent principalement à leur habitude de vivre au milieu de bois humides et malsains. On ne trouve aucune trace du mal vénérien ou de la petite vérole chez ceux des Indiens qui n'ont point de commerce avec les Européens.

En 1563, plus de 30,000 Indiens périrent de la petite vérole à S.-Salvador et vers le nord.

Funérailles. Plusieurs peuplades enterrent leurs morts dans leur cabane, où les parents réunis témoignent leur affection pendant des journées entières, par des hurlements affreux. On entretient du feu, pendant quelque tems, de chaque côté du tombeau, afin d'en écarter le diable. On place à côté du défunt ses arcs et ses flèches, des provisions, et un pot de terre avec de l'eau pour les cuire.

Les anciens Coroados enterraient leurs chefs dans de longs vases de terre, nommés *camucis*, où on les plaçait assis.

Les Passes de Rio-Négro enterrent les ossements de leurs morts dans de grandes jarres ou urnes, les mettant ensuite dans d'autres plus petites, en observant des rites religieux (1).

Les Tupinambas ensevelissent leurs morts au pied d'un gros arbre, préférant l'*ambuzeiro* ou l'*ambuzo*. On plie le corps, faute d'instrument pour creuser un tombeau capable de contenir le corps dans sa longueur.

Les Guaycurus ont un cimetière, qui est une espèce de galerie couverte de joncs. On pose sur le tombeau les objets favoris du défunt. S'il s'est distingué dans la guerre, ces objets sont ornés de fleurs et de plumes qui sont renouvelées annuellement. On tue son cheval de bataille à côté de son tombeau. Une jeune femme qui meurt est parée comme si

(1) *Diario da Viagem*, etc., manuscrit.



c'était pour son mariage, et elle est portée sur un cheval au cimetière. On pose sur son sépulcre les objets dont elle fesait principalement usage.

Les Mongoyos pleurent les morts et les ensevelissent tout nus. Les Guajajarus de Maranham enterrent le chef de famille dans l'intérieur de son habitation; mais s'il meurt une seconde personne, ils changent de logement (1).

Acuña dit que les naturels du fleuve des Amazones usent de différentes cérémonies pour les funérailles de leurs défunts. Les uns les gardent dans leurs maisons pour avoir toujours devant les yeux le souvenir de la mort. D'autres brûlent les cadavres dans de grands fossés, avec tout ce que l'individu possédait durant sa vie.

De Léry dit que la femme du mari défunt débite de longues kirielles à sa louange, chantant ces mots : *La mi amou, la mi amou, cara rident, oèil desplendou, cama leuge, bel dansadou, lo mé balen, lo m'esburbat, mati depes, fort tard cougat ;* c'est-à-dire, mon amour, mon amour, visage riant, œil de splendeur, jambe légère, beau danseur, le mien vaillant, le mien éveillé, matin debout, fort tard au lit (*Historia nav. in Brasiliam*, cap. 19).

Antiquités. Elias Herkman, qui avait été envoyé, par le comte de Nassau, dans l'intérieur de Pernambuco, pour chercher des mines, y trouva deux pierres rondes : la plus grande, placée sur l'autre, avait 16 pieds de diamètre, et son élévation était telle qu'un homme debout pouvait à peine atteindre son milieu. Il rencontra aussi une quantité de pierres arrangées comme des autels qu'il compare à quelques monuments de Drenthe en Belgique (2). Herkman fut

---

(1) Do Lago, *Estatistica, etc.*

(2) *Itaque devitatis montium acclivibus, incessere per planiora, ubi duo lapides molares exactæ rotunditatis et stupendæ magnitudinis visi; quorum diameter sedecim erat pedum, crassities vero tanta, ut è terræ superficie vix media lapidis pars attingi extremis digitis ab erecto posset. Alter alteri superincumbebat, major minori. E centro, miro spectaculo, frutex se attollebat* Karawata. *Quo fini hos congesserint Barbari, in tantâ harum rerum ignorantiâ, non facile dixerim.*

Visi iterùm magnæ molis lapides humano labore congesti, quales etiàm in Belgio Drentia regio habet, quos nulla vectatione, nulla hominum vi illuc deportari potuisse ob magnitudinem credas : eâ formâ, ut aras referre videantur. Barlæus res gestæ in Brazilia, p. 217 et 218. Amstelodami, 1647.

accompagné de plusieurs Potyguáras, natifs de ce district, qui avaient été enlevés par les Portugais. Les Brésiliens modernes n'ont aucun monument de ce genre.

M. Koster, voyageant dans la Parahyba, rencontra un prêtre qui s'occupait à dessiner une grosse pierre située dans le lit d'une rivière, et qui portait des figures et des inscriptions inconnues. Les habitants parlaient d'autres pierres semblables dans les environs (1).

Dans les ruines de la ville d'Insuacome ou Juassêma situées dans la province de Porto-Séguro, et sur les bords de la rivière du même nom, à 7 lieues au sud de la villa de S. Amaro qui fut détruite par les Abatyrás, on a trouvé des morceaux de briques, de métaux et divers objets. Ce sont, dit le prince Maximilien, les plus anciens monuments de l'histoire du Brésil, car on ne rencontre rien sur cette côte qui suppose des tems antérieurs à l'établissement des Européens dans ce pays (2).

Histoire. On croit généralement que le bois de Brésil (*cæsalpinia echinata,* L.) n'était pas connu avant la découverte du pays auquel il a donné son nom. Toutefois il en est question dans l'ouvrage intitulé : *anciennes Relations des Indes et de la Chine*, de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle. Cet ouvrage fut imprimé, à Paris, en 1718, par Renaudot. Il y est fait deux fois mention du bois de Brésil (pag. 4, 5 et 117), comme d'une production des îles, qu'il appelle *Ramni* (quelques-unes des îles Malayes), et connu comme article de commerce dans la mer Rouge ; mais il n'est pas dit que ce bois vint d'Arabie, ni comment il était importé. Dans ces îles de Ramni, il y a un grand nombre d'éléphants, du bois de *Brézil,* des arbres dits *chairzan*, et les peuples mangent de la chair humaine (pag. 4 et 5). Parlant de la navigation des vaisseaux de Siraf, il est dit qu'on trouve dans ces golfes des animaux qui donnent l'ivoire, et parmi les plantes du pays, on trouve l'ébène, le *bois de Brézil.* (Voyez pag. 116 et 117).

L'histoire nous fournit d'autres preuves que le nom de *Brésil* fut connu des Arabes long-tems avant la découverte de l'Amérique : *Zamora est matrix ligni Brazilii et Cannæ*

(1) Travels in Brazil, chap. 15.

(2) Voyage, etc., ch. 9.

Indiæ, dit *Albufeda*, *Tab. XVI*, *exhibens insulas maris orientalis*.

Le célèbre voyageur Marco Polo dit que, dans le Lanbri, royaume du grand Chan, on trouve en abondance du *bois de Brézil;* qu'il en apporta des plants à Venise pour les élever, mais que le sol était trop froid pour qu'ils pussent s'y développer (1).

Dans le catalogue Harlien, de Londres, il est question d'une île enchantée, *o Brazile*, ou récit de la découverte d'une île au nord d'Irlande, mais on voit que l'auteur de cette brochure voulait tourner en ridicule les auteurs gallois, concernant la découverte de l'Amérique par un individu de cette nation (2).

Le père George Fournier, dans ses *Mémoires de la marine française*, dit que les Normands et les Bretons soutiennent aussi avoir trouvé le *Brézil* avant Amérigo Vespucci et Cabral ; et que, depuis fort long-tems, ils y ont trafiqué sur la rivière de S.-Francisco, d'où ils apportaient le bois qu'ils appelaient le *Brézil* propre pour les teintures (3).

Les habitants du Brésil nommé anciennement *Arabutan*, ont raconté aux Portugais, à leur arrivée chez eux, l'histoire de trois révolutions. Les Tapuyas, maîtres de tout le reconcave de Bahia, en furent expulsés par les Tupinaes. Ces derniers furent chassés ensuite par les Tupinambas, qui vinrent de l'autre côté du Rio de S.-Francisco. Ces conquérants ne

---

(1) Voyages de Marco Polo, chap. 99. Recueil de voyages et de mémoires, publié par la société de géographie, tom. I. Paris, 1824.

(2) *History of Brazil*, by M. Southey, chap. 1, p. 22, note

(3) Hydrographie contenant la théorie et la pratique de toutes les parties de la navigation, lib. VI, cap. 12, 2e édit. in-fol. Paris, 1679.

Cet auteur dit, l'an 1504, ainsi qu'il est porté dans l'histoire de Niflet et dans Magin, les Basques, Normands et Bretons allaient en la coste des Morues, dite le Grand-Banc, vers le cap Breton. Il semble même qu'ils y aient été bien auparavant; car, dans une lettre écrite par Sébastien Gavot (Cabot) à Henri VII, roi d'Angleterre, l'an 1497, ces terres sont appelées du nom d'*îles de Bacaleos*, comme d'un nom assez connu. Or, on ne peut douter que ce nom leur ait été donné par les Basques, qui seuls, en toute l'Europe, appellent ce poisson *bacaleos* ou *bacallos*, et les originaires le nomment *apagé*.

restèrent pas long-tems unis. Ceux qui occupaient la moitié de la baie, firent la guerre à ceux du côté opposé. On enleva la fille d'un chef. Le ravisseur refusa de la rendre à son père. Celui-ci n'étant pas assez fort pour se faire justice, se retira avec ses gens, à l'île d'Itaparicá, où il obtint du secours des nations des bords de Paraguaçu, ce qui donna lieu, pendant quelque tems, à une guerre sanglante.

1500. *Découverte du Brésil,* par *Pedro Alvares Cabral.* Le roi D. Manoel (Emmanuel), voulant découvrir un passage facile aux Grandes-Indes, équipa une flotte de 13 navires armés en guerre, mit à bord 1,500 hommes, soldats et marins, et en donna le commandement au général Cabral (1), avec ordre de faire voile pour Calecut (Calcutta), et d'y créer un établissement. Il avait à bord sept franciscains, huit chapelains et un vicaire qui y devaient rester, avec la permission du Zamorin, sous la direction de *Fray Henrique de Coimbra*, ensuite évêque de Ceuta. *Ayres Correa* fut nommé chef de la colonie, et on lui donna deux écrivains ou greffiers (*escrivãos*) *Gonçalo Gil Barboza* et *Pédro Vaz de Caminha*, pour l'aider dans l'exercice de ses fonctions.

Cabral partit de Lisbonne le 9 mars 1500, et suivant la même route que Vasco de Gama, il aperçut, le 14, les îles de Cabo-Verde (2), à la hauteur desquelles une tempête l'assaillit, et un des navires commandé par Vasco d'Athayde, se sépara de la flotte sans la rejoindre depuis (3).

---

(1) Fils de Fernam Cabral, adélantade de la province de Beira, séñor de Zurára èt alcaide *mor* de Belmonte. Lés autres capitaines étaient Sancho de Thoar Nicolau Coelho, qui avait fait le voyage avec Vasco da Gama; Simam de Miranda d'Azevedo, Ayres Gomez da Sylva, Vasco et Pedro de Athay, Simam de Pina, Nuno Leytão, Luiz Pirez, Gaspar de Lémos, Bartholomeu Diaz, qui avait découvert le cap de Bonne-Espérance, et Diogo Diaz, son frère.

(2) Situées entre le 14e dégré 48' et le 18e dégré de lat. N., et les 351° 55' et 355° 55' de long. O. de l'île de Fer. Ces îles furent découvertes, dans l'année 1445, par Diniz Fernandes, qui transporta en Portugal les premiers noirs (P. Santa Maria, *Ann. hist.*, t. II, de maio). En 1460 (1er mai), elles furent reconnues par Antonio de Nole, Génois. La capitania do Ilhas de Cabo-Verde fut érigée en capitania générale par décret du 26 mars 1808. Voyez *Memorias historicas do Rio de Janeiro*, t. I, p. 102, notas.

(3) Ce navire revint à Lisbonne dans un mauvais état.

Afin d'éviter les calmes de la côte d'Afrique et profiter des vents alisés de nord-est, il se dirigea vers l'ouest. Le 21 avril, il rencontra certaines plantes marines qui indiquaient une terre voisine ; et, le 24, se trouvant sous la lat. de 17° sud, il découvrit un continent, celui du Brésil, qu'il prit pour une île. Il s'approcha de la *serra*, nommée *Aymores*, et jeta l'ancre. Le jour suivant, il reconnut le *Rio do Frade*, et ne pouvant pas y entrer à cause du peu de profondeur de ses eaux, et le vent n'étant pas favorable pour cotoyer vers le sud, il navigua vers le nord, et, le 25 dudit mois, une tempête survint qui le força à gagner la rade, qu'il nomma *Porto-Seguro* (1) ou le *Port-Sûr*, latitude 16° 36'.

Il y établit, le 3 mai, une croix de pierre, et en prit possession pour la couronne de Portugal. Il donna à la hauteur la plus remarquable le nom de *Mont-Pascal* (2), et au pays celui de *Santa-Cruz* (3). Cette contrée abondait en maïs et en coton. En sondant le port, le pilote, Affonso Lopez, s'empara de deux Indiens dans un canot qu'il amena à l'amiral. Il les

---

(1) L'auteur de la *Corografia Brazilica* dit que l'*Armada* de Cabral jeta l'ancre dans la baie de son nom, *Enseada Cabralia*, à quatre lieues au nord de Porto-Séguro, et une au sud de Santa-Cruz, et que ce port est le seul de la province où les grands navires peuvent entrer. *Cor. Braz.*, II, 80.

Porto-Séguro est situé sur un terrain élevé, à l'embouchure du Buranhen, ou Rio da Cachoeira (rivière de la Cataracte). Cette ville, capitale de la province, est bien fortifiée. Elle est ornée d'une mère-église, d'une *misericordia*, de l'ancien hospice des Jésuites, où les *ouvidors* résident actuellement. Les maisons, généralement à un seul étage, sont bâties en bois ou en briques molles, couvertes de plâtre. Les rues ne sont pas pavées.

Le port est formé par un récif qui se voit à l'eau basse, et n'a que douze pieds de profondeur.

Cette ville fut presque détruite par les Abatyrás ; et, après avoir été rebâtie, elle souffrit beaucoup des invasions des Guerins. Un chef des Tapuyas, nommé *Tateno*, cacique du Rio-S.-Antonio, la défendit contre ses compatriotes et la sauva durant la guerre des Hollandais. Porto-Séguro n'avait pas plus de cinquante habitants. Elle en contient actuellement environ trois mille, y compris trois villages aux environs.

Le rocher de Porto-Séguro, selon les observations de l'amiral Roussin, est situé sous la latitude de 16° 26' sud et 41° 23' ouest de Paris.

(2) En l'honneur de l'*oitavario* ou l'*octave* de Pâques.

(3) A cause du jour qui est dédié à la sainte-croix.

fit habiller à la portugaise, et ensuite mettre à terre accompagnés d'un *degradado* ou condamné à la déportation, pour observer les habitudes de ce peuple.

Bientôt un grand nombre se présentèrent en dansant et chantant au son des cornets et des flûtes. Ils avaient le teint olivâtre, ils portaient les cheveux longs, et étaient nus jusqu'à la ceinture. Ils avaient le corps peint de différentes couleurs. Des morceaux d'os suspendus aux oreilles, aux lèvres et aux joues. On leur offrit du pain, du poisson salé et du vin qu'ils refusèrent; mais ils acceptèrent des babioles, et donnèrent en échange de la farine de mandioca, de l'axi, des patates, du maïs, des fruits et des perroquets rouges et verts. Ils vinrent au nombre de 200 sans arcs ni flèches, et aidèrent les marins à couper du bois et à l'apporter à bord des navires. A la distance d'une lieue et demie de la côte, on découvrit neuf ou dix cabanes de bois couvertes d'herbes, dont chacune pouvait contenir trente à quarante personnes. Cabral laissa sur le rivage deux criminels, de vingt qu'il avait amenés de Portugal. On entendit leurs plaintes parmi les naturels, qui cherchaient à les consoler et à faire voir qu'ils étaient susceptibles de pitié (1).

Cabral expédia le capitaine Gaspar de Lémos pour porter au roi dom Manoel la nouvelle de cette découverte; et, le 2 mai, il reprit la route des Indes (2).

---

(1) *Gli confortano et mostravano havere di loro pieta*, *Ramusio*.

(2) La découverte du Brésil est ainsi racontée par les historiens les plus dignes de foi; mais il est prouvé que les côtes de ce pays, voisines de l'embouchure du Maranham, avaient été découvertes quelques mois avant par Vincent Yañez Pinzon. Toutefois, avant le retour en Espagne du navigateur castillan, Cabral en avait pris possession.

Ramusio, *Viaggi*, vol. I, feuilles 122-128.

Navigatione del capitano Pédro Alvarez, scritta per un piloto portughese, etc.

Joam de Barros, déc. I, lib. V, cap. 2.

Herréra, déc. I, lib. IV, cap. 1.

Brito Freyre, *Guerra Brazilica*, lib. I, no. 17-25.

De Vasconcellos, *Noticias*, etc., lib. I, no. 7-12.

Castanheda, I, 30.

Corografia Brazilica. L'introduction de cet ouvrage renferme une lettre écrite par Pédro Vaz de Caminha, l'un des *escrivães*, ou secrétaires de l'*Armada*, et adressée au roi dom Manoel, le

Le 9 mai, un orage engloutit quatre de ses vaisseaux avec tous leurs équipages. Le reste de la flotte poursuivit sa route, tourna le cap, et entra dans le golfe de Mosambique, le 24 juillet.

1500. *Découverte de la côte orientale du Brésil, par Vicente Yañez Pinzon*, selon l'historien Herréra et d'autres auteurs. Ce navigateur, qui avait accompagné l'amiral Christobal Colon dans son premier voyage en 1499, ayant obtenu la permission du roi de Castille, de parcourir les parages que ce dernier n'avait pas visités, équipa, à ses frais, quatre caravelles, et partit du port de Palos, avec son neveu Ariez Pinzon, le 18 novembre 1499, se dirigeant vers les îles Canaries : il s'arrêta à l'île de Santiago, l'une de celles du cap Vert, le 13 janvier 1500, d'où il prit la route du sud et ensuite celle de l'est; et ayant navigué 700 lieues, il passa l'équateur; et se dirigeant encore du côté du levant, l'espace de 240 lieues, il découvrit, le 26, le cap qu'il nomma *Cabo de la Consolacion* (1), La mer, qui avait seize *brazos* de profondeur, était blanchâtre et trouble comme un fleuve. Il descendit à terre, où il reconnut les traces d'hommes qui s'étaient retirés à l'approche des vaisseaux. Il grava, sur l'écorce d'un pin, la date de sa découverte, et prit possession du pays pour la couronne de Castille. La même nuit, les naturels allumèrent beaucoup de feux. Le lendemain matin, Pinzon fit débarquer quarante Castillans, bien armés, qui, s'avançant vers l'endroit où on avait vu des feux, rencontrèrent trente-six Indiens, armés d'arcs et de flèches, qui furent bientôt suivis de beaucoup d'autres. Les Castillans cherchèrent à les attirer par

---

1er mai 1500, de Porto-Séguro, pour lui donner tous les détails de cette expédition pendant son séjour dans ce port. D'après cette lettre, qui se trouve à la fin du volume (*note* B), il paraît certain que Cabral croyait que cette terre était une île. « Je baise les mains de votre altesse royale, de ce port sûr de *votre île de Véra-Cruz*, etc. » Cette lettre est déposée aux archives navales de Rio-Janéiro.

(1) Ainsi nommé, parce qu'il y entra après avoir essuyé une violente tempête.

L'auteur de la *Corografia Brazilica* semble croire que ce cap de la Consolacion, situé par 8e degré et demi de latitude sud, fut découvert par Gaspar de Lémos dans son voyage de Porto-Séguro au Portugal lorsqu'il fut envoyé par Cabral, pour annoncer au roi la découverte du Brésil.

des signes et par le moyen de présents, de sonnettes, de miroirs, etc.; mais les Indiens se refusèrent à toute communication, et se retirèrent sans faire usage de leurs armes.

Pinzon remit à la voile, et arriva à l'embouchure d'une rivière où l'eau n'était pas assez profonde pour admettre ses navires. Il fit débarquer quelques soldats pour reconnaître le pays, où ils rencontrèrent une quantité d'Indiens tout nus. Un Espagnol, bien armé, s'avança vers eux, en les engageant par des gestes à s'approcher, et leur jeta une sonnette. Les Indiens, en échange, lui jetèrent un bâton doré, de deux palmes de long. Pendant qu'il se baissait pour le ramasser, ces naturels l'entourèrent; mais il réussit à regagner les barques, après en avoir blessé plusieurs. Les Indiens arrivèrent sur le rivage, décochèrent leurs flèches et cherchèrent à s'emparer des barques. Les Castillans se défendirent avec courage, et les forcèrent à se retirer avec perte de huit à dix tués et d'un plus grand nombre de blessés. Les Castillans, ayant perdu plusieurs de leurs compagnons, regagnèrent leurs vaisseaux. Le commandant remit à la voile, et cotoyant 40 lieues vers l'ouest, il se trouva dans l'eau douce dont il fit remplir les tonneaux. Il reconnut qu'elle conservait sa douceur dans la mer, l'espace de 40 lieues. En s'approchant de la terre, pour en connaître la cause, il rencontra plusieurs îles agréables, dont les habitants abordèrent les navires avec la plus entière confiance. Arrivés à l'embouchure du fleuve, les navires furent exposés au plus grand danger, étant élevés à plus de deux piques de haut par l'impétuosité du courant luttant contre celui de la mer (1).

Pinzon ne trouvant rien qui pût l'engager à s'arrêter dans ces parages, enleva trente-six hommes pour les vendre comme esclaves, et se dirigea vers la côte de Paria. Là, il découvrit une autre grande rivière d'eau douce, qui conserve sa fraîcheur dans la mer l'espace de 25 à 30 lieues. Il l'appela, pour cette raison, *Rio-Dulce* ou rivière d'eau douce (2). Ses bords étaient habités par les Aruacas. Pinzon

(1) L'amiral Colon (Colomb) éprouva la même chose lorsqu'il entra par la bouche de la Sierpe pour sortir par celle del Drago.

(2) On a supposé depuis que c'était l'un des bras du grand fleuve Yupary, ou le golfe Doux, situé entre Paria et l'île de la Trinité. Pinzon croyait que la terre qu'il avait visitée était celle des Indes, au-delà du Gange, et qu'il avait navigué au-delà de la cité de Cathay. (*Herréra*).

entra dans le golfe de Paria, où il prit du bois de Brésil, et se dirigea ensuite vers Hispaniola. Après avoir parcouru une étendue de 600 lieues de côtes au sud-est de ce golfe, il repassa la ligne; et s'arrêtant à certaines îles, vers le 10ᵉ dégré de latitude nord, il perdit deux de ses navires et leurs équipages dans une tempête. Il continua sa route avec les deux autres, et arriva à Hispaniola le 23 juin. De là, il retourna en Espagne vers la fin de septembre, après un voyage de dix mois et quinze jours. Il rapporta 20 esclaves, 3,000 livres pesant de bois de Brésil, une certaine quantité de casse, de gomme, de pierres qu'on croyait être des topazes, d'une espèce de jonc et le corps d'un opossum ou didelphe (*didelphis*, L.), qui mourut pendant le voyage (1).

1500. *Voyage de Diégo de Lepé.* Peu de tems après le départ de Pinzon, vers la fin de décembre 1499, Diégo de Lepé, natif de Palos de Moguer, mit à la voile avec deux navires, et passant par l'île *del Fuego*, l'une de celles du cap Vert, il se dirigea vers le sud et ensuite vers l'est, et arriva au cap S.-Augustin. Il doubla ce cap; et s'arrêtant à

---

(1) Herréra, déc. I, lib. IV, cap. 6.

Cet auteur dit: « à 26 *de Enero descubrió tierra, bien lexos, i esto fue el Cabo, que aora llaman de S.-Agustin, al qual llamò Vicente-Yañez;* Cabo de Consolación, *i los Portugueses dicen la tierra de Santa-Cruz, i aora del Brazil*; c'est-à-dire, le 26 janvier il découvrit de loin la terre qui était le cap nommé actuellement S.-Augustin, et que Vicente-Yanez avait nommé le cap *de Consolación*. Les Portugais l'apellent la terre de Santa-Cruz, et maintenant le Brazil.

Les détails du voyage de Pinzon, racontés par Herréra même, prouvent qu'il n'avoit pas abordé au cap S.-Augustin, situé à plus de 400 lieues portugaises de l'embouchure du Maranham, et que les eaux douces sur lesquelles il navigua étaient celles de ce fleuve. Le cap qu'il avait vu de loin était celui du nord, situé par le 2ᵉ dégré de latitude nord. Les terres du cap S.-Augustin sont basses, les eaux de la mer de cette côte sont salées, limpides, et ont une grande profondeur. Cor. Braz, Introducçao, p. 34 et 35.

Petrus Martirus, déc. I, lib. IX.

Grynæus de navigatione Pinzoni, cap. 112 et 113.

Gomara, *Hist. de las Indias*, cap. 85.

Pour honorer la mémoire de Pinzon, on donna son nom à un fleuve de Guiana: c'est l'Oyapoc, situé sous la latitude de 1° 30' nord, qui servait de démarcation entre les possessions portugaises et espagnoles.

plusieurs endroits sur la côte, il prit possession du pays au nom des rois de Castille. On y trouva un arbre d'une grosseur si prodigieuse, que seize hommes ne pouvaient l'embrasser. Le commandant passa ensuite au fleuve Maranham dans lequel il entra. Les habitants, encore irrités de la conduite de Pinzon, attaquèrent les Castillans et en tuèrent dix. Cotoyant la terre ferme par la même route que Yañez Pinzon avait prise, de Lepé arriva à Paria, après plusieurs autres rixes avec les naturels, dans lesquelles quelques uns furent tués et d'autres enlevés (1).

1501. *Découverte du Brésil, d'après le récit d'Amérigo Vespucci.* Ce navigateur habile, Florentin de nation, s'était retiré à Séville pour se reposer des fatigues des deux voyages qu'il avait faits aux Indes occidentales, par les ordres du roi don Fernando de Castille. Il y méditait une nouvelle expédition à *la Terre des Perles*, lorsque le roi de Portugal lui fit proposer d'entrer à son service, pour aller à la découverte de pays inconnus. Il l'invita à se rendre auprès de sa personne pour recevoir ses ordres; mais Vespucci s'excusa à cause de sa santé. Dom Emmanuel résolut néanmoins de l'attirer chez lui, et il y réussit par l'influence de son ami, Julien del Giocondo, Florentin. Vespucci quitta l'Espagne secrètement, et se rendit à Lisbonne.

Le roi fit mettre à sa disposition trois caravelles armées, et l'engagea à reconnaître les limites de ce nouveau pays du côté du midi, et à chercher un passage pour aller aux Moluques. Il appareilla du port de Lisbonne, le 13 mai 1501, relâcha aux îles Canaries, et abordant ensuite la côte occidentale d'Afrique, il s'arrêta onze jours pour faire de l'eau et du bois à un port nommé Beseneghe (2) ou Bisenèque,

---

(1) Herréra, décad. I, lib. IV, cap. 7. Cet auteur ne parle pas du retour de Lepé; mais il est question, dans le douzième chapitre suivant, d'un traité conclu avec lui, pour aller faire des découvertes, avec quatre navires, pour la moitié du profit du voyage. Pétrus Martyrus, dans sa relation du voyage de Pinzon, fait mention d'arbres d'une grande dimension; ce qui fait croire qu'Herréra parle d'une expédition postérieure au retour de Pinzon. *History of Brazil*, by M. Southey, vol. I, p. 7, note 6.

(2) Le cap Vert, nommé, par Ptolémée, *Promontoire d'Ethiopie;* par les nègres *bisenegue* et par les habitants du pays, *Mandagan.*

L'auteur de la *Corografia Brazilica* suppose que ce port est

situé par.: 14ᵉ dégré et demi de latitude septentrionale. Se remettant en mer, il se dirigea vers le sud, et vogua près de la ligne, durant soixante-sept jours, sans voir de terre, au milieu de pluies et de tempêtes affreuses. « Aucun des pilotes,» dit Vespucci, « ne put dire, à 50 lieues près, où nous étions : ballottés, nous errions à l'aventure, sans savoir où nous allions, quand, par bonheur, je pris, encore à tems, l'astrolable et le quart de nonante; c'est ce qui nous sauva la vie à tous. »

Echappé à ce danger, il se trouva en vue d'une grande île ou continent situé sous le 5ᵉ dégré de latitude méridionale (1), à 700 lieues environ au sud-ouest du port de Lisbonne. Se voyant à une demi-lieue de la côte, il fit mettre les chaloupes à la mer pour aller reconnaître le pays qui lui parut charmant. Un grand nombre de naturels s'étaient réunis sur le sommet d'un coteau, d'où ils regardèrent les navires avec le plus grand étonnement; mais ils refusèrent de s'approcher de la côte, malgré toutes les démonstrations amicales de l'équipage. N'ayant pu réussir à les attirer sur le rivage, on y laissa quelques sonnettes, de petits miroirs et d'autres objets, et on reprit le large. Alors ils descendirent pour s'emparer de ces objets et se retirèrent vers la hauteur. Le lendemain, ils avaient allumé du feu le long du rivage, ou une quantité se trouvaient assemblés. On voulut s'assurer s'ils avaient de l'or ou des épiceries. Deux marins ayant demandé permission au capitaine d'aller reconnaître le pays, il y consentit, leur ordonnant néanmoins de revenir dans cinq jours. Le septième jour, les naturels montrèrent quelque désir d'entrer en relation avec les Portugais; mais ceux-ci craignant quelque plan d'attaque, regagnèrent leurs chaloupes; seulement un jeune marin, d'une force et d'une agilité remarquables, fut envoyé auprès des femmes pour entamer la connaissance. Il fut aussitôt environné par celles-ci qui le touchèrent et le regardèrent avec

---

celui de l'île de Gorée, situé par le 14ᵉ dégré 40' 10" de latitude septentrionale, près cabo Verde. *Introducção*, p. 37.

L'expédition de Pédro Alvarez Cabral, revenant de Calicut, y avait relâché en même tems. *Venissemo alla prima terra giunta col capo Verde, detta Beseneghe, dove trovammo tre navili che'l nostro re di Portugallo mandava a discoprire la terra nuova che noi havevamo trovata quando andavamo á Calicut.* Ramusio, *Viaggi*, vol. I, feuillet 128.

(1) Vers le Rio-Grande, au sud du cap Roque.

surprise, lorsqu'une d'elles descendit de la colline, et lui donna un coup de pieu qui le jeta raide mort par terre; les autres le traînèrent en hâte, par les pieds, jusqu'au sommet du coteau. En même tems, les hommes s'avancèrent sur la côte et lancèrent une volée de flèches; mais ils furent promptement dispersés par le bruit d'une décharge de quatre pièces de canon, et ils s'enfuirent vers les femmes. Bientôt elles allumèrent un grand feu, firent rôtir leur prisonnier, le coupèrent en morceaux et en firent un grand repas. Ces cannibales témoignèrent, par leurs signes, qu'ils avaient fait subir le même sort aux deux autres Portugais qui étaient venus les trouver auparavant. L'équipage proposa au commandant d'aller punir cette atrocité; mais il ne voulut point y consentir.

Vespucci ayant pris possession de ce pays, au nom du roi de Portugal, quitta cette côte inhospitalière; et fesant voile au sud-est, il doubla le cap auquel il donna le nom de *S.-Augustin*, situé vers le 8e dégré de latitude sud. Continuant à parcourir la côte, il toucha à plusieurs endroits où il fut bien reçu par les naturels; et il ne pouvait se lasser d'admirer la beauté du pays, dont les arbres et les fruits répandaient l'odeur la plus suave. « Il en transsude », dit-il, « des gommes, des liqueurs et des sucs, avec lesquels, si nous connaissions leurs vertus, nous trouverions de quoi fournir à nos plaisirs, guérir nos maladies et conserver notre santé. S'il y a dans le monde un paradis terrestre, il doit être près de ces lieux. Le climat y est si doux, qu'il n'y a ni froid dans l'hiver, ni chaud dans l'été. L'air est rarement chargé de nuages. Quelquefois il tombe une rosée légère, qui se dissipe trois ou quatre heures après. Le ciel est orné d'étoiles qui nous sont inconnues, dont j'ai compté, peut-être vingt d'un éclat semblable à celui de Vénus et de Jupiter. J'ai examiné leur course, et j'en ai mesuré tant le diamètre que la circonférence. »

Après cinq jours de repos, il remit en mer, emmenant avec lui trois Indiens, de bonne volonté, afin d'apprendre leur langue. Continuant à longer la côte vers le sud-ouest, cette terre lui parut un continent qui s'étendait vers le midi; et parcourant toujours la même route, il atteignit le 32e dégré de latitude (1). « Depuis quelque tems, nous ne voyons plus la

(1) Nous allâmes tant, dit-il, du côté du sud, que nous étions déjà hors du tropique du Capricorne, où le pôle antarctique s'élevait sur l'horizon de 32 dégrés.

petite ourse, et la grande se montrait à nos regards, presque à l'extrémité de l'horizon. Pour nous gouverner, nous consultions les étoiles du pôle antarctique, dont le nombre est considérable, et qui sont beaucoup plus grandes et plus brillantes que celles de notre pôle. J'observai leurs figures; je remarquai les cercles qu'elles décrivaient autour du pôle austral, et je calculai leurs diamètres et leurs demi-diamètres. » Selon l'estime de Vespucci, il avait cotoyé 750 lieues, c'est-à-dire 150 depuis le cap S.-Augustin, vers l'ouest, et 600 vers le sud-ouest.

Ne trouvant point de mines, il s'approvisionna de bois et d'eau pour six mois, et fit voile, le 15 février 1502, pour revenir en Europe, à la faveur d'une brise sud-est qui le porta, après un trajet de 500 lieues, jusqu'à la hauteur du 52e dégré de latitude méridionale, le 1er jour d'avril. Le 3, il essuya une violente tempête, dont les horreurs furent augmentées par la brume obscure du jour et les ténèbres de longues nuits de quinze heures au milieu de l'hiver de cette région. Le soleil se trouvait alors à l'extrémité du signe du Bélier.

Sortant de cette tempête, le 7, Vespucci découvrit une nouvelle terre (*la Terre Australe*), qu'il cotoya l'espace de 20 lieues. Ne trouvant ni port ni habitants, et éprouvant d'ailleurs un grand froid, auquel, dit-il, il n'y avait pas moyen de résister, il tourna la proue du côté de l'équateur, entre le nord et le nord-est; et après une course de 1300 lieues, il arriva, le 10 mai, à Sierra-Léone, en Afrique. Il y resta quinze jours pour se refaire, et se trouva obligé de brûler un de ses vaisseaux qui ne pouvait plus naviguer. Enfin, vers la fin de juillet, il toucha aux îles Azores, où il passa encore une quinzaine, et rentra dans le port de Lisbonne, le 7 septembre 1502, après quinze mois et onze jours de navigation.

Vespucci dit ensuite : « Je passe sous silence un grand nombre d'autres nations que je vis en voyageant au sud jusqu'au-delà du tropique du Capricorne. J'ajouterai seulement quelques détails sur la nature de ce pays et de ses habitants inconnus jusqu'à présent. Le ciel est pur; l'air est tempéré par les vents de l'est qui traversent l'Océan Atlantique. Il n'y a point d'hiver proprement dit. Le pays est fertile et très-pittoresque. Les arbres produisent d'excellents fruits et la terre, des racines (mandioca) qui fournissent du pain. Il y a des arbres à fleurs qui répandent l'odeur la plus

suave et d'autres résineux dont j'ignore les qualités. J'y reconnus beaucoup d'arbres de casse et d'autres arbres verts. J'ai vu beaucoup d'oiseaux, surtout des perroquets. L'or y abonde, mais les habitants ne paraissent pas en faire grand cas, et nous n'en avons pas rapporté dans ce voyage-ci.

» Les habitants, d'un naturel assez doux, vont entièrement nus et ont la taille bien faite; leur couleur est rougeâtre, ce qui est occasionné par l'ardeur du soleil, auquel ils sont continuellement exposés. Leurs cheveux sont noirs, longs et plats et non crêpus comme ceux des Africains. Ils montrent de la grâce dans leur démarche et dans leurs exercices. Leur visage ne serait point désagréable, mais ils le rendent horrible, en se perçant les joues, le nez, les lèvres et les oreilles de trous, dans lesquels ils portent des morceaux d'os blancs, d'ivoire, de cristal, de marbre ou d'albâtre. J'en vis un avec sept de ces trous dans le visage, où il portait des morceaux de pierre du poids de deux marcs.

» Les femmes ne sont ni mal faites ni laides. Elles ne se percent que les oreilles, où elles portent des anneaux garnis de perles; elles ont un violent penchant à la lubricité; elles préparent pour les hommes une boisson d'un certain suc d'herbe dont la propriété est aphrodisiaque; elles rendent cette passion plus forte encore, en appliquant certains insectes à la partie virile, ce qui occasionne quelquefois des accidents fâcheux.

» Ces peuples n'ont aucune forme de gouvernement : les biens sont en commun. Un homme prend autant de femmes qu'il le veut sans distinction de parenté. Ils ne connaissent ni loi, ni raison, ni pudeur, ni temple, ni religion, ni idole, ni monnaie, ni commerce; mais, excités par les vieillards, ils se font entre eux une guerre cruelle. Ils mangent leurs prisonniers. Dans un village, où je restai vingt-sept jours, j'ai vu leur chair exposée comme celle des animaux l'est dans nos boucheries. Un individu se vantait un jour d'avoir mangé sa part de plus de 300 hommes. On nous fit entendre que quelques personnes du pays vivaient jusqu'à 150 ans (1). Leur principale nourriture était le poisson qui abondait sur la côte.

» J'appelle, » dit Vespucci, « tout ce nouveau monde que je

(1) On ne comprend pas trop comment ces peuples se firent entendre sur ces sujets, car il n'y avait pas d'interprète.

viens de parcourir un deuxième hémisphère. Il est peut-être moins grand que le nôtre, mais, à coup sûr, il mérite bien ce nom, car ma course comprend le quart du globe. Voilà,» continue-t-il, « le détail succinct de mon troisième voyage. J'espère plus tard vous rendre compte du quatrième, car je vais m'embarquer sur une nouvelle flotte, afin de chercher l'Orient par le sud. Je vous prie de donner de mes nouvelles à Antoine Vespucci, mon frère, et à mes autres parents » (1).

D'après les lettres de Vespucci, il fit ce voyage pour le roi de Portugal, après celui fait par Cabral. Francisco da Cuñha, auteur supposé du manuscrit intitulé : *Descripção geografica d'America Portugueza*, ou *Description géographique de l'Amérique portugaise*, écrit en 1587, assure que Gonçalo-Coelho reconnut, le premier, la côte du Brésil, après Cabral y Lémos, mais il ne dit pas dans quelle année.

Dans le récit du voyage de Cabral, par Ramuzio, le pilote de la flotte dit : « Nous arrivâmes au cap de Bonne-Espérance par un tems favorable; et, continuant notre voyage, nous nous arrêtâmes à Beseneghe, près le cap Vert. Là, nous fîmes rencontre de trois caravelles chargées, par le roi de Portugal, de découvrir de nouvelles terres que nous avions déjà reconnues en allant à Calcutta » (2).

Malheureusement le nom du chef de cette flottille n'est pas mentionné. Les uns pensent que c'était Vespucci; les autres, Gonçalo-Coelho ou Christovaõ-Jaques.

L'auteur de l'ouvrage manuscrit, *Roteiro geral do Brazil*, etc., après avoir parlé du voyage de Cabral, dit : « Le

---

(1) *Gio. Battista Ramusio, delle navigatione et viaggi*, etc., tom. I, feuilles 128-132, *in Venetia*, 1606. *Di Amerigo Vespucci Fiorentino, lettera prima dirizzata al Magn. Sig. Pietro Soderini, gonfaloniere perpetuo della Mag. et excelsa Signoria di Firenze di due viaggi fatti per il sereniss. Don Emmanuel re di Portugallo.*

Di Amerigo Vespucci, lettera II.

Sommario di Amerigo Vespucci, Fiorentino, di due sue navigationi al magnific. sig. Pietro Soderini, gonfaloniere della magnifica republica di Firenze.

Voyez aussi *Grynæus navigationum Alberici Vesputii epitome. De novo orbe e lingua Hispana in Ithalicam traducto*, cap. 114. Basiliœ, 1555. (Voyez note C à la fin du volume.)

(2) *Ramusio*, tom. I, feuillet 128.

Ant. Galvam, *Descobrimentos antiq. et modernos*

roi envoya, pour faire des découvertes dans ces parages, Gonçalo-Coelho avec trois caravelles, etc. Cet ouvrage précieux est dédié, en 1587, à dom Christovam de Moura, conseiller d'état.

Au reste, quelles que soient les contradictions qui règnent à l'égard du commandant de l'expédition, tous (Vespucci, Antonio Galvam et le pilote de la flotte de Cabral), tant Portugais qu'Italiens, sont d'accord pour fixer l'époque du départ de l'escadre au 1er mai 1501, et son arrivée au Brésil, au 17 août suivant, près le Rio-Grande, au sud du cap S.-Roque.

Pédro de Magalhaes-Gandavo, premier historien du Brésil, où il passa plusieurs années, ne fait pas mention des deux voyages de Vespucci au Brésil (1).

Selon Petrus-Martyrus, Vespucci avait navigué jusqu'au 55e dégré; Gomara dit jusque vers le 40e dégré; mais il est persuadé que Vincent Pinzon et Juan Diaz de Solis l'ont outrepassé.

Le père Maffeus dit (lib. II): Le Brésil est une partie du Nouveau-Monde, laquelle, peu après que Pédro Alvarès Cabral la découvrit, fut reconnue soigneusement par Amérigo Vespucci, sous les heureux auspices du roi dom Manoel (2).

Plusieurs auteurs réclament pour Vespucci la découverte de la Plata, croyant que ce fut lui qui pénétra le premier dans ce fleuve, mais il n'en parle pas lui-même dans ses lettres contenant le récit de ses voyages.

Claude Bartolemeo, dans son *Orbis maritimus*, dit: Américo Vespucio, dans l'année 1501, entra au Rio de la Plata, jusqu'alors inconnu des nations de l'Europe, et trouva dans cette rivière des îles très-riches, avec d'innombrables mines d'argent et de pierres précieuses (3).

Dans une édition de la Géographie de Ptolémée, imprimée à Rome, en 1508, il y a une carte qui indique que les Por-

(1) *Historia da Provincia de Santa-Cruz* a que vulgarmente chamamos Brazil, Lisboa, in-4°, 1579.

(2) *Est autem Brazilia novi orbis pars quam paulo post Cabralis accessum Americo Vespucius Florentinus ejusdem Emmanuelis auspiciis accuratius exploravit.*

(3) *Hunc (argenteum fluvium) primus Americus Vespucius intravit, anno 1501, invenitque in eo, insulas gemmiferas et innumerabiles argenti fodinas*, lib. II, cap. 36.

tugais avaient reconnu le continent jusqu'au 30e dégré de latitude sud sans en trouver l'extrémité. La terre de Brésil, qui y porte le nom de *terra santæ crucis*, est séparée du continent américain.

Le père Mariana dit (lib. XXII) : « Amérigo Vespucio, Florentin, par ordre du roi dom Manoel, découvrit tout le Brésil dans l'année 1500 » (1).

1503-4. *Seconde exploration de la côte du Brésil, d'après le récit de Vespucci.* Le rapport que ce navigateur présenta au roi dom Manoel, ne lui donna pas une haute idée du pays qu'il venait de découvrir, et il aima mieux faire reconnaître une certaine île, nommée *Melcha* (probablement Malacca), que l'on croyait située à l'ouest de Calicut, et que l'on disait être très-riche et pouvoir servir d'entrepôt pour tous les bâtiments naviguant dans la mer des Indes. La flotte, composée de six caravelles, partit de Lisbonne, le 10 mai 1503, et allant droit aux îles du cap Vert, elle y resta treize jours, et remit à la voile vers le S.-E. Le commandant, homme présomptueux et bizarre, dit Vespucci, résolut, sans nécessité, et contre l'avis des autres capitaines, de se diriger vers Sierra-Léone, dans l'Éthiopie méridionale, pour reconnaître cette côte. La saison n'étant pas favorable pour rester dans ces parages, et la flotte ayant essuyé un ouragan sans pouvoir attérer, il fut obligé de revenir au véritable but du voyage. Reprenant sa route vers le sud-ouest, après une navigation de 300 lieues, il découvrit, vers le 3e dégré de latitude sud, au milieu de l'Océan, une île déserte (2), n'ayant guère que deux lieues de long sur une de large, et sur les rochers de laquelle le S.-Lorenzo, de 300 tonneaux, vint échouer. L'équipage fut heureusement sauvé, mais les provisions qui se trouvaient à bord furent perdues. Vespucci, qui avait reçu l'ordre d'aller explorer cette île, y découvrit un ancrage commode et bien abrité où on pouvait se procurer de bonne eau. Les oiseaux de

---

(1) *Americus Vespucius Florentinus Emmanuelis Lusitaniæ Regis auspiciis anno primum 1500, Braziliam universam exploravit.*

(2) Quelques auteurs prétendent que c'était l'île de Fernando de Noronha, située sous la latitude de 3° 56' sud, et longitude 34° 58' ouest de Paris (*Conn. des tems*); d'autres que c'était l'île de l'Ascension, située sous la latitude de 7° 55' sud, et 16° 43' ouest de Paris (le cap. Sabine).

terre et de mer y étaient en si grande abondance et si peu effrayés de la présence de l'homme, qu'ils se laissaient prendre à la main. Il n'y avait point d'autres animaux, excepté quelques reptiles. Vespucci chercha vainement les autres navires pendant huit jours. Enfin, en ayant rencontré un au bout de ce tems, ils firent voile de concert, conformément à ses instructions, vers la terre qu'il avait découverte à son précédent voyage, courut 300 lieues, et après dix-sept jours de navigation, entra dans un port qu'il nomma *Baia di Tutti i Santi*, ou baie de Tous-les-Saints, parce qu'il la découvrit le jour de cette fête. Il y resta deux mois et quatre jours sans avoir aucune nouvelle des autres navires. Il se décida alors à se remettre en mer, et rangeant la côte, l'espace de 260 lieues, vers le midi, il aborda à un port, situé, d'après ses observations, à la latitude de 18° sud et 35° de longitude du méridien de Lisbonne. Il y séjourna cinq mois pour construire un fort, dans lequel il mit vingt-quatre hommes appartenant au vaisseau qui avait péri, avec douze pièces de canon, des armes et des provisions pour six mois. Comme les naturels ne montraient aucune intention hostile, quelques-uns de ses gens pénétrèrent jusqu'à 40 lieues dans l'intérieur du pays. Ayant pris à bord une quantité de bois de Brésil, des singes et des perroquets, il remit à la voile pour retourner à Lisbonne, se dirigeant au N.-N.-E.; et au bout de soixante-dix-sept jours, il y rentra, le 18 juin 1504, avec deux navires, les seuls qu'on ait jamais revus de cette flotte. Vespucci attribua la perte des quatre autres navires à l'obstination du commandant, que Dieu punit, dit-il, de sa folle présomption (1).

La plupart des auteurs portugais ne font pas même mention de Vespucci dans leur récit de cette expédition dont Coelho est reconnu le commandant.

L'auteur de l'ouvrage manuscrit intitulé : *Roteiro geral do Brazil, etc.*, établit qu'après le retour de Cabral, Gonçalo Coelho fut envoyé, avec trois caravelles, pour explorer la côte de Santa-Cruz; que durant l'espace de plusieurs mois qu'il employa à effectuer cette reconnaissance, ce navigateur découvrit un grand nombre de baies et de rivières où il

---

(1) *Ramusio*, déjà cité, et *Grynœus Americi Vesputii, navigatio quarta, Basiliæ*, 1555.

pénétra, et où il laissa des traces de son passage, afin de constater ses découvertes; qu'il éprouva de grandes difficultés à cause de son ignorance de la direction de la côte et en raison des vents contraires. Enfin, après avoir perdu deux de ses navires, il revint rendre compte de son voyage au roi D. Joaõ III. Ce monarque ordonna aussitôt une autre expédition de caravelles pour la même destination, dont le commandement fut confié à Christovaõ Jaques, gentilhomme de sa maison (1).

Le père Vasconcellos dit que le capitaine Coelho resta plusieurs mois sur la côte du Brésil, qu'il découvrit beaucoup de ports, rivières et baies (2), mais il ne parle pas de Vespucci.

Rocha-Pitta dit que le roi D. Manoel (Emmanuel) envoya Américo-Vespucio, Toscan d'origine, et cosmographe distingué, pour reconnaître les mers et les terres de cette région (le Brésil); et qu'ensuite, il expédia quelques embarcations sous le commandement du capitaine Gonçalo Coelho, pour examiner avec plus d'exactitude les côtes, ports et baies de ce pays, et y établir des points d'indication, attestant qu'il appartenait à la couronne de Portugal (3).

Suivant Antonio Galvam, trois vaisseaux partirent de Lisbonne, dans le mois de mai de l'année 1501, par ordre du roi D. Manoel, pour découvrir la côte du Brésil, où ils abordèrent par le 5e dégré de latitude; après avoir navigué jusqu'au 32e, ils éprouvèrent un grand froid et une violente tempête dans le mois d'avril de l'année suivante, et rentrèrent dans le port dont ils étaient sortis dans le mois de septembre, après un voyage de quinze mois. Cet auteur ne donne pas le nom du commandant de cette expédition et ne parle pas de Vespucci (4).

Damiam de Goes s'exprime ainsi : « Dans la même année 1503, Gonçalo Coelho fut envoyé à la terre de Santa-Cruz avec six vaisseaux, et quitta Lisbonne le 10 juin. Ce navigateur, n'ayant qu'une connaissance imparfaite des lieux, perdit

---

(1) *Roteiro geral*, manusc., cap. 1. *Em que se declara quem forão os primeiros descubridores do provincia da Brazil e como esta arruinada.*

(2) *Andou este capitaõ* (Coelho) *muitos meses, descubrio diversidade de portos, rios et enseadas*, etc.

(3) America Portugueza, liv. I, p. 90. Lisboa, 1730.

(4) Antonio Galvam, *Descubrimentos antig. e modernos.*

quatre de ses navires. Les deux autres revinrent chargés de marchandises du pays, consistant seulement en bois rouge, appelé bois de Brésil, et en perroquets (1) ». Cet auteur ne parle pas de Vespucci.

« Je n'ai pas connu d'auteur portugais du seizième siècle, » dit le père Cazal, « qui parle de Vespucci comme employé au service du Portugal. Le jésuite Simon de Vasconcellos est le premier qui l'a fait connaître, sous ce rapport, cent soixante années après, et a servi de guide à tous les auteurs qui ont adopté son opinion. »

« Il est constant, » dit encore Cazal, « que Coelho a établi différens monumens aux armes du Portugal dans les endroits les plus convenables pour cet objet; qu'il a perdu dans ce voyage quatre caravelles; qu'il a laissé une colonie à Porto-Séguro, composée de ceux qui échappèrent au naufrage, parmi lesquels se trouvaient deux missionnaires français. Retournant au Portugal avec deux caravelles chargées de bois de Brésil, ce nom remplaça celui de Santa-Cruz, que Cabral avait donné à ce pays. »

Jérôme Osorio, évêque de Sylves, dit dans son Histoire des Découvertes des Portugais, sous le roi Emmanuel, que ce prince envoya dans l'année 1503, six navires aux Indes dont trois sous le commandement de Alfonso de Albuquerque, et les trois autres sous celui de Francisco Albuquerque, son cousin. Une autre flotte fut encore réunie sous les ordres de Grandissalvo Coelho, qui devait reconnaître plus particulièrement la contrée du Brésil découverte par Cabral, et étudier les mœurs des habitants; mais ce navigateur, ne connaissant point ces parages, perdit quatre de ces navires, et n'en ramena que deux chargés principalement de bois rouge, dont le pays abonde. Il rapporta aussi un grand nombre de perroquets et de singes (2).

L'auteur de la Description géographique de l'Amérique portugaise, Francisco da Cunha, semble croire que Christovaõ Jaques était l'amiral de la seconde flotte envoyée pour continuer les découvertes de Cabral. Cet auteur dit que le roi dom Joaõ III fit activer l'armement de plusieurs caravelles, dont il donna le commandement à *Christovaõ Jaques*, *fidalgo* de sa maison, avec le titre de *capitam-mor*, le chargeant de continuer les découvertes déjà com-

(1) *Goes chron.*

(2) *Osorius de Reb.* Emmanuelis, lib. II.

mencées. Le commandant partit et arriva au but de son voyage. Il parcourut la côte, sondant les baies et les rivières et érigeant des piliers marqués aux armes portugaises. Enfin, il entra dans une rade ou baie qu'il nomma *Todos os Santos*, ou baie de Tous-les-Saints, et revint en Portugal (1).

L'auteur de la *Corografia Brazilica* semble penser, comme da Cunha, que Christovaõ Jaques était le chef de cette expédition envoyée à la terre de Santa-Cruz, par le roi dom Emmanuel, la huitième année de son règne (2).

Pizarro de Araujo, l'historien le plus récent du Brésil, dit qu'après l'heureuse découverte faite par Cabral, le roi, désirant vérifier plus particulièrement la situation et l'étendue de ses terres, choisit, pour cette commission, le Florentin Amérigo Vespucci, cosmographe et habile navigateur, qui fit deux voyages de découvertes; mais le résultat n'ayant point encore été satisfesant, Gonçalo Coelho partit avec six navires, et passa plusieurs années sur la côte du Brésil à reconnaître les ports, baies et rivières (3).

L'auteur de la *Corografia Brazilica* a cherché d'autres preuves pour invalider le témoignage de Vespucci. « On a trouvé, dit-il », « à l'entrée de la baie de Cananéa, du côté du continent, un bloc de marbre d'Europe, de quatre palmes de haut, deux de large et une d'épaisseur, marqué aux armes du Portugal; et quoique l'inscription soit peu visible, il est certain qu'il a été érigé en 1503. L'existence de ce monument prouve évidemment que l'expédition, qui partit des bords du Tage pour explorer les parages de la Véra-Cruz, ne s'éloigna pas de la parallèle du 18e dégré sud, comme le prétend le fabuleux Américo-Vespucio. Il dément l'assertion du moderne bénédictin Fr. Gaspar, qui prétend que son érection date de 1531, et appartient à Martim Affonso. Enfin, il apporte une nouvelle preuve contre le témoignage d'Américo-Vespucio, que la flotte de 1501 ne toucha point la côte orientale et ne visita point cette terre; car, dans le cas contraire, le commandant n'aurait pas manqué d'élever un

(1) Cet auteur se trompe, en croyant que cette expédition eut lieu sous le règne de dom Joaõ III. Ce prince monta sur le trône en 1521. L'auteur du *Roteiro geral*, précédemment cité, a commis la même erreur. Voyez l'année 1525. Expédition de Christovaõ Jaques.

(2) *Introducçao*, note, p. 45.

(3) *Memorias historicas do Rio de Janeiro*, lib. I, cap. 1.

monument pour attester son apparition dans ces parages» (1).

L'escadre, dit le père Cazal, que Amérigo-Vespucio a déclaré impudemment être partie de Lisbonne pour découvrir la cité de Malacca, vers l'Orient, est absolument la même qui était destinée à continuer les découvertes de Cabral, et remédier aux malheurs qu'on avait éprouvés en 1501. Osorio, Goes, Barros, Faria, Castanheda et Barbuda sont tous d'accord qu'en 1503, neuf navires, formant trois escadres, partirent pour les Indes orientales, sous le commandement d'Affonso d'Albuquerque, de Francisco d'Albuquerque, son cousin, et d'Antonio de Saldanha. Nul autre auteur ne parle différemment concernant le nombre des navires et leurs commandants (2).

Le même auteur Cazal présente un autre argument contre l'authenticité du voyage de Vespucci, tiré de la circonstance, qu'en quittant la côte du Brésil, sous la lat. de 32°, et naviguant 500 lieues sud-est jusqu'à la lat. de 52°, il n'avait rencontré aucune terre ni île.

Gaspar Madre de Deos rapporte que le roi dom Emmanuel apprit, avec la joie la plus vive, les succès de Cabral, et chargea Américo-Vespucii, Florentin d'origine, de visiter la terre de Santa-Cruz. La réputation que ce célèbre navigateur acquit dans ce voyage, excita les premiers explorateurs des principales contrées du Nouveau-Monde à perpétuer son nom, en le donnant à ce continent qui fut appelé *América* (3).

---

(1) Cor. Braz., tom. I, no. 5. *Provincia de S.-Paulo*, note, p. 227-8.

D'après les historiens les plus véridiques, il y avait cinq monuments établis à différents endroits, savoir : 1° à l'*Enseada*, ou anse dos Marcos, située entre la baie de Formoza et celle de Trahiçao; 2° à l'entrée de la baie de Todos os Santos; 3° à la barre de Cannanéa; 4° à l'île de Maldonado; 5° entre la pointe méridionale de Bahia S.-Mathias et la ponta do Padrão. *Cor. Braz.*, I, p. 44 (21).

(2) Cor. Braz., I, 44 (21).

(3) Gaspar da Madre de Deos, *Memorias para á Historia da capitania de S.-Vicente*, lib. I, § 8.

M. Luccock semble croire, dans son ouvrage intitulé *Notes on Brazil* (chap. 9), que le nom *Amérique* fut donné au nouveau continent par les premiers navigateurs qui le découvrirent, à cause du mot *marica* de la langue *tupi*, dont les naturels se servent souvent pour désigner un objet creux, et qu'ils em-

Le même auteur ajoute que les historiens portugais ne fixent point l'année où Vespucci partit de Lisbonne; qu'à son retour dans ce port, les renseignements qu'il donna n'ayant pas été jugés suffisants pour se former une idée exacte d'une aussi vaste région, le roi dépêcha une escadre de six vaisseaux, sous Gonçalo Coelho, avec des instructions semblables (1).

Don M. E. Navarette, dans sa *Relation des Voyages* entrepris par Christophe Colomb (2), a fourni une Notice chronologique de quelques voyages et découvertes maritimes des Espagnols, sans parler de celui de Vespucci; ce savant critique sévèrement son biographe et compatriote Bossi, qui réclame pour Vespucci l'honneur d'avoir découvert le Brésil, dans les deux voyages qu'il fit par ordre de la Cour de Portugal. Depuis que Vespucci fut envoyé, par l'Espagne, à la découverte dans les mers du Nord (3), dit M. Navarette, il n'existe aucune preuve qu'il ait quitté le service de cette Cour, dans le but de faire des voyages pour celle de Portugal. Juan Bautista Munõz, dans l'Introduction de son Histoire du Nouveau-Monde, page 10, cite une cédule royale, datée de Burgos, le 22 mars 1508, d'après laquelle Vespucci fut nommé pilote en chef, aux appointements de 50,000 *maravedis* par an; et par une autre cédule de la même date, on lui accorda une gratifi-

---

ployèrent sans doute pour désigner le premier vaisseau, tonneau ou objet concave qui s'offrit à leurs yeux. Vespucci n'a pu ajouter à son nom celui d'Américo, que comme une distinction particulière, comme Scipion a pris le surnom d'Africain. Quoique *marica* soit un terme générique, on l'emploie plus spécialement pour désigner l'écorce d'une gourde ou le fruit de l'arbre à passion (*grenadille*), considéré par les naturels comme une sorte de dieu pénate; en outre, il existe dans le district de Rio-Janéiro un lac et un village appelés América (*marica*). Il est impossible de penser que cette dénomination appartienne aux temps modernes, attendu que les habitants de l'Amérique du Sud ne l'auraient point empruntée à leurs vainqueurs, dont ils refusaient d'adopter les mœurs et le langage.

(1) Le chroniqueur S.-Antonio do Brazil, cité par Madre de Deos, assure que le voyage de Vespucci fut retardé jusqu'à l'année 1503.

(2) *Coleccion de los viages y descubrimientos, que hicieron por mar los Españoles desde fines del siglo XV*, etc., tom. I, *Introduccion*, p. 139. Madrid, 1825.

(3) Voyez Herréra, déc. VI, lib. I, cap. 16.

cation de 25,000 *maravedis*. Il est également constaté que Vespucci mourut à Séville, le 25 février 1512 (1); que son exécuteur testamentaire fut Manuel Cataño, chanoine de l'église de cette ville, auquel on paya, le 24 suivant, 10,937 *maravedis* pour les appointements dus à ce premier pilote, depuis le mois de janvier de cette même année jusqu'au jour de son décès; que Juan Diaz de Solis, qui découvrit les terres au-delà du Rio de la Plata, fut nommé, à Burgos, le 25 mars suivant, son successeur, sous condition de payer une pension annuelle de 10,000 *maravedis* à Marie Cerezo, veuve de Vespucci. La découverte du Brésil n'a jamais été attribuée à ce dernier par les historiens espagnols et portugais, qui ont accordé cette gloire à Pédro Alvarez Cabral. Barros (2) et Herréra (3) sont d'accord à ce sujet. Nous avons sous les yeux une lettre datée du 29 juillet 1501, de Santaren, adressée par le roi de Portugal, Emmanuel le Fortuné, au roi et à la reine d'Espagne, son beau-père et sa belle-mère, pour leur rendre compte du voyage de Cabral; et dans cette lettre, il n'est pas question de Vespucci.

1503. *Dom Affonso de Albuquerque* fit voile de Lisbonne, le 6 avril 1503, à la tête d'une escadre destinée pour les Indes, et arriva en vue de la côte du Brésil, avant Coelho. L'endroit où il toucha n'est pas mentionné; mais il y remarqua des *cassias* et des arbres à vernis (4).

Peu de tems après, il y eut un contrat pour trafiquer avec le Brésil, en faveur d'une compagnie qui y expédia des caravelles.

En 1505, la flotte commandée par *dom Francisco d'Almeyda*, s'approcha de la côte du Brésil, ou terre de Santa-Cruz.

---

(1) Selon Juan Lopez de Thinto, cité par Bossi, Vespucii mourut en 1506, et fut enterré dans l'île de Tercère.

(2) Barros, déc. I, lib. V, cap. 2.

(3) Herréra, déc. I, lib. IV, cap. 7.

Malgré tous ces témoignages contradictoires, il paraît certain que Vespucci fut employé dans les deux expéditions indiquées ci-dessus comme un homme très-instruit en géographie, pour faire des observations sur le pays, sur les habitants, et aider de ses lumières ceux qui avaient le commandement.

(4) *Buena somma di cassia et di vernizo, altro di momento non abiamo compreso. Ramusio.*

En 1506, *Tristam da Cunha*, dans son voyage aux Indes orientales, cotoya la terre de Pernambuco, et reconnut une rivière qu'il nomma *S.-Sébastiam*, mais sans indiquer la latitude; et cette rivière n'est plus connue sous ce nom (1).

1508-9. *Voyage de Vicente Yañez Pinzon et Juan Diaz de Solis.* Le roi de Castille, ayant résolu de poursuivre la découverte de la côte du Brésil vers le sud, y envoya ces deux grands navigateurs avec ordre de n'y pas rester, mais seulement de reconnaître les ports et le pays, afin d'aviser ensuite aux moyens de le peupler. Partant de Séville avec deux caravelles, ils abordèrent au cap S.-Augustin, cotoyèrent vers le midi jusqu'à environ 40 dégrés, débarquèrent dans plusieurs ports et anses, et prirent possession de toute cette côte pour la couronne de Castille. Après cette cérémonie, ces deux pilotes reprirent la route de Castille. N'étant pas amis, leur conduite, à leur arrivée, fut examinée par les officiers de la maison de Contractation. Pinzon fut acquitté; et Solis, déclaré coupable, fut mis en prison (2).

Le bruit de leurs découvertes inspira aux Portugais le désir de tenter de nouveaux voyages. Les rois de Castille et de Portugal avaient prescrit à leurs vassaux, par le traité de Tordésillas (1494), les limites de leurs possessions respectives.

1510. Un *navire portugais*, dont on ne connaît pas la destination, fit naufrage sur la côte de Bahia. La plupart de ceux qui se trouvaient à bord se sauvèrent. Vingt-cinq ans après, on trouva neuf marins vivant tranquillement dans ce port avec les indigènes.

D'après l'histoire de Damiam de Goez, il paraît qu'en 1513, *Jorge Lopes Bixorda* présenta au roi dom Manoel trois naturels brésiliens avec le costume de leur pays, accompagnés d'un Portugais interprète versé dans leur langue.

Deuxième voyage de Juan Diaz de Solis, en 1515 *et* 1516. La mer du Sud ayant été découverte par Balboa, en 1513, le roi d'Espagne, jaloux des Portugais et animé de l'espoir de trouver un passage pour aller aux Moluques, se décida à faire continuer la découverte du Brésil. Il y fit expédier deux navires sous le commandement de *Juan Diaz de Solis*. Étant parti de Lépé, près de Cadix, le

(1) *Castanheda*, lib. II, c. 32.

(2) Herréra, déc. I, lib. VII, cap. 9.

8 octobre, il prit la route des Canaries, toucha au port de Santa-Cruz de Ténérife; et, en sortant, navigua vers Cabo-Frio et la côte de S.-Roque, située au 6e dégré. Se dirigeant vers le sud, il doubla le cap de Navidad, passa l'embouchure du Rio de los Inocentes (23° 1/4), par le cap de la Cananéa (25°), l'île de la Plata, la Bahia de los Perdidos (27°), le cap de los Corrientes, aborda une terre au vingt-neuvième dégré, courut à la vue de l'île de S.-Sébastiam, de Cadix, et trois autres îles qu'il nomma de *los Lobos*; et, entrant dans le port de *Nuestra-Señora de la Candelaria* (au 35e dégré), il en prit possession pour la couronne de Castille. De là, il passa au fleuve de *los Patos* (au 34e dégré 1/3), et se trouva ensuite dans une eau spacieuse et non salée, qu'il nomma *Mar dulce* (22e 1/3); c'était le *Rio de la Plata*, auquel on donna aussi le nom de ce célèbre navigateur. Il le remonta jusqu'à une île située vers le 34e dégré 40′ de latitude. Les Indiens rassemblés sur ses bords ne montraient que des dispositions pacifiques. Il résolut de débarquer; mais s'étant écarté du rivage, il tomba dans une embuscade où il périt percé de flèches, avec cinquante de ses gens qui l'accompagnaient dans la barque. Ceux qui restèrent à bord de la caravelle, virent les sauvages couper la tête, les bras et les pieds de leur capitaine et de leurs compagnons, les rôtir et manger leurs corps. Les deux navires retournèrent au cap S.-Augustin, où ils prirent un chargement de bois de Brésil, avec lequel ils revinrent en Espagne (1).

1516. Le chevalier *Thomas Perth*, accompagné de *Sébastian Cabot*, fit un voyage au Brésil par ordre du roi d'Angleterre, Henri VIII. L'objet de ce voyage, qui fut sans succès, était de s'emparer des riches trésors de *Perularia* (2).

1519. *Fernando de Magalhães*, dans son voyage autour du monde, aborda sur la côte du Brésil, et entra, le

---

(1) *Petrus Martyrus*, décad. III, cap. 10.

Gomara dit que Solis parcourut toute cette côte en 1512.

Herréra, décad. II, lib. I, cap. 7. *Este fin tuvo Juan Diaz de Solis mas famoso piloto que capitan.*

(2) Hakluyt, vol. III, p. 498. *The voyage of sir Thomas Perth and Sebastian Cabot*, etc. Cet auteur cite un ouvrage sur l'Inde, par Richard Eden, de 1553. *A Treatise of New India*, où l'on trouve des renseignements sur ce voyage.

13 décembre, dans le port de S.-Luzia. Le chevalier Pigafetta, qui se trouvait à bord de son escadre et qui a écrit l'histoire de cette expédition (1), dit qu'après avoir dépassé la ligne équinoxiale, en approchant du pôle antarctique, on perdit de vue l'étoile polaire; on mit le cap entre le sud et le sud-ouest, et on y fit route jusqu'à la terre appelée *Terre de Verzino*, ou de *bois de Brésil* (2), par le 23ᵉ dégré 30′ de latitude méridionale. Cette terre est une continuation de celle où est le cap S.-Augustin, par le 8ᵉ dégré 30′. L'escadre entra, le 13 décembre, dans le port que Magalhaens nomma *S. Luzia* (3), à cause du jour de la fête de cette sainte. A midi, le soleil étant à son zénith, on souffrit plus de sa chaleur qu'on ne l'avait fait en passant sous la ligne : on y resta treize jours. Cette terre du Brésil, qui abonde en toutes sortes de denrées, est aussi étendue que l'Espagne,

(1) Premier voyage autour du monde, par le chevalier Pigafetta, sur l'escadre de Magellan. Paris, an IX (1801).

(2) *Se llama la* Tierra del Brazil *por el palo que de ella traen.* Herréra, dec. I, lib. IV, cap. 7.

Hæc regio primo à Lusitanis appellata fuit Santa-Crux, *quod nomen posteà mutarunt in Terrà do Brasil ob ligni copiam*, etc. *Marcgravii de Regionibus et Indigenis Brasiliæ*, lib. I, cap. 1.

Pendant quelque tems après sa découverte, l'Amérique fut connue sous le nom de *Brésil.* On trouve, dans la *Cosmographia de Munster,* imprimée à Genève, en 1550, une carte du monde où l'on a placé, un peu au midi de la ligne, *Americœ* vel *Brasilii Insulæ.*

Dans une autre carte, intitulée *Novus Orbis*, on découvre le même continent, sous la dénomination d'*Insula Atlantica quam vocant Brasilii et Americam.*

Une autre carte du globe, *Typus Cosmographicus universalis*, jointe à l'édition de *Grynœus*, imprimée à Bâle, en 1555, représente l'Amérique comme une grande île, *America Terra Nova*, située entre le 1ᵉʳ et le 10ᵉ dégré de latitude sud, à l'ouest de laquelle se trouve *Parias;* au nord sont les *Cannibales* (*Canibali*), et au midi *Prisilia.*

Jean de Léry intitule son histoire de l'expédition de Villegagnon (1550), *Histoire d'un voyage en la terre du Brésil*, autrement dite *Amérique*, 1585.

Pédro de Magalhaens Gandavo, premier historien du Brésil, donne à son ouvrage le titre suivant : *Historia da Provincia de Santa-Cruz a que vulgarmente chamamos Brazil*, ou Histoire de la province de Santa-Cruz, vulgairement nommée *Brésil.* Lisbonne, 1576.

(3) Nommée ensuite *Bahia de Jenero*, ou Rio-Janéiro.

la France et l'Italie prises ensemble. Les naturels se présentèrent sur des pirogues. On y fit une abondante provision de poules, de patates, d'un fruit (*ananas*) d'un goût exquis, qui ressemble au cône du pin, de roseaux fort doux (*cannes à sucre*), de chair d'*anta* (*tapir americanus*), qui ressemble à celle de la vache. Nous fîmes ici, dit Pigafetta, d'excellents marchés. Pour un couteau ou un hameçon, on nous donnait cinq à six poules, deux oies pour un peigne; pour un petit miroir ou une paire de ciseaux, nous obtenions assez de poissons pour nourrir dix personnes; pour un grelot ou un ruban, on nous apportait une corbeille de patates. (*Heliotropium tuberosum.*) (1)

En 1520, trois frères, nommés *Parmentiers*, natifs de Dieppe, et excellents marins, partirent de ce port pour faire un voyage de découverte : ils arrivèrent à Pernambuco, d'où ils rapportèrent en France du bois de Brésil (2).

1525. *Expédition de Christovaõ Jaques, pour faire une troisième exploration de la côte du Brésil.* Le roi dom Manoel étant mort le 13 décembre 1521, dom Joaõ III, son fils, qui lui succéda, résolut de faire de nouvelles découvertes dans cette partie du Nouveau-Monde sur laquelle Gonçalo de Coelho lui avait donné des renseignements. A cet effet, il fit préparer une expédition dont il confia le commandement à *Christovaõ Jaques, fidalgo* de sa maison, auquel il donna le nouveau titre de *capitam mor*. Cet officier mit à la voile avec quelques caravelles; et abordant sur la même côte, sous la latitude de 13° 1/2 australe et 345° 16′ de longitude de l'île de Fer, il découvrit la terre de Bahia (lat. 12° 46′). Il sonda les baies et les rivières, découvrit de nouveaux ports, entre autres celui de Bahia, auquel il donna le nom de *Todos os Santos*, ou Tous-les-Saints, ainsi nommé à cause du jour de la découverte, le 1 novembre 1525. Entrant dans le Rio de Paraguaçu (3), il y rencontra deux navires français qu'il coula à fond. Il fut chargé d'établir un comptoir sur le canal qui sépare l'île d'Itamaracá du

(1) Voyez Herréra, déc. II, lib. IV, c. 10.

Dans ce voyage, Magellan découvrit le détroit qui porte son nom, et par lequel il entra, le 27 novembre 1520, dans la mer du Sud, qu'il nomma *Mare Pacificum*. Voyez Herréra, déc. II, lib. IX, c. 15.

(2) Fournier, lib. VI, ch. 14.

(3) L'auteur de *Roteiro geral* écrit *Paragaçu*.

continent, afin de faciliter l'exploitation du bois du Brésil, et empêcher les autres nations de se livrer à ce commerce. La preuve de ce fait résulte d'une lettre de donation adressée à Pédro Lopez de Souza, et d'une autre écrite par ordre du roi dom Joaõ III à Martim Affonso de Souza.

Christovaõ Jaques établit des colonnes sur lesquelles il grava les armes du Portugal; et laissant deux franciscains et plusieurs autres individus à Porto-Séguro, il retourna en Portugal pour rendre compte de ses découvertes (1).

1525-1526. *Voyage de Sébastiam Gaboto ou Cabot.* Ce marin, après avoir fait un voyage remarquable, en 1497, au nord de l'Amérique, sous les auspices du roi d'Angleterre, Henri VIII, avait passé au service d'Espagne. Il proposa à l'empereur Charles V de se rendre, par le détroit de Magellan, aux îles Moluques, et de là d'aller à la découverte des fameuses îles de Torsis, d'Ophir et de Cipango, qu'on croyait alors dépendre du Japon, sans toucher toutefois aux limites du roi de Portugal. Cette proposition fut acceptée; et, le 4 mars 1525, une expédition de quatre navires fut équipée aux frais du gouvernement. Un simple particulier, Michel de Rufis, fournit un autre navire. Cabot, en qualité de capitaine-général, partit de Séville au commencement d'avril, après avoir consulté les pilotes Juan Vespucci et Miguel Garcia, passa par les Canaries et les îles du cap Vert, et débarqua sur la côte du Brésil, à l'île de los Patos, près le cap de S.-Augustin. Les provisions étant presque épuisées, ses gens commencèrent à murmurer, et ne

(1) Voyez Vasconcellos, *Not. das cous. do Brasil*, liv. I, no. 19, qui dit :

Este fidalgo foi o primeiro que andando correndo esta costa, veio o dar com a enseada da Bahia que intitulou de Todos os Santos, por sua fermosura et aprazivel vista.

Voyez aussi Brito Freyre, lib. II, no. 134.

Rocha Pitta, *Hist. da America portugueza*, lib. III, no. 1.

Madre de Dios, *Memorias*, etc., lib. I, no. 10.

Cor. Braz., *Introducção*, p. 49.

Selon Vasconcellos et autres auteurs portugais, la Bahia de Todos os Santos fut découverte par Christovaõ Jaques. En effet, il paraît que le port découvert par l'expédition de Coelho était situé plus au nord; car, après avoir cotoyé 260 lieues, elle se trouva sous la latitude de 18° sud, et la baie de Tous-les-Saints est au 12° degré 40'.

voulurent pas se fier à sa direction dans le passage du détroit. Ces contre-tems l'obligèrent à abandonner le plan de son voyage, et il résolut de remonter le Rio de *Solis*, nommé ensuite la *Plata*. Il débarqua près le cap de S.-Augustin, à l'île de los Patos, dont les naturels lui firent un bon accueil et lui fournirent beaucoup de provisions; mais ils furent mal récompensés de leur générosité. Contre leur volonté, Cabot leur enleva quatre enfants des principaux caciques; et il laissa, dans une île déserte, trois officiers qui avaient blâmé sa conduite, savoir : le capitaine *Francisco de Rojas*, *Miguel de Rodas*, et le lieutenant-général *Martin Mendez*, qui avait été contrôleur du navire *Victoria*, revenu des Moluques. Ensuite il entra dans la Plata, qu'il remonta trente lieues, jusqu'à une île qu'il nomma *S.-Gabriel*, laquelle avait environ une lieue de circuit, et qui n'était éloignée que d'une demi-lieue de la terre-ferme du côté du Brésil. Il y laissa ses navires; et, se mettant avec quelques soldats dans des barques, il remonta encore sept lieues, jusqu'à l'entrée d'une rivière profonde qu'il nomma *S.-Salvador*; y trouvant un bon port, il y fit venir ses navires et y bâtit une forteresse. Laissant quelques gens pour la garder, il monta avec le reste dans les barques et dans une caravelle pour explorer la rivière. A trente lieues plus haut, il rencontra un autre affluent, appelé *Zarcarana*. Les habitants se montrant paisibles, il y construisit une autre forteresse qu'il nomma *Sancti Spiritus*, (ensuite) *fort de Cabot*. Continuant de remonter la Paranná jusqu'à la distance de deux cents lieues, il arriva à une autre rivière que les Indiens nommaient *Paraguay*. Il y entra; et, au bout de trente lieues, il trouva des laboureurs qui s'opposèrent à son passage et qui firent une si forte résistance, qu'ils tuèrent vingt-cinq Castillans, et en prirent trois qui étaient allés chercher des bourgeons de palmier.

Pendant ce tems, le comte Fernando de Andrada, Christoval de Haro et d'autres firent équiper une expédition pour reconnaître le Rio de la Plata, et en confièrent le commandement à *Diégo Garcia*, natif de la ville de Moguer. Il partit du cap Finistère le 15 août 1526, et arriva, vers la fin de l'année, sur la côte du Brésil, vers le 17e dégré. De là, il s'avança jusqu'à la baie de S.-Vicente, par le 24e dégré. Il y trouva un Portugais qui lui donna des provisions fraîches, et il se rendit ensuite à l'île de Patos (S.-Catherine), sous le 27e dégré, où il reçut des vivres des

Indiens appelés *Carriores*. De là, il envoya à S.-Vicente son plus grand navire, pour prendre à bord huit cents esclaves destinés pour le Portugal, suivant des arrangements pris avec ledit Portugais. Au commencement de l'année suivante, il arriva à l'embouchure de la Plata avec un navire de 100 tonneaux, une allége ou patache de 25 et un brigantin pour reconnaître ce fleuve. Il le remonta avec deux de ces navires, ayant à bord soixante hommes. Après vingt-cinq jours de voyage, il arriva au fort de Sancti-Spiritus; et, continuant de remonter à la distance de cent dix lieues plus haut, il trouva Cabot à un port qu'il avait nommé *Santa-Anna*. Ils revinrent ensemble à l'autre port, d'où Cabot expédia des messagers, savoir, *Hernando Calderon* et *Jorge Barloque*, afin d'avertir le roi de ses découvertes, et lui expliquer pourquoi il n'avait pu continuer son voyage aux Moluques. Il lui adressa, en même tems, quelques Indiens, des échantillons des productions du pays, un peu d'or, de l'argent et d'autres métaux, le priant de lui accorder un renfort d'hommes et la permission d'établir des colonies.

Diégo Garcia se procura aussi quelque argent des naturels. Par cette raison, on donna ensuite à ce fleuve le nom de *Rio de la Plata*, ou fleuve d'argent, quoique ce métal en plaques, nommé *guaranus*, vînt du Pérou.

Les messagers de Cabot arrivèrent à Tolède vers la fin de l'année 1527. L'empereur invita les négociants de Séville, qui avaient contribué aux frais de l'expédition, à la secourir; mais ils refusèrent, comme ayant déjà avancé 10,000 ducats sans espoir d'être remboursés.

En même tems, Cabot éprouva des hostilités de la part des Indiens Guaranis, qui, après deux ans de paix, attaquèrent et brûlèrent son fort et sa colonie de S.-Salvador. Ne pouvant plus leur résister, il retourna en Espagne, après cinq ans d'absence, avec les hommes qui lui restaient à bord du seul navire qu'il avait pu conserver (1).

1530. *Expédition de Diégo de Ordas*. Cet officier, célèbre

---

(1) Herréra, déc. III, lib. IX, cap. 3; déc. IV, lib. I, c. 1; lib. VIII, c. 11; lib. X, c. 1.

Au moment de livrer cette feuille à l'impression, nous avons reçu un ouvrage intéressant sur ce sujet, et que nous regrettons de n'avoir pu consulter. Cet ouvrage, fait par un citoyen des États-Unis, et publié à Londres, est intitulé : *A Memoir of Sebastian Cabot*, etc.. London, 1831.

dans l'histoire de Mexico, obtint une commission pour conquérir et peupler le pays, depuis le cap de la Véla jusqu'à deux cents lieues vers l'est, à condition de reconnaître la côte jusqu'au Maranham, sans empiéter sur le territoire du roi de Portugal. Il eut le titre à vie d'*adélantado*, avec 725,000 *maravédis* d'appointements, 1,000 ducats par an pour l'aider à couvrir ses dépenses, et un vingtième des droits royaux provenant de ses conquêtes, pourvu que le montant n'en excédât pas 1,000 ducats. Il reçut la permission de construire quatre forteresses, et l'offre d'une avance de 300,000 *maravédis* pour l'achat de l'artillerie et des munitions. Il pouvait prendre cinquante esclaves et le même nombre de chevaux et juments à la Jamaïque : s'il établissait un hôpital, des aumônes lui seraient accordées. Il s'engageait lui-même à maintenir un *alcade major*, un médecin, un chirurgien, une pharmacie, trente soldats et dix cavaliers. Il partit de Séville au commencement de 1531, avec quatre cents hommes; et à son arrivée à Ténérife, il fut joint par deux cents autres, sous la conduite de trois frères, nommés *Silva*. S'étant engagé dans le fleuve Maranham, qu'il ne put remonter à cause des bas-fonds et des courants, il alla à Paria, où il se trouva dans la juridiction d'un autre commandant. Il entra dans le Viapari et y hiverna; mais, ayant perdu la majeure partie de son monde par naufrage ou par d'autres accidents, il fit voile pour l'Espagne (1).

Etat du Brésil en 1530, *par l'historien Herréra.* La côte du Brésil, de 350 lieues d'étendue, se trouve divisée en neuf capitaineries : 1° La première est celle de l'île de *Tamaraca* (*Itamaraca*), de 3 lieues de longueur et de 2 en largeur, et dont la juridiction s'étend à 35 lieues le long de la côte; elle renferme une centaine de maisons et quelques sucreries. 2° *Pernambuco*, à 5 lieues au sud d'Itamaraca, sous le 8e dégré sud, renferme deux villes, Olinda et Garasù (*Iguarassu*), situées à la distance de 4 lieues l'une de l'autre, contenant environ 1,000 familles et 23 moulins à sucre, dont le produit annuel est de 250,000 *arrobas*. 3° *Bahia de Todos os Santos*, ou baie de Tous-les-Saints, à une centaine de lieues de Pernambuco, sous le 13e dégré de latitude, où

(1) Herréra, déc. IV, lib. X, cap. 9 et 10.
Le père Simon, lib. II, ch. 17-26.

résident le gouverneur, l'évêque et l'auditeur-général de toute la côte. Cette capitainerie renferme trois villes portugaises, savoir : Villa-Vieja, la plus ancienne de la capitania près la barre S.-Salvador, fondée par Tomé de Sousa, et la ville de Paripe, à la distance de 4 lieues dans l'intérieur, dont toute la population est de 1,100 familles. Ils possèdent 18 moulins à sucre; mais ils s'adonnent plutôt à la culture du coton. La cité renferme cinq églises et un collége des jésuites (*Padres de la Compañia*). 4° La capitainerie d'*Ilheos*, à la distance de 30 lieues de la baie de Tous-les-Saints, sous la latitude de 14° 40', qui a une population d'environ 200 familles, un établissement de jésuites et huit moulins à sucre. 5° La capitainerie de *Porto-Séguro*, à 30 lieues d'Ilheos, sous la latitude de 16° 30'. Elle renferme trois villes, savoir : Santo-Amaro, Santa-Cruz et Porto-Séguro, qui ont une population de 220 familles. Il y a une maison des jésuites et cinq moulins à sucre. 6° La capitainerie d'*Espirito-Santo*, à 50 lieues de Porto-Séguro, sous la latitude de 20 dégrés, est occupée par 200 familles qui cultivent le coton. Il n'y a qu'un moulin à sucre. Les jésuites y ont un établissement. 7° La capitainerie de *Rio de Janéiro*, sous la latitude de 23° 20', renferme 200 maisons, la ville de S.-Sebastian et un établissement des jésuites. 8° *S.-Vincent*, à 70 lieues de Rio-Janéiro, sous la latitude de 24 dégrés, contient trois villes, 300 maisons, quatre moulins à sucre et un fort dans une île nommée *Britioga* (*Bertioga*), près du continent, pour protéger les établissements contre les Indiens et les pirates. La principale ville est Santos, où il y a une maison des jésuites (1).

---

(1) Herréra, déc. IV, lib. VIII, cap. 12. *De la descripcion de la costa del Brazil i cosas de ella*. Cet auteur compte neuf *capitanias* et n'en décrit que huit.

Le premier historien du Brésil, Pédro de Magalhaens Gandavo, énumère huit *capitanias*, y compris celle de Rio-Janéiro, mais en omettant celle de Pédro de Goes, soit par inadvertance, soit parce qu'elle était déjà abandonnée.

L'historien Joam de Barros, un des premiers donataires, nous apprend que le pays fut divisé en douze *capitanias*; mais il n'en donne pas les noms, se proposant de traiter cette matière dans un autre ouvrage qui n'a jamais été mis au jour.

L'histoire a conservé les noms de neuf de ces donataires, savoir : Joam de Barros, Duarthe Coelho Pereyra, Francisco Pereyra Coutinho, Jorge de Figueyredo Corrêa, Pedro do Campo

1530. *Établissement des capitaineries héréditaires. Expédition de Martim Affonzo de Sousa. Capitainerie de S.-Vicente.* Pendant les trente années qui suivirent la découverte du Brésil, la Cour de Portugal négligea ce pays pour s'occuper du commerce de l'Inde. En même tems, des négociants français voulurent établir des villages dans les baies et îles de la côte; et les Espagnols avaient déjà commencé la formation de colonies sur les bords du Paraguay. Suivant les rapports fournis par Cabral, Gonçalo Coelho, Vespucci, Cristovaõ Jacques et Pédro Lopez de Sousa, le roi dom Joaõ III se détermina à diviser le territoire brésilien en capitaineries héréditaires, en faveur des *fidalgos* et des personnages qui s'étaient distingués dans les Indes, comme récompense de leurs services. Ces capitaineries embrassaient une étendue de côte de 50 à 60 lieues, et pouvaient s'avancer indéfiniment dans l'intérieur. Les titulaires avaient le droit d'en disposer librement, ainsi que des indigènes. Conformément au plan de colonisation, qui avait réussi dans l'île de Madère et aux Azores, ils étaient investis de pouvoirs illimités, tant en matières civiles que criminelles. Le monarque se réservait le dixième des produits et le droit de frapper monnaie.

Par une *alvara* ou décret, du 20 novembre 1530, Martim Affonzo de Sousa, conseiller du roi, qui avait obtenu la concession de 50 lieues de côtes, fut nommé gouverneur de *America Lusitana* ou *Terres Brésiliennes*, pour y établir des fortifications, et distribuer les terres à ceux qui voulaient se fixer dans le pays. Ses pouvoirs firent suspendre ou limiter ceux qui avaient été accordés aux donataires des différentes capitaineries. Le docteur *Pédro Borges* fut nommé *ouvidor-general*, pour enregistrer les actes de toutes les capitaineries; et *Antonio Cardozo de Barros*, *procurador* ou avocat-général du trésor royal.

Martim Affonzo de Sousa, mettant à la voile de Lisbonne, vers la fin de 1530 (1), aborda près du cap S.-Augustin. Afin de connaître le terrain, il débarqua près la pointe élevée nommée *Paõ d'Assucar* ou Pain-de-Sucre, dans une petite

---

Tourinho, Vasco Fernandes Coutinho, Pedro de Goes, Martim Affonso de Souza et son frère Pedro Lopez de Souza.

(1) Le jour de son départ n'est pas bien connu; mais il partit après le 20 novembre, jour de la date de l'*alvara* en sa faveur.

praia ou *plage* nommée *Porto de Martim Affonzo*, et ensuite *Praia Vermelha*. Suivant la côte, il entra dans la baie de Tous-les-Saints, où il prit deux navires français. Joam de Sousa, qui commandait un navire de l'expédition, fut envoyé pour annoncer cette prise au roi. Affonzo, longeant la côte vers le midi, se rafraîchit à Porto-Séguro; et ensuite il découvrit la baie de S.-Luzia, à laquelle il donna le nom de *Rio de Janéiro* (1) ou *Rivière de Janvier*, parce qu'il la reconnut le premier de ce mois 1531. Il leva l'ancre, et fit route vers l'ouest. A quatre lieues plus loin, il découvrit la *barra de Tojuca;* et à la même distance environ, celle de *Guaratyba*. Il cotoya encore et rencontra l'île qu'il nomma *Marambaya*, de cinq lieues d'étendue (2), ainsi que *Ilha-Grande* ou *Grande-Ile*, sous la latitude de 23° 19′. Entre cette dernière île et le Morro de Marambaya se trouvait une rade naturelle de deux lieues de largeur, où il entra, le 6 janvier, avec l'*armada*, et lui donna le nom de *Angra dos Reis* ou *Anse des Rois*, à cause du jour des rois. Sortant de cette rade, l'escadre passa à celle de *Cairuçú;* de là, à *Ilha dos Porcos*, d'où elle continua sa route à *l'Enseada dos Maramomis;* et plus loin, sous la latitude de 23° 48′, il rencontra, le 20, une île qu'il nomma *S.-Sébastiam*, à cause du jour de ce saint. Continuant son voyage huit lieues plus loin, il arriva, le 22, à l'embouchure d'une rivière, située sous le 20ᵉ dégré de latitude, assez profonde pour recevoir les navires de moyenne grandeur. Il lui donna le nom de *Rio de S.-Vicente*, en l'honneur du patron de la colonie.

L'île de S.-Vicente étant plus favorable à la culture, de Sousa y transporta les colons, en 1531, avec tout leur bétail, et y jeta les fondements d'une ville portant le même nom de S.-Vicente, et destinée à être le chef-lieu de la capitainerie (3).

Cette capitainerie comprenait 100 lieues de côte de mer, et s'étendait depuis la rivière Maccahe jusqu'à la distance de 12 lieues au sud de l'île de Cananéa, où était située la barre de

---

(1) Nommée, par les Tamoyos, *Nhyteróy*, ce qui signifie en langue portugaise *mar morto*, ou mer morte.

(2) Pimentel, Roteiro do Brazil, p. 306.

(3) La capitainerie fut accordée à Sousa en 1532; mais les lettres de donation ne furent signées que le 20 janvier 1535, après son départ pour l'Inde.

Parannaguá, excepté une surface de 10 lieues comprise entre la rivière Curupau (Juquiriqueré) et celle de S.-Vicente.

Les Goaynazes, alors maîtres de cette partie de la côte, avaient déjà rassemblé leurs pirogues pour chasser ces étrangers, lorsqu'ils en furent détournés par l'influence d'un Portugais, nommé *Joam Ramalho*, qui avait été jeté sur cette côte lors de l'expédition de Coelho. En récompense de ses talents utiles, cet individu avait reçu en mariage la fille de *Tebyreça*, le plus puissant chef de cette nation qui habitait les plaines de Piratininga, et il ménagea un traité d'alliance perpétuelle entre cette tribu et les Portugais.

Ayant pourvu à la sûreté de la ville et de celle de *Conceiçao*, le gouverneur mit en mer pour explorer la côte jusqu'à la Plata, où il arriva vers le 1er décembre. Il remonta ce fleuve (1) pendant plusieurs jours, et y perdit quelques embarcations sur les bas-fonds.

N'ayant trouvé aucun établissement espagnol, il retourna à sa colonie, qui devint, en peu de tems, florissante. Il y transporta, le premier, de l'île de Madère, la canne à sucre. La première sucrerie établie au Brésil, y fut élevée, et d'autres furent bientôt en activité. Il envoya 80 hommes dans l'intérieur du pays, pour découvrir des mines et prendre possession de sa capitainerie; mais tous furent massacrés par les Indiens Carijos.

Heureusement les Goaynazes, qui avaient pour voisins les Tamoyos, ne s'opposaient point aux progrès de la colonie et vivaient en bonne intelligence.

Le gouverneur, rappelé par le roi, fut envoyé aux Indes en qualité de gouverneur. Pendant ce tems, S.-Vicente continua à prospérer. Sousa, revenu en Portugal, où il fut nommé conseiller d'Etat, envoya des colons au Brésil, et encouragea l'établissement de nouvelles sucreries, ainsi que le transport de diverses marchandises pour y faire le commerce. Son fils, Pédro Lopez, lui succéda (2).

---

(1) Latitude de la pointe orientale, 34° 57' sud, et 57° 10' ouest de Paris. (G. des Touches.)

(2) *Roteiro geral*, etc., cap. 20. *Em que se declara cujo he á capitania de S.-Vicente*, etc.

Memorias para a historia da capitania de S.-Vicente, lib. I.

Tous les historiens, dit cet auteur, sont d'accord que Martim Affonso découvrit la côte méridionale du Brésil; mais ils diffèrent, concernant quelques circonstances.

1531. *Capitainerie de Paraiba ou Parahyba, ou de S.-Thomé.* *Pédro de Goes, fidalgo* d'un grand mérite, avait accompagné Lopez de Sousa au Brésil. Frappé de la beauté du pays, il demanda et obtint une concession de 30 lieues de côte, à partir de la capitainerie de Coutinho, et sans pouvoir aller au-delà des bas-fonds de Pargos; de manière que si cette étendue ne comprenait pas les 30 lieues concédées, il était obligé de se restreindre dans ses limites. Cette concession était comprise entre la capitainerie de S.-Vicente et celle d'Espirito-Santo.

De Goes équipa des navires à ses frais, rassembla des colons et tout ce qui pouvait contribuer au succès de son entreprise, et débarqua à l'embouchure de la Parahyba, où il se fortifia et jeta les fondements d'une ville. Au bout de deux années passées en paix avec les Goytacazes, ces peuples devinrent hostiles et ne cessèrent de le harceler pendant cinq ou six ans, employant une foule de stratagèmes pour détruire la ville. Beaucoup de colons perdirent la vie dans ces attaques multipliées; les autres, souffrant de la famine, pressèrent le gouverneur d'abandonner la place. Celui-ci, ne recevant point de renforts, fut forcé d'y consentir, et il s'embarqua pour la capitale d'Espirito-Santo, à bord de quelques caravelles que lui envoya Vasco Fernandez Coutinho.

Pédro de Goes, après cet échec, retourna en Portugal; mais il ne tarda pas à revenir au Brésil avec le titre de capitaine *mor*, accompagnant Thomé de Sousa, qu'il aida à fortifier et à peupler la ville de S.-Salvador.

Dans la formation de sa colonie, Goes avait dépensé,

Vasconcellos, *Chron.*, lib. I, no. 63. Cet auteur dit qu'Affonso de Sousa, après avoir examiné la côte vers le sud, jusqu'au Rio de la Plata, revint à la latitude de 24 degrés et demi, où il fonda la ville de S.-Vicente. Selon d'autres auteurs, il forma son établissement dans l'île de Guaibe (ainsi nommée d'un arbre qui y croissait), sous le 24e degré et demi de latitude, et qui n'est séparée du continent que par un bras de mer.

Voyez aussi Brito Freyre, *Guerra Brazilica*, lib. I, no. 47.

La première femme blanche qui passa dans la *Nova Lusitania* fut celle de Joaõ Gonzalvez. (Madre de Deos, lib. I, no. 64.)

Le 3 mars 1533, Martim Affonso accorda à Pédro Goes la permission d'exporter dix-sept Indiens captifs sans payer les droits établis à S.-Vicente. Selon Herréra, une factorerie y fut établie en 1527.

non-seulement toute sa fortune, mais encore plusieurs milliers de *cruzados* appartenant à Martim Ferreira, qui les lui avait avancés pour l'exploitation des sucreries (1).

1531-40. *Capitainerie de Bahia.* Cette capitainerie, qui renfermait le pays compris entre la pointe de Padrao (S.-Antonio) et le Rio-Francisco, fut donnée, par Joaõ III, à *Francisco Pereira Coutinho*, en récompense des services qu'il avait rendus dans les Indes. Le roi y ajouta ensuite la *Terra da Bahia* avec toutes ses criques (*reconcaves*).

Coutinho ayant préparé, à ses frais, un armement de quelques navires, à Lisbonne, s'embarqua dans ce port, pour sa capitainerie, avec un grand nombre de colons, soldats et aventuriers, pour fonder un établissement durable. Après un voyage heureux, il arriva en vue de Bahia, débarqua à la pointe de Padrão, et se fortifia dans un lieu nommé depuis *Villa-Velha* ou Vieille-Ville. Les premières années se passèrent sans hostilités de la part des indigènes; plusieurs plantations furent établies ainsi que deux sucreries. Mais au bout de ce tems, les Tupinambas attaquèrent les établissements et continuèrent la guerre pendant sept ou huit années. Le chef de la colonie ayant perdu son fils naturel (plusieurs de ses parents et d'autres personnes, souffrant en outre de la disette et de maladies), s'embarqua, avec le monde qui lui restait, à bord de deux caravelles, et se dirigea vers la capitainerie voisine d'Ilheos, où les Portugais, sous la direction de Jorge Figueyredo, vivaient en paix avec les Tupiniquins.

Après son départ, les Tupinambas se repentant de leur conduite envers lui, l'invitèrent à revenir; ayant fait un arrangement avec quelques-uns de leurs chefs, il s'embarqua avec ses colons à bord de ses caravelles. Étant arrivé près l'entrée de la baie de Tous les Saints, il fut accueilli par un coup de vent qui le jeta sur les bas-fonds de l'île d'Itaparica; et tous ceux qui s'échappèrent du naufrage, en regagnant la côte, y furent massacrés et mangés par les Tupinambas, excepté *Diogo Alvarez da Cunha* (2), surnommé *Cara-*

(1) *Roteiro geral*, etc., cap. 44. *Se trata de como Pedro de Goes foy pouoar a sua capitania da Paraiba ou de Sao Thomé.*

(2) Ainsi nommé par l'auteur du *Roteiro geral*, qui le qualifie du titre de *grande lingua do gentio*. Selon la *Corografia Brazilica* et d'autres ouvrages portugais, il se nommait *Diogo Alvarez Correa.*

murú, qui parlait leur langue, et qui avait accompagné Coutinho dans sa fuite.

Selon plusieurs historiens portugais et autres, Diogo Alvarez Corréa, natif de Viana, qui allait tenter fortune aux Indes orientales, fut chassé, par la tempête, vers la côte du Brésil, et son navire fit naufrage sur les bas-fonds au nord de la barre de Bahia. Une partie de l'équipage périt, et l'autre, ayant gagné la côte, fut mangée par les Tupinambas, excepté Corréa. Il avait sauvé un fusil et quelques barils de poudre, et ayant tué un oiseau devant eux, tous s'écrièrent, *caramurú* ou *homme de feu*, nom qu'il conserva depuis.

Caramurù leur indiqua l'usage du fer qu'il trouva dans les débris du navire. Il marcha avec eux contre les Tapuyos, qui s'enfuirent devant son arme redoutable, qu'ils croyaient surnaturelle. Il devint un grand personnage. Les chefs lui offrirent leurs filles en mariage, et pénétré de reconnaissance, il donna à cette magnifique baie le nom de *S.-Salvador* ou *S.-Sauveur*. Il choisit pour s'établir l'endroit où fut ensuite fondée *Villa-Velha* ou *Vieille-Ville*. Il s'occupait à y construire une cabane et de petites barques des débris du navire naufragé lorsqu'un bâtiment de Dieppe y arriva pour commercer. Il revint en France, à bord de ce navire, avec sa femme favorite, *Caramurú-Assu* (1), et fut bien accueilli du roi Henri II et de la reine Catherine de Médicis, qui firent baptiser son épouse sous le nom de *Catharina Alvarez*. Cette Cour voulant participer à la conquête de ce nouveau pays, nomma Caramurú chef d'une expédition marchande de deux navires pour la côte de Bahia, où il arriva au grand plaisir des Tupinambas (2).

Quelques historiens disent qu'à son arrivée à Padrão, Péreira Coutinho eut recours à Caramurù, qui s'y occupait à civiliser les Indiens; mais, bientôt jaloux de son influence, il le fit arrêter et porter à bord de son navire. Sa femme, le

(1) Ce qui signifie dans la langue du pays, *dragon* qui sort de la mer. *Rocha Pitta*.

(2) *Roteiro geral y descripçion del Estado del Brazil*, manuscrit, cap. 28. *Em que se declara, como Francisco Pereira Coutinho foy pouaor á Bahia de Todos os Santos e os Trabalhos que nisso teve*, etc.

Brito Freyre, *America Portugueza*, lib. I, 95-101, et *Corografia Brazilica*, no. 7. *Provincia da Bahia*.



croyant mort, arma toute sa nation et celle des Tamoyos, ses voisins, pour le venger.

Bahia, nommée par les naturels *Reconcave* ou grand fleuve, fut aussi connue sous le nom de *Quirimuru*, qui pourrait être une corruption de Caramurú.

Ayres de Cazal, auteur de la *Corografia Brazilica*, fait remarquer, d'après des traditions et documents historiques, quatre évènements principaux antérieurs à la fondation de la capitale de la province de Bahia, savoir : 1° le naufrage de Diogo Alvarez Corréa ; 2° celui d'un navire espagnol ; 3° le débarquement du donataire de ce pays ; 4° sa fin malheureuse. Le jésuite Vasconcellos publia, le premier, 150 ans après leur arrivée, les Aventures de Corréa ou Caramurú, à peu près dans la forme d'un roman, ce qui rend cette partie de l'histoire de la province pleine d'incohérences et d'erreurs. Quoiqu'il prétende avoir écrit sur des documents certains et détaillés, cet auteur ne sait si le vaisseau naufragé de Caramurú se rendait aux Indes ou à la capitainerie de S.-Vicente, laquelle était déjà, suivant lui, en état de colonisation par les soins de Martim Affonso, fait qui paraît dénué de vraisemblance. Le naufrage de Corréa a eu lieu en 1510, vingt ans avant cette époque, et son bâtiment faisait indubitablement partie de ceux qui avaient traité pour aller chercher le bois de Brésil ou explorer la côte. Herréra, en racontant le malheureux événement qui arriva à la *S.-Pitta*, l'un des deux navires espagnols qui avaient fait voile de S.-Lucar, en septembre 1534, dit qu'un Portugais de Bahia, appelé Corréa, affirmait avoir vécu 25 ans parmi les Indiens (1), ce qui établit la date de son naufrage vers l'an 1510.

Dans l'église des Bénédictins, au faubourg de Victoria, on lit l'inscription suivante : « Sepultura de D. Catharina Alvarez, senhora desta capitania da Bahia, a qual ella, o

(1) Herréra, déc. V, lib. VIII, cap. 8.

L'histoire de *Caramurú* a servi de base à la construction d'un poème brésilien, intitulé *Caramurú*, ou *la Découverte de Bahia*. Une traduction française de cet ouvrage a été publiée en 1829, par M. Eugène Garay de Monglave, et dédiée à S. M. doña Maria II, reine de Portugal, princesse du Brésil. Le but principal de l'auteur est de donner une description des différentes tribus du Brésil, de leurs croyances, leurs mœurs, leurs guerres ; de la découverte de ce pays par les Portugais, de sa conquête par les Français et de sa délivrance.

seu marido Diogo Alvarez Correa, natural de Viana, deram a os senhores reys de Portugal : Fez, e deu esta capella ao patriarca S.-Bento, anno de 1582 » ; c'est-à-dire, sépulture de donna Catherine Alvarez, dame de cette capitainerie de Bahia, qu'elle a donnée conjointement avec son mari Jacques Alvarez Corréa, natif de Viana, aux rois de Portugal. Elle a fait construire et a dédié cette chapelle au patriarche S.-Bento, l'an 1582.

1532. *Capitainerie de S.-Amaro et Itamaracá.* Le roi Joaõ III, ayant appris que les Français avaient établi un fort en Itamarica, l'avaient garni d'artillerie, et y avaient mis une garnison de 100 hommes, que leurs navires venaient chercher du bois de Brésil (*pao Bresil*) dans cette île et sur le continent voisin, expédia une escadre sous les ordres du capitaine *mor Pedro Lopez de Souza* (1), pour déloger les Français et tous les étrangers qui se trouvaient dans la *Nova-Lusitania* ou qui commerçaient dans les ports.

En même tems, le roi accorda à ce capitaine 50 lieues de côte en deux lots différents au lieu d'un, d'après sa demande ; savoir, S.-Amaro, qui confinait à S.-Vicente, et Itamaracá (2), l'endroit le plus rapproché de la ligne entre Pernambuco et Parahyba. Lopez équipa plusieurs navires, fit voile de Lisbonne et débarqua à S.-Vicente. Après plusieurs combats avec les Pitiguares, qu'il réussit à repousser, il établit deux colonies (3), l'une dont *S.-Amaro* fut le chef-lieu ; l'autre dans l'île d'Itamaracá, séparée du continent par un canal.

Lopez dépensa plusieurs milliers de *cruzados* dans ces établissements dont il ne jouit pas long-tems, ayant péri dans un naufrage près de l'embouchure de la Plata (4).

---

(1) Frère de Martim Affonso de Souza.

(2) Maintenant la province de Parahyba.

(3) L'époque de l'arrivée des premiers colons n'est pas bien établie ; car on ne connaît pas la date de l'établissement de Nossa Senhora de Conceiçao dans l'île de Itamaracá, qui fut probablement le premier, comme il a été long-tems la capitale de la capitania.

(4) *Roteiro geral*, etc., manuscrit, cap. 61. *Em que se declara a capitania de Santo Amaro e quem apousou*, etc.
Rocha Pitta, *America Portugueza*, liv. II, § 106.
Fr. Gaspar da Madre de Deos, *Memorias para á Historia da capitania de S.-Vicente*, lib. II. — Dom Joaõ III, no anno de



1534-5. *Capitainerie de Pernambuco. Établissement de la ville d'Olinda.* Le roi, satisfait des services du célèbre *Duarte Coelho-Pereira*, lui donna la capitainerie de Pernambuco, comprenant 50 lieues de côte, depuis l'embouchure du Rio-Francisco, au N.-E., jusqu'à Itamaracá, bornée par la rivière Igaraçù.

Une factorerie qui avait été établie dans cette capitainerie, fut prise par un armateur de Marseille, qui y laissa soixante-dix hommes. Son navire fut capturé pendant son voyage de retour, et la Cour de Lisbonne s'empressa de faire chasser les Français de cette partie de la côte.

Coelho arma quelques navires, sur lesquels il s'embarqua (1535) avec sa femme et ses enfants, et un grand nombre de parents et d'amis amenant aussi leurs familles, et fit voile pour *Pernambuco* (1). A son arrivée, il fut tellement frappé de surprise à la vue du port, qu'il s'écria : Oh, quelle belle situation pour fonder une ville (2)! et le nom d'*Olinda* devint celui de la ville (3) dont il fut le fondateur. Pendant

---

1532 fez della mercê á Pédro Lopez de Souza. — Fundaçaõ da capitania de Santo Amaro.

Corografia Brazilica XV. Provincia da Parahyba.

Quarante ans après la fondation de la colonie d'Itamaracá, toute la population qui se trouvait renfermée dans l'île du même nom n'excédait pas deux cents familles, et il n'y avait que trois sucreries.

(1) Ainsi nommé par les naturels, à cause d'un rocher contre lequel la mer vient se briser avec furie. *Se diz de Pernambuco, por sua pedra que junto delle esta furada do mar, et quer dizer*, Mar furada, Roteiro geral, etc., cap. 16.

(2) *O que linda situaçam para se fundar huma villa.*

(3) La ville de Pernambuco*, située sous la latitude 8° 13' sud, longitude 37° 25' ouest de Paris (*Conn. des tems*), est composée de deux parties distinctes, savoir : la cité d'Olinda et la ville de *Recife* (Reciffum), qui s'étend depuis l'entrée de la baie de Todos Santos jusqu'au cap de S.-Roque. Le Récif est divisé par le Rio-Capibaribe en trois parties ou paroisses, désignées sous le nom de Récif, S.-Antonio et Boa-Vista ; mais il y a une communication entre elles par deux ponts construits en pierre et en bois, dont l'un a trois cent cinquante pas de long, et l'autre en a deux cent quatre-vingt-dix. Le Récif, qui est établi sur la péninsule, est la partie commerçante de la ville ; celle de S.-An-

* Ce mot est une corruption de celui de Paranâbuco, par lequel les Cahetés désignaient le port.

plusieurs années, il fut obligé de se défendre contre les Caetas ou Cahètes, tribu nombreuse et barbare, qui occupait alors toute cette côte et 50 lieues dans l'intérieur, et avait fait alliance avec les Français qui venaient y trafiquer. Coelho fut vivement pressé dans sa ville où il perdit plusieurs des siens et reçut lui-même quelques blessures, mais son courage l'emporta, et il parvint à chasser les Cahètes et à se renforcer par l'alliance des Tobayazes.

---

tonio, située sur l'extrémité septentrionale de l'île, comprenait l'ancienne ville de Mauritias, établie par le prince Nassau. Boavista, la troisième partie de la ville, située sur le continent, fut aussi commencée, sous le même nom portugais, par le gouverneur hollandais. Les environs de Pernambuco sont délicieux. La chaleur est modérée par les vents de mer.

En 1810, le Récif, proprement dit, avait une population de 1,229 familles, S.-Antonio, 2,729, et Boavista, 1,433, et renfermait un palais épiscopal, le palais du gouverneur, qui était autrefois le collége des jésuites; trois couvents, deux hospices, un hôpital de lépreux (*lazarentos*), et l'hôpital des enfants trouvés, établi en 1790. Pour l'instruction publique, il y a des professeurs royaux de latin, de philosophie, d'éloquence et de poésie.

Pernambuco fut prise, en 1630, par les Hollandais, qui la conservèrent pendant vingt-quatre ans.

En 1806, on voyait encore, près de la porte de l'église de Corpo-Santo, une pièce de marbre européen qui portait l'inscription suivante :

Op gebouwt
Onder
D'Hooge Regeringe
Van
Præsid^t en Raden,
ANNO M DC LII.

C'est-à-dire construit par le gouvernement suprême, composé du président et du Conseil, 1652.

Olinda est avantageusement située sur un terrain élevé, qui est le commencement d'une petite cordilière qui se prolonge dans l'intérieur du continent.

En 1582, cette ville renfermait 700 habitants portugais et de 4 à 5,000 esclaves africains. En 1631, lorsqu'elle fut brûlée par les Hollandais, la population était estimée à 25,000 âmes. Le nombre de familles n'était que 2,500 ; mais à cause des esclaves et domestiques, on comptait dix individus pour chaque famille.

En 1810, leur nombre était de 1,195, savoir : 880 dans la paroisse de S.-Salvador et 315 dans celle de S.-Pédro-Martir. On estime la population actuelle de Pernambuco à environ 65,000

La formation de cet établissement coûta à Coelho plusieurs milliers de *cruzados* qu'il avait amassés dans les Indes, mais il fut amplement payé dans la suite, et il laissa à son fils un revenu de 10,000 *cruzados*, provenant de ses manufactures de sucre, pêcheries, etc. (1).

1534. *Capitainerie d'Espirito-Santo.* Cette capitainerie, voisine de celle de S.-Amaro, et comprenant 50 lieues de côte, fut donnée par le roi João III à *Vasco-Fernandez*

---

individus : celle de la paroisse S.-Antonio est plus considérable.

En 1676, Olinda devint ville épiscopale. Elle renferme un jardin botanique contenant des plantes exotiques, une *misericordia* avec son hôpital, un *recolhimento* de convertis, quatre couvents, un palais où le gouverneur réside pendant six mois de l'année, un collége des jésuites, qui a coûté 120,000 livres; plusieurs ermitages, des professeurs de latin, grec, français, géographie, rhétorique, histoire universelle, philosophie, dessin, histoire ecclésiastique et théologie dogmatique et morale *.

La *bahia de Todos los Santos*, ou baie de Tous-les-Saints, est une des plus belles rades du monde. Elle paraît avoir été formée par la destruction de la barrière d'un grand lac. L'entrée, qui est au midi, a environ 3 lieues de largeur, entre le continent à droite et la longue île d'Itaparicá à gauche. La baie a 60 milles de largeur vers le nord et l'ouest. Elle reçoit les eaux de plusieurs rivières navigables, et a partout une grande profondeur. Elle renferme beaucoup d'îles.

(1) M. Southey donne l'année 1530 comme date de la cession faite à Duarte Coelho Péreira; mais l'auteur de la *Corografia Brazilica* affirme que cette donation fut faite en 1534, et que le propriétaire partit pour en prendre possession l'année suivante. Quelques auteurs disent que Duarte Coelho Péreira avait servi dans l'Inde; mais ils l'ont confondu avec Duarte Coelho, dont les aventures militaires sont racontées par Barros et Faria. Ce dernier fut tué à Sumatra, en 1527. Coelho Péreira mourut en 1554, laissant sa femme, D. Brittes Albuquerque, pour gouverner la capitainerie jusqu'à l'arrivée de son fils héréditaire, Duarte Coelho d'Albuquerque, qui fesait ses études en Portugal. (Voyez Cor. Braz., *Provincia de Pernambuco*.)

L'auteur du *Roteiro geral* écrit *Duarte Coelho*, et son fils *Jorge Albuquerque Coelho*.

* Rocha Pitta, *America Portugueza*, lib. II, § 58-68.
Cor. Braz., II, 171-6.
History of Brasil by James Henderson, article *Provinco of Pernambuco*.

Coutinho, en récompense des services militaires qu'il avait rendus en Asie à la couronne de Portugal. Ayant pris toutes les mesures propres à assurer la réussite de son expédition, il mit à la voile avec 60 *fidalgos* (1), et hommes de la maison royale, et arriva, avec sa flotte, dans une baie à 60 lieues de Rio-Janéiro. Il y débarqua, et avec ce petit nombre d'hommes, il chassa les Goaynazes qui occupaient ce pays, et jeta les fondements de *Nuestra-Senhora da Victoria*, ensuite nommée *Villa-Velha* ou Vieille-Ville. Il construisit un fort, établit des sucreries, et ensuite retourna en Espagne pour se procurer de nouveaux colons, et se mettre à la recherche des mines dans l'intérieur du pays. Les colons s'adonnèrent à l'agriculture, plantèrent des vignes et établirent quatre sucreries. Mais, après le départ de Coutinho, les Goaynazes renouvelèrent les hostilités, et tuèrent, dans un combat, George de Ménézes, qu'il avait nommé capitaine pendant son absence. Aidés par les Tupiniquins, ils forcèrent les colons, commandés par Castello-Branco, de se retirer sur les bords du Rio-Cricare : ils détruisirent les sucreries et les plantations et tuèrent beaucoup de monde. Incapables de tenir plus long-tems, le reste des colons se réfugia dans l'île de Duarte de Lémos, et passa de là dans d'aûtres capitaineries.

A son retour, Coutinho trouva son établissement abandonné. Après des efforts infructueux contre les indigènes, il commençait à manquer de soldats et de munitions quand il lui arriva un renfort de la part de Mendo da Sa, gouverneur de Bahia. Les deux forces réunies eurent d'abord l'avantage contre les Indiens; mais ceux-ci, s'étant ralliés, renouvelèrent le combat avec tant de fureur, que les Portugais furent forcés de regagner leurs barques dans un grand désordre et laissant beaucoup de morts, au nombre desquels se trouvait Fernam da Sa, fils du gouverneur.

Coutinho avait épuisé tous ses moyens pour la fondation et l'entretien de sa colonie. En la perdant, il fut réduit à un tel état de pauvreté, qu'il fut obligé d'avoir recours à la charité pour vivre. Son fils et successeur vécut ignoré dans

(1) Nobles sans titres. Les *fidalgos dom Simam de Castello Branco*, et dom *Georges de Ménézes*, qui avait été gouverneur aux Moluques, furent envoyés comme exilés.

la même capitainerie, n'ayant d'autre bien que son titre de capitaine et de gouverneur (1).

1534. *Concession de la capitainerie de Porto-Séguro* ou *Port-Sur*. Cette capitainerie, qui commençait à celle de Jorge de Figueyredo-Corréa et s'étendait vers le sud, renfermant 50 lieues de côte, fut donnée par le roi dom João III à *Pédro de Campos-Tourinho*, natif de Viana de Fos de Lima, d'une famille noble et bon navigateur. Il partit de ce même port avec sa femme *Ignès Fernandes Pinta*, son fils *Fernam de Campos*, plusieurs de ses parents et de ses amis et d'autres individus, et arriva à l'embouchure de Porto-Séguro. Il débarqua et se fortifia au même endroit où fut établie ensuite la capitale de la province. En 1500, Cabral y avait laissé deux *degradados* ou exilés. Quatre ans après, Christovaõ Jaques laissa plusieurs individus, dont deux Franciscains. Jorge Lopès Bixorda, qui envoya, en 1513, trois Tupiniquins au roi Emmanuel, avait un contrat pour l'exportation du bois de Brésil. Plusieurs navires destinés pour l'Inde y étaient relâchés pour prendre des rafraîchissements. Plusieurs Portugais y avaient demeuré plus de 30 ans avec des femmes du pays et leurs enfants *mamalucos* ou métis.

Tourinho trouva toutes facilités pour s'établir à cette factorerie. Un des deux exilés, que Cabral y avait débarqués, servit d'interprète aux colons. Les Tupiniquins qui habitaient le pays d'environ cinq lieues d'étendue, entre la rivière Camanu et celle de Circare, s'opposèrent d'abord à son établissement; ils l'assiégèrent et tuèrent plusieurs de ses gens, mais ensuite firent la paix. Alors, Tourinho travailla avec succès à augmenter sa colonie et les villes de *Santa-Cruz* et de *S.-Amaro*, qu'il venait de fonder, la première, sur la baie de *Cabralia;* l'autre, à trois milles au sud de Porto-Séguro. Les Indiens aidèrent aux travaux d'agriculture. Des vaisseaux en partaient annuellement pour Lisbonne, chargés de sucre et de bois de Brésil (2).

---

(1) *Roteiro geral*, etc., manuscrit, cap. 42. *Em que se declara como el Rey fez merce da capitania do Espirito-Santo á Vasco Fernandez Coutinho*, etc.

Rocha Pitta, *America Portugueza*, lib. II, § 82 et 83.

(2) *Roteiro geral*, etc., manuscrit. *Em que se declara quem pouoar á capitania de Porto-Seguro.*

1535-6. *Capitainerie de Maranham*. Cette capitainerie, concédée à *Joaõ de Barros*, qui avait une factorerie dans l'Inde, embrassait, comme les autres, 50 lieues de côte, qui commençaient à partir de la capitainerie de Itamaraca. Le propriétaire s'associa avec *Fernando-Alvarez de Andrade* et *Ayrès da Cuñha*, pour y établir une belle colonie. Ils équipèrent, au port de Lisbonne, à leurs frais, 10 navires, à bord desquels ils mirent 900 hommes et 113 chevaux. L'expédition était pourvue de tout ce qui était nécessaire à la formation d'un établissement, dont les deux fils de Barros devaient avoir la direction. Cette flotte, commandée par da Cuñha, fit voile pour le Brésil, et arriva en vue de la côte, près le Rio-Maranhaõ, au milieu des écueils et des brisants qui environnent l'île du même nom et où tous les navires échouèrent.

Quelques individus échappèrent et se réfugièrent dans l'île de *Médo* ou *Boqueirão*, à l'entrée de la baie; mais ne trouvant pas le lieu propre à contenir une colonie, ils retournèrent en Portugal par le premier bâtiment qui se montra à leur vue.

Les deux fils de Barros, qui avaient aussi survécu et s'étaient réfugiés dans une île, à l'embouchure du Maranhaõ, y demeurèrent quelques années, sans pouvoir com-

---

Cor. Braz., no. 11. *Provincia de Porto-Seguro*.

La ville de Santa-Cruz fut ensuite transférée sur un meilleur terrain, près de la rivière Joam de Tyba.

Après la mort de Pédro de Campos, cette capitainerie fut mal administrée par son fils, Fernam do Campos Tourinho. La sœur de ce dernier, Léonor do Campo, veuve de Grégorio de Pesqueira, qui lui succéda, obtint du roi la confirmation de cette capitainerie en sa faveur, par une lettre datée du 30 mai 1556. Deux mois après, elle la vendit, avec la permission du souverain, à dom Joaõ de Alencastre, duc de Aveiro, pour la somme de 100 *milreis* de droit, 600 en argent, et 2 *moyos* ou muids de blé annuellement pendant la vie du vendeur, avec le droit de nommer son fils à la succession. La couronne s'en empara sous le règne de Joseph Ier. Il n'y avait alors que deux villes.

En 1553, les jésuites fondèrent une maison dans la capitale pour la conversion des Indiens. Dix ou douze de ces religieux gouvernaient quelques *aldeias* de Tupiniquins. La nation Abatyra des Aymores, ayant attaqué cette colonie, tua tous les esclaves et un grand nombre de Portugais, et ruina presque de fond en comble (1564) la ville de Porto-Séguro et celles de Juassêma et de S.-André, qui avaient été établies par le duc.



muniquer avec les habitants de Pernambuco ou des autres capitaineries. Leur père envoya, mais trop tard, des navires à leur secours. A leur arrivée, ils avaient quitté l'île, et, en suivant le long de la côte, ils étaient tombés entre les mains des Pitiguares, qui les avaient massacrés. Ce malheureux événement eut lieu à l'embouchure du Rio-Péquéno ou petite rivière, appelée, par les Indiens, *Babique*, à trois lieues de Rio-Grande et par le 5ᵉ dégré 1/6 de latitude. Le port de Péquéno était alors visité par des Français, qui venaient y faire du bois de teinture. L'auteur du *Roteiro* semble les accuser d'avoir excité les Indiens à tuer les Portugais.

Barros perdit dans ces tristes expéditions plus de 1.000 *cruzados*. Il paya les sommes dépensées par Ayrès da Cuñha et d'autres qui avaient péri. Il restait lui-même débiteur envers la couronne, pour artillerie et munitions, de la somme de 600 *milreis*, qui fut ensuite acquittée par le roi Sébastiam (1).

Barros, ayant perdu ses deux fils et sa propriété, ne songea plus à sa colonie, que le monarque donna à *Luiz Mello da Sylva* (2).

1540. *Capitainerie dos Ilheos* (Insulæ) (3). Fondation de la ville du même nom. Cette capitainerie, accordée à *Jorge de Figueirédo Corréa*, *escrivam da fazenda* ou secrétaire du

---

(1) Quelques historiens racontent qu'un serrurier, nommé Pédro, resta parmi les Indiens, auxquels il devint très-utile par les outils qu'il leur fesait du fer provenant des débris des navires jetés sur la plage. Un cacique lui accorda sa fille qui lui donna deux enfants qu'il nomma *Pedros* ou *Peros*; ce qui fit croire aux Indiens que ce nom était commun à tous les Portugais.

Suivant M. Southey (chap. 2, année 1539), les écueils contre lesquels ces vaisseaux se brisèrent, étaient à plus de cent lieues au sud de la grande rivière, et tenaient à l'île où les naufragés s'échappèrent, et qui est actuellement connue sous le nom de *Maranham*. En conséquence de cette erreur, elle fut appelée, un demi-siècle après cet événement, *Ilha das Vacas*, ou île des Vaches. Péreira do Lago dit, dans sa description de Maranham, que le naufrage eut lieu au *Boqueirão*, ou golfe, à l'ouest de la barre et près l'île de *Médo*, d'où il tire son nom.

Voyez *Roteiro geral*, manuscrit, cap. 10. — Barros, lib. I, cap. 6.

(2) Voyez son expédition de l'année 1539.

(3) Ainsi nommée, à cause de trois îlots situés à l'embouchure de la principale rivière de cette capitainerie.

trésor royal, embrassait 50 lieues de côte, à partir de la pointe do Bahia do Salvador, du côté du sud. Ne pouvant y aller à cause de sa charge, Corréa envoya Francisco Romeiro, cavalier castillan, avec quelques navires et des colons pour prendre possession de cette propriété. Celui-ci débarqua au port de Tinharé, et établit sa colonie sur la hauteur, nommée *Morro de S.-Paulo*. N'étant pas content de cette situation, il en choisit une autre à l'embouchure du Rio dos Ilhéos, qu'il venait de découvrir, et y jeta les fondements de la ville *dos Ilhéos ou S.-Jorge* (1), ainsi nommée en l'honneur du propriétaire. Pendant les premières années, il eut à se soutenir contre les attaques des Tupiniquins, qu'il gagna ensuite.

Le fils du propriétaire vendit sa capitainerie, avec le consentement du prince, à Lucas Giraldes, Florentin, qui y fit établir bientôt après huit à neuf sucreries (2).

1530 à 1532. *Guillaume Hawkins de Plymouth*, père du chevalier Jean Hawkins, fit deux voyages au Brésil, avec un navire de 250 tonneaux, nommé *Paul de Plymouth*, une patache de 25, un brigantin et avec un autre en pièces. Dans son second voyage, un chef indien s'embarqua avec lui, et fut présenté au roi Henri VIII, à Whitehall (3).

1534-1535. *Malheureuse expédition de Simon de Alcazova* (4); *l'équipage de* la Capitana *est massacré et dévoré*

(1) S.-Jorge est située, dans la province de Bahia, entre deux collines, sur le bord septentrional de la baie de son nom. Sa population, autrefois considérable, consiste seulement en deux cents familles portugaises. Elle possède une église et deux ermitages. L'ancien collége des jésuites est converti en maison municipale. S.-Jorge est distante de trente lieues nord-est de Porto-Séguro et autant sud-ouest de Bahia. Longitude 34° 28', latitude 15° 40' sud. (*Alcedo.*)

(2) Ces sucreries furent ensuite détruites par les Aimbores avec une partie de la population. Le reste fut forcé de se retirer à Bahia, vers l'année 1570.

Voyez *Roteiro geral*, etc., manuscrit. *Como se comecou a pouoar a capitania dos Ilheos por ordem de Jorge de Figueiredo Correa.*

(3) *Hakluyt*, part. III, p 700. *A brief relation of two sundry voyages made by the worshipful W. Hawkins of Plymouth.*

(4) L'historien *Mariana* le nomme *Alcozava.*



par les naturels du Brésil. Cet officier, né en Portugal, et connu comme habile cosmographe, reçut commission de la Cour d'Espagne d'explorer et peupler 200 lieues de côte au midi du Pérou. Il équipa, en conséquence, à Séville, deux navires : *la Capitana* et *le San-Pédro*, ayant à bord 250 marins et soldats. Il mit à la voile et se rendit aux îles Canaries.

Le 8 octobre 1534, il quitta ces îles où il avait relâché, passa, le 20 novembre, en vue de la petite île de la Trinité, qui est située par latitude 20° 32′, longitude ouest de Greenwich 29° 33′, et continuant sa route vers la côte d'Amérique, il fut séparé de l'un de ses navires, et n'arriva à l'embouchure du détroit de Magellan, que le 7 juin 1535. La Capitana, chassée par les vents contraires, avait manqué d'eau pendant 50 jours, et on avait été obligé d'y suppléer par du vin. Le San-Pédro avait trouvé à se refaire dans un port de l'île appelée *Arrecife de Leones, y Lobos* (1) (latitude sud 44° 13′). Les deux navires réunis, entrèrent dans le détroit; mais ils furent obligés de rester à l'ancre pendant trois semaines. Alcazova, poussé par ses officiers, résolut de revenir au port qu'il avait quitté, et d'explorer l'intérieur du pays.

En conséquence, il partit avec 225 hommes; mais au bout de 14 lieues, son embonpoint et sa mauvaise santé ne lui permirent pas d'aller plus avant, et il retourna, avec 30 soldats, à ses navires. Le reste de l'expédition revint de même, après 22 jours de marche; et chemin fesant, une conspiration fut ourdie, dans le but de se défaire du commandant et de piller les navires des Indes. Toutefois, ce premier complot n'eut point de résultat; mais Alcazova fut victime d'une autre conspiration concertée entre les mêmes individus. Après l'assassinat de ce chef, ceux qui avaient refusé de se joindre aux conjurés, réussirent à se rendre maîtres des navires. Dans sa route pour les Indes occidentales, la Capitana fit naufrage sur la côte du Brésil; et son équipage fut massacré et dévoré par les naturels, à l'exception de 17 individus qui s'échappèrent sur une chaloupe et regagnèrent l'autre navire (2).

1539. *Expédition de Luiz de Mello da Sylva.* Joam de

---

(1) Ou récif des Lions-de-Mer. (*Phoca jubata*, L.)

(2) Herréra, déc. V, lib. VII, cap. 5, et lib. VIII, cap. 8.

Barros ayant abandonné ses droits sur le Maranhaõ, le roi dom Joaõ III accorda cette province à Mello da Sylva, avec trois navires et deux caravelles pour y faire un voyage, et pénétrer, par l'Amazone, jusqu'aux mines, à l'est du Pérou. Le nouveau donataire mit à la voile, et étant arrivé près des bas-fonds (1) où l'armement de Ayres da Cuñha avait échoué, ses navires eurent le même sort, excepté une seule caravelle qui échappa, et à bord de laquelle il retourna à Lisbonne.

1539. *Voyage de découverte de Francisco Orellana sur le fleuve Maranham, auquel il avait d'abord donné son nom.* Gonzalo Pizarro ayant été nommé gouverneur de la province de Quito, par son frère, le marquis Francisco Pizarro, il voulut faire la conquête d'un pays appelé *de la Canelle*. Etant parti de Quito, vers la fin de décembre 1539, avec 400 Espagnols, 4,000 Indiens pour porter le bagage, et 4,000 vaches, moutons et cochons pour la nourriture de ses gens, il se dirigea vers le nord, entra dans le pays de Quixos, et de là dans la vallée de Zumaque, à 100 lieues de Quito. Ensuite, il pénétra dans le pays *de la Canelle*, et revint à Zumaque, où il trouva Francisco Orellana, gentilhomme de Truxillo, en Espagne, qui s'associa avec lui pour découvrir un autre Pérou. Tous deux, accompagnés de 100 soldats et de quelques Indiens, entrèrent, après plusieurs jours de marches pénibles, dans la province de Coca. Le cacique leur fit un bon accueil, et leur fournit des renseignements sur une rivière beaucoup plus grande que la sienne (la Coca), coulant à travers des terres abondantes en toutes choses, et dont les habitants portaient des plaques d'or. Transporté de cette nouvelle, Gonzalo y fit venir ses officiers et le reste de ses gens; et après quelques journées de repos, il se mit en marche le long de la rivière, qu'il suivit péniblement pendant 43 jours, sans trouver de vivres ni de moyens de la traverser. Il arriva enfin à un endroit où ses eaux sont comprimées entre deux rochers, distants l'un de l'autre de 20 pieds seulement. Là, il fit un pont, sur lequel il passa avec ses troupes. Le chemin n'étant pas meilleur, et les vivres devenant plus rares, il s'arrêta à la jonction du Napo avec la Coca, nommée *la Jonta de los Rios*, pour

(1) Selon Péreira do Lago, ces bas-fonds ne pouvaient être que les deux *Atins*, ou *Coroa-Grande*.

construire un brigantin, afin de porter les malades, les vivres, les hardes et 100,000 livres d'or qu'il possédait. Il en donna le commandement à Orellana, avec 50 soldats, et l'ordre de ne point s'éloigner de lui; mais ensuite, pressé par la faim, il lui commanda d'aller chercher des vivres. Orellana gagna le milieu du courant rapide de la Coca, fit plus de 100 lieues en trois jours, sans voiles ni rames, et entra dans la grande rivière si long-tems cherchée inutilement. Alors, il résolut de la suivre jusqu'à la mer; commença à agir en chef, déclarant qu'il devait tout à lui-même et à son roi, et rien à Gonzalo Pizarro. Un religieux et un gentilhomme, qui firent des remontrances, furent mis à terre sans vivres et sans armes. La plupart des soldats le reconnurent comme chef de cette expédition. Alors, il donna son nom à cette fameuse rivière, et descendit à terre pour chercher des vivres et connaître les habitants. Animés pour la défense de leur pays, les naturels des deux séxes l'attaquèrent avec un courage égal. Il profita de cette circonstance pour dire qu'il y avait rencontré des *Amazones*, ou femmes belliqueuses, qui n'avaient point de maris, qui tuaient leurs mâles, et qui se rendaient, en certaines saisons, aux frontières de leurs voisins, pour y choisir des amants, afin d'avoir des enfants. C'est pourquoi cette rivière prit le nom de ces femmes fabuleuses.

Continuant sa route, il trouva des peuples moins guerriers; quelques-uns étaient très-pacifiques, et lui fournirent autant de vivres qu'il en put souhaiter. Il profita de ces avantages pour construire un brigantin plus grand que l'autre, avec lequel, après quelques jours de navigation, il passa dans la mer; et cotoyant un cap (cap Nord), il se rendit à l'île de Trinidad, distante de 200 lieues. Là, il acheta un navire, dans lequel il passa en Espagne, et obtint, de l'empereur Charles V, trois vaisseaux pour retourner au pays d'où il venait, en prendre possession au nom de ce prince, et y établir des forts et des villes. Après un séjour de sept ans près de la Cour, il s'embarqua pour l'exécution de ce projet; mais arrivé à la hauteur des Canaries, une maladie lui enleva une partie de ses soldats; une autre succomba avant d'aborder au cap Vert. Étant parvenu à l'embouchure des Amazones, il abandonna deux de ses navires; et le nombre de ses gens diminuant tous les jours, il conserva seulement deux grandes barques, avec lesquelles il tenta en vain de pénétrer dans le fleuve. Il fut jeté sur la

côte de Caracas; ensuite sur l'île S.-Marguerite, où il perdit le dernier de ses gens. Lui-même y mourut aussi de chagrin et de maladie (1).

1540. *Expédition anglaise à la côte du Brésil.* Cette année, des négociants anglais de Southampton, *Robert Reniger*, *Thomas Borey* et autres firent un voyage de commerce très-avantageux à la côte du Brésil. On raconte qu'un autre négociant, nommé *Pudsey*, partit du même port, en 1542, et bâtit un fort près de Bahia (2).

1540-1545. *Voyage de Alvar Nuñez Cabeza da Vaca.* Cet officier, enyoyé par Charles V, pour faire des découvertes, prit possession de l'île de S.-Catharina, et y forma le projet d'un voyage par terre à Buenos-Ayres. Il envoya, sur un navire, par la Plata, une partie de ses gens, qui ne purent aborder en aucun endroit à cause de l'opposition des Indiens. Lui-même s'arrêta quelque tems à l'île de Martim-Garcia; il effectua ensuite son voyage de la manière suivante. Entrant par le Rio-Itabucú, à 20 lieues de S.-Catharina, il débarqua, avec ses gens bien armés, sur le bord septentrional du Rio de la Plata, et traversa de grandes montagnes et des rivières qu'il rencontra dans une étendue de 100 lieues de pays désert, avant d'arriver aux premiers établissements nommés *del Campo*, habités par diverses nations, toutes comprises sous le nom général de *Guaranies*. Il fit un commerce d'échange avec les natifs, et nomma le pays *Provincia de la Vera*. Il finit par s'embarquer dans des canots sur la Plata; et, suivant son courant, il passa à son bord austral, pour se rendre à son gouvernement de Buenos-Ayres (3).

1546. *Santos*. Ce village, situé sur la côte septentrionale de l'île de S.-Vicente, province de S.-Paulo, est érigé en ville (4).

---

(1) Acuña, ch. 1-9. — Herréra, déc. VI, lib. IX, c. 2-6.

(2) *Hakluyt*, vol. III, p. 700. *A voyage of one Pudsey to Bahia in Brazil*, anno 1542.

(3) Voyez l'art. *République Argentine*.

Herréra, décad. VII, lib. II, cap. 8 et 9; lib. IV, cap. 13, 14, 15 et 16; lib. VI, cap. 14, 15 et 16; lib. IX, cap. 10, 11 et 12.

P. Nicolao del Techo, *Historia Provincia Paraquariæ*, lib. I, cap. 13.

History of Brazil, by M. Southey, ch. 5.

(4) Les maisons de Santos sont bâties en pierre. Elle possède

1548. *Soulèvement des Indiens Cahètes. Attaque contre l'Iguarassu, nommé aussi Guarassu.* Opprimés par les colons de Pernambuco, les Cahètes prirent les armes, et allèrent, au nombre de 8,000, mettre le siége devant cet établissement, situé sur une crique du même nom, à deux milles de son embouchure, et à environ six lieues au nord d'Olinda. Il était entouré d'une palissade, et défendu par une garnison de 90 Européens et de 30 esclaves noirs. Les assiégeants se protégeaient, pendant le jour, dans des trous pratiqués dans la terre à cet effet; et la nuit, par des barricades formées d'arbres, derrière lesquelles ils se retiraient. Quelquefois ils lançaient des flèches enflammées, afin d'incendier le fort. Les Portugais ne se souciant pas de s'aventurer dehors pour faire leur récolte ordinaire de manioc, envoyèrent deux barques à l'île d'Itamaraca, pour y chercher des vivres. Les Indiens avaient jeté de grands arbres dans l'endroit le plus étroit du canal pour en obstruer le passage. Les marins réussirent à le déblayer; mais dans le

---

une *misericordia*, la plus ancienne du Brésil; un couvent de franciscains, deux hospices et plusieurs chapelles. L'ancien collége des jésuites de S.-Miguel a été converti en hôpital militaire. La *confraria da Mizericordia* fut confirmée par D. Joaõ III, par un *almeirim*, ou décret, du 2 avril 1551. Le couvent des Carmélites (*convento do Carmo*) fut établi en 1697. Pendant quelques années, Santos fut subordonnée à la villa de S.-Vicente.

Le port de Santos laisse entrer les gros navires. La rivière, qui y est profonde de trois à quatre brasses, est navigable jusqu'à Cubatam, distante de vingt milles. Le port est protégé par plusieurs forteresses. Autrefois, les propriétaires de la capitainerie étaient obligés de vendre leurs produits à Santos, qui, par cette raison, avait un commerce considérable avec Rio-Grande do Sul, et d'une manière illicite, avec les Espagnols de la Plata.

Santos fut prise et pillée, le 16 décembre 1591, par le capitaine anglais Thomas Cavendish. (Voyez cette expédition).

La population de cette ville est de 6 à 7,000 habitants, dont la plupart commerçants, boutiquiers ou artisans.

Selon la *Corografia Brazilica* (tom. I, 236), Santos fut érigé en ville en 1545; mais Madre de Deos cherche à prouver que ce village fut créé *villa* entre le 14 août 1546 et le 3 janvier suivant. (Voyez lib I, no. 141, *Fundaçao da Villa do Porto do Santos*.)

D'après les observations de l'astronome portugais Francisco de Oliveira Barbosa, Santos est située sous la latitude de 23° 56' sud, et la longitude de 331° 39', comptée de la pointe la plus occidentale de l'île de Fer.

moment même, la marée se retirant, laissa les barques à sec. L'ennemi tenta encore inutilement de suffoquer les Portugais par la fumée de bois brûlé entre eux et la côte; mais ceux-ci, profitant de la marée montante, arrivèrent à Itamaraca et y firent des provisions. Pendant ce tems, les Indiens avaient presque entièrement coupé deux grands arbres sur les bords de la crique, à l'endroit où son lit était le plus resserré, afin de les laisser tomber sur les barques, lors de leur retour. Ce plan fut encore déjoué, la chute de ces arbres ayant eu lieu sans atteindre les embarcations. Le siége durait depuis un mois. Les Indiens, désespérant de réduire la place par la famine, firent leur paix avec les assiégés.

Hans Stade, qui figure dans l'Histoire du Brésil, avait aidé à défendre Iguarassu, d'après la demande de Duarte Coelho. Il avait été prisonnier chez les Tupinambas, il a écrit leur histoire. C'était un Hessois, venu en Portugal pour s'embarquer à bord de la flotte de l'Inde. Arrivé à Lisbonne après son départ, il accepta l'emploi de canonnier à bord d'un navire marchand destiné pour Pernambuco, ayant pour équipage des individus convaincus de crimes, et chargé d'attaquer tous les bâtiments français naviguant sur cette côte pour y faire le commerce. Il arriva à Pernambuco, le 28 janvier 1548, après une traversée de 88 jours (1).

1549. *Expédition de Thomé de Sousa, nommé gouverneur-général du Brésil. Fondation de S.-Salvador.* Après la mort de Coutinho, le territoire de Bahia n'était plus occupé (*devoluto*). Le roi Joaõ III, ayant reçu des renseignements concernant cette magnifique baie et la fertilité du pays voisin qui avait déjà fourni une grande quantité de sucre à la métropole, se décida à y fonder une ville capitale, afin de protéger toutes les colonies contre les Indiens hostiles ou autres ennemis. Par cette mesure, le souverain fesait limiter ou suspendre les pouvoirs accordés aux donataires des différentes capitaineries. Thomé de Sousa, *fidalgo* ou noble, quoique fils naturel, ayant gagné la confiance du roi par sa

(1) Voyez de Bry. *Tertia pars. memorabilium provinciæ Braziliæ historiam continens, germanico primum sermone scriptam à Joanne Stadio, nunc autem latinitate donatam*, etc. *Francofurtensis, anno* 1592. Cet auteur dit : *Cujus seditionis ipsi Lusitani auctores erant.*

conduite dans la guerre de l'Inde, fut élevé au haut grade de *gouverneur-général du Brésil* ou de la Nouvelle-Lusitanie, et investi de pleins pouvoirs dans les affaires civiles et criminelles. Pour remédier aux nombreux abus dont les colons se plaignaient, le docteur *Pedro Borges* fut nommé *ouvidor geral* ou juge auditeur, pour enregistrer les actes, et *Antonio Cardozo de Barros*, directeur de *la fazenda royale* ou trésor. D'autres places devaient être remplies par quelques serviteurs du roi. Une maison de jésuites fut formée pour la conversion des Indiens et l'administration des sacrements. Afin de tenir en échec les naturels du pays, et de pouvoir résister aux attaques d'un ennemi étranger, le gouverneur avait reçu l'ordre de bâtir une ville à Bahia de Todos Santos, et d'y établir le siége du gouvernement. Cette ville devait être nommée *S.-Salvador.*

De Sousa partit, le 2 février, avec une flotte de trois navires, deux caravelles et un brigantin, sous le commandement de *Pedro de Goes*, et ayant à bord plus de 1,000 Portugais, savoir : 320 personnes au service du roi, 400 criminels (*degradados*) ou bannis, et près de 300 colons. Après deux mois de navigation, il prit terre, le 29 mars, dans la baie de Tous-les-Saints, au port où le malheureux Coutinho s'était établi. A une petite distance de la ville abandonnée, de Sousa rencontra le vieux *Caramurú, Diégo Alvarez*, qui s'était fortifié avec cinq de ses parents et d'autres personnes échappées au naufrage. Ils vivaient en paix avec les Indiens voisins, qu'ils engagèrent à travailler à la formation de la nouvelle ville. Le gouverneur débarqua ses troupes à Villa-Velha ou Vieille-Ville; mais n'étànt pas content de cette situation, il reconnut la baie, et choisit une autre position, à la distance d'une demi-lieue, entourée de bonnes sources d'eau. Il y jeta les fondements de *la Ciudad* ou *Cité de Bahia*, ou *S.-Salvador*, qui fut long-tems métropole du Brésil (1).

---

(1) S.-Salvador ou S.-Sauveur (*Soteropolis*), plus connue sous le nom de Bahia, est située sur une belle baie à l'embouchure du fleuve Parahyba, à six cents pieds au-dessus du niveau de la mer (latitude 12° 59' sud, longitude 40° 52' est suivant le capitaine *Sabine*). Elle était établie premièrement où est située actuellement la *Villa-Velha*. Dans l'espace de quatre mois, on y avait bâti une centaine de maisons et jeté les fondements d'une cathédrale, d'un collége pour les jésuites, d'une maison pour le

Sousa y forma un grand enclos qu'il fit entourer d'un mur de *taipa* ou *pisé*. En même tems, il fit construire des cabanes

---

gouverneur et d'une autre pour la douane. Les bénédictins, les franciscains, les carmélites, les carmes déchaussés y ont chacun un couvent. Les aumôniers de la Terre-Sainte, les augustins déchaussés, les carmélites, les bénédictins, les franciscains et les capucins italiens ont chacun un hospice. Il y a quatre couvents de nones et deux *recolhimentos*, ou maisons de retraite pour des femmes.

Le *port* est grand, commode, bien défendu par des fortifications et a une entrée difficile. La baie, l'une des plus belles et des plus sûres du monde, peut contenir deux mille navires.

Les armes accordées à S.-Salvador par dom Joaõ III, sont une tourterelle blanche dans un champ vert, tenant en son bec une branche d'olivier entourée d'une bande d'argent, avec ces mots : *Sic illa ad arcam reversa est.*

Cette ville fut érigée en évêché, en 1551, par le pape Jules III, et en archevêché par Innocent XI, en 1676.

En 1588, les Anglais tentèrent de surprendre S.-Salvador; mais ils furent repoussés par les Indiens, dirigés par les jésuites. En 1623, elle fut prise par les Hollandais et reprise deux ans plus tard par Manoel de Meneses.

Le Reconcave contenait alors plus de 2,000 habitants, non compris les noirs esclaves et les Indiens. Il était défendu par 80 pièces de canons, dont la moitié de gros calibre. Il y avait 300 caravelles et 1,400 chaloupes pour le service du roi, dont une centaine portant des canons. On y comptait 57 sucreries, dont 21 mises en mouvement par eau et 15 par des bœufs, et 8 établissements pour préparer la mélasse.

A cette même époque, le Reconcave, y compris S.-Salvador, renfermait 62 églises, dont 16 paroissiales et 9 soutenues par le roi; les autres cures aux frais de la paroisse. L'église cathédrale de S.-Salvador avait 5 dignitaires, 8 chanoines, 4 chapelains, un curé et un coadjuteur, 4 chantres et un maître choriste. Le traitement des chanoines était de 30 *milreis* par an; celui des dignitaires, 35; celui du doyen, 40. Le chapelain d'une *misericordia* ou d'une plantation à sucre en avait 60, avec la nourriture et le logement *.

Pendant plus de deux siècles, les gouverneurs de la province de Bahia eurent leur résidence à S.-Salvador. En 1763, le titre de vice-roi fut transféré aux gouverneurs de Rio-Janéiro.

La Cour civile de *relaçam*, ou Cour d'appel, présidée par le gouverneur, créée par Philippe Ier en 1609, et abolie par Philippe II, y fut rétablie par Jean IV, en 1652.

* Cor. Braz., II, 118-21.



en bois, couvertes de feuilles de palmiers. Il y établit six batteries de canon, dont quatre vers l'intérieur et deux vers la mer; y jeta les fondements de plusieurs édifices, et établit des sucreries dans le voisinage.

Un événement malheureux faillit de ruiner la colonie. L'un des colons fut tué par un Indien, à la distance de huit lieues de la ville, qui n'était pas encore assez forte pour résister aux attaques des Tupinambas. Heureusement l'assassin fut déclaré l'agresseur; et d'après les lois de cette nation, il fut livré au gouverneur, qui, pour leur inspirer de la terreur, le fit attacher à la bouche d'un canon, auquel on mit le feu.

Le père *Manoel de Nobréga* et cinq missionnaires jésuites (1) que le gouverneur avait amenés pour convertir les

---

La ville de S.-Salvador s'étend presqu'à quatre milles du nord au sud, y compris les faubourgs. Elle est divisée en deux parties, savoir : la *Cidade Alta*, ou haute ville, et la *Praia*, ou plage, qui s'étend le long de la baie. La première est située sur un terrain élevé et inégal, qui domine la partie basse de la ville, qui consiste principalement en une longue rue.

L'ancien collége des jésuites est converti en hôpital militaire. Il y a une monnaie et un théâtre, une bibliothèque publique contenant plus de cinq mille volumes, un chantier et une imprimerie, huit professeurs royaux de philosophie, rhétorique, mathématiques, grec et latin, etc.; un séminaire pour *meninos orfãos*, ou orphelins mâles.

Du côté de la mer, la ville est protégée par plusieurs forts; celui de S.-Marcello, d'une forme circulaire, avec deux batteries, est situé au centre de l'ancrage. De l'autre côté de la ville, il y a un lac profond, nommé la *digue*, qui servait autrefois comme un fossé.

En 1812, on fit paver les rues de Bahia. La même année, on y établit un théâtre.

En 1581, la population de S.-Salvador était de 800 individus.

En 1714, Frezier, dans sa description de la ville de S.-Salvador, dit « que les dix-neuf vingtièmes des gens qu'on y voit sont des noirs et des négresses tout nus, à la reserve des parties que la pudeur oblige de couvrir, de sorte que cette ville paraît une Nouvelle-Guinée ». *Relation du voyage de la mer du Sud*, etc. Paris, 1716.

La population actuelle de Bahia est estimée à plus de 100,000 âmes, dont les deux tiers noirs ou mulâtres.

(1) Juan de Aspilcuéta, Antonio Pirès, Léonardo Nuñez, Vicente Rodriguez et Diogo Jacomo.

Indiens et leur administrer les sacrements, commencèrent leurs prédications. Ce furent les premiers membres de cette célèbre société qui abordèrent au Nouveau-Monde.

1550. L'année suivante, une autre expédition arriva avec des secours pour la nouvelle ville. Elle consistait en galères et navires marchands, sous le commandement de *Simão da Gama de Andrade*, ayant à bord l'évêque *Pedro Fernandez Sardinha*, et des prêtres, des ornements pour l'église, des cloches, des vases et des animaux domestiques. Les dépenses de ces deux armements montaient à 300,000 *cruzados* (1).

1551. La troisième année, un autre armement arriva, sous le commandement d'*Antonio Oliveira*, ayant à bord plusieurs colons, des hommes mariés, quelques personnes exilées (*degradados*), et plusieurs filles de familles nobles qui avaient été élevées au couvent des orphelines à Lisbonne. La reine Dona Catharina les avait recommandées au gouverneur, désirant les faire épouser par les colons les plus distingués. Cette expédition amena aussi des esclaves africains, du bétail et des juments pour être distribués parmi les habitants, qui en devaient rembourser la valeur par leur travail, ou en marchandises dont le prix serait réglé sur le cours de celles de Lisbonne.

Dans chacune des années suivantes, le roi envoya plusieurs exilés, des orphelines et des marchandises à la colonie, qui devint si florissante, qu'elle étendit sa prospérité aux autres capitaineries.

Après quatre ans de séjour, de Sousa ayant achevé de visiter toutes les autres capitaineries, où il établit l'ordre et la tranquillité, demanda et obtint son rappel.

Dom Duarte da Costa, conseiller du roi, fut nommé son successeur. Peu après son arrivée, les Indiens se mirent en révolte pour ravager la colonie. Par ses sages mesures, et aidé de son fils, *Alvara da Costa*, le gouverneur, réussit à apaiser la révolte; ses forces s'augmentèrent annuellement par l'arrivée de nouveaux secours.

Sept jésuites avaient accompagné da Costa, entre autres *Joseph Anchieta*, l'apôtre du Nouveau-Monde. D'après les instructions de Loyola, fondateur de la société, le père *Manoel de Nobrega* et *Luis de Gram* furent nommés conjoin-

(1) Monnaie d'argent, de la valeur d'environ 3 francs.

tement provinciaux du Brésil, comme d'une province indépendante.

Da Costa eut pour successeur *Mendo da Sá*, qui, pendant une administration de quatorze années, réussit à subjuguer les Tupinambas de la *comarca* ou district de Bahia et de toutes les autres jusqu'au Rio de Janéiro, quoiqu'après la mort du roi il n'eût reçu d'autres secours qu'une galère chaque année. Il avait détruit 30 *aldeias* ou villages près de la ville. Ceux qui échappèrent à la mort ou à la captivité, se retirèrent dans l'intérieur à 40 milles de la mer. Il avait fourni des secours aux capitaineries d'Ilhéos, de Porto-Séguro et d'Espirito-Santo, et avait deux fois expulsé les Français de Rio-Janéiro (1).

1552. Le premier évêque du Brésil, *Pedro Fernandez Sardinha*, qui y était arrivé en 1550, jeta les fondements de la cathédrale de S.-Salvador. Ce prélat avait fait ses études à l'université de Paris, et occupé la place de vicaire-général dans l'Inde (2).

1553. Le jésuite *Manoel Nobrega* fonda le *collége* ou *siége des travaux apostoliques* dans la plaine de Piratininga (3), à 10 lieues de la mer et environ 13 de S.-Vicente, dans un site de la grande cordillère, qui est représenté comme un véritable paradis terrestre. Treize membres de la compagnie, sous *Manoel de Paiva*, y furent envoyés pour former un établissement. Ce collége fut appelé *S.-Paulo* (4), à cause de la fête de la conversion de S.-Paul.

Le peu de vêtements qui couvrait ces prêtres était d'étoffe de coton; leur chaussure, appelée *alpergata*, était faite avec un tissu d'une espèce de chardon sauvage. La porte des cabanes était fermée par une natte de paille suspendue. Les feuilles du banane servaient de table et de serviette.

---

(1) *Roteiro geral*, etc. *Memorial, e declaraçao das grandezas da Bahia de Todos os Santos*, etc., cap. 2. *Em que se contem quem foi Thomé de Souza, e suaz calidades*, cap. 4. *Em que se contem, como el Rey mandou outra armada em favor de Thomé de Souza*, cap. 5. *Em que se trata como dom Duarte da Costa foy por governor do Brazil.*

(2) Rocha Pitta, *Amer. Port.*, liv. III.

(3) Le nom d'un affluent de la Tieté, autrefois le Rio-Grande.

(4) Ce collége donna son nom à la ville qui y fut établie après, en 1554.

Leur nourriture, fournie par les Indiens, se composait de farine de mandioc, de gibier et de poisson. Anchiéta, en sa qualité d'instructeur, engagea plusieurs créoles et *mamalucos* des établissements voisins à venir étudier le latin, et lui-même apprit d'eux la langue tupinambas, dont il composa une grammaire et un vocabulaire. Il était aussi médecin et chirurgien; un canif était le seul instrument qu'il possédât pour ses opérations. Comme tout acte tendant à répandre le sang est interdit au clergé, il consulta Loyola pour savoir s'il pouvait saigner? Il reçut pour réponse, « que la charité s'étend à tout ». Dans cet établissement, on engageait les garçons à se flageller le vendredi avec des cordes de chanvre ou d'autre matière (1).

1554. *Etablissement de la ville de S.-Paulo* (*Paulopolis*), capitale de la province du même nom, située sous la latit. 23° 33′ sud et par 331° 24′ 30″ de long. de l'île de Fer, selon les observations de Francisco de Oliveira Barbosa, astronome et l'un des commissaires pour établir la ligne de démarcation entre les possessions espagnoles et portugaises.

En 1542, *João Ramalho*, qui avait pris pour femme une fille des Guainazes, s'établit dans la plaine de Piratininga. Le 8 avril 1553, il en fut nommé *alcaide mor*, par Antonio de Oliveira, lieutenant du district, qui donna à ce lieu le nom de *villa de S.-André*. L'année précédente, les jésuites y avaient posé les fondements du collége du même nom, et, en 1554, ils y célébrèrent la première messe, le jour de la conversion de l'apôtre auquel il fut consacré (2).

---

(1) Sim. de Vasconcellos, *Chr. da Comp.*, I, § 148, 153-161.
Vida de Anchieta, I, 51.
History of Brazil, by M. Southey, ch. 9.

(2) En 1560, S.-Paulo fut transférée à la distance de trois lieues, dans la même plaine de Piratininga, à l'angle formé par l'union des eaux du *Rio-Tamandatahy* et de l'*Hynhagabahú*, deux affluents de la Tiete, sur un terrain élevé de trois cent cinquante *braças* au-dessus du niveau de la mer. Elle est à la distance d'une demi-lieue de cette rivière, à deux au sud du tropique et à quarante nord-ouest de Santos. Les rues sont régulières, et quelques-unes sont pavées. La plupart des maisons, à deux étages, sont construites en *taipa*, ou murailles formées de terre entre deux planches de bois (*pisé*). S.-Paulo possède une *misericordia*, ou maison de charité, plusieurs ermitages, trois hôpitaux, un couvent de bénédictins, un autre de franciscains, un

1554. *Attaque contre Piratininga par les Mamalucos de S.-André.* Ce ramas de diverses nations, dont la seule occupation était de faire des esclaves, était, par cette raison, hostile aux jésuites, occupés à la conversion et à la civilisation des Indiens. Afin d'empêcher ces résultats, ils indisposaient les diverses tribus environnantes contre les mis-

---

troisième de carmélites chaussés, et deux *recolhimentos* de femmes. Il y a plusieurs places publiques, trois ponts de pierre, trois autres de bois et plusieurs fontaines, quoique les rivières fournissent de très-bonne eau. Il y a des professeurs royaux de latin, de rhétorique, de philosophie, de théologie dogmatique et de morale. Le gouverneur de la province réside dans cette ville, ainsi que l'*ouvidor,* ou juge-auditeur de la *comarca,* qui est aussi juge de la couronne; et le *Juiz de Fora*, qui fait les fonctions d'avocat-général, d'auditeur du département militaire et de député de la junte du trésor. Les premiers habitants de S.-Paulo étaient des naturels de Guianná, dont le cacique, ou chef, nommé *Tebyreça,* demeurait à l'*aldea* de Piratininga, près de la petite rivière du même nom, non loin de la nouvelle colonie qui, par cette raison, prit le nom de *S.-Paulo de Piratininga.*

En 1581, le siége du gouvernement de la capitainerie fut transféré de S.-Vicente à S.-Paulo, qui prit le titre de ville en 1712; et, en 1746, elle devint le siége d'un évêché. Dans l'année 1817, elle comptait une population de 23,760 habitants, dont la moitié était blanche. On estime la population actuelle de la cité, y compris les paroisses qui en dépendent, à 30,000 individus, moitié blancs et moitié noirs ou gens de couleur.

D. José Vaissette, Charlevoix et presque tous les auteurs qui ont parlé de S.-Paulo, disent qu'elle tire son origine d'un ramas de brigands qui ne voulaient reconnaître d'autre autorité que leurs propres règlements; mais le frère Gaspar da Madre de Deos a prouvé que les premiers habitants de cette ville étaient des Indiens et des jésuites qui n'ont jamais reconnu d'autre au torité que celle du Portugal. La population fut bientôt augmentée par un grand nombre d'Européens, nommés par les Indiens *Emboabas*, à cause de leurs culottes et de leurs bas, qui les fesaient ressembler, à leurs yeux, à certains oiseaux dont les jambes sont couvertes de plumes. Les alliances des blancs avec les Indiens donnèrent naissance à une troisième classe nommée *Mamalucos* *.

* *Memorias para a historia da capitania de S.-Vicente.* Liv. I, nº 152. *Fundação da Cidade de S.-Paulo.*
Cor. Braz., I, 234.
Mawes' Travels in Brazil, ch. 5.

sionnaires qu'ils représentaient comme de lâches vagabonds, chassés de leur pays, et indignes d'avoir quelque influence sur des hommes capables de se servir d'un arc. Ces reproches produisirent leur effet; et un corps composé de diverses tribus marcha contre Piratininga, où il fut reçu et mis en déroute complète par les convertis. Les vaincus étant revenus la nuit pour emporter les cadavres de leurs ennemis, se chargèrent de leurs propres morts, qu'ils reconnurent, à leur grand désappointement, quand ils arrivèrent à leurs cabanes à la pointe du jour (1).

1555. *Expédition française sous la direction de Nicolas Durand de Villegagnon.* Pendant qu'on brûlait vifs des Français à cause de leurs opinions religieuses et que l'on confisquait leurs biens en vertu d'arrêts du parlement, l'amiral Gaspard de Coligni, frappé des rapports qu'on fesait sur les richesses du Brésil, et espérant y trouver un asile pour ceux des protestants français qui voudraient fuir la persécution, remit à un de leurs défenseurs, Villegagnon, vice-amiral de Bretagne, trois navires, chacun de 200 tonneaux et 10,000 fr. pour les frais du voyage, avec la permission du roi Henri II d'établir une colonie.

Villegagnon partit du Havre-de-Grâce, le 12 juillet 1555, accompagné de plusieurs gentilshommes, de soldats et d'ouvriers. Ayant essuyé une tempête, il fut forcé de relâcher à Dieppe où plusieurs gens abandonnèrent l'expédition. Il remit à la voile, le 14 août, passa par les Canaries, arriva, le 8 septembre, au cap Vert, et après un long voyage il prit terre, le 13 novembre suivant, à une petite île, à l'embouchure du *Ganabara*, ou Rio-Janéiro. Il en fut bientôt chassé par les vagues, et s'avançant environ une lieue, il rencontra une autre île déserte de six cents pas de long et cent de large, et d'environ mille de circuit. Environnée qu'elle était de rochers à fleur d'eau, les navires, même à haute marée, n'en pouvaient approcher à portée de canon. Il y bâtit un fort qu'il nomma *Coligni*, en l'honneur de l'amiral de France, pour protéger les colons contre les attaques des Portugais et des naturels du pays, et prit possession de tout le continent auquel il donna le nom de *France antarctique*. Il n'avait avec lui que quatre-vingts hommes. Il fit

(1) Vasconcellos, *Chr. da Comp.*, I, § 163-166. *History of Brazil*, by M. Southey, ch. 9.

construire des cabanes pour les recevoir ; et, au milieu de l'île, sur un rocher de cinquante à soixante pieds de haut, il établit son auditoire. Il expédia un navire pour avertir l'amiral de son arrivée, des richesses du pays, du bon accueil des naturels qui avaient long-tems commercé avec les Français, et finissait en demandant des renforts et quelques bons théologiens de Genève.

Un interprète normand, qui avait vécu sept ans parmi les naturels, entretenait des liaisons avec une femme brésilienne; Villegagnon lui ayant commandé de se marier ou de la renvoyer, cet homme forma le projet, avec trente colons mercenaires, de massacrer tous les autres Français pendant la nuit. Trois Écossais qui servaient de gardes à Villegagnon, lui révélèrent la conspiration qu'il étouffa par la mort de trois chefs, et la condamnation des autres à l'esclavage.

1556-7. *Seconde expédition française au Brésil.* A la sollicitation de Villegagnon et des ministres de Genève, *Philippe de Corguilleray*, sieur *Dupont* (1), qui s'était retiré, à un âge avancé, près de Genève, consentit à entreprendre un voyage au Brésil pour y conduire tous ceux qui voudraient s'associer à l'entreprise de Coligni, protecteur des protestants. Quatorze prêtres (2) de Genève s'enrôlèrent volontairement pour annoncer l'Évangile en Amérique. Ils partirent de cette ville, le 10 septembre 1556, et se rendirent chez l'amiral, à Châtillon-sur-Loing, pour lui rendre leurs devoirs. De là, ils s'acheminèrent vers Paris, où d'autres protestants, dont quelques gentilshommes, se déterminèrent à les accompagner. En se rendant à Honfleur, port de leur embarquement, ils passèrent par Rouen, où ils trouvèrent encore quelques recrues. A Honfleur, ayant célébré la cène pendant la nuit, contre les ordonnances du roi, ils excitèrent au plus haut point la colère de quelques habitants, qui tombèrent sur ces malheureux protestants, et tuèrent un officier, nommé *S.-Denis*, qui devait être chargé des opérations des mines.

(1) Nom d'une terre qu'il possédait près de Châtillon.

(2) Pierre Richier, Guillaume Chartier, Pierre Bordon, Matthieu Vernevie, Jean du Bordel, André de la Fond, Nicolas Denis, Jean Gardien, Martin David, Nicolas Bariquet, Nicolas Carmeau, Jaques Rousseau, et Jean de Léry, auteur de la relation de ce voyage.

L'expédition consistait en trois beaux vaisseaux, la *Grande-Roberge*, la *Petite-Roberge* et la *Rosée*, portant dix-huit canons de bronze et plus de 30 berches et mousquets de fer, et équipés aux frais de la couronne, par *Bois-le-Comte*, neveu de Villegagnon.

Elle partit de Honfleur le 17 novembre 1556, ayant à bord trois cents calvinistes, tant marins que soldats et artisans, cinq jeunes gens pour apprendre la langue brésilienne, et autant de jeunes filles françaises avec une gouvernante. Le sieur Bois-le-Comte s'embarqua en qualité de protecteur. Malgré la fureur fanatique de quelques habitants, les navires, en sortant du port, furent salués des canons du fort, au son des trompettes, des tambours et des fifres. L'expédition, après avoir essuyé une tempête qui dura vingt jours, arriva, le 5 décembre, à la hauteur du cap S.-Vincent. Elle y rencontra un navire irlandais, auquel on prit six ou sept pipes de vin d'Espagne, des figues, des oranges et autres choses dont il était chargé; puis, continuant sa navigation, elle arriva, sept jours après, aux îles Fortunées. Vingt marins se jetant dans des barques, voulurent y piller, mais ils furent repoussés par les Espagnols. Néanmoins, ils s'emparèrent d'une caravelle, et détruisirent, à coups de haches, une barque et un bateau. Cotoyant la terre de Barbarie, l'escadre s'empara, le jour de Noël, d'une caravelle espagnole chargée de sel blanc, dont on laissa cruellement l'équipage dans une barque, sans voiles et sans vivres, à la merci des flots. « Si quelque navire ne vînt à leurs secours, il est certain, » dit de Léry, « qu'ils furent submergés ou qu'ils moururent de faim. » Le 29 décembre, on prit deux autres caravelles, l'une espagnole, l'autre portugaise, dans lesquelles on trouva du vin, du biscuit et autres provisions. Enfin, l'expédition aborda, le 26 février 1557, à un endroit de la côte du Brésil, que les habitants du pays nommaient *Huvassou*. Des marins, qui avaient déjà fait ce voyage, crurent reconnaître la côte des *Margajas*, alliés des Portugais. On tira quelques coups de canon et on envoya une chaloupe à terre pour attirer les Indiens sur le rivage et en obtenir des vivres. Bientôt il s'en présenta un grand nombre avec diverses sortes de rafraîchissemens qu'ils échangèrent contre des couteaux, des miroirs et des peignes. Six hommes et une femme sautèrent dans la chaloupe qui les conduisit aux vaisseaux (1).

(1) « Et parce que ce fut les premiers sauvages que je vis de

Le lendemain, on remit à la voile, et cotoyant neuf à dix lieues, on arriva devant le fort portugais del Espirito-Santo. Le commandant, ayant reconnu une caravelle que les Français avaient enlevée, fit tirer quelques coups de canon contre leurs navires; l'expédition s'éloigna et continua d'avancer vers un endroit nommé *Tapemiry*, dont les habitants ne montraient aucune hostilité. Plus loin, par le 20e dégré, la flotte passa devant les *Paraibes*, dont les terres étaient raboteuses et arides.

Le 1er mars, la navigation devint dangereuse à cause des bas-fonds qui se trouvaient vis-à-vis d'un terrain uni possédé par les *Ouctacas*, peuple féroce. Continuant à cotoyer, la flotte courut le plus grand danger près les îles de Maghe, par un vent furieux qui s'éleva tout d'un coup le mercredi des cendres. Le lendemain, elle arriva au cap Frio, au grand plaisir des *Topinamboux*, alliés de Villegagnon. Remettant à la voile le lendemain, 7 mars, la flotte arriva à l'entrée

---

près, je laisse à penser, » dit de Léry, « si je les regardai et contemplai attentivement. Premièrement, tant les hommes que les femmes, étaient aussi entièrement nus que quand ils sortirent du ventre de leur mère; toutefois, pour être plus bragards, ils étaient peints et noircis par tout le corps. Au reste, les hommes seulement, à la façon et comme la couronne d'un moine, étant tondus fort près sur la tête, avaient sur le derrière les cheveux longs; mais, ainsi que ceux qui portent perruque, par-deçà étaient rognés à l'entour du cou. Davantage, ayant tous les lèvres de dessous trouées et percées, chacun y avait et portait une pierre verte, bien polie, proprement appliquée et comme enchâssée, laquelle, étant de la largeur et rondeur d'un teston, ils ôtaient et remettaient quand bon leur semblait. Quant à la femme, outre qu'elle n'avait pas la lèvre fendue, encore, comme celles de par-deçà, portait-elle cheveux longs; mais, pour à l'égard des oreilles, les ayant si dépiteusement percées, qu'on eût pu mettre le doigt à travers les trous, elle y portait de grands pendants d'os blancs, lesquels lui battaient presque sur les épaules; et parce qu'ils n'ont entre eux nul usage de monnaie, le paiement que nous leur fîmes fut des chemises, couteaux, haims à pêcher, miroirs et merceries. Mais pour la fin et bon du jeu, tout ainsi que ces bonnes gens, à leur arrivée, n'avaient pas été chiches de nous montrer tout ce qu'ils portaient, aussi au départir qu'ils avaient vêtu les chemises que nous leur avions baillées, quand ce vint à s'asseoir en la barque, n'ayant pas accoutumé d'avoir linge ni autres habillements sur eux, afin de ne les gâter pas, en les troussant jusqu'au nombril, et découvrant ce que plutôt il fallait cacher. »

du Rio-Janéiro; et, le 10, gagna l'île de Coligni, où son arrivée occasionna une grande joie à Villegagnon, qui rendit grâce à Dieu de lui avoir envoyé ce que, depuis si long-tems, il avait demandé avec tant d'ardeur. « J'espère, » dit-il, « que Dieu me conservera la vie jusqu'à ce que nous soyons fortifiés dans cette contrée et que vous puissiez vous passer de moi; j'ai dessein d'y assurer une retraite aux pauvres fidèles qui seront persécutés en France, en Espagne et ailleurs, afin que sans crainte, ni du roi, ni de l'empereur ou d'autres puissances, ils y puissent purement servir Dieu selon sa volonté. »

Les nouveaux venus furent logés dans une cabane couverte d'herbes, et couchés dans des hamacs ou lits de coton, sans autre nourriture que du poisson *boucané*, de la farine de manioc, et ayant pour breuvage de mauvaise eau de citerne. Ils travaillèrent toute la journée pendant un mois, pour achever le fort et les édifices. Villegagnon se hâta d'établir uue police ecclésiastique, enjoignant aux ministres de faire des prières publiques tous les soirs, de prêcher deux fois le dimanche, et les autres jours une heure durant. Le 21 mars, il fit célébrer la cène; ayant déclaré que les capitaines des navires, les marins et tous ceux qui n'avaient point fait profession de la religion réformée, n'étaient pas dignes d'assister à ce mistère, il leur ordonna de sortir de l'assemblée. Bientôt après il eut une dispute avec *Jean de Cointa*, ancien docteur de Sorbonne, sur la doctrine de la cène, ce qui le décida à envoyer un des ministres en France pour consulter les docteurs, et surtout Calvin sur ce sujet. Chartier, chargé de cette commission, s'embarqua, le 4 juin, dans l'un des navires muni d'une cargaison de bois de Brésil, et ayant à bord dix jeunes naturels (1) du pays, âgés de 9 à 10 ans, pris à la guerre et vendus comme esclaves à Villegagnon.

Après le départ de ce bâtiment, Villegagnon maria les cinq filles françaises; deux furent données à de jeunes domestiques attachés à son service, deux autres à deux interprètes normands, et la cinquième à Jean de Cointa, qui avait pris le nom de *Hector*.

En même tems, Villegagnon ayant appris que quelques

---

(1) Ils furent présentés au roi Henri II, qui en fit présent à M. de Passi et à d'autres grands seigneurs.

Français qui avaient échappé au naufrage, vivaient sur la côte voisine avec des femmes du pays, défendit, sous peine de mort, toute liaison entre les chrétiens et les femmes et les filles des naturels; mais il leur était permis d'épouser celles qui seraient instruites et baptisées.

Une seconde célébration de la cène eut lieu le jour de la Pentecôte, et Villegagnon profita de l'occasion pour persuader à l'assemblée, entre autres choses, qu'il ne fallait mêler de l'eau avec le vin contre l'avis de S.-Cyprien et S.-Clément; qu'il fallait mêler du sel et de l'huile à l'eau du baptême, et qu'un ministre de l'église ne pouvait se marier en secondes noces. L'ancien docteur de la Sorbonne lui ayant répondu sur ces matières, Villegagnon, sans attendre la réponse de Calvin, se prononça ouvertement, et déclara qu'il le regardait « comme un méchant hérétique ». Dès ce moment, il ne garda plus de ménagements. Sa conduite jeta le trouble et la division dans la colonie (1).

Craignant pour sa vie, il exerça des cruautés envers plusieurs individus soupçonnés d'avoir formé le dessein de le jeter à la mer. On célébra la cène dans la nuit sans sa participation, ce qui augmenta encore sa colère, et il fit chasser les protestants du fort. Quarante-cinq se retirèrent à gauche du fleuve, sur le rivage de la mer, à une demi-lieue de distance, dans un lieu que les Français avaient nommé la *Briqueterie*, pour attendre le départ d'un navire destiné pour la France. Ils s'embarquèrent, le 4 janvier 1558, à bord du *Jacques*, chargé de bois de Brésil, poivre, coton, etc.; le 24 mai, ils arrivèrent en vue de la côte de la Basse-Bretagne; et, le 26, mouillèrent au port de Blavet, après avoir été tellement pressés par la faim, qu'ils

---

(1) Léry explique le changement de Villegagnon de la manière suivante : « Quelques-uns des nôtres disaient que le cardinal de Lorraine et d'autres, qui lui avaient écrit de France, par un vaisseau qui était arrivé vers ce tems au cap Frio, lui avaient reproché fort vivement d'avoir abandonné la religion romaine, et que la crainte l'avait fait changer d'opinion. Mais, quoi qu'il en soit, je puis assurer qu'après son changement, comme s'il eût porté son bourreau dans sa conscience, il devint si chagrin, que, jurant à tout propos par le *corps S.-Jacques*, son serment ordinaire, qu'il romprait la tête, les bras et les jambes au premier qui le fâcherait, personne n'osait plus se trouver devant lui ».

avaient dévoré les rats et les souris, et se disposaient à se manger les uns les autres. On les laissa en liberté par pitié de leurs souffrances, quoique Villegagnon eût recommandé aux magistrats de les faire brûler comme hérétiques (1).

Ayant trompé Coligni et pris le parti du cardinal de Guise, Villegagnon eut une querelle avec les ministres de Genève, et ne recevant plus de secours de la France, y revint laissant quelques soldats dans le fort. Un nombre considérable de Flamands et dix mille Français se préparaient à s'embarquer pour le Brésil, lorsqu'ils en furent détournés par cette nouvelle.

Villegagnon, qui se trouvait alors en France, se préparait à partir avec une flottille de sept navires, afin d'intercepter la flotte des Indes et de détruire les établissements portugais au Brésil; mais il ne put réussir, parce que les huguenots, qu'il avait trahis, le servaient mal, et que les catholiques étaient trop occupés pour faire attention à la position où il se trouvait (2).

1556. *Différends entre le gouverneur et l'évêque dom Pedro Fernandes Sardinha, et mort de ce dernier.* L'évêque avait usé de moyens violens envers les colons réfractaires de S.-André; le gouverneur blâma sa conduite, sous le prétexte qu'il avait empiété sur les droits de la couronne; et après une dispute très-vive, une réconciliation s'effectua par les soins de *F. Antonio Pires.* Cependant, le prélat s'embarqua, l'année 1556, pour le Portugal, afin de solliciter personnellement une décision du roi dans cette affaire. Le bâtiment qu'il montait ayant fait côte dans une baie, entre les rivières S.-Francisco et Curuppu, il réussit à gagner la terre avec une centaine de blancs et leurs esclaves, mais ils furent

(1) Léry dit « que dans un petit coffre qu'il donna au maître du navire, enveloppé de toile cirée, à la façon de la mer, et plein de lettres qu'il envoyait par-deçà à plusieurs personnes, il avait mis aussi un procès, fait et formé contre nous à notre insu, avec mandement auprès du premier juge auquel on le baillerait en France; qu'en vertu d'icelui, il nous retint et *fit brûler* comme hérétiques qu'il disait que nous étions ».

(2) De Léry, Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amérique, chap. 1, 2, 5, 6, 7, 21 et 22.
Thuanus, lib. VII.
L'Escarbot, lib. I, ch. 21-30.
Les Trois Mondes, par de la Popelinière, lib. III, p. 1-19.

massacrés et dévorés par les Cahétés; deux Indiens et un Portugais parvinrent seuls à s'échapper. Cette nation fut, en raison de cet acte de barbarie, réduite toute entière en esclavage (1).

1560. *Expédition de Pedro de Ursua, gentilhomme de Navarre, pour explorer le fleuve des Amazones.* Les guerres civiles du Pérou et le mauvais succès d'Orellana, en 1540, avaient empêché les Espagnols d'entreprendre le même voyage. De Ursua, qui avait beaucoup étudié la carte du Pérou, et qui espérait être plus heureux qu'Orellana, se présenta au vice-roi, le marquis de Cañète, pour cet objet, et obtint les pouvoirs dont il avait besoin. Étant très-estimé comme officier, la noblesse et les vieux soldats vinrent s'offrir à lui. Le général, ayant choisi ce qu'il y avait de meilleur, partit de Cusco avec plus de 700 soldats d'élite et beaucoup de bons chevaux, et marcha droit à la province de Mosilones pour arriver à la rivière Moyabamba. Don *Fernando de Gusman*, jeune Espagnol, et *Lopez d'Aguirre*, Biscayen, qu'il menait avec lui, étant devenus amoureux de sa femme, formèrent un complot contre lui et l'assassinèrent. De Gusman, reconnu d'abord par les troupes, fut bientôt massacré par elles, et d'Aguirre prit le commandement avec le titre de roi. Il conduisit la flotte dans l'Amazone, avec l'espoir de se rendre maître de la Guiane, du Pérou et de la Grenade; mais n'en pouvant vaincre le courant, qui l'entraîna jusqu'à l'embouchure du fleuve, à plus de 1,000 lieues du point de son départ, il passa à l'île S.-Marguerite, de là à Cumana et ensuite à S.-Martha, massacrant sur son passage tout ce qui lui résistait (2).

1560. *Expédition de Mendo* ou *Mem de Sa, troisième gouverneur-général de Bahia*, contre la colonie française et les naturels, leurs alliés. Le roi dom Joam III, informé que les Français avaient construit un fort dans l'île de *Viragalhao*, donna l'ordre à D. Duarte da Costa, alors gouverneur, de reconnaître l'état de ce fort et de la barre. Celui-ci s'acquitta de cette commission en diligence, et envoya ses

---

(1) Rocha Pitta, *America Portugueza*, lib. III, § 7, 8 et 9.

(2) Acuña croit que d'Ursua descendit par la rivière appelée par les gens du pays *Yurna*, et par lui rivière de Cusco, parce qu'elle est au nord et sud de la ville du même nom. (Voy. Acuña, ch. 9 et 10.)

renseignements à S. A. au moment ou Mendo da Sa venait d'être promu à ce gouvernement, et muni des instructions particulières pour chasser les Français du Brésil.

Sur ces entrefaites, la mort du roi (1) ayant placé sa veuve dona Catharina d'Autriche sur le trône, cette princesse résolut d'exécuter les projets du feu roi. En conséquence, elle ordonna à Mendo da Sa de marcher contre Rio de Janéiro, afin de chasser les Français et de punir sévèrement les Indiens, leurs alliés. Le commandement d'une expédition, qui devait coopérer pour cet objet, fut confié au capitaine *Bartholemeu de Vasconcellos*. A son arrivée au Brésil, cette flotte fut renforcée par plusieurs caravelles à Bahia-Gava, où elle se pourvut abondamment d'armes et de munitions de toute espèce. Elle était composée de deux gros navires et de huit de moyenne grandeur, ayant à bord 2,000 hommes. Elle s'augmenta par des forces envoyées de Santos et de S.-Vicente, qui furent réunies le 21 de février suivant. Plusieurs personnes distinguées de Bahia passèrent à bord, et on embarqua tout ce qu'on put trouver en milice, esclaves et Indiens libres. Le commandant reçut encore des renforts en hommes des différents points de la côte; et ayant réuni toutes ses forces, il entra dans le Rio-Janéiro (le 15 mars), où il fut reçu à coups de canon. Cependant il s'approcha avec ses plus gros vaisseaux, et ayant gagné la terre, vis-à-vis l'île de Villegagnon, il établit sa grosse artillerie, qu'il fit tirer contre le fort deux jours et deux nuits sans effet. Alors, il la transporta sur le sommet de la plus haute montagne voisine, nommée *Monte das Palmeiras,* ou des palmiers, qui commandait l'île. Feignant de se retirer dans le jour, il réussit pendant la nuit à y aborder sans être aperçu; il attaqua les Français et les Tamoyos lorsqu'ils étaient plongés dans un profond sommeil. Une trentaine furent tués et la plupart blessés. Le reste se précipita des rochers dans des canots pour se sauver sur le continent. Le gouverneur prit possession du fort le lendemain, le fit démolir, emporta l'artillerie et les munitions, et retourna, le dernier jour de mars, à S.-Vicente, d'où il expédia, le 16 juin, un *aviso* avec un gros navire français qu'il avait capturé, pour porter

(1) Le roi mourut le 11 juin 1557, et dona Catharina gouverna le royaume en qualité de régente, pendant la minorité de son petit-fils, le roi dom Sébastiaõ, âgé de trois ans.

à la reine la nouvelle de son heureuse expédition. Sa dépêche était conçue en ces termes :

« L'expédition envoyée par V. A., arriva à Bahia le dernier jour de novembre. D'après la décision prise en Conseil, de s'emparer du fort de Rio, je partis de Bahia le 16 janvier, et je parus devant Rio-Janéiro le 21 février. L'ennemi ayant répondu fièrement à ma première sommation, j'ordonnai l'attaque le vendredi 15 mars, et le combat ne cessa qu'après que la victoire se fut déclarée en notre faveur. La perte de l'ennemi fut considérable ; la nôtre a été faible. Mes forces consistaient en 120 Portugais, 18 jeunes soldats qui n'avaient pas encore vu le feu, et 140 naturels mal armés et peu disposés au combat. Le fort n'était d'abord défendu que par 74 Français et quelques esclaves ; mais ce nombre fut augmenté de 40 autres soldats et de plus de 1,000 Indiens, tous choisis et disciplinés.

» Villegagnon est parti, il y a huit ou neuf mois, pour ramener une flotte considérable, destinée à combattre celle de l'Inde et à former un établissement à Rio-Janéiro ; il est donc nécessaire de peupler cet endroit au plus vite pour la protection de tout le Brésil ».

De Sa terminait en demandant l'autorisation de rentrer en Portugal, en raison des dépenses considérables qu'il avait été obligé de faire dans cette guerre (1).

Mem de Sa, aussitôt son arrivée, en 1558, avait résolu, suivant l'avis de Nobrega, d'empêcher les naturels alliés de manger de la chair humaine et de faire la guerre sans son consentement. A cet effet, il tâcha de les réunir dans des habitations. Les colons se recrièrent contre ce plan qu'ils regardaient comme impolitique, attendu que les guerres que se fesaient les Indiens entre eux ne pouvaient que tourner à l'avantage des Européens. Cependant l'observation de l'édit fut ordonnée. L'un des chefs indiens, nommé *Cururupebe*, ou grenouille enflée, refusa de s'y soumettre, et déclara qu'il continuerait à dévorer ses ennemis et mangerait les Portugais eux-mêmes s'ils voulaient s'y opposer. En même tems, trois Indiens alliés furent saisis, pendant qu'ils pêchaient et dévorés par les anthropophages. La tribu à laquelle appartenaient les coupables refusa de les livrer,

(1) *Memorias historicas de Rio de Janeiro*, lib. I, cap. I. Voyez Brito Freyre, lib. I, num. 65 et 66.

et, aidée par d'autres peuplades des bords du Paraguassu, elle inquiéta le gouverneur. Mais ces rebelles furent attaqués et dispersés par les naturels alliés commandés par un jésuite (1).

1560. *Hostilités des Aymores; leur défaite.* Cette tribu, la plus sauvage de toutes les peuplades du Brésil, infestait les capitaineries d'Ilhéos et de Porto-Séguro, et inquiétait les habitants, qui, trop faibles pour les repousser, envoyèrent demander du secours au gouverneur Mem de Sa. Celui-ci, ayant réuni les forces nécessaires, s'embarqua à S.-Salvador, et fit voile pour le port d'Ilhéos, où il descendit à terre; il marcha aussitôt sur l'ennemi, qui s'était retiré à travers un marais de plus d'un mille d'étendue, au moyen d'un pont fait avec des arbres. Le gouverneur s'avança le long de ce marais, et ayant trouvé moyen de surprendre le camp ennemi pendant la nuit, il fit main-basse sur tout ce qu'il contenait, tant hommes que femmes et enfants; et, après avoir incendié les bois environnants, il retourna à la côte. Dans ce trajet, il fut attaqué par un corps d'Aymores placé en embuscade, mais qui fut aussi battu et dispersé. A peine arrivé à Ilhéos, de nouvelles attaques de ces Indiens, qui voulaient venger leurs frères, l'obligèrent à marcher contre eux; il obtint encore de nouveaux succès, et les contraignit à demander la paix. On prétend que, dans cette expédition, Mem de Sa brûla 300 villages, et força ceux des Aymores qui ne voulurent point se soumettre à se retirer à 60 lieues dans les bois.

D'après la tradition concernant cette tribu, elle avait vécu si long-tems séparée des autres, que son langage n'en était plus compris. Mais M. Southey remarque, avec raison, qu'il ne peut s'opérer un aussi grand changement dans une langue, si quelqu'autre, radicalement différente, n'y avait été mêlée; et comme les Aymores étaient d'une taille plus haute que leurs voisins, on peut penser, avec quelque certitude, qu'ils venaient du sud, où les races sont plus grandes et plus sauvages (2).

1561. *Hostilités des Tamoyos.* Ces Indiens possédaient alors une grande partie du pays situé entre Rio-Janéiro et

(1) Sim. de Vasconcellos, *Chr. da Com.*, 2, § 50-59. *History of Brazil*, by M. Southey, chap. 9.
(2) *History of Brazil*, by M. Southey, ch. 9.

S.-Vicente; et stimulés par des réfugiés français, ils attaquèrent avec succès les Portugais du canton de Piratininga, sur la côte et vers les montagnes. Ils furent joints par les Tupis de l'intérieur du pays, qui renoncèrent à l'alliance des Portugais. Les guerriers de cette confédération s'assemblèrent pour attaquer S.-Paulo, la ville la plus florissante de cette partie du Brésil. Elle fut assaillie vigoureusement, et sauvée par le courage des néophites, sous le commandement de *Martim Affonso Tebyreza*, chef brésilien, encouragé par les missionnaires jésuites.

1561 (avril). *Itanhaem* (*villa de Nossa-Senhora da Conceiçaõ de Itanhaem*) est érigée en ville. Elle est située sur le bord septentrional de la baie du même nom, dans la province de S.-Paulo, sous la latitude australe de 24° 11', et la longitude de 331° 20' de l'île de Fer (1).

1563. *Ravages causés par les Tamoyos, les Goaynazes et les Tupinambas.* Malgré leur défaite, les Tamoyos, au moyen de longs canots à vingt rames, continuèrent à ravager la côte pendant que les Goaynazes attaquèrent la capitainerie d'Espirito-Santo d'un côté, et les Tupinambas de l'autre. Menezes, qui y commandait, fut tué, et son successeur, *D. Simam de Castello Branco*, éprouva le même sort. Coutinho, qui revenait de Portugal, n'ayant pu les chasser, demanda des secours au gouverneur Mem de Sa. Celui-ci lui envoya son fils *Fernam* avec une flottille. Les Indiens, repoussés par une expédition qui débarqua à l'embouchure de la rivière Quiricare, se rallièrent de suite, rompirent les rangs des Portugais et les taillèrent presque tous en pièces. Fernam lui-même fut tué.

Nobrega et Anchieta, ayant obtenu le consentement du gouverneur pour faire la paix avec les Tamoyos, s'approchèrent de leur rivage, et étant reconnus par leur costume, furent accueillis comme amis. Le jour d'après, les chefs envoyèrent, à S.-Vicente, douze jeunes gens comme otages. Les jésuites débarquèrent à Ipéroyg, où ils apprirent d'un vieux chef, nommé *Caoquira*, que tous les archers de Parahyba s'étaient réunis pour renouveler les hostilités, et que deux cents canots étaient préparés pour dévaster la côte. Après une négociation qui dura cinq mois, les Tamoyos

(1) Madre de Deos, liv. I, n. 185. *Fundacao da villa de Nossa-Senhora da Conceiçaõ de Itanhaem.*

firent la paix. Pendant les trois derniers, Nobréga se rendit à S.-Vicente pour prendre des conseils; de là, à Itanhaem, pour effectuer une réconciliation entre les naturels soumis et les députés des Tamoyos; ensuite à Piratininga où il fit la paix entre les peuplades du pays voisin. Ce fut pendant son absence, qu'Anchiétà, encore jeune, refusant tout commerce avec les femmes du pays, fit vœu de composer un poëme sur la Vierge, et n'ayant ni papier, ni plume, ni encre, il traça journellement, sur le sable, les vers qu'il composait, et ensuite les apprit par cœur. Son poëme, qui raconte toute l'histoire de la Vierge, renferme cinq mille vers latins (1).

1563. La colonie fut ravagée par la petite vérole. Le germe de cette maladie fut porté à l'île d'Itaparica, puis à S.-Salvador; de là elle étendit ses ravages vers le nord, parmi les Indiens convertis, dont trente mille périrent. Plus des trois quarts des naturels du Reconcave furent moissonnés par ce fléau.

La famine, qui suivit cette épidémie, occasionna aussi une grande mortalité, et la destruction de six des onze établissements formés par les jésuites. Les Indiens, pressés par la faim, vendaient leurs enfants aux Portugais pour obtenir de quoi la satisfaire (2).

Au milieu de ces malheurs, les Tamoyos avec lesquels Nobréga et Anchiéta venaient de faire la paix, devinrent plus hardis. Ils prirent d'assaut la forteresse de S.-Vicente, et garnirent les côtes de leurs canots et les bords de la Parahyba de leurs archers. Ils avaient juré de détruire les Portugais, lorsque Nobréga et Anchiéta, les deux apôtres du Brésil, se rendirent auprès des Indiens, et parvinrent à conclure un nouveau traité.

---

(1) *En tibi quæ vovi, Mater sanctissima, quondam*
Carmina, cum sævo cingeret hoste latus;
Dum mea Tamuyas præsentia suscitat hostes,
Tractoque tranquillum pacis inermis opus.
Hic tua materno me gratia ferit amore,
Te corpus tutum mensque regente fuit, etc.

Voy. Sim. de Vascel., *Chron. da Comp.*, 2, § 144; 3, § 7-12, 29-30, 35.

History of Brazil, by M. Southey, chap. 9.

(2) Un tribunal de conscience (*tribunal da mesa da consciencia*), formé à Lisbonne, auquel fut soumise la question de la validité de ces transactions, les approuva par une décision formelle.

1564-7. *Nouvelle expédition portugaise contre la colonie française du Brésil. Fondation de Sebastiam* ou *Rio de Janéiro*. Les Français, après leur défaite au fort Colìgni, s'étaient retirés dans l'île de Cat, où ils avaient élevé la petite forteresse de *Paranapucuy*, et sur le continent où, avec l'aide des Tupinambas et des Tamoyos, ils avaient fortifié le poste d'*Uruçumiri*. La reine régente Dona Catharina ayant résolu de les empêcher de fonder une colonie, donna des instructions pour cet objet, et fit partir une expédition sous le commandement du capitaine *Estacio da Sa*. Il arriva à Bahia avec deux galiotes au commencement de l'année 1564, avec ordre de suivre les instructions de son oncle, le gouverneur Mem de Sa, qui devait lui fournir tout ce qui lui serait nécessaire en hommes et en munitions pour expulser l'ennemi. Ayant rassemblé tous les bâtiments sous ses ordres, Estacio de Sa fit voile pour Rio-Janéiro, où il arriva en février 1565. Les Tamoyos avaient alors rompu leur traité avec les Portugais, et fesaient cause commune avec les Français. Ces derniers avaient trois navires; les Indiens plus de cent vingt canots. Ne se trouvant plus assez forts pour achever son entreprise, il résolut de se rendre à S.-Vicente qui était attaqué par les Indiens, et de s'y concentrer avec Nobréga. Il rencontra ce dernier à la hauteur de l'île de Villegagnon, et tous deux convinrent de se rendre à S.-Vicente pour s'y procurer des bateaux plats sans lesquels on ne pouvait attaquer la plupart des rades. Dans le mois de mars, il aborda à Villa de Santos, afin d'attendre des embarcations et des renforts de troupes. Par l'influence des pères jésuites, José de Anchiéta et Gonzalo Oliveira, il reçut des secours de Bahia et de la capitainerie de Espirito-Santo. Il trouva que les Tamoyos de Ipéroyg étaient restés fidèles à leurs engagements et que les Indiens convertis de Piratininga étaient prêts à marcher. En conséquence, ayant achevé tous les préparatifs, l'*armada* se trouva composée de six navires de guerre avec une quantité proportionnée de chaloupes, et neuf canots montés par des Mamalucos et des Indiens, sous les ordres du missionnaire Anchiéta et un autre jésuite. Elle mit à la voile en janvier 1566, arriva au port de Buriquioca (1) le 20 de ce mois, et les bâtiments

---

(1) Par corruption, nommé *Bertióga*. *Buriqui*, en langue indienne, est le nom d'une espèce de singes, et *oca* celui d'une

légers, poussés par les vents contraires, n'entrèrent à Rio-Janéiro qu'au commencement de mars, quand leurs provisions étaient presque épuisées. Sans perdre de tems, le capitam *mor* fit débarquer son infanterie à une lieue de la hauteur connue sous le nom de *Paõ de Assucar* (1), ou Pain-de-Sucre. Après avoir harangué ses hommes, il attaqua la flotte indienne de cent trente canots, et la dispersa le 16 octobre; ensuite il tomba sur leurs cabanes qui furent dévastées.

Mais le gouverneur, Mendo da Sa, persuadé qu'on ne pouvait réussir à déloger les Français et les Tamoyos avec si peu de monde, arriva lui-même avec une force auxiliaire composée de deux vaisseaux, six caravelles et trois galiotes, commandées par *Christovam de Barros*. En se rendant à la capitainerie de Rio-Janéiro, le gouverneur visita celle d'Ilhéos, ainsi que Porto-Séguro et Espirito-Santo. Un grand nombre d'habitants de ces villes le suivirent avec leurs esclaves. Le 18 janvier 1567, il arriva à la vue de l'ennemi, à Rio-Janéiro. Il trouva les Français et les Tamoyos occupant une position défendue par de fortes palissades et des remparts de terre et de bois, garnis de canons et de fusils, dont les Indiens avaient appris l'usage. Le 20 (2), il emporta d'assaut la plus forte position, l'*aldeia d'Uraçú-miri* (3), garnie de grosse artillerie. Tous les Tamoyos qui défendaient les retranchements furent tués. Deux Français eurent le même sort; et cinq, que l'on fit prisonniers, furent pendus.

Paranapacuy (4), autre forteresse située dans une île basse, nommée *do Gato* ou *de Cat* (5), fut également enlevée après une résistance opiniâtre; le capitaine *Gaspard Barbosa*, officier distingué, y fut tué. Estacio de Sá, frappé au cœur par une flèche, mourut après un mois de souffrance.

---

maison : Maison de Buriquis. (Voyez *Hist. da capitan. de S.-Vicente*, lib. I, § 28.)

(1) Ce rocher, ainsi nommé à cause de sa forme, et situé à l'ouest de l'entrée du fleuve, s'élève à la hauteur de 97 *braças*, et sert de fanal aux navigateurs.

(2) Jour de S.-Sebastião ou S.-Sebastiam.

(3) Dans l'île nommée ensuite île de Villegagnon.

(4) Ce mot signific *mar grosso*, ou grosse mer.

(5) Ainsi nommée d'après le chef des *Temiminos*, *Mara Cayaguaçu*, qui habitait cette île.

Les Français s'échappèrent à bord de quatre navires qu'ils avaient dans la rade, et firent voile pour Pernambuco. Ils s'étaient emparés du Récif; mais ils en furent bientôt chassés par le gouverneur d'Olinda, et forcés de gagner le large et d'abandonner l'entreprise, ne recevant aucun secours de la France, alors en proie à une guerre de religion.

Après avoir expulsé les Français qui avaient occupé la province pendant onze années, Mendo da Sa donna ordre d'élever une espèce de rempart qui commandait l'entrée de la barre. Cet ouvrage fut fortifié par Christovam de Barros, qui fit construire une nouvelle muraille, défendue par de l'artillerie.

Les Portugais, victorieux, prirent possession de l'*enseiada* ou embouchure du Rio de Janéiro. On commença aussitôt à élever des fortifications en pierre et en mortier pour assurer la position de la nouvelle ville. Mem da Sa abandonnant le premier bourg situé entre le roc élevé de *Páo* de *Assucar* et le *Morro,* sur l'emplacement duquel fut depuis construite la forteresse de S.-Joam, jeta les fondements des principaux édifices dans un terrain distant d'une lieue, beaucoup plus commode et plus élevé. On y érigea depuis la *Casa* et le *Templo da misericordia* et d'autres monuments. Deux forts furent bâtis à l'entrée de la barre, dédiés l'un à N. *Señora da Guia* (aujourd'hui Santa-Cruz), et l'autre à *S.-Théodosio.* Une troisième citadelle, contenant la garnison de la ville, fut bâtie sous le nom de *Forte* de *S.-Tiago*, mieux connue sous le nom vulgaire de *Calabouço.* On bâtit, en même tems, un collège de jésuites propre à contenir cinquante frères et auquel on affecta un revenu de 2,000 *cruzados.* Les Indiens, dirigés par les jésuites, aidèrent les Portugais dans tous ces travaux.

Conformément à ses instructions, le commandant portugais donna à cette nouvelle ville le nom de *Cidade de S.-Sebastião* ou S.-Sébastiam (1).

---

(1) La ville de *S.-Sebastiam* (*Sebastianopolis*), fut ainsi nommée en l'honneur de ce saint, protecteur des victoires. Le roi D. Sébastiam régnait alors, ce qui rendit le titre de la ville plus mémorable. S.-Sébastiam, mieux connue sous le nom de *Rio de Janéiro*, est située dans un terrain plat, nommé autrefois *Ganabara*, sur le bord occidental de Rio-Janéiro, entre la grande baie du même nom et la chaîne de montagnes nommée Corcovado, qui la domine. Elle a environ deux milles d'étendue

Le gouverneur retourna à Bahia, en juin 1568, laissant à son neveu, *Salvador Corréa de Sa*, le commandement

---

de l'est à l'ouest. La vieille ville consiste en huit rues étroites, mais parallèles et coupées à angles droits par beaucoup d'autres transversales.

La nouvelle ville (*Cidade Nova*) est séparée de l'ancienne par la grande place le Campo de S.-Anna, et par le pont en bois du quartier nommé le *Bairo*, ou village de *Mata-Porcos*. La plus grande partie de la nouvelle ville a été construite depuis l'arrivée de la Cour de Portugal. Les maisons, bâties en granit, sont à deux étages, avec des balcons ouverts. Les rues, qui sont larges et propres, sont pavées de la même espèce de pierre et garnies de trottoirs.

Les édifices publics les plus remarquables sont : 1° le ci-devant collége des jésuites ; 2° le couvent des bénédictins ; 3° le palais épiscopal ; 4° le fort.

La ville est fournie d'eau amenée de la montagne de Corcovado, le long de la chaîne jusqu'au couvent de S.-Theresa, d'où elle coule à travers une vallée, par le moyen d'un bel aqueduc, jusqu'à la colline opposée de S.-Antonio, et de là elle descend dans les parties inférieures de la ville, et alimente la fontaine de Carioca. Cet aqueduc consiste en deux rangées d'arches qui s'élèvent, l'une au-dessus de l'autre, à la hauteur de 80 palmes ; celle inférieure a 100 brasses de longueur ; celle supérieure, 140 brasses, et est composée de 42 arches *.

Les établissements publics sont : la cathédrale, une monnaie, des arsenaux militaire et naval, un hôtel des douanes, trois monastères, deux couvents de femmes, un hospice, une *misericordia*, un hôpital des enfants trouvés, un *recolhimento* pour les orphelins des parents blancs, et un théâtre.

Les établissements d'instruction sont : 1° les deux lycées, ou (*seminarios de S.-José* et *S.-Joaquim*) ; 2° l'école de médecine ; 3° l'école militaire (*academia militar real*) ; 4° cours de commerce (*aula do commercio*). Au lycée de S.-José, on enseigne les langues latine, grecque, française et anglaise, la rhétorique, la géographie, la théologie dogmatique et morale, l'histoire ecclésiastique, la philosophie et les mathématiques. Le collége des jésuites a été converti en un hôpital militaire, avec des écoles de chirurgie. Il faut cinq années d'étude pour former un chirurgien. La bibliothèque établie dans l'ancien hôpital *dos Terceiros do Carmo*, qui est ouverte au public, renferme soixante mille volumes, dont une grande partie sur des matières religieuses.

Avant l'arrivée de la Cour, en 1808, la population de Rio

* *Notices of Brazil by M. Walsh*, I, 497. Cet auteur dit que l'aqueduc fut commencé en 1719, et achevé en 1723.

de la ville, qui comptait déjà beaucoup d'officiers civils et une nombreuse population.

Corréa la défendit courageusement, pendant plusieurs années, contre les Indiens et les Français qui occupaient Cabo-Frio. Dans ce dernier endroit, il attaqua, avec quelques chaloupes, un grand navire de douze cents tonneaux, l'aborda et s'en rendit maître.

---

excédait 50,000 individus, dont la moitié environ se composait de noirs et de gens de couleur. En 1817, on l'évaluait à 110,000. L'accroissement résulte principalement de l'arrivée de 24,000 Portugais d'Europe, et d'un nombre considérable de marchands et d'artisans anglais, français, italiens, hollandais et allemands; en sorte qu'on peut estimer le chiffre de la population actuelle à 150,000 *. On y compte plus de 1,400 Français, la plupart marchands et artisans.

En 1792, le nombre des décès s'éleva à 1,552, dont 282 dans les hôpitaux, et 706 esclaves ou pauvres enterrés aux frais de la *misericordia*. Le nombre des naissances fut de 1,648, dont 133 envoyés à l'hôpital des enfants trouvés. Cette même année, on importa 8,412 esclaves; 875 autres avaient péri pendant la traversée.

La rade de Rio-Janéiro est bien située pour le commerce extérieur, se trouvant à mi-distance entre l'Europe et l'Inde, et vis-à-vis de l'Afrique. En 1792, 629 navires entrèrent dans le port, dont 34 venaient de Portugal, 20 d'Afrique, 3 des Açores, et le reste des autres parties du Brésil.

A la même époque, la ville comptait 123 négociants, 1,031 boutiques et un seul libraire. S.-Sébastiam fut créée ville épiscopale en 1676, par le pape Innocent XI, et érigée en métropole en 1763.

En 1710, M. Du Clerc entra dans cette ville, conduit par deux esclaves noirs, fugitifs d'Ilha-Grande. L'année suivante, elle fut prise par Duguay Trouin, et reprise par les habitants.

En 1808, le bureau d'inspection (*meza da inspecção*) fut supprimé, et on établit le tribunal de la junte royale de commerce (*tribunal da real junta*), d'agriculture, de manufactures et de navigation, composé de dix députés, un président, un secrétaire et un maire (*official mayor*).

Le 12 août 1819, on y jeta les fondements d'une église protestante, la première dans l'Amérique méridionale.

Selon les observations de l'amiral Roussin, cette ville est située sous la lat. de 22° 54' sud, et la long. de 45° 36' **.

* Voyage de MM. Spix et Martius, lib. II, cap. 1.

** Cor. Braz., II, 26-31.
History of the Brazils by J. Henderson, p. 47-96.

Les Français firent, en 1568, une autre tentative infructueuse pour se rendre maîtres de Rio-Janéiro, ainsi que de la Parahyba, où ils avaient un commerce lucratif avec les naturels (1).

1572. *Formation d'un établissement à Rio-Réal.* Les Français ne pouvant plus faire de commerce avec les ports qu'ils avaient coutume de fréquenter, ouvrirent des communications avec le Rio-Réal, situé à huit lieues N.-E. de Itapicuru, et séparant la province de Bahia de celle de Serégipe del Rey; ce qui donna lieu à la formation d'une colonie, sous la direction de *Garcia de Avila,* habitant de Bahia et riche propriétaire de bestiaux. Le lieu qu'il choisit se trouva peu avantageux; le sol était mauvais, l'eau du fleuve peu profonde, et les colons étaient sans cesse exposés aux attaques des Indiens. Il aurait fallu, pour les contenir, bâtir une forteresse; mais le gouverneur Luiz de Brito, arrivant au terme de son administration, ne voulut point l'entreprendre; il ordonna seulement de transférer la colonie dans un endroit plus convenable et plus proche de la mer (2).

1572. *Défaite et dispersion des Indiens Tamoyos.* Des armateurs français, qui fesaient le commerce d'échange au cap Frio, avaient fourni des fusils et des arquebuses aux Tupinambas et aux Tamoyos, qui, fidèles à leur alliance, menacèrent la nouvelle ville de S.-Sébastiam. Quatre cents Portugais et sept cents Indiens auxiliaires, sous le commandement du docteur Antonio Saléma, gouverneur de Bahia, marchèrent contre eux. Protégés par des palissades, ils opposèrent une résistance si opiniâtre, que Saléma jugea prudent de faire avec les Français un traité, d'après lequel ils s'engagèrent à mettre bas les armes et à livrer celles qu'ils avaient fournies. Ainsi, désarmés, les Indiens se virent exposés, sans défense, aux armes à feu des vainqueurs, qui les tuèrent, sans miséricorde, au nombre, dit-on, de huit à dix mille. Les Tamoyos furent presque anéantis. Le reste se re-

(1) Capitulo 54. *Que trata como mendo de Sadfoy á pouvar o Rio de Janeiro,* etc.
Brito Freyre, lib. I, no. 65-78.
Vasconcellos, *Vida do Padre Anchieta,* lib. II, cap. 13, § 6.
Azévédo Pizarro e Araujo, *Memorias historicas de Rio de Janeiro,* cap. 1, p. 15-24.

(2) Rocha Pitta, *America Portugueza,* lib. III, § 61 et 62.

tira sur la rive méridionale du Maranham, vers son embouchure (1).

1570-2. *Expédition malheureuse du nouveau gouverneur dom Luiz Vasconcellos*. Au commencement de son règne (1568), dom Sébastiam nomma cet officier en qualité de gouverneur et remplaçant de Mem de Sa, et *T. Ignacio de Azévédo*, comme provincial du Brésil, où il avait déjà été visiteur. Une flotte de sept navires et une caravelle furent équipées pour cette expédition, qui comptait soixante-neuf missionnaires. Azévédo s'embarqua avec trente-neuf d'entre eux à bord du *Santiago*: *Pedro Diaz* et vingt autres religieux montaient le vaisseau du gouverneur; enfin, *Francisco de Castro* et les dix derniers étaient à bord du navire nommé *les Orphelines* (2).

Partie de Lisbonnne, la flotte toucha à Madeira. Azévédo avait frété pour son propre compte la moitié du *Santiago*. Le surplus du chargement devait être vendu à l'île de Palma (une des Canaries), et remplacé par une autre cargaison pour le Brésil. Conformément à ses instructions, le capitaine fit voile pour cette île. Le lendemain de son départ, une flottille française de cinq navires, sous le commandement de *Jaques Soria* (3), huguenot, parut en vue de Madeira. Le gouverneur mit aussitôt en mer pour lui offrir le combat; mais le commandant, évitant sa rencontre, réussit à s'emparer du *Santiago*, en vue de Palma, et fit massacrer tous les jésuites, à l'exception d'un novice, qui portait l'habit séculier. Le reste de la flotte, poursuivant sa destination, arriva près du cap S.-Augustin, sur la côte du Brésil, où, assaillie par une violente tempête, les navires furent dispersés, l'un se retira à Hispaniola, un autre à Cuba. Après une nouvelle tentative pour gagner le but de leur navigation, ils furent encore chassés jusqu'aux Azores, mais avec de telles pertes, qu'un seul navire put contenir les équipages. D. Luiz s'embarqua encore avec 14 jésuites; et après sept jours de traversée, il tomba au milieu de quatre corsaires français et anglais, commandés par *Jean Cap de*

(1) *History of Brazil*, by M. Southey, chap. 10.

(2) Ainsi appelé, parce qu'il transportait au Brésil un certain nombre d'orphelines destinées à s'y marier.

(3) Employé au service de Jeanne de la Brit, princesse de Béarn, comtesse de Foix, etc. *Rocha Pitta*.

Ville, qui le capturèrent après une vaine résistance. Le gouverneur fut tué, ainsi que Pédro Diaz, et les missionnaires furent massacrés. Un seul jésuite, resté à quelque port, parvint à gagner le Brésil (1).

Nobréga mourut quatre mois après ces massacres, dont il n'avait pas été informé. Il avait alors 53 ans.

Luiz de Brito de Almeida, nommé gouverneur au Brésil, arriva dans ce pays pour être témoin de la mort de son prédécesseur, Mem de Sa, après une administration prospère de 14 années.

1572. *Formation de deux gouvernements au Brésil.* D'après le décret du roi Sébastiam, ce pays fut divisé en deux gouvernements. La juridiction de celui de Rio-Janéiro, confiée au docteur *Antonio Salêma*, s'étendit depuis la capitainerie de Porto-Séguro jusqu'à l'extrémité de toutes les capitaineries au sud. La ville de S.-Sébastiam en devint le siége. Salêma y établit une sucrerie suivant les ordres de son altesse, qui lui envoya 4,000 *cruzados* pour construire des maisons et embellir la ville.

Bahia continua à être la capitale du district septentrional et la résidence de l'ancien gouverneur; mais la Cour de Lisbonne jugea à propos de les réunir de nouveau, en 1576; et le premier devint subordonné à l'autre. Salêma fut remplacé par *Salvador Correa da Sa*, en qualité de capitaine-général (10 janvier); ce dernier remplit ces fonctions jusqu'en 1598.

1572. *Expédition de Sébastiam Fernandes Tourinho pour découvrir des mines dans l'intérieur de la capitainerie de Porto-Séguro, d'après les ordres du gouverneur Luiz de Brito de Almeida.* Après avoir remonté le Doce jusqu'à Mandij, Tourinho descendit à terre, parcourut une distance de 20 milles O.-S.-O. jusqu'à un lac appelé, par les naturels, l'embouchure da Mando-Mandij; de là, il remonta pendant 30 lieues une rivière qui se jette dans le Doce; ensuite il marcha vers l'O. pendant 40 jours, la distance d'environ 70 lieues, et arriva à la jonction de ces deux rivières. Il y fit construire

(1) Sim. de Vasconcellos, *Chron. de Comp.*, 4, § 5, 25-115.
Rocha Pitta, *America Portugueza*, lib. III, § 46-57.
Cet auteur se trompe, en disant que dom Luiz mourut en mer de maladie.
History of Brazil, by M. Southey, ch. 10.

des bateaux d'écorce d'arbres, dont chacun pouvait contenir 20 hommes, et s'embarqua de nouveau sur le Doce jusqu'à un affluent nommé *Aceci*, qu'il remonta l'espace de quatre lieues. Ayant laissé les barques à cet endroit, il marcha au N.-O. pendant onze jours, traversa cet affluent et cotoya ses rives dans une étendue d'environ 50 lieues, où il rencontra des roches couvertes de pierres qu'on supposa être des turquoises (1).

Une autre expédition fut tentée dans le même but par *Antonio Dias Adorno*, d'après les ordres du même gouverneur, à la tête de 150 blancs et de 400 esclaves ou Indiens alliés, avec lesquels il remonta le Rio de Caravelas, et revint confirmer le rapport de Coutinho (2).

Une troisième reconnaissance, au même endroit, par *Diego Martins Cam*, et une quatrième, par *Marcos de Azevedo Coutinho*, n'eurent pas plus de succès.

Le roi Sébastiam, qui s'était rendu en Afrique à la tête de 18,000 soldats, fut tué dans la bataille d'Alcacer. Ce prince ne laissant point d'enfants, le cardinal D. Henrique, son grand-oncle paternel, lui succèda, et convoqua les cortès du royaume pour régler la succession; mais il mourut en 1579, avant que cette affaire fut terminée. Philippe II, roi d'Espagne, après la victoire d'Alcantara, réunit sous sa puissance le Portugal, ainsi que le Brésil et ses autres colonies.

Le gouverneur du Brésil, *Lourenço da Veiga*, qui était arrivé dans ce pays, en 1578, pour remplacer *Luiz de Brito de Almeida*, mourut en 1581, dans un âge très-avancé, laissant la direction des affaires au *senado da camara*, ou *chambre de la cité*, et à l'*ouvidor geral*, *Cosme Rangel de Macédo*, qui maintinrent la même forme de gouvernement.

Dans la seconde année de son administration, Da Veiga avait introduit au Brésil les carmélites (*filhos de Nossa Senhora do Carmen*), sous la conduite du *F. Domingos*

(1) *History of Brazil*, by M. Southey, ch. 10, qui cite *Noticias*, manusc. Rocha Pitta, lib. II, § 78. Cet auteur, qui donne moins de détail de cette expédition, dit que le lac en question était connu, des naturels du pays, sous le nom de *Boca do mar*, ou Bouche de la mer. *Mandi* et *Acesi* sont les deux affluents du Doce, d'après le même auteur.

(2) Rocha Pitta, lib. II, § 79.

Freire, premier vicaire provincial, et qui fonda leur couvent (*casa*) dans la ville de Santos. D'autres furent ensuite établis dans les cités de Rio de Janéiro, de Parahyba, de Bahia et de Pernambuco.

L'année suivante (1581), un certain nombre de bénédictins (*religiosos do glorioso patriarcha S.-Bento*) arriva sous la conduite du père *Fr. Antonio Ventura*, qui les établit à S.-Salvador, d'où ils se répandirent dans beaucoup d'endroits du Brésil (1).

1580. *Commerce avec l'Angleterre*. Un Anglais, nommé *Jean Whithall*, établi à Santos, obtint, par son beau-père, natif de Gênes, la permission de faire venir d'Angleterre une cargaison de marchandises sur des navires de Londres. Il en retira un grand bénéfice. Le clergé, qui encouragea ce commerce, exprima le regret d'être obligé, par un édit, d'exclure de l'église les Anglais hérétiques (2).

1582. *Expédition anglaise. Combat naval.* Après l'expédition hostile de Drake dans la mer du Sud, en 1579, les Anglais furent considérés et traités comme pirates. Une escadre anglaise, composée de quatre vaisseaux, sous le commandement d'*Edouard Fenton*, destinée pour la Chine, parut devant S.-Vicente, sur la côte du Brésil, pour y prendre des provisions. Elle fut attaquée par une escadre espagnole commandée par Florez. Fenton coula à fond un navire espagnol, et remit à la voile pour sa destination (3).

1586. *Expédition anglaise sous le commandement du capitaine anglais Robert Withrington*. Cette expédition, composée de deux navires, dont l'un de 260 tonneaux et un équipage de 130 hommes, et l'autre de 130 tonneaux et 70 hommes, fut envoyée, par le comte de Cumberland, pour croiser dans la mer du Sud. Le commandant, après avoir pris deux navires portugais, qui se rendaient de la Plata à Santa-Fé, se dirigea ensuite vers la baie de Tous-les-Saints, pour ravager le Réconcave. Il y resta pendant

---

(1) Rocha Pitta, *America Portugueza*, lib. III, § 63, 81 et 82.

(2) Hakluyt, vol. III, p. 701-6. *Whithalls' letter from Santos, 26 june*, 1578.

Letters of the adventurers, etc., 24 oct. 1580. *Notes of the voyage to Bresil*, etc.

(3) Hakluyt, vol. III, p. 757-768. *The voyage intended towards China*, etc.

six semaines sans pouvoir opérer un débarquement contre les Indiens convertis, habiles archers commandés par le jésuite Christovam de Gouvéa (1).

1587 (2). *Fondation de la ville de Cannanéa dans la comarca de Paranagua et Curityba de la province de S.-Paulo.* Elle est située dans une petite île, à dix milles de la barre de Cannanéa : elle a une église (3).

1583. *Affaires de la province de Parahyba.* Les Pitigoares, qui occupaient le pays situé entre les rivières Parahyba et Rio-Grande, continuèrent leurs hostilités contre les Portugais, à l'aide des Français qui fréquentaient ces parages pour chercher du bois de Brésil. Le nouveau gouverneur de Bahia, *Manoel Telles Barreto*, envoya un corps d'hommes armés sous les ordres du capitaine *Fructuoso Barbosa*, pour former un établissement au port de Parahyba, et le fortifier: mais il n'y put réussir, ayant perdu une partie de ses gens dans une embuscade, et se trouvant abandonné par l'autre. En même tems, les habitants de Pernambuco et de Itamaraca pressaient le gouverneur de les secourir contre les attaques de ces Indiens. Le général *Diogo Flores de Valdez* était alors à Bahia avec six navires (4). Il s'en trouvait deux autres qui revenaient de Goa, sous le commandement de *Diogo Vas da Veiga*. Le gouverneur donna ordre à Flores de conduire cette flotte à Parahyba; et l'*ouvidor geral*, *Martin Carvalho*, fut chargé de fournir des hommes et des provisions pour l'expédition. Flores remit en mer pour sa destination, en même tems qu'un corps de troupes, comptant beaucoup d'esclaves, marcha par terre sous les ordres du capitaine *Fructuoso Barbosa*. Aussitôt que les navires parurent à la barre de Parahyba, les Français se rembarquèrent (5). Afin

---

(1) Hakluyt, vol. III, p. 769-778. *The voyage intended for the South Sea*, etc., *in* 1586.

(2) Voyage de MM. Spix et Martius.

(3) Cor. Braz., no. 3. *Provincia de S.-Paulo*.

(4) Cet amiral avait été envoyé, par Philippe II, pour croiser dans le détroit de Magellan, et était revenu à Bahia avec six, des vingt-trois navires dont se composait l'expédition.

(5) Selon quelques auteurs cités par M. Southey, les Français, à leur approche, brûlèrent quatre de leurs navires, et se retirèrent chez les naturels.

de prévenir une nouvelle descente, l'amiral fit construire un fort en bois et en terre, où il laissa une centaine de soldats sous le capitaine *Francisco Castrejon.* Cet officier ayant refusé de reconnaître Barbosa en qualité de chef, ce dernier retourna à Bahia. L'autre, après avoir soutenu différents combats avec les Indiens, fut forcé d'abandonner sa position, et de se retirer par terre à la capitainerie d'Itamaraca. Dans sa marche, qui fut de dix-huit lieues, il perdit plusieurs hommes et femmes qui tombèrent de fatigue.

Les habitants de Pernambuco, informés de cet échec, envoyèrent une nouvelle force bien munie d'armes et de munitions, sous les ordres de Barbosa, qui, à l'aide des Tupinambas, parvint à reprendre le fort. Il fonda, en même tems, le village (*Povoaçao*), lequel, en 1585, eut le titre de ville, sous le nom de *Filippéa* (1).

1587. Le gouverneur et capitaine-général Manoël Tellès Barréto mourut après une administration de quatre années. Le roi avait désigné, pour exercer l'autorité, l'évêque *D. Antonio Barreiros* et le *provedor mor da Fazenda, Christovam de Barros;* lesquels gouvernèrent aussi quatre années, jusqu'en 1591. A cette époque, *Francisco de Geraldez,* seigneur de la capitainerie d'Ilhéos, fut nommé pour les remplacer; mais, peu jaloux de cet honneur, il refusa, et *D. Francisco de Sousa* fut nommé à sa place.

1590. *La conquête et la colonisation de la province de Serégipe del Rey,* qui resta long-tems un district de Bahia, fut commencée cette année par *Christovam de Barros,* sous-gouverneur de Bahia, d'après les ordres du roi Philippe II. Les Portugais, qui habitaient le pays entre Rio-Réal et Itapicurú, vivaient dans une grande inquiétude, à cause des hostilités continuelles des naturels du pays et des pirates français qui fréquentaient la côte pour chercher du bois de Brésil (2).

1591. *Découverte réelle ou prétendue de mines d'argent. Roberio Diaz,* habitant de Bahia et descendant de Catharina Alvarez, possédait de riches services d'argenterie pour

---

(1) *Roteiro geral,* etc., cap. 12. *Em que se trata como se tournou á cometer á pouvaçao do Rio da Parahyba.*
Corografia Brazilica, XV. *Provincia da Parahyba.*

(2) Cor. Braz., XIII. *Provincia de Seregipe del Rey.*
Voyez l'année 1696.

sa chapelle et sa table, qu'il disait provenir de mines situées sur ses propres terres. Ce particulier se rendit en Espagne, afin d'obtenir du roi le titre de *marquis des mines* (*marquez das minas*), en récompense de ses découvertes, et il assura qu'il trouverait plus d'argent au Brésil qu'il n'y avait de fer dans toute la Biscaye. Le roi se contenta de le nommer *administrateur des mines* (*administrador das minas*), et promit au nouveau gouverneur, Francisco de Sousa, le titre qu'ambitionnait Robério. Celui-ci résolut alors de garder son secret; et à son arrivée au Brésil, il s'empressa de détruire toutes les traces qui auraient pu amener une découverte. Sousa, désappointé, dressa une plainte contre lui; mais dans le même tems, Robério mourut, sans avoir laissé aucun renseignement à ses héritiers (1).

1591. *Expédition navale anglaise sous le commandement de l'amiral Thomas Cavendish.* Cette expédition, composée de trois vaisseaux de ligne et de deux navires, étant arrivée sur la côte du Brésil, prit possession de la ville de Santos, le 16 décembre, et brûla celle de S.-Vicente, le 22 janvier suivant; mais elle fut repoussée à Espirito-Santo, où elle perdit beaucoup d'hommes par les flèches des Indiens. L'entreprise échoua complètement, et Cavendish en mourut de chagrin au mois de mai 1592 (2).

1594-1595. *Expédition anglaise sous le commandement de Jean Lancaster contre Pernambuco.* Les Espagnols ayant fait éprouver de grandes pertes aux négocians de Londres, ceux-ci, pour se venger, envoyèrent sur la côte du Brésil une expédition composée de trois navires, un de 240 tonneaux, un autre de 70 et le troisième de 60, ayant à bord 275 hommes, tant marins que soldats, dont deux Français, de Dieppe, qui connaissaient la langue des Indiens. On donna le commandement à *Jean Lancaster*, natif de Londres; mais domicilié chez les Portugais. Il partit de Dartmouth, le 30 novembre 1594. Le vice-amiral Barker se réunit à lui au cap Blanc. Après avoir capturé, dans leur route, une flotte de vingt-quatre navires espagnols et portugais, il en conserva quatre et pilla le reste. Le capitaine *Venner* l'ayant aussi joint avec trois autres navires. Lancaster se dirigea vers la côte du Brésil, prit d'assaut le

(1) Rocha Pitta, *America Portugueza*, lib. III, § 88 à 91.

(2) Hakluyt, vol. III, p. 842-852. *The last voyage of Thomas Cavendish*, etc.

château d'Olinda ou de Pernambuco, le 29 mars 1595, et le garda pendant trente jours. Il rencontra dans le port trois gros navires hollandais, dont les capitaines lui livrèrent passage, après avoir obtenu sa permission de retourner avec un chargement en Angleterre. Quelques jours après, arrivèrent trois navires français et deux pinasses. L'un des capitaines avait pris l'amiral à son bord, l'année précédente, à l'île de Moca, où il avait fait naufrage; et pour récompenser son bienfaiteur, Lancaster lui fit présent d'une caravelle de 50 tonneaux, et lui permit de charger ses navires de bois de Brésil. Un autre bâtiment entra en rade, ayant à bord 40 Portugais et environ 60 nègres. Il força les premiers de traîner les charrettes chargées de son butin, et mit les autres en liberté. Après dix rencontres, 300 hommes de Lancaster furent attirés au milieu des Portugais; 35 furent tués; le vice-amiral *Barker*, son lieutenant et deux capitaines français furent de ce nombre. La nuit suivante, un mois environ après la prise de la ville, la flotte, composée de quinze voiles, partit pour l'Angleterre, où elle arriva, au mois de juillet, avec un riche butin, qui consistait en bois de Brésil, sucre, poivre, canelle, clous de gérofle, maïs, muscade et toile des Indes (1).

1597. *Conquête de la province du Rio-Grande do Norte*, qui fesait partie de la capitainerie de *Joam de Barros*. Cette conquête fut commencée par ordre de Philippe II, afin d'empêcher l'exportation du bois de Brésil par les Français, et de subjuguer les Potyguares, qui avaient détruit les plantations des colons de Parahyba et empêché les progrès de cette colonie. *D. Francisco de Sousa*, gouverneur, fit équiper une escadre qui se rendit à l'embouchure du Rio-Grande, ayant à bord un jésuite, en qualité d'ingénieur, et un franciscain, comme interprète. On y établit un fort en bois, près de l'endroit où fut bâti depuis le fort *Dos-Reys*, ou des Rois. Jéronimo d'Albuquerque, premier commandant, eut à soutenir plusieurs combats avec les aborigènes pendant plus d'un an, jusqu'à ce qu'il réussit à gagner l'amitié de leur chef, nommé *Sorobabe*, ou grande île. Alors il jeta les fondements de la ville de *Natal* (2), ainsi nom-

(1) Hakluyt, part. III, p. 708-15. *The well governed and prosperous voyage of M. James Lancaster. V. Lediards' Naval expeditions*, book II, p. 46-47.

(2) *Natal* (*Natalopolis*), quelquefois nommée *Cidade dos*

mée à cause de l'inauguration de son église, le jour de la naissance de Jésus-Christ.

1602. *Pacification des Aymores.* Après avoir ravagé les capitaineries du sud, les Aymores menaçaient Bahia, quand la paix fut conclue avec eux : ce fut une esclave de cette tribu qu'employa pour cet effet *Alvaro Rodriguez,* riche Portugais, habitant à environ douze lieues au sud de Bahia. Les présents qui furent faits aux Indiens dans cette circonstance, engagèrent quelques-unes de leurs bandes à venir se fixer sur les terres de ce propriétaire, qui, peu jaloux d'un pareil voisinage, demanda au gouverneur leur éloignement. Ils furent en conséquence transférés à l'île d'Itaparica, et confiés à la direction de trois jésuites. Au bout de dix semaines, un grand nombre d'entre eux fut emporté par une maladie endémique ; et pour sauver les survivants, les jésuites, du consentement du gouverneur, les firent sortir de l'île : quelques-uns furent laissés chez Alvaro ; le reste fut dispersé parmi les Indiens civilisés, dont les villages étaient disséminés de manière à servir de barrière contre les Aymores eux-mêmes. De là, la plupart furent retrouver leurs frères dans les bois ; mais ils en revenaient assez fréquemment, et plusieurs même apprirent la langue tupi, afin de servir d'interprètes.

Pendant ce tems, les Aymores d'Ilhéos furent également pacifiés par les soins de *Domingos Rodriguès,* jésuite du collége de S.-Salvador, qui avait étudié leur langage. Ce prêtre, accompagné du supérieur de son couvent et du capitaine d'Ilhéos, s'embarqua dans un canot, suivi de plusieurs autres embarcations. Arrivé en vue d'une troupe

---

Reys, ou cité des Rois, établie par les Philippes, est située sur un sol sablonneux, sur la rive droite du Rio-Grande, à une demi-lieue de son embouchure, dans la province de Rio-Grande do Norte, dont elle est la capitale. Elle a la forme d'un carré ; ses rues ne sont pas pavées. La population est d'environ 700 individus. L'embouchure de la rivière est défendue par le fort *Dos Reys Magos,* qui, pendant l'occupation des Hollandais, était considéré comme l'un des plus importants du Brésil. Une expédition de cette puissance s'empara de cette ville en 1633, et lui donna pour armes une autruche, en allusion à la quantité de ces oiseaux qui abondaient alors dans cette province. Natal est ornée de plusieurs églises, d'un palais du gouverneur et d'une maison de ville. (Cor. Braz., II, 16. *Provincia do Rio-Grande do Norte.*)

d'Aymores, il leur fit entendre qu'il venait en ami ; ceux-ci, tenant toujours leurs arcs bandés, répondirent que lui seul pouvait venir jusqu'à eux, et fixèrent l'endroit où les canots devaient s'arrêter. Le jésuite marcha seul vers ces Indiens, qui baissèrent leurs armes à son approche ; il leur expliqua sa mission, leur fit quelques présents, et en invita plusieurs à l'accompagner jusqu'à la ville. Quatre d'entre eux s'embarquèrent avec lui, et il les ramena le lendemain, suivant sa promesse : ils trouvèrent environ deux cents des leurs qui les attendaient sur le rivage. Alors un de ceux qui avaient accompagné Rodrigues, prit les armes d'un de ses compatriotes et les brisa, disant qu'il ne fallait plus parler de guerre ; que les pères étaient des hommes simples et bons, sans arcs ni flèches, et qui ne leur feraient point le moindre mal. La paix fut conclue ; et, peu après, deux cent cinquante Aymores de l'intérieur, d'une haute stature et d'une belle complexion, ressemblant à des Allemands (1), vinrent échanger, près d'un village des Pitagoares convertis, leurs arcs contre des provisions et même des semences. On forma deux villages de ces Indiens, l'un de douze cents, et l'autre de quatre cents individus. La capitainerie fut ainsi délivrée de ses plus cruels ennemis (2).

1603. *Expédition contre les Indiens de la serra de Hybiapába* (3) *de Maranham*. Ces Indiens ayant formé une alliance avec des Français, sous la conduite d'un chef de cette nation, nommé *Bombille*, le nouveau gouverneur, *Diogo Botelho*, fit préparer contre eux une expédition, dont il confia le commandement à *Pedro Coelho de Sousa*, habitant de Parahyba, lui accordant le titre de *capitam mor*, et une commission pour faire des conquêtes et des établissements. Étant parvenu à réunir quatre-vingts Portugais et huit cents Indiens, il en embarqua une partie sur deux grandes caravelles (*caraveloes*), dont il donna la conduite à un pilote

---

(1) « Ils venaient cependant du sud, dit M. Southey ; car ils étaient trop nombreux et trop guerriers, pour que leur couleur plus blanche pût être attribuée à leur séjour sous le couvert des épaisses forêts, où ils vivaient continuellement. »

(2) *Hist. of Brazil*, par M. Southey (chap. 13), qui cite *Rel. ann.* 121-125.

(3) Geronimo de Albuquerque écrit *Buapava*. Cette chaîne de montagnes a une étendue d'environ 80 lieues de longueur sur 20 de largeur.

de la côte, Français de nation, qui se nommait *Otuimiri*, et envoya le reste, par terre, vers Ciará. Il marcha sur Jaguaribe, et de là vers Ciará, où il augmenta ses forces d'un nombre considérable d'Indiens civilisés. Étant arrivé sur la route de la grande *serra*, ou chaîne de montagnes d'Hybiapába, il éprouva de la résistance de la part des naturels du pays, qui avaient fait alliance avec les Français. De Sousa réussit néanmoins à vaincre les guerriers *Tabajares*, commandés par le chef *Mel Redondo;* mais il lutta vainement contre ceux qui avaient à leur tête un autre chef, nommé *Juripari*, ou le *Grand-Diable*, et fut forcé de se retirer.

De Sousa, étant retourné avec sa famille au Rio-Jaguaribe, dans la juridiction de Pernambuco, fut frappé des avantages de cette situation, et y jeta les fondements d'une ville qu'il appela *Nova-Lisboa*, ou Nouvelle-Lisbonne : il donna à la colonie le nom de *Nova-Lusitania.* Cet établissement ne tarda pas à être abandonné par l'impossibilité où l'on se trouva de résister aux Indiens irrités de ce qu'on voulait, contre les ordres précis du roi, les réduire à l'esclavage. Coelho retourna en sa demeure, à Parahyba (1).

Tentative infructueuse pour convertir les Indiens Tapuyas de Maranham. Ces Indiens, qui avaient été chassés par les Tupis de la côte située entre le Maranham et la Plata, occupaient la grande *serra* de Hybiapaba. La compagnie des jésuites y envoya les pères *Francisco Pinto* et *Luiz Figueira*, avec soixante-dix Indiens, pour les convertir. Ces peuples refusèrent d'embrasser leur croyance, de recevoir le baptême, et tuèrent même la plupart des Indiens (2).

1608. *Etablissement formé à Ciará. D. Diego de Menezes*, qui succéda à Botelho dans le gouvernement, ayant été informé que les Français et les Hollandais fréquentaient

---

(1) *Memorias para a historia da capitania do Maranhão*, por Jeronymo de Albuquerque, em 1614, p. 1 et 2. *Collecçao de noticias para á historia e geografia das naçoes ultramarinas que vivem nos dominios Portuguezes*, etc. *publicada pela academia Real das sciencias*, tom. I, num. 4. Lisboa, 1812.

(2) *Memorias para a historia da capitania do Maranhão*, por Jeronymo de Albuquerque, p. 3 et 4. M. Southey (chap. 13) donne beaucoup de détails concernant les Tapuyas.

divers points de la côte du Rio-Maranham, résolut, pour la sûreté de ces parages, d'établir un poste à Ciará. Il choisit pour commandant *Martim Soares Moreno*, qui, dans l'expédition à la *serra* de Hybiapaba, avait gagné l'amitié de *Jacauna*, l'un des principaux chefs des Tapuyas. Confiant dans l'influence qu'il avait sur ces peuples, Moreno partit accompagné seulement de deux soldats, avec promesse de recevoir promptement des secours en hommes et en munitions. Ayant trouvé un endroit favorable, et Jacauna lui ayant fourni des travailleurs, il jeta les fondements d'une église et d'un fort, en l'honneur de *Nossa Senhora do Amparo*, ou Notre-Dame de Protection. Quelque tems après, il surprit un navire hollandais, à l'aide d'un corps de Tapuyas assez bien déguisés et disciplinés pour être pris pour des Portugais. Malheureusement les renforts qu'il attendait n'arrivèrent point; et un Portugais ayant mécontenté les Tapuyas, ces derniers détruisirent en partie l'établissement à l'approche des Français sur la côte (1).

1611 (2). *Fondation de la ville de Mugi das Cruzes* dans la capitainerie de S.-Paulo, à environ une demi-lieue de la rivière Tieté. Les maisons sont construites en *taipa*. Elle possède une église, un couvent de carmelites et un ermitage. Cette ville est située à la distance de dix lieues est-nord-est de S.-Paulo et à douze nord do Santos. Les habitants élèvent des bestiaux et cultivent la casse. (*Cassia Brasiliana*, *L.*) (3).

1611-1612. *Expéditions françaises pour s'emparer du Maranham. Etablissement d'une colonie vers l'embouchure du fleuve du même nom.* Le capitaine *François Riffault*, armateur de Dieppe, s'était concilié l'amitié d'un chef de cette côte, nommé *Ovyrapive*, qui lui offrit de l'aider à former un établissement. Plein de ce projet, il retourna en France, et revint au Brésil, avec trois navires, le 14 mars 1594. Il aborda à l'île de Maranham, après avoir eu à réprimer l'insubordination de ses équipages et perdu un de ses navires. Les Tupinambas lui fournirent les moyens d'y former un établissement provisoire; mais un an après, des dissentions

(1) *History of Brazil*, par M. Southey (ch. 13), où il cite *Berredo*, 109-119.

(2) MM. Spix et Martius, *Travels in Brazil*, vol. II, p. 32.

(3) Cor. Braz., n° 5, *Provincia de S.-Paulo*.

s'élevèrent parmi les colons. Il les laissa sous les ordres de *Charles, sieur des Vaux*, retourna en France, et proposa à Henri IV de fonder une colonie permanente. Ce projet fut goûté par ce prince, qui, désirant avoir de plus amples informations, l'engagea à retourner en Amérique, et lui donna, pour l'accompagner, *Daniel de la Touche* et le *sieur de la Rivardière*, huguenots et marins habiles, qui avaient fait plusieurs voyages au Brésil. Ces deux officiers, après être restés six mois à Maranham, revinrent en France. Henri IV n'était plus. Cette entreprise fut suspendue jusqu'en 1611, qu'une compagnie fut formée par le même Rivardière et d'autres associés, *Nicolas de Harlay*, le sieur *de Sancy*, le baron de *Mollé*, *Gros Bois* et *Francis*, sieur de *Rasilly* et des *Aumelles*, qui furent nommés, par la reine, lieutenants-généraux de S. M. T. C. dans les Indes occidentales et territoires du Brésil. L'expédition, qu'ils y envoyèrent, consistait en trois vaisseaux, savoir : *la Régente*, *la Charlotte* et *la Sainte-Anne*, montés par cinq cents hommes. La reine lui donna un pavillon représentant les armes de France sur champ d'azur, avec un vaisseau sur lequel elle-même se tenait à la poupe et son fils à la proue, avec une branche d'olivier dans la main; pour devise, ces mots : *Tanti dux fœmina facti*. Cette flotte, qui mit à la voile de Cancalle, en Bretagne, le 19 mars, éprouva une tempête, et fut rejetée dans le port de Plymouth, en Angleterre, où elle resta jusqu'au 23 avril, qu'elle remit à la voile. Le 7 mai, elle passa par la Grande-Canarie, et, le 11, elle arriva en vue de Rio del Oro, au continent d'Afrique. Cotoyant jusqu'au 4e dégré au-delà de la ligne, le 17 juin, le commandant tourna vers l'ouest; et, le 24, il aborda à l'île de Fernando-de-Noronha où il séjourna jusqu'au 8 juillet. Il y trouva un Portugais avec quelques Tapuyas des deux sexes, qui furent baptisés par les jésuites et amenés à bord de l'escadre pour servir d'interprètes. Le 11, il toucha à la côte du Brésil. Le 26, il entra dans la baie de *Pereá*, et jeta l'ancre à douze lieues de Maranham, près l'île d'Upaonmery, nommée depuis *Santa-Anna* par Rasilly, qui y descendit le jour de la fête de cette sainte. De là, il se rendit à Maranham, planta une croix sur un terrain élevé, bénit l'île et la dédia à la Vierge Marie.

Cette île contenait alors vingt-huit hordes ou villages. Le débarquement eut lieu sans opposition de la part des Tupinambas. Un armateur normand en fut témoin, ainsi que

les capitaines de trois autres navires de Dieppe, qui se trouvaient dans la baie. On construisit un fort sur une colline qui commandait l'entrée du port. et on y monta vingt-deux pièces de canon de gros calibre. Il fut appelé *S.-Louis* (1), en l'honneur de Louis XIII, et la baie reçut le nom de *Sainte-Marie*, en l'honneur de la Vierge et de la reine-mère, Marie de Médicis. En même tems, ils élevèrent deux autres forts, l'un à S.-José, l'autre à Itapary; et les capucins français qui avaient accompagné l'expédition y fondèrent un couvent.

Tous les Tupinambas se mirent sous la protection de la France, et deux peuplades du continent suivirent leur exemple, l'une à Cuma (2), qui consistait en onze villages; l'autre à Tapuitapéra, qui en avait dix.

---

(1) Maranham, ou S.-Luiz, est située dans la partie occidentale de l'île du même nom, entre les embouchures de deux rivières, le Francisco et le Maranham, à 55 pieds 7 pouces au-dessus de la mer, sous le 2e dégré 29' 30" de latitude, et le 333e dégré 34' de longitude de l'île de Ferro, et selon l'amiral Roussin, sous la latitude de 2° 30' 44", et longitude 46° 36' 24" ouest de Paris. Érigée en évêché en 1676, on y établit ensuite une *misericordia*, trois couvents, un *recolhimento* de femmes et un hôpital. L'ancien collége des jésuites a été converti en palais épiscopal, et leur église en cathédrale. Le palais du gouverneur, à un seul étage, est bâti en pierre. Cette ville possède des professeurs de langue portugaise, de latin, de rhétorique et de philosophie. Son port est très-fréquenté : il est protégé par trois forteresses. Le gouvernement municipal consiste en un président, un juge de *fora*, trois échevins (*vereadores*), un secrétaire (*esçrivão*) et un curateur (*provedor*) des morts et des absents.

En 1806, la population n'était que de 12,000 âmes : elle s'élève actuellement à plus de 30,000.

En 1781, vingt-quatre navires partirent de ce port. En 1806, il y en eut plus de trente. Le commerce consiste principalement en riz et en coton. De cette première denrée, on exporta, en 1819, 336.746 *arrobas* de la valeur de 305,114 *milreis*, et de la seconde, 359,280 *arrobas* évaluées à 2,136,000 *milreis*.

Cette ville fut prise, par les Hollandais, en 1641, et reprise, par les Portugais, en 1643.

Voyez Cor. Braz., II, 265-6, et *Estatist. hist. geog. de Provincia de Maranhão*, par Pereira do Lago.

(2) La baie de Cuma, d'environ trois lieues de long sur une de large, reçoit la rivière Piracunan. La *capitania* de Cuma se terminait dans la baie de Turyvassú.

Rasilly laissa le commandement à la Rivardière, et revint en France pour se procurer les choses nécessaires à l'établissement. Il fut accompagné du père Claude d'Abbeville, qui amena six Tupinambas. Trois moururent peu après leur débarquement. Les trois autres furent baptisés à Paris, et eurent pour parrain et marraine le roi et la reine régente (1).

1612. *Première tentative de conquête du Maranham par les Portugais. Expédition de Jéronimo d'Albuquerque.* Le nouveau capitaine-général, *Gaspard de Sousa,* ayant reçu du roi (8 octobre 1612), l'ordre de découvrir et conquérir les bords du fleuve Maranham et le pays environnant au nord du Brésil, confia l'exécution de cette entreprise à Jéronimo d'Albuquerque. Pour mieux concourir à son exécution, le gouverneur devait fixer sa résidence à Olinda. Le commandant partit de Pernambuco avec quatre petites barques armées, ayant à bord une centaine d'hommes seulement. Il se rendit au Rio-Camuri; mais n'y trouvant pas la situation commode pour y faire un établissement, il se dirigea vers le Buraco das Tartarugas, nommé *Peruquaquará,* qui se décharge dans les bas-fonds de Jericoacoára. Il y construisit une espèce de forteresse en palissades, qu'il nomma *Nostra-Senhora do Rosario.* De là, il expédia *Martim Soares Morena,* avec une des barques, pour reconnaître l'île de Maranham. Ne recevant de lui aucune nouvelle, et le principal chef (*Diabo-Grande*, ou Grand-Diable) des Indiens de Buapara refusant son alliance, il laissa son neveu, avec quarante soldats, à Tartarugas, renvoya les barques à Paranambuco, et revint lui-même par terre, avec le reste de ses gens, à Ciará, après dix semaines d'absence, au grand déplaisir du gouverneur (2).

1614. *Deuxième expédition de Jéronimo d'Albuquerque. Combat de Guaxenduba et convention.* Au mois de mai, *Diogo de Campos Moreno*, sergent *mor* du Brésil, arriva de Lisbonne au Recife avec une centaine de soldats, au moment où l'on préparait une nouvelle expédition pour le fleuve Maranham. On apprit, en même tems, que Mar-

(1) Voyez Claude d'Abbeville, Histoire de la mission des capucins de l'île de Marañon, en Brésil, in-8°. Paris, 1614.

(2) *Memorias para a historia da capitania da Maranhão,* p. 8 et 9.

tim Soarès Moréno, qui avait été envoyé pour reconnaître l'île de Maranham, ne pouvant revenir à cause des vents contraires, était passée en Espagne; et que la garnison du nouveau fort, le *Presidio do Rosario*, avait repoussé une attaque des naturels et les avait forcés à demander la paix.

Soares ayant fait connaître au gouverneur de Madrid la formation de l'établissement français dans l'île de Maranham, des ordres furent aussitôt envoyés au gouverneur Sousa, pour employer tous les moyens afin de s'en emparer. En conséquence, il réunit à Parahyba le plus de troupes et d'Indiens disponibles, qu'il mit sous les ordres des deux capitaines Jéronimo d'Albuquerque et Diogo de Campos Moréno, qui devaient opérer leur jonction dans le port de Rio-Grande. On équipa une flottille composée de deux navires, une caravelle et cinq *caravelões*, et qui était montée par cent marins et soldats portugais. On espérait aussi tirer des *presidios* deux fois ce nombre. *L'Armada* mit à la voile le 23 août, et, le même jour, elle passa en vue du port des Français (*porto dos Francezes*) devant le Rio-Aviyajá, dans la capitainerie d'Itamaracá. Continuant son voyage, elle rencontra, près la Bahia da Traiçãos (1), un *caravelão*, venant de Tartarugas, d'où il était parti le 8 juin. Le 25, elle arriva au Porto dos Buzios, et, le 27, elle entra dans le Rio-Grande. On y fit une revue des Indiens alliés, qu'on avait estimés à environ cinq cents archers, et Albuquerque espérait en trouver autant par ses alliances avec ceux du Rio-Grande, de Ciará et de Buapava; mais deux cent trente-quatre archers seulement se présentèrent sous les ordres de douze chefs (2).

---

(1) Originairement *Angutibiro*, d'environ deux lieues de large, dans le Rio-Parahyba, en forme de demi-lune, avec trois entrées fermées par deux petites îles.

(2) De l'*aldeia* d'Itabatan, Marcos Marigui, avec. . . 22
De la même *aldeia*, l'Arco Verde, avec. 9
De Paravasú, Alexandre, avec. 10
De Tambepé, le fils du Bejué, D. Francisco, avec. . . . 35
De Pindauuá, Jorge, avec. 18
De Joacocá, le Pao Secco, avec. 22
De la même *aldeia*, Mandioca Puá, avec. 16
De Jacarcuna, André, avec. 9
De Pirari, Mucurapirá, avec. 12

153

L'expédition mit à la voile de Rio-Grande, et aborda au *Presidio*, ou fort das Tartarugas. Albuquerque y fit des démarches pour s'assurer de l'amitié et du secours des Taramambezes de Titoya, qui avaient été pacifiés par l'influence de Martim Soares; mais le grand chef, *Juripariguazu* (le Grand-Démon), envoya deux messagers pour s'excuser sur l'impossibilité où il était de fournir des secours, en raison d'une maladie épidémique qui désolait son peuple. Cette circonstance et la certitude que les Tupinambas, voisins de Maranham, avaient fait alliance avec les Français, déterminèrent Albuquerque à s'arrêter dans la petite île de *Pereá* (1), qu'il toucha heureusement avant la nuit, et qu'on trouva inhabitée.

Le débarquement s'étant effectué, Diogo de Campos fut d'avis de former un camp retranché; mais Albuquerque résolut de marcher sur Maranham. *Belchior Rangel*, qu'il avait envoyé dans une chaloupe avec six soldats pour reconnaître cette île, revint, et rapporta qu'après avoir exploré tous les canaux et baies des environs, il n'avait aperçu aucun navire ni soldat français, et que, de l'autre côté de la baie, il y avait un lieu nommé *Guaxenduba* (2), très-propre à un campement, bien abrité, et dont le passage, entouré d'îlots, était caché à l'ennemi. Les soldats, ayant connu ce rapport, pressèrent Jéronimo de les y conduire, et ce dernier, contrairement à l'opinion de Diogo, ordonna le rembarquement. Après quatre jours d'une navi-

---

Report. . . .	153
De Maripitanguá, Minâsu, avec.	7
De Guaramasió, Beyjú, avec.	16
De Tambásuramá, Tambor, avec.	24
De Rio-Grande; Patacú, avec.	20
De Paranasú.	14
Total.	234

Un autre chef, *Camarão*, dont le nom figure dans les guerres du Brésil, devait amener par terre un renfort de 30 hommes.

Voyez *Memorias para a historia da capitania do Maranhão*, p. 20.

(1) Vis-à-vis la rivière du même nom, qui est navigable dans une étendue considérable.

(2) Nom inconnu aujourd'hui, dit l'ingénieur Péreira do Lago; mais probablement la baie en question était celle d'*Anajatiba*, ou bouche occidentale du *Rio-Mamúna*.

gation dangereuse, on parvint à Guaxenduba, où l'on prit terre sans difficulté; et, le 28 octobre, un fort fut commencé, qui reçut le nom de *Santa-Maria*.

L'arrivée de l'expédition fut promptement connue à S.-Luiz. La garnison du fort S.-Joseph, à Itapary, sur la côte opposée, instruite de cet événement, fit une décharge d'artillerie en signal de guerre, et envoya une lanche armée, ayant à bord vingt-cinq hommes, commandée par le sieur *du Pratz*, pour reconnaître l'ennemi. Jéronimo était disposé à l'attaque; mais il ne put l'atteindre au milieu des écueils. Il envoya alors des dépêches à Pernambuco, sous l'escorte de trois *caravelões*, qui revinrent heureusement après avoir passé vent arrière d'un gros navire français ancré dans la baie d'Arroagi.

La Rivardière, informé de l'état des choses, avait dépêché une flottille sous M. de *Pizieu*, son lieutenant-général. Aidé de du Pratz et de Rasilly, il captura, à la fin du jour, trois navires portugais; les trois autres parvinrent à s'échapper. Un autre désavantage se fit sentir aux Portugais, celui du manque de vivres et l'impossibilité de recevoir des provisions de Pernambuco, en raison des embuscades de l'ennemi. Pour surcroît de malheur, La Rivardière lui-même arriva, amenant sept vaisseaux et quarante-six canots, montés par quatre mille Tupinambas et quatre cents Français. Son premier soin fut d'envoyer deux détachements pour s'emparer d'une hauteur qui dominait le fort de la Nativité, et où ils s'établirent. Chaque Tupinamba s'était muni de fascines, afin de s'y fortifier, et des tranchées furent ouvertes pour conserver les communications avec la flotte. De cette manière, les Portugais, se trouvant complètement investis, n'eurent plus qu'à se rendre ou à combattre. Albuquerque, ayant pris ce dernier parti, de l'avis de ses officiers, divisa sa troupe en deux corps, chacun comptant soixante-dix soldats et quarante Tapuyas, destinés, l'un à forcer la hauteur, l'autre à faire face aux troupes débarquées sur la côte. Après un combat sanglant, dans lequel de Pizieu succomba, les Français se retirèrent jusqu'à leurs retranchements sur l'éminence, lesquels furent emportés et détruits. Dans cette action, ils eurent cent quinze tués et neuf prisonniers, parmi lesquels se trouvaient plusieurs officiers distingués. Les Portugais n'eurent que dix tués et dix-huit blessés (1).

---

(1) *Memorias para a historia da capitania do Maranhão*,

Le lendemain, 20 novembre, six à sept cents Indiens Tupinambas de Cuma arrivèrent dans seize grands canots à la rivière de *Mony* (1) pour rejoindre les Français; mais ils ne purent débarquer, en raison des soldats qui, sur ce point, garnissaient la côte. En cherchant un autre endroit favorable, ils rencontrèrent des fuyards qui annoncèrent la défaite des Français; ce qui les engagea à retourner chez eux.

Une correspondance s'engagea, le 21, entre les deux commandants, et se termina par une capitulation le 27, dont les termes furent dictés par La Rivardière et acceptés par Albuquerque. Elle contenait en substance :

1° Tous actes d'hostilité cesseront jusqu'à la fin de l'année suivante;

2° Chaque parti enverra un officier en France et en Espagne, afin d'exposer l'état des choses à leurs majestés chrétienne et catholique;

3° Aucun Portugais, à l'exception des commandants et de leur suite, ne s'approchera de dix lieues des forts ou postes français, à moins d'une permission expresse;

4° Celui des deux partis qui, par le traité définitif, recevra l'ordre d'évacuer le pays, l'exécutera dans un délai de trois mois;

5° Enfin les prisonniers de guerre seront réciproquement rendus (2).

Les Portugais, ainsi délivrés, firent une procession solennelle d'actions de grâce, et jetèrent les fondements d'une église dédiée à *N. Senhora da Ajuda*, ou Notre-Dame-de-Délivrance.

Les Tupinambas, craignant d'être considérés, lors de la conclusion du traité, comme esclaves par les deux partis, de la même manière que les Tapuyas vendus par Pedro Coelho, après son expédition d'Hybiapaba, montraient des dispositions hostiles; mais ils furent apaisés par l'influence

p. 62-63, où se trouvent leurs noms, ainsi que ceux des Français les plus marquants.

(1) Rivière considérable située à environ une lieue de l'Itapicurú, la plus grande de la province de Maranham.

L'auteur des *Memorias*, etc., déjà citées, écrit *Comat* pour Cuma, et Rio *Mum* pour Mony.

(2) Voyez *Memorias para a historia da capitania do Maranhão*, p. 68-83.

de Diogo de Campos et du *Fr. Manoel da Piedade*, que La Rivardière avait appelés auprès de lui.

Diogo et le frère profitèrent de cette circonstance pour visiter un couvent de capucins, où dix-sept frères étaient arrivés depuis plusieurs mois, sous la conduite d'*Arcangel de Pembrock*. Ce moine leur apprit que la reine régente devait rappeler La Rivardière, « homme d'un grand mérite, » ajouta-t-il, « mais dont les vertus étaient obscurcies par les erreurs de son abominable hérésie ». De Pizieu devait lui succéder.

Grégorio Fragozo et le sieur de Pratz furent députés à Paris, le premier chargé d'exposer à l'ambassadeur d'Espagne les faits suivants : Le droit incontestable des Portugais sur ces contrées, où ils étaient au nombre de plus de trois mille, et comptaient beaucoup de cités et de villes; l'état florissant de la colonie française, qui avait trouvé de nouveaux bois de teinture et une pêcherie de perles, et avait ouvert un port où tous les pirates, infestant le Brésil et la côte d'Afrique qui lui est opposée, étaient sûrs de trouver un asile; la détention arbitraire de plusieurs Portugais, qui étaient prisonniers dans cette colonie et forcés de travailler comme esclaves, afin d'interdire la connaissance de ces faits aux établissements brésiliens. Les colons paraissaient décidés à se tourner du côté de l'Angleterre, dans le cas où ils seraient négligés par la France; mais il serait avantageux de retenir le plus possible de ceux qui transféreraient leur serment d'allégeance, en raison de leurs relations avec les Tupinambas. Cette mesure serait favorable à l'affermissement du pays, et amènerait l'expulsion des Hollandais du Cabo do Norte, où ils s'étaient fortifiés, près l'embouchure de l'Orellana.

Grégorio, muni de ces instructions, s'embarqua avec l'envoyé français, à bord d'un bâtiment de cette nation. Diogo de Campos partit pour l'Espagne; et pour payer les frais de son voyage, les Portugais furent obligés de vendre, au prix de 200 *milreis*, la caravelle qui avait été capturée dans la baie de Guaxenduba. Il mit à la voile en janvier 1615, accompagné de M. *Malhart* (1).

---

(1) *History of Brazil*, par M. Southey, ch. 13. Cet auteur cite le journal de cette expédition, que Berredo a introduit dans sa narration. En raison de l'époque où il se termine, il n'est pas improbable, dit M. Southey, qu'il ait été écrit par Diogo de Campos lui-même, son départ étant la dernière circonstance qui y

La convention fut bientôt rompue des deux côtés. Jéronimo, ayant reçu des renforts de Bahia et de Pernambuco, sous *Francisco Calveira de Castillo Branco*, et du Portugal, sous *Miguel de Sequeira Sanhudo*, informa La Rivardière que la trève ne pouvait plus durer; que ces pays appartenaient incontestablement à la couronne de Portugal, et qu'il le sommait de rendre l'île de Maranham. Le commandant français consentit à évacuer cette île et tous ses forts, dans un délai de cinq mois, sous condition qu'on lui paierait la valeur du matériel qu'il y laisserait, et qu'on lui fournirait les transports nécessaires pour lui et ses gens. Il remit de suite, le 31 juillet, entre les mains de Caldeira, le fort d'Itapary, que les Français avait construit dans l'île de S.-Luiz.

Arrivé à Lisbonne dans le mois de mars, Diogo de Campos fit au vice-roi de Portugal, l'archevêque *D. Aleixo de Menezes*, la relation des derniers événements arrivés dans le Maranham. Ce prélat, considérant comme des pirates les Français qui occupaient ces parages, envoya ordre à Gaspar de Sousa, gouverneur de Pernambuco, de les expulser de Maranham. En conséquence, ce dernier fit partir une expédition de sept navires et de neuf caravelles, ayant à bord neuf cents hommes, sous le commandement d'Alexandre de Moura, qui avait été capitaine en chef à Pernambuco. Après quelques jours de navigation, la flotte entra, le 5 octobre, dans la même baie de Peria, où les Français avaient débarqué trois ans auparavant.

Le 1er novembre suivant, de Moura jeta l'ancre dans la baie de S.-Marcos, accompagné de Jéronimo d'Albuquerque, et débarqua sur la plage de S.-Francisco, où il éleva un fort en bois, qu'il nomma *Forte de S.-Francisco*, ou de *Sardinha.*

Le fort S.-Luiz fut investi et se rendit. Le gouverneur la Rivardière s'embarqua pour la France avec quatre cents de ses compatriotes; d'autres, qui s'étaient mariés avec des Indiennes, restèrent dans l'île. A cause du jour de cette victoire, le commandant portugais donna à l'île le nom de *Todos os Santos*, qu'elle ne conserva pas long-tems.

1615. *Fondation de Belem ou Pará.* Moura, en vertu de

---

soit mentionnée. Il commence le 23 août 1614, et se continue jusqu'au 4 janvier 1615.

sa commission, nomma Jéronimo *capitam mor* de la conquête du Maranham, et Francisco Caldeira de Castello Branco, dans la même qualité, pour gouverner le *Gram-Pará*, faire la découverte du pays, former une autre colonie plus près de ce fleuve, et établir les droits de la couronne de Portugal sur le territoire adjacent. Caldeira arriva avec trois navires et deux cents soldats sur le bord oriental de Moju, et croyant que c'était le grand fleuve, y jeta, le 3 décembre, jour de S.-François-Xavier, les fondements de la ville de *Nossa Senhora de Belem* (1) ou Notre-Dame de Bethléem, et y construisit un fort en bois. Sa situation était mal défendue. Suivant Berrédo, l'*Ilha do Sol*, à sept ou huit lieues de distance, était l'endroit le plus favorable à l'établissement d'une colonie dans ces parages.

Plusieurs nations indiennes, et particulièrement les Tupinambas, s'opposèrent à l'établissement de cette colonie, et furent encouragés par les prétentions des Hollandais sur ce pays et l'invasion de quelques Français et Anglais dans l'Amazone.

1615. *Etablissement de la ville de cabo Frio* ou cap Frio (2), dans la province de Rio-Janéiro, sur le bord méri-

---

(1) *Belem* ou *Pará*, ville épiscopale (1719) et capitale de la province du même nom, est située sur le bord oriental du Rio-Tucantins, dans la baie de Guajara, à l'angle septentrional de l'embouchure de la rivière Guama, vis-à-vis l'île d'Oncas et dans une plaine distante de la mer de vingt-cinq lieues. Les maisons sont généralement construites en pierre; les rues sont régulières et pavées. Les édifices les plus remarquables sont la cathédrale et le palais du gouverneur. Le ci-devant couvent des *mercenarios* est maintenant une caserne, et le collége des jésuites est devenu un séminaire. Cette ville renferme un arsenal, un tribunal *da fazenda real*, un port amiral, un *ouvidor*, un *juiz de fora*, et des professeurs royaux de latin, de rhétorique et de philosophie.

La marée s'élève dans le port jusqu'à onze pieds. Le commerce de Pará est considérable.

En 1685, la ville de Bélen ou Bélem contenait environ 500 habitants; sa population monte actuellement à plus de 20,000 individus, parmi lesquels il y a comparativement peu de nègres. Ces habitants sont les premiers Brésiliens qui aient adopté la nouvelle constitution des cortès.

Voyez Cor. Braz., XX, *Provincia do Para*.

(2) Elle est divisée en deux parties par un espace d'un demi-mille. Elle possède une église, deux ermitages, un monastère



dional du lac Araruana, vers son extrémité orientale. Elle prit le titre de ville en 1615, sous Philippe II, après l'expulsion de quelques pirates de Rotterdam, qui cherchèrent à s'y établir pour faire le commerce des bois de teinture.

1616. *Insurrection des Tupinambas.* Mathias d'Albuquerque, fils de Jéronimo, qui commandait à Cuma, se rendit auprès de son père, à S.-Luiz. Pendant son absence, les Indiens de son district, alors très-nombreux, croyant, sur la foi d'un converti, nommé *Amaro*, qu'ils allaient devenir esclaves, massacrèrent trente hommes de la garnison qu'il y avait laissée. Il s'ensuivit une insurrection générale des tribus indiennes, qui fut apaisée par Mathias d'Albuquerque et Caldeira. Amaro, fait prisonnier, fut attaché à la bouche d'un canon et lancé en l'air. Les Indiens attaquèrent le fort de Bélem ; mais ayant perdu leur chef, ils se retirèrent. Les mutins de ce fort furent envoyés en Portugal avec les chefs de Mello et autres.

Peu après, le capitaine *Bento Maciel* arriva de Pernambuco avec une force auxiliaire de quatre-vingts Portugais et quatre cents Indiens disciplinés pour servir dans la guerre contre les Tupinambas. Avec cette force, il les poursuivit sur toute la côte, depuis S.-Luiz jusqu'à Bélem, et en tua ou prit un grand nombre (1).

1618. *Francisco Caldeiro*, homme d'un naturel féroce, ayant tué un de ses parents, capitaine estimé par les colons, une émeute eut lieu ; il fut arrêté et mis dans les fers.

Le capitaine *Balthasar Rodriguez de Mello*, qui lui succéda, eut à soutenir un combat opiniâtre avec les Tupinambas, dont l'issue aurait été douteuse si le chef, nommé *Cabello da Velha* par les Portugais, n'eût été tué peu après le commencement de l'attaque.

---

franciscain et une chapelle de Notre-Dame de Cuia, située sur un rocher d'où on voit la mer et une grande étendue du pays. Il y a des professeurs royaux pour enseigner les éléments de la littérature et le latin. C'est la résidence d'un *juiz de fora*, dont la juridiction s'étend jusqu'à la ville de Maccahé.

La principale occupation des habitants est la pêche : le poisson est le principal article d'exportation *.

(1) *History of Brazil*, par M. Southey, chap. 13, où il cite Berrédo, § 428-442.

* Cor. Braz., no. IX. *Provincia do Rio de Janeiro.*

Après la retraite des Indiens, Jéronimo Fragozo d'Albuquerque arriva de Pernambuco, avec ordre du gouverneur d'envoyer le prisonnier Caldeiro à la Cour et de prendre les rênes du gouvernement. Il y conduisit un armement dont le célèbre Pédro Teyxeyra était amiral.

Jéronimo d'Albuquerque (1), qui mourut à l'âge de soixante-dix ans, avait nommé son fils aîné *Antonio* pour lui succéder, en lui donnant pour assistants *Bento Maciel Parente* et *Domingos da Costa Machado;* mais le nouveau gouverneur refusa de les reconnaître en cette qualité, et envoya le premier à Pernambuco, où l'autre se rendit également, afin de s'embarquer pour le Portugal. Antonio gouverna un an. Il eut pour successeur *Jéronimo Fragozo d'Albuquerque*, qui mourut quelques semaines après, laissant dans sa place son cousin *Mathias d'Albuquerque*. Celui-ci fut déposé vingt jours après, sous prétexte qu'un capitaine n'avait pas le droit de disposer de sa succession.

1619. Le gouvernement fut ensuite administré par le capitaine *Custodio Valente*, frey *Antonio*, gardien des capucins, et le capitaine *Pédro Teyxeyra*, qui gouverna seul après le départ du premier pour Lisbonne et la résignation de l'autre (2).

Domingos da Costa conduisit Maciel à Olinda, pour être examiné par le nouveau gouverneur, *D. Luiz de Souza*, qui avait reçu les accusations contre lui faites par Antonio d'Albuquerque. Maciel fut acquitté et envoyé pour prendre le commandement des forces destinées à agir contre les Tupinambas. D. Luiz confirma la nomination d'Antonio, comme *capitaine-général du Maranham*, lui donnant pour coadjuteur le même da Costa qui devait lui succéder. Antonio, mécontent, se démit du gouvernement, sous prétexte que la mort de son père l'obligeait de se rendre à Madrid.

1621. Sous l'administration de Domingos da Costa, la colonie de Maranham continua à prospérer. D'après un arrangement fait avec la couronne par le *provedor mor, Antonio Ferreira Bétancourt*, deux cents colons arrivèrent

(1) Péreira do Lago (*secçao* 7) dit qu'il mourut le 11 février 1618, et que l'on ignore où il a été enterré.

(2) *History of Brazil*, par M. Southey, chap. 13, où il cite Berredo, § 472-484.

des Azores, sous la conduite de *Jorge de Lemos de Betancourt.* Ils furent bientôt suivis de quarante autres. Avant leur arrivée, la petite vérole avait fait de grands ravages parmi les Indiens de la colonie.

1622. *Diogo de Mendoza Furtado* arriva en qualité de gouverneur-général, accompagné d'*Antonio Moniz Barreiros*, riche habitant de Pernambuco, qui avait obtenu du gouvernement la place de *provedor mor da fazenda real*, sous condition d'établir deux sucreries dans le Maranham. Afin de protéger ses intérêts dans ce pays, il demanda et obtint du gouverneur la capitainerie de S.-Luiz pour son jeune fils, qui devait consulter le jésuite Fr. Luiz Figueira sur toutes les affaires importantes. Le sénat, au nom du peuple, lui remit une requête contre l'introduction des jésuites, dont il représenta les principes comme injurieux aux colons; et il demanda leur expulsion immédiate hors de la capitainerie. Malgré l'autorité et l'influence du nouveau gouverneur et de son prédécesseur Domingos, ce jésuite et un autre de la même société qui l'accompagnait furent obligés, par les clameurs des habitants, de signer un écrit, d'après lequel ils s'engageaient à ne jamais se mêler des affaires domestiques des Indiens, sous peine de bannissement et de confiscation de leur propriété.

1624. *Etablissement de Maranham et de Pará en gouvernement séparé, sous le titre d'estado ou état, avec S.-Luiz, pour capitale.* Avant la nomination de Barreiro au gouvernement de Maranham, en 1621, la Cour de Madrid, jugeant les anciennes capitaineries assez étendues pour un seul gouverneur, et voyant que la communication de Maranham à Pernambuco, était très-difficile à cause des vents de l'est, crut devoir détacher le pays conquis de Maranham et de Pará du gouvernement général du Brésil, et en donner le commandement à *Francisco Coelho de Carvalho* (1). Cet officier s'embarqua dans le Tage, en mars 1624, et arriva à Pernambuco, où il fut retenu près de deux ans par l'invasion des Hollandais. Il n'arriva à la capitale de Maranham qu'en 1626, et après avoir pris possession du fort de Ciará, qui fesait alors partie de cette province. L'année suivante, il

(1) Le gouvernement avait premièrement nommé dans la même qualité *D. Diogo de Corcoma*, et ensuite *D. Francisco de Moura*, qui refusa ces fonctions.

visita celle de Gram-Pará (1), et entra dans la baie de Gurupy, où il établit un *povoação* ou village, qu'il nomma *Vera-Cruz* (2).

1624. *Compagnie hollandaise de commerce pour l'Amérique.* Cette association fut d'abord projetée, le 3 juin 1621, par *Jean Usseling*, de la ville d'Anvers, qui représenta les grands avantages qui résulteraient de voyages entrepris en Amérique. « Si nous attaquons, » dit-il, « les Espagnols dans » le Nouveau-Monde, ils seront obligés d'y porter une partie » de leurs forces, et cette diversion affaiblira d'autant leur » puissance en Europe. »

Les principaux négociants d'Amsterdam, dans l'espoir de s'enrichir, offrirent aux États-Généraux de faire la conquête du Brésil, s'ils voulaient leur en laisser la jouissance pendant un certain nombre d'années. Les États-Généraux accueillirent ce projet, et accordèrent à une nouvelle compagnie qui se forma un privilége exclusif pour la navigation aux Indes occidentales pendant l'espace de trente ans, à dater de 1624. Cette société, composée de négociants et de particuliers, et appelée *la Compagnie des Indes occidentales*, comptait quatre chambres établies à Amsterdam, en Zélande, à Rotterdam et dans la Nord-Hollande. La première fournit la moitié des fonds; la seconde, un quart; et les deux autres, chacune un huitième.

Les États s'engagèrent à verser un million de florins, payables en cinq années, et à fournir seize vaisseaux et quatre frégates. De plus, ils promirent d'autres secours en cas de besoin, et ils défendirent à tous les autres sujets des États de commercer avec l'Amérique, ou avec la côte opposée de l'Afrique, située entre le cap de Bonne-Espérance et le tropique du Cancer.

La compagnie se divisa par chambres, qui avaient des administrateurs particuliers dans chaque ville libre. On nomma dix-neuf directeurs-généraux, choisis parmi les plus opulents personnages, qui se fesaient obéir par toutes les chambres. Le prince d'Orange en fut nommé chef honoraire. Ils étaient tenus de faire leur résidence à La Haye, et étaient

---

(1) Mot moitié portugais, moitié tupi, qui désigne le grand fleuve Maranham.

(2) Cor. Braz., XIX, *Provincia do Maranhão*. Carvalho mourut la douzième année de son gouvernement.

munis de pleins pouvoirs pour nommer tous les officiers civils, judiciaires, militaires et marins, payer leurs honoraires, et de plus, chargés d'entretenir en bon état les places, villes, forteresses, ports, ponts et passages; d'administrer bonne justice à leurs sujets, et de faire instruire les naturels du pays dans la religion chrétienne. Ils avaient le droit de fréter ou équiper des navires pour l'Amérique, de lever des soldats pour les expéditions à faire dans ce pays, de visiter les navires qui en revenaient, reconnaître les marchandises qui composaient leurs cargaisons, en ordonner la vente et distribuer le produit à chaque chambre, en proportion du nombre de ses actions. Ces directeurs s'engageaient à rendre compte des affaires de la compagnie tous les six ans. Au bout de trente ans, ils devaient remettre le pays à leurs successeurs, qui rembourseraient la valeur de tous les navires et équipages, ainsi que celle de la construction des forts, murs, maisons et magasins publics qui s'y trouveraient établis (1).

1624. *Expédition hollandaise contre le Brésil.* Cette expédition était composée de 32 navires (2), portant chacun de 28 à 36 pièces de canon, ayant à bord 1,600 soldats qui étaient payés d'avance et sous obligation de servir pendant trois ans. Treize de ces navires étaient pour le compte de l'État; les autres pour celui de la compagnie. Cette flotte, pourvue d'une bonne artillerie, de munitions et de provisions de bouche pour deux ans, était sous les ordres de l'amiral *Jacob Willekens,* natif d'Amsterdam, officier d'une grande habileté dans les opérations navales et militaires;

---

(1) Voyez Aitzéma pour les articles de ce projet, tom. I, p. 62 et suivantes.

Le Clerc, Histoire des Provinces-Unies, etc., lib. IX.

Pierre Moreau, Histoire de la guerre faite au pays du Brésil, etc., p. 1-9.

Histoire générale de Portugal, etc., par M. le marquis de Fortia d'Urban et M. Mielle, tom. VII, p. 422-3, où ces auteurs disent que l'on fut obligé d'étendre les priviléges de cette compagnie par une ampliation que les États donnèrent l'an 1622, et par une autre accordée le 20 juin de l'année 1623.

(2) Emmanuel de Faria y Sousa dit, dans son Histoire de Portugal (lib. V, cap. 6), que la flotte consistait en 35 voiles, ayant à bord 3,000 hommes choisis. Raphael de Jésus dit qu'elle était composée de 26 vaisseaux, ayant à bord 3,000 soldats.

l'infanterie, sous le commandement du colonel *Jean Van Dort*, homme d'une expérience et d'une valeur reconnues. Elle partit du Texel le 22 décembre 1623, et étant arrivée, le 21 janvier suivant, à la hauteur des îles de Sel et de S.-Antoine, elle éprouva une tempête qui la dispersa. Elle se rallia à l'île de Vicente de Cabo-Verde, où elle resta cinq semaines pour se refaire. Poursuivant son voyage, elle fut encore dispersée, le 12 avril, par une violente tempête. *Van Dort*, avec plusieurs navires, fut chassé par les vents près de Serra-Leoa ou Sierra-Leona. L'amiral Willekens, ayant dépassé la ligne de 6 dégrés le 21 avril, ouvrit ses dépêches secrètes, d'après lesquelles il devait se rendre au Brésil et occuper la baie de Todos os Santos et la cité de S.-Salvador, capitale de la province du même nom. Il continua sa route avec 25 navires et 7 chaloupes armées, et arriva, le 9 mai, au Morro de S.-Paulo, à douze lieues de Bahia, où il attendit *Van Dort*.

Le gouverneur et capitaine-général du Brésil, *Diégo de Mendoça Furtado*, averti de l'arrivée d'un navire de cette flotte par le capitaine du poste de Boypéba (1), fit assembler tous les individus capables de porter les armes. Il n'y avait alors dans la rade que 14 navires de la flotte d'Angola, ayant chacun à bord seulement sept ou huit soldats. Le 25, le capitaine de Sérégipe donna avis que sept grands navires de la flotte ennemie se trouvaient entre le fleuve de cette cité et celui de S.-Francisco, et on jugea que des navires de cette grandeur n'étaient pas venus seulement pour chercher du bois de Brésil. Le gouverneur fit assembler 1,600 hommes d'infanterie, divisés en 15 compagnies, dont sept furent stationnées sur la place d'armes, six dans la cité et deux à S.-Antonio, où l'ennemi pouvait débarquer plus facilement, quoiqu'il le pût également sur toute la plage, qui avait deux lieues d'étendue jusqu'à Tapagype. Le nouveau fort de la cité fut garni de six pièces d'artillerie et de cinquante gabions, et la place, bien fortifiée, se trouva défendue par quatre compagnies. On établit six pièces d'artillerie dans la ville (2), quatre près la personne du gouverneur, et 600 mousquetaires furent réservés pour la défense d'autres

(1) L'île de Boypeba est située au sud de celle de Tinharé et vis-à-vis le Rio-Serenheben.

(2) Elle contenait alors 1,400 maisons et sept couvents.

endroits. Les forts de Tapagype et S.-Antonio furent munis le mieux possible, et on fit des tranchées pour empêcher le débarquement de l'ennemi.

La barre, où il y avait de sept à huit brasses d'eau, fut protégée par un fort garni d'artillerie. L'*évêque dom Marcos Texeira* employa toute son influence pour encourager les citoyens et les soldats à défendre leurs foyers, et s'offrit de marcher à leur tête (1).

Depuis quatre semaines, l'ennemi se trouvait dans ces parages. Les soldats du Reconcave demandant la permission de retourner chez eux pour se procurer les choses dont ils avaient besoin, le gouverneur leur fit connaître qu'ils devaient s'adresser à la maison de Duarte Silva; mais on ne put les empêcher de retourner chez eux. Sur ces entrefaites, les sentinelles découvrirent l'armada de l'ennemi. Les officiers, avec leurs corps, se mettent aussitôt à leurs postes. A celui de S.-Antonio se trouvaient 1,220 archers commandés par les capitaines *Avila* et *Cachuira*, sous les ordres de *Francisco de Barros*, officier qui avait servi dans l'Inde; et sur la plage, en haut de la cité, on mit 120 mousquetaires, sous un capitaine, pour empêcher l'approche de l'ennemi. L'auditeur-général, *Pedro Casqueiro*, fut chargé de surveiller les postes et les sentinelles, afin d'empêcher les habitants de sortir de la ville.

Le lendemain (le 10), la flotte hollandaise entra dans la baie malgré le feu de la batterie de S.-Antonio, la résistance de 18 navires marchands et la valeur des Portugais encouragés par leur évêque, qui partagea leur danger dans une chaloupe. Le vice-amiral de la flotte, *Pierre Heyn*, se rendit maître de 16 navires portugais, tant grands que petits, s'empara d'une batterie de 8 canons, et en chassa 600 hommes qui y étaient placés pour empêcher le débarquement. Le même jour, on débarqua 1,500 des meilleurs soldats, qui, par un chemin tortueux et embarrassé de broussailles, gagnèrent la hauteur près l'ermitage de S.-Pédro. Les habitants, frappés d'une terreur panique, s'enfuirent avec leurs

(1) Le chroniqueur Thomaio de Vargas, dans son discours à ce sujet, adressé au gouverneur G. Giussepe, dit qu'il voulut se mettre à la tête du clergé pour défendre la ville, mais que le gouverneur refusa ses services. Brito Freire dit, au contraire, que l'évêque s'opposa au rassemblement des forces du Reconcave (II, § 120).

effets les plus précieux, quoiqu'il y eut 5,000 hommes capables de porter les armes. Les soldats portugais, stationnés à S.-Benito del Carmen, au collége des jésuites et au monastère de S.-Francisco, firent une faible résistance contre les troupes hollandaises. Ils montrèrent si peu d'énergie dans cette circonstance, qu'ils abandonnèrent la ville presque sans combattre, et que douze vaisseaux entrèrent dans le port sans même savoir qu'elle fût évacuée. Le gouverneur de la ville, qui resta avec la garnison, fut fait prisonnier avec son fils, et tous deux furent ensuite envoyés en Hollande.

Le colonel *Van Dort*, qui était avec une partie de la flotte au *morro* de S.-Pablo, fit voile pour la baie et y entra avec sécurité. « Son absence, » dit Vargas, « donna un libre cours à l'avarice des capitaines et à la rapacité des soldats, qui portèrent des mains impies et hérétiques sur le trésor des temples, et convertirent à des usages profanes plusieurs images en métaux précieux, notamment treize effigies de la sainte Vierge et des apôtres, ainsi que plusieurs vases du collége des jésuites. » Van Dort prit connaissance des postes de la cité et de la marine, afin de les fortifier de manière à les rendre imprenables. Il répartit les compagnies de soldats dans les différents quartiers de la ville, ainsi que 700 noirs pris à bord de navires marchands, à Angola. Pour se concilier l'amitié et l'affection des Tapuyas, que les Portugais avaient réduits à l'esclavage, il défendit, sous peine de mort, de retenir d'autres captifs que les nègres d'Afrique, les mulatres issus d'un Portugais et d'une négresse, et les *mamalucos* nés d'un Portugais et d'une Brésilienne. Il accorda pleine liberté de conscience à tous ceux qui voudraient se soumettre, exigeant seulement le serment de fidélité et d'obéissance au comte Mauritz et aux Provinces-Unies. Dans l'espace de deux mois, 1,200 habitants, y compris 200 juifs, prêtèrent serment d'allégeance à la Hollande.

L'amiral fit partir pour la Hollande neuf navires chargés des productions les plus précieuses du pays, telles que sucre, bois de Brésil, gingembre et tabac, ainsi que 2,000 livres d'argent provenant des prises.

Les Hollandais, en possession de S.-Salvador, résolurent de porter la guerre dans tout le Brésil, et en même tems d'attaquer les établissements portugais sur la côte d'Afrique.

L'évêque dom Marcos Texeira, accompagné de quelques officiers civils et ecclésiastiques, s'était retiré à Espirito-Santo,

aldea des Indiens et résidence de la compagnie de Jésus, située sur le Rio-Vermelho, à une lieue environ de la ville. Les habitants, dispersés au milieu des bois, se rallièrent bientôt; et les autorités civiles et religieuses, considérant le gouverneur-général, Diego Furtado de Mendoza, comme mort civilement, ouvrirent les dépêches du roi qui désignaient, pour son successeur, *Mathias de Albuquerque*, lequel remplissait alors la place de son frère Duarte Coelho de Albuquerque, à Pernambuco. D'après l'avis de l'évêque, on commença à fortifier les endroits les plus près de la ville. *Antaó de Mesquita de Oliveira*, *ouvidor-geral*, ou auditeur-général de l'état du Brésil, fut nommé capitaine de six compagnies commandées par les capitaines *Lourenzo de Brito*, *Lourenzo Cavalcante de Albuquerque*, *Francisco de Barbuda*, *Melchor de Fonseca* et *Diego da Silva*. La direction des opérations de la guerre fut confiée aux colonels *Antonio Cardoso de Barros* (1) et Lourenzo Cavalcante de Albuquerque. L'évêque, ayant un crucifix pour étendard, accepta le commandement général pour les affaires ecclésiastiques et militaires. Le nombre des Portugais, réunis dans cet endroit, était d'environ 1.400 (2), celui des Indiens de 250, et ils avaient neuf pièces de canon provenant d'un navire qui s'était échappé.

On fit de doubles tranchées pour la défense des portes, et on encouragea les Indiens à dresser des embuscades. Cinq jours après la prise de la ville, ceux qui fesaient le service des pères de la compagnie, assaillirent vivement quarante Hollandais qui passaient par le chemin del Carmen, pour s'emparer des vases sacrés que ces religieux conservaient dans une maison de campagne située à une lieue de la ville. Plusieurs furent tués ou faits prisonniers par les capitaines *Manuel Gonzalves* et les domestiques d'*Antonio Cardoso de Barros*, dans le mois de mai et le 1er et le 7 juin. Le 15, *Van Dort* ayant fait une sortie pour reconnaître le camp des Portugais, par l'endroit nommé *Agua dos Meninos*, fut rencontré per un détachement sous les ordres du capitaine *Francisco de Padilla*, chef des établissements du Rio-Ver-

(1) *Joaõ de Barros Cardoso*, selon Rocha Pitta.

(2) Selon T. de Vargas. Cespèdes dit 1,200 en tout. M. Southey, d'après la *Jornada de Bahia*. dit qu'il y avait 1,400 Portugais et 250 Indiens.

méjo, qui l'attaqua et le tua de sa propre main. Sa tête fut envoyée à l'évêque, par ses soldats, comme preuve de leur valeur. C'était un officier d'une grande réputation, qui avait fait la guerre pendant trente ans.

Le mestre-de-camp *Albert Schoutens*, nommé à sa place, fut atteint d'une balle et mourut quelques jours après. Son frère *Willem*, qui lui succéda, ne put maintenir la discipline militaire, et les Portugais réussirent dans plusieurs attaques. Le 3 septembre, un petit corps de soldats, sous les ordres des capitaines *Antonio de Morales*, *Francisco Brandon* et *Antonio Machado*, tua quarante-cinq Hollandais et en blessa plusieurs. Le capitaine *Alonzo Rodriguez Adorno* attaqua, d'un autre côté, un parti hollandais qui voulait s'emparer d'une sucrerie de l'île d'Itaparica, en tua treize et en prit deux, avec quelques barques remplies de munitions. Près le monastère del Carmen, un autre détachement, sous les capitaines *Manuel Gonzalves* et *Luiz Pereira de Aguia*, attaqua un corps hollandais, d'une force supérieure, et le contraignit de se retirer sous la protection de son artillerie, avec perte de son sergent-major. D'autres rencontres eurent lieu, le 12 septembre et le 15 octobre, dans lesquelles les Portugais obtinrent encore l'avantage.

L'évêque fit partir des dépêches pour sa majesté, annonçant ces succès, et la priant de récompenser les officiers et soldats suivant leur mérite; ce qui ranima le courage de tous.

Le roi, qui avait reçu des nouvelles de l'invasion des Hollandais par le gouverneur de Pernambuco, nomma, en place de l'évêque, *Francisco Nuñez Marinho d'Eça*, officier très-habile, qui avait servi dans l'Inde et d'autres pays, et qui avait été capitaine-major de Parahyba. Celui-ci partit avec beaucoup de munitions pour secourir, non-seulement sa capitainerie, mais encore celles de Sérégipe, Ilhéos et Porto-Séguro.

Les Portugais continuèrent à faire des sorties contre les Hollandais, auxquels ils tuèrent plusieurs hommes dans différentes rencontres.

En même tems, *dom Francisco de Moura*, natif du Brésil, gouverneur de Cabo-Verde, qui avait fait les campagnes de l'Inde, partit, par ordre du roi, avec le titre de *gouverneur et capitaine-général de cet État*. Il arriva à Pernambuco; et le 3 décembre, il s'occupa de reconnaître les forces militaires de cette capitainerie. Il y avait dans le camp,



240 hommes; dans les *estancias* voisines, 211, et sur les frontières, près de la ville, 366. Manoel de Souza de Eça fit connaître que, dans le district du Reconcave, il y avait 2,000 hommes capables de porter les armes. Le gouverneur construisit de nouveaux retranchements, et chercha à ranimer le courage des soldats par son zèle et son activité. Chaque jour, les Hollandais perdaient de leurs hommes dans les embuscades des capitaines portugais.

Tous ces revers n'empêchèrent pas l'amiral Willekens de partir pour la Hollande avec onze navires, laissant le reste sous les ordres du vice-amiral Heyne, qui fit voile lui-même quelques jours après dans l'espoir de surprendre Angola et de faire des esclaves. Le gouverneur, *Fernam de Souza*, avait reçu des renforts, et Heyne se croyant trop faible pour réussir dans son projet, retourna à Bahia avec de bonnes prises qu'il avait faites. Bientôt après il fit une autre expédition infructueuse contre Espirito-Santo. *Salvador de Sa*, fils du gouverneur de Rio-Janéiro, qui s'y trouvait avec des renforts pour le Reconcave, repoussa les Hollandais dans deux attaques, et les força de se retirer avec perte de soixante hommes. Heyne revint encore à Bahia qu'il trouva au pouvoir d'une flotte portugaise et espagnole ; et n'étant pas assez fort pour lui résister, il fit voile pour l'Europe.

La compagnie hollandaise, voulant conserver la conquête de S.-Salvador, y envoya, au mois d'octobre, plusieurs vaisseaux bien montés; et, en décembre, elle expédia, pour ce port, une escadre de vint-un navires, sous la conduite de l'amiral *Jean Dirks Lam*; mais cette flotte fut longtems retardée par des vents contraires (1).

1624. *Missions de Maranham.* Le frère *Christovam de Lisboa*, religieux franciscain, ayant le titre de *custodio* ou gardien de son ordre, et de visiteur et commissaire pour

---

(1) *Restauracion de la ciudad del Salvador,* etc., por don Thomas Tomaio de Vargas, I-X.

Relation véritable de la prise de la Bahia de Todos los Santos et de la ville de S.-Sauveur au Brésil, par la flotte hollandaise, 1624, 12 p. in-8°.

Giuseppe, *Delle guerre del Brazile*, part. I, lib. II.

Rocha Pitta, *America Portugueza*, liv. IV, § 20-35.

Barlæus, *Res gestœ*, etc., p. 15. *Expeditio prima societatis in Brasiliam sub Jacobo Willekenio*, ann. 1623.

Le Clerc, *Histoire des Provinces-Unies*, tom. II, année 1624.

la Sainte-Inquisition, arriva cette année à Olinda, avec un renfort de capucins pour les missions du Maranham. Muni de pouvoirs pour priver les colons de toute autorité sur les naturels alliés, il se rendit, avec ses moines, à S.-Luiz, où il n'éprouva aucune difficulté à remplir sa mission. Il n'en fut pas de même à Bélem, où le *senado da Camara* suspendit l'exécution de l'édit, sous prétexte qu'il devait être d'abord notifié au gouverneur, alors absent. Frère Christovam jugea prudent de se conformer à cette décision; et, en attendant, il tenta une expédition pour explorer la rivière des Tucantins. A son retour, il fulmina, dans une lettre pastorale, une excommunication contre tous les opposants; mais la chambre tint ferme, et il fut obligé de retirer sa dénonciation (1).

1625 (2). *Fondation de la ville de Parnahiba*, dans la capitainerie de S.-Paulo. Cette ville, assez considérable, est située sur le côté gauche du Rio-Tieté, à environ cinq lieues ouest de S.-Paulo. Elle renferme une église et un *hospice* de bénédictins (*frades bentos*). Ses habitants élèvent de nombreux troupeaux de bétail (3).

1625. *Expédition composée de deux armadas de Castille et de Portugal, et destinée à agir contre les Hollandais au Brésil.* Les gouverneurs du Portugal, don Diégo de Castro et don Diégo de Silva, Condé de Portalègre, avaient communiqué, le 24 juillet 1624, au Conseil d'État de la couronne, les dépêches de Pernambuco, du dernier jour de mai et du 1er juin, qui annonçaient la perte de Bahia. Le 1er août, ce Conseil adressa un rapport à sa majesté, dans lequel il fit sentir l'importance de cette perte, qu'il regardait comme si funeste à la monarchie, qu'elle pourrait entraîner la ruine du commerce des Deux-Indes; que le seul remède à ce mal, était d'envoyer, le plutôt possible, de puissants secours, avant que l'ennemi pût s'y fortifier.

En conséquence, le roi donna ordre à son premier ministre, *don Gaspard de Gusman*, de préparer promptement une forte expédition. Le 3 août suivant, le Conseil avait décidé de faire réunir vingt-cinq navires de deux *armadas*

(1) *History of Brazil*, par M. Southey (ch. 14), où il cite Berrédo, p. 546-48.

(2) Voyage de MM. Spix et Martius,, vol II, p. 32.

(3) Cor. Braz., nº V, *Provincia de São Paulo*.

de Castille et de Portugal, et d'y mettre trois mille soldats choisis. *Don Fadrique de Toledo Ossorio*, marquis de Villa-Nuéva de Vulduéça, capitaine-général de la flotte de l'Océan (*armada del mar Oceano*), en nomma, le 6, pour amiral-général, *don Juan Fajardo de Guevara*, alors général de la flotte du détroit de Gibraltar, et membre du Conseil de la guerre; *don Juan de Orellana* fut nommé mestre-de-camp du capitaine-général, et le capitaine *Francisco de Murga*, sergent-major.

L'*armada* de Castille, composée de 22 galions, 2 pataches de guerre, 1 frégate, 1 caravelle, 4 pinnasses, 2 tartanes et 7 ourques, mit à la mer de la baie de Cadix, le 14 janvier 1625, ayant à bord 8,000 hommes d'infanterie, 2,700 marins et beaucoup d'officiers et gens de service.

La flotte du Portugal, commandée par le capitaine-général *dom Manoel de Menezes*, *chronista-major de Portugal*, était composée de 18 navires et 4 caravelles (1), ayant à bord 4.000 hommes. Elle sortit de Lisbonne le 19 novembre 1624, et fit voile pour les îles de Cabo-Verde, en face de la côte d'Afrique, afin d'y rencontrer la flotte espagnole (2).

L'escadre portugaise découvrit l'île de Madère le 29 novembre; le 6 décembre, elle arriva aux Canaries, et de là se dirigea vers les îles de Cabo-Verde. Ne rencontrant point l'autre flotte, elle fit voile pour l'île de Santiago, où elle aborda le 20, et se rendit, le 6 février, à l'île de Mai, où elle découvrit quelques navires de Castille. Les deux flottes se réunirent à l'île de Santiago (3); celle de Castille était arrivée en vue de Ténériffe le 29 janvier, et le 6 février, elle avait abordé à l'île de Mai pour réparer deux galères. Le 11 février, les deux escadres combinées continuèrent leur voyage, et le 27, elles arrivèrent sur la côte du Brésil, à trois lieues de la baie de Todos-Santos. Le lendemain, le général envoya le capitaine Joseph Hurtado, accompagné du pilote Sébastian Laurero, pour reconnaître la force des Hollandais. D'a-

(1) Raphael de Jésus dit 26 vaisseaux.

(2) Le chroniqueur royal don Tamaio de Vargas donne les noms des officiers des deux flottes, dont la plupart étaient de familles nobles.

(3) La plus grande des îles situées au milieu de l'Océan, vers l'ouest, connues des Anciens sous le nom de Gorgonas ou Hespérides, et découvertes par Luiz Cadamusto, de Genoa, l'an 911.

près son rapport, elle consistait en 1,500 hommes de leur nation, 1,500 Anglais, Écossais, Walons, Français, Allemands, Juifs et beaucoup de noirs. Dans le port, se trouvaient 12 vaisseaux. La cité et les trois châteaux étaient protégés par 156 pièces de canon.

L'évêque, étant mort, avait été remplacé par *dom Francisco de Moura Rolim*, qui avait sous ses ordres 900 hommes, provenant de trois renforts qui étaient arrivés de Portugal pour secourir les places les plus faibles. Le 29 mars, la flotte combinée entra dans la baie, et Schoutens crut d'abord que c'était celle de son pays qu'il attendait tous les jours. Le 31, on débarqua, en face du château de S.-Antonio, 2,000 hommes d'infanterie castillane, 1,500 Portugais et 500 Napolitains; en même tems, la flotte intercepta tous les secours. On réussit à ouvrir une tranchée et à établir une batterie de 37 canons. Les Hollandais firent une sortie avec deux corps, chacun de 300 hommes, contre le poste de S.-Bento, et tuèrent beaucoup de monde. Parmi les morts, se trouvait le mestre-de-camp *dom Pedro Oorios*. Les assiégés cherchèrent ensuite à incendier la flotte qui bloquait le port, et firent sortir, pour cet objet, deux brûlots durant la nuit. En même tems, les bateaux de garde firent connaître que la flotte hollandaise s'échappait; celle d'Espagne se mit en mer pour la poursuivre, et la mit en grand danger. Elle revint à sa station pour brûler les navires hollandais qui se retirèrent sous les forts; mais on creusa un passage parmi les rochers pour l'artillerie qui les foudroya, et la plupart furent coulés à fond par deux batteries placées dans le roc même. Après cette affaire, la garnison hollandaise, au nombre de 2,000 hommes, très-mécontente de son commandant, le destitua, le fit prisonnier, et mit à sa place le capitaine *Jean Quif;* mais les troupes étrangères, françaises et anglaises étaient fatiguées du siége; et Quif, qui chercha en vain à ranimer leur courage, fut forcé de se rendre. « Le 28 avril, cette ville fut reprise, » dit de Laet, « en partie à cause de la lâcheté du gouverneur, en par» tie par la trahison de quelques capitaines et de quelques » soldats, au grand déshonneur des uns et des autres (1) ».

---

(1) *De Laet, novus orbis*, lib. XV, cap. 23. *Partim præfecti militaris ignaviâ, partim quorundum tribunorum et militum perfidiâ, utrorumque non levi infamiâ.*

Ledit jour 28 avril, Quif proposa des conditions de paix qui furent communiquées le lendemain au général espagnol, acceptées par lui, et signées le 30. Celui-ci s'engageait à fournir à la garnison des navires armés et des provisions pour passer en Hollande. Le 1er mai, D. Fadrique entra dans la ville et en prit possession au nom de don Philippe IV. Il y trouva 1,919 soldats, environ 600 noirs, 42 pièces de canon de bronze dans la cité et ses fortifications, 14 à bord des ourques, 179 de fer, dont 52 sur la mer et les autres dans l'intérieur; 35 pierriers, dont 27 sur les embarcations et 8 sur les murailles, 500 quintaux de poudre à canon en barils, 21 barils de mèches, 1578 mousquets, 70 fusils de 7 palmes et 30 autres, 16 arquebuses, 60 pulverins d'arquebuses, 84 cuirasses fortes, 870 armures de tête, etc. En mer, il y avait 6 navires et deux lanches. On trouva dans les magasins 89 caisses de sucre, 98 défenses d'éléphants, 990 cuirs de bœufs en poils, 14,000 *madraços* de sucre brun qu'on allait embarquer pour la Hollande, et beaucoup de menues marchandises de tout genre appartenant à la compagnie. Dans la maison royale où demeurait le gouverneur hollandais, on trouva dans deux coffres 17,120 *réis* d'argent, 172 *pinas* pesant 6,176 marcs et demi d'argent en *pasto*, 1,625 couverts d'argent, avec du vin, du biscuit et de la farine (1).

Le général hollandais avait caché ou brûlé le registre qui renfermait les noms de tous ceux qui lui avaient fait leur soumission. Le commandant portugais fit condamner à mort Quif et quelques Indiens.

Le 5 mai, on purifia les églises et on rendit grâces à Dieu pour ces succès. Le commandant fit rétablir l'étendard de dom Felipe, et, le 12, il expédia un *aviso* pour lui communiquer cette victoire. On dressa une liste des morts et des blessés. Le nombre des premiers était de 124; celui des derniers de 144 (2).

Le général espagnol conféra avec les plus habiles officiers

---

(1) Selon le récit d'Emmanuel de Faria y Sousa (lib. V, 1-6), on y trouva des marchandises pour une valeur de 3 millions: 300,000 ducats en argent monnoyé, 2,000 quintaux de poudre, une grande quantité de boulets, 230 pièces de canon, 3,000 fusils, 8,000 cuirasses, 800 selles, 600 noirs, 600 boisseaux de farine, 50,000 peaux, 2,000 barriques de vin, etc.

(2) L'historien Tomaio de Vargas en donne les noms.

sur les meilleurs moyens de défense pour toute la province du Brésil, lorsqu'il arriva une caravelle envoyée par le juge (1) de l'île de Ténérife pour l'avertir que la flotte hollandaise, destinée pour le Brésil, avait passé, le 6 avril, entre cette île et les Canaries.

Cette flotte, qui était partie au mois de mars de Hollande, se composait de 33 voiles, sous le commandement de l'amiral Baldwin Henri Leclerc; elle arriva le 23 mai pour secourir Bahia; mais trouvant la ville occupée par les Espagnols et protégée par une force navale supérieure, elle reprit la mer et se porta en vue du port de Pernambuco où elle fut chassée par les vents vers la barre de Parahyba. Ne pouvant pas y entrer, elle passa à Cabo-Branco, près la baie Traição, à 5 lieues plus au nord où l'on débarqua les malades, et on commença à se retrancher à l'aide de quelques Indiens Pitigáres ou Pitiguaras. Afin de déloger l'ennemi, *Alfonso de Franca*, capitaine-major de Parahyba, expédia 300 Indiens Tabajarás et quelques blancs sous un capitaine habile, et Mathias de Albuquerque, gouverneur du Brésil, envoya quatre compagnies sous les ordres de *Francisco Coello de Carvalho*, gouverneur de Maranham et Pará, qui se trouvait alors au Récif avec son fils *Feliciano Coello*. Ils s'embarquèrent tous à bord de 4 caravelles pourvues de 18 pièces d'artillerie et d'une bonne quantité de munitions et de provisions. Ces deux corps réunis attaquèrent les Hollandais avec tant d'ardeur, que ceux-ci perdirent 40 hommes tués, 30 Indiens alliés (Pitigáres), et eurent un nombre considérable de blessés. Les Portugais ne perdirent que 5 hommes. Un renfort de 7 compagnies d'infanterie leur arriva de Pernambuco; d'autres de Parahyba, et le commandant hollandais trouvant ses forces affaiblies par la maladie, et craignant d'être poursuivi par la flotte combinée, se retira le 1er août. Perdant l'espoir de s'emparer d'un port du Brésil, il résolut de tenter la fortune dans d'autres mers. Sa force était réduite à 1,000 marins et 830 soldats. Il partagea sa flotte en deux escadres : l'une voulut s'emparer de Porto-Rico, d'où elle fut repoussée; l'autre chercha à surprendre S.-Jorge da Mina en Afrique, mais sans succès : en même tems, une maladie contagieuse moissonna les équipages; l'amiral en fut lui-même victime, et ceux qui sur-

(1) Le docteur don Francisco Davila Muñoz, juge des Indes, etc.

vécurent forcèrent les officiers à retourner en Hollande. Quinze navires de cette flotte avaient été construits sous la direction du comte Mauritz, et avaient à bord quelques-uns de ses vieux soldats.

Don Fadrique de Tolède laissa une bonne garnison dans la ville, sous le gouverneur dom Francisco de Moura Rolim, et fit ses préparatifs de départ pour l'Espagne avec les troupes hollandaises. Le 31 juillet, il tint un Conseil des deux couronnes, et lui proposa de retenir 250 marins hollandais pour suppléer à ceux qui étaient morts. L'*Armada* partit le 4 août, et le vent n'étant pas favorable, elle n'arriva au port de Pernambuco que vers le 21 suivant. Une caravelle, expédiée de Lisbonne par le *marquis de Hinojosa*, venait de lui donner avis qu'une flotte anglaise fort nombreuse se trouvait en mer pour intercepter les gallions d'Espagne. L'*Armada* remit à la voile le 25, et afin d'éviter les vaisseaux anglais, l'amiral voulut se diriger vers la côte de la Barbarie, par la lat. de 35° ; mais neuf vaisseaux portugais et trois vaisseaux espagnols furent engloutis par une furieuse tempête. Un seul homme, un prêtre, qui s'attacha à une planche, fut trouvé deux jours après. Le vaisseau amiral sombra près l'île de S.-Jorge, après avoir été abandonné par son équipage. Deux autres navires furent pris par une escadre hollandaise. L'*Almirante de Quatre-Villas*, à bord duquel se trouvait D. Juan d'Orellana, sauta avec un navire hollandais venant d'Afrique qu'il avait capturé, et la plus grande partie de l'équipage périt. Quelques vaisseaux désemparés gagnèrent Cadix. Un seul vaisseau portugais, à bord duquel était Menezes, se sauva, et rentra dans le Tage. Le roi d'Espagne, pour récompenser les Portugais qui avaient servi dans cette expédition, leur accorda à tous des places ou des pensions viagères.

Les Hollandais continuèrent d'envoyer de petites escadres dans les parages des provinces septentrionales du Brésil, qui attaquèrent deux fois le fort de Ciará ; mais elles furent repoussées par Martin Soarès avec une perte considérable. Un parti de 200 hommes entra ensuite à la Curupa ; mais il en fut chassé par Teixeira, qui le poursuivit jusqu'au Rio de Felipe (1).

---

(1) *Restauracion de la ciudad del Salvador*, etc., XI, 43. *Castrioto Lusitano*, parte I, livro I.

1626-7. *Nouvelle expédition hollandaise contre Bahia, commandée par Pierre Heyne.* Cette expédition, composée de huit vaisseaux et cinq *yachts*, ou bâtiments légers, fit voile pour Sierra-Léona, et, s'y étant rafraîchie, elle continua son voyage au Brésil, pendant lequel elle captura un vaisseau portugais venant d'Angola, avec trois cents esclaves noirs. Le 3 mai, elle arriva à la baie de Bahia.

Diogo Luiz de Oliveira, qui avait servi en Flandres, était arrivé pour remplacer Francisco de Moura Rolim (1626). Ce nouveau gouverneur, craignant une attaque, fit tous les préparatifs nécessaires pour défendre le port. Seize navires (1) chargés se trouvaient dans la rade. Il les plaça sous la protection des forts du port intérieur, qui était garni de quarante pièces de canon. Quatre des plus gros vaisseaux avaient à bord des troupes et de l'artillerie, et se trouvaient aussi protégés par des batteries flottantes. Malgré tous ces moyens de sécurité, Heyne pénétra, avec le vaisseau amiral, à travers le feu de ces batteries, en coula une à fond, et força les autres à se rendre. Les Portugais ne pouvant tirer sur lui sans détruire leurs propres vaisseaux, Heyne en coupa les câbles et s'en empara. Son vaisseau, endommagé dans le combat, échoua près des forts. Il le fit brûler après avoir fait embarquer son équipage sur le vice-amiral. On dirigea toute l'artillerie des forts et du rivage contre ce vaisseau, qui sauta en l'air avec trois cents marins et soldats, dont on n'en put sauver que cinq ou six. Un autre navire, nommé *l'Oranger*, sauta aussi en l'air avec soixante-trois hommes. Heyne néanmoins réussit à conserver les navires portugais. Il en garda quatre pour augmenter sa flotte, en envoya autant en Hollande et brûla le reste. Il trouva à bord des autres navires trente-sept hommes morts et soixante-dix blessés, et de son côté, il eut deux cents morts. Le butin consista en deux mille cinq cents caisses de sucre, et une quantité considérable de bois de teinture, de coton, de tabac et de cuirs de bœuf. Il demeura dans la baie vingt-qua-

---

Rocha Pitta, *America Portugueza*, lib. IV, 38-52.
Brito Freyre, II, 188-209, et lib. III.
Emmanuel de Faria y Sousa, *Hist. de Portugal*, liv. V, c. 6.
Barlæus, *Expeditio secunda in occidentem sub Balduino Henrici*, etc., p. 16, ann. 1625.
History of Brazil, by M. Southey, ch. 14.

(1) Selon Brito Freyre, de Laet dit qu'il y avait 26 navires.

tre jours; et, après une croisière au sud, y revint encore, le 10 juillet, pour une autre entreprise non moins périlleuse, celle de s'emparer de quatre navires qui remontaient un des courants du Reconcave, près l'île de Marcos. Il en rencontra deux à environ deux lieues de son embouchure, en enleva un et prit une bonne partie du chargement de l'autre sous le feu des canons qui les protégeaient. Il y avait à bord neuf cents coffres de sucre, une quantité considérable de tabac et autres marchandises. Les Portugais avaient réussi à faire un retranchement à la hâte à l'embouchure de la rivière; mais l'amiral ayant couvert sa barque et ses chaloupes de peaux de bœufs qu'il avait trouvées à bord des navires capturés, réussit à en sortir avec son butin. Dans ce combat, Padilha, qui avait tué Van Dort, perdit lui-même la vie.

Après cette affaire, Heyne quitta le Reconcave, le 14 juillet, pour remettre en mer et retourner en Hollande, où il arriva, avec un riche butin, le 25 octobre (1).

1627. *Établissement de Serenhen*, avec le nom de *Villa-Formoza*, située sur le bord élevé de la rivière de son nom, à moins de deux lieues de son embouchure, dans la province de Pernambuco. Elle possède une église, deux ermitages et un couvent de franciscains (2).

1628. *Colonie hollandaise établie à l'île de Fernaõ de Noronha*, située dans l'Océan Atlantique, sous la latitude de 3° 56′ sud et 34° 58′ ouest de Paris (*Conn. des temps*). Cette colonie, formée par *Cornelius Jol* (3), qui infestait la côte du Brésil, fut ensuite détruite par une expédition envoyée pour cet objet par le gouverneur du Brésil. Cette île fut reprise par le même Jol, en 1635 (4).

1628. *Nouvelle expédition hollandaise sous le commandement de Pierre Heyne et de Henri Lonk, vice-amiral.* La compagnie des Indes occidentales, voulant attaquer les ga-

---

(1) De Laet, *Novus Orbis*, lib. XV, cap. 22. *Memorabile facinus Petri Heynii nostri.*

Brito Freyre, lib. IV, no. 301-310.

Rocha Pitta, *America Portugueza*, lib. IV, no. 53 et 54.

(2) Cor. Braz., II, 178.

(3) Nommé *Jolo* par les écrivains portugais, qui l'ont surnommé *Pé de Pao*, ou Pied de Bois, à cause de sa jambe de bois.

(4) Voyez cette année.

lions de la Nouvelle-Espagne, équipa pour cet objet une flotte composée de 24 vaisseaux portant 623 pièces de canon, ayant à bord 2,644 marins et 894 soldats. Heyn partit du Texel le 20 mai : ayant rencontré les galions, le 9 septembre, près le golfe du Mexique, il en prit dix, malgré la résistance du commandant *Juan Benavides*. Huit ou neuf autres, qui s'échappèrent et entrèrent dans la baie de Matanzas, se rendirent le lendemain (1). Ces galions, destinés pour Cadix, étaient chargés de lingots et de piastres. La prise fut estimée à plus de 15 millions tournois.

1629-1630. *Seconde expédition hollandaise contre le Brésil.* La compagnie hollandaise, dans le but d'entreprendre une nouvelle expédition contre le Brésil, fit un rapport au Conseil des Etats-Généraux, dans lequel elle exposait les avantages de sa proposition de la manière suivante : 1° La province de Brésil excède en grandeur l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Écosse, l'Irlande et les dix-sept Provinces-Unies ; les Portugais occupent trois cents lieues de côtes de cet immense territoire. 2° Dans toute cette étendue, il n'y a que deux places principales, Pernambuco et la baie de Todos-Santos. En s'en emparant et en les fortifiant, ainsi que plusieurs autres endroits, la Compagnie pourrait devenir maîtresse de tout le territoire. 3° Les naturels du pays feraient peu de résistance, et celle des Portugais ne serait pas plus à craindre, parce qu'ils sont presque tous fermiers ou négocians. 4° Les places, dont il est question, étant mal défendues, elles seraient facilement réduites par une forte expédition qui les attaquerait à l'improviste. 5° Dès qu'on s'en serait emparé, on pourrait s'approvisionner avec des denrées du pays environnant. 6° Nos compatriotes désirent cette conquête, à cause de son utilité et du dommage qu'éprouverait le roi d'Espagne par la perte du Brésil. 7° L'occupation d'une de ces places nous donnera les moyens de faire un grand butin dans les fermes et les sucreries. 8° Le roi d'Espagne et un grand nombre de ses sujets ont porté au Brésil de gros revenus que la Compagnie pourra employer pour couvrir les dépenses de l'expédition. Avec ces avantages, elle pourrait équiper de grandes flottes à peu de frais. 9° Les sucres brésiliens étant expédiés pour les ports de Hollande, le Portugal perdrait les droits

(1) Le Clerc, *Histoire des Provinces-Unies*, lib. VI.

sur cet article, qui sont excessifs. 10° Le fret des navires enrichira beaucoup d'individus. Nos marins seront indigènes et non étrangers; ce qui procurera de grands avantages à la navigation. 11° Les sucres qui ne seront pas consommés en Hollande, passeront en Allemagne, en France, en Angleterre, en Italie, en Pologne, en Autriche, en Danemarck, en Suède, en Moscovie et en d'autres pays; ce qui amènera des étrangers dans nos provinces. Les arts et l'industrie seraient encouragés par ce commerce, et nos ouvriers ne seraient plus forcés de chercher des moyens d'existence chez les autres nations. 12° Ceux qui ne peuvent vivre de leur métier ou de leur profession, iront au Brésil, où leur travail sera bien récompensé, et ce pays se peuplera aussi de Hollandais. 13° Une fois maîtres du Brésil, ainsi que de la côte de Guinée, d'Angola et de Cabo-Verde, nous aurons exclusivement le commerce des nègres, si nécessaires pour la culture du tabac et de la canne à sucre.

Le Conseil des États-Généraux, frappé de ces considérations, accorda à la Compagnie la permission d'équiper une flotte de 70 navires, à bord desquels on devait mettre 13,000 hommes, savoir : 8,000 soldats et 5,000 marins (1).

L'expédition, composée de 46 vaisseaux, ayant à bord 7,280 hommes, dont 3,500 soldats (2), était commandée par *Pieter Adrian*, en qualité de général. *Henrick Lonck* fut nommé lieutenant-général, *Juste Van Trappe de Bankart* vice-amiral, et le colonel *Theodore Wardenburg*, ingénieur habile, commandant des troupes de débarquement.

La flotte quitta les ports de Hollande en petites divisions. Le vice-amiral partit le premier, le 17 mai, avec six vaisseaux; six autres firent voile du Texel le 23 juin, et cinq de Gorée, cinq jours après. Une division de huit navires, ayant le général à bord, découvrit, le 23 août, à deux lieues de distance de l'île de Ténérife (lat. 28° nord), *l'armada royale* d'Espagne, composée de trente-huit vaisseaux, sous

(1) *Introducion á las Memorias Diarias de la guerra del Brazil*, por Duarte de Albuquerque Coelho. Madrid, 1654.

(2) Albuquerque Coelho dit 3,600 soldats et 400 marins bien armés. Selon Brito Freyre, la flotte était composée de 64 navires, ayant à bord 6,280 hommes. Rocha Pitta prétend qu'il y avait 8,000 soldats. G. Giuseppe dit 6,000. Raphael de Jésus dit que l'*armada*, composée de 54 vaisseaux, avait à bord 7,280 hommes.

le commandement du général don *Fadrique de Toledo*, et destinée pour les Indes. Ce dernier, ayant le dessus du vent, poursuivit la flotte hollandaise, qui, après avoir fait quelque résistance, profita de l'obscurité de la nuit pour continuer son voyage vers l'île de S.-Virente de Cabo-Verde, sous la latitude de 18 degrés nord; n'y trouvant que vingt-cinq navires, il y séjourna trois mois et vingt-quatre jours pour attendre les autres. A la fin de l'année, le nombre était de cinquante-cinq (1). Il expédia deux yachts pour reconnaître la côte du Brésil. Partant lui-même avec sa flotte, le 26 décembre, il parut devant la cité d'Olinda, le 14 février 1630. Il avait déjà perdu un nombre considérable de soldats et de marins. Il ne restait des premiers que 2,325, et des derniers 2,500 seulement.

La Cour de Madrid, avertie de la destination de la flotte hollandaise, fit partir pour le Brésil Mathias d'Albuquerque, qui y avait servi en qualité de gouverneur et capitaine-général, avec ordre du roi de visiter et fortifier le mieux possible les quatre places de Rio-Grande, Parahyba, Itamaracá et Pernambuco. Il partit de Lisbonne, le 12 août 1629, à bord d'une caravelle, avec vingt-sept soldats et quelques munitions, et débarqua au Récif le 18 octobre suivant. Il y trouva deux caravelles qui venaient d'arriver aussi avec des munitions.

Le 9 février 1630, une patache, expédiée par *Joaõ Pereira Cortereal*, gouverneur des îles de Cabo-Verde, toucha au Récif pour prévenir le général que la flotte hollandaise était destinée pour Pernambuco.

Afin d'empêcher les vaisseaux ennemis de pénétrer dans le havre, on y avait coulé à fond de gros navires. Le général hollandais commença une vive canonnade, afin d'occuper les Portugais pendant le débarquement de 2,900 hommes de troupes sous les ordres du colonel Wardenburg (2), sur

---

(1) De Laet (lib. XV, cap. 26) dit que la flotte espagnole, de plus de 40 navires, fut dispersée par celle de Hollande; ce qui est contraire au récit de l'auteur des *Memorias Diarias*, etc. Le Clerc dit (lib. XI), avec plus de vérité, que le général Tolédo trouva cette petite escadre si bien disposée, qu'elle lui résista avec vigueur; de sorte qu'il la laissa échapper.

(2) Cet endroit avait été indiqué comme le meilleur point de débarquement par Judea Antonio Dias, qui avait résidé plusieurs années dans le pays, où il avait amassé une grande fortune.

la plage du Pao-Amarello, à environ trois lieues au nord de la cité d'Olinda. Cet officier envoya les navires, et retint seulement quelques chaloupes canonnières et quatre pièces de campagne. Il marcha, le 16 février, contre Olinda, sur trois colonnes, par le rivage de la mer. L'avant-garde, de 934 hommes, était commandée par le lieutenant-colonel *Eltz;* le centre, composé de 934 hommes, était sous les ordres du lieutenant-colonel *Stein Callenfels*, et l'arrière-garde, de 965 hommes, sous les ordres de *Foulques Honcq.* Les habitants, à son approche, abandonnèrent la ville, emportant avec eux leurs plus précieux effets, et se réfugièrent dans les bois. Le général hollandais, étant arrivé au Rio-Doce, y éprouva de la résistance de la part d'un corps de troupes composé de 550 hommes d'infanterie, 100 cavaliers et 200 Indiens. Les premiers étaient commandés par trois capitaines, *Francisco Becerra, Felipe Paez* et *Juan Guedez Alcoforado;* les derniers par *Antonio Felipe Camaram.* A l'approche de trois chaloupes canonnières, ces capitaines, se croyant coupés, s'enfuirent, malgré tous les moyens employés par leur général pour les rallier.

Wardenburg, conduit par un mulâtre prisonnier, arriva, le même jour, à la partie haute de la ville, enfonça la porte du collége des jésuites et celle du couvent de S.-Francisco, défendues par quelques soldats; et il se préparait à donner l'assaut à une redoute à l'entrée de la cité, où il fut conduit, le 2 mars, par deux Hollandais au service du Portugal, *Adrian Frank* et *Cornelis Jan.* Cinq cents hommes, sous le major *Schutte*, que l'amiral avait débarqués au midi de la ville pour secourir Wardenburg, y entrèrent sans résistance. La ville fut livrée au pillage; mais le butin ne fut pas considérable; car les habitants avaient emporté, le 16, ce qu'ils avaient de plus précieux, ne laissant que du vin, de l'huile et quelque farine d'Espagne.

Les troupes d'Albuquerque désertaient en si grand nombre, qu'il n'en restait plus assez pour garnir les forts. Ayant perdu tout espoir de conserver le Récif, il brûla les navires, le 27, au nombre de 30, ainsi que toutes les marchandises, y compris 20,000 coffres de sucre (1).

---

(1) Les historiens hollandais disent 20 navires, 17 caisses de sucre et quantité de bois de Brésil. Par une lettre adressée au roi

Les deux forts de *S.-Jorge* et de *S.-Francisco*, qui lui restaient encore, tentèrent d'empêcher la flotte hollandaise d'entrer dans le port. Le fort S.-Jorge, avec une garnison de 37 soldats, sous les ordres du capitaine *Antonio de Lima*, fit une résistance opiniâtre contre 1,500 Hollandais, dont 300 furent tués et un plus grand nombre blessés, le 20 février. Wardenburg vint lui-même, le 27, en faire le siége. La garnison capitula le 1er mars, et prêta serment de ne pas porter les armes, pendant six mois, contre les Hollandais.

Le jour précédent, un petit convoi portugais était venu au secours de la ville. Il consistait en 100 soldats et 180 Indiens, envoyés par le gouverneur de Parahyba, sous les ordres de Mathias d'Albuquerque Maranham, père du général.

Un détachement hollandais, qui voulut attaquer le général portugais dans la maison de la Aseca, en passant le pont du Rio-Beberibe, fut arrêté par des gens mis en embuscade, qui lui tuèrent 14 hommes.

Albuquerque se retira, le 4 mars, avec les soldats qui lui restaient et les habitants de la ville, à une lieue de distance, dans une plaine élevée, où il forma un camp retranché, sous le nom de *arrayal do Bom-Jesus*, ou camp de Bon-Jésus, et il l'arma de quatre pièces de canon de fer, de quatre livres de balles.

En même tems, il fit partir un *aviso* pour prévenir le roi Philippe IV de la perte du Récif, et une caravelle du port de Parahyba pour en instruire don Fadrique de Tolédo, qui se trouvait, avec l'*armada* royale, à Carthagène des Indes. La Cour de Lisbonne, sentant toute l'importance de l'occupation du Récif par les Hollandais, résolut d'envoyer une nouvelle expédition pour le reprendre, et, en même tems, de faire partir des caravelles avec des soldats et des munitions pour secourir le général jusqu'à l'arrivée de l'*armada*. L'une des deux premières apporta une lettre du roi, datée du 26 janvier 1630, adressée à Mathias d'Albuquerque, qu'il nommait membre de son Conseil de guerre, à cause du zèle qu'il avait montré et du courage qu'il avait déployé dans la défense de Pernambuco.

---

d'Espagne, qui fut interceptée, la perte montait à deux millions de ducatons.

Le général hollandais, averti que les Portugais s'étaient fortifiés près de la ville, envoya, le 14 mars, 2,000 soldats sous le commandement de son lieutenant-colonel, pour attaquer le camp retranché; mais ils furent surpris dans une embuscade et repoussés par un détachement avec perte de 170 tués; celle des Portugais ne fut que de 16 tués et blessés.

Albuquerque tenta alors une attaque contre Olinda, qui n'eut point de succès; mais, aidé des colons et des Indiens, il réussit long-tems à priver l'ennemi d'eau et de provisions, et tua journellement un grand nombre de ceux qui s'écartaient de la ville. Cependant les habitants finirent par fournir aux Hollandais ce qui leur manquait.

Pendant ce tems, la Cour de Madrid avait expédié successivement neuf caravelles, ayant à bord 400 soldats, quelques munitions et provisions, destinés à renforcer le camp de Bom-Jésus; mais plusieurs furent capturés (1).

1630. *Tentative des Anglais pour s'établir à Pará.* Les Anglais, de leur côté, cherchaient à former un établissement à Pará, dans l'Ilha dos Tocujos. Deux cents individus de cette nation, sous un chef nommé *Thomas*, se fortifièrent sur le Rio de Felipe, où ils firent alliance avec les Tapuyas. Coelho, gouverneur-général, envoya contre eux des forces considérables, sous les ordres de *Jacome Raimundo de Noronha*, capitaine de Pará. Le fort se rendit et fut rasé. Le capitaine anglais fut tué, en cherchant à s'échapper dans une barque, à la faveur de la nuit.

Les Anglais firent une autre tentative pour s'établir parmi les Tocujos, sous la conduite de *Roger Fray*, qui périt également après avoir détruit le fort Cuma, qu'il avait fait bâtir. Il arriva peu après un navire de Londres, avec 500 individus pour cette malheureuse colonie, fondée, disaient-ils, aux frais de *Thomas, comte de Brechier*.

1631. Les Espagnols se trouvaient maîtres du riche pays au sud et à l'ouest du Paraguay, et commençaient à pousser

(1) *Memorias Diarius de la guerra del Brazil*, año 1630 et 1631.
Brito Freyre, lib. IV et V.
O Valeroso Lucideno, lib. I, cap. 2.
Castrioto Lusitano, part. I, liv. I, num. 31, et lib. II.
Rocha Pitta, *America Portugueza*, lib. IV, no. 56-79.

leurs établissements vers le centre du continent, lorsque les Paulistas se déterminèrent à les en empêcher. Avec 800 hommes, ils traversèrent les rivières Parannápanêma et Tibagy (1), attaquèrent et ravagèrent les villes de Villa-Rica, *Ciudad-Real*, *Xeres* et 32 *aldeias*, qui formaient trois provinces.

1631. *Arrivée de renforts portugais et hollandais. Tentative contre l'île d'Itamaraca. Combat naval.* Au commencement de cette année, trois vaisseaux hollandais arrivèrent au Récif, ayant à bord une compagnie de 210 hommes, des munitions de guerre et des vivres. Vers la fin de janvier, quatre autres vaisseaux de cette nation vinrent avec des hommes et des provisions. Une plus forte expédition de cinq vaisseaux, partie du Texel le 9 janvier, arriva à Olinda le 14 avril, ayant à bord 3,500 hommes de troupes, et plusieurs Hollandais et Juifs très-riches. Elle était commandée par l'amiral *Hadrian Patry*, vaillant officier qui avait servi dans l'Inde.

Afin d'étendre leurs conquêtes par mer, du côté du nord, les directeurs de la Compagnie avaient recommandé aux commandants des escadres de s'emparer de l'île d'Itamaraca, située à la distance de sept lieues de la ville d'Olinda. Le Conseil de guerre ayant décidé de tenter cette entreprise, fit partir, le 22 avril, quatorze vaisseaux, avec de grosses chaloupes et des bateaux, ayant à bord 1,200 hommes, sous le commandement de *Stein Callenfels*. Cet officier aborda à l'entrée de la Catuâma (2), rivière capable de recevoir les navires de 200 tonneaux. Dans la partie la plus élevée de cette île, était situé le principal établissement, la villa de *Conceiçam* ou Conception, composée de 100 maisons, et d'environ 130 habitants. Le fort était de difficile accès, environné de marais et de broussailles; la garnison, de 60 hommes, était sous les ordres du *Conde de Monsanto*, propriétaire de l'île. Malgré l'infériorité du nombre des combattants, ils forcèrent les Hollandais à se retirer. Ceux-ci réussirent néanmoins à bâtir, à l'endroit où ils avaient fait leur descente, nommé par les Portugais. *Barra d'Itamaraca*, un fort qu'ils nommèrent le *fort d'Orange*, et y

(1) Rivières de la province de S.-Paulo.

(2) L'entrée septentrionale du canal qui sépare l'île d'Itamaraca du continent.

laissant une garnison de 80 hommes, avec 12 pièces de canon, la flotte retourna au Récif, avec le reste des troupes, vers la fin de juin. Le fort commandait l'entrée d'un port où des navires de 300 tonneaux pouvaient jeter l'ancre.

La Cour de Madrid, informée de l'expédition hollandaise, et voyant qu'elle était dirigée contre les galions du Mexique, fit partir de Lisbonne, le 5 mai, une nouvelle *armada*, composée de 20 navires, dont 15 de la couronne de Castille et 5 de celle de Portugal, ayant à bord 1.600 hommes et 12 pièces d'artillerie pour renforcer les garnisons de Pernambuco, de Bahia et de Bélem. On avait déjà fait partir 200 Castillans pour la baie de Bahia, dans des caravelles commandées par le capitaine *don Joseph de Gavira*. L'amiral commandant, le général *don Antonio d'Oquendo*, avait ordre de gagner Bahia; mais avant son arrivée, le 13 juillet, l'amiral hollandais avait déjà débarqué ses troupes, secouru le Récif, et s'était mis à la poursuite d'*Oquendo*, avec seize vaisseaux plus grands que ceux de sa flotte.

Le 3 septembre, don Antonio d'Oquendo mit à la voile de Pernambuco, avec 20 vaisseaux de guerre, 12 caravelles et 24 navires chargés de sucre, en tout 56. Le 11, les deux flottes s'étant rencontrées dans la baie de Bahia, un combat sanglant s'engagea. L'amiral hollandais voyant son vaisseau en flammes, plia son pavillon autour de son armure, et se jeta à la mer en disant à ceux qui cherchaient à le retenir: « *L'Océan est le seul tombeau digne d'un amiral batave* ». Le feu se mit à un autre vaisseau, et l'équipage fut obligé de sauter à la mer; mais la plûpart furent sauvés par les Espagnols. Deux vaisseaux de cette nation coulèrent bas; un troisième fut emmené au Récif par les Hollandais. La perte de chaque côté fut presqu'égale. On estima le nombre d'hommes tués, à environ 3,000.

Le lendemain matin, la flotte hollandaise avait disparu, et Oquendo poursuivit sa route pour protéger et conduire les galions d'Espagne. Le comte de Bagnuolo, qui commandait les renforts pour Pernambuco, gagna, le 20 septembre, avec 11 caravelles, l'embouchure du Rio-S.-Antonio Grande, sur la côte de Pernambuco, à environ 40 lieues au sud du camp de Bom-Jésus. L'autre caravelle entra dans le Rio-Fermoso; et le 20, 10 caravelles abordèrent au port de Bahia-Grande, à 30 lieues du même camp. La caravelle, que commandait Antonio de Figuérédo, s'étant séparée des

autres, fut chassée vers le nord, et se sauva en gagnant la rivière Pottengy. On débarqua 700 hommes qui, après une marche pénible, firent leur jonction avec Mathias d'Albuquerque. Oquendo en avait retenu 300 à bord de sa flotte. Ensuite, on fit partir pour Lisbonne les caravelles chargées de sucre.

1631. *Incendie de la ville d'Olinda. Attaque infructueuse contre celle de Parahyba.* Le commandant hollandais, craignant de ne pouvoir résister à ces forces réunies, résolut de concentrer les siennes au Récif. En conséquence, le 23 novembre, il abandonna et fit brûler Olinda, qui renfermait alors une population de 2,500 habitants.

Bientôt après, ayant appris que le renfort portugais n'était pas aussi considérable qu'il l'avait cru, il voulut attaquer la ville de Parahyba, où commandait le *capitam mor*, Antonio d'Albuquerque. Cette ville, nommée aussi *Fellippea* (1585), renfermait alors environ 500 habitants. L'entrée du Rio-Parahyba était défendue par le fort *Cabedello*, qui avait une garnison de 60 hommes, sous les ordres de *Joam de Matos Cardoso*, vieil officier de beaucoup d'expérience. Deux compagnies, de 160 soldats, arrivèrent pour secourir la place, sous le commandement d'*Antonio Figuérêdo* et *Manuel Godiño*. En même tems, le général Mathias d'Albuquerque y fit marcher quatre compagnies castillannes, commandées par le capitaine *D. Juam de Xereda*, et 200 Portugais avec le sergent-major *Francisco Serrano*.

L'expédition hollandaise, commandée par Lichtart, mit à la voile le 2 décembre. Elle était composée de 26 navires avec un nombre égal de grandes barques, et avait à bord 3,000 soldats sous les ordres du colonel *Stein Calve*. Le 5, elle arriva à l'embouchure de la Parahyba; et les troupes, ayant opéré leur débarquement, se retranchèrent dans les sables. Le commandant portugais marcha contr'eux avec 600 hommes, soldats et habitants; et après un combat très-vif, il fut forcé de se retirer dans les bois pour regagner la forteresse. Pendant la nuit, les Hollandais élevèrent une redoute, dont les Portugais s'emparèrent le matin; ce qui leur coûta la vie de plusieurs soldats et celle de Jéronimo d'Albuquerque Maranham, frère d'Antonio d'Albuquerque, gouverneur de Parahyba.

Malgré cet échec, les Hollandais recommencèrent leurs opérations contre le fort. Le 8, une caravelle, commandée

par le capitaine *Luiz Pinto de Matos*, venant de Lisbonne, entra dans le Rio-Mamanguape, à trois lieues au nord du Rio-Parahyba, après avoir été chassée par six navires hollandais. Le même jour, le renfort de quatre compagnies castillanes arriva, et fit une attaque contre les assiégeants, qui les força à se retirer après leur avoir blessé plusieurs hommes.

Le 7, le gouverneur fit ouvrir une tranchée à quatre-vingts pas du fort. Le lendemain, le commandant hollandais construisit, de son côté, une redoute où il établit une batterie de deux pièces de canon de vingt-quatre, dirigée contre le fort. Le capitaine *Manoel Godinho*, natif de Moura, en Portugal, qui avait amené le renfort de Parahyba, fut emporté par un boulet de cette batterie (1), et six hommes furent tués ou blessés; le même jour, neuf ou dix autres soldats perdirent la vie. Le 11, les Hollandais attaquèrent les tranchées par quatre endroits différents; mais ils furent forcés de se retirer, laissant 140 hommes morts. La perte des Portugais fut de 35 tués et 42 blessés. Parmi les premiers, se trouvaient les capitaines *D. Juam de Xereda*, *Sebastiano de Palacios*, *D. Alejo de Aza*, *Belchior de Valadares* et *Fray Manoel de la Piedad*, franciscain déchaussé de la province de S.-Antonio, qui, un crucifix à la main, s'était mis à la tête des soldats pour les encourager à combattre.

Autre tentative infructueuse contre la forteresse et la ville de Rio Grande. Le général hollandais, fortement déconcerté du mauvais succès de l'expédition contre le fort de Cabédello, partit lui-même, le 21 décembre, du port du Récif, avec 2,000 hommes à bord de 22 navires et de quelques barques, et fit voile pour le Rio-Grande. *Ciprian Pita Porto Carrero* était alors gouverneur de cette province, où les jésuites avaient conclu une alliance pour les Portugais, avec 150 hordes de naturels, et avaient bâti la forteresse la plus considérable du Brésil, sur un rocher à l'entrée du fleuve Pottengy.

Le 25 décembre, la flotte hollandaise se trouvait à treize lieues au nord de Parahyba; et le gouverneur de cette pro-

(1) Cet officier, d'une très-petite taille, persistait à se promener sur le parapet, disant à ceux qui lui conseillaient de se retirer, que nul tireur ne pourrait frapper un si petit but.

vinte, croyant qu'elle allait à Pottengy, y envoya son frère, Mathias d'Albuquerque Maranham, avec trois compagnies et 200 Indiens. En même tems, une autre compagnie, sous le commandement du capitaine *Juan Vasquez de Dueñas*, y arriva à bord d'une grande caravelle, avec quelques munitions. Le 28 décembre, ces secours étaient arrivés au fort de Rio-Grande. Le général hollandais, en étant instruit, jugea prudent d'abandonner son entreprise; il chercha seulement à enlever quelques bestiaux (1).

1632. *Nouvelle attaque des Hollandais contre Pontal de Nazareth* (2), port commercial situé au cap de S.-Agostinho ou S.-Augustin, à sept lieues environ au nord du Récif. Ce port, depuis la perte de celui de la capitale, était devenu le grand dépôt du commerce; son entrée était défendue par deux redoutes et quatre canons de fer; et la garnison se composait de soixante hommes, sous les ordres de *Benito Maciel*. Sachant qu'une flotte hollandaise était destinée à l'attaquer, on la renforça d'une centaine d'hommes du port *dos Affogados*. Le 24 février, l'expédition, composée de vingt-quatre navires et quelques barques, ayant à bord 1,500 soldats, partit du Récif et se rendit à la barre de l'île d'Itamaraca; de là, elle passa au cap de S.-Agostinho.

Le général portugais y avait envoyé, le 28, quatre compagnies castillanes, sous les ordres du sergent-major *Francisco Serrano*. Le général hollandais, averti de ses moyens de résistance, côtoya une demi-lieue de là jusqu'à une crique où il commença à débarquer des hommes. Une quinzaine des mousquetaires portugais qui passaient par-là, se mirent en embuscade dans les buissons, et tirant sur eux, en tuèrent un grand nombre. Leur commandant, croyant que c'était un fort détachement envoyé de Pontal, y retourna pour l'attaquer, et fut repoussé avec perte de quatre-vingts hommes (3). Celle des Portugais ne fut que d'un seul homme tué et de deux blessés.

---

(1) *Memorias Diarias*, etc., año 1631.
Castrioto Lusitano, part. I, lib. III, num. 29-37.
History of Brazil, par M. Southey, ch. 15.

(2) Ainsi nommé d'après une montagne voisine, au sommet de laquelle se trouvait l'ermitage de Nossa-Senhora de Nazareth.

(3) Quelques auteurs disent 70 seulement.

Après cette affaire, le comte Bagnuolo résolut d'établir une forteresse dans ce lieu, et s'y rendit lui-même, pour cet objet, le 18 mars, avec trois cents Napolitains. Il profita du conseil de l'ingénieur *Juan de Olmo* et du capitaine d'artillerie *Andres Marim;* mais le terrain où il la fit construire était sablonneux et trop loin de la barre (1).

Une flotte hollandaise, de vingt navires, partit du Récif, le 10 avril, pour faire des prises. Le général Mathias d'Albuquerque en avait donné connaissance au gouverneur de Parahyba. Celui-ci envoya le capitaine *Alberto Perez*, avec une caravelle, pour en avertir les commandants des ports, et particulièrement celui de Cartagéna, afin de faire escorter les galions. Cet officier, qui fit voile quatre jours avant le départ de la flotte, exécuta sa commission avec succès; et le roi, averti de cette circonstance, en exprima sa satisfaction dans une lettre, datée du 20 juin 1632 (2).

1632. *Pillage de la ville d'Iguarassu ou Garassu par les Hollandais.* Le 20 avril, un mulâtre, nommé *Domingo Fernandez Calabar*, natif de Pernambuco, passa, le premier, au service des Hollandais. Il avait fait la guerre pendant deux ans, avait reçu une blessure à l'affaire du 14 mars 1630, et connaissait toute la côte et les endroits que l'ennemi pourrait attaquer avec succès. Il était actif, entreprenant, et d'une bravoure éprouvée. Dans la nuit du 30 avril, le général hollandais sortit du Récif avec 1,500 hommes, et, guidé par le mulâtre Calabar, il marcha, par les ruines d'Olinda, sur la ville de Garassu, près l'île d'Itamaraca. Cette ville fut pillée et en partie brûlée le lendemain, lorsque les habitants célébraient la messe. Calabar avait amené quatre cents noirs pour porter le butin; ils s'emparèrent des vêtements des femmes, arrachèrent leurs boucles d'oreilles, et leur coupèrent les doigts pour en avoir les bagues; ils enlevèrent les vases sacrés de l'église de la Misericordia, ainsi que ceux du monastère des Franciscains déchaussés; et après avoir tué une trentaine d'individus qui fesaient le service militaire de la place, ils se retirèrent vers l'île d'Itamaraca, emmenant avec eux le *Fray* Buénaventura. Le capitaine, *D. Fernando de la Riba Aguero*, marcha à la tête de quatre-vingts hommes, pour secourir la ville de Garassu;

(1) *Memorias Diarias de la guerra del Brazil*, año 1632.

(2) *Memorias*, etc., año 1632.

mais il n'y arriva qu'après le pillage terminé. Néanmoins, il poursuivit les Hollandais, et en tua plus de cinquante au moment de leur embarquement à la barre de la rivière qui sépare cette ville de celle d'Itamaraca.

Après cette affaire, plusieurs rencontres eurent lieu entre des détachements des deux armées. Le 21 juin, à la pointe du jour, le commandant hollandais sortit de son fort, à la *Ponta de la Aseca*, avec 1,000 hommes, et marcha contre la *Estancia*, en face de Nostra-Señora de la Vittoria, d'où il fut repoussé avec perte de quatre-vingt-deux tués et de plusieurs blessés. Les Portugais n'eurent que cinq tués et douze blessés.

Le 13 juillet, les Hollandais éprouvèrent encore un échec à las Salinas, d'où ils furent forcés de se retirer en laissant plusieurs tués et blessés.

Le 4 août, ils sortirent du Récif, dans la nuit, pour recueillir des fruits aux environs d'Olinda, et perdirent encore vingt-quatre hommes.

Le 20 novembre, une expédition, composée de douze navires et quelques barques, ayant à bord cinq cents soldats et cent marins, sortie du Récif, et dirigée par le mulâtre Calabar, se rendit à quinze lieues au sud de ce port, entre les rivières Serenhen (1) et *Fermoso*, où les troupes furent débarquées. De là, elles marchèrent plus d'une lieue jusqu'à la sucrerie de Roman-Pérez, située à un mille de Villa-Fermoso, qui fut pillée et brûlée.

Le général portugais envoya le sergent-major *Mucio Oriola*, avec deux cents Napolitains, pour secourir les établissements près du cap S.-Augustin; mais avant son arrivée, les Hollandais, dirigés encore par Calabar, entrèrent dans le Rio-Fermoso (1), et y brûlèrent deux caravelles.

Après ces revers, le général portugais fit établir, à Rio-Fermoso, une batterie et une petite redoute; il y plaça deux pièces de canon de quatre et de six, et vingt hommes sous les ordres du capitaine Pédro d'Albuquerque.

Les Hollandais, d'après le conseil de Calabar, adoptèrent le même moyen d'attaque qui avait été employé par les Portugais. Le comte de Bagnuolo fit une tentative contre le fort Orange, et fut forcé de se retirer avec perte de ses

---

(1) Elle se jette dans l'Océan, vis-à-vis l'île de *Santo-Aleixo*.

canons. Son indécision et son manque d'énergie le firent soupçonner de trahison par les Brésiliens (1).

Campagne de 1633. La Compagnie des Indes occidentales envoya deux commissaires au Brésil, avec ordre de faire évacuer le pays, s'il n'y avait pas moyen de le garder, ou d'en poursuivre la conquête avec plus de vigueur. Ces commissaires amenèrent avec eux 3,000 hommes, avec une bonne quantité de munitions, qui arrivèrent au Récif le 23 et le 28 décembre 1632.

Les Portugais réunirent, en même tems, deux renforts envoyés, par l'ordre du roi, de l'île de Madeira ; l'un de quatre-vingt-dix hommes, sous le commandement de *Juan de Freytas i Silva*, qui arriva près de Parahyba, le 1er janvier; l'autre, de soixante-dix soldats, conduit par *Francisco de Betancourt i Sa*, depuis mestre-de-camp, qui aborda, le 12, au port François, à trois lieues au sud de la Barra de las Lagunas, et quarante-huit de Réal.

Les Hollandais, ayant appris que les Portugais avaient établi une redoute à Rio-Fermoso et y avaient mis vingt hommes sous les ordres du capitaine Pedro d'Albuquerque, résolurent de s'en emparer. Le 4 février, une expédition partit du Récif pour cet objet, composée de dix navires et quinze lanches, ayant à bord 300 soldats ; et le 7, elle arriva devant la redoute. Le capitaine, sans aucun espoir de secours, résolut de la défendre ou de mourir. Dix-neuf des assiégés périrent dans un assaut que leur livrèrent les Hollandais ; et, le 20, Jéronimo d'Albuquerque, parent du commandant, quoique blessé, passa la rivière à la nage. On entra dans la redoute et on n'y trouva que le capitaine qui, ayant reçu deux blessures, était hors d'état de se mouvoir. Ses ennemis admirèrent son courage, le traitèrent avec bonté, et facilitèrent son passage en Espagne, où il reçut en récompense le gouvernement de Maranham (2).

---

(1) *Memorias Diarias de la guerra del Brazil*, año 1632.
Brito Freyre, lib. V, 1-6, no. 398-455.
Castrioto Lusitano, part I, lib. III, num. 38-42.
O Valeroso Lucideno, lib. I, cap. 2.
Rocha Pitta, *America Portugueza*, lib. IV, no. 79-93.
History of Brazil, par M. Southey, chap. 15.

(2) Nous avons suivi Albuquerque Coelho pour la date de cette expédition. Selon Brito Freyre, elle eut lieu en 1632.

Le colonel Wardenburg, qui commandait les troupes hollandaises, privé de son autorité, se démit du commandement et fit voile pour la Hollande. Il fut remplacé par le général *Laurens de Rimbach*, qui demeurait subordonné aux commissaires. Les officiers ayant résolu de continuer la guerre, formèrent le projet d'enlever le poste important situé près le *Passo de los Affogados*, où commence la plaine fertile de Capibaribe, et, par ce moyen, de s'emparer de seize sucreries qui s'y trouvaient établies.

Le 18 mars, 3,000 hommes (1) de troupes choisies quittèrent le Récif pour prendre ce poste qui était défendu seulement par 140 soldats, sous le capitaine *Francisco Gomez de Melo*. Celui-ci, après avoir perdu 20 hommes tués et 15 blessés, sentit que toute résistance serait inutile, et fit cesser le combat. Les Hollandais y perdirent 200 hommes en tués ou blessés. On y construisit un fort quadrangulaire, qui fut appelé *fort Wilhelm*, en l'honneur du prince d'Orange. On y mit une bonne garnison et 12 pièces d'artillerie, et on dressa des chiens pour attraper les fugitifs dans les marais.

Le 20 mars, les Hollandais perdirent 38 hommes, tués par un corps de Portugais en embuscade, sous le commandement de *Luiz Barbalho*; mais ces derniers furent attaqués le lendemain, et forcés de se retirer avec perte de 26 hommes tués et de 22 blessés.

Défaite des Hollandais devant le camp de Bom-Jesus (Fortaleza do Arrayal). Les commissaires, encouragés par ce succès et aidés de Calabar, résolurent d'attaquer le camp royal de Bom-Jésus, le 24 mars, vendredi-saint, à onze heures du matin, lorsque les Portugais se trouveraient à l'église. Averti de ce projet, Albuquerque concentra ses forces et prit tous les moyens de défense. Il envoya 350 hommes avec plusieurs capitaines à la passe de la petite rivière de Paranamirim (2), avec ordre de se retirer devant une force supérieure. L'enceinte du camp fut confiée à quatre compagnies espagnoles. Le reste des combattants occupaient la place d'armes. Duarte Albuquerque fut envoyé, avec quelques soldats, pour la défense du fort de Nazareth au

---

(1) *Memorias*, etc. Raphael de Jésus dit 800 seulement. Voyez *Castrioto Lusitano*, part. I, lib. III, num. 43.

(2) Raphael de Jesus écrit *Pernam-Morim*.

cap S.-Augustin; et *Ortensio Richo*, sergent napolitain, avec 25 soldats de sa nation, prit celle d'une redoute près le camp qui protégeait les cabanes des vivandiers. Le général hollandais marcha directement contre le camp, à la tête de 3,000 hommes (1); mais une batterie de canon chargée à mitraille, dirigée contre eux, fit un grand ravage dans leurs rangs. Voyant un si terrible nombre de tués, parmi lesquels se trouvait leur général, les Hollandais firent leur retraite dans le plus grand désordre. Bagnuolo, qui souffrait de la goutte, et qui craignait une embuscade, empêcha ses hommes de poursuivre leurs succès, autrement la victoire aurait été complète. Les vaincus eurent dans cette affaire plus de 600 hommes (2) tués, 1 sergent-major, 3 capitaines et plusieurs autres officiers et 15 prisonniers. La perte du côté des Portugais fut de 25 tués et 40 blessés. Des premiers, 17 étaient Italiens.

Le 13 avril, un détachement de 400 Hollandais, accompagnés de beaucoup de noirs et de mulâtres, ravagea le village de Moribéca (3).

Le 14 mai, une expédition de 6 navires et 8 barques, ayant à bord 400 hommes, sous la direction de Calabar, se rendit au port de las Piédras, à l'embouchure de la rivière du même nom, qui coule par le village de Porto-Calvo où ce mulâtre avait pris naissance. Il brûla trois navires qui se trouvaient dans cette rivière, tua sept des habitants, en pilla d'autres et enleva cinq prisonniers.

Le 25 mai, un détachement de 200 Hollandais attaqua les sucreries de Gararapes, et fut repoussé par 20 soldats et quelques habitants du pays, sous les ordres du capitaine Domingos Diaz, qui en tuèrent 25 et blessèrent un plus grand nombre (4).

22 juin. *Prise de l'île d'Itamaraca par les Hollandais.* Le nouveau commandant *Sigismundus Von Schoppe* (5), profitant des conseils de Calabar, résolut de tenter la conquête de cette île. La villa de la *Conceiçao*, ou Conception, située sur une hauteur de l'île, contenait 100 habitants, et

(1) Raphael de Jésus dit 1,500 seulement.
(2) Raphael de Jésus dit 400.
(3) Castrioto Lusitano, part. I, liv. III, num. 49.
(4) Castrioto Lusitano, part. I, liv. III, num. 50.
(5) Albuquerque Coelho écrit *Escup;* Rocha Pitta *Uvandescop*.

le fort était défendu par 120 hommes, sous les ordres du gouverneur *Salvador Pinheiro.*

Le général hollandais partit, le 20 juin, du port du Récif, ayant avec lui 2,000 soldats, et se rendit à la principale barre de l'île où était situé le fort de sa nation. Il y débarqua ses hommes et marcha contre la ville, qui se rendit.

Le 22, le capitaine *Antonio de Morales* ayant été tué avec deux soldats, le général Schoppe permit au gouverneur de sortir de l'île.

Les habitants de la Terre-Ferme et de la paroisse de Goyanna, de la même juridiction, s'en séparèrent pour conserver leur fidélité. Le général Mathias d'Albuquerque marchait avec 400 hommes pour secourir cette île, lorsqu'il apprit le succès des Hollandais. Le comte de Bagnuolo se trouvait alors, avec son corps, au Cabo de S.-Agustinho.

Le général portugais donna aussitôt l'ordre aux capitaines *D. Fernando de la Riba Aguero* et *Antonio de Figueredo e Vasconcellos* d'occuper la villa de Garaçu (Iguarassu) avec une centaine d'hommes.

Le 27 juin, les Hollandais, au nombre de 1,500, firent une sortie de l'île d'Itamaracá vers la partie de Pernambuco occupée par les Portugais, et traversant la rivière à bord de leurs lanches, ils marchèrent vers la sucrerie du docteur *Francisco Guaresma de Abure*, où ils y furent repoussés par le petit corps aux ordres de ces capitaines, avec perte de 40 hommes tués ou blessés. Celle des Portugais ne fut que de deux soldats.

Le général portugais, informé de cette affaire, envoya un renfort de 80 hommes à Garaçu, sous les capitaines *Manoel Rabelo de Franca* et *Juan Babilon de Sousa*.

Le 10 juillet, 600 Hollandais firent une autre sortie vers le même endroit, et furent arrêtés dans leur marche par les soldats de ces quatre capitaines, qui les attaquèrent avec un courage extraordinaire pendant trois heures, et les forcèrent à se retirer avec 70 tués ou blessés.

Le 12 juillet, Calabar, voulant se venger de la perte qu'il avait éprouvée dans ces deux sorties, marcha à la tête de 400 soldats, vers la partie de Goya na, située au nord de l'île d'Itamaracá, où il y avait quelques sucreries. Il en brûla quatre, pilla plusieurs maisons et emmena quelques prisonniers.

Les mêmes capitaines, informés de cette sortie, marchèrent, avec leurs soldats, vers cet endroit de Goyanna, à 10 lieues de Garaçu ; mais avant leur arrivée, Calabar s'était retiré.

Le général portugais, sentant l'insuffisance de cette petite force à Garaçu, la fit rentrer dans le camp.

Le 15 juillet, 400 Hollandais, dirigés par Calabar, sortirent du fort de los *Affogados,* pour attaquer la sucrerie de Pedro de Cunha i Andrada, l'une de celles de la Barge, qui était défendue par une garde de quelques soldats et 20 noirs sous la conduite d'Henrique Diaz. Un engagement eut lieu qui dura une heure, et les Hollandais se retirèrent ayant 18 tués ou blessés. Diaz et trois de ses soldats furent blessés.

Le 25 du même mois, 500 Hollandais firent encore une sortie de leur fort contre une autre sucrerie appartenant à Luiz Ramirez, et furent encore repoussés avec perte.

Tentative des Hollandais pour assiéger le camp des Portugais. Ces derniers étant réduits à 1,200 hommes, et le comte de Bagnuolo se trouvant avec sa compagnie au cap S.-Agustinho, les deux commissaires de la compagnie occidentale jugèrent le moment favorable pour assiéger le camp. Le 4 août, ils firent partir du fort de los Affogados, 3,000 soldats et quelques Indiens, qui furent débarqués sur les bords du Rio-Capibaribe. Cherchant à passer cette rivière au gué d'*Ambrosio-Machado,* ils perdirent 95 hommes, et les Portugais, 7 seulement, parmi lesquels se trouvait le père *Antonio de Belavia,* Sicilien, qui confessait un blessé mourant. Les Hollandais se fortifièrent à cet endroit, ainsi qu'au passage de *Geronimo-Paez*, et à la sucrerie de *Marcos-Andres*, près de la rivière.

Le général portugais fit alors rentrer toutes ses forces, qui montaient à 600 hommes. N'ayant pas de mèches pour les canons, il employa, pour cet usage, des plantes connues sous le nom d'*imbira* et *imberiba*. Les postes des assiégeants n'étaient qu'à une demi-lieue de leur fort de los Affogados ; mais le pays étant couvert d'arbres, de cannes à sucre, et occupé par des Portugais et des Indiens, il était difficile d'y faire passer leur artillerie. On l'embarqua donc à bord d'un navire, de 12 grandes barques et d'une lanche avec les munitions et les provisions nécessaires. On commença à remorquer ces embarcations sur le Capibaribe, à onze heures de la nuit du 7 du même mois, et 500 soldats

marchèrent le long du rivage pour la protéger et la secourir. La distance du Récif jusqu'à leurs postes n'était que d'environ une lieue.

Mais la rivière fesait beaucoup de contours ; elle était alors gonflée par les pluies, et son courant était rapide, ce qui retarda la marche des embarcations, qui n'arrivèrent qu'à cinq heures du matin, du 8 août, en vue des sentinelles portugaises, à plus d'une portée de canon du camp royal.

Le général portugais venait de recevoir, le 6, un renfort de 30 hommes armés et de 40 nègres amenés par *Francisco del Rego*, de son établissement et de sa sucrerie, situés à quatre lieues de distance dans l'intérieur du pays. Le 7, une compagnie de Bagnuolo et une autre des habitants du pays, chacune de 50 hommes, arrivèrent au camp ; la première, sous le capitaine *Francisco del Pino ;* l'autre, sous le capitaive *Juan Paez de Melo*. Cet officier avait proposé d'abandonner la position, et de se retirer au cap S.-Agustinho ; mais le général Albuquerque se décida à se défendre suivant les ordres du roi. En conséquence, il expédia huit compagnies sous les ordres d'autant de capitaines, et deux pièces de quatre, commandées par *Francisco Perez de Solo*, pour attaquer le convoi hollandais. Après un engagement qui dura depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf, les Portugais s'en emparèrent. Ils y trouvèrent beaucoup de mèches dont ils avaient grand besoin, 11 pièces d'artillerie, cinq de fer et six de bronze, avec une grande quantité de munitions et de provisions.

On prit aussi trois drapeaux, et tout fut transporté au camp. On détruisit les fortifications que les ennemis avaient établies, et on brûla les navires qui n'étaient d'aucun service.

Les Hollandais, ayant perdu, dans cette affaire, plus de 200 hommes, avec leur artillerie, se retirèrent sans l'espoir de renouveler le siége.

Le 9 août, le général portugais fit célébrer ce triomphe par une action de grâces à Dieu. Le lendemain, le comte del Bagnuolo arriva à son secours avec 200 hommes de son régiment (*tercio*) et 300 habitants, dont 50 cavaliers. Le 12, il retourna avec eux au Cabo de S.-Agustinho.

Expédition hollandaise contre les Lagôas (*Lagunas*), ou lacs d'eau salée, situés sur la côte de la mer, à 47 lieues (1)

(1) Selon Coello, quelques auteurs disent 46.

au sud du Récif. Pour réparer l'échec éprouvé dans la dernière expédition, Calabar en projeta une nouvelle par mer. Elle consistait en quinze navires et quelques grandes barques, ayant à bord 1,000 hommes. Elle partit, le 20, du port du Récif et se rendit à la barre des Lagôas, où les troupes furent débarquées. Elles réussirent à brûler le premier village vers le sud, qui contenait environ 120 habitants; mais le second, situé à 7 lieues de distance vers le nord, se défendit avec vigueur.

Le général portugais établit son nouveau fort sous le nom de *S.-Antonio*, vis-à-vis celui de Cabedello, à l'embouchure de la Parahyba, afin de mieux la défendre.

Le 6 septembre, les Hollandais, au nombre de 500, sortirent encore du Récif, sous la conduite du lieutenant-colonel *Biman*, qui se dirigea vers la Villa de Garassu, dont les habitants se trouvaient au camp royal. Le général portugais envoya à leur rencontre les capitaines *Antonio Andres* et *Estevan Alvarez* avec 50 hommes, et Antonio Felipe *Camaram* avec 180 Indiens, dont quelques-uns armés de fusils. Ils se rencontrèrent avant d'arriver à Garassu, au milieu des bois, où les Hollandais eurent 47 tués et beaucoup de blessés. Croyant que le nombre des combattants était plus considérable, ils se retirèrent en désordre. Le capitaine *Luiz Barbalho* et le capitaine D. *Fernando de la Riba Aguero*, qui avaient été envoyés pour secourir la ville, y arrivèrent après le combat.

Le général hollandais fit marcher encore 1,000 hommes contre la ville de Garassu. A deux lieues de là, ils furent attaqués par 200 Portugais sous plusieurs capitaines, et 35 noirs sous Henrique Diaz, et forcés de se retirer avec perte de 130 hommes. Les Portugais ne comptèrent que 7 tués et 12 blessés. Parmi les premiers se trouvaient le capitaine *Francisco d'Almeyda da Mascarenhas*, natif de l'île de S.-Miguel, et *Paulo Gomez d'Albuquerque*, de Pernambuco, tous deux officiers d'un grand mérite.

Le même jour, les Hollandais sortirent, au nombre de 300 hommes, du fort de los Affogados et cotoyèrent la plage, près du passage du Rio de la Jangada, à deux lieues du cap S.-Agustinho. Ils y rencontrèrent la garde de 50 hommes, commandée par le capitaine *Juan Paez de Mello*, qui se défendit si bien, qu'il les força à se retirer avec perte.

Le 10, le capitaine *Francisco de Sotomayor* arriva à Pa-

rahyba, avec deux navires et 70 soldats, pour secourir le camp.

Ruiz Calaza Borges, ancien sergent-major de milice et natif de l'île de Madeira, voulant servir encore, se mit en marche, le 25 septembre, avec cinq camarades de la paróisse d'Ipojuca, pour se rendre au camp royal. Étant arrivée au pays de Gararappes, à deux lieues du fort de los Affogados et autant du camp royal, par le principal chemin qui y mène du cap S.-Agustinho, ils s'arrêtèrent à une maison abandonnée pour passer la nuit et y furent tous massacrés par un détachement de 300 hommes.

En conséquence de cet événement, le général envoya à los Gararappes 40 soldats sous la conduite du capitaine *Domingo Correa*, et 50 Indiens sous celle du capitaine *Antonio Cardozo*.

Le 6 octobre, un autre détachement de 200 hommes y arriva; un combat eut lieu, qui dura deux heures, dans lequel 36 hommes furent tués et 7 faits prisonniers. Deux de ces derniers, nommés *Louis*, qui moururent quelques jours après, étaient Français de nation et avaient onze palmes de taille. Cinq Indiens furent tués dans ce combat et six blessés.

Le 21, le lieutenant-colonel Biman, conduit par Calabar, sortit avec 700 hommes du fort de los Affogados pour détruire la sucrerie de Maria-Barbosa et ravager les plantations voisines, à deux lieues de distance, dans la paroisse de la Moribeca.

Le général portugais, averti de ce dessein par ses capitaines d'embuscade (*capitanas de emboscadas*), envoya vers cet endroit 200 hommes sous le sergent-major *Pedro Correa da Gama*, et 150 sous le capitaine *Luis Barbalho*. Ceux-ci attaquèrent, à l'improviste, l'avant et l'arrière-garde, dont ils tuèrent 180 hommes et firent 18 prisonniers. Huit Portugais seulement furent tués et 11 blessés.

Le général Mathias d'Albuquerque, souffrant depuis dix-huit mois d'une fièvre quarte, demanda et obtint du roi la permission de se retirer. Alors, le comte de Bagnuolo vint avec ses hommes au camp du cap S.-Agustinho, et fut remplacé par le sergent-major Pédro Corréa da Gama, avec environ 200 hommes.

Arrivée d'un renfort portugais et sa perte. Deux navires (*Capitana* et *Almiranta*), portant, l'un 20 canons de fer

et l'autre 16, avec cinq caravelles, ayant à bord 600 hommes de débarquement, avec des munitions, partirent de Lisbonne le 29 août, et arrivèrent, le 26 octobre, à l'embouchure du Rio-Mamanguape, à trois lieues au nord de la barre de la Parahyba. Cet envoi était commandé par le capitaine *Francisco de Vasconcellos*, qui avait servi dans l'*Armada* de l'Inde et avait été gouverneur de Cabo-Verde. Le capitaine *Pedro Marino de Lobera*, qui commandait à cette station, lui envoya un pilote pour l'inviter à entrer dans cette rivière, afin d'éviter l'escadre hollandaise qui se trouvait dans ces parages, mais il refusa; et cédant à l'avis de son Conseil, il fit voile pour le Rio-Grande ou *Pottengy*, situé à trois lieues plus au nord. Le 27, naviguant entre les baies de la Traiçion et Fermoso, il rencontra trois navires ennemis. Trois caravelles allèrent à terre; les deux autres entrèrent dans le Rio-Grande, où elles furent prises. Ces deux navires soutinrent le combat, pendant quelque tems, contre les trois bâtiments hollandais qui n'osaient pas tenter l'abordage; mais l'*Almiranta*, commandée par le capitaine *Fernando de Silva Miranda*, s'étant dégagée, se retira dans la baie Fermoso, où l'équipage débarqua et sauva une partie des munitions et des provisions et dix pièces de canon. La *Capitana* seule continua le combat jusqu'à la nuit, et se sauva dans la même baie où Vasconcellos mit les troupes à terre. Le 29, cinq navires hollandais y entrèrent, dont trois portaient chacun 40 canons et les deux autres 20. Le capitaine prit les armes pour s'opposer au débarquement, mais le commandant hollandais se contenta de faire couler bas l'*Almiranta*. Cette lutte lui coûta 50 hommes tués, et aux Portugais, 7 tués et 11 blessés.

Cette côte était déserte. L'*Aldeia* la plus voisine était sous la direction du père *Manoel de Morales*. Vasconcellos fit transporter tout ce qu'il avait pu sauver des deux navires et des trois caravelles à une sucrerie établie à la distance de trois lieues, dans l'intérieur du pays. Craignant d'envoyer tous ces objets à Parahyba, il resta plus d'un mois dans sa position pour attendre les instructions du général Mathias d'Albuquerque, qui ordonna d'y expédier par terre les munitions et les objets les plus précieux, et d'envoyer par mer, en quatre barques, quelques tonneaux de vin, de l'huile, de la farine et du poisson salé, en embarquant le tout au port de Cunhau, distant de cinq lieues de la sucrerie. Vasconcellos mit dans chaque barque douze soldats, sous les

ordres d'un capitaine; et après les avoir vu partir, il retourna à la sucrerie.

Malheureusement une patache et quatre grandes barques hollandaises, portant chacune deux canons de quatre, vinrent à leur rencontre. Ne pouvant leur échapper, les Portugais brûlèrent trois de leurs barques; l'autre fut prise, et la marée basse laissa les Portugais sur la barre, exposés au feu des Hollandais.

Vasconcellos, prévenu de cet événement, se mit en marche pour aller à leur secours. Étant arrivé à trois quarts de la distance, à l'approche de la nuit, il céda aux désirs de ses officiers, qui, en raison de la fatigue qu'éprouvaient les soldats, qui n'avaient pas mangé de toute la journée, l'engagèrent à s'arrêter à un bourg pour se rafraîchir et se refaire jusqu'au lendemain matin. Sans réfléchir que l'ennemi aurait profité de la marée montante pour se retirer, Vasconcellos continua sa marche vers la barre sans l'y trouver. En se hâtant de faire leur retraite, les Hollandais avaient laissé une des barques à laquelle ils avaient mis le feu et qui n'était pas brûlée. Les munitions qu'elle contenait furent tout ce qui put être sauvé du convoi, et 180 hommes seulement de 600 qui composaient l'expédition, arrivèrent au camp royal. Cette perte fut la plus grande que les Portugais eussent éprouvée pendant la guerre. Trois navires qui venaient au secours des premiers furent aussi perdus. Dans cette occasion, le commandant hollandais mit à terre le capitaine Lorenzo de Brito Corréa, qu'on avait fait prisonnier au moment où il partait de la lagune du sud pour Lisbonne, à bord d'une caravelle.

Le 6 novembre, un renfort de deux caravelles, commandées par le capitaine *Cosme de Couto Barbosa,* arriva de Lisbonne à Rio-Grande.

Le 25, le roi écrivit à Mathias d'Albuquerque, en réponse à sa lettre du 22 juin, dans laquelle ce général lui annonçait la prise de l'île d'Itamaraca, et la nécessité d'envoyer des renforts pour la conservation du Brésil. Le roi y reconnaissait les services importants qu'il avait rendus à l'État par son énergie et sa bravoure (1).

Le 1er décembre, conformément aux ordres du roi, le

(1) Cette lettre se trouve dans l'ouvrage d'Albuquerque Coello.

comte de Bagnuolo se rendit à la Parahyba, avec deux ingénieurs, pour continuer les travaux de fortification de S.-Antonio.

Prise du fort Rio-Grande par les Hollandais. Le 5 décembre, une expédition de 18 navires, ayant à bord 1500 hommes, sortit du Récif pour faire le siége du fort de Rio-Grande. Le colonel-commandant était accompagné du commodore Centio, et du *mamaluco,* Domingos Fernandes, Calabar, qui servait encore de guide. Ce fort, muni de 13 canons, avait une garnison de 85 hommes, parmi lesquels il n'y avait qu'un petit nombre de soldats, sous le commandement du capitaine *Pedro Mondez de Gouvea.*

Le 8, l'expédition passa la baie du Rio-Grande, et remontant à la pointe de Gaspar-Rabélo, où les canons du fort ne pouvaient l'atteindre, elle s'empara de quatre caravelles.

Ensuite, les Hollandais débarquèrent vers la même pointe, d'où le fort était dominé par un monticule de sable, et réussirent à y établir quelques batteries. Le 10, Gouvéa ayant été blessé, ses hommes se découragèrent, et le sergent Piñeyro lui proposa de capituler, mais il ne voulut pas y consentir. Alors, ce premier, aidé de Simon Pita Ortigueyra et autres, ouvrit les portes à l'ennemi dans la nuit du 11; au moyen de cette trahison, les assiégeants entrèrent dans cette place au moment où un renfort de 250 soldats et 200 Indiens, venant de Parahyba à son secours, se trouvait à sept lieues du fort.

Un Indien, nommé *Jagoarari* par ses compatriotes, et *Simam Soares* par les Portugais, avait été emprisonné à Rio-Grande pendant huit ans. Il était oncle d'Antonio Felipe Camaram, leur allié. Lorsque les Hollandais entrèrent dans la baie de la Traiçion, en 1625, ils avaient capturé plusieurs Indiens, parmi lesquels se trouvaient la femme et le fils de Jagoarari. Celui-ci étant allé les réclamer, ils lui furent rendus; mais accusé d'avoir passé à l'ennemi, il fut gardé long-tems prisonnier sans qu'on put trouver aucune preuve de trahison.

Le capitaine du fort, prévoyant que, si les Hollandais s'en emparaient, cet Indien pourrait se venger de ses souffrances, en les aidant contre les Portugais, lui ôta ses fers et le fit sortir par la muraille, du côté de la mer (1). Jagoarari

(1) Quelques auteurs prétendent qu'il fut mis en liberté par les Hollandais.

marcha jusqu'à la première *Aldeia* d'Indiens, à la distance d'environ une lieue, et leur fit un récit de sa captivité, de sa fidélité et de ses services dans la conquête du Maranham; et déclara que, malgré l'injustice qu'il avait éprouvée, il ne manquerait jamais à son devoir envers son roi (1) et son pays. Les Indiens, après avoir écouté son discours, se décidèrent en faveur des Portugais, et bientôt d'autres *Aldéias* suivirent leur exemple.

Les Hollandais, en possession du fort, embarquèrent 200 hommes, sous la conduite de Calabar, qui remonta avec eux la rivière jusque près de la sucrerie de Francisco Coello, à deux lieues de distance, où s'étaient retirés les habitants du village, qui portait le nom de *Cité*, à une demi-lieue du fort. Par l'influence de *Pedro Vaz Pinto*, écrivain de la *Hazienda real*, 40 d'entre eux prirent les armes, sous les ordres de *Juan Ferreyra*, qui avait servi au camp royal; et se mettant en embuscade dans un endroit où les Hollandais devaient passer, en tuèrent huit et en blessèrent quelques-uns. Croyant que les Portugais étaient beaucoup plus nombreux, les premiers se retirèrent.

Le sergent-major *Antonio de Madureyra*, qui était arrivé trop tard avec 350 hommes pour secourir la place, se retira du côté de la sucrerie de Cuñhau, à quinze lieues du fort, par la rivière, d'où il se rendit à Parahyba, avec quelques habitants du pays et beaucoup de bestiaux.

Giuseppe donne d'effroyables détails des cruautés commises par les Indiens sur les Portugais après leur défaite. Une troupe innombrable d'anthropophages, dit-il, appelés *Gianduis*, regardés comme les peuples les plus féroces de l'Amérique, se livrèrent aux actes les plus atroces, violant des femmes sur les cadavres de leurs maris et de jeunes filles qu'ils dévorèrent ensuite. Beaucoup de ces malheureuses préférèrent se donner la mort pour se soustraire à leur furie. D'autres se retirèrent dans les antres les plus cachés, où elles moururent de faim (2).

---

(1) En récompense de sa fidélité et de ses services, le roi lui accorda ensuite une pension de 750 *réis*, laquelle, après sa mort, devait passer à sa femme et à son fils.

(2) *Delle guerre del Brazil*, part. I, lib. IV.
Castrioto Lusitano, part. I, lib. III, num. 46-56.
Rocha Pitta, *America Portugueza*, lib. IV, num. 97-100. Cet

Hostilités des Tapuyas et des Palmares. A cette époque, les Portugais de Rio-Grande furent attaqués par une peuplade barbare de Tapuyas, qui massacrèrent un grand nombre de colons et pillèrent leurs maisons. Ils furent en même tems harcelés par une autre peuplade de noirs-marons, nommés *Palmares*, à cause des forêts de palmiers qu'ils avaient plantés autour de leur établissement, à environ trente lieues de la côte.

Campagne de 1634. Le 18 janvier, les capitaines *Fernando de Silva Miranda* et *Juan de Madureyra Godiñho* arrivèrent au camp avec 180 hommes seulement de 600 qui étaient partis de Lisbonne. Du nombre des 420 qui manquaient, quelques-uns étaient morts, d'autres se trouvaient malades; mais la plus grande partie s'était enfuie dans l'intérieur du pays pour éviter des dangers et des travaux qui leur paraissaient insupportables. *

Le général laissa 200 hommes sous les ordres d'*Alvaro Fregoso d'Albuquerque* et de *Jacinto Ayres de Lacerna*, pour la défense de la Parahyba. En même tems, il forma une compagnie des soldats nouvellement arrivés au camp, qu'il donna à Bartolomé de Vasconcellos, neveu de Francisco de Vasconcellos, qui avait servi dans les *Armadas*.

Pour récompenser la bonne conduite et les services d'*Antonio Felipe Camaram*, le roi le nomma *capitaine-major* de tous les Indiens, non-seulement de sa nation *Pitiguar*, mais aussi d'autres Indiens, demeurant dans différentes *Aldeias*.

En raison de sa mauvaise santé, le capitaine Antonio de Figuérédo e Vasconcellos obtint la permission de retourner en Espagne. Alonzo d'Albuquerque eut le commandement de sa compagnie; celle de *Manoel Rabelo de Franca*, qui avait obtenu la même autorisation, fut donnée à *Manoel de Madureyra*.

Le 25, un détachement hollandais sortit de l'île d'Itamaracá, et passa près de la ville d'Iguarassu ou Garaçu, où il fut attaqué et repoussé avec perte par 50 hommes, sous les ordres du capitaine Martin Soarez, et par quelques Indiens, sous Antonio Félipe Camaram.

---

auteur se trompe sur la date de l'entreprise contre Bom-Jésus et Nazareth, en supposant qu'elle eut lieu en 1634.

* *History of Brazil*, par M. Southey, chap. 15.

Le 5 février, une caravelle, avec des secours, arriva au port du cap S.-Agustinho. Elle était commandée par *Pedro de Almeyda Cabral*, qui avait servi plusieurs années dans l'Inde, et frère d'Hermando Cabral, grand-chancelier du royaume. Deux autres caravelles, qui entrèrent dans la Parahyba, étaient sous le commandement des capitaines *Domingo Paulo de Silva* et *Manoel Coelho de Figueroa*. Ces envois fournirent 120 hommes. D'un autre côté, un renfort (le 7 février) hollandais de 500 hommes arriva au Récif, à bord de cinq navires.

Le chef des Tapuyas, nommé *Juan Dui*, ayant appris que les Hollandais se trouvaient maîtres du fort du Rio-Grande, sortit de son pays, situé à quatre-vingts lieues dans l'intérieur des terres, et ravagea les campagnes des colons, auxquels il enleva une grande quantité de bestiaux. Ces Indiens, descendants de ceux que les Portugais avaient vaincus, exercèrent une terrible vengeance contre cette nation. Ils attaquèrent la sucrerie de Francisco Coello, où plusieurs colons s'étaient retirés, et en tuèrent soixante, y compris la femme et cinq enfants du propriétaire.

Tentative des Hollandais pour réduire la Parahyba. Le général hollandais Sigismond, poursuivant ses victoires, forma le projet de surprendre le fort Nazareth (*Pontal de Nazareth*) et ensuite de s'emparer de Parahyba. Il sortit du Récif pour cet objet, le 23 février (1), avec une flotte de 24 navires, 18 grandes barques et plusieurs lanches, ayant à bord 3,000 soldats d'infanterie. Le 26, cette flotte arriva à la hauteur de Cabo-Blanco, et se divisa en trois escadres, dont l'une prit sa station, le 26, en face de la barre, et les deux autres à l'entrée de la pointe de Lucêna (2), où on débarqua plus de 1,000 hommes, qui marchèrent contre le fort de S.-Antonio.

Mathias d'Albuquerque, averti, le 7, que les Hollandais préparaient une expédition maritime, en avait informé le gouverneur de Parahyba. En même tems, il donna ordre à Lourenzo Cavalcanti, qui commandait les forces de Goyanna, district d'Itamaracà, d'aller au secours de la Parahyba, et il y expédia 80 hommes du camp, sous les ordres de *Pedro*

(1) Le 5 février, selon Raphael de Jesus.

(2) *Ponta de Lucêna*, située à six milles au nord de la *Ponta de Cabedêllo*.



d'Almeyda Cabral. Le gouverneur de Parahyba avait déjà établi une fortification dans l'îlot, situé dans le Rio-Parahyba, et qu'il nomma *Frayles-Benitos* ou *île des Bénédictins*. De plus, il établit une batterie de sept canons sur un banc de sable dans cette île, en face de la barre de la même rivière, et presqu'au milieu, et à une égale distance de Cabedello et de S.-Antonio, du côté de ce dernier; et pour fermer le passage à l'ennemi, il fit aussi une tranchée avec une estacade à la passe étroite, située entre la mer et un marais impénétrable. Le capitaine et ingénieur *Diego Paz* présida à ces travaux. Le capitaine *Lorenzo de Brito Correa*, qui avait été prisonnier des Hollandais et mis en liberté, arriva à Parahyba, et prit le commandement de 160 hommes. La défense de la passe fut confiée au capitaine *Domingo d'Almeyda*, à l'enseigne *Antonio da Silva Tobo* et *Simon Soarez*, avec les Indiens.

Les Hollandais attaquèrent l'estacade sans succès, et se retirèrent pour y revenir armés de haches; mais ils furent encore repoussés avec perte de trente-deux tués et de plusieurs blessés. Les Portugais n'eurent que six morts.

Les Hollandais se fortifièrent près des retranchements qu'ils attaquèrent, pour la troisième fois, dans la matinée du 27 février, et ils furent encore repoussés avec perte.

Les Portugais étant renforcés par plusieurs compagnies, le gouverneur Antonio d'Albuquerque envoya 500 hommes, dont 200 Indiens, pour attaquer les quartiers de l'ennemi et couper sa communication avec les navires. Ils ne purent réussir dans ce dessein; mais ce mouvement effraya les assaillants, qui se retirèrent (le 28) à bord de leurs navires; et, le 1er mars, le commandant Lichtardt mit à la voile pour Pernambuco.

1634. *Tentative des Portugais pour surprendre le Récif.* Mathias d'Albuquerque, sachant que le commandant hollandais était sorti du port du Récif, le 23 février, avec 3,000 hommes d'infanterie, forma le projet de s'emparer de cette place dégarnie de soldats. Il y avait un endroit où l'on pouvait passer le Rio-Beberibe à la marée basse; mais il était défendu par une *patache* armée de 8 canons et 50 mousquetaires, et protégée par les forts de Diégo Paez et S.-Jorge, d'un côté; et, de l'autre, par les batteries du Récif et du fort de la pointe de la Aseca. Le capitaine *Martim Soares Moreno* fut choisi pour exécuter cette entreprise

hardie, à la tête de 700 (1) soldats et de 200 Indiens, qui devaient tenter le passage de la rivière vers minuit. Chaque soldat portait une devise, afin de se faire reconnaître. Le général divisa ses hommes en deux corps, dont l'un, composé de 200 soldats et 100 Indiens, armés de haches et de grenades, devait assaillir le Récif du côté de l'estacade, tandis que l'autre corps, de 300 hommes et une centaine d'Indiens armés de la même manière, l'attaquerait par la porte. En même tems, pour faire diversion, on devait donner l'alarme aux forts les plus éloignés du Récif, ceux de los Affogados, Taborda et Casimbas de Ambrosio Machada, qui étaient établis de l'autre côté de l'île de S.-Antonio. Afin d'encourager les soldats, le général, quoique malade, se plaça sur le bord de la rivière.

Le 1er mars, vers minuit, une centaine de soldats, avec quelques Indiens, passèrent le gué plutôt à la nage qu'à pied; car ils étaient dans l'eau jusqu'à la poitrine. Étant arrivés à la porte, ils l'assaillirent avec intrépidité et s'emparèrent des premiers ouvrages, ce qui répandit l'alarme dans l'intérieur du fort. Le chef *Centio*, de la compagnie occidentale, qui s'y trouvait avec 200 hommes, se jeta dans une lanche, et passa de l'autre côté de l'île de S.-Antonio. Mais la patache et les forts de Diégo Paez, de S.-Jorge et d'Aseca firent un feu continuel sur le passage de la rivière, ce qui intimida les autres Portugais, et fit retourner sur leurs pas ceux qui l'avaient franchi. Les premiers, qui avaient réussi dans leur dessein, se trouvant au point du jour sans appui, firent leur retraite à travers le même gué, portant les blessés sur leurs épaules.

Prise de la ville de Nazareth par les Hollandais. Pour attirer l'attention des Portugais à Parahyba, le général Sigismond y fit un débarquement, et, pendant cinq jours, travailla à y élever des retranchements. Le 4 mars, l'armada, de 11 navires, remit à la voile, et arriva devant le cap S.-Agustinho. Le fort Nazareth, situé sur le terrain le plus élevé, était défendu par une garnison d'environ 300 hommes de troupes, sous les ordres du sergent-major *Pedro Correa de Gama*, et de 50 miliciens sous le capitaine *Juan Paez de Mello*. Pour empêcher l'ennemi de débarquer à Tapoam, situé à la distance d'une lieue vers le nord, on y

(1) Selon Brito Freyre, 500 seulement.

envoya quatre compagnies qui y firent des tranchées. La batterie de la barre fut garnie de soldats sous le commandement des capitaines *Francisco de Betancourt* et don *Pedro Tavera Sotomayor*. Dans celle de S.-Jorge, plus en dedans, on mit deux canons et quelques soldats sous l'enseigne *Juan Rodriguez Pectana*. La ville de Pontal, qui était située hors de la portée du canon de la barre, était défendue par les habitants, dont la plupart marins, sous deux capitaines, *Amaro de Quéros* et *Jorge Cabral de Camara*.

La flotte hollandaise fut divisée en trois escadres, dont l'une, de 13 navires, 13 lanches et trois pataches, ayant des troupes à bord, arriva à la plage de Tapoam pour y tenter un débarquement; mais elle était trop bien défendue pour le tenter, et la flotte cotoya jusqu'à un endroit, sur la même plage, nommé *As Pedras*, ou les Pierres. Un renfort de 40 hommes arriva du camp, et se joignit à d'autres des quatre compagnies, pour empêcher encore les troupes de débarquer. L'escadre se retira à la distance d'une lieue, après avoir perdu plus d'une centaine d'hommes. Les Portugais n'avaient eu qu'un seul homme tué et deux blessés.

La seconde escadre, composée de onze navires, réussit à entrer par la barre étroite du port du cap, malgré le feu de deux batteries qui la défendaient. Un seul navire, qui avait perdu son gouvernail, fit terre; trois autres s'avancèrent près de Pontal. Les marins, à leur approche, prirent la fuite, laissant le sucre et les provisions au pouvoir de l'ennemi.

La troisième escadre était composée de toutes les lanches, ayant à bord 1,000 hommes, avec Domingo Fernandez Calabar, qui les conduisit, le 5 mars, dans le port, par une ouverture dans le récif, à une demi-lieue au sud de la barre, et si étroite, qu'on croyait qu'un canot ne pouvait y passer.

La première escadre des navires et des barques resta en mer, à la distance d'une demi-lieue de la barre, pour communiquer avec la ville par ce canal. Les Portugais demeurèrent maîtres des redoutes et des forts, et empêchèrent la communication par la barre.

Le 6, le général Mathias d'Albuquerque arriva du camp au quartier du cap Santo-Agustinho avec 300 hommes. Ayant reconnu la position de l'ennemi, il résolut de l'attaquer sur-le-champ, dans la matinée du 7 : ses forces consistaient en 800 hommes, dont 400 miliciens. Il envoya un

détachement avec quelques capitaines d'embuscade par le Rio de los Algodonales, qui coule près de la ville, et entre lequel et la plage de la barre se trouvait un bois si épais, qu'il était presque impénétrable. Ce détachement avait ordre de reconnaître ces endroits, de faire une diversion sur l'ennemi, et d'agir selon les circonstances. Ce général, de son côté, marcha à la tête de ses soldats, par le chemin de la plage, contre les Hollandais, qui s'étaient fortifiés par une tranchée et une estacade. Il enleva une batterie de deux pièces de canon, qui était établie à 80 pas des retranchements. Les Hollandais épouvantés commencèrent à se retirer de la ville, et plusieurs, se jetant à l'eau, nagèrent jusqu'à leurs vaisseaux; d'autres s'enfuirent à l'île de Borges, de l'autre côté de la ville, près et vis-à-vis le canal dont il a été question. En même tems, le détachement portugais s'avança par les bois. Un cri s'éleva parmi leurs compatriotes que des Hollandais y étaient postés pour leur couper leur retraite, et tous, frappés d'une terreur panique, prirent précipitamment la fuite, malgré les efforts du général et de ses officiers pour les détromper et les rallier.

Exposés dans leur fuite au feu des trois navires dont nous avons déjà parlé, 80 furent tués ou blessés (1).

Les Hollandais se hâtèrent de se fortifier dans la ville et dans l'île de Borges, pendant que le général portugais disposait ses forces pour s'emparer de leur flotte, en sortant par le canal étroit de la barre; mais ils trouvèrent moyen de creuser celui qui avait été découvert par Calabar, à une profondeur suffisante pour y faire passer leurs navires, après les avoir déchargés. Les deux commissaires laissèrent 2,000 hommes, pour occuper la ville et les fortifications, sous les ordres du colonel Sigismond, auquel on donna le titre de général, et ils partirent avec deux navires pour la Hollande. Le gouverneur de Parahyba, ayant appris toutes ces nouvelles fâcheuses, envoya deux compagnies à Parahyba.

Le général portugais fit réparer le navire hollandais qui était resté sur le sable au Rio de la Jangada (2), à deux lieues vers le nord entre le port du Récif et la barre du cap, et le fit expédier pour l'Espagne, sous le commandement du capitaine *Francisco Duarte*, qui était chargé de

(1) L'auteur Albuquerque Coello en donne les noms.

(2) Ainsi nommée, d'après l'arbre qui croît sur ses bords.

rendre compte de la perte du cap, et de faire voir la nécessité d'avoir de nouveaux renforts.

Dans la nuit du 18 mars, un détachement hollandais vint de la ville pour reconnaître la tranchée sur la plage, qui était à la distance de cinquante pas de la redoute; mais il fut repoussé avec perte de dix-huit tués et quelques blessés.

Le lieutenant-colonel Biman, qui commandait au Récif, pensa pouvoir s'emparer du camp portugais dans l'absence du général, qui se trouvait, avec sa principale force, à Nazareth. Il sortit, le 30 mars, du fort de los Affogados, avec mille hommes et quelques mortiers, et se fortifia autant que possible par des retranchements. Pour exécuter son projet, il sortit dans la nuit, en face de la partie du camp nommée *la Misericordia*, et protégée par la petite rivière *Paranamirim*. Il réussit à ouvrir une tranchée et à y placer ses mortiers pour jeter des bombes; mais il fut bientôt attaqué par 160 hommes sous les ordres de deux aide-majors, et croyant qu'une force supérieure venait à leur secours, il se retira en hâte, laissant deux mortiers, deux barriques de poudre et d'autres objets. Dans l'attaque et la retraite, il perdit plus de 100 hommes : quelques-uns furent noyés en passant le Rio-Capibaribe.

De son côté, le général portugais, croyant que la garnison de Pontal avait été affaiblie lors de cette expédition, tenta l'attaque, le 31 mars, avec 550 hommes; mais les Hollandais étaient tellement protégés par trois redoutes, par des retranchements et par leurs navires, que les premiers furent forcés de se retirer avec perte de 25 hommes : celle des Hollandais fut de soixante.

Ces derniers, ayant appris que les habitants portugais et les Indiens de Rio-Grande s'étaient retirés vers le Rio de Cuñhau, à la sucrerie où se trouvait le capitaine Alvaro Fregoso d'Albuquerque avec sa compagnie, résolurent de les surprendre. Le 28 avril, ils attaquèrent dans trois endroits à la fois sans succès, et furent forcés de se retirer; mais ils tuèrent 40 Portugais et Indiens qui les poursuivaient.

Afin de mieux dompter les Tapuyas, il fut décidé qu'on les attaquerait chez eux. On choisit 450 hommes pour cet objet, dont 300 Indiens, grands ennemis des Tapuyas. *Duarte Gomez de Silveira*, chef de cette expédition, passant le Rio-Pottengy, rencontra, le 28 mai, 200 hommes qui étaient sortis du fort de Rio-Grande. Une escarmouche eut lieu, dans laquelle les Hollandais perdirent une centaine

d'hommes et furent forcés de se retirer. Deux Portugais furent tués et six blessés. Après cette affaire, Duarte Gomez se décida, à cause des difficultés du chemin, de ne pas aller plus loin, mais de chercher à empêcher ces Indiens de s'unir avec les Hollandais.

Dans la nuit du 18 mai, les Hollandais firent une sortie de la ville du cap S.-Agustinho, pour attaquer la redoute que les Portugais avaient établie sur la plage; mais ils furent repoussés en laissant quelques hommes tués et blessés. Un Portugais fut tué et deux furent blessés.

Le 14 mai, un renfort de 200 vieux soldats de Bahia arriva au cap S.-Agustinho.

Afin de protéger le village de Pojúca, à trois lieues au sud du cap S.-Agustinho, le général y établit quelques nouveaux capitaines d'embuscade. Ce village avait une population de 120 habitants, un couvent de franciscains; et la paroisse renfermait 15 sucreries.

Le 14 août, Domingo Fernandez Calabar arriva, par mer, à Porto-Calvo, où se trouvait le capitaine *Francisco Babelo*, avec quelques soldats, qui l'attaquèrent avec vigueur, lui tuèrent 40 hommes et firent 11 prisonniers. Calabar lui-même fut blessé.

Le 20, deux caravelles de secours, venant de Lisbonne, sous le commandement du capitaine *Baltasar de Rocha Pitta*, ayant à bord 30 hommes chacune et quelques munitions et habillements, arrivèrent, l'une au Rio de Cunha, l'autre à la Parahyba.

Le 22, les Hollandais, avertis que quelques barques et une caravelle étaient sur le point de sortir du port de Cunha, les premières destinées pour la Parahyba, la caravelle pour l'Espagne, résolurent de s'en emparer, ainsi que de la redoute qui défendait ce port. Cinq cents soldats, avec beaucoup de Tapuyas, arrivèrent de Rio-Grande pour cet objet. Le capitaine Frégoso, qui commandait la redoute, n'avait que 22 hommes, dont 14 marins et 8 soldats.

Le 23, on l'attaqua dans la nuit en trois endroits à la fois. Les Tapuyas, effrayés du bruit de l'artillerie, s'enfuirent, et les Hollandais se retirèrent avec plusieurs morts et blessés; mais, à la pointe du jour, ils reconnurent la faiblesse de la redoute et résolurent de l'enlever. La petite garnison se défendit avec grand courage, et tous furent tués, à l'exception de quatre hommes, qui furent ensuite égorgés. Le capitaine avait aussi été frappé d'un coup d'é-

pée; mais la blessure n'étant pas mortelle, on l'amena au Récif, où il resta prisonnier.

En même tems, la caravelle de Rocha Pitta arriva de Parahyba pour secourir la redoute, et les Hollandais se retirèrent à Rio-Grande avec 40 hommes de moins, qu'ils avaient perdus dans cette affaire.

Prise de Parahyba par les Hollandais. Les commissaires hollandais, étant revenus à La Haye, firent connaître à la Compagnie occidentale l'importance de la conquête du Brésil; et on prépara un nouvel armement pour cet objet, qui était composé de 18 navires, ayant à bord 3,000 soldats (1) et beaucoup de munitions et de provisions. Les troupes étaient sous les ordres du colonel *Artisjoski* (2), Polonais de nation. Cette flotte arriva au port du Récif, le 28 octobre, avec des ordres pour le général de s'emparer de la province de Parahyba.

Le 7 novembre, Domingo Fernandez Calabar sortit du Récif avec quatre navires et une patache; et, naviguant vers le Rio-Mamanguape, il y entra et brûla une caravelle qui était déchargée, enleva, à la remorque, une patache avec la moitié de sa cargaison de sucre, et s'en alla avec les deux pataches, laissant les quatre navires pour garder ces parages.

La flotte hollandaise, composée de 29 vaisseaux, ayant à bord 2,000 hommes de troupes, sortit du port du Récif le 25 novembre, et, le 4 décembre, elle parut en vue de Cabo-Blanco, emmenant l'infanterie en 50 grandes barques et lanches suivies d'une patache pour attaquer Parahyba. Cette place avait été fortifiée par le gouverneur Antonio d'Albuquerque de la manière suivante : à l'entrée de la barre du Rio-Parahyba, près le canal du côté du sud, était le fort de Cabédello, qui était pourvu de munitions et de provisions, et défendu par deux compagnies et quelques artilleurs sous les ordres des capitaines *Juan de Matos Cardoso* et *dom Jacinto Arias de la Serna.* De l'autre côté, au nord, et plus éloigné de la barre, se trouvait le fort de S.-Antonio, déjà achevé, excepté ses parapets. Sa

(1) Selon A. Coello. Brito Freyre dit 22 navires et 3,500 soldats.

(2) A. Coello le nomme Cristoval Arquichofle, officier très-brave et très-expérimenté.

défense fut confiée au capitaine *Luiz de Magalhanes*, avec 60 hommes d'artillerie et les munitions et provisions nécessaires. A la distance d'une portée de canon de chacun de ces forts, et au milieu du fleuve, était située l'île de S.-Bento ou Bénitos, sur un banc de sable, en face de la barre où on avait établi une batterie de sept pièces de canon, qui était défendue par 40 hommes sous les ordres du capitaine *Pédro Ferreyra de Barros*. Sur la plage, à la distance de plus de quatre lieues, il y avait plusieurs tranchées et redoutes pour empêcher un débarquement, ainsi que sur les bords du Rio-Grammame (1), au sud du Cabo-Blanco. On avait élevé une autre redoute à la passe de Boisos, laquelle était défendue par le capitaine *Antonio Ferreyra de Lémos*, avec sa compagnie de milice. La ville, située à trois lieues de la barre, près du fleuve, était protégée par quelques retranchements. Il n'y avait que 800 soldats pour la défense de la place, non compris les habitants de la ville, qui montaient à 700.

Le général Mathias d'Albuquerque, instruit du départ et de la destination de cette flotte, fit marcher trois compagnies du camp à la Parahyba, sous les capitaines Simon Cayeyro, Grégorio Guédez de Sotomayor et Jéronymo Péreyra, qui y arrivèrent avant la flotte. Lorenzo Cavalcanti d'Albuquerque fut chargé d'amener au secours les gens de Guiana. Ces gens, et autres employés aux ordres du gouverneur, furent formés en cinq corps et postés sur les différents endroits de la plage où l'ennemi pouvait le plus facilement débarquer. Les trois compagnies du camp furent placées à l'entrée (*enseñada*), connue sous le nom de *Manoel Alvarez*, à plus de quatre lieues au sud de la barre et du fort de Cabédello. A une lieue plus au nord, à l'endroit nommé *Nicolas de los Reyes*, on posta les gens de la ville, sous le capitaine *Manoel de Quiros Sequeyra*. A Jacomé d'Oliveyra, lieu situé à une lieue et demie de l'entrée de Jaguaribe, le gouverneur se plaça avec quelques habitants et ceux de la Goyanna, sous les ordres de Lorenzo Cavalcanti. Enfin, entre ce port et Cabédello, il y avait un autre poste à la pêcherie de *Juan de Matos*, où se trou-

(1) Nommé premièrement *Guaramáma*. Il décharge ses eaux entre Porto-Francez et Cabo-Branco; il est seulement navigable à la marée montante.

vaient les capitaines *D. Gaspar de Valcaçar* et *Domingo d'Arriaga*.

Le 4 décembre, les Hollandais effectuèrent leur débarquement à l'entrée de Jaguaribe, sans autre perte que celle de trois barques et d'une lanche, occasionnée par le ressec de la mer. Le gouverneur fit une résistance inutile, et perdit 45 hommes tués et un plus grand nombre de blessés. La perte des Hollandais fut de 15 hommes tués et de 23 blessés. Le gouverneur trouva cependant moyen d'envoyer des secours au fort de Cabédello, et établit ses quartiers à S.-Antonio.

Le 10, 12 hommes de la garnison du premier furent tués et 20 blessés par les bombes de l'ennemi, qui assiégeait le principal fort et cherchait à gagner la batterie de S.-Bento. A la faveur d'un brouillard épais, une division de la flotte passa la barre; 800 hommes, débarqués sur cette île, s'emparent de la batterie de sept canons, défendue par 40 soldats portugais, dont 26 furent tués. On tourna ces canons contre Cabédello, et, occupant les deux bords de la rivière, on coupa la communication entre les forts et la ville. Les assiégés, ayant perdu en tout 82 hommes et 2 capitaines, et 103 autres étant blessés, perdirent tout espoir de conserver la forteresse, qui se rendit le 19 décembre. Le Condé de Bagnuolo arriva le lendemain à la Hermita de la Guia, à un quart de lieue de S.-Antonio, amenant un renfort de 300 hommes de Pernambuco pour secourir la ville; mais considérant toute résistance inutile, il donna ordre de l'évacuer, et fit brûler les navires marchands qui se trouvaient dans le port. Les soldats enlevèrent aux habitants tout ce qu'ils purent emporter, et se dirigèrent, avec leur capitaine, vers le fort de Nazareth. Le 23, l'autre fort de S.-Antonio se rendit aussi aux mêmes conditions que celui de Cabédello.

Cette victoire fut achetée par la perte de 600 hommes. Antonio d'Albuquerque se retira à Pernambuco, et Sigismond entra dans la ville de Parahyba (1). Ceux de l'inté-

(1) Parahyba ou Paraiba (*Paraibum*), cité de la province du même nom, située à trois lieues au-dessus de l'embouchure du Rio-Parahyba, d'où il tire son nom, près du confluent de l'Unhaby. Les Espagnols avaient donné (1583) à cette ville le nom de *Felippea*, qui fut changé par les Hollandais en celui de *Frederica*, en l'honneur du prince d'Orange. On lui donna

rieur de la province ne firent plus de résistance. Les populations de Rio-Grande se rendirent aussi, ainsi que celle du district d'Itamaracà. Après ces succès, Sigismond retourna en triomphe au Récif (1).

1634. Les agents de la Compagnie, voulant ramener la population qui abandonnait le pays à l'approche des Hollandais, publièrent, le 26 décembre, une espèce de déclaration portant : 1° qu'on laisserait aux habitants la liberté de conscience et l'usage de leurs églises ; 2° qu'on leur rendrait bonne justice, et qu'on les défendrait en cas d'attaque, de quelque part qu'elle vînt ; 3° qu'ils auraient la pleine et entière jouissance de leurs biens ; 4° qu'ils ne payeraient aucun droit ou impôt nouveau, autre que la dîme et les droits ordinaires d'importation ; 5° la libre possession de leurs richesses, tant en bestiaux qu'en esclaves, leur était garantie ; on devait même leur fournir ceux dont ils auraient besoin, et leur restituer les esclaves fugitifs ; 6° on fournirait les bâtiments et moyens de transport nécessaires à ceux qui voudraient se déplacer ; 7° dans le cas où le pays serait repris, tous les secours seraient donnés pour se sauver et s'embarquer ; 8° ceux qui voulaient reconnaître l'autorité des Hollandais devaient prêter, en personne, serment de fidélité ; 9° les enrôlements ne pourraient être que volontaires ;

---

pour armes un *pain de sucre*, par allusion à l'excellente qualité de cette denrée qu'on y manufacturait. Aux environs se trouvaient alors vingt sucreries. Les principales rues sont larges et pavées ; les maisons n'ont qu'un étage, et quelques-unes seulement ont des vitres. Cette ville possède une église, une *misericordia*, un hôpital, trois couvents, cinq *hermidas*, des professeurs de premières lettres et de latin. L'ancien collége des jésuites sert de palais aux gouverneurs. La rivière, qui a un mille de largeur, forme un bon port pour des sumaques ; elle est défendue par deux forteresses. Cette ville compte environ 3,000 habitants. En 1813, un *juiz de fora* y fut établi. Les grands propriétaires y séjournent pendant la saison des pluies. (Cor. Braz., II, XV. *Provincia da Parahyba.*)

(1) Rocha Pitta ne donne presque aucun renseignement sur les événements de cette année.

Albuquerque Coello, *Memorias Diarias de la guerra del Brazil*, etc.

Castrioto Lusitano, part. I, liv. III, num. 57-75.

Barlæus, *Res gestæ*, etc., p. 73-7.

History of Brazil, par M. Southey.

10° les délits ne seraient punis que suivant les lois ; 11° si les Portugais avaient quelques démêlés entre eux, il leur serait donné un juge de leur nation ; 12° enfin, il était permis de porter des armes pour se défendre.

Il ne se présenta d'abord que très-peu de gens pour accepter ce règlement ; mais, le 9 janvier suivant, huit des principaux habitants de Parahyba y donnèrent leur adhésion, et leur exemple fut suivi de beaucoup d'autres (1).

Campagne de 1635. Les Hollandais victorieux se déterminèrent à s'emparer de Nazareth et du camp royal qui restaient encore aux Portugais. Le 7 février, Artijoski marcha à la tête de 3,000 hommes de Parahyba vers Goyanna et Pernambuco. En même tems, le général Sigismond sortit du Récif avec 2,000 hommes de troupes et 500 Indiens de Parahyba et Rio-Grande, et se dirigea dans l'intérieur du pays sur Gararapès et Santa-Ana, près l'établissement et la paroisse nommée la Moribéca, à quatre lieues du camp et trois du fort de los Affogados. Cet endroit renfermait 100 habitants y compris ceux qui s'enfuirent de Parahyba. Le général portugais prit position, avec ses capitaines et 300 hommes, à l'établissement de S.-Antonio, où se retirèrent devant l'ennemi les deux corps de 100 et de 80 hommes qui avaient été envoyés pour la défense de S.-Lourenço et de Santa-Ana. La force des Hollandais étant de 5,500 hommes avec des Indiens ; et celle des Portugais si petite, ces derniers n'osèrent risquer le combat.

Le camp royal était défendu par 450 hommes, sous Andrès Marin, lieutenant-général d'artillerie. Le fort de Nazareth et le cabo S.-Agustinho étaient gardés par 600 hommes, sous deux gouverneurs. le sergent-major de l'État, *Pédro Correa de Gama* et celui du régiment de Portugal, *Luiz Barbalho*. Le 3 mars, le général hollandais s'approcha du camp et du cap. Le même jour, le général Mathias d'Albuquerque, avec 300 hommes, occupa Villa-Fermosa, dans le district de Sérinhaem, afin de pouvoir secourir les places assiégées, et protéger les renforts qui pourraient venir d'Espagne par les rivières de Fermosa et Sérinhaem. Le général Sigismond prit position à la sucrerie de los Algodonales de Miguel-Paez, à une lieue du fort de Nazareth, où il se défendit par des tranchées et par des embarcations légères. Le

(1) Le Clerc, *Histoire des Provinces-Unies*, tom. II, liv. XI.

colonel Artisjoski, avec le reste de l'armée d'environ 3,000 hommes, s'établit à la sucrerie de Francisco-Montéro, à la distance d'une portée de canon du camp royal et sur ses derrières. Andrès Marin, avec 200 hommes, essaya en vain, pendant une heure, d'empêcher cette manœuvre.

Le 4 mars, ce colonel occupa la sucrerie de Marcos Andrès, à la même distance du camp; et, en face, dans la situation la plus commode pour conserver la communication avec le fort de los Affogados. Le 5, il se porta à la passe de Fidalgo, à une portée de fusil du camp et du côté portugais du Rio-Capibaribe, malgré les efforts des assiégés pendant trois heures. Dans cette position, il pouvait protéger l'arrivage des munitions et des provisions envoyées par cette rivière. D'après la proposition du comte de Bagnuolo, le général portugais résolut d'établir un poste à Porto-Calvo, à seize lieues plus au sud et vingt-cinq du cap S.-Agustinho. En conséquence, le comte partit, le 8, pour cet endroit, avec 200 hommes, et y étant arrivé, le 12, il commença à retrancher la vieille église. Le général, étant renforcé par une centaine de miliciens et les Indiens du capitaine-major Antonio-Félipe Camaram, cherchait à se fortifier et à couper les chemins, lorsqu'un détachement de 1,000 hommes arriva à Pindova, sucrerie établie à une lieue de Villa-Fermosa. Quatre cents d'entr'eux, qui cherchèrent à pénétrer par un sentier, furent repoussés avec perte par une centaine de Portugais et quelques Indiens. Il était essentiel de fournir des provisions au camp et à S.-Agustinho. Pour cet objet, le général fit réparer trois barques qui se trouvaient dans le Rio de Sérinhaem qui coule près de Villa-Fermosa, et réussit à secourir le cap; mais il était plus difficile de faire la même chose pour le camp, car les Hollandais occupaient tout le pays depuis Villa-Fermosa jusqu'au Rio Grande, plus de soixante-dix lieues vers le nord. Néanmoins, par le moyen des habitants, ils purent se procurer des provisions. Le 7, 500 soldats hollandais arrivèrent à Aybu, petit endroit situé à une portée de fusil, au nord du même cap, pour brûler une barque qui s'y trouvait; mais ils ne réussirent pas et furent repoussés, avec perte, par 200 hommes qui sortirent du fort de Nazareth sous le sergent-major Luiz Barbalho.

Le 11, les Hollandais cherchant, dans la nuit, à s'emparer d'un retranchement près du fort de Nazareth, furent encore repoussés, avec perte d'une trentaine d'hommes.

Dans la nuit du 13, ils renouvelèrent l'attaque sans succès et perdirent quarante hommes. Trois de ceux qui défendaient la tranchée furent tués. Dans la nuit du 20 mars, les Hollandais établirent un autre poste, dans une situation favorable, et s'empressèrent de le fortifier. Le lendemain matin, Andrès Marin sortit avec deux cent trente hommes, pour les en chasser, et après six heures de combat, les força de se retirer après leur avoir tué une centaine d'hommes et blessé un plus grand nombre. Les Portugais n'eurent que six tués et huit blessés. N'ayant pas assez de monde pour fortifier ce poste, on détruisit les fortifications que les Hollandais avaient établies. A cette époque, les Portugais n'avaient plus que soixante-douze barils de poudre de cent livres chacun.

Les Hollandais, ayant reconnu l'importance de ce poste pour la protection du camp, s'avancèrent encore le 27, au nombre de 1,500, pour s'en emparer. Le gouverneur fit sortir les mêmes hommes à leur rencontre, et après une lutte de sept heures, les premiers en prirent possession après avoir perdu 120 hommes. Les Portugais n'avaient eu que sept des leurs tués et quinze blessés. Les Hollandais y établirent promptement trois pièces de canon, et trois autres à la passe de Fidalgo pour tirer contre la place.

En même tems, l'amiral hollandais Lichtart étant informé que le comte Bagnuolo se fortifiait à Porto-Calvo, s'y rendit avec 600 hommes pris en partie de ses navires à la Barra-Grande et en partie de sa garnison. Le comte Bagnuolo alla à leur rencontre avec 200 hommes et quelques miliciens du pays ; mais il fut vaincu et obligé de se retirer par le Rio de las Pédras jusqu'à la Laguna del Norte, située à 19 lieues au sud, où il arriva le 21 mars. Le capitaine D. Fernando de la Riba Aguéro, qu'il avait expédié, avec 40 hommes, pour gagner une petite colline, se sauva et arriva à Villa-Fermosa.

Les Hollandais, en possession de Porto-Calvo, s'empressèrent de fortifier l'ancienne et la nouvelle église et deux grandes maisons aux environs de la première, situées sur une éminence. On construisit une muraille en terre avec un fossé et une estacade. On mit de l'artillerie aux quatre angles, et on y laissa une garnison de 500 hommes qui forcèrent les habitants de ce district à leur fournir des provisions.

Le général hollandais, jugeant qu'il y avait peu de monde à Villa-Fermosa, résolut de l'attaquer. Il expédia, pour

cet objet, 800 hommes d'élite sous le commandement du sergent-major *Andrès Zon*, qui arriva, le 11 avril, à un poste à une lieue de la ville d'où il avait été repoussé le 18 mars. Ce poste était défendu par 80 hommes, sous les ordres du capitaine Alonço d'Albuquerque, et quelques Indiens sous les capitaines Antonio Cardoso et Juan d'Almeyda. Ayant pris les armes et averti le général de l'approche de cette force, ils se retirèrent de ce lieu, qu'ils ne pouvaient défendre, par le Rio-Sérinhaem, et se joignirent au corps du général qui avait traversé la rivière plus haut. Attaqués par l'ennemi, ces derniers résistèrent depuis dix heures du matin jusqu'au couché du soleil, et l'empêchèrent de s'emparer de la ville. Il se retira, laissant plus de 120 morts et 70 blessés. Dix Portugais furent tués et 22 blessés. Parmi les premiers se trouvèrent le capitaine *Antonio Andrès*, officier d'un grand mérite, qui avait servi depuis le commencement de la guerre, et *Estevam Velho*, qui avait perdu dans cette lutte deux frères et un beau-frère.

Le 30 avril, la garnison de Villa-Fermosa, renforcée par quelques compagnies de la Laguna, comptait environ 300 hommes. Les historiens portugais ont célébré l'héroïsme de *Maria de Sousa*, mère d'*Estevam Velho*, et femme de *Gonçalo Velho*, d'une des familles les plus distinguées de Pernambuco. Ayant reçu la nouvelle de la mort de son troisième fils, elle appela près d'elle les deux qui lui restaient, dont l'un avait 14 ans et l'autre 12, et leur dit: « Aujourd'hui, mes fils, nous apprenons, votre père et moi, » la mort de votre frère Estevam. Déjà, dans cette guerre, » nous avons perdu trois enfants et notre gendre. Cependant, » nous ne voulons pas que vous évitiez le péril; au contraire, » vous devez l'affronter. Allez ceindre l'épée et sacrifier votre » vie, avec le même honneur que votre frère, pour notre » Dieu, notre roi et notre patrie ».

Le 4 mai, le général hollandais reprit ses opérations contre le cap S.-Agustinho, et un détachement réussit à escalader un réduit établi dans la maison de Juam Paez Barréto, malgré les efforts du capitaine D. Jéronimo de Loma. Le sergent-major Luiz Barbalho, vint à son secours avec un détachement du fort de Nazareth, et les Hollandais furent de nouveau chassés avec perte de 45 tués et beaucoup de blessés.

Le 18, ils furent encore repoussés avec perte de 18

hommes, dans une tentative pour s'emparer d'une tranchée remplie d'eau, à une portée de fusil du fort de Nazareth.

Le 1er avril, le colonel Artisjoski commença à resserrer le camp, par l'occupation des maisons de Jéronimo Paez, qui en étaient à portée d'arquebuse. Il y établit son quartier-général, et, pendant la nuit, s'avança jusqu'à la Roche de Paez. à portée de pistolet du camp et y établit une redoute. avec une grande estacade couronnée de gabions (*cestillos*).

Le gouverneur fit sortir 50 hommes, sous le commandement de deux capitaines d'embuscades pour attaquer deux compagnies ennemies qui se trouvaient dans le bois voisin. En même tems, plusieurs pièces de bronze chargées de balles de fusil, de pierres et de clous, firent feu sur eux, et les forcèrent à se retirer après avoir eu 140 hommes tués ou blessés. Parmi les derniers se trouvait le colonel.

Le général portugais chercha à faire entrer des provisions dans le fort de Nazareth, et envoya dans ce but l'aide Atilano Gonzalès, avec quelques gens et quarante-quatre bœufs, mais il ne put y réussir, attendu que l'ennemi avait 300 hommes au pont de la Tatuoca. Il avait aussi plusieurs navires près du cap et de l'île de S.-Alexo, à un quart de lieue de la bouche des rivières, Sérinhaem et Fermosa qui y coupaient les communications. Néanmoins, le même Gonzalès, avec huit mousquetaires, trouva moyen, dans la nuit du 20 mai, de passer dans une barque chargée de provisions pour alimenter Nazareth pendant quelques jours.

Pendant ce tems, deux batteries de l'ennemi tiraient constamment contre le camp, et y tuaient et blessaient beaucoup de monde. A la redoute qu'on avait établie, dans la nuit du 15 avril, on avait dressé trois mortiers pour jeter des bombes dont la fumée pestilentielle avait presque suffoqué le gouverneur. On continua l'attaque plus de trente-cinq jours. Le gouverneur fit creuser un trou dans la place d'armes pour y mettre les blessés, la poudre et les munitions, et fit travailler jour et nuit à élever des parapets. Les provisions de bouche étaient presque épuisées, et il était très-difficile de s'en procurer. L'ennemi, qui occupait le pays situé entre le fort Nazareth et le camp, punissait de mort ceux qui voulaient y porter des secours et donnait la liberté aux esclaves qui les dénonçaient. Les assiégés se virent ré-

duits à manger des cuirs, des chiens, des chats et des souris.

Dans cette extrémité, le gouverneur Andrès Marin fut obligé de capituler après avoir soutenu le siége pendant trois mois et trois jours. Le 6 juin, la garnison sortit, avec les honneurs de la guerre et la facilité de s'embarquer pour les îles espagnoles. Les malheureux colons, qui n'étaient pas compris dans la capitulation, furent considérés comme traîtres envers le prince d'Orange, et forcés d'acheter leur liberté avec des rançons. Antonio de Freytas et un autre furent mis à la torture pour n'avoir pas fourni la somme exigée (1). Par ce moyen, les Hollandais ramassèrent une somme de 28,000 écus. Ils perdirent dans ce siége plus de 1,000 hommes et 700 furent blessés. Les Portugais comptaient une centaine de morts et 140 blessés. Les fortifications du camp furent rasées et l'artillerie transportée au Récif.

Le général hollandais, ayant démoli le camp, concentra ses forces autour du fort de Nazareth. Le général Mathias d'Albuquerque trouva moyen d'y faire entrer quelques secours par les *jangadas* ou radeaux indiens, qui ne pouvaient porter qu'une demi-fanègue (2) de riz.

Le 25 juillet, un secours, envoyé par le comte Bagnuolo, avertit le général, que deux caravelles, commandées par les capitaines *Paulo de Parada* et *Sebastiam de Lucena,* venaient d'arriver à Villa-Fermosa avec quelques munitions, et portant la nouvelle que l'Armada, composée d'une escadre de Castille et d'une autre de Portugal, qui n'avait pu partir en mars, ne mettrait à la voile qu'en mai; et que, par conséquent, il serait convenable de réunir toutes les forces aux Lagunes, afin de mieux se communiquer et mettre à exécution les ordres du roi; que le camp étant perdu, le fort du cap ne pouvait tenir plus long tems, et qu'il n'y avait pas de passage plus commode que celui des Lagunes. Le général tint un Conseil de guerre qui se décida en faveur de ce projet; et le fort de Nazareth se rendit, le 2 juillet, sous les mêmes conditions que celles accordées aux troupes du camp.

---

(1) *Con los pobres moradores que hallaron en el Real cesaron de fiereza de barbaros e empiedad de Hereges i ambicion de mercaderes.* (Memorias Diarias, etc.)

(2) La *fanga* ou fanègue contient 53,332 litres.

Le général proposa alors d'évacuer cette partie du territoire de Pernambuco, et de protéger la retraite de tous ceux qui voudraient émigrer. Le nombre des habitants était de 3,000; celui des Indiens, 4.000. Les soldats réguliers n'étaient que de 200; ceux d'embuscade comptaient une centaine d'hommes et quelques Indiens sous le commandement de leur capitaine-major Antonio-Félipe Camaram. La marche de Villa-Fermosa à Porto-Calvo fut réglée de la manière suivante. Soixante Indiens, sous les capitaines Antonio Cardoso et Juan d'Almeyda, prirent le devant pour frayer le chemin. Une partie des troupes suivit, conduites par six capitaines. Ensuite, les habitants avec leurs bestiaux, leurs esclaves et deux cents charrettes escortés par le reste des troupes, sous sept capitaines, armées de fusils et d'arquebuses, formèrent l'arrière-garde.

La nuit avant d'arriver à Porto-Calvo, un des habitants, nommé *Sébastiam de Soto*, qui y était resté avec les Hollandais, vint dire secrètement qu'il n'y avait là que trois cent cinquante hommes, mais qu'on attendait un renfort. Le commandant portugais s'arrêta à une petite distance de la ville. Soto s'offrit au gouverneur de la place, le sergent-major *Alexandre Picard*, pour aller reconnaître l'ennemi; et informa Mathias, par une lettre, que Domingo-Fernandez Calabar était arrivé, la veille, avec un renfort de deux cents hommes; mais il l'invita, en même tems, à profiter des moyens que Soto lui préparait. Le messager retourna au galop, pour avertir Picard que c'était une poignée de soldats et d'Indiens envoyés pour l'empêcher d'occuper la Passe. Les Hollandais avaient trois cents hommes à la Barra-Grande, à quatre ou cinq lieues de Porto-Calvo.

Le général portugais s'arrêta, le 12 juillet, à la hauteur d'Amador Alvarez, à la portée de canon de la ville, où il plaça deux embuscades de cinquante hommes de chaque côté du chemin. Picard, d'après l'avis de Soto, sortit avec deux cents hommes; mais attaqué à l'improviste, des deux côtés par les deux détachements, il fut repoussé avec perte de cinquante soldats. Les Portugais le poursuivirent jusqu'aux fortifications auxquelles on travaillait depuis quatre mois. Celle qui dominait les autres, était la vieille église fortifiée, comme on l'a dit plus haut. Pour l'assaillir, il n'y avait ni mantelets pour couvrir les hommes, ni grenades pour incendier, ni haches pour rompre les estacades, ni fascines pour combler les fossés, ni

échelles pour escalader la muraille, mais la valeur brave tout. Avant le coucher du soleil, les soldats étaient maîtres du fort, qui était défendu par quatre-vingts mousquetaires et trente carabiniers. Les Hollandais avaient déjà perdu une centaine d'hommes tués, quarante-six prisonniers, six pièces de canon, quelques munitions, des armes et des provisions.

Encouragés par ce succès, les Portugais s'étant avancés imprudemment pour attaquer les deux maisons fortifiées et la nouvelle église, une vingtaine d'Indiens et de blancs furent tués et quatre-vingts blessés.

On s'empara également d'une redoute, défendue par une vingtaine d'hommes, qui servait à protéger les secours qui venaient par le Rio de las Pédras. Ensuite, on resserra les fortifications qui, faute d'eau, ne pouvaient tenir plus de quelques jours. On continua à travailler aux retranchements pendant les 13, 14, 15, 16 et 17 juillet. Le 18, on prépara des fagots goudronnés avec lesquels on incendia l'une des maisons fortifiées. Plusieurs de ceux qui la défendaient y perdirent la vie; les autres se sauvèrent dans l'autre maison retranchée, avec ceux qui se trouvaient dans la nouvelle église.

Le 19, Picard envoya un tambour au commandant portugais, en lui proposant de capituler, sous condition de sortir sans drapeaux, mais avec armes et tout ce qu'on pouvait porter dans les havresacs; de se rendre à la Bahia, pour s'y embarquer pour l'Espagne, et de là passer en Hollande. Le gouverneur Picard voulut aussi sauver Calabar; mais le général portugais s'y refusa.

Alors ce mulâtre, prévoyant son sort, conseilla au gouverneur d'accepter les conditions proposées, disant avec un grand courage : «N'hésitez point, seigneur, à prononcer sur » mon sort, car je ne veux pas abandonner la voie du salut » que Dieu m'a enseignée dans son immense bonté et dans » sa miséricorde infinie ».

Le gouverneur, deux capitaines et les autres officiers, avec 360 hommes armés, 27 blessés et infirmes, et huit femmes sortirent de la place. Le nombre des Portugais n'était que de 140, les Indiens non compris. Les Hollandais furent désarmés et envoyés aux Lagunes, en troupes de dix à vingt. Le 20, le général portuguais proposa leur échange contre ceux qui avaient été pris au fort et au cap S.-Agustinho; mais le commandant hollandais ne voulut pas y con-

sentir. Le 22, Domingo-Fernandez Calabar subit la punition de son infidélité. Il fut pendu et écartelé, et sa tête et ses membres exposés sur les palissades de la ville qui lui avait donné naissance. C'était un mulâtre adroit, courageux, et d'inclination perverse. Il avait passé à l'ennemi au commencement de l'année 1632; créé capitaine et ensuite sergent-major, il avait dirigé toutes les incursions faites par les Hollandais dans l'intérieur de la campagne, ainsi que les expéditions contre Itamaracà, Rio-Grande et Parahyba, qui avaient été si funestes aux Portugais.

Le général fit aussi pendre Manoel de Castro, qui avait servi l'ennemi en qualité d'*alguazil* ou sbire à Porto-Calvo. Il récompensa Sébastiam de Soto, en le nommant enseigne du capitaine Alonso d'Albuquerque.

A cette époque, les Hollandais avaient 4,000 hommes en campagne, et se trouvaient maîtres de tous les ports de la côte, qui étaient gardés par 50 navires.

Albuquerque, après avoir fait raser les fortifications de Porto-Calvo et enfoui les canons dans les bois, partit, le 23, pour les Lagunes. Chemin fesant, il rencontra, sur le Rio de S.-Antonio-Grande, à six lieues des Lagunes, les capitaines *Paulo de Parada* et *Sébastiaõ de Lucena*, qui étaient arrivés de Lisbonne avec des dépêches, sur un navire ayant à bord le successeur de Mathias d'Albuquerque.

Les émigrés qui l'avaient accompagné, étant arrivés aux Lagunes, se dispersèrent pour aller à Bahia ou à Rio de Janéiro.

Le 29, le général arriva à la Lagune du nord, où se trouvait le comte de Bagnuolo. Il conféra avec lui, touchant les ordres du roi; et, en attendant des secours, il fut décidé qu'on occuperait la Lagune du sud, qu'on pouvait d'autant mieux défendre, qu'elle était située entre les trois forts de Jaraguá, des Lagunes et des Français.

Le général y entra, le 2 août, avec 400 Portugais et des Indiens, et commença à s'y fortifier. Le 15, le colonel Christoval Artisjoskí arriva, avec 2,000 soldats, pour occuper Péripueyra, situation élevée sur la côte, à quarante lieues au sud du Récif, à huit des Lagunes et deux du passage de Poço, placé à six lieues vers le nord. Il établit une redoute sur une hauteur, près de l'ermitage de S.-Gonçalo, et une autre sur la plage pour couper la communication avec les habitants de la campagne.

Le 28 août, le général fit partir pour l'Espagne l'une des caravelles commandées par le capitaine Sébastiam de Lucéna, afin d'informer le roi de la perte des forts de Réal et du cap S.-Agustinho et de la prise de Porto-Calvo.

Le 25 septembre, le gouverneur de Parahyba, Antonio d'Albuquerque, passa dans une barque à Maranham, pour s'embarquer pour les Indes espagnoles, et, de là, retourner en Espagne.

Le 4 octobre, le général envoya Juan d'Amorin et Bétancourt, capitaine d'embuscade, avec 30 hommes, pour reconnaître le pays. Arrivé près de Cammaragibe, district de la paroisse de Porto-Calvo, et situé à quatre lieues de la ville du même nom, il se trouva en vue d'une sucrerie, où il y avait cinq Hollandais et un commerçant qui trafiquait avec les habitants du pays. Il attaqua cet établissement, tua trois hommes et amena les autres prisonniers, avec beaucoup de marchandises. Ils fournirent des renseignements concernant les forces et les projets des Hollandais.

Reprise de l'île de Fernando de Noronha. Cette île offrant havre commode et un endroit de rafraîchissement pour les Hollandais, une flotte de quatorze navires, sous *Cornelis Jol*, fut expédiée du Récif pour s'en emparer. Après un siége de douze jours, l'île tomba en son pouvoir (1). Il y laissa quelques navires et reprit la mer pour chercher la flotte du Mexique. Il la rencontra dans le canal de Bahama ou Pan de Cabanas, et l'attaqua avec avantage ; mais il perdit la victoire par suite de l'insubordination de ses capitaines, qui refusèrent d'obéir à un amiral qui avait été corsaire.

Nouvelle expédition espagnole et portugaise. La Cour d'Espagne, voulant reprendre Pernambuco, équipa une flotte de 20 voiles, ayant à bord 1,700 hommes. Le général de l'escadre de Castille, était *D. Lope d'Hozes* et *Cordova ;* l'amiral, *D. Joseph de Meneses*. Le général de celle de Portugal, était *D. Rodrigo Lobo,* et *Juam de Sequeyra Varijam* l'amiral. La flotte partit de Lisbonne le 7 septembre, ayant à bord *D. Luiz de Roxas e Borja*, mestre-de-camp du commandant en chef, *D. Antonio d'Avila y Toledo*, successeur de Mathias d'Albuquerque, et *Pedro da Sylva* pour remplacer Diogo Luiz d'Oliveyra, en qualité

(1) Voyez l'année 1628.

de capitaine-général du Brésil, à la Bahia. Cette flotte toucha à l'île de Cabo-Verde, où quelques hommes succombèrent à la maladie, et elle arriva, le 26 novembre, en vue du Récif. Il y avait neuf navires prêts à partir pour la Hollande, chargés de tabac, coton, gingembre et bois de Brésil, et n'ayant chacun que cinq à six hommes à bord; mais l'eau, d'après les renseignements du pilote, n'était pas assez profonde pour permettre de les attaquer.

Le 30 novembre, les Portugais abordèrent à la pointe de Jaraguá, pour mettre à terre les hommes et les munitions. A cette époque, les forces hollandaises étaient disséminées sur une étendue de 100 lieues de côte, depuis Péripueira jusqu'à Pottengy. Sigismond n'avait que 200 hommes dans la capitale, et lorsqu'il aperçut les vaisseaux, il s'écria qu'il était perdu. La flotte se dirigea vers le cap S.-Agustinho, près duquel les commandants apprirent la faiblesse des troupes qui leur étaient opposées; mais le mauvais tems les empêcha d'y débarquer. Bagnuolo conseilla à Hôzes de s'arrêter au Rio de Sérinhaem; mais celui-ci refusa, et continua son voyage jusqu'à la barre des Lagunes (1).

Le 6 janvier 1636, le mestre-de camp prit le commandement des troupes, et marcha à la rencontre de l'ennemi avec 1,400 hommes, non compris les Indiens, sous le capitaine-major Antonio-Félipe Camaram, auquel la Cour de Portugal avait accordé le titre de *dom*. Plusieurs de ses capitaines, étant malades, ne purent l'accompagner. Chaque soldat portait ses provisions, et la marche était rendue très-pénible par la difficulté des chemins. Poursuivant sa route, le commandant rencontra deux soldats de l'enseigne Sebastiam de Soto, qui l'informèrent que le général Schoppe, avec 600 hommes, avait pris possession de Porto-Calvo, et que, pour empêcher toute communication entre l'armée portugaise et les habitants du pays, il avait donné ordre à ces derniers, qui peuplaient le district au sud de cette ville,

---

(1) *Memorias Diarias de la guerra del Brazil*, año 1635.
Rocha Pitta, *America Portugueza*, no. 104-7. Cet auteur parle seulement de cette nouvelle expédition et de l'arrivée du nouveau gouverneur.
Giuseppe, *Delle guerre del Brazile*, part. I, liv. V et VI.
Barlæus, p. 77.
Castrioto Lusitano, part. I, liv. III, num. 76-105.
History of Brazil, par M. Southey, chap. 15 et 16.

de se retirer vers le nord. De Roxas expédia le capitaine Francisco Rabelo, avec deux compagnies, pour retenir le général hollandais jusqu'à son arrivée, mais celui ci, averti de son approche, se retira à la Barra-Grande, éloignée de cinq lieues. Rabelo poursuivit (le 15) un corps de quarante cavaliers, et en tua vingt-huit.

Le 16, le commandant portugais, ayant appris que Sigismond avait débarqué des hommes à ce port, et qu'Artisjoski était sorti de ses retranchemens, à Péripueyra, avec 1,500 hommes, laissa 500 hommes à Porto-Calvo, et marcha à sa rencontre avec 800 hommes et les Indiens, sous leur capitaine. Le 17, à l'entrée de la nuit, il arriva en vue de l'ennemi, avec lequel il eut quelques escarmouches, qui lui firent apercevoir combien la manière de faire la guerre dans les bois était différente de celle employée en Europe. Ses officiers lui conseillèrent de ne pas risquer un combat inégal contre des forces supérieures, et l'engagèrent à attendre les troupes de Porto-Calvo. Il y consentit; mais au point du jour, étant provoqué par l'ennemi, qui avait pris position dans une plaine étroite protégée par des bois, il livra bataille et gagna quelqu'avantage; mais, ayant donné ordre d'attendre les renforts, ce commandement fut mal compris, et tous ses soldats se trouvèrent bientôt dans le plus grand désordre, excepté ceux qui étaient armés de piques. Le général descendit alors de cheval pour encourager ses troupes; mais à peine eût-il mis pied à terre, qu'il fut atteint d'une balle à la jambe, et, un instant après, frappé mortellement par une autre à la poitrine. Il était âgé de cinquante-deux ans. La perte des Portugais fut de 33 tués et 38 blessés. Celle des Hollandais monta à plus de 200 hommes. Artisjoski, manquant de provisions, se retira à Péripueyra, emmenant prisonnier Hector de la Calchi, sergent-major des Napolitains.

Le lieutenant-général, *Manoel Dias d'Andrada*, s'était avancé à une lieue de Porto-Calvo, avec 300 hommes, lorsqu'il apprit la défaite et la mort de Roxas. Il retourna à cette place, qu'il fortifia. Le 19, il ouvrit les lettres du roi, du 30 janvier 1635, concernant le successeur de Roxas, qui était le comte de Bagnuolo. Les soldats et les habitants murmurèrent et voulurent forcer Andrada à prendre le commandement. De leur côté, ceux de Lagoa s'opposèrent aussi à la nomination royale, et prièrent Duarte d'Albuquerque d'exercer l'autorité civile et militaire; mais celui-ci refusa, et, par son influence, apaisa cette mutinerie. Le

comte de Bagnuolo avertit le capitaine-général Pédro de Silva, et les généraux des flottes D. Lope d'Hozès et D. Rodrigo Lobo, qui se trouvaient dans la baie de Todos Santos, de la mort de don Luiz de Roxas et de sa nomination. En même tems, il leur proposa un moyen de faire beaucoup de mal à l'ennemi, en courant la côte de Pernambuco, où il y avait alors peu de navires et de soldats. Ce projet fut approuvé; mais il ne put être mis à exécution, attendu que le général D. Lope reçut l'ordre de partir de suite pour Curaçoa, avec Diégo Luiz d'Oliveyra, afin d'expulser les Hollandais de cette île.

Bagnuolo fit partir du port de Lagunas une patache, qui fut prise par les Hollandais, à la hauteur des îles Tercères. Ensuite, il construisit un fort à l'établissement de la Lagune du nord, pour y mettre les pièces d'artillerie et les munitions qu'on pourrait ramasser, et nomma le capitaine Alonso d'Albuquerque gouverneur de cette place, où il laissa 300 hommes.

Le 15 mars, le comte partit pour Porto-Calvo, où il arriva le 19, et ayant passé une revue de ses troupes, il trouva un effectif de 1,800 soldats, non compris les Indiens, sous les ordres de D. Antonio-Félipe Camaram.

Bagnuolo détacha le lieutenant *Manoel Diaz d'Andrada*, avec 400 hommes, et Camaram, avec des Indiens, pour occuper et fortifier un poste vers le sud, près le Rio-Una, en face du village de S.-Gonçalo, à dix lieues de Porto-Calvo et à six de Villa-Fermosa. En même tems, il envoya le sergent-major *Martim Ferreyra* pour gouverner le quartier de la Lagune, et appela auprès de lui Alonso d'Albuquerque, qu'il y avait laissé.

De ce poste, on fit des incursions dans le Sérinhaem, district de Villa-Fermosa, où l'on tua beaucoup d'ennemis. Le capitaine d'embuscade, *Antonio Becerra*, avec son aide *Sebastiam de Soto*, et quelques soldats, pénétrèrent dans une maison de campagne, où se trouvaient le sergent-major-général hollandais *Andrès Zon*, et trois de ses officiers; on tua ceux-ci; mais le premier s'échappa par une fenêtre, abandonnant son épée et son chapeau.

Le 12 avril, Duarte d'Albuquerque changea le nom de Porto-Calvo en celui de *Villa de Buen Successo*, lui accordant une juridiction, conformément aux pouvoirs et priviléges conférés par le roi. En même tems, il donna le nom de *Villa de la Madalena* à l'établissement de la Lagune du

sud, et celui de *S.-Francisco* à celui sur la rivière du même nom.

Le 14, le capitaine Francisco Rabélo fit une autre course, avec 450 hommes, dont 200 Indiens, par une nouvelle route, à travers les bois, et revint avec de la poudre et des munitions qu'il avait enlevées. Un autre détachement pénétra dans la sucrerie de Juan Paez Barretto, à deux lieues du cap S.-Agustinho, dans l'intérieur du pays, laquelle était gardée par 70 Hollandais, qui se retirèrent dans l'église, où 30 furent tués; les autres se rendirent.

Encouragé par ces succès, le comte de Bagnuolo entra en campagne lui-même pour ravager le pays, en attaquant les établissements de sucrerie sans faire aucun quartier; mais le capitaine Rabélo, s'étant avancé imprudemment jusqu'à S.-Lourenço, village de l'intérieur, à cinq lieues du Récif, il rencontra un corps de 800 hommes, soldats et marins, commandés par Jacob Estacor. Rabélo soutint le combat contr'eux pendant une heure et demie (le 23 avril), dans une vieille tranchée; mais ayant perdu onze hommes et deux capitaines, il fit sa retraite sur Porto-Calvo. Les Hollandais perdirent plus d'une centaine d'hommes dans cette affaire.

Le même jour, le général Sigismond partit, avec 1,500 hommes, pour attaquer le poste de Rio-Una; mais le lieutenant se défendit si bien, que ce général fut forcé de se retirer à Villa-Fermosa, avec une perte assez considérable. Les Portugais perdirent l'Indien *Antonio Cardoso*, capitaine d'une compagnie des naturels du pays.

Le même jour, le gouverneur hollandais des fortifications et des redoutes de Péripueyra, partit, avec environ 400 hommes, vers la Lagune du nord, distante de six lieues, et rencontra le sergent-major *Martim Ferreyra*, avec 200 hommes, qui le força à se retirer avec perte de quelques hommes en morts et en blessés. Les Portugais n'eurent que deux hommes blessés, dont l'un fut le capitaine *Alonzo d'Azevedo*.

Le comte de Bagnuolo fit transporter l'artillerie et les munitions qui se trouvaient à la Lagune du nord, à Porto-Calvo, où il se fortifia. Les Hollandais continuèrent d'exercer des cruautés dans beaucoup d'endroits. En revanche, le comte de Bagnuolo fit sortir le capitaine-major des Indiens, Antonio-Félipe Camaram, avec 300 hommes, dont 200 mousquetaires et arquebusiers, et deux capitaines d'embus-

cades, avec 300 hommes, qui firent une incursion dans les parties les plus peuplées de la Goyapna et dans le district de l'île d'Itamaracá, à soixante-dix lieues de Buen-Suceso. On y avait établi une redoute pour déposer les sucres et les marchandises qu'on envoyait par eau au Récif. Elle fut enlevée par Camaram, et le gouverneur et 20 hommes furent tués. Parmi les morts se trouvait aussi *Geronimo de Payva,* qui, ayant été expulsé de la compagnie de Jésus, dans l'Inde orientale, était passé aux Hollandais, avec lesquels il vint à Pernambuco. Deux lanches, qui accouraient au secours de la redoute, furent prises et dix hommes tués. Les Portugais ne perdirent qu'un seul homme, la capitaine *Antonio de Sousa.* Le colonel Artisjoski envoyé contre Camaram, avec 1,000 hommes, vint à sa rencontre, le 23 août; mais ce capitaine soutint le combat avec tant d'ordre, de résolution et de valeur, que le colonel se retira à S.-Lourenço, avec perte d'une centaine d'hommes et emmenant beaucoup de blessés. La perte de Camaram fut de huit tués et dix blessés.

Le 18 octobre, Martim Soares, qui occupait le poste de *Rio-Una,* fit des incursions vers le Rio-Formosa, à trois lieues de là, et y trouva une quantité de mandioca. Le 24, il rencontra 150 Hollandais, dont il tua 18, ainsi que le capitaine qui commandait les Indiens.

Le 7 novembre, les Hollandais, ne pouvant plus tenir la campagne, détruisirent les redoutes et le quartier de Peripueyra, ce qui était très-avantageux pour les Portugais, qui pouvaient, dès lors, communiquer par la plage avec la Lagune du nord.

Le 27, Les Portugais éprouvèrent un rude échec à la sucrerie de Juan Rabelo de Lima, dans la campagne de Parahyba. Les détachements, sous les ordres des capitaines Sébastiam de Soto et Francisco Rabélo, attaqués par 1,200 Hollandais, perdirent, dans un combat de deux heures, 20 hommes et 17 nègres d'Henrique Diaz. L'ennemi perdit 74 soldats et quelques Indiens. Les capitaines retournèrent, avec leurs blessés, à Porto-Calvo, après une marche pénible.

Deux caravelles arrivèrent, sur ces entrefaites, à la baie de Bahia, avec des secours pour le gouverneur de Pernambuco, qui furent transportés par terre à Porto-Calvo.

Le comte Bagnuolo, ayant appris des prisonniers que les Hollandais attendaient un puissant renfort, sous le commandement d'un grand personnage, donna ordre d'entourer

la nouvelle église de Buen-Successo de forts retranchemens et de rétablir la courtine du fort de la vieille église. En même tems, il envoya un capitaine et 50 hommes, au district de la paroisse de Pojúca, dont ils brûlèrent la sucrerie ainsi qu'une patache, dans laquelle ils tuèrent 14 hommes.

Une autre expédition, composée de 80 hommes, et commandée par le capitaine Sébastiam de Soto, fit une excursion vers la Parahyba, et détruisit toutes les plantations de sucre qui se trouvaient sur sa route et plus de 4,000 *arrobas* (de 32 livres) de cette denrée.

Vers la fin de cette année, les dépenses de la Compagnie hollandaise des Indes montaient à 45 millions de florins. Elle avait enlevé à l'ennemi 547 navires et plus de 30 millions provenant du produit des prises. Elle avait occasioné aux Espagnols une dépense de près de 200 millions pour soutenir la guerre, et avait importé, en marchandises d'Afrique, pour la somme de 14 millions 600 mille florins (1).

1636 (2). *Fondation de la ville de Sebastião* (3) *dans la capitania et comarca de S.-Paulo.*

1635-6-7. *Expédition du capitaine Juan de Palacios pour reconnaître le fleuve des Amazones.* Trente ans après la malheureuse entreprise des jésuites (4), le capitaine *Juan*

---

(1) *Memorias Diarias de la guerra del Brazil*, año 1636.
O Valeroso Lucideno, cap. 3.
Rocha Pitta, lib. IV, num. 110-112, anno de 1636.
Castrioto Lusitano, part. I, lib. III, num. 105-124.
History of Brazil, par M. Southey, chap. 15 et 16.

(2) Voyage de MM. Spix et Martius, vol. II, p. 3.

(3) Cette ville, ainsi nommée en l'honneur du patron de son église, est située sur le détroit de Toque-Toque, vis-à-vis l'île Sebastiãm, près l'entrée d'une petite rivière et sur le bord d'une plaine fertile. A environ une lieue à l'est, il y a un couvent de franciscains. (Cor. Braz., I, *Provincia de S.-Paulo.*)

(4) En 1606-7, quelques pères de la compagnie de Jésus résolurent de tenter la conversion des sauvages de la rivière des Amazones ou Maranham. Partant de Quito, ils pénétrèrent dans la province de *Cofanes*, près des sources de la rivière *Coca*, où le père *Raphael Ferrier* fut tué par les habitants, et les autres jésuites furent forcés de s'enfuir.

Quelque tems après, le gouverneur de Quixos, général *Joseph de Villamayor Maldonado*, consuma tout son bien en vou-

de Palacios prit la résolution de reconnaître la rivière des Amazones et d'y établir une colonie, sans employer la force

---

lant établir une colonie parmi les peuples qui habitent les bords du Maranham.

En 1621, *Vincent de los Reyes de Villalobos*, sergent-major, gouverneur et capitaine-généra1 du pays de Quixos, avait fait des préparatifs pour faire le voyage du même fleuve, lorsqu'il reçut l'ordre de quitter son gouvernement.

Alonzo Miranda forma le même dessein, et fit tous les préparatifs pour réussir; mais il mourut sans avoir vu le Maranham.

Au printems de 1623, *Luis Aranhas de Vasconcellos* arriva de Madrid au Brésil avec une commission spéciale pour explorer l'Orellana et tous les parages occupés par les Hollandais. Il se mit en route avec 60 soldats, une caravelle commandée par Maciel, et 22 canots portant 1,000 Indiens. Il attaqua et brûla plusieurs factoreries, que les Hollandais et les Français avaient établies dans la rivière de Curupa, détruisit quelques hordes des sauvages les plus redoutables, et en força d'autres à s'enfuir ou à accepter la paix. Ensuite, il se retira dans l'Ilha dos Tocujuz, à l'embouchure du Maranham. De retour à Curupa, il établit, dans un lieu nommé Mariocay, un fort qu'il appela *S.-Antonio.* Après ces succès, Maciel prit le titre de *premier explorateur* et conquérant des rivières *Amazone* et *Curupa.* Luiz Aranha s'arrogea le même titre, bien qu'Orellaña, Lope d'Aguirre et le pilote-côtier, D. Meirinho, eussent reconnu ce fleuve avant cette époque.

En 1626, *Benito Maciel*, gouverneur de Para, reçut une commission de Philippe III pour explorer le Maranham; mais il fut obligé d'aller servir à Pernambuco sans pouvoir exécuter ce projet.

La même année, *Texeira*, officier habile, accompagné du frère *Christovam de S.-Joseph*, remonta le Maranham jusqu'à un établissement de Tapuyusus, et de là à celui de Tapagos, sur les bords de la rivière du même nom. Cette peuplade possédait des nattes et d'autres objets si bien travaillés, que Texeira s'imagina que ce travail était dû à leurs relations avec les Espagnols.

En 1634, le roi envoya ordre à *Francisco Coelho*, gouverneur et capitaine-général de l'île de Maranham et de la ville et forteresse de Para, de faire un armement considérable pour explorer ce même fleuve jusqu'à sa source; mais il n'osa pas s'éloigner de son gouvernement, à cause des descentes continuelles des Hollandais au Brésil. (Acuña, chap. 6 et 7.)

Voyez aussi *Relacion historica del Viage á la America Meridional*, par D. Juan y Antonio de Ulloa, liv. VI, chap. 5. D'après cet auteur, l'expédition du P. Rafael Ferrier eut lieu en 1602.

des armes, accompagné de plusieurs religieux et de quelques soldats. Après une longue et pénible marche de Quito, il arriva à la province des Indiens aux *cheveux longs*, à quarante-sept lieues au-dessous de la jonction du Napo avec le Coca. Là, il essaya de fonder un établissement, sous le nom du bourg d'*Anose*, mais les habitants s'y opposèrent, ce qui découragea quelques gens de son expédition, qui retournèrent à Quito. D'autres furent tués dans des rencontres avec l'ennemi. Enfin, Palacios lui-même fut blessé mortellement. Deux frères lais, l'un appelé *Dominique de Brito*, l'autre, *Andres de Toledo*, avec six soldats, qui restaient, gagnèrent leurs barques et se laissant aller au gré des courants, arrivèrent ainsi à la ville de Para, alors dépendante de la capitainerie de Maranham; de là, ils allèrent à S.-Luiz de Maranham rendre compte de leur voyage au gouverneur de cette ville, Jacques Raimond de Noronha (1).

1637-8-9. *Voyage du capitaine Pédro de Texeira.* Le gouverneur *Jaques Raimond de Noronha*, après avoir interrogé les deux cordeliers et les soldats de l'expédition du malheureux Palacios, concernant leur navigation, résolut d'envoyer un armement pour mieux connaître le fleuve des Amazones. Il choisit, pour cet objet, le capitaine *Pedro de Texeira*. Cet officier partit de Para, le 28 octobre 1637, avec 47 canots, ayant à bord 70 soldats portugais et 1,200 Indiens amis, avec leurs femmes et les garçons de service, qui fesaient en tout 2,000 individus. Ne connaissant pas les courants et obligé de pourvoir à la susbistance de tant de monde, il n'arriva, à l'entrée de la rivière de *Payamino*, que le 21 juin 1638. Il débarqua son monde dans la province des Indiens *chevelus* ou *à longs cheveux*, à l'entrée de la rivière qui porte leur nom, à vingt lieues au-dessous de la rivière Agaric, et y laissa 40 Portugais et 300 Indiens. C'étaient les naturels de ce pays qui avaient tué le capitaine Palacios et la plupart de ses soldats. Il y forma un camp retranché et laissant pour commandants les capitaines *Pedro da Costa Favetta* et *Pédro Bayam d'Abreu*, il s'avança dans sa barque jusqu'au point où le fleuve cessait d'être navigable et se rendit à Quito. Le président de cette ville, *D. Alonzo de Salazar*, informa le vice-roi du Pérou de son

(1) Acuña, chap. 13.

voyage, et celui-ci donna ordre, le 10 novembre 1638, de renvoyer Texeira à Para, par la même route, avec tout son monde. L'audience royale de Quito le fit accompagner de deux religieux, le Fr. *Cristoval d'Acuña*, recteur du collége des jésuites de Cuenca, et le Fr. *Andres d'Artieda*, professeur de rhétorique dans le même collége, pour écrire une relation du voyage et laporter en Espagne à sa majesté.

Pendant les onze mois que les gens de Texeira restèrent campés entre les deux rivières, ils furent souvent forcés d'en venir aux mains avec les naturels du pays pour avoir des vivres; et la situation n'étant pas salubre, beaucoup de soldats tombèrent malades. L'expédition partit le 16 janvier 1639. Étant arrivée à l'entrée du Rio-Négro ou rivière Noire, le 12 octobre 1639, les soldats portugais formèrent le projet de s'enrichir par la capture d'un grand nombre d'esclaves; mais Acuña trouva moyen de les en détourner. La flotte arriva à Para le 12 décembre suivant.

Les deux religieux firent tout ce qu'ils purent pour avoir une exacte connaissance de l'Amazone et de ses affluents, de la nature du terrain, du climat, des animaux de ses bords et des peuples qui les habitaient. Selon leurs observations, les véritables sources de l'Amazone se trouvent dans un lac, à huit lieues de la ville de Quito, à 20′ au sud de la ligne équinoxiale. Ce fleuve coule de l'ouest à l'est, près de cette ligne, dont il ne s'éloigne que de 2, 3, 4 et 5 dégrés au plus dans tout son cours de 1,356 lieues d'Espagne (1); sa largeur varie d'une lieue à trois et davantage, excepté à la latitude de 2 dégrés 2/3 sud, où il n'a qu'un quart de lieue. Ce rétrécissement est à 370 lieues de son embouchure. La profondeur de ce fleuve varie aussi de 8 à 30 et 40 brasses, et, en certains lieux, on ne trouve point de fond. Depuis son embouchure jusqu'au Rio-Négro, distance de 600 lieues, il y a toujours de 30 à 40 brasses d'eau vers le milieu de son courant. Il est rapide, quoique ralenti par des vents de l'orient, nommés *brises*, qui règnent tous les jours de trois à quatre heures.

L'Amazone renferme une grande quantité d'îles de toutes grandeurs, de quatre jusqu'à vingt lieues de tour. Celle des Tupinambas en a plus de cent. La plupart de ces îles sont inondées tous les ans par le débordement du fleuve et sont fertilisées par la vase qu'il y dépose.

(1) Orellaña lui en avait donné 1,800. Voy. *note C*.

Quant à la température de l'air, le long de ce fleuve, elle est telle, qu'il n'y a jamais de chaleurs excessives, ni de froids rigoureux. Les inondations seules causent de grandes incommodités, en empêchant, pendant plusieurs mois, de faire les semailles ou de recueillir les fruits. On appelle hiver, tout le tems où il n'y a point de fruits, et printems, la saison des semailles et de la récolte. Les inondations ont lieu deux fois par an.

Ceux qui habitent près des montagnes de Quito, souffrent plus de la chaleur que les habitants des bords de ce fleuve, qui sont rafraîchis par des brises venant de la mer du nord, et qui durent de deux à quatre heures par jour. Ces brises ont la propriété d'empêcher la corruption des vivres et des munitions; « car, » disent les voyageurs, « nous avons trouvé le biscuit, que nous portions avec nous, aussi frais au bout de cinq mois et demi que s'il eût été nouvellement fait. Ayant été dans presque toutes les parties du Nouveau-Monde, nous avons vu que le pain et les provisions, en général, se corrompaient en fort peu de tems. Dans toute cette étendue de pays, ni le soleil, ni même le serein ne sont nuisibles : j'en suis un bon témoin, » dit Acuña ; « car, pendant tout notre voyage, j'ai passé les nuits entières à l'air sans éprouver le moindre mal; et, cependant, partout ailleurs, j'ai été incommodé par un seul rayon de la lune. Il est vrai, que, dès le commencement de notre voyage, presque tous ceux qui venaient des pays froids eurent la fièvre, mais ils en furent guéris par trois ou quatre saignées.

« Le cotonnier, qui se trouvait partout, fournissait abondamment de quoi faire des voiles. Les bords du fleuve étaient couverts de cacaotiers, et pendant notre voyage on l'employait pour établir notre camp. Il y avait une quantité prodigieuse de tabac, ainsi que de maïs. La terre est fort bonne le long des bords du fleuve, et elle s'élève graduellement en petites collines, qui aboutissent à de belles plaines couvertes de fleurs et sans un seul arbre. Acuña estime la moindre largeur de ce pays à 400 lieues et son circuit à près de 4000(1). »

1637 (le 14 juin). *Formation de la nouvelle capitainerie de Cabo de Norte, par le 2e dégré de latitude nòrd.* Maciel obtint de la Cour d'Espagne le gouvernement de la province

(1) Acuña, chap. 14 et suiv.
Voir la *note C* à la fin du volume.

de Maranham, avec une nouvelle capitainerie, sous le nom de *Cabo de Norte,* qui s'étendait depuis ce cap jusqu'à la rivière d'Oyapoc ou Pinzon, y compris les îles, à la distance de dix lieues de la côte et de quatre-vingts à cent dans l'intérieur, jusqu'au Rio dos Tapuyusus. Maciel obtint aussi, par un édit, l'administration *des Indiens libres*, mais qui restaient attachés au sol, comme appartenant au propriétaire. Il confia à son neveu cette nouvelle capitainerie.

1637. *Expédition hollandaise sous le commandement de Jan Mauritz, comte de Nassau.* La Compagnie des Indes occidentales ayant résolu d'envoyer au Brésil un gouverneur capable non-seulement de commander les troupes, mais encore de gouverner la nouvelle colonie, avait choisi, pour cet objet, le 4 août 1636, le prince *Mauritz de Nassau*, lui donnant un Conseil composé de trois des directeurs de la Compagnie. L'expédition devait être composée de trente-deux navires; mais douze seulement furent équipés, et il s'embarqua, à Amsterdam, avec quatre. Le 25 octobre suivant, ayant éprouvé une tempête, il fut obligé de relâcher à Plymouth pour réparer les vaisseaux, et y séjourna quarante jours. Ayant remis à la voile, il arriva, le 1er janvier 1637, aux îles du cap Vert; et il aborda, le 23 suivant, au Récif, où il fut bien accueilli par le Conseil, les soldats et les habitants de cette ville. Il leur communiqua ses lettres, d'après lesquelles la Compagnie des Indes occidentales l'avait nommé *gouverneur, capitaine et amiral-général des terres conquises au Brésil, ou qui pourraient être conquises à l'avenir, ayant le commandement suprême par mer et par terre avec les pouvoirs et les priviléges suivants :* 1° Le droit de présider le Conseil suprême et secret, et d'y avoir deux suffrages en cas de partage; 2° celui de fixer sa résidence dans la capitainerie d'Itamaracá, ou dans une autre que lui et le Conseil pourraient juger plus commode; 3° le pouvoir d'exécuter, à l'aide de son Conseil, les lois et les ordonnances du pays; 4° le pouvoir de disposer de toutes les places militaires jusqu'à celle d'enseigne inclusivement, et de toutes les charges de police et de marine, excepté celle de vice-amiral sur les côtes, qui ne devait être remplie, en cas de mort ou de démission, que provisoirement et avec l'approbation de dix neuf directeurs, qui se réservaient aussi la nomination des conseillers politiques du Brésil; 5° le pouvoir de remplir toutes les places vacantes de la milice, et d'accorder des récompenses aux Brésiliens et aux naturels

du pays, pour quelque service considérable; 6° d'avoir un ministre, un médecin et des domestiques à la charge de la Compagnie; 7° un équipement de 6,000 francs et un traitement de 500 francs par mois, outre l'entretien de sa table; 8° deux pour cent de tout ce qu'on prendrait sur l'ennemi; 9° le comte s'engageant, pour cinq ans, à ces conditions, promettant de travailler, de son mieux à la conservation et à l'agrandissement du Brésil (1).

Campagne de 1637. Une division de la flotte de Nassau, sous le commandement de son lieutenant, Henri Vancol, aborda au Récif le 4 janvier.

Bagnuolo tint un Conseil avec ses officiers. Duarte d'Albuquerque avait été d'avis de mettre dans le fort de la ville de Buen-Sucesso, deux cents hommes sous un chef courageux, et de placer un autre corps de soldats, Indiens et noirs, à la passe du Rio-Una, où commandait Martim Soarez. Mais Bagnuolo rappela cet officier avec tous ses gens, et fit établir deux redoutes sur la hauteur d'Amador-Alvarez, dans l'une desquelles il mit trois canons avec cinquante barils de poudre, des balles, des mèches et deux cents *fanègues* de farine. Il nomma *Miguel Giberton*, lieutenant-général d'artillerie, gouverneur de Buen-Successo, et y plaça trois cents hommes avec les malades et toute l'artillerie, les munitions, les ingénieurs et artilleurs qui se trouvèrent à la Lagune du nord. Malheureusement il y avait peu de provisions; l'artillerie manquait d'affûts, et on n'avait personne pour réparer les armes. Bagnuolo passa lui-même, avec d'autres hommes, à la hauteur d'Amador, pour voir ce qu'il conviendrait le mieux de faire.

Nassau résolut alors de marcher contre la Villa de Buen-Successo (2); et pour cet objet, il rassembla un corps d'armée de 5,500 hommes d'infanterie, non compris les Indiens et les noirs esclaves. Il en mit 2,000, sous les ordres du colonel Artisjoski, à bord de trente navires, qui devaient longer la côte et coopérer à l'attaque de cette ville, vers laquelle il marcha lui-même, par terre, avec Sigismond et un corps de 3,500 soldats, 1,500 Indiens et noirs esclaves.

---

(1) Barlæus, *Rer. gestar. sub. C. Mauritio*, p. 55 et suiv.

(2) Le premier nom de Porto-Calvo, située sur les bords de la rivière du même nom, à près de six lieues de la mer, dans la province de Pernambuco.

Le 12 février, la flotte, composée de trente-deux navires, arriva à la Barra-Grande; et le 16, Nassau passa le Rio-Una, à six lieues de là, pour faire sa jonction avec les troupes de la flotte. A trois lieues plus loin, était le poste que Martim Suarez avait occupé.

Le 17, Nassau marcha vers la ville de Buen-Successo. Le comte de Bagnuolo donna ordre à son lieutenant-général *Alonzo Ximenez de Almiron*, d'aller, avec 1,500 hommes, à la rencontre de l'ennemi, accompagné de Camaram avec 300 Indiens, et de Henrique Diaz avec 80 noirs esclaves. A l'approche de la nuit, les deux armées se trouvèrent à une portée de fusil l'une de l'autre, et chacune d'elles se fortifia: les Portugais, près des bords d'une petite rivière; les autres sur une hauteur où ils ouvrirent une tranchée, et placèrent quatre pièces de campagne qu'ils tirèrent toute la nuit. Bagnuolo expédia 300 hommes, sous les ordres du sergent-major *Martim Ferreyra*, pour protéger les redoutes; et le capitaine *Manoel de Francisco*, avec 50 hommes, pour garder le Rio de las Pédras. Dans la matinée du 10 février, l'armée hollandaise s'avança en trois divisions: l'une, sous Artisjoski; une autre sous Sigismond, et la troisième sous Mauritz, qui avait une compagnie de 50 arquebusiers à cheval.

Le combat s'engagea. Dans la troisième attaque de toute la ligne, les Portugais furent repoussés avec perte d'une quarantaine d'hommes, parmi lesquels se trouvaient *D. Antonio Coutinho*, officier distingué, et *Cosme Viana*, le dernier de cinq frères qui périrent dans cette guerre; une vingtaine furent blessés. Le noir Henrique Diaz, à la tête de son corps, montra un courage extraordinaire. Une balle lui ayant percé le poignet, il le fit couper, en disant: « Chacun des doigts de la main qui me reste me fournira » les moyens de me venger ». La femme de Camaram, connue sous le nom de *dona Clara*, et d'autres de son sexe et de sa nation, parcoururent les rangs pour encourager les soldats. Les femmes portugaises prirent part aussi à ce sanglant combat. Le comte Bagnuolo, qui s'était placé dans l'une des redoutes pour en attendre les résultats, donna ordre à son lieutenant Alonzo Ximénès, d'aller, avec huit cents hommes, accompagner les habitants vers les Lagunes; et il partit dans la nuit, pour le même endroit, accompagné de Duarte et Andrada.

Au point du jour, le gouverneur du fort, Miguel Giber-

ton, envoya demander les ordres du comte; mais celui-ci était parti sans en laisser. Les redoutes étaient sans défense, la garnison se retira dans le fort, après avoir encloué les canons, qui furent bientôt décloués et dirigés avec succès contre le même fort avant la nuit. Nassau envoya un sergent-major, avec six cents hommes, pour harceler l'arrière-garde de Bagnuolo.

Le 20, deux lanches entrèrent dans la rivière, portant de l'artillerie, des munitions et des provisions nécessaires pour assiéger le fort. On occupa quatre postes pour cet objet, où l'on établit quatre batteries montées de dix-sept canons; et deux semaines après, le 6 mars, la place, qui n'était plus tenable, se rendit. Le gouverneur avait demandé vingt-cinq jours pour avoir des instructions de Bagnuolo. Nassau lui accorda seulement vingt-quatre heures; mais il obtint une capitulation honorable, dans laquelle il était stipulé que la garnison se retirerait aux Indes, et qu'on lui rendrait les prisonniers. Karel Nassau, neveu du comte, fut tué pendant le siége. Les Hollandais y perdirent cent cinquante hommes.

Le comte de Nassau, ayant confié le commandement de cette place à *Pierre Vanderverve*, marcha, avec toutes ses forces, vers la ville de la Magdaléña, à la Lagune du sud, où Bagnuolo était arrivé le 25 février, avec 1,200 soldats et plusieurs centaines d'Indiens. Cette place était susceptible d'être défendue. Mathias d'Albuquerque l'avait conservée, pendant cinq mois, avec seulement quatre cents hommes. On y pouvait recevoir des secours de Bahia ou de l'Europe. A l'établissement de la Lagune du nord, il y avait trente-cinq barils de poudre, une quantité de balles et de mèches. Bagnuolo avait expédié, le 8, son aide-de-camp *Diego Sanchez*, afin d'avoir des nouvelles concernant le fort; mais celui-ci ne put réussir à s'en procurer. Néanmoins, le bruit s'étant répandu qu'il était perdu, Bagnuolo résolut d'abandonner cette province, et de se retirer sur le Rio de S.-Francisco, derrière la limite de Pernambuco, à vingt lieues au sud, afin de pouvoir mieux se défendre par le moyen des secours de Bahia. Les soldats, manquant de lits, de vêtements et d'onguent pour leurs blessures, voulurent rester dans cette place; mais leur commandant se hâta de partir le 10; et le 17, il arriva à la Villa de S.-Francisco, à trois lieues de l'embouchure du fleuve du même nom. Poursuivi par l'ennemi, il traversa ce fleuve le 18 et le 19. Le 20, Nassau

passa la rivière *Piagui* sur des radeaux; et le 27, il arriva à cette ville. Bagnuolo fit sa retraite sur la distance de vingt-cinq lieues, jusqu'à la cité de Sérégipe del Rey, où il ariva le 31 du même mois.

Bagnuolo, voulant forcer Nassau à tenir ses soldats en campagne; et, en même tems, surveiller ses opérations, envoya plusieurs détachements pour cet objet. Le 19 avril, le capitaine Sébastiam de Soto passa le S.-Francisco à cinq lieues au-dessus de la ville, avec quarante hommes, dont la moitié d'Indiens. Il trouva dans une maison, onze soldats, en tua sept et en prit deux.

Le 5 mai, *Juan d'Almeyda*, capitaine d'une compagnie d'Indiens, parcourut, avec environ quatre-vingts individus, les bords du S.-Francisco occupés par les Hollandais, pour découvrir leurs mouvements. Il rencontra vingt cavaliers et cinquante gens de la campagne qui allaient chercher des bestiaux. Il en tua quinze et prit sept chevaux; mais deux de ses arquebusiers furent tués.

Le 20 mai, le capitaine Sébastiam de Soto fut encore envoyé, avec trente soldats et quarante Indiens, pour explorer les bords du S.-Francisco, entre la ville et la Barre. Il passa ce fleuve, et se dirigea vers Villa-Fermosa, après avoir tué une cinquantaine de personnes.

Le 25 juin, une flotte hollandaise de neuf vaisseaux, ayant à bord 1,300 hommes, partit du Récif, sous le commandement de *Jan Koin*, membre du Conseil suprême, pour s'emparer du fort portugais de S.-George de la Mina, sur la côte de la Guinée. Ce fort capitula le 29 août (1).

Le 26, le capitaine Sébastiam de Soto, avec soixante hommes, dont vingt Indiens, traversa la même rivière en radeaux, à vingt lieues au-dessus de la ville; et parcourant le pays, à trois lieues de la Magdaléna, à la sucrerie de Gabriel Soarès, il fit sept prisonniers, dont l'un était le cousin de Jean Giesselen, et un autre, auditeur au fort de S.-Francisco.

Le 27, Jan Cornelis Lichthart sortit du fort du Récif avec dix-huit navires et peu d'infanterie, et se rendit à la *plaza* de los Ilhéos, à trente lieues au sud de Bahia, où il y avait un port capable de recevoir des petites embarcations. Il

---

(1) Voyez cette expédition à la fin de l'année.

brûla un navire qui y avait déchargé, et chercha à détruire le village situé à une demi-lieue de là ; mais il fut repoussé par les habitants, et blessé dans le combat.

Le 16 août, *Luiz Barballo Becerra* arriva à la baie avec quatre caravelles ayant à bord deux cent cinquante hommes de huit cents qui avaient été levés à Lisbonne. Nassau, ayant chassé les Portugais hors de la province de Pernambuco, ne voulut pas les poursuivre plus loin ; il s'occupa à faire bâtir le *fort Mauritz*, à la ville de Francisco, pour commander le fleuve qu'il traversa, et ordonna aux habitants d'aller avec leurs bestiaux occuper son bord septentrional. En même tems, il distribua des présents aux Indiens, pour les empêcher de seconder les Portugais. Remontant la rivière, à la distance de cinquante lieues, pour explorer le pays, il le trouva couvert de troupeaux, et si fertile, qu'il voulut engager la Compagnie d'y établir une colonie allemande.

La saison des pluies était commencée. Nassau étant attaqué de la fièvre, partit pour le Récif, laissant Schoppe, avec 1,600 hommes, pour commander le nouveau fort.

Bagnuolo, ayant appris que Nassau occupait la ville de S.-Francisco, expédia le capitaine Sébastiam de Soto, avec trois hommes, pour reconnaître les forces. Cet officier passa la rivière dans un canot, et arriva à Sérégipe, le 5 novembre, sans être reconnu. Il retourna pour communiquer la nouvelle qu'il se trouvait 1,800 hommes de troupes et 500 Indiens sous Giesselin, membre du grand Conseil.

Le 14 novembre, Bagnuolo sut, par ses émissaires, que l'ennemi avait passé le Rio de S.-Francisco avec 3,500 hommes, dont 500 Indiens et une compagnie de 60 cavaliers. Il quitta Sérégipe en fesant dévaster la campagne et ruinant les malheureux habitants, pour se retirer vers Bahia. Après une marche pénible, il arriva, le 29, à la Torre de Garcia d'Avila, à quatorze lieues au nord de la baie et un mille de la mer.

Poursuivis par les Pitigoares, les émigrés qui, par fatigue ou par accident, se séparèrent des soldats, furent massacrés par les Indiens; d'autres furent dévorés par les animaux féroces, et plusieurs périrent par la morsure des serpents.

(1) Nommée aussi *le Pénédo* ou le Rocher.

Pendant cette campagne dans la capitainerie de Sérégipe, Bagnuolo enleva, dit-on, 8,000 bestiaux, et en tua 5,000, plutôt que de les laisser au pouvoir de l'ennemi. Les Hollandais en avaient transporté un grand nombre dans leurs provinces, et en avaient détruit 3,000.

Le 17 du même mois, Sigismond et Giesselin arrivèrent à Sérégipe (1), qu'ils trouvèrent abandonnée. On n'y établît aucune fortification; seulement on entoura quelques rues par des tranchées; on brûla les maisons et les sucreries; on détruisit les plantations et les arbres à fruits; après quoi, on retourna au fort Mauritz.

Le capitaine-général Pédro da Sylva envoya le *provedor-général, Pedro Cadena Villasanti,* pour engager Bagnuolo à rester dans sa position, afin de connaître les intentions de l'ennemi, et de pouvoir déterminer le meilleur endroit pour stationner les troupes. Bagnuolo répondit qu'il irait incessamment se concerter sur cet objet. Pédro da Sylva alla à sa rencontre, et il fut convenu de placer les troupes

---

(1) Cette ville, connue aussi sous le nom de cité de *S.-Christovão* (*Christophoropolis*), était située sur les bords du Rio-Sérégipe, à cinq lieues de la mer et soixante-six de Bahia, sous la latitude de 11 dégrés 1/3. Elle avait alors une population de 500 bourgeois, une église, un couvent, une misericordia et un ermitage. Aux environs, il y avait huit sucreries et beaucoup de bétail. Le gouvernement civil était composé d'un *cabildo*, ou magistrature avec un certain nombre de juges et regidores choisis annuellement (*Memorias Diarias*, etc., feuillet 250.)

Brito Freyre, liv. IX, no. 786.

Elle fut rétablie dans une nouvelle situation, entre les rivières Poxim et Cotindiba, à une égale distance de la première cité et de l'endroit où elle est actuellement, près le Rio-Paramopâma (affluent du Vazabarris), à cinq lieues de la mer. Cette ville, qui a le titre de *cidade* ou cité, a une église, deux couvents, deux chapelles, une *misericordia*, et des professeurs royaux de lettres primaires et de latin. Elle possède une maison de ville et un pont bâti en pierre.

Cor. Braz., II, 147. Selon cet auteur, cette ville fut brûlée par les Hollandais le 25 décembre 1637.

Il paraît que son véritable nom était *Serigp*. Rocha Pitta écrit *Serzipe;* d'autres auteurs *Sergipe;* le père Cazal *Seregipe*.

Selon les observations de l'amiral Roussin, le mont *Seregipe* est situé sous la latitude de 11° 10' 42'' sud, et longitude 39° 34' ouest de Paris.

à Villa-Velha, à une demi-lieue de la ville, et d'envoyer les émigrés à Bahia.

Bagnuolo avait expédié, le 30 novembre, quatre capitaines d'embuscade, avec dix hommes chacun, pour reconnaître Sérégipe. Ils revinrent, le 31 décembre, l'informer que l'ennemi avait détruit les huit sucreries de cette ville et toutes les maisons, l'église exceptée.

Cette année, les Portugais perdirent encore une autre place, celle de *Ciara*, dont il est question dans l'histoire des événements de 1631. Les Indiens de ce district, qui avaient été conciliés par Martim Soarez, ayant appris l'arrivée de Nassau et ses succès, lui firent connaître leur désir de se mettre sous sa protection.

Profitant de cette offre, il fit partir quatre navires, ayant à bord deux cents soldats, sous la conduite de *Joris Gartsman*. Ils abordèrent à trois lieues de Ciara, qui était défendue seulement par une redoute, avec deux canons de fer et vingt hommes. Un grand nombre d'Indiens se réunit aux Hollandais, et le capitaine de la place se rendit (1).

Mesures politiques de Nassau. Le général fit vendre, comme propriétés publiques, les sucreries qui avaient été abandonnées, et le produit s'en éleva à deux millions de florins. Il invita les Portugais à revenir dans leurs possessions, leur offrant une pleine et entière liberté de conscience et la réparation de leurs églises aux frais de l'État; mais il leur défendit de recevoir la visite de personnes de Bahia et d'introduire des moines parmi eux, tant qu'il y en aurait assez pour le service de la religion. Il interdit aux juifs les cérémonies publiques de leur religion, et aux catholiques de Parahyba leurs processions, excepté dans l'intérieur de l'église; on ne pouvait non plus établir un nouveau temple sans la permission du sénat. Les habitants devaient être soumis aux lois hollandaises et aux mêmes taxes. Ils pouvaient recouvrer leurs propriétés, et les escla-

---

(1) *Memorias Diarias*, etc., año 1637.
Brito Freyre, liv. IX, no. 760-809; et liv. X, 810-830.
Rocha Pitta, *America Portugueza*, liv. IV, no. 113-117.
Castrioto Lusitano, parte I, liv. III, num. 125-133.
O Valoroso Lucideno, liv. I, chap. 4.
Giuseppe, *Delle guerre del Brazile*, part. I, liv. VI.
Barlæus, *Res gestæ*, etc., p. 30-67.
History of Brazil, par M. Southey, ch. 17.

ves qui s'enfuiraient après le serment d'allégeance prêté par leurs maîtres, devaient être arrêtés et reconduits chez eux. Les Portugais avaient le privilége de porter l'épée pour se défendre contre les nègres de Palmarès (1).

1637. *Prise du fort S.-Jorge da Mina* (*Afrique occidentale*) *par les Hollandais.* Ce château était situé vers les confins du royaume de Fétu, sur le bord de la mer. Suivant l'opinion des naturels du pays, les Français l'avaient occupé avant les Portugais. En relevant une batterie, appelée batterie des Français, les Hollandais trouvèrent gravés sur une pierre les deux premiers chiffres du nombre 1300, sans pouvoir distinguer les deux derniers. Une date écrite sur la porte du magasin indiquait que ce dernier lieu avait été construit sous Joam II, roi de Portugal.

Nicolas Van Yperen, général de Guinée et d'Angola, ayant appris, par quelques officiers de la Mina, que la division régnait parmi la garnison portugaise, en donna avis à la Compagnie. Nassau envoya aussitôt une flotte de neuf vaisseaux montés par 800 soldats et 500 marins, en confia le commandement à *Jan Koin*, membre du Conseil suprême, avec l'ordre de se rendre maître du fort S.-Jorge. Celui-ci mit à la voile le 25 juin, et, après une traversée heureuse, il arriva sur la côte d'Afrique le 25 juillet. Après s'être concerté avec Van Yperen, il opéra son débarquement le 24 et le 25 août, avec 800 soldats, soutenus d'un corps de nègres qu'il avait gagnés.

Les quatre premières compagnies, qui furent envoyées pour déloger environ 1,000 noirs placés sur le penchant de la montagne, au sommet de laquelle était la citadelle, furent fortement maltraitées et perdirent presque tout leur monde. Les noirs s'empressèrent de couper les têtes des morts pour les emporter en triomphe. Cependant le major *Bongazzon*, s'étant avancé avec un autre bataillon, leur tua dix ou douze hommes, et mit le reste en déroute. Il se rendit maître de leur camp, et prit position au bas de la montagne, au-dessous du canon du fort, d'où on tenta deux fois inutilement de le déloger. L'ennemi se retira alors dans une vallée, entre la montagne et le fort S.-Jaques. Le 26, les nègres auxiliaires tentèrent une attaque contre le village de la Mina, mais elle n'eut point de succès.

---

(1) Voyez Barlæus, p. 47-51, 67-69.

Cependant Koin, étant parvenu à gagner une éminence, y fit placer une batterie de deux pièces et un mortier pour tirer sur le fort; mais la distance étant trop considérable, le feu resta sans effet. Toutefois, le commandant envoya hardiment sommer la garnison de se rendre, si elle ne voulait être passée au fil de l'épée. Les assiégés demandèrent trois jours pour se décider; mais Koin ne leur en accorda qu'un seul. En même tems, il réunit toutes ses troupes, et le lendemain, il dirigea un feu bien nourri sur la place, qui capitula le 29, aux conditions suivantes:

1° Les assiégés, tant Portugais que mulâtres, pouvaient sortir, mais sans emporter autre chose que leurs hardes; 2° ils devaient être conduits à l'île S.-Thomas; 3° le déserteur Herman avait la vie sauve; 4° le vainqueur restait maître de tous les esclaves, excepté douze; de toutes les marchandises et de tous les ornements d'église, excepté ceux d'or et d'argent; 5° enfin la garnison devait sortir sans enseignes.

On trouva dans la place 30 pièces de canon, 9,000 livres de poudre, 800 boulets, 10 tonneaux de balles, 300 gargousses et une grande quantité d'armes et d'instruments de guerre, la plupart rouillés.

On laissa dans le fort 140 hommes sous les ordres du capitaine *Walraven Van Malburg*, et on envoya sommer le commandant de la citadelle d'Atzyn de se rendre; mais cet officier déclara qu'il se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, et Koin retourna au Récif (1).

1638 (2). *Fondation de la ville de Ubatúba* dans la capitania et la comarca de S.-Paulo (3).

Campagne de 1638. Nassau, étant rétabli de sa maladie et attendant des renforts, fit un voyage dans les capitaine-

(1) Barlæus, 53-60. *Expeditio in minam Africæ arcem*. Amstelodami, 1647.

Description de l'Afrique, par Dapper; trad. franç. Amsterdam, 1786. Chap. du château de la Mine ou de S.-Georges.

(2) Selon MM. Spix et Martius, vol. II, p. 32.

(3) Cette ville est située à l'entrée d'un petit ruisseau et sur les bords d'une plaine fertile, à près de 30 milles au nord-est de la ville de S.-Sébastiam. Ses habitants sont agriculteurs et pêcheurs; ils cultivent la mandioca, le riz et le café. (Cor. Braz., *Provincia de S.-Paulo*.)

ries de la Parahyba et de Pottengy, où il répara les places qu'il voulait conserver en changeant leurs noms. Celle de Parahyba ou de Félipe fut nommée *Frederic, prince d'Orange;* le fort de *Cabedello*, autrefois *Santa-Catharina*, fut nommé *Margaretha*, en l'honneur de la sœur du prince, et le fort de Rio-Grande *Keulen*, nom de l'officier qui l'avait pris. En parcourant ces provinces, il gagna l'amitié des Tapuyas, et, à son retour au Récif, il y trouva un renfort de 200 soldats et de quelques munitions de guerre. Il résolut alors d'attaquer S.-Salvador, capitale du Brésil.

Un des prisonniers portugais, qu'avait amené le capitaine Juan de Magalhaens, affirma que tous les navires sur la côte allaient se réunir au fort du Récif par ordre de Nassau. Le 23 février, le capitaine Sébastiam de Soto fut expédié avec Magalhaens et 70 hommes à Pernambuco, pour avoir des renseignements plus positifs. Étant arrivés à la rivière de S.-Francisco, Magalhaens, avec 45 hommes, la traversa au-dessus du fort Mauritz. Soto, qui lui avait donné rendez-vous aux Lagunes, longea la rivière avec les autres 15 hommes jusqu'à la barre. Il se préparait à la passer sur des radeaux, lorsque l'équipage d'une pinasse hollandaise qui y était amarrée vint à débarquer. Ils étaient au nombre de dix; il en tua six, envoya les quatre autres prisonniers, avec trois de ses hommes, à S.-Salvador, et s'empara de la pinasse pour passer la rivière. Ayant rencontré un habitant du pays qu'il interrogea, concernant les projets des Hollandais, ce dernier lui apprit que deux de leurs navires venaient d'aborder à Crécuruipe, à dix lieues vers le nord et à un quart de lieue de la mer, pour prendre du bois de Brésil, qui y était d'une bonne qualité; qu'ils avaient entouré l'église d'une aldéa indienne, située sur la plage, d'une tranchée avec un fossé, et y avaient posté 25 hommes des navires.

Le 20 mars, à la pointe du jour, le capitaine Soto, avec ses 12 hommes, attaqua ces retranchements, tua 17 des 25 individus qui les gardaient et en prit deux; les autres six s'échappèrent. Les capitaines des deux navires, qui ignoraient tout ce qui se passait, vinrent à terre avant midi et furent tués. Dans la poche de l'un d'eux, on trouva une lettre qui annonçait que Nassau avait communiqué au Conseil son projet d'attaquer S.-Salvador, et qu'il avait été approuvé. Soto envoya quatre soldats avec les deux prisonniers et cette lettre au comte Bagnuolo. En même tems, il

informa le capitaine Magalhaens de cet événement, et lui annonça qu'il n'espérait plus le rencontrer aux Lagunes.

Le 14 mars, le comte de Bagnuolo se rendit à Villa-Viéja sans avertir le gouverneur, qui lui exprima son mécontentement; ce qui fut approuvé par les habitants de Bahia. La présence du comte occasiona quelque confusion concernant le commandement des troupes hors de la ville; mais d'après un arrangement fait entre ces deux chefs, il fut convenu qu'ils commanderaient chacun pendant quinze jours alternativement, à la distance d'une ou deux lieues de la mer, vers Tapoam, qui est au nord de la barre de la baie.

Bahia n'était pas en état de soutenir un siége. Il y avait 1,500 soldats et quelques compagnies de milice. Les troupes de Pernambuco montaient à 1,000 hommes; mais on avait négligé les fortifications et l'artillerie. Il n'y avait point de farine de réserve, de viande, ni de poissons salés, excepté pour la consommation ordinaire. La consternation se répandit parmi les habitants; cependant ils s'empressèrent d'élever une fortification près du monastère de S.-Francisco, en face des palmiers. C'était un des postes établis par Fadrique de Tolédo, en 1625.

Le 21 mars, la flotte ennemie sortit du Récif (1); et, le 14 avril, elle parut devant la côte de Tapoam. On y expédia deux compagnies. Le lendemain, la flotte avança vers le Rio-Bermejo, à plus d'une lieue de Tapoam. Le 16, la marée n'étant pas favorable pour entrer dans la baie, la flotte jeta l'ancre à la pointe de Tapagipe, vis-à-vis des ermitages de l'Escala et S.-Blas, à environ une lieue de la cité. Elle était composée de 40 navires de différentes grandeurs, ayant à bord 3,000 vieux soldats (2).

On débarqua les troupes, qui, le 20 avril, occupèrent la colline en vue de la ville, à une portée de fusil de la tranchée que les Portugais venaient d'ouvrir.

La même nuit, le comte fit partir pour l'Espagne quelques embarcations pour avertir le roi de l'état des choses.

Les troupes sortirent de la ville et des différents postes

(1) Raphael de Jésus.

(2) Selon Albuquerque Coello. D'autres auteurs disent 7,800 hommes, y compris les marins et les Indiens. Raphael de Jésus dit qu'il y avait 38 vaisseaux de guerre et un grand nombre de petites embarcations.

pour attaquer les Hollandais ; mais Bagnuolo ayant parlé du danger de rencontrer une force supérieure hors des murailles de la ville, le gouverneur et Duarte d'Albuquerque consentirent d'y rentrer. Cette retraite occasiona le plus grand mécontentement parmi les habitants, qui voulurent nommer un autre commandant ; mais l'évêque et Albuquerque s'interposèrent, leur promettant qu'on ferait ce qu'ils désiraient. Le lendemain, Bagnuolo sortit à la tête des troupes pour donner bataille ; mais Nassau avait pris une autre position, et Bagnuolo rentra dans la ville. La mésintelligence qui existait entre les officiers de la garnison et ceux de Bagnuolo occasiona une grande insubordination. Pédro da Sylva céda le commandement, et une réconciliation eut lieu. Bagnuolo, flatté de cette marque de confiance, se hâta de fortifier une situation importante, celle de l'ermitage de S.-Antonio, situé à une portée de fusil hors de la ville. L'ancien gouverneur, Diogo Luiz d'Oliveyra, y avait ouvert des tranchées qui n'étaient plus reconnaissables que par leurs ruines. On travailla jour et nuit pour les rétablir, et on y plaça trois pièces de bronze prises au fort de Rosario. Le même jour (le 20), un trompette de l'ennemi arriva vers les tranchées, portant des lettres pour les deux gouverneurs. Celui-ci prétendait qu'un religieux déchaussé était venu de Pernambuco, et qu'il avait besoin de parler à son *custodio*. Bagnuolo, croyant que c'était un prétexte pour arriver à un autre but, fit une réponse évasive.

La hauteur qu'occupait Nassau était située à une portée de mousquet de S.-Antonio ; elle commandait le fort de Rosario et la redoute d'Agoa de Meninos, qui protégeaient la plage, lesquels tombèrent au pouvoir de l'ennemi.

Une flottille de sept lanches et une grande barque se présentèrent devant la plage, et le fort de Monseratte, commandé par le capitaine *Pedro Alvarez de Aguirre*, se rendit sans coup férir. Il était situé près de la mer, à une demi-lieue de la cité, et était défendu par six pièces de canon de fer de six livres et par quelques soldats.

Dans la nuit du 21, Nassau essaya, avec 1,500 hommes d'élite, de s'emparer de S.-Antonio ; mais il fut repoussé avec perte de 200 hommes : plusieurs capitaines portugais furent tués et 18 soldats blessés.

Le 22, Nassau s'empara du fort de S.-Bartholemeu, gardé par 10 pièces de canon et 70 soldats. Le commandant, le capitaine *Louis de Vedoy*, aurait pu le défendre pendant

plusieurs jours. Il était situé entre la maison du père Ribéro et l'endroit où l'ennemi était débarqué, et ouvrit la communication entre le camp de Nassau et sa flotte. La prise de ce fort augmenta beaucoup l'espoir de l'ennemi, et ralentit l'ardeur de ceux qui défendaient la ville; car on ne pouvait plus en sortir du côté de la mer.

Le 23, Nassau envoya un trompette pour proposer l'échange des prisonniers, ce qui fut accepté. Il n'y avait que 18 Hollandais, et le nombre des Portugais pris dans le fort de S.-Bartholemeu était de soixante-dix. Dans la nuit du même jour, deux barques venant de Camamu, à 16 lieues au sud, arrivèrent à la barre, près des deux forts qu'occupaient encore les Portugais, chargées de 1,200 *fanègues* (1) de farine.

Bagnuolo adopta le plan d'inquiéter les quartiers de l'ennemi et de faire des prisonniers. Il choisit pour cet objet le capitaine Sébastiam de Soto, avec une centaine d'hommes d'élite. Le 25, cet officier pénétra près du quartier de l'ennemi, lui tua douze hommes et fit neuf prisonniers. Le gouverneur-général le récompensa en lui mettant au cou une chaîne d'or.

Dans une autre expédition, il ramena encore neuf prisonniers. Le 26, il tua huit soldats et en prit deux autres; le 27, il en tua encore vingt-deux et fit cinq prisonniers, dont l'un, Français de nation, donna des renseignements sur le plan de Nassau, d'occuper un autre poste plus près de la ville, afin de la foudroyer plus facilement. Alors le commandant portugais jugea à propos d'occuper les Palmas, qui étaient séparés de la cité par un fossé rempli d'eau, et nommé improprement *digue*, que l'ennemi avait creusé en 1625. De ce poste, D. Fadrique Tolédo avait beaucoup incommodé les Hollandais, lorsqu'ils occupaient S.-Salvador. Ce poste fut confié au mestre-de-camp Hector de la Calche. Le 28, Juan Barbosa introduisit 250 vaches dans la ville, et le capitaine Francisco Rabélo 200. Ce dernier, qui n'avait que 60 hommes, en rencontra 200 de l'ennemi, qu'il attaqua dans la nuit en embuscade, en tua 15, et amena son troupeau dans la ville. Le 1er mai, Nassau ouvrit sa batterie de six canons, dont cinq de 24 et un de 28, qui balayèrent tous les chemins entre S.-Antonio et la cité, et tuèrent six hommes.

---

(1) Le fanègue ou fanga contient 53,332 litres.

Bagnuolo fit établir deux redoutes du côté droit de S.-Antonio, à plus de mille pas dans l'intérieur des terres, et il y mit deux canons de 10, sous le commandement du mestre-de-camp Luis Barbalho et du capitaine-major D. Antonio Félipe Camaram. Un poste qui commandait les deux principaux chemins de la ville fut confié au sergent-major Antonio de Freytas.

Le 4, Bagnuolo fit pendre un espion hollandais. Le même jour, Nassau lui envoya un trompette avec des lettres trouvées à bord d'un navire capturé, commandé par le capitaine *Sebastiam Fereyro Ofaña*, qui venait de Lisbonne avec des secours. Les auteurs de ces lettres désespéraient de la conservation du Brésil, en disant que l'Espagne avait besoin de toutes ses flottes et de toutes ses forces.

Le 5, deux barques entrèrent dans le port avec 1,030 *fanègues* de farine, et 80 vaches y arrivèrent par terre. Derrière la grande église, on établit deux canons qui incommodèrent beaucoup l'ennemi, et mirent la vie de Nassau même en danger, comme on l'apprit ensuite. Il se vengea le 7, car un boulet de 24 enleva un ouvrier qui travaillait dans les tranchées de S.-Antonio, à côté du gouverneur-général et de Duarte d'Albuquerque.

Le 8, le capitaine Francisco Rabélo entra dans la cité avec 200 vaches et 100 brebis, qui furent d'un grand secours pour les blessés et les malades.

Le 9, l'ennemi commença à ouvrir une tranchée à 600 pas de son quartier, près des deux redoutes dont nous avons parlé, pour se couvrir de leur feu; mais il fut forcé de les évacuer avec perte.

Le 10, on fit venir dans la ville 150 hommes, de 200 qui formaient la garnison de Morro de S.-Pablo, situé à 12 lieues au sud de la barre de la baie, où il y avait une redoute et quatre pièces de canon protégeant les navires qui abordaient à ces parages.

Le 11, le capitaine Sébastiam de Soto amena six prisonniers qui déclarèrent que le camp manquait de provisions. Nassau, croyant qu'il y aurait peu de résistance, n'en avait pris qu'une petite quantité en partant du Récif, et ses soldats ne connaissaient pas assez le pays pour y trouver des secours.

Le 12, Nassau envoya à Bagnuolo les *duplicata* des lettres qu'il lui avait déjà envoyées, et qu'on avait trouvées à bord

d'un navire venant de Lisbonne, et capturé à 20 lieues de la côte.

Le même jour, le général hollandais fit établir une batterie de deux canons de 24 sur une éminence, du côté gauche de la redoute de Barbalho, d'où il jeta des boulets dans la ville.

Le 15, Bagnuolo expédia une caravelle pour l'Espagne, afin de prévenir le roi de l'état des choses et demander des renforts.

Les 16 et 17, l'artillerie hollandaise tua et blessa plusieurs soldats portugais; et le 18, Nassau prit la résolution d'investir les tranchées de S.-Antonio. A sept heures du soir, il commença l'attaque avec 3,000 hommes d'élite, qui lui avaient juré de réussir. Ils parvinrent à gagner le fossé, et s'y retranchèrent pour attaquer la porte. Le combat alors devint sanglant. Toutes les forces des assiégés furent dirigées contre les assaillants, qui furent bouleversés par une pluie de grenades, de pierres et de gros morceaux de bois, et enfin obligés de se retirer après trois heures de combat. Nassau demanda une trève pour enterrer les morts, ce qui fut accordé. Il resta sur le champ de bataille 327 hommes tués, 52 blessés, et beaucoup d'armes et d'instruments de fortification; on estima la perte totale des Hollandais à plus de 600, parmi lesquels cinq capitaines et le sergent-major Andrès Zon. Les Portugais eurent environ 200 hommes hors de combat, dont 80 blessés. Parmi les morts était le capitaine Sébastiam de Soto, natif de Chaves, dont la valeur et la bonne fortune avaient été si utiles à la cause des Portugais.

Le 20, le capitaine *Francisco Rabelo* amena dans la ville un nouveau convoi de 1,000 vaches.

Le 21, Nassau renvoya les 70 prisonniers du fort de S.-Bartholemeu, en redemandant ses soldats, au nombre de 60; mais Bagnuolo refusa d'accorder cette demande, à cause des ravages faits par l'ennemi dans le Reconcave.

Le 24 et le 25, les assiégeants jetèrent dans la ville plusieurs boulets qui tuèrent un capitaine de milice, un cheval et une vache. Les Portugais leur firent plus de mal en tirant contre leur camp à travers un marais impraticable, dont les miasmes devinrent plus meurtriers que ne l'étaient les canons (1).

(1) Voyez *Piso de Fluxu Alvi Hepatico*, liv. I, cap. 15.

Le 26, Nassau se retira, laissant une bonne quantité de provisions, quatre canons de bronze et tous ceux qu'il avait pris des forts d'Agua de Mininos, de Monserrate et de S.-Bartholemeu. Le siége avait duré quarante jours. La perte des Hollandais s'éleva à plus de 2,000 hommes. Le 28, la flotte hollandaise mit à la voile pour Pernambuco, amenant 400 noirs esclaves des habitants de la ville. Avant son départ, Nassau avait envoyé quatre navires à Camamu (1) pour s'emparer d'un bâtiment portugais chargé de farine; et on amena en même tems, comme prisonniers, plus d'une centaine d'individus. Le 29, les habitans de la cité rendirent grâce à Dieu de leur succès; ensuite, ils se hâtèrent de détruire le quartier, la batterie et les fortifications que l'ennemi avait établis. En même tems, on bâtit un fort dans le parage des principaux chemins, entre la redoute Santiago et l'ermitage de S.-Pédro. A las Palmas, on établit une autre fortification, et on répara celle de S.-Antonio.

Le comte Bagnuolo passa avec tous ses gens de Pernambuco hors de la porte de la cité, nommée S.-Bénito, et les logea dans les maisons voisines.

On expédia trois caravelles pour l'Espagne, afin d'annoncer cette victoire. Le roi accorda des honneurs et des récompenses à ceux qui s'étaient distingués durant le siége, et donna le titre de *conde de S.-Lourenço* au gouverneur et capitaine-général Pédro da Sylva. Le comte de Bagnuolo eut le titre de prince en Italie, un fief à Naples et une commanderie (*encomienda*) réversible à son fils. Les trois mestres-de-camp Lodena, Barbalho et Calche eurent chacun une commanderie. On accorda des pensions aux deux lieutenants de mestre-de-camp-général Alonso Ximenès d'Almiron et Martin Ferreyra; au premier, 2,550 *reis;* à l'autre, 2,000. Pédro Corréa de Gama fut créé *hidalgo.*

On accorda d'autres pensions aux six sergents-majors et à d'autres officiers, et au capitaine-major des Indiens, Antonio Félipe Cameram, une *encomienda* de 200 ducats.

Le comte de Bagnuolo, agissant de concert avec le gouverneur-général, fit partir deux bricks, commandés par le capitaine Andrès Vidal et l'aide Agustin de Magalhanes, ayant chacun à bord 30 hommes, pour prendre des renseignements sur l'ennemi dans quelques rivières de la côte de

---

(1) La baie de Camamu, située dans la *comarca* d'Ilhéos.

Pernambuco. Dans cette expédition, ces officiers tuèrent quelques Hollandais, brûlèrent plusieurs plantations à sucre, et reçurent beaucoup d'avis concernant la campagne de l'ennemi et ses intentions.

Nassau demanda de nouveaux renforts à la Compagnie hollandaise. Il ne lui restait que 3,400 hommes de troupes, et il désirait en avoir 7,000, avec des marins pour la flotte. D'après son plan, la Compagnie abandonna le monopole du commerce du Brésil, à l'exception de celui des esclaves, des munitions de guerre et du bois de Brésil, et tout commerce fut défendu à ceux qui occupaient de hautes fonctions.

En attendant l'arrivée de nouveaux renforts, Nassau s'occupait des moyens de détruire les sucreries du Réconcave, lorsqu'une flotte hollandaise de 14 navires, qui était partie du Texel le 24 avril, arriva le 5 juin au Récif, sous le commandement de l'amiral Jol (1), qui avait ordre d'aller à la recherche des galions de la Plata, commandés par le général D. *Carlos de Ivarra,* marquis de Tarracéna. Jol partit le 15 avec une flotte de douze navires et deux pataches, et rencontra les galions dans le parage de Pan de Cabañas, à 12 lieues de la Havane. Il les attaqua le 31 août et le 3 septembre; mais il fut abandonné de ses capitaines, qui réussirent à s'échapper du combat.

Le 1er août, une barque hollandaise entra par la baie; elle était commandée par *Manoel Garcia*, natif de l'île de S.-Miguel, et avait à bord des marchandises de la valeur de 18,000 ducats, pour les échanger contre du sucre à Porto-Calvo et aux Lagunes.

Le 17 novembre, dix navires et deux pataches de l'ennemi entrèrent par la baie, et, abordant près de Tapagipe, débarquèrent des hommes qui saccagèrent cet endroit.

Duarte d'Albuquerque partit pour l'Espagne. Le 3 décembre, une caravelle, commandée par *Juan Dominguez,* arriva à la baie de Lisbonne, et annonça l'heureuse nouvelle de la prompte arrivée de la flotte espagnole et portugaise, qu'il avait vue à la hauteur des îles des Canaries (2).

Vers le même tems, Camaram, étant mécontent de la

---

(1) Albuquerque Coello lui donne le sobriquet de *Pie de Palo,* ou Pied-de-Bois.

(2) Ici finit l'histoire de Duarte Albuquerque Coello, intitulée : *Memorias Diarias de la guerra del Brazil*, etc.

conduite de Bagnuolo, envoya des messagers à Nassau, pour annoncer son désir de faire la paix avec lui et de retourner dans ses terres; mais avant leur retour, il se décida à ne pas abandonner une cause à laquelle il était si fortement attaché.

Huit cents Tapuyas, pleins de ressentiment contre le même général, quittèrent Bahia.

Nassau, attendant des secours de Hollande, s'amusa à donner des armes aux provinces hollandaises : celles de Pernambuco, représentaient une jeune femme portant dans une main une canne à sucre, et dans l'autre un miroir où elle s'admirait; Itamaracà, avait une grappe de raisin; Parahyba, trois pains de sucre, et Rio-Grande, une autruche.

A la suite de l'expédition de Jol, plusieurs des Portugais les plus riches furent soupçonnés d'une conspiration et arrêtés. Après avoir examiné cette affaire, quelques-uns furent gardés en prison; d'autres furent transportés à Bahia, et plusieurs à des endroits plus éloignés (1).

Campagne de 1639-40. Au commencement de cette année, Artisjoski retourna au Brésil avec un renfort de huit navires ayant à bord 700 soldats, avec la mission secrète d'inspecter la conduite de Nassau. Artisoski accusa ce général d'avoir négligé les formes et les usages militaires et donna même de la publicité à un mémoire contre lui qu'il adressa aux directeurs de la Compagnie, en Hollande. Nassau fit un appel au sénat, dans lequel il réfuta les accusations contenues dans cet écrit. Cette assemblée le justifia complètement, et son accusateur, plein de ressentiment contr'elle, retourna en Hollande.

A cette époque, un sénateur présenta à la Compagnie un tableau de ses conquêtes. Elle possédait six provinces qui s'étendaient de Sérégipe à Ciará. Pernambuco renfermait cinq villes et plusieurs villages considérables. De cent vingt-une sucreries qui existaient avant l'invasion, trente-quatre avaient été abandonnées. En Itamaracà, il y en avait quatorze de vingt-trois qui prospéraient avant la conquête;

---

(1) Rocha Pitta, *America Portugueza*, liv. IV, no. 118-125. Cet auteur se trompe, en disant que l'expédition de Nassau arriva à la barre de Bahia le 14 avril 1648.

Castrioto Lusitano, partie I, liv. III, num. 134-138.

Barlæus, *Res gestæ*, p. 69-99.

History of Brazil, par M. Southey, chap. 17.

en Parahyba, deux seulement de dix-huit de ces établissements avaient été détruits. Rio-Grande possédait encore l'une des deux qui existaient autrefois. Dans toutes les provinces, il y en avait cent vingt en pleine activité : quarante-six étaient détruites ou négligées. On loua les dîmes de leurs produits, ainsi qu'il suit : Ceux de Pernambuco, à 148,500 *florins*, et une taxe, nommée *pensam*, à 26,000; ceux de Parahyba, à 54,000, et ceux d'Itamaracà et Gojana, à 19,000. Les dîmes montaient à 280,900 florins. La province de Serégipe avait été dévastée pendant la conquête par Giesselin et Schoppe. Celle de Ciará ne possédait qu'un seul fort avec une garnison de quarante hommes.

Les forces hollandaises, au Brésil, montaient seulement à 6,180 hommes; celles des naturels, depuis les Lagoas jusqu'à Pottengy, s'élevaient à environ 2,000 hommes.

Avant la guerre, le nombre des esclaves noirs et des naturels du pays, employés aux moulins à sucre, était de près de 40,000. Un certain nombre des premiers avait suivi leurs maîtres dans leur émigration, et d'autres étaient allés se joindre à leurs frères, à Palmares. Les naturels du pays ne voulaient jamais se livrer au travail pour plus de vingt jours, et souvent ils s'échappaient avant l'expiration de ce terme, surtout quand ils étaient payés d'avance.

Le sénateur hollandais fit connaître que la conservation du Brésil était due plutôt à la faiblesse de l'ennemi qu'à la supériorité hollandaise. Les soldats manquaient de vivres et de vêtements. Les provisions étaient devenues si rares, que les naturels étaient obligés, en vertu d'un décret et sous peine de mort, d'en fournir au Récif. Les propriétaires de terres étaient obligés, par une loi, de cultiver une certaine portion en manioc, et d'en fournir une certaine quantité, quatre fois par an, dont le prix était fixé, deux fois par semaine, par le sénat.

Nassau fit de grands efforts pour faire fleurir les colonies. Il forma le projet de bâtir une ville et un palais dans une île déserte, située entre les rivières Capibaribe et Bibéribe, et proposa, en même tems, au sénat de faire fortifier cette île, mais cette assemblée ne voulut pas y consentir à cause des dépenses. Nassau résolut alors de la couvrir d'arbres pour la protéger contre les attaques de l'ennemi et les chaleurs d'été, et il y fit transplanter sept cents cocotiers, qui, à l'étonnement de tout le monde, produisirent, l'année d'après, une bonne récolte. Il y planta aussi de tous les

arbres fruitiers du pays, et y fit construire un édifice pour lui-même, qu'il nomma *Friburg*, et qu'il fortifia. Comme le Récif était surchargé d'habitants, il proposa au sénat d'établir, sur les ruines d'Olinda, une autre ville dans cette île; ce qui fut exécuté; et elle prit le nom de *Mauritias* en l'honneur de son fondateur.

On résolut d'établir un pont de communication entre cette ville et le Récif. L'architecte s'était engagé à l'exécuter pour la somme de 240,000 *florins*; mais lorsqu'il reconnut qu'il fallait bâtir des piles en pierres à une profondeur de onze pieds, il abandonna le travail comme impraticable. Nassau réussit néanmoins à l'achever en deux mois, ayant employé, dans la construction, les bois durs du Brésil au lieu de pierres. Ce pont fut le premier établi dans l'Amérique portugaise. Nassau jeta encore un autre pont sur le Capibaribe, pour ouvrir une communication entre le Récif et l'autre côté du pays, et il bâtit auprès une autre maison pour son usage, à laquelle il donna le nom portugais de *Boa-Vista*. Le sénat, très-content de tous ces travaux et de ces mesures politiques, lui accorda le titre honoraire de *patronus*.

1639. *Expédition portugaise pour défendre le Brésil.* La Cour de Portugal fit partir une flotte plus considérable que toutes celles qu'elle avait expédiées auparavant, sous le commandement de *Fernando Mascarenhas*, *Conde da Torre*, nommé gouverneur et capitaine-général du Brésil, pour remplacer Pédro da Sylva. Cette flotte, qui consistait en 87 navires, portant 2,400 pièces de canon, mit à la voile de Lisbonne vers la fin d'octobre, pour les îles du cap Vert, où elle devait attendre l'escadre portugaise. Elle y perdit 1,000 individus environ, formant le tiers des marins et des troupes, qui furent moissonnés par une maladie épidémique (1).

Parmi les morts se trouvait *Francisco Mello de Castro*, qui devait commander l'armée de terre. A l'arrivée de la flotte, près du Récif, au mois de janvier 1640, le nombre des malades était si grand que le commandant jugea à propos de les conduire à S.-Salvador pour les rétablir, et une

---

(1) *Magno nostrorum commodo, juxtà Sinum Omnium Sanctorum tertia pars classis Hispanicæ malignâ et contagiosâ febre extincta.* Piso de morbis contagiosis, lib. I, cap. 18.

année s'écoula avant que cette expédition pût être utilisée.

Le commandant en chef ayant confié le gouvernement à *D. Vasco Mascarenhas, Condé de Abidos*, remit à la voile pour entreprendre la conquête de Pernambuco, et afin de distraire l'attention de Nassau, il envoya des troupes sous le commandement d'*André Vidal de Negreiros*, pour dévaster le pays et brûler les cannes à sucre au-dessous du Récif; mais la flotte hollandaise était en mesure d'empêcher le débarquement.

Cette flotte, sous le commandement de *Guillaume Corneille Loos*, composée de 41 vaisseaux, était bien inférieure à celle d'Espagne qui se trouvait forte de 86 vaisseaux, ayant à bord près de 12,000 soldats, outre les Brésiliens

Il se livra quatre combats sur mer les 12, 13, 14 et 17 janvier (1). Dans le premier, qui eut lieu entre Itamaracà et Gojana, l'amiral hollandais fut tué, mais son vaisseau fut sauvé, et la flotte se retira à l'approche de la nuit. Le Conseil secret confia le commandement à *Pierre-le-Grand*, et le jour suivant, les deux escadres se rencontrèrent entre Gojana et Cabo-Branco. Dans le combat, qui dura encore jusqu'à la nuit, un vaisseau hollandais, le *Soleil-Brillant*, fut coulé bas avec le capitaine *Mortamer* et quarante-quatre soldats; dix se sauvèrent dans la chaloupe. Dans le troisième combat, qui eut lieu près de la côte de Parahyba, un vaisseau hollandais, nommé le *Cygne* et commandé par *Jaques Alderic*, contre-amiral, perdit son grand mât, et fut forcé de jeter l'ancre près de la côte. Un vaisseau espagnol, commandé par *Antonio d'Acuna d'Andruda*, qui le poursuivait, échoua sur un banc de sable, où il fut si mal traité, que le commandant (2) demanda quartier; une trentaine d'hommes de son équipage se jetèrent à la nage pour gagner le vaisseau d'Alderic qui ne voulut point les recevoir, et ils se noyèrent. Dans le quatrième combat, les Hollandais gagnèrent le vent, et forcèrent les Espagnols à s'éloigner après avoir combattu toute la journée. Il paraît que les boulets des gros vaisseaux de cette dernière flotte passaient sans toucher ceux de l'autre, car elle n'eut que vingt-deux

(1) Barlæus (p. 161-171) donne beaucoup de détails sur ces combats.

(2) Il fut ensuite envoyé en Hollande pour y demeurer prisonnier.

hommes tués et quatre-vingt-deux blessés dans ces quatre combats.

Le 1[er] février, la flotte retourna à Pernambuco, où on fit de grandes réjouissances. Celle de Portugal étant poussée par les vents et les courants, se trouva dans l'impossibilité de regagner Bahia.

Le commandant fit débarquer sur la côte, à quatorze lieues au nord de Pottengy, sa principale force militaire, et fit voile pour les îles occidentales, et de là pour le Portugal. Cette force était composée de 1,300 hommes sous les ordres de Barbalho et des soldats de Camaram et de Henrique Diaz, Ces troupes furent obligées de faire une retraite de 300 lieues dans un pays ennemi, avant d'arriver à Bahia. Vidal, qui avait suivi la flotte le long de la côte, se réunit à elle, et dans cette route ils ravagèrent le pays. Ils firent prisonnier le gouverneur de Rio-Grande, et passèrent au fil de l'épée toute la garnison de Gojana. L'historien hollandais Barlæus prétend que Barbalho fit mourir ceux de ses soldats, qui ne pouvaient plus marcher (1).

Les directeurs de la Compagnie hollandaise, prévoyant qu'ils ne pourraient pas conserver leur conquête au Brésil sans y envoyer de nouveaux renforts, firent équipper une flotte de vingt-huit vaisseaux, dont on donna le commandement à Corneille Jol et à Jean Lichthart. Ils partirent, le 17 mars, ayant à bord quelques officiers de la compagnie, et arrivèrent au Récif au commencement du printems. Le comte Mauritz n'osant pas tenter une attaque contre la ville de S.-Salvador, résolut d'employer ses troupes à dévaster l'intérieur de la capitainerie de Bahia. En même tems, il expédia une flotte de huit vaisseaux, sous le commandement de Jol, ayant à bord sept cents soldats européens et deux cents Brésiliens, pour chasser le corps de Barbalho des Alagoas; mais cet officier, à l'arrivée de la flotte, quitta le pays et se retira, avec les habitants, vers le sud. En conséquence, la Compagnie les déclara déserteurs, et fit confisquer leurs propriétés.

L'expédition préparée pour dévaster l'intérieur du Réconcave était composée de vingt vaisseaux, sous le commande-

(1) *Barbalho iter capessens ægros et sequi impotes duræ necessitatis ac militiæ lege trucidari jussit, ne capti a nostris*, etc. Barlæus, p. 183.

ment de Lichthart et de Tourlon, ayant à bord 2,500 soldats, auxquels on réunit ensuite 2,000 Tapuyas, alliés venus de l'intérieur du Rio-Grande. Ils détruisirent toutes les sucreries de cette grande baie, excepté trois, et toutes les embarcations qu'ils trouvèrent. Les Indiens commencèrent leurs ravages par le massacre de douze habitants portugais.

Mauritz, ne craignant plus la flotte hollandaise, chercha à ramener les Portugais. Il fit dresser une liste des principaux habitants des trois provinces de Pernambuco, d'Itamaracá et de Parahyba, et il défendit à ses officiers de leur faire le moindre tort.

Le principal but de la flotte de Jol était de tâcher de s'emparer des galions espagnols venant du Pérou et de la Nouvelle-Espagne. Il fit voile, pour cet objet, avec 24 vaisseaux, ayant à bord 2,000 marins et 1,700 soldats, et il arriva près de l'île de Cuba, le 1er septembre. Pendant qu'il y attendait les galions, une tempête s'éleva, qui dispersa ses navires. Quelques-uns échouèrent sur la côte de cette île; d'autres retournèrent au Brésil, et plusieurs en Hollande. Ces derniers furent radoubés et remis sous le commandement de Jol et de Lichthart, le premier ayant l'ordre de croiser sur les côtes d'Angola; l'autre vers l'embouchure du Rio-Janeiro, où il ne prit qu'un navire chargé de sucre et de vin, dont la valeur fut estimée 94,000 francs.

Vers cette époque, le Brésil fournit de grands avantages à la Compagnie hollandaise. Les dîmes des sucres et des droits sur les vivres montaient à 350,000 francs. Les droits sur les marchandises hollandaises à 400,000 francs; ceux sur le sucre introduit en Hollande, à 300,000 fr.; la rente des moulins, des fonds et des esclaves noirs était de deux millions et 400,000 fr. Ce qu'on avait pris sur l'ennemi s'élevait à 300,000; les esclaves vendus au Brésil à 600,000, sans compter d'autres droits payés par les Européens établis dans le pays.

Un nouveau gouverneur arrive au Brésil avec le titre de vice-roi. Ce personnage était *Jorge Mascarenhas*, marquis de Montalvaô, qui, tout en entamant des négociations avec Nassau, envoya secrètement les capitaines Paulo da Cunha et Henrique Diaz avec un corps composé de troupes légères et de nègres pour ravager de nouveau les possessions hollandaises de Pernambuco (1).

(1) Rocha Pitta, *America Portugueza*, liv. IV, no. 126-130.

1640. *Troubles au Brésil à cause des jésuites*. Le père *Diaz Taño*, qui se trouva à Madrid avec Montoyal, fut envoyé à Rome pour communiquer à *Vitelleschi*, général de l'ordre des jésuites, un tableau des missions du Paraguay, contenant des renseignements sur la chasse faite aux Indiens pour les réduire en esclavage. Le général fit un rapport sur ce sujet au pape Urbain VIII, qui décida d'excommunier tous ceux qui voulaient ôter la liberté aux Indiens convertis. *Taño*, étant retourné à Madrid, y trouva son collègue qui avait obtenu du roi le libre passage pour trente missionnaires qui devaient l'accompagner dans l'Amérique. Le navire fut forcé, par le mauvais tems, d'entrer dans le port de Rio de Janeiro. Taño ayant consulté, avec le frère *Pedro Mota*, visiteur au Brésil, et les autres prêtres, lut la bulle d'excommunication dans l'église des Jésuites. Plusieurs des habitants étaient engagés avec les Paulistas dans la chasse des Indiens, et ils encouragèrent le peuple à casser les portes du collége, et à y entrer pour massacrer les jésuites. Par l'influence du gouverneur Salvador Corréa, ils consentirent à s'assembler le lendemain dans l'église des Carmélites pour discuter sur ce sujet. Les jésuites, pour sauver leur vie, approuvèrent la proposition qui avait été faite par les ennemis de la bulle, de réclamer contre cet acte dans un appel adressé au pape, le 20 juillet. A Santos, les habitants menacèrent de tuer le vicaire-général qui avait publié la bulle, et ceux de S.-Paulo se levèrent et forcèrent les jésuites de quitter leur ville. Diaz Taño et ses frères s'embarquèrent pour Buénos-Ayres, au commencement de novembre, et y mouillèrent à la fin du même mois.

Le père de Montoya présenta un mémoire au roi, à Madrid, y demandant, en faveur des Indiens: 1° l'exécution d'une loi, publiée en 1611, par laquelle il était défendu de nouveau de les faire esclaves s'ils n'avaient pas été faits prisonniers dans une guerre juste; 2° la confirmation des brefs de Paul III et de Clément VIII, qui portaient les mêmes défenses; 3° de faire juger par le Saint-Office ceux qui ne s'y conformeraient pas; 4° de faire remettre en liberté les néophytes qui avaient été faits esclaves et conduits au Brésil, et

Castrioto Lusitano, partie I, liv. III, num. 140-160.
O Valeroso Lucideno, lib. III, cap. 1 et 2.
Barlæus, *Res gestæ*, etc., p. 103-194.
History of Brazil, par M. Southey, ch. 16.

de faire réprimer et punir les Mamelus. Cette demande étant soumise à l'examen des commissaires choisis dans le Conseil royal de Castille et dans celui des Indes, leur parut juste, et d'après leur avis, le roi publia un édit déclarant les courses des habitants de S.-Paul de Piratiningin, communément appelés *Mamelus*, injustes et contraires aux lois divines et humaines, ordonnant que la punition en sera faite par le tribunal du saint-office; que tous les Indiens qu'ils ont réduits à l'esclavage seront remis en liberté; et que ceux qui, à l'avenir, seront trouvés coupables de ces injustices et de ces cruautés seront punis comme criminels de lèze-majesté (1).

1640. *Fondation de la ville de Thaubate dans la capitania et la comarca de S.-Paulo, à une lieue du Rio-Parahyba* (2).

1640. (3) *Fondation de la ville de Paranagua, dans la comarca de Paranagua et Curytiba de la province de S.-Paulo* (4).

1640. *Ravages des Mamelucos.* Le marquis Grimaldi affirme que depuis l'année 1620 jusqu'en 1640, les Mamelucos détruisirent 22 *pueblos* d'Indiens Guaranis, dont treize situés sur le saut de Parana, entre les rivières Anembi et Paranapané, et neuf autres plus bas près la source d'Igai. Dans ces diverses irruptions, ils ruinèrent les villes de Guaira et Xérès, l'antique Villa-Rica, et s'emparèrent de 80,000 vaches dans le pays situé entre la ville de Curytiba et la source du Rio-Grande de S.-Pédro, lesquelles appartenaient aux Gua-

---

(1) *Histoire du Paraguay*, par le père Charlevoix, liv. IX, année 1640.

(2) Ses maisons sont construites en *taipa* ou *pisé*. Elle renferme une église, deux chapelles et trois couvents. Ses anciens habitants étaient ennemis de Piratiningin de S.-Paulo; ils cultivent la canne à sucre, le tabac, etc. Thaubaté est située à douze lieues de Jacarehy, à vingt de Mugi das Cruces, et à trente nord-est de la capitale. (Cor. Braz., I, 240.)

(3) Voyage de MM. Spix et Martius, vol. III, p. 32.

(4) Elle est située dans la baie du même nom, à dix milles de la mer, et en face de la pointe occidentale de l'île de Cotinga. Ses maisons sont bâties en pierre. Il y a une église, trois ermitages et une fonderie. Elle possède aussi un *juiz de fora* et un professeur de langue latine. Les jésuites y avaient autrefois un collége. Jusqu'en 1812, Paranagua fut le chef-lieu de la *comarca*. (Cor. Braz., *Provincia de S.-Paulo.*)

ranis. On accusa aussi les Portugais d'avoir usurpé et occupé un espace de 700 lieues sur les fonds du Maranham, lequel appartenait à la domination espagnole (1).

1641. Vers la fin de janvier, deux commissaires, le père *Francisco de Vilhena*, jésuite, et le lieutenant-général *Pedro Correa da Gama*, arrivent au Brésil, après un court voyage, pour annoncer la révolution de Portugal, du 3 décembre 1640, et recevoir, pour le nouveau roi D. Joaõ IV (2), le serment du vice-roi, le marquis de Montalvaô, D. Jorge Mascarenhas et des officiers militaires et civils.

La révolution en Portugal excita autant d'enthousiasme au Brésil que dans la mère patrie. Elle fut célébrée, au mois d'avril, avec grande joie, pendant trois jours, par les Portugais et les Hollandais. Il y eut des courses à cheval et d'autres exercices où se trouvèrent les personnes les plus distinguées des deux pays, et un nombre considérable de Français, d'Allemands et d'Anglais. Le comte Mauritz donna un dîner et un souper splendides; et vers la fin de la fête, un navire arriva de Hollande, avec la nouvelle d'une trève

(1) *Respuesta á la Memoria*, etc., por el Marques Grimaldi, nos. 68 et 69.

(2) « Joaõ IV fut reconnu roi légitime comme descendant de l'infant Édouard, fils du roi Emmanuel, à l'exclusion de Philippe IV, roi d'Espagne, sorti de la même branche par une fille, laquelle, ayant épousé un prince étranger, était exclue de la couronne. En plaçant Jean IV sur le trône, dit le décret d'institution, les Portugais ont pour eux tous les droits les plus respectables, le droit de succession, celui de représentation, et les lois du royaume, droits plus que suffisants pour détruire une possession de soixante ans, acquise par la force des armes, et doublement vicieuse, parce qu'elle ne fut pas prononcée à l'unanimité, et qu'elle fut rendue hors des limites du royaume. Cette déclaration fut signée par les États, composés des ecclésiastiques, de la noblesse et du tiers-état. »

Dumont, *Corps diplomatique du droit des gens*, tom. VI, art. 124. Déclaration des trois États du royaume de Portugal, touchant la proclamation et le rétablissement du roi don Joaõ IV et le serment que les mêmes États lui ont prêté, le 28 janvier 1641.

O Valeroso Lucideno, lib. II, cap. 1.

Histoire générale de Portugal, par M. le marquis de Fortia d'Urban et M. Mielle, tom. VIII.

pour dix ans, qui devait être conclue entre les États et la Cour de Portugal (1).

Les Paulistas, néanmoins, refusèrent de reconnaître le nouveau roi, et choisirent pour chef *Amador Buéno de Ribeira*, riche propriétaire et fils de *Bartholomeu Bueno de Ribeira*, natif de Séville; mais il refusa cet honneur, et leur conseilla de proclamer le roi Joaõ (Jean). Loin d'y consentir, les Paulistas menacèrent Ribeira de le tuer s'il ne voulait pas être leur roi. Il se réfugia alors dans un couvent de bénédictins, poursuivi par le peuple qui criait : *Viva Amador Bueno, nosso rei;* vive le *roi Amador Bueno*, à bas le roi D. Joaõ IV. Cependant, par l'influence des prêtres et des principaux habitants, le peuple, convaincu des droits de la maison de Bragança, cria *viva o senhor D. Joaõ IV, nosso rei e senhor*, et le proclama roi (2).

Le vice-roi Mascarenhas avait déjà envoyé un de ses enfants à Lisbonne, pour donner des assurances de son dévouement; mais ses deux autres fils s'étaient opposés au duc de Bragance, et se trouvaient à Madrid. D. Joaõ, soupçonnant la fidélité du père, avait donné ordre à de Vilhéna de le déposer s'il n'approuvait pas sa conduite, et de le remplacer par trois régents : l'évêque *D. Pedro da Sylva, Lourenzo de Brito Correa* et le mestre-de-camp *Luiz Barbalho*. Le jésuite de Vilhéna leur communiqua ses pouvoirs, et ils insistèrent pour la destitution du vice-roi, qui fut arrêté, chargé de fers et mis à bord d'une caravelle, pour être envoyé à Lisbonne. Là, il se présenta à la Cour, et sa loyauté étant reconnue, il fut rétabli dans la possession des honneurs dont il avait été dépouillé.

Ce jésuite était porteur de commissions du roi, en blanc, dont il fit usage pour s'enrichir. En retournant à Lisbonne, le navire sur lequel il se trouvait fut pris par un pirate d'Alger, et il finit ses jours dans la captivité (3).

---

(1) Voyez Castrioto Lusitano, part. I, liv. V, num. 18, et Valeroso Lucideno, liv. II, c. 2, où on trouve une description de cette fête, et dans le dernier ouvrage, les noms de trente-cinq des principaux personnages, tant Hollandais que Portugais, qui y assistèrent.

(2) *Memorias para a historia da capitania de S.-Vicente*, liv. I, num. 175-184.

(3) *Male parta, male dilabuntur,* dit l'auteur de Valeroso Lu-

Au même tems, la Compagnie hollandaise dépêcha des instructions secrètes à Nassau, pour étendre ses conquêtes et employer tous les moyens pour s'emparer de Bahia. Les trois gouverneurs, qui commandaient dans cette capitale, envoyèrent le lieutenant-général Pédro Corréa da Gama et le licencié Simão Alvares de la Penha, au Récif, pour établir des rapports entre les deux gouvernements; mais les commissaires, pendant leur séjour dans cette ville, soupçonnèrent les intentions de Nassau; et à leur retour, ils en firent part aux gouverneurs, qui parurent ne pas y ajouter foi (1).

Les États-Généraux cherchèrent à profiter de la situation des affaires en Portugal pour s'agrandir au Brésil; mais le prince Mauritz avait demandé la permission de quitter son commandement et de revenir dans son pays. Les États, ne voulant pas accéder à cette demande, lui écrivirent pour l'engager à rester encore quelques années dans son gouvernement, où il pourrait trouver l'occasion d'entreprendre quelque chose de grand. On lui assurait qu'il serait bien récompensé par l'État, qui cherchait à profiter de la division existant entre les couronnes d'Espagne et de Portugal.

La Compagnie hollandaise lui adressa une lettre, le 26 février, pour appuyer la demande faite par les États-Généraux, et l'engager à tenter la conquête de S.-Salvador, que l'on pourrait conserver par un traité de paix (2).

Le 28 mars, les directeurs de la même Compagnie avaient envoyé des instructions au comte Mauritz, pour porter ses armes contre la capitainerie de Maranham, située au nord-ouest du Brésil. En possession de ce territoire, ils espéraient y trouver des bois pour l'entretien des flottes, et un sol fertile où on pourrait cultiver, avec succès, le sucre, le coton, le gingembre et le tabac.

Traité de trève, de navigation et de commmerce entre Jean IV, roi de Portugal, et les provinces unies des Pays-Bas, fait à La Haye, le 12 juin 1641. Immédiatement après son avènement au trône de Portugal, Joaõ IV envoya

---

cideno, lib. II, cap. 2. — Castrioto Lusitano, part. I, liv. V, num. 15 et 16.

(1) Voyez la *note C.*

(2) Barlæus, *Res gestæ,* etc., p. 202-3.



des ambassadeurs à Paris, à Londres et à La Haye, pour solliciter l'alliance de ces trois Cours. *Tristam de Mendoza*, chargé de cette dernière mission, devait aussi demander l'évacuation du Brésil, en fesant valoir que le Portugal s'était engagé involontairement dans la guerre contre la Hollande à cause de l'Espagne; qu'ayant secoué le joug de cette dernière puissance, et ayant fait cause commune contre elle avec la Hollande, celle-ci, selon les principes de la justice, devait restituer les possessions portugaises. Cette réclamation ne fut point admise. Après des négociations infructueuses, une trève de dix ans fut conclue pour les Indes occidentales et orientales, et une alliance offensive et défensive pour l'Europe. Par ce traité, la Hollande s'engageait à fournir des armes et des munitions aux Portugais, et à envoyer à Lisbonne des navires et des troupes pour agir contre leur ennemi commun. Les États-Généraux demeuraient souverains et propriétaires de tous les pays, îles et peuples qu'ils avaient conquis au Brésil jusqu'à cette époque. Toutes guerres et actes d'hostilité cesseraient et seraient oubliés à l'avenir. Les sujets des deux parties contractantes pourraient aller et venir et commercer ensemble, et il leur était défendu de s'entre-quereller pour cause de religion (1).

Prise de S.-Christovaõ, capitale de la province de Seregipe. Le comte Mauritz fit concentrer ses forces; et ne les trouvant pas suffisantes pour agir contre Bahia, il commença ses opérations en s'emparant de S.-Christovaõ, situé à 70 lieues du Récif, sous le 12e dégré de latitude sud. Son escadre, forte de quatre navires, portant pavillon blanc, entra dans le port. Le débarquement eut lieu sans opposition; et les Hollandais, s'étant fortifiés, allèrent à la recherche des mines d'argent, et rencontrèrent les troupes de Camaram qui étaient campées en vue de la ville. Ils leur firent connaître qu'ils avaient ordre de leur ôter leurs provisions dans la première et la seconde incursion, et que, s'ils en tentaient une troisième, ils seraient forcés de les attaquer. Cette menace empêcha les Portugais de sortir de la ville, et les obligea à chercher, par mer, leurs moyens de subsistance. Nassau garda cette place, sous prétexte que

(1) *Corps diplomatique du droit des gens*, tom. VI, part. I, art. 132. Amsterdam, 1728. Ce traité en langue latine renferme trente-cinq articles.

la conquête en avait été faite avant qu'il n'eût eu connaissance de la ratification de la trève (1).

La conduite des Portugais envers les troupes espagnoles et napolitaines, dans la garnison de Bahia, fut honorable. Elles étaient au nombre de 700 hommes, et au lieu de les garder comme prisonniers, ils les firent embarquer à bord d'un navire destiné pour l'Amérique espagnole. Ayant doublé le cap S.-Agustin, ce navire perdit son mât dans une tempête, et aborda à Parahyba pour se réparer. Les Hollandais firent arrêter ces troupes, qui étaient sans armes, et les forcèrent à travailler quelque tems aux fortifications. Ensuite, les soldats furent envoyés aux possessions espagnoles, et leurs officiers à Pernambuco. Après quelques mois de sollicitations, ces derniers eurent la permission de retourner à Lisbonne par la Hollande.

1641 (2) *Expédition hollandaise contre Angola. Prise de Lovando S.-Paulo* (3) *sur les Portugais*. Cette expédition, composée de 20 vaisseaux, ayant à bord 2,000 soldats européens, 900 marins, 200 Brésiliens, conduite par l'amiral Jol (4) et son lieutenant-colonel Hinderson, partit de Pernambuco le 30 mai; et le 5 août, elle jeta l'ancre à la rade de Cabo-Négro, sous le 16e dégré. De là, elle se dirigea dans le golfe des Mouches, sous le 15e dégré; et cotoyant le rivage, elle s'empara, le 22 du même mois, d'une caravelle portugaise chargée de vin de Madère, et dont l'équipage consentit à servir comme amarreur pour l'introduire dans le port de S.-Paul. Le 24, la flotte arriva en vue de Lovando ou Loanda de S.-Paul. Le vice-amiral Hinderson débarqua les soldats sur le rivage, près de l'endroit où le

---

(1) Barlæus, *Res gestæ*, etc., p. 203.
Castrioto Lusitano, part. I, liv. V, no. 21.
Rocha Pitta, liv. V, 21. Cet auteur se trompe sur la date de cette expédition qu'il place dans l'année 1642.
Histoire du Brésil, par M. de Beauchamp, tom. III, liv. 32.

(2) Selon l'historien Barlæus, cette expédition eut lieu en 1640; mais probablement c'est une faute typographique.

(3) Surnommé *Houte been*, ou Jambe de bois.

(4) S.-Paulo, capitale du royaume d'Angola, sur la côte de Guinée, lat. 8° 5', fut découverte en l'année 1485, par Diogo Cam, et ensuite conquise et colonisée par l'ordre du roi Joam II.

gouverneur portugais *César de Ménézes* s'était campé avec 900 soldats, un grand nombre de nègres et deux pièces de canon. Après quelques escarmouches, ces derniers lâchèrent pied et s'enfuirent, abandonnant la ville aux Hollandais, le jour de S.-Bartolomé. Ils y trouvèrent un butin considérable, consistant en munitions de guerre et de bouche, en 29 canons de bronze et 69 de fer, 30 vaisseaux ou chaloupes. Ne pouvant s'approvisionner d'eau fraîche dans la ville, il fallait en aller chercher au fleuve Bengo. Pour se protéger contre l'ennemi, on fortifia une vieille maison. Les nègres attaquèrent ce poste, et furent repoussés avec perte de 80 hommes. Ménézès s'adressa à l'amiral Jol, afin de l'engager à considérer les deux nations comme alliées en vertu d'un traité; mais Jol répondit qu'il n'en savait rien. Alors Ménézes se retira à Massingan, et demanda une trève de huit jours, pour délibérer s'il se mettrait sous l'obéissance des États, ou s'il quitterait le pays. Ce terme étant expiré sans qu'il eût pris une décision, on lui ordonna de s'éloigner de trente lieues de la ville de Lovando, et on prolongea la trève pendant neuf mois.

Ménézès, ayant résolu de ne pas se soumettre au chef hollandais, fit mettre à mort quelques-uns des habitants qui firent cette proposition. Cependant, plusieurs des petits rois, qui demeuraient autour de la ville, s'accommodèrent avec les vainqueurs; et ensuite la plupart des habitants revinrent et proposèrent au commandant hollandais de lui livrer la moitié des esclaves s'il voulait leur accorder la permission de s'embarquer pour Bahia; mais celui-ci refusa, car il avait appris, par les comptes publics, que la valeur des esclaves envoyés annuellement d'Angola pour l'Amérique, montait à six millions de florins, sans y comprendre la paie de la garnison et les dépenses de la ville; et que le roi d'Espagne en tirait, tous les ans, 15,000 esclaves pour les mines.

Nassau avait proposé d'annexer le gouvernement de Loanda à celui du Récif; mais la Compagnie décida de le constituer en gouvernement séparé, où les navires hollandais pourraient décharger leurs cargaisons, prendre des esclaves pour le Brésil, et retourner en Europe chargés de sucre (1).

(1) Barlæus, *Res gestœ*, etc. *Expeditio in Angolæ regnum sub Jolo*, p. 203-7. — Dapper, *Description de l'Afrique*, p. 370-1.

Expédition hollandaise contre l'île S.-Thomas. Cette expédition, composée de treize navires, ayant à bord quatorze compagnies de troupes, sous le commandement du même amiral Jol, qui avait conquis Angola, arriva en vue de l'île S.-Thomas, le 20 octobre, près la chapelle S.-Anna, environ deux milles de la ville principale nommée *Pavoasan* ou *Pavoasa*. Il débarqua ses hommes, qui s'y retranchèrent sans opposition. *Miguel Pereyra de Mello, alcaide mor* qui gouvernait alors, fit transporter, dans l'intérieur de l'île, tous les effets les plus précieux, et se renferma dans le fort, dont les murailles avaient environ trente pieds de hauteur. Jol le bombarda pendant quatorze jours, sans faire d'autre mal que de tuer trois soldats de la garnison. Un de ses navires fut brûlé et la plus grande partie de l'équipage perdit la vie. Néanmoins, le gouverneur portugais se rendit, sous condition d'être envoyé en Portugal (1) avec les troupes de la garnison. Les plus riches habitants obtinrent la permission de vivre tranquillement sous la protection de leurs lois, mais comme sujets hollandais, en payant la somme de 5,500 *cruzados*.

Bientôt la maladie fit de grands ravages parmi les soldats de Jol, qui périt lui-même ainsi que plusieurs officiers. A peine resta-t-il dix ou douze hommes sains de chaque compagnie; la plupart moururent de violentes douleurs de tête et de ventre, qui les emportèrent dans trois ou quatre jours. On attribua cette maladie à diverses causes, 1° au commerce avec les négresses; 2° au froid après une grande chaleur; 3° à l'usage immodéré du sucre noir ou du lait de noix de cocos qui occasionna la dissenterie (2),

Le vice-amiral *Mathieu Janse* prit le commandement de la flotte. Six vaisseaux retournèrent au Brésil, et le reste revint en Hollande, excepté deux, dont l'un fut pris par les Espagnols, près de l'Écluse, et l'autre fut coulé à fond, faute de monde pour le gouverner.

---

(1) A son arrivée à Lisbonne, le gouverneur fut arrêté et mis en prison, où il resta jusqu'à sa mort.

(2) « *Peritiores consuetudinem cum æthiopicis mulieribus, aut captata, post ingentes corporum œstus, refrigeria, dormitiones humi, vel nimium atri sacchari usum, etiàm liquoris e nucibus cocicis expressi, qui alvum in diarrhœam solveret.* » Barlæus.

Après la prise de cette île, au mois de novembre 1620, par

1641. *Expédition hollandaise contre le Maranham.* Cette expédition, composée de huit grands navires et six plus petits, commandés par Koin et Lichthart, partit de de Pernambuco le 30 octobre, et arriva le 22 novembre dans la baie d'Arasagy, à trois lieues à l'est de la ville de Maranham. Le 25, elle entra par la barre de S.-Marcos, et prit terre en face de l'endroit où se trouve aujourd'hui l'ermitage du désert (*Ermidado desterro*), et les soldats ayant opéré leur débarquement sans résistance, les habitants se retirèrent dans les bois. Le gouverneur Maciel se renferma dans le fort avec 150 hommes, et envoya un message au commandant hollandais pour lui dire que le roi de Portugal était en paix avec la Hollande, et que l'invasion d'une colonie appartenante au premier était contraire à toutes les lois. Koin répondit qu'il y avait été chassé par le mauvais tems, et qu'il avait débarqué ses troupes parce qu'on avait tiré sur lui. Il invita le gouverneur à sortir du fort pour traiter d'un arrangement à l'avantage des deux nations. Celui-ci accepta cette invitation, et Koin lui déclara qu'il ne pouvait quitter le Maranham sans les instructions de son gouvernement. Maciel lui présenta les clefs de la citadelle, et il y arbora le pavillon hollandais. On trouva dans l'île cinquante-cinq pièces de canon de gros calibre, une grande quantité de munitions et 5,000 *arrobas* de sucre (de 32 livres); quarante-cinq navires venaient de partir pour les îles du cap Vert. Les habitants qui s'étaient enfuis de la ville y revinrent et prêtèrent serment d'allégeance aux États-Unis. Cent cinquante considérés comme suspects et qui furent renvoyés de l'île, se rendirent à S.-Christophe.

Pédro, neveu de Maciel, et qu'il avait nommé gouverneur de Para, se trouvait à Tapuytapéra, sur le continent, avec trente soldats, trois cents Indiens, et un convoi de marchandises destiné pour Bélem, lorsqu'il apprit la nou-

---

une expédition hollandaise, sous le commandement de Pierre Verdoes, plus de mille personnes furent enlevées dans l'espace de quinze jours. Parmi ce nombre, se trouvaient l'amiral et le vice-amiral *Storm*, dix-sept capitaines de vaisseaux et tous ceux de l'armée de terre, un seul excepté. Cette maladie se déclara par de violentes douleurs de tête et de ventre. L'ouverture de plusieurs corps fit voir que la graisse de cette dernière partie était tout à fait liquéfiée. (Dapper, p 490.)

velle de l'invasion hollandaise: il retourna à Maranham avec cette propriété.

Le commandant hollandais établit une garde de soldats dans chaque sucrerie, répara le fort à l'embouchure d'Itapicurú, et y laissant quatre navires et une garnison de six cents hommes, il partit pour le Récif, le 31 décembre, avec une partie de sa flotte, emmenant le capitaine-général Bento Maciel Parente, âgé de 75 ans, qui mourut bientôt après dans une prison de Rio-Grande da Norte (1).

Le comte Mauritz n'ayant pu obtenir son congé, envoya en Hollande, *Charles Tolner*, membre de son Conseil secret, pour représenter l'état florissant du Brésil, réclamer contre la diminution de la solde des officiers et des soldats, et faire voir la nécessité d'envoyer plus de recrues au Brésil, car toutes les troupes, tant en ce pays qu'en Afrique, ne se montaient qu'à 4,843 hommes, et ce nombre se diminuait journellement. Il fut aussi chargé de faire sentir les avantages qu'il y aurait à ménager les Portugais, à leur laisser l'exercice libre de leur religion, à rendre la charge de conseiller perpétuelle; enfin, à envoyer des vivres plus régulièrement, et des remèdes pour les malades.

La Cour de Lisbonne protesta vainement contre la conduite du consul hollandais, qui allégua qu'il n'avait pas reçu la nouvelle de la ratification de la trève, lors du départ de la flotte pour l'invasion dont on se plaignit. Don Joam fit sa plainte au roi de France de la violation du traité qu'il nomma une usurpation. Ce monarque fit des remontrances aux États-Généraux, alléguant que les Hollandais et les Portugais au Brésil, ainsi que le commandant d'Angola, étaient avertis de la trève avant le départ de ladite expédition, dont les

---

(1) Pereira do Lago, *Estatistica hist. geog.*, p. 77.

Barlæus, *Res gestæ*, etc., p. 223-226. *Expeditio in Maragnanam præfecturam. Duces expeditionis Lichthartius et Coinus, veteri militiæ famâ illustres.*

History of Brazil, par M. Southey, ch. 19, où il cite Berredo, § 756-775.

Rocha Pitta, liv. V. Cet auteur dit que les trois gouverneurs tinrent les rênes du gouvernement pendant seize mois, c'est-à-dire depuis le commencement du mois d'avril jusqu'à celui d'août 1642, et il place les principaux événements de cette première année dans les deux suivantes, savoir : l'invasion de Sérégipe et de Maranham, et la conquête d'Angola et de l'île de S.-Thomas.

troupes avaient pris possession d'Angola sans rencontrer de résistance. Les députés du Récif soutinrent toujours que leur flotte était partie pour cette côte avant l'arrivée des dépêches qui annonçaient la paix, et que cette conquête leur appartenait par le droit des armes.

Le roi de Portugal, n'osant pas lutter contre les Hollandais, cacha son ressentiment avec l'espoir de réussir un jour contre eux. Pour donner preuve de son amitié, il fit acheter au Récif toutes sortes de denrées à un prix extraordinaire (1).

Antonio Telles da Sylva fut nommé gouverneur et capitaine-général du Brésil, avec des instructions qui lui enjoignaient d'imiter la conduite de Nassau, c'est-à-dire, de déclarer qu'il voulait la paix, tandis qu'il travaillerait sans relâche à exciter et fomenter l'insurrection dans les possessions hollandaises. Da Sylva commença son administration par dresser une enquête contre les trois gouverneurs, à cause de leur conduite envers le marquis de Monte-Alvam. Il condamna l'évêque à rembourser le montant des émoluments qu'il avait touchés pendant son administration, et il renvoya, comme prisonniers à Lisbonne, Barbalho et Bréto. Les fautes du premier furent regardées comme provenant d'un défaut de capacité; l'autre fut condamné à rester en prison.

La Compagnie hollandaise, en vertu de la trêve, avait ordonné à Nassau de renvoyer plusieurs de ses officiers, de diminuer la paye des soldats et de limiter la tolérance religieuse. Nassau répondit que ce n'était pas le moment d'exécuter ces mesures.

Les Portugais, irrités de la perte de Loanda, de S.-Thomas et de Maranham, cherchaient une occasion de réparer leurs revers. Indignés de l'expulsion des jésuites, ils réclamèrent vivement la pleine jouissance de leurs cérémonies religieuses. Nassau proposa à la Compagnie d'encourager la colonisation dans ses possessions brésiliennes, afin de les

---

(1) Le mouton et le veau se vendaient 40 sous la livre; le porc, 3 livres; un cochon de lait, 15 livres; un coq d'Inde, 25 livres; la paire de pigeons, 3 livres; un œuf frais, 10 sous; le vin d'Espagne, de France, et la bonne bière, 5 livres la pinte, mesure d'Amsterdam; la grosse toile, de 50 sous à 3 livres. Les facteurs des sucreries avaient de 3 à 4,000 livres de gages.

Voyez *Histoire des derniers troubles du Brésil entre les Hollandais et les Portugais*, par Pierre Moréa, p. 36.

protéger plutôt par l'attachement des habitants que par la crainte des garnisons; d'y établir des écoles, de civiliser les Indiens; et d'accorder aux nouveaux colons une exemption du payement des dîmes pendant sept ans, à dater du jour de leur mariage, et d'une année de plus pour chaque enfant. Ce projet ne fut pas adopté, parce qu'on craignait d'exciter des plaintes de la part des propriétaires des moulins qui avaient porté les charges de la guerre. Mauritz fit vendre des terres en imposant aux acheteurs une modique redevance. Il établit des écoles et des maisons pour les orphelins; il régla le prix de l'argent. Afin de gagner les Portugais, il leur permit de soumettre leurs démêlés particuliers à la décision des juges de leur nation, et il leur confirma le libre exercice de leur religion.

Les cinq ans du gouvernement de Mauritz étant expirés, il redemanda son congé, mais la Compagnie l'engagea à rester encore quelque tems, selon la demande des sénateurs de Pernambuco et des directeurs de la Compagnie dans le Brésil, qui avaient représenté qu'il n'y avait que lui capable de gouverner ce pays. Les Hollandais, disaient-ils, se plaignaient continuellement des autorités, selon l'usage des républiques, et cherchaient à frauder les droits de la Compagnie, pour s'enrichir le plus tôt possible, sans considérer les affaires publiques. Les juifs étaient de tous les partis où ils trouvaient leur intérêt, pourvu que leur culte fût toléré. Les Portugais travaillaient secrètement pour rétablir l'autorité du roi de Portugal (1).

1642. *Révolte des habitants portugais de Maranham.* Les Hollandais exercèrent une conduite sévère et cruelle à l'égard des Portugais de Maranham, malgré leur soumission et le mariage de plusieurs femmes du pays avec les conquérants. En vain réclamaient-ils la justice qui leur avait été promise. Vingt-quatre Portugais, arrêtés sans motif par un agent du gouvernement, furent livrés à des Indiens ennemis (Tappuias), qui les tuèrent et les mangèrent. Sur-le-champ, une cinquantaine d'habitants, aidés par quelques noirs, résolurent de chasser les Hollandais ou de mourir.

---

(1) Voy. l'article *Chili* (vol. XI, p. 68), pour l'expédition hollandaise contre ce pays, sous les ordres de Hendrick Brouwer, ancien gouverneur-général de Batavia, et l'un des directeurs de la Compagnie des Indes.

Dans cette tentative, ils choisirent pour leur chef *Antonio Moniz Barreiros*, qui avait été gouverneur de la colonie vingt ans auparavant. La dernière nuit de septembre, ce chef commença son attaque dans le district d'Itapicuru, contre l'établissement ou sucrerie de Bento-Maciel, fils naturel du gouverneur du même nom, et l'emporta en moins d'une demi-heure. Tous les Hollandais qui s'y trouvaient furent tués. Les vainqueurs s'emparèrent de leurs armes, marchèrent contre l'établissement du gouverneur Maciel, dont la maison était construite en pisé et couverte de feuilles de palmier. On y mit le feu, et tous ceux qui s'y étaient réfugiés furent massacrés, en cherchant à se sauver par une brèche pratiquée dans la muraille. On s'empara, avec le même succès, d'une troisième et d'une quatrième sucrerie situées sur le côté opposé de la rivière. La dernière appartenait au *sergento mor Antonio Teixeira de Mello*, qui commandait en second, et, par son influence, quelques Hollandais furent sauvés. Barreiros marcha ensuite contre le fort Calvaire, construit par les Hollandais, qui y avaient mis huit pièces de canon et une garnison de soixante-dix hommes pour protéger leurs nouveaux établissements sur l'Itapicurú. Étant arrivé près de ce fort, avant la pointe du jour, il arrêta un soldat qui, pour sauver sa vie, consentit à lui servir de guide et de conseiller. Il posta ses hommes à environ cinquante pas de distance du fort, derrière un rocher nommé depuis *Penedo da Paciencia*, ou rocher de patience. Un détachement sortit pour faire une reconnaissance, rentra sans apercevoir les Portugais qui le suivaient, et qui entrèrent dans la place avec eux. Les soldats de la garnison, saisis d'une terreur panique, furent tués, excepté quelques Français qui furent sauvés par l'influence d'un de leurs compatriotes.

Vers la fin de l'année, Barreiros, ayant laissé quelques hommes en garnison au fort Calvaire, passa à l'île de Maranham avec une trentaine d'autres dans l'espoir de surprendre le fort Felippe. Les Hollandais, prévenus de son projet, sortirent au nombre de quarante pour les reconnaître, et furent taillés en pièces. Barreiros prit une forte position à environ trois lieues de la ville, et fit stationner une garde à la distance d'une lieue sur la rivière Coty. Sa force était alors composée de 60 soldats et de 80 Indiens. Un détachement de 120 Hollandais marcha contre lui. Barreiros, qui les attendait, se mit en embuscade,

et surpris par une décharge de fusils et de flèches, cinq seulement échappèrent

Après cette affaire, Barreiros continua sa marche vers S.-Luiz, et entrant sans opposition dans les faubourgs, il prit possession du couvent de Carmo, situé sur un terrain élevé, à la distance d'une portée de fusil de la muraille de la ville. Pendant la nuit suivante, il prit une position encore plus rapprochée de la forteresse, et il s'y retrancha.

Les Hollandais, n'osant pas l'attaquer, firent expédier des navires au Récif pour réclamer de prompts secours. Barreiros, de son côté, en fit demander à Para; mais les divisions qui existaient alors dans cette province, mirent du retard au départ du renfort, qui arriva par mer plus de deux mois après. Il était composé de 113 Portugais et de 700 Indiens, sous les ordres de Pédro Maciel et de son père. Barreiros étant malade, le *sergento mor*, *Antonio Texeira de Mello*, prit le commandement. Avec deux pièces de canon seulement qui avaient été reprises au fort Calvaire, il résolut d'assiéger le fort S.-Philippe (aujourd'hui da Baluarte); mais pendant les préparatifs, un renfort hollandais de 700 hommes de Pernambuco, conduit par *Anderson*, trouva moyen de s'introduire dans la place le 15 janvier. Le lendemain, vers midi, le commandant hollandais voulut surprendre les Portugais; mais il fut repoussé avec perte. Ensuite il attaqua les retranchements de Carmo, et y perdit près d'une centaine de soldats et la plupart des Indiens alliés.

Barreiros mourut la veille du jour de cette victoire (1).

1642. Cette année, la province de Pernambuco et celles du midi, furent ravagées par des débordements de rivières et par une maladie épidémique. Les eaux inondaient le pays et enlevaient les hommes et les bestiaux. D'un autre côté, la petite vérole fit de si grands ravages, que plus de 1,100 nègres dans la capitainerie de Parahyba en furent victimes. Accablés par ces malheurs, les Portugais de ces provinces conquises ne pouvaient payer les taxes.

1643. Texeira, voyant sa poudre presque épuisée et ne pouvant conserver une position si près de l'ennemi, se retira

---

(1) Castrioto Lusitano, part. I, liv. V, num. 22-28.
Giuseppe, part. II, liv. I.
History of Brazil, par M. Southey, chap. 19, où il cite Berrédo.

dans la nuit, le 25 janv. 1643, pour se fixer à Tapuytapéra, qui était séparée de S.-Luiz par une baie de quatre lieues de largeur. Dans cette retraite, après avoir passé le Coty, il fut poursuivi par trente Hollandais et plus d'une centaine d'Indiens sous les ordres de l'officier hollandais de Ciara, qui était accouru à la défense de Maranham. Le détachement tomba dans une embuscade, au même lieu qui avait été si fatal aux Hollandais, et fut taillé en pièces. Le commandant portugais s'empara de leurs munitions, s'établit à Moruapy, position forte dans cette partie de l'île, qui est opposée à Itapicuru, et laquelle était occupée par les insurgés.

Le gouverneur hollandais, irrité de ces hostilités, se livra à la plus cruelle vengeance, en livrant vingt-cinq Portugais de S.-Luiz pour être dévorés par les Indiens de Ciara, en envoyant cinquante à la Barbade, pour y être vendus comme esclaves aux Anglais (1), en pillant les autres habitants et envoyant les femmes nues hors de la ville.

Teixeira resta plus de trois mois à Moruapy, et ne recevant pas de secours, il passa sur le continent, et se rendit, le 2 mai, à Alcantara. Quelques jours après son arrivée, Pédro Maciel et son frère s'embarquèrent à bord de leurs canots pour Pará, amenant avec eux la plupart de leurs gens et quelques colons de Maranham. Le commandant, se trouvant ainsi abandonné et sans munitions, se décida à se rendre à Bélem, pour y attendre des renforts, mais il manquait de canots pour faire ce trajet par mer, et la route par terre était difficile, exigeant une marche de 800 milles à travers les bois. Pendant qu'il délibérait sur le parti le plus convenable à prendre, une barque arriva de Bélem avec cinq quintaux de poudre, des balles et des mèches en proportion. Teixeira considéra ce secours comme une preuve de la protection du ciel, et le persuada à ses gens, qui se décidèrent à conserver leur position et à continuer la guerre malgré la perte du fort Calvaire, et quoique leur nombre fût réduit à 60 Portugais et à 200 Indiens. Bientôt après une escadre hollandaise parut sur la côte, et le commandant proposa à Teixeira, au nom de Nassau, de l'établir à S.-Luiz, comme gouverneur des Portugais, avec

---

(1) Le gouverneur anglais fit semblant de vouloir les acheter, et lorsqu'ils furent débarqués, il les fit mettre en liberté.

une autorité indépendante du commandant hollandais. Teixeira répondit, par écrit, qu'il avait seulement l'intention d'établir ses quartiers à S.-Luiz, mais après en avoir chassé les Hollandais. Le gouverneur Jan Cornélis, exaspéré de cette réponse, donna ordre de ne faire aucun quartier aux Portugais. De son côté, Teixeira proclama une guerre d'extermination, sans y comprendre toutefois les Français au service des Hollandais. Ceux-ci, ayant été renforcés, étaient beaucoup plus nombreux que les Portugais; mais, craignant les embuscades et les dispositions hostiles des habitants, ils n'osaient sortir loin de la ville.

Teixeira, ayant entendu le bruit du canon à la barre de S.-Luiz, envoya deux canots, ayant à bord huit soldats et cinquante Indiens sous les ordres de *Joam da Paz* (le 13 juin), pour en savoir la cause. Cet officier rencontra une lanche hollandaise portant deux pièces de canon et vingt-sept hommes, qu'il prit à l'abordage, et retourna en triomphe avec cette prise sans remplir sa mission. Le bruit qu'on entendait était celui des canons d'Albuquerque, et annonçait son arrivée comme gouverneur-général du Brésil.

Teixeira, établi vis-à-vis de l'île, y envoya 40 Portugais et 100 Indiens sous les ordres de Manoel de Carvalho, avec l'autorisation d'agir selon les circonstances. Après avoir ravagé le terrain, ce dernier y commença la culture du mandioc. Une partie de ses gens étaient occupés à la récolte lorsqu'ils furent surpris par un détachement de soixante soldats européens et une centaine d'Indiens, qui les mirent en fuite, excepté douze, qui, ne pouvant s'échapper, firent une résistance désespérée. Les autres, étant revenus à la charge, forcèrent les Hollandais à se retirer. En même tems, Carvalho revint après avoir battu un autre corps, et, malgré six blessures qu'il avait reçues, il poursuivit l'ennemi jusqu'aux portes de S.-Luiz. Dix Français, qui s'étaient échappés pendant le combat, furent pendus comme traîtres par ordre du gouverneur.

Après ces succès, Teixeira envoya d'autres détachements dans l'île, qui s'emparèrent, par escalade, pendant la nuit, d'une redoute qui se trouvait établie entre la ville et la rivière pour empêcher leurs mouvements. Ensuite, ils attaquèrent et brûlèrent une sucrerie dont les Hollandais avaient repris possession. Le fort Calvaire était abandonné. Teixeira y mit une garnison et alla porter la guerre dans le Maranham.

Le nouveau gouverneur, Pédro d'Albuquerque, venait

d'arriver sur la côte de l'île avec une centaine d'hommes et beaucoup de munitions ; mais, étant sans pilote et ne connaissant pas la situation des affaires, il fit voile pour Pará, et son navire échoua sur un banc de sable à la barre de Bélem. Le gouverneur et sa famille, avec une partie de l'équipage, furent amenés à terre sur les chaloupes du navire et deux canots de pêche appartenant à Pédro da Costa Favello. Les autres, qui attendaient avec inquiétude leur retour, voyant le navire prêt de s'entr'ouvrir, se hâtèrent de construire un radeau, sur lequel ils se mirent au nombre de soixante-dix, et ils furent tous noyés. Parmi eux se trouvaient Luiz-Figueira et huit jésuites de quatorze qui retournaient à Maranham. Il restait encore onze personnes sur le vaisseau, qui s'embarquèrent sur un meilleur radeau et s'abandonnèrent à la merci des flots. Le deuxième jour, deux jésuites en furent enlevés par les vagues. Le lendemain, les autres furent jetés sur la côte de l'Ilha de Joannes, et six d'entre eux furent tués par les habitants de la tribu des Aruans. Les trois autres furent sauvés par un colon. Pédro d'Albuquerque se rendit avec ceux qui étaient échappés au naufrage à l'Ilha do Sol, et de là à Bélem, où il prit les rênes du gouvernement.

D'après la demande du *procurador*, qui agissait au nom des habitants de toute la capitainerie, il refusa de reconnaître Pédro Maciel en qualité de *capitam mor*, malgré sa nomination à cette place par le roi (1).

Après la publication de la trève entre le Portugal et la Hollande, Nieuland fut envoyé par cette dernière puissance pour gouverner Loanda. Cet officier fit un arrangement avec l'ancien gouverneur Ménésès, d'après lequel ce dernier irait s'établir sur les bords du fleuve Bengo, pour y cultiver les terres, rétablir le commerce et faire revenir les habitants qui s'étaient retirés dans les bois. En vertu de cet engagement, Ménésès, d'abord, fournit du bled en quantité suffisante pour nourrir 1,000 nègres que Nieuland avait achetés ; mais ce dernier, ayant soupçonné quelque complot, envoya

---

(1) *History of Brazil*, par M. Southey, chap. 19, où il cite Berredo.

Péreira do Lago, *Est. Hist. geog.*, secçao 7. Cet auteur dit que Teixeira do Mello mourut, en 1646, dans un état complet d'indigence, et que le lieu de sa sépulture est inconnu.

200 mousquetaires contre les Portugais, dont quarante furent tués. On pilla l'établissement, enlevant les esclaves et les marchandises pour la valeur de 100,000 ducats. Ménésès fut arrêté et mis en prison : cent soixante autres Portugais furent embarqués sur un mauvais navire destiné pour le Brésil. Pendant le trajet, huit de ces malheureux moururent de faim et le reste se trouva épuisé à son arrivée à Pernambuco.

Nieuland, interrogé concernant ce massacre, chercha à s'excuser en disant que Ménésès fesait des prépâratifs pour attaquer les Hollandais, et qu'il n'avait d'autre dessein que de s'emparer de lui et de ses principaux officiers.

Le gouverneur Tellès, informé de cette affaire, envoya un jurisconsulte portugais, le licencié *Simon Alvarès de la Penha*, pour la représenter comme une cruelle perfidie, une violation du droit des gens et du traité de paix qu'on venait de publier. Le comte Mauritz et les conseillers hollandais répondirent que Loanda n'était pas de leur juridiction, et ils repoussèrent la plainte du jurisconsulte, en soutenant que le soulèvement des habitants de l'île de S.-Thomas avait été excité par ordre du roi de Portugal, qui y avait envoyé, pour cet objet, deux vaisseaux, ayant à bord quarante soldats sous les ordres de *Perès*; qu'il était prouvé, par la déposition faite devant les juges de Pernambuco, par un nègre libre, *Christophe Sanches*, employé dans cette expédition, que Pérès était parti de Lisbonne au commencement de juillet, et qu'ayant débarqué dans cette île, il s'en rendit maître quinze jours après la publication de la trêve (1).

1644. Le gouverneur Pédro d'Albuquerque mourut au commencement de cette année, laissant son parent, *Feliciano Correa*, pour gouverner conjointement avec le *sergento mor* de l'État, Francisco Coelho de Carvalho.

Malgré la perte de ce renfort et la mort du gouverneur, Teixeira resta maître du pays et empêcha les Hollandais de sortir de la ville. Ces derniers n'avaient pas un navire propre à la navigation s'ils avaient voulu l'évacuer; mais ils réussirent à en capturer un destiné pour Bahia et qui avait été chassé par les vents dans la baie d'Araçagy.

(1) Barlæus, *Res gestæ*, etc., p. 147-8.
Castrioto Lusitano, part. I, liv. V, num. 23-27.

Les Hollandais, au nombre de cinq cents, s'embarquèrent, le 28 février (1), à bord de ce navire, et abandonnant le Maranham, ils firent voile pour l'île de S.-Christophe. Les Tapuyas de Ciara, leurs auxiliaires, réduits à quatre-vingts, furent forcés de retourner sans récompense dans leur province, sur les bords du Camocy. Indignés de ce traitement, ils surprirent une redoute que les Hollandais y avaient établie et massacrèrent la garnison. Ils firent la même chose dans un autre poste éloigné de dix lieues. Animés par ce succès, ils marchèrent contre le fort de Ciará, situé à cent lieues de distance ; et ayant réussi à entrer par une porte ouverte à la pointe du jour, ils mirent à mort tous ceux qui s'y trouvaient. Un détachement, qui venait d'inspecter la garnison, fut traité de même, ainsi qu'un parti de gens employés aux salines sur la rivière Upanéma. Les Tapuyas communiquèrent de suite cette nouvelle à Teixeira, qui se hâta d'occuper cette forteresse.

Les diverses expéditions hollandaises contre Sérégipe, Maranham, Angola et le Chili, avaient épuisé les ressources du Récif, et la Compagnie avait négligé d'envoyer des troupes. Le haut Conseil, chargé de l'administration du gouvernement, ne trouvant pas assez d'argent pour les frais des établissements civils et militaires, demanda un prompt paiement à tous ses débiteurs. En même tems, les négocians hollandais exigèrent de leurs agents la remise de toutes les sommes d'argent qu'ils pouvaient avoir à recouvrer. Le Conseil avait vendu à crédit les biens confisqués, ainsi qu'un grand nombre de nègres à 300 *patacas* (2) par tête, dont la plupart furent enlevés par la petite vérole. Cette perte et celles occasionnées par les inondations avaient ruiné beaucoup de planteurs. D'un autre côté, le Conseil de dix-neuf membres, en Hollande, avait donné l'ordre de vendre les nègres au comptant ou en échange contre du sucre considéré comme équivalent. L'argent était devenu si rare, que l'intérêt s'élevait de 3 à 4 p. o/o par mois.

Les agents du gouvernement, ne pouvant pas forcer les débiteurs à remplir leurs engagements, s'emparèrent de leur récolte de sucre. Les négocians et autres créanciers des

---

(1) Pereira do Lago.

(2) De 750 ou 320 *reis*, selon le Manoel Calado, Padre Mestre Fr.

planteurs, se plaignirent de ce que, par ce moyen, ils étaient privés de toute garantie ; et afin de se rembourser, ils s'emparèrent, de vive force, des esclaves, des bœufs et des ustensiles nécessaires à l'exploitation. Les prêteurs d'argent eurent recours aux mêmes moyens : les propriétaires prirent le parti de leur résister et de se défendre aussi par la force. Pour remédier à cet état de choses, la Compagnie hollandaise, de l'approbation du Conseil, contracta un engagement avec les propriétaires des sucreries, par lequel elle devait recevoir le produit, pendant un certain nombre d'années, et satisfaire leurs créanciers. Les négociants adoptèrent ce plan, et des contrats furent signés pour une valeur de plus de deux millions de *gilders* ou *florins*, mais le désordre était trop grand et cette mesure resta imparfaite.

A ces maux, le gouvernement hollandais en ajouta d'autres qui rendirent son joug insupportable. Les esclaves étaient invités, par un édit, à dénoncer ceux de leurs maîtres qui auraient caché des armes et on leur accordait la liberté comme récompense. Il arrivait souvent qu'encouragés par des Hollandais, ils déposaient des armes secrètement pour cet objet. Les Portugais, considérés comme des étrangers et des rivaux, étaient accablés de taxes sur l'exportation de leurs produits, dont le prix même était fixé par les vainqueurs. Ils étaient forcés de vendre leurs bœufs aux bouchers hollandais et d'acheter la viande au prix fixé par le Conseil. Deux Cours de justice étaient établies au Récif; l'une, composée de huit juges élus annuellement, dont quatre Hollandais et quatre Portugais, et dont les autres officiers étaient choisis également parmi les deux nations. Dans l'autre, qui était une Cour d'appel, il y avait cinq juges hollandais et quatre portugais; tous les autres officiers étaient Hollandais. Les Portugais, membres de la première, demeuraient à la campagne et ne pouvaient pas toujours assister aux séances, tandis que les Hollandais étaient toujours présents. Dans la Cour supérieure, les juges hollandais décidaient tout suivant leur bon plaisir et employaient exclusivement la langue de leur pays. Le gouvernement ayant besoin de farine pour ses soldats à S.-Jorge da Mina, Angola et S.-Thomas, en régla le prix à Pernambuco, afin de tout acheter. Cette mesure fit éprouver une disette, et chaque habitant fut forcé de planter une certaine quantité de mandioca, en proportion avec le nombre de ses esclaves, aux mois de septembre et de janvier.



1644. *Retour de Nassau en Hollande*. Des contestations s'étaient élevées, concernant le rappel de Mauritz, entre les États-Généraux et la Compagnie des Indes occidentales. Les actions de cette Compagnie avaient éprouvé une grande baisse, ce qu'elle attribua aux dépenses extraordinaires faites par Mauritz. Elle prétendit même que ce gouverneur était déjà considéré comme rappelé n'ayant été continué que pour un an. Les États-Généraux, au contraire, soutinrent qu'il avait été continué pour cinq ans, et ajoutèrent que, s'il quittait le gouvernement, la Compagnie serait ruinée.

Mauritz obtint enfin son rappel (1), après huit ans de séjour au Brésil. Avant de partir, il confia le gouvernement civil au grand Conseil et le commandement militaire à *Henrick Haus*, auxquels il fit un discours sur la manière de gouverner le pays, leur conseillant 1° d'écouter les plaintes des soldats, de fournir à leurs besoins, afin de les empêcher de déserter ou d'être à charge aux colons; 2° de payer régulièrement la solde des officiers, de les traiter avec considération d'après leur rang, sans oublier ce qu'exige l'autorité publique; 3° de gagner les Portugais et particulièrement les prêtres qui possédaient leurs secrets; 4° de se méfier des rapports des déserteurs; 5° d'abolir la torture, qui était aussi favorable à la fausseté qu'à la vérité; 6° de punir avec rigueur le meurtre et le duel; 7° de réparer les palissades et tenir les forts dans un bon état de défense; 8° de conserver le Fribourg et ses bois, afin de fournir de l'eau à cette ville en cas d'une attaque; 9° de fortifier, au moyen d'une redoute, le pont de Boa-Vista (2); 10° de ne pas provoquer le gouverneur de Bahia, qui pouvait faire ravager les provinces par les Indiens; 11° de ne pas accorder des licences pour porter les armes à tous ceux qui les demandaient; 12° d'exiger le paiement des dettes dues à la Compagnie.

Ayant donné ces conseils, Mauritz prit congé des autorités et s'embarqua pour la Hollande (le 22 mai), amenant avec

---

(1) Sous la date du 1er octobre 1643.

(2) On venait de faire graver sur une pierre de ce pont les armes du prince d'Orange et de la maison de Nassau, avec l'inscription suivante : *Fundabat me illustrissimus heros Joannes Mauricius Comes Nasauiæ*, etc. *Dum in Brazilia terra supremum principatum imperiumque teneret, anno Dei* MDCXXXX. Voyez O Valeroso Lucideno, p. 131.

lui quelques sauvages de différentes tribus et cinq Portugais du Brésil, pour voir les Hollandais dans leur propre pays, afin de convaincre leurs compatriotes, à leur retour, que ce peuple n'était pas, comme on le croyait, une race de pirates et de pêcheurs. Mille quatre cents personnes de divers rangs et de différentes professions s'embarquèrent à bord de cette flotte, qui portait des marchandises pour la valeur de 2,600,000 florins. Mauritz étant arrivé en Hollande, en mauvaise santé, se rendit à La Haye, où il présenta aux États-Généraux et à ceux de Hollande un mémoire, dans lequel il rendit compte de son administration et de son voyage (1).

Note A. — *Animaux*. Le *quati* ressemble au renard pour la physionomie, la grosseur et le poil; mais ses oreilles sont plus courtes, plus rondes et moins garnies. Ses pattes sont armées de griffes, avec lesquelles il grimpe sur les arbres et déterre les insectes. Quoique d'un naturel féroce, il peut être facilement apprivoisé, au point d'accompagner son maître comme le ferait un chien. Une espèce plus petite de ce quadrupède, appelée *quati mondé*, marche toujours par bandes.

Le *cotia* a environ deux palmes de longueur; ses jambes sont longues, ses oreilles petites, et il n'a presque point de queue. Sa bouche ressemble à celle du lièvre; son poil est fort et d'une couleur rougeâtre; sa chair est sèche et dure. Quand il est réduit à l'état de domesticité, il va dans les champs et revient au logis.

Les autres animaux les plus remarquables du Brésil sont :

1° L'*anta*, appelé *tapira* (*tapirus americanus*, L.) par les aborigènes: ce quadrupède devient aussi gros qu'une génisse et a la forme d'un porc.

2° Le *cachoro d'agua*, ou chien d'eau, petit animal amphibie, qui fréquente les rivières du centre du Brésil. Il peut être apprivoisé, mais il conserve toujours son cri plaintif.

3° Le *cão silvestre*, ou *cachoro do matto* (chien sauvage) se trouve dans les parties méridionales de la rivière Contos.

4° Le *capibára* (*cavia capybara*, L.), qui a la grandeur et la configuration du porc; sa chair est bonne.

5° Trois espèces de *chats de montagnes* (*gatos montezes*); les gris sont appelés *mariscos;* les rouges, *maracayas*.

6° Le *caxinglé*, plus fort que l'écureuil, et qui, comme cet animal, saute de branche en branche dans les bois.

---

(1) Barlæus, 291-314.

7° Le *coelho*, ou lapin, a la queue plus forte que celle du lapin d'Europe.

8° Le *cuica*, sorte de rat amphibie.

9° Le *cuim* est défendu par des épines, comme le porc-épic.

10° Le *guara* ressemble au loup et habite les provinces du centre, où il détruit souvent des troupeaux de jeunes veaux.

11° Le *guaracão*, grand chien sauvage qui ne fréquente aucun animal de son espèce.

12° Le *guaraxaim*, autre chien qui vit sous terre.

13° Le *guaxinim*, espèce de renard qui se trouve sur les bords de la mer, où il se nourrit de crabes.

14° Le *hyrára*, appelé dans quelques provinces *papamel*, a la figure du singe.

15° Le *jaguané*, espèce de petit chien marqué de fortes lignes.

16° Le *jaraticãca* ou *cangambá*, sorte d'opossum.

17° Le *lontra* ou loutre (*mustela lutris braziliensis*, L.).

18° Le *mócó* diffère du lapin parce qu'il n'a point d'oreilles ni de queue; il se retire dans les cavités des rochers et est grand ennemi des rats.

19° La *onça* ou l'once (*felis jaguar*, Lacép.), dont il y a cinq sortes; la plus grande a douze pieds de long.

20° Le *páca* (*agouti paca*, Lacép.), petit animal lourd et pesant, de deux palmes de long, qui donne une nourriture agréable, lorsqu'il est apprêté comme un jeune cochon.

21° Le *porco-espim*, ou porc-épic.

22° Le *preguiça*, ou paresseux (*bradypus*, Lin.).

23° La *prehá*, de la grosseur du lièvre, est mangée par les habitants.

24° Le *rapoza*, ou renard.

25° Des rats de plusieurs espèces, entr'autres celle nommée *rato de espinho*, ou rat à griffes, ses pattes en étant garnies. Il sert de nourriture.

26° Le *sarôhé* ou *gambá*, sorte d'opossum, conformé comme un rat.

27° Le *savía*, qui ressemble au levreau, est estimé pour sa chair.

28° Deux espèces de *tamanduhá*, ou ours-fourmilliers.

29° Le *tatú*, ou *armadilla*, dont il y a plusieurs espèces (1).

Daims, dont il y a cinq espèces.

Singes. Plusieurs espèces.

Note B. — Lettre de Pédro Vas de Caminha sur la découverte du Brésil.

« Sire, quoique l'amiral de votre flotte et les autres commandants aient fait connaître à V. A. la découverte d'un nouveau pays qu'elle peut compter au nombre de ses possessions, je

(1) *Corografia Brazilica*, *introducção*.

m'empresse aussi de lui donner ma relation du mieux qu'il me sera possible; et, bien que je sois moins en état qu'un autre de le faire, j'espère qu'elle fermera les yeux sur mon ignorance, pour ne voir que la bonne volonté qui me guide; mais, pour ne point allonger mon récit, je ne donnerai pas de grands détails sur les difficultés de la navigation : d'ailleurs, je dois laisser aux pilotes le soin d'en rendre compte.

» Partis de Bélem, comme V. A. le sait déjà, le lundi 9 de mars (1500), nous nous trouvâmes le 14 du même mois, entre huit et neuf heures du matin, par la hauteur des Canaries, assez près surtout de la plus considérable de ces îles. Nous restâmes quelque tems en calme à la distance de trois ou quatre lieues de cette terre; mais le dimanche 22 du mois, nous distinguâmes celle de Saint-Nicolas, déterminée par Pierre Escolar, mon pilote. Le lundi suivant, on s'aperçut, à la pointe du jour, que le navire commandé par Vasco d'Athayde, s'était écarté du gros de la flotte, sans pourtant qu'aucun vent ou courant contraire eût pu l'en séparer. L'amiral fit toutes les diligences possibles pour le retrouver : ce fut inutilement. Nous continuâmes notre route sans rien apercevoir de nouveau jusqu'au mardi de la semaine de Pâques, qui se trouvait être le 21 avril, époque à laquelle nous vîmes des indices certains du voisinage de la terre; c'étaient de longues herbes, que les marins appellent bottes ou queues d'ânes; nous étions alors à six cent soixante ou soixante-dix lieues de la dernière île que nous avions reconnue.

» Le mercredi suivant, quelques oiseaux nommés *forabucos* vinrent se reposer à bord, et dans la soirée du même jour, nous fûmes assez heureux pour apercevoir la terre. Ce qui frappa d'abord nos regards, fut une montagne assez élevée, de forme arrondie, au sud de laquelle on découvrait des chaînes de collines, dont le revers, descendant en pente douce, était garni de grands arbres. L'amiral jugea convenable de donner à cette montagne le nom de la fête dans l'octave de laquelle nous nous trouvions; en conséquence, elle prit le nom de Monte-Pascoal (Mont-Pascal), et le pays environnant celui de Véra-Cruz. Le commandant ayant ordonné de sonder, nous trouvâmes fond assez promptement, ce qui nous décida à jeter l'ancre par dix-neuf brasses, à environ six lieues de la côte. Nous restâmes dans cet endroit toute la nuit, et le jeudi, dans la matinée, nous fîmes voile pour porter droit sur la terre. Nos embarcations qui nous précédaient ayant toujours trouvé de neuf à dix-sept brasses à une demi-lieue de la côte, nous jetâmes l'ancre à l'embouchure d'un fleuve, position d'où il nous était facile de distinguer sept ou huit naturels qui semblaient parcourir le rivage. Nous mîmes nos chaloupes à la mer, et tous nos capitaines se rendirent à bord du vaisseau commandant, où l'on tint Conseil sur ce qu'il était convenable de faire. Le résultat de la délibération fut d'envoyer à terre Nicolas Coelho pour visiter le fleuve. Tandis qu'il

se préparait à exécuter cet ordre, nous vîmes accourir sur les deux rives quelques sauvages; ils étaient réunis au nombre de vingt, entièrement nus, et portant à la main leurs arcs et leurs flèches; ils n'hésitèrent pas à venir tout près de l'embarcation; mais à un signe de Nicolas Coelho, ils déposèrent tous leurs armes. Il fut impossible d'en obtenir aucun renseignement; car on ne pouvait ni leur parler, ni s'en faire entendre. On leur offrit cependant un bonnet rouge, un serre-tête de toile et un chapeau noir; ils reçurent ces présents avec reconnaissance, et donnèrent en échange un bonnet de longues plumes ainsi qu'un bouquet également de plumes rouges et vertes de perroquet; un autre sauvage offrit à Nicolas Coelho un grand collier fait avec des graines blanches qui ressemblaient à de l'ivoire. Je suis persuadé que le chef de l'expédition n'a pas manqué d'adresser ces curiosités à V. A.

» La nuit suivante, il souffla un vent si violent du sud-est, que tous les bâtiments de la flotte, et particulièrement le vaisseau amiral, en souffrirent. Le vendredi, on décida dans le Conseil de lever l'ancre et de mettre à la voile, et nous nous éloignâmes aussitôt de la côte, nous portant au nord, pour voir si nous trouverions quelque endroit où nous pussions être à l'abri de la tempête, et renouveler nos provisions d'eau et de bois. En continuant notre route, nous aperçûmes, rassemblés sur le rivage, une soixantaine de naturels; alors le commandant ordonna de serrer la terre de plus près, et de chercher un lieu commode pour l'ancrage des navires : nous nous trouvions dans ce moment à environ dix lieues de la côte d'où nous étions partis.

» Les chaloupes envoyées en avant découvrirent, entre des récifs, un port sûr et commode, et surtout d'une entrée facile; elles y mouillèrent, et bientôt le reste de la flotte y jeta l'ancre par un fond de onze brasses, à environ une lieue des récifs.

» Alfonso Lopez, un de nos pilotes, qui joignait l'adresse au courage, étant allé dans une embarcation pour sonder le port, surprit dans un canot deux jeunes sauvages qui paraissaient bien faits et vigoureux. L'un d'eux portait un arc et six ou sept flèches : une foule d'autres Indiens armés de la même manière rôdaient sur la plage; ces deux jeunes gens vinrent à bord de l'amiral, où ils furent reçus avec bonté.

» Les naturels de ce pays sont généralement d'un brun foncé, tirant sur le rouge; leur figure n'est point désagréable, et ils sont souvent d'une taille avantageuse. Ils ont la coutume d'aller toujours nus, et ne paraissent éprouver aucune confusion de cette étrange habitude; leur lèvre inférieure est percée de part en part, et garnie d'un monceau d'os d'un diamètre assez considérable et de la longueur d'un travers de main; il est souvent de la grosseur d'un fuseau à filer le coton. Ils font entrer ce singulier ornement par l'intérieur de la lèvre qui l'entoure entière-

ment, et ce qui dépasse des deux côtés peut avoir à peu près la forme de la tour dans le jeu des échecs (1). Au reste, cela ne parait les gêner en rien pour parler, boire ou manger. Leurs cheveux sont noirs et lisses ; ils les portent en longues tresses, mais ils ont soin de les raser un peu au-dessus des oreilles. L'un des deux que nous avions à bord portait une espèce de perruque de plumes jaunes, qui lui couvrait le derrière de la tête, et qui était attachée, plume à plume, aux cheveux, avec une composition blanche qui ressemblait à de la cire ; il ne fallait faire autre chose pour l'enlever que de se laver la tête.

» Lorsqu'ils arrivèrent, l'amiral se plaça sur son fauteuil. Il était vêtu avec magnificence, et portait au cou une superbe chaîne d'or. Sancho de Joar, Simaon de Miranda, Nicolas Coelho, Ayres Corréa, et ceux qui comme moi étaient à bord de son navire, s'assirent sur un tapis qui était placé au bas de l'estrade. Les Indiens entrèrent, portant à la main des torches allumées, et ils ne firent aucune salutation, pas même au commandant, à qui ils n'adressèrent pas non plus la parole ; l'un d'eux cependant jeta les yeux sur la chaîne qu'il portait au cou ; il la toucha et posa la main en terre, indiquant probablement par ce geste que le sol contenait de l'or ; il fit la même chose en apercevant un flambeau d'argent On leur montra un perroquet, et ils donnèrent à entendre que cet animal était connu dans leur pays. Ils ne parurent faire aucune attention à un mouton qu'on leur présenta ensuite ; mais en apercevant une poule, ils furent saisis de crainte, et ne voulurent pas consentir à la toucher. On leur servit du pain, du poisson, des confitures, des raisins secs et des figues ; ils parurent éprouver beaucoup de répugnance à goûter de ces aliments, et ne les avaient pas plutôt portés à leurs lèvres, qu'ils les rejetaient à l'instant. Ils ne purent pas non plus se décider à boire du vin ; ils avalèrent quelques gorgées d'eau fraîche pour se rincer la bouche, après y avoir goûté.

» Un d'eux ayant remarqué un chapelet à grains blancs, parut le désirer vivement ; il se le passa d'abord au cou, et l'ôta presqu'au même instant pour en entourer son bras ; il indiquait tour à tour la terre, le chapelet et la chaîne du commandant, voulant probablement exprimer le désir d'un échange du rosaire contre de l'or. D'autres personnes interprétèrent différemment ces signes, et prétendirent que l'Indien comptait emporter les deux objets, ce qui s'accordait beaucoup moins avec notre intention de faire avec eux des échanges. Cependant le chapelet fut remis à celui à qui il appartenait, et quelques moments après, nos deux hôtes s'étendirent sur des tapis, et commencèrent à dormir sans prendre aucun soin de cacher ce que la pu-

(1) On a su depuis que ces sauvages étaient les Tupiniquins.



deur défend de montrer ; mais le commandant ordonna de les couvrir de quelques manteaux et de leur donner des coussins pour élever leur tête ; ils parurent fort satisfaits de cette marque d'attention. Celui qui portait la perruque de plumes paraissait prendre le plus grand soin de ne pas la gâter en se couchant.

» Le samedi suivant, le commandant ordonna qu'on mît à la voile, et nous allâmes gagner une baie dont l'entrée est d'une grande largeur, et peut avoir cinq ou six brasses de profondeur ; elle offre un ancrage excellent ; plus de deux cents navires de haut bord y seraient parfaitement en sûreté. Aussitôt que la flotte eut mis à l'ancre, tous les capitaines vinrent à bord de l'amiral : il fut alors ordonné à Nicolas Coelho et Bartholoméo Dias d'aller à terre et d'emmener avec eux les deux Indiens pour les laisser aller où bon leur semblerait, avec leurs arcs et leurs flèches. On leur fit cependant présent, avant leur départ, de six chemises, six bonnets rouges, et deux chapelets pareils à celui qu'ils avaient paru si vivement désirer ; on joignit à cela quelques grelots et quelques clochettes. Le commandant ordonna à un jeune homme, nommé Alfonso Ribeiro, condamné à l'exil pour plusieurs délits, d'accompagner ces sauvages, de rester avec eux, et de s'enquérir autant que possible de leur manière de vivre. Je me joignis à Nicolas Coelho, et nous allâmes débarquer à la côte la plus voisine, où nous fûmes bientôt environnés de deux cents hommes environ, tous nus et armés d'arcs et de flèches. Les Indiens que nous amenions avec nous leur firent d'abord signe de s'éloigner et de déposer leurs armes, ce qu'ils exécutèrent au même instant. Alors le jeune exilé, condamné à rester dans le pays, s'avança vers eux accompagné de ses deux compagnons ; aussitôt qu'ils eurent joint la troupe, tout le monde se mit à courir précipitamment et sans se reposer un seul instant. Ils passèrent à la nage un fleuve assez considérable, et ne s'arrêtèrent qu'à quelque distance, dans un bois de palmiers, où plusieurs hommes de la même tribu semblaient les attendre. Ce fut aussi en cet endroit que se rendit Alfonso Ribeiro, avec un homme qui, au sortir du canot, avait paru l'accueillir, et l'emmena avec lui jusqu'aux palmiers. Cependant il ne tarda pas à revenir parmi nous ; il était accompagné des deux Indiens qui avaient déjà jugé à propos de quitter tous leurs vêtements. Bientôt nous vîmes arriver un nombre considérable de ces sauvages ; ils entraient dans la mer jusqu'à perdre pied, et entouraient nos chaloupes en nous offrant des espèces de gourdes pleines d'eau douce ; ce qui nous engagea à leur remettre nos barils pour aller les remplir dans le fleuve. Ils nous rendirent volontiers ce service, et nous les rapportèrent bientôt en nous demandant quelque chose pour prix de leurs peines. Nicolas Coelho s'était heureusement pourvu de toutes sortes de bagatelles, et ne tarda pas à les distribuer, ce qui causa tant de joie à ces pauvres Indiens, qu'ils ne savaient plus comment témoigner

leur reconnaissance. Ils voulurent bien échanger quelques arcs contre des bonnets, des chapeaux et mille autres choses que leur donnaient nos matelots. Au bout de quelques instants, nos deux hôtes nous quittèrent, et nous ne les revîmes plus.

» J'observai que la plupart de ces sauvages, dont le nombre s'était considérablement accru, portaient aux lèvres le singulier ornement dont j'ai déjà fait mention, et que ceux que l'on voyait sans cette parure avaient cependant la lèvre percée, et y introduisaient un morceau de bois du diamètre d'un gros bouchon. Quelques-uns en portaient trois, un au milieu et deux aux extrémités des lèvres, ce qui suppose trois trous différents. J'en vis aussi plusieurs, peints de diverses couleurs; quelques-uns s'étaient teint la moitié du corps en noir bleuâtre; il y en avait d'autres qui portaient alternativement sur la peau un carré noir et un carré blanc, comme la table d'un jeu d'échecs. Trois ou quatre jeunes filles fixèrent notre attention; elles étaient parfaitement bien faites, et de longs cheveux noirs couvraient entièrement leurs épaules. Comme toutes ces bonnes gens n'entendaient nullement les questions que nous leur adressions, nous ne pouvions tirer aucun parti de leurs visites. Nous ne tardâmes donc pas à leur faire signe de s'éloigner. Ils repassèrent le fleuve, comme ils avaient fait la première fois, et nous nous disposâmes à regagner le vaisseau, lorsque nos gens eurent rempli d'eau toutes nos barriques. Ils ne se furent pas plutôt aperçus de notre intention, qu'ils nous firent signe de revenir. Nous retournâmes, et ils nous remirent Alfonso Ribeiro, en nous fesant entendre qu'ils ne voulaient pas le garder avec eux. Nous lui avions cependant donné un petit vase et quelques bonnets pour les offrir au roi, s'il en trouvait un : ils ne prirent absolument rien, et le renvoyèrent avec tout ce qu'il avait apporté. Bartholoméo Dias lui ayant ordonné de retourner et d'offrir ses présents, il les remit devant nous à l'Indien qui l'avait accueilli la première fois. Cet homme était déjà âgé; il avait tout le corps orné de plumes qui semblaient y être attachées, en sorte qu'on eût pu le prendre pour un Saint-Sébastien percé de mille flèches. Quelques autres sauvages qui l'avaient accompagné portaient des bonnets de plumes jaunes et vertes, et une jeune fille avait le corps entièrement peint avec la couleur dont nous avons déjà fait mention. Je dois dire aussi qu'aucun de ces Indiens n'était contrefait, et qu'ils paraissaient plus dispos que nous Nous ne tardâmes pas à nous retirer, et eux à suivre notre exemple.

» Vers le soir, l'amiral, accompagné de ses officiers et des capitaines des autres navires, alla se promener en canot dans la baie. le long du rivage; mais il s'opposa à ce que qui ce fût allât à terre, quoiqu'on n'y vît aucun individu, et ne permit de débarquer que dans une petite île de la baie, qui est suffisamment entourée d'eau pour qu'on ne puisse pas y arriver sans canot. Nous restâmes en cet endroit environ une heure et demie, et nos

matelots profitèrent de ce tems pour pêcher. Ils prirent, je crois, un *chunchurro* et quelques menus poissons, après quoi nous retournâmes à bord.

» Le dimanche après Pâques, l'amiral ayant décidé d'aller entendre la messe et le sermon dans cette île, il fut ordonné à tous les capitaines de s'y rendre dans leurs chaloupes. On avait préparé une tente, sous laquelle on dressa un autel magnifique, et le père Henrique nous y dit la messe, assisté des prêtres et chapelains de l'expédition. Tout le monde l'écouta avec une sincère dévotion, principalement l'amiral, qui, pour rendre cette cérémonie plus imposante, avait apporté la bannière du Christ, avec laquelle il était parti de Bélem, et qu'on eut toujours soin de placer à côté de l'Évangile. Le service divin terminé, le prêtre quitta ses vêtements sacerdotaux, et se plaça sur une chaise élevée pour faire entendre, à tout son auditoire prosterné dans le sable, la parole sacrée de l'Évangile et les réflexions utiles que lui suggérait notre arrivée dans ces terres étrangères que nous avions découvertes les premiers, guidés par notre attachement sans bornes à la vraie croix du Seigneur.

» Pendant la célébration de la messe, nous vîmes arriver du continent sur le rivage un nombre d'Indiens aussi considérable que les jours précédents; ils étaient, selon leur coutume, armés d'arcs et de flèches, et paraissaient se jouer sur le bord de la mer. Cependant, comme nous fixions vivement leur attention, ils finirent par s'asseoir; mais après le service divin, et à l'instant où nous écoutions attentivement le prédicateur, plusieurs d'entr'eux se levèrent, sonnèrent d'une espèce de cornet à bouquin, et exécutèrent des danses. Il y avait là trois ou quatre embarcations différentes pour la forme de celles que je leur avais vues jusqu'alors : c'étaient simplement trois solives attachées à côté l'une de l'autre; mais ils n'osaient pas s'éloigner beaucoup du rivage avec cette espèce de radeau, et ils n'allaient que dans les endroits où l'on pouvait avoir pied.

» Lorsque le sermon fut achevé, nous retournâmes tous à nos chaloupes, portant processionnellement la bannière, et nous nous embarquâmes pour nous diriger vers la côte où se trouvaient les sauvages. Bartholoméo Dias nous précéda par ordre du commandant, et leur rapporta un de leurs avirons que les flots avaient emporté loin d'eux. Cependant, nous le suivions à peu près à un jet de pierre; ils entrèrent dans la mer autant qu'il leur était possible pour entourer la chaloupe; mais on leur fit signe de quitter leurs arcs, et plusieurs d'entr'eux allèrent aussitôt les déposer sur le rivage, tandis que d'autres les gardèrent. Il y en avait un qui semblait les engager vivement à s'éloigner; il ne me parut cependant pas qu'il exerçât aucune autorité, ou même qu'on l'écoutât. Il portait, comme les autres, un arc et des flèches; mais sa poitrine, ses épaules, ses cuisses et ses jambes étaient peintes en rouge, tandis que les autres parties

du corps se trouvaient de leur couleur naturelle. Cette peinture paraissait très-solide et ne s'en allait pas dans l'eau ; elle y prenait, au contraire, un nouveau lustre. Un des matelots de Bartholoméo Dias sortit du canot et se risqua à aller parmi eux : loin de lui faire aucun mal, ils lui donnèrent plusieurs calebasses d'eau douce, en fesant signe aux autres personnes du canot de venir aussi à terre. Le matelot étant de retour, Bartholoméo revint vers l'amiral, et nous regagnâmes la flotte au son des trompettes et des flûtes. Je dois dire, en passant, que dans la petite île où nous avons entendu la messe, les flots laissent à sec une grande étendue de terrain couverte de sable et de cailloux. Nous y trouvâmes, en cherchant des huîtres, des crabes d'une grosseur vraiment surprenante.

» Tandis que nous dînions, tous les capitaines, qui avaient été mandés par l'amiral, vinrent à bord, et il leur demanda s'ils ne trouvaient pas convenable de faire savoir à V. A. la nouvelle de notre découverte par le navire des approvisionnements, dont le capitaine tâcherait de faire des observations plus importantes que celles que nous avions été à même de recueillir jusqu'alors, tandis que nous poursuivrions notre voyage. Après une vive discussion, cette proposition fut adoptée, et il fut ensuite question de savoir s'il ne serait pas nécessaire de s'emparer, par force ou par adresse, de deux sauvages, pour les conduire en Portugal, en laissant en otage un même nombre d'hommes condamnés à l'exil. Mais on répondit à cela qu'il était inutile de porter le trouble parmi les Indiens, parce que ceux que l'on emmenait ainsi avaient coutume, lorsqu'ils commençaient à entendre les langues d'Europe, de répondre affirmativement sur toutes les questions qu'on leur adressait relativement à leur pays, et que deux condamnés laissés parmi eux seraient à même, au bout de quelque tems, de fournir des détails bien plus satisfesants ; on trouvait d'ailleurs, dans ce dernier moyen, l'avantage de ne causer aucun scandale parmi ce peuple, qui en serait bien plus disposé à se laisser civiliser. Cet avis ayant prévalu, on décida que deux criminels resteraient dans le pays à notre départ.

» Lorsqu'on eut achevé de délibérer, le commandant nous proposa d'aller à terre pour examiner le fleuve et prendre en même tems le plaisir de la promenade. Nous nous embarquâmes donc bien armés dans nos canots, et ne tardâmes pas à arriver ; les Indiens étaient sur le rivage à l'embouchure du fleuve. Aussitôt qu'ils nous eurent aperçus, ils déposèrent leurs arcs à terre, sans qu'il fût nécessaire de le leur commander, et ils nous firent signe de venir parmi eux ; mais au moment où les canots accostaient la terre, ils repassèrent tous le fleuve, qui n'est pas extrêmement large dans cet endroit. Quelques-uns d'entre nous les suivirent et furent se joindre à eux : mais ils causèrent quelque confusion. Cependant ces pauvres Indiens se rassurèrent peu à peu, et finirent par échanger des arcs contre toutes sortes de

bagatelles. Comme le nombre de nos gens commençait à grossir, ils s'éloignèrent et allèrent joindre leurs camarades; alors le commandant lui-même se fit porter par deux hommes, traversa le fleuve et renvoya tout le monde. Lorsque les sauvages se furent aperçus de cela, ils vinrent à lui, non parce qu'ils le reconnaissaient pour chef (ils ne m'ont paru avoir aucune idée de distinction parmi eux), mais bien pour avoir vu les autres personnes s'éloigner. Ils lui apportèrent un si grand nombre d'arcs, de flèches, de petits colliers, qu'il s'en trouva pour tout le monde. Quelques moments après, le commandant repassa le fleuve, et plusieurs d'entr'eux l'accompagnèrent. J'en remarquai quelques-uns élégamment peints de noir et de rouge, ou portant alternativement des carrés de ces deux couleurs sur le corps et les cuisses. Il y avait aussi cinq ou six jeunes femmes entièrement nues, et j'en vis une dont les cuisses, les hanches et les parties postérieures étaient peintes en noir; une autre n'avait que le cou-de-pied et le genou de cette couleur. Je remarquai une mère qui portait son enfant attaché à sa poitrine par un morceau d'étoffe, de manière qu'on n'apercevait que les petites jambes qui dépassaient. Le commandant ayant ensuite remonté le fleuve, qui court toujours parallèlement au rivage, nous trouvâmes un vieillard qui portait à la main un aviron; nous lui adressâmes plusieurs questions, mais inutilement: nous eussions cependant vivement désiré savoir s'il y avait de l'or dans le pays. Ce vieil Indien avait les lèvres tellement percées, qu'on aurait pu introduire facilement le pouce dans le trou qui s'était formé; il y portait une méchante pierre verte qui le fermait extérieurement: l'amiral la lui ayant fait retirer, il prononça je ne sais quelles paroles, et voulut lui mettre ce singulier ornement dans la bouche, ce qui nous excita tous à rire et ne plut nullement à notre chef. Un de nous obtint la pierre pour un vieux chapeau; il l'a donnée depuis au commandant qui, je crois, a dû la faire passer à V. A. avec plusieurs autres curiosités. Le fleuve sur lequel nous nous promenions est assez profond et fournit une eau excellente; les deux rives sont couvertes de palmiers de moyenne hauteur, qui portent d'excellents choux palmistes, dont nous cueillîmes un assez bon nombre, après quoi nous allâmes débarquer à l'embouchure du fleuve: nous apercevions de là quelques Indiens qui dansaient séparément et sans se tenir par la main.

» Alors, l'almo-schérif Diégo Dias, homme d'un caractère fort gai, pria un joueur de guitare de le suivre, fut les trouver, et commença à danser une ronde avec eux, ce qui parut leur faire le plus grand plaisir. Nous remarquâmes même qu'ils suivaient parfaitement la mesure de l'instrument. Diégo Dias leur fit ensuite, sur le gazon, une foule de tours, et entre autres le saut royal; ce qu'ils ne virent pas sans témoigner la plus vive admiration. Après avoir donné des marques de satisfaction à

celui qui les divertissait si bien, ils gagnèrent les hauteurs, et nous ne les revîmes plus. Alors le commandant repassa le fleuve avec nous tous, et nous continuâmes notre promenade le long du rivage que nos chaloupes suivaient aussi à peu de distance. Nous fûmes ainsi jusqu'à un grand lac d'eau douce qui est très-voisin de la mer ; toute cette côte est marécageuse, et l'eau sort d'une foule d'endroits. Lorsque nous eûmes repassé le fleuve, sept ou huit Indiens vinrent de nouveau parmi les matelots qui retournaient aux chaloupes, et y transportaient un requin que Bartholoméo Dias avait pris; mais ils le laissèrent tomber, et il eut bientôt disparu de main en main : on ne leur dit rien de peur de les effrayer, et tout se passa selon leur volonté, pour les accoutumer plus promptement à nous.

» Le commandant donna un bonnet rouge à un vieillard avec lequel il avait causé; mais celui-ci n'eut pas plutôt reçu le présent, qu'il repassa le fleuve, et ne voulut plus revenir de notre côté. Il en fut de même pour les Indiens que nous avions si bien accueillis à bord du vaisseau; nous ne les revîmes plus; d'où je conclus que ce peuple a peu de reconnaissance et encore moins de discernement; ce qui, sans doute, est cause de l'espèce d'insouciance qu'ils nous témoignaient. On doit cependant dire à la louange de ces sauvages, qu'ils sont très-soigneux de leur personne, et de la plus grande propreté. Je suis disposé à croire que les Indiens sont, comme les animaux des forêts, plus vigoureux en raison de leur état sauvage. Ils paraissent jouir de la plus parfaite santé; cependant je suis persuadé qu'ils n'ont point d'habitation où ils puissent trouver un asile contre les injures de l'air ; il est donc probable qu'ils doivent leur vigueur et leur bonne mine au climat salubre du pays qu'ils habitent.

» Le commandant ordonna qu'Alfonso Ribeiro, ce condamné dont nous avons déjà parlé, retournât parmi eux ; il y fut, et resta même assez long-tems ; mais nous le vîmes revenir le soir. Les sauvages le ramenaient et n'avaient point voulu lui permettre de rester parmi eux, sans toutefois lui faire aucun mal. On lui avait fait présent, au contraire, d'une grande quantité d'arcs et de flèches, et personne n'avait voulu lui rien prendre de ce qui lui appartenait. L'un d'eux, qui s'était enfui après lui avoir dérobé un chapelet à grains jaunes, avait été poursuivi par ses compagnons, et forcé de rendre l'objet volé. Il nous dit en outre qu'il n'avait remarqué dans cet endroit d'autres habitations que quelques petites cabanes construites grossièrement de branches vertes, comme celles que l'on voit en Portugal entre Douro et Minho (1). Comme il était déjà tard, nous retournâmes à bord pour prendre quelque repos.

(1) La province d'entre Douro et Minho est la plus belle et la meil-

» Le lundi, nous allâmes tous à terre pour faire de l'eau, et nous fûmes bientôt visités par les naturels; mais ils étaient en moins grand nombre que les autres fois, et n'avaient apporté que fort peu d'arcs. Ils ne se mêlèrent avec nous qu'après s'en être tenus pendant quelque tems à une distance respectueuse; bientôt ils devinrent plus hardis, et poussèrent la familiarité jusqu'à nous embrasser et jouer avec nous. Quelques-uns cependant s'éloignaient aussitôt après s'être approchés. Nous échangeâmes quelques feuilles de papier, dont ils paraissaient faire grand cas, contre des arcs et des flèches; et les choses se passèrent si bien, que vingt ou trente de nos gens allèrent avec eux dans un endroit où il y en avait un grand nombre de rassemblés avec des femmes, des jeunes filles et des enfants; ils se divertirent quelque tems, et revinrent chargés d'arcs et de bonnets de plumes, dont le commandant a dû envoyer quelques-uns à V. A.

» Nous eûmes occasion ce jour-là de voir les Indiens de plus près et de nous mêler avec eux; en sorte que nous en remarquâmes plusieurs qui s'étaient tracé sur le corps les peintures les plus bizarres et les plus singulières. Ils avaient tous les lèvres percées et portaient l'ornement d'os; quelques-uns avaient à la main un certain fruit vert qui ressemblait à une châtaigne enveloppée de son écorce; il était cependant beaucoup plus petit et renfermait une infinité de petites graines rouges, dont on tirait une fort belle couleur en les écrasant entre les doigts. Ce peuple s'en sert pour se teindre le corps, et l'eau, loin de l'effacer, lui donne un nouvel éclat. Je remarquai aussi qu'ils ont tous les cheveux rasés jusqu'au dessus de l'oreille, et qu'ils se détruisent les sourcils et les cils. Ils sont aussi dans l'usage de se tracer, d'une tempe à l'autre, une ligne noire de la largeur de deux doigts.

» Il fut ordonné de nouveau à Alfonso Ribeiro et à deux autres condamnés d'aller parmi eux et d'y passer la nuit: Diégo Dias voulut bien être de la partie, et les accompagna.

» Ils parvinrent, après avoir fait environ une lieue et demie, à une espèce de village, composé de neuf ou dix maisons, qui étaient, nous dirent-ils, d'une telle longueur, qu'elles pouvaient bien avoir la dimension du vaisseau amiral. Elles étaient passablement élevées, construites en bois et couvertes de paille; cependant elles ne contenaient qu'une seule chambre garnie d'un grand nombre de pieux, auxquels étaient attachés des hamacs dans lesquels ces Indiens reposent pour se garantir de la fraîcheur des nuits ou de la piqûre des insectes; ils font du feu dessous. Chaque cabane pouvait contenir environ trente indivi-

---

leure du Portugal. Il n'y en a pas de plus agréable dans toute l'Espagne.

dus. Nos gens remarquèrent qu'elles avaient une porte à chaque extrémité. Ils furent parfaitement accueillis. On leur offrit des ignames et d'autres racines ; mais comme il était tard, ils ne purent pas obtenir de séjourner plus long-tems parmi leurs nouveaux hôtes, et furent obligés de retourner sur leurs pas; quelques Indiens voulurent cependant bien les accompagner, et ils ne partirent pas sans avoir échangé quelques bagatelles contre des perroquets, des perruches, des bonnets de plumes, et un morceau d'étoffe fort artistement fait avec des plumes de différentes couleurs, que V. A. pourra voir à loisir, puisque le commandant doit le lui envoyer.

» Le jour suivant, qui était un mardi, nous fûmes à terre après dîner pour faire du bois et laver le linge. Il y avait environ soixante naturels sur le rivage lorsque nous arrivâmes ; mais ils étaient venus sans armes, et ne tardèrent pas à se mêler parmi nous, sans montrer la moindre crainte ; leur nombre même ne tarda pas à s'accroître, et il y en eût près de deux cents qui ne nous furent pas inutiles, car ils nous aidèrent à ramasser du bois et à le porter dans les chaloupes ; quelques-uns s'amusaient à lutter avec nos gens, et semblaient y prendre beaucoup de plaisir. Pendant qu'on coupait du bois, deux charpentiers étaient occupés à faire une grande croix d'un arbre qu'on avait coupé la veille à cet effet. Bientôt ils furent environnés de sauvages qui venaient, je pense, moins pour voir la croix que les outils de fer dont on se servait, car ils travaillent ordinairement le bois avec des espèces de pierres, taillées en coin, placées dans un manche fendu et attachées de telle sorte, qu'elles peuvent, comme une hache, servir à toutes sortes d'ouvrages, selon ce que nous dirent les personnes qui, ayant été la veille à leurs habitations, en avaient remarqué plusieurs. La curiosité de ces pauvres gens devint telle sur la fin qu'ils nous gênaient beaucoup dans ce que nous avions à faire ; alors l'amiral, avant de se retirer, ordonna aux deux condamnés et à Diégo Dias de retourner à l'Aldée la plus voisine, et d'aller dans celles dont ils entendraient parler, en leur enjoignant surtout de ne pas revenir coucher à bord des navires, quand bien même on voudrait les y obliger.

» Pendant que nous étions en train de couper du bois, quelques perroquets verts et jaunes traversèrent la forêt, ce qui nous fit présumer qu'il y a une grande quantité de ces oiseaux dans le pays ; ils ne vont jamais que par volées de neuf ou dix. Nous vîmes aussi quelques pigeons qui nous parurent plus gros que ceux de Portugal ; quelques-uns de nos gens prétendirent avoir aperçu des tourterelles, mais je n'en vis aucune. On peut penser que les forêts étant en si grand nombre et aussi considérables, elles doivent renfermer une quantité extraordinaire d'animaux. Lorsque la nuit fût venue, nous retournâmes à bord avec notre bois.

» Je crois ne pas avoir encore donné à V. A. une description des armes des sauvages ; il suffira de dire, en deux mots, que leurs arcs sont fort longs et faits d'un bois noir très-dur. Les flèches sont dans la même proportion ; l'extrémité est garnie d'un morceau de roseau taillé en forme de fer.

» Le mercredi, nous ne fûmes pas à terre, parce que le commandant resta toute la journée à bord du navire des approvisionnemens, pour faire les dispositions nécessaires à son départ, et répartir son chargement sur chaque navire de la flotte. Les sauvages, autant qu'on pouvait le voir de l'endroit où nous étions mouillés, s'étaient endormis sur le rivage au nombre de trois cents. Sancho de Joar, qui y alla, nous confirma dans notre calcul ; il ramenait Diégo Dias et les deux condamnés, qui nous dirent que, nonobstant les ordres du commandant, ils avaient été obligés de retourner vers le rivage lorsque la nuit avait commencé à venir, parce qu'on n'avait pas voulu leur permettre de dormir dans l'Aldée. Ils avaient remarqué beaucoup de perroquets et d'autres oiseaux noirs, presque semblables à la pie, sinon qu'ils avaient le bec blanc, et la queue plus courte.

» Quand Sancho de Joar voulut revenir à bord, beaucoup d'Indiens parurent désirer venir avec lui ; mais il ne prit que deux jeunes gens, et ordonna qu'on en eût grand soin pendant la nuit. Ils étaient disposés, sans doute, à lui faire honneur, et mangèrent de tout ce qu'on leur présenta ; ils dormirent ensuite dans un lit qu'on leur avait fait préparer. Il n'arriva rien autre chose digne d'être rapporté ce jour-là.

» Le jeudi, qui se trouvait le dernier jour d'avril, nous déjeûnâmes dès le matin, et nous nous disposions à aller faire encore du bois et de l'eau, lorsque Sancho de Joar arriva avec ses deux Indiens. Comme il n'avait encore rien pris, on lui apporta quelque chose à manger, et il s'assit à table avec ses deux hôtes, qui montrèrent le plus bel appétit du monde ; et parurent principalement aimer la viande froide avec du riz. On ne leur donna pas de vin, parce que Sancho de Joar dit qu'ils n'en buvaient pas avec plaisir. Le repas achevé, nous descendîmes dans les chaloupes et les emmenâmes avec nous. Un officier donna à l'un d'eux une défense de sanglier ; il la mit aussitôt dans sa lèvre, de manière à ce que le bout passât par le haut : comme elle ne pouvait pas tenir, on lui donna un peu de cire rouge avec laquelle il arrangea ce superbe ornement d'une manière plus solide, et je puis assurer qu'il paraissait aussi satisfait que si on lui eût fait présent des plus riches joyaux du monde. Aussitôt que nous eûmes débarqué, il partit, et nous ne le revîmes plus. Il n'y avait alors sur le rivage que neuf ou dix Indiens ; mais leur nombre ne tarda pas à s'augmenter, et il en arriva jusqu'à près de cinq cents, qui échangèrent, selon leur coutume, des arcs et des flèches contre des bonnets et toutes sortes de bagatelles. Ils ne firent aucune difficulté de man-

ger ce que nous leur présentions; quelques-uns burent même du vin, et je crois qu'avec quelques instances on eût déterminé les autres à les imiter. Il y avait parmi eux un grand nombre de fort beaux hommes, et les peintures qu'ils avaient sur le corps ne fesaient pas quelquefois un trop mauvais effet; ils nous aidèrent, avec beaucoup de bonne volonté, à couper du bois et à le transporter, et ils paraissaient déjà plus disposés à venir parmi nous, que nous parmi eux.

» Le commandant s'avança avec quelques personnes dans la forêt, jusqu'à une rivière que nous conjecturâmes être la même que celle qui va se jeter dans la mer à l'endroit du rivage où nous fesions de l'eau. Nous restâmes quelque tems à boire et à nous divertir sur le bord de ce fleuve, qui coule dans un endroit de la forêt ombragée d'arbres si beaux et si touffus, qu'il est impossible d'en donner une description satisfesante; nous remarquâmes surtout de superbes palmiers dont nous recueillîmes quelques fruits. Quand nous fûmes de retour, le commandant dit qu'il jugeait convenable que nous allassions visiter la croix qui était appuyée contre un arbre, près du fleuve, en attendant qu'on la plaçât le lendemain matin, vendredi, dans un endroit apparent. Nous y fûmes donc, et la baisâmes, après nous être prosternés, pour faire voir aux Indiens le respect que nous lui portions; nous fîmes même signe à ceux qui se trouvaient les plus près de nous imiter; ils exécutèrent aussitôt ce que nous paraissions désirer. Ces pauvres gens paraissent d'une telle douceur, que je ne doute pas qu'ils ne se fissent promptement chrétiens si l'on pouvait se faire entendre d'eux; car je suis disposé à penser qu'ils n'ont aucune croyance. Si les condamnés laissés parmi eux apprennent bien leur langue, je ne doute pas que, selon la sainte intention de V. A., ils n'adoptent notre religion et ne croyent en la foi catholique, dont j'espère que Notre Seigneur leur fera la grâce de leur montrer toute l'excellence, à cause de l'innocente simplicité de leur cœur.

» Ils doivent prendre, je crois, toutes les impressions qu'on voudra leur donner. Dieu, qui leur a fait don d'un corps sain et vigoureux, d'un visage semblable à celui des autres hommes, ne nous a pas envoyés sans intention parmi eux; j'ose donc espérer que V. A., qui a tant à cœur de propager la foi catholique, travaillera à leur rédemption.

» Ces Indiens ignorent les avantages qu'on peut tirer de la culture des terres; ils ne savent point élever de troupeaux, et je n'ai remarqué dans le pays aucun des animaux qui ont coutume de vivre avec les hommes dans l'état de domesticité. La nourriture principale de ce peuple paraît être l'igname qu'ils peuvent se procurer en abondance, et les fruits que les arbres produisent sans culture; malgré cela, ils jouissent d'une telle santé, que nous autres Européens qui nous nourrissons de pain et d'une

infinité de choses, ne pouvons leur être comparés pour la force et l'agilité.

» Ce jour-là, ils dansèrent au son d'un tambour, et se mêlèrent avec nos gens de telle sorte qu'ils étaient plus nos amis que nous ne l'eussions désiré. Quand on leur demandait par signes s'ils voulaient servir à bord des navires, ils donnaient de telles marques de satisfaction, que je ne doute pas qu'ils ne fussent tous venus si l'on eût voulu les emmener. Cependant on n'en prit que quatre ou cinq, savoir, deux qui vinrent avec le commandant, et deux autres qu'Ayres Gomès et Simon de Miranda prirent pour essayer d'en faire des domestiques. Parmi ceux que le commandant avait amenés, nous reconnûmes un de ceux qui étaient venus à bord lorsque nous arrivâmes ; il était revêtu de sa chemise, et son frère l'avait accompagné ; ils n'eurent qu'à se louer de l'accueil qu'on leur fit ; on eut même l'attention de leur donner, pour dormir, des matelas et des draps, choses dont ils n'avaient probablement pas encore usé.

» Aujourd'hui vendredi, 1er mai, nous sommes allés à terre dès le matin avec notre bannière, et nous avons débarqué au-dessus du fleuve, dans la partie sud, où il nous a paru plus convenable de placer la croix, parce qu'elle doit y être plus en vue que dans aucun autre endroit. Le commandant, après avoir désigné la place où l'on devait creuser une fosse, est retourné avec nous vers l'embouchure du fleuve où était la croix; nous l'avons trouvée environnée des religieux et des prêtres de l'expédition, qui y disaient des prières; il y avait déjà soixante ou quatre-vingts Indiens rassemblés, et quand ils nous virent dans l'intention de l'enlever du lieu où elle était, ils vinrent nous aider à la transporter dans l'endroit qu'elle devait occuper. Dans le trajet que nous fûmes obligés de faire, leur nombre s'accrut jusqu'à près de deux cents.

» La croix a été placée avec les armes et la devise de V. A. On a élevé au pied un autel, et le père Henrique y a célébré la messe, assisté de tous les religieux. Il y avait environ soixante sauvages à genoux, qui semblaient prêter l'attention la plus vive à ce que l'on fesait, et lorsqu'on vint à dire l'évangile et que nous nous levâmes tous en élevant les mains, ils nous imitèrent, et attendirent pour se remettre à genoux que nous eussions repris cette position. Je puis assurer V. A. qu'ils nous ont édifiés par la manière dont ils se sont comportés. Après la communion du prêtre, les religieux, le commandant et plusieurs autres personnes s'approchèrent de la sainte table; mais le soleil était alors tellement chaud, que plusieurs Indiens ne voulurent point rester; quelques-uns cependant continuèrent à nous regarder. Il y avait parmi eux un homme d'une soixantaine d'années qui les engageait à ne pas s'éloigner et rappelait les autres; il désignait même du doigt tour à tour l'autel et le ciel, et semblait les entretenir de religion, ou du moins nous le crûmes ainsi.

» Lorsque le service fut entièrement achevé, le père Henrique quitta ses vêtements sacerdotaux, et s'étant placé près de la croix, sur une chaise, commença à prêcher l'évangile du jour et à nous rappeler la sainteté de vos projets dans l'expédition que nous fesions. Pendant le sermon, l'Indien, dont nous avons déjà parlé, engagea continuellement les siens à ne pas s'éloigner, et il fut obéi par quelques-uns. Lorsque le prédicateur eut terminé ses exhortations, Nicolas Coelho, qui avait apporté beaucoup de croix d'étain, les lui remit pour les distribuer à nos nouveaux amis. Il s'assit alors au pied de la croix et commença à leur passer au cou à chacun un de ces petits crucifix, en le leur fesant d'abord baiser; je comptai environ cinquante Indiens qui reçurent ce présent, et il était bien midi lorsque la cérémonie fut achevée. Nous retournâmes donc à bord pour dîner, et le commandant emmena avec lui ce sauvage qui avait montré le ciel et l'autel; il lui permit même de se faire accompagner par son frère, et leur fit présent à chacun d'une chemise de toile. Il nous a paru à tous qu'il ne fallait, pour que ces gens devinssent chrétiens, que la facilité de nous entendre, parce qu'ils exécutaient absolument ce qu'ils nous voyaient faire, ce qui semble prouver qu'ils n'ont encore adopté aucun genre d'idolâtrie. Je suis donc persuadé que si V. A. veut envoyer quelqu'un parmi eux, elle ne tardera pas à être récompensée de son zèle par leur prompte obéissance. Il serait important surtout de joindre à cette expédition quelques prêtres pour baptiser les prosélytes, parce qu'alors ils auront reçu une connaissance plus étendue de notre religion par les deux condamnés laissés parmi eux, et dont le cœur s'est purifié aujourd'hui en approchant de la sainte table.

» Je n'ai remarqué qu'une jeune femme parmi les Indiens qui vinrent aujourd'hui entendre la messe; on lui donna un morceau d'étoffe pour se couvrir, mais elle ne paraissait pas en connaître l'utilité, ce qui prouvera à V. A. que ces bonnes gens ont encore l'innocence de nos premiers parents, et qu'ils adopteront promptement les dogmes consolants qui doivent leur ouvrir les portes du ciel.

» Je crois que les deux condamnés qui doivent rester dans le pays ne seront pas seuls : deux matelots se sont enfuis cette nuit, on ne les a pas encore revus, et nous devons mettre à la voile demain.

» Ce pays, à partir de la pointe du sud jusqu'à la pointe plus septentrionale d'où nous eûmes connaissance du port, peut avoir environ vingt ou vingt-cinq lieues de côtes. On remarque le long de la mer, dans quelques endroits, des berges d'un sable rouge et quelquefois blanc. La terre, au-dessus, est très-unie et couverte d'immenses forêts, qui s'étendent à des distances considérables dans l'intérieur; jusqu'à présent, nous ne pouvons savoir s'il y a de l'or et de l'argent ou d'autres métaux dans le pays. L'air y est salubre et tempéré, à peu près comme dans la pro-

vince entre Douro et Minho, ou du moins c'est ce que nous pensâmes en arrivant. Les eaux y sont en quantité et d'une excellente qualité, et le fleuve présente tant d'avantages, qu'il déterminera à s'établir dans son voisinage. Je pense, cependant, que le principal fruit que l'on pourra tirer de notre découverte, sera la possibilité de dissiper l'ignorance dans laquelle vivent ces pauvres Indiens et leur faciliter les moyens de se sauver dans la vie éternelle.

» C'est ce dont V. A. s'occupera probablement. Ce pays offre donc deux avantages : la commodité d'une relâche dans les voyages de l'Inde, et un nouvel aliment au zèle de V. A., qui n'a rien de plus à cœur que la propagation de notre sainte religion. J'ai fait mes efforts pour lui donner une idée exacte de ce que j'ai vu : s'il y a quelques longueurs dans mon récit, mon zèle doit les faire excuser. V. A. sait que dans la charge dont elle m'a revêtu, comme dans toute autre chose qui pourra lui être agréable, je ne négligerai rien pour la satisfaire. Je prie V. A. de faire revenir Georges de Sayro, mon gendre, de l'île de Saint-Thomé : ce sera pour moi une véritable faveur.

» Je baise les mains à V. A.,

» PEDRO-VAS DE CAMINHA. »

Porto-Seguro, île de Vera-Cruz, vendredi, premier jour du mois de mai de l'année 1500.

Nous avons profité de la traduction de cette lettre, insérée dans le sixième et dernier volume de l'intéressant ouvrage intitulé : *Le Brésil*, ou *Histoire*, *mœurs*, *usages et coutumes des habitants de ce royaume*, par MM. Taunay et Denis. Paris, 1822.

Cette lettre, extraite d'un manuscrit original, déposé aux archives de la marine royale à Rio-Janeiro, se trouve aussi dans l'introduction du premier volume de l'ouvrage portugais *Corografia Brazilica*, et a été traduite en français par M. Denis.

Note C. — Dilecto filio fratri Emmanueli à Salvatore Religioso Ordinis S. Pauli Eremitæ de provinciâ Regni Portugaliæ, in capitaneatû de Pernambuco in partibus Indiarum.

URBANUS PP. VIII.

Dilecte fili, salutem, et apostolicam benedictionem. Nuper nobis oblata pro parte dilectorum in Christo filiorum fidelium christianorum habitantium in capitaneatû, seu provinciâ de Pernambuco Brasilicæ terræ in Indiis petitio cum laudabili informatione multis oculatis testibus, per publicos scribas recognitis, confirmata, continebat : quod cum Pernambucum intrâsses cum licentiâ Regis datâ in supremo senatu suo Mensæ conscientiæ, et per nostrum collectorem, et Vicenuntium Regni Portugaliæ, qui Vicarii generalis Ordinis tui manus obtinet confirmata, pro acquirendis eleemosinis ad patram tuum senio

confectum sustentandum, vitæque statum sorori tuæ puerperæ jam nubili administrandum; intra paucos menses post tuum accessum, Belgæ de partibus Aquilonis cum ingenti classe, copiosoque exercitu adventarunt, qui Pernambucanam provinciam invadentes, armorum vi totam sub suâ ditione redegerunt, concremando domos : templa profanando, frangendo sacras sanctorum imagines; viros, mulieres, et pueros interficiendo, alios variis modis cruciatus afficiendo, et præcipuè ecclesiasticos, ut ecclesiarum thesauros traderent, utentes deniquè tantis crudelitatibus, pejus quàm fieri solet in civitatibus captis vastatione hostili. Quapropter omnes habitatores terræ illius fugæ se dederunt, pergentes ad loca deserta, ubi per campos, montesque invios, steriles, et inaquosos miseriarum pleni, consolatione orbati, absque victualibus, alii fame peribant; cœteri morte semper antè oculos obversante, vitam degebant. Pronuntiato tamen edicto per Belgarum Gubernatores, ut quicunque incolarum terræ in domos suas reverti voluissent; facultas eis dabatur cum permissione libertatis conscientiæ, ut in fide catholicâ, sicut anteà, sine impedimento possent vivere, cum onere tamen solvendi Belgico potentatui victori, decimas, gabellas, aliosque redditus, quos Portugaliæ Regi solvere consueverant; quasi omnes Incolæ in domos suas, ne inter deserta loca perirent, reversi sunt. Sed cum non haberent sacerdotes; qui eis sacramenta ministrarent (metu namque mortis aufugerunt) magnâ tristitiâ affligebantur. Audientes tamen te Fratrem Emmanuelem à Salvatore inter silvas, desertumque locum latitare, facultate à Belgarum Gubernatoribus accepta, per nuntium vocarunt, teque adveniente petitio, et electio eorum vacua non exivit. Nam onus grave cum magnâ alacritate accepisti, et per quinquennium sacramenta ministrando, confessiones audiendo, missam per domos celebrando, prædicando verbum Dei, pusillanimes in fide confortando, hæreticam pravitatem detestando in publicis concionibus, disputationibusque quam plurimos hæreticos ad fidei catholicæ romanæ cognitionem, et confessionem reduxisti, et quamvis propter hoc magna odia inter Belgas adversum te orirentur, vita tamen tua honesta, honestique mores tui inimicorum manus ligabant, tantamque benevolentiam tibi ostendebant; ut mediante intercessione tuâ, furores, rigoresque ergà catholicos mitigarent, et cum in vineâ Christi indefessè die, noctuque ægrâ quasi semper valetudine laborares; loco patris te omnes habebant. Videntes tamen incolæ Pernambucani, te ut in Portugaliam, tuamque religionem reverteretis operam dare propter licentiam, quæ quasi finita erat; et ad tuum superiorem recurrere erat difficillimum ob defectum commeatûs. Prædicti incolæ terræ prævidentes sua lucra cessantia, damnaque ex tuâ absentiâ in rebus spiritualibus emergentia; deprecatione ad Belgarum Gubernatores factâ tuam discessionem, exitumque impedierunt; promittentes se à sede Apostolicâ prorogationem licentiæ per viam Belgicæ regionis consequuturos.



Quapropter cum largis, laudabilibusque informationibus de tuis moribus, et vita, multisque laboribus in fidei propagatione perpessis, quæ visæ, examinatæ, et approbatæ fuerunt per personas ad id negotii deputatas, Nos, et Sedem Apostolicam humiliter, et suppliciter deprecari fecerunt, ut benignè, et misericorditer necessitati eorum de benignitate Apostolicâ succurrere dignaremur, concedendo tibi Fr. Emmanueli à Salvatore licentiam, ut in Pernambucanâ provinciâ in Indiis inter illos secundum beneplacitum nostrum, vel in quantum bella durarent, et necessitas id postularet, assistere potuisses. Nos igitur eorum supplicationibus inclinati; et attento quod ad Regnum Portugaliæ tutus non pateat accessus propter bellicos tumultus, et alia incommoda, quæ ex tuo discessu possunt oriri in ipsâ provinciâ: et paternali animo animarum salutem desiderantes, in primis te Fratrem Emmanuelem à Salvatore Religiosum, et prædicatorem Ordinis Sancti Pauli de provinciâ Portugaliæ à quibusvis excommunicationibus, suspensionibus, interdictis, aliisque ecclesiasticis censuris à jure, vel ab homine propter defectum licentiæ, vel aliquo alio titulo collatis, si quibus quomodolibet innodatus existis, absolvimus, et absolutum esse volumus: et tenore præsentium tibi concedimus ut per subsequentes sex annos in Brasiliâ Regione in Indiis in capitaneatu à Belgis occupato possis commorari. Non cessando à prædicatione verbi Dei, sed te sicut à Deo fecisti, in propagatione fidei catholicæ, curamque animarum exercendo; ad cujus exequutionem, te prædicatorem apostolicum constituimus, et ut tibi hic labor majoris sit meriti apud Deum: hoc tibi in virtute obedientiæ commendamus: præterea tibi facultatem administrandi omnia sacramenta, et absolvendi in casibus reservatis, dispensandique in impedímentis matrimonii, sicut Episcopi solent in suis Diœcesibus, quandò magna necessitas id ad judicium prudentis viri postulaverit: concedimus; in quo negotio conscientiam tuam oneramus, durante tandem spatio hujus sexennii licentiæ nostræ. Immunitates, et privilegia tuæ Religionis non amissurum scias. Datum Romæ apud Sanctum Petrum sub Annulo piscatoris. Pridie nonas Junii anno Domini M. DC. XXXXI. Pontificatûs nostri decimo-octavo.

M. A. Maraldus. (1)

Note D.—Selon de la Condamine, le Maranham prend son origine vers 11 dégrés de lat. australe, court au nord jusqu'à Jaen de Bracamaros, dans l'étenduede 6 dégrés: de là, il prend son cours vers l'est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale, jusqu'au cap du Nord, où il entre dans l'océan sous l'équateur même; après avoir parcouru depuis Jaen, où il commence

(1) *O Valeroso Lucideno*, p. 49 et 50.

à être navigable, 30 degrés en longitude, ou 750 lieues communes évaluées par les détours à 1,000 ou 1,100 lieues. Il reçoit du côté du nord et du côté du sud, un nombre prodigieux de rivières, dont plusieurs ont 5 ou 600 lieues de cours, et dont quelques-unes ne sont pas inférieures au Danube et au Nil (1).

M. Lister Maw, lieutenant de la marine anglaise, a fourni beaucoup de bons renseignements concernant la géographie et la statistique du pays arrosé par les affluens supérieurs du Maranham.

Partant de Caxamarca, (Pérou), le 17 décembre 1827, il franchit la seconde Cordilière, par la route du *pueblo de selendia*, et parvenu au faîte de cette chaîne escarpée, il aperçut le Maranham. Le fleuve en cet endroit n'a guère que 180 pieds anglais de largeur, et s'y précipite entre des montagnes dont les sommets se perdent dans les nues; il le traversa sur une *balse* ou radeau. Continuant sa route par des sentiers étroits et fort escarpés. il atteignit le *jalca* ou sommet de la troisième chaîne des cordilières d'où découlent d'innombrables ruisseaux d'eau sur un terrain noirâtre, couvert d'herbages et de buissons; le thermomètre de Fahr. y marquait 50 degrés (10° cent.); il descendit cette chaîne en traversant une riche vallée arrosée par un petit ruisseau et où les arbres étaient déjà assez grands pour donner de l'ombrage. On voyait çà et là quelques bestiaux, et les ruines de villages indiens témoignaient de son ancienne population. M. Maw arriva au *pueblo* de Leimabamba, le 20 décembre, le lendemain, il quitta ce village et passa la *Rumichaca* sur un pont de pierre. Cette rivière avait en cet endroit, environ 90 pieds de large et coulait à raison de quatre ou cinq milles à l'heure. Continuant sa route le long de ses bords, il arriva, après une journée de marche, au *pueblo* de *Sootah*, agréablement situé, ensuite à celui de Magdaléna (le 22), et passant par le village de *Levanto*. il arriva à celui de Chachapoyas qui s'élève dans une plaine par latitude 6° 7' 41" sud. Le thermomètre de Fahr. y marquait 65° (18° 33' centigrade). En quittant cette ville, M. Maw parcourut le district de *Toulea*, sur le revers oriental des Andes, et continuant sa marche à travers la *Montana*, ou district boisé, il passa le Rio-Négro sur un pont formé d'un gros arbre, et d'un petit de chaque côté. Cette rivière large et rapide, est ainsi nommée de la couleur que donne à ses eaux le sol noir qu'elles arrosent. Ce voyageur passa deux autres rivières, dont une était le Rio-Grande, et entra à Moyambamba, qu'il place par latitude 5° 30', c'est-à-dire à 1° 1/2 au nord de la position qu'on lui donne ordinairement sur les cartes.

Le curé de cette ville, qui avait beaucoup voyagé dans l'intérieur,

---

(1) Relation abrégée d'un voyage, etc., p. 13 et 16. Paris, 1745.

assura M. Maw que les renseignements fournis par les missionnaires Sobreviella et Girval, sur l'*Huallaga*, étaient incorrects. Voici ce qu'il lui apprit à cet égard. Cette grande rivière, dit-il, est formée de ruisseaux qui descendent des cordilières de Pasco, de Yauri-Cocha, d'Huamalies, du Patas et de Chacha-Poyas, avant d'arriver à celles de Gorau et de Guinjalca. Les tributaires les plus considérables sont à l'ouest, le Yaury-Cocha qui lui donne naissance, l'Huaniaca qui passe à Huanuco, le Pantagas qui se réunit à ce dernier, le Muña-Chacla, le pueblo-Nuévo, le Monzon, le Pampacintico, l'Huanuco, le Fryol, le Villa-Huacaymo, le Tanta-Mayo, l'Uchiza, l'Espina, autrement dit le grand Tocachi, le Michoyo-Chepte, le Chamicha, le Pao de Açucar, le Sion, la Vallé, l'Huambo de Guayabamba, le Saposoa, le Moyo, le Caynarachi, le Sanuri, le Cachi-Yaco, et l'Haypena, qui y entre près de son confluent. Les tributaires de l'est sont le Laguicha, le Balsa-Yaco, la Salinas, l'Huanuco, et le Sara-Yaco. Tous ces affluents sont guéables pendant la saison sèche, à l'exeption de l'Huaniaca, du Monzon, de l'Uchiza, du Tocachi, du Michoyo, de l'Huayabamba, du Moyo, de l'Haypena, du Cachi-Yaco et du Sara-Yaco. Les six derniers sont navigables, les autres ne le sont pas, à cause de la rapidité de leurs courants et des bois qu'ils charient sans cesse.

Les bords de toutes ces rivières sont habités par des sauvages et des chrétiens, déserteurs des *pueblos* de l'Huallaga Ces *pueblos* sont Chacla, Chico Blaya, Pueblo-Nuévo, Uchiza, Tocachi, Sion, Vallé, Pachiza, Tanpa, Chasuta, Yurimaguas, Balsa-Puerto et Xeveros, qui est à 18 lieues de la rivière. Du côté opposé, à l'est, il y a Laguna, Santa-Cruz et Chamicurus. Laguna et Xeveros sont les seuls qui renferment plus de 80 familles, vivant, comme leurs ancêtres, dans l'état de barbarie.

M. Maw partit à pied, le 7 janvier, de Moyobamba, et traversant le Rumi-Agua et plusieurs autres torrents, il arriva, le 12, au Cachi-Yaco, qu'il franchit, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, dans un endroit où il avait 300 pieds de large. Delà il traversa plusieurs chaînes escarpées, et gagna Balsa-Puerto. Les Indiens de ce village ont le teint foncé et les cheveux noirs et longs. Les deux sexes se peignent le visage et plusieurs autres parties du corps de couleur rouge et pourprée, et portent des plumes jaunes et rouges suspendues au cou.

Le 18 janvier, M. Maw s'embarqua sur le Cachi-Yaco, dans un canot, et suivit le cours de cette rivière jusqu'au confluent de la Guallaga, l'espace d'environ 100 milles. On était alors dans la saison des pluies, et le courant avait une rapidité de près de quatre milles à l'heure; la profondeur de la rivière n'excédait nulle part une brasse.

M. Maw descendit la Guallaga, et reconnut qu'à sa jonction avec le Cachi-Yaco, elle a trois quarts de mille de largeur et

trois brasses et demie de profondeur. Le cours en est nord-nord-est.

Au confluent de la Guallaga, le bassin du Maranham a environ un mille de large. Des bâtiments tirant cinq ou six pieds d'eau, peuvent naviguer sur la Guallaga.

L'ouvrage de M. Maw renferme un journal complet du cours, de la largeur et de la profondeur du Maranham, depuis son confluent avec la Guallaga jusqu'à la frontière brésilienne. L'appendix contient, entre autres pièces intéressantes, la description des missions de l'Ucayali extraite du *Mercurio Peruano* (1).

---

(1) V. *Journal of a passage from the Pacific to the atlantic, crossing the Andes in the northern provinces of Peru, and descending the river Maranon or Amazon; by Lister Maw, Lieut. R. N. London*, in-8°, 1829, ou journal d'un voyage de la mer Pacifique à l'Océan Atlantique, en traversant les Andes dans les provinces septentrionales du Pérou et en suivant le fleuve Maranham.

FIN DU TOME PREMIER.

